



BEST PRESS REPORT

BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU
MONDE ARABE CONTEMPORAIN
CARPENTERS WORKSHOP GALLERY
CENTRE DES ARTS D'ENGHIEN LES BAINS
CENTRE EUROPÉEN DE MUSIQUE
CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES
CUSTOT GALLERY DUBAI
FONDATION HENRI CARTIER BRESSON
FOTOFEVER
GALERIE ARGENTIC
GALERIE CHRISTIAN BERST

GALERIE TEMPLON
GM ARCHITECTS
INSTITUT BERNARD MAGREZ
INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM
LE SIGNE
MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS
PARCOURS DES MONDES
PHOTO12 GALERIE
PIERRE BONNEFILLE
PRÊTE MOI TON RÊVE
SALON DE MONTROUGE

**BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU
MONDE ARABE CONTEMPORAIN**

PARIS

photo

la quintessence de nos arabités...

Première Biennale des photographes du Monde arabe contemporain à Paris.

Le 10 novembre 2015 s'est ouvert à Paris, en plein Mois de la photo, la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain. Une initiative conjointe de l'Institut du Monde Arabe et de la Maison européenne de la photographie, en partenariat avec l'Office du Tourisme du Liban à Paris. Cette initiative s'inscrit dans une perspective d'élargissement des actions entre le Liban – seul pays partenaire de la Biennale – et l'Institut du Monde Arabe – d'autres suivront : une deuxième édition et une rétrospective autour d'une grande artiste libanaise, en cours de préparation. En attendant, pleins feux sur cette première, unanimement saluée comme l'évènement inédit du Mois de la photo à Paris.

Une histoire de ponts

—“ (...) Faire appel à l'objectif photographique pour rendre plus objectif notre point de vue sur le monde arabe. ” C'est l'ambition que s'est fixée, pour cette Biennale, Jack Lang, l'ancien ministre de la Culture et actuel président de l'Institut du Monde Arabe (IMA). Avec Jean-Luc Monterosso, directeur de la MEP (Maison européenne de la photographie), Jack Lang entendait littéralement enjamber la Seine entre l'IMA et la MEP, en passant par le pont de Sully, avec la possibilité de s'égarer en chemin dans les îlots de galeries qui jalonnent un parcours en huit sites.

—Finalement, il s'est agi d'un pont, plus large que tous les ponts de Paris réunis, un pont d'une rive à l'autre de la Méditerranée,

à travers le talent de 50 artistes arabes et quelques autres inspirés par ce monde en mutation. Serge Akl, directeur de l'Office du Tourisme du Liban à Paris, mécène de l'opération avec l'Union des Banques arabes de France, explique qu'il s'agit pour lui de créer un “pont culturel entre le Liban et l'IMA sur le long terme”. C'est dans cette perspective que plusieurs rencontres entre le ministre du Tourisme Michel Pharaon et Jack Lang ont été organisées tout au long de l'année et concrétisées par la Biennale et tout ce qui va suivre.

Le mur et la mer

—Sous la férule du commissaire Gabriel Bauret, la Biennale présente des œuvres d'artistes venus de tout le pourtour de la Méditerranée. “Si ce sont en priorité les créateurs originaires des pays arabes qui sont mis en lumière dans ce projet, leurs œuvres sont confrontées à celles de photographes occidentaux chez lesquels une part importante des travaux est liée à cette région du monde. Leurs

photo



Joe Kesrouani

157

parcours et préoccupations autorisent souvent une vision sensiblement différente de celles et ceux qui opèrent de l'intérieur", explique-t-il.

— Cette thématique de l'intériorité et de l'extériorité se retrouve, sous un angle différent, au cœur même des expositions. Le parcours pourrait démarrer à l'IMA. D'emblée, dès l'entrée, le regard est aspiré, dans la seconde, vers la gauche, par une ligne d'horizon méditerranéenne d'un bleu irréel. Ce n'est pas un triptyque, mais le photographe Joe Kesrouani l'a disposé comme tel, au nez et à la barbe de l'alignement des cadres, qui s'effacent de facto face à cette triple fenêtre sur l'extérieur, la mer. Cette Méditerranée belle et maudite, qu'un mur d'immeubles barre... Des constructions anarchiques d'un pays chaotique. Des katibas de bétons qui se jettent à l'eau. Les témoins architecturaux d'une histoire de soumission et d'insoumission: à la loi du plus fort, au non-respect des règles d'urbanisme, d'harmonie et d'esthétique. L'histoire d'un viol collectif, au nez et à la barbe

de ce que fut Beyrouth, et que le photographe, architecte de formation, balance en pleine figure, comme une claque.

Qu'est-ce que la beauté?

— David Lebreton, scénographe de la partie IMA, explique le choix d'avoir ouvert sur les 3 photos de Joe Kesrouani: "La promenade étant conçue comme un voyage de plus en plus intérieur", ces photos sont un appel auquel répondrait le paysage de mer désolé(e) de Medhi Meddaci (Syrie), qui travaille sur l'immigration et les ter-

Medhi Meddaci



photo

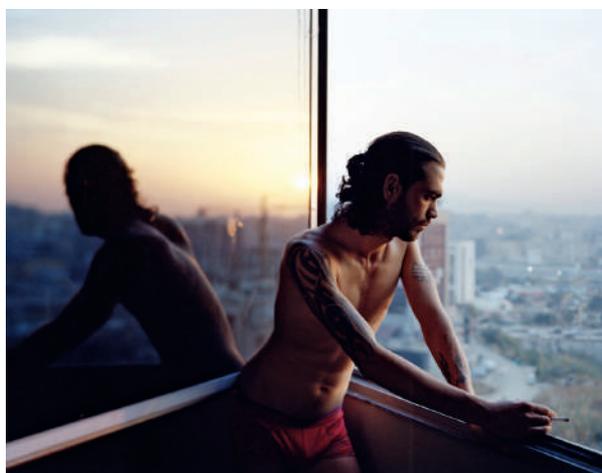


Emy Kat

ritoires. Puis, on déambule avec Mohamed Abusal dans les rues de Gaza plongées dans l'obscurité en comptant, sourire aux lèvres, les KVA des générateurs – ces nouveaux *Shambar*, comme il a appelé sa série (camping-gaz en libanais) – qui éclairent des oasis de fêtes-malgré-tout.

—Au large de la ville et des bruits de moteurs, le silence du désert d'un autre Palestinien, Yazan Khalili, qui questionne à travers *Landscape of Darkness* les no-

George Awde



culture

158



Giulio Rimondi

tions de territoire et d'appréhension des distances géographiques. Sa ville devient mirage, déliquescence et se dérobe... Aux Paysages, se succède une structure conçue comme une maison et deux artistes qui parlent de temps. Le Saoudien Emy Kat fait physiquement pénétrer le spectateur dans sa *Bedroom*, une chambre abandonnée et décrépie du Hijaz, et les dimensions de sa photo (180x234) sont réfléchies au millimètre près pour que l'on s'y projette et que l'on soit, à notre tour, habités par la nostalgie de l'artiste... "Qu'est-ce que la beauté?", semblent susurrer ces murs délabrés...

—En face, Giulio Rimondi s'intéresse aux Intérieurs provisoires. Il a été à la rencontre de réfugiés syriens d'Alep et de Homs qui vivent dans des habitations de fortune près de plantations au sud et au nord du Liban. Certains ont accepté de dévoiler leurs cabanes, où le temporaire s'est figé en créant une "esthétique du provisoire" qu'il nous transmet.

Masculinité et âge adulte

—Et des intérieurs au monde intérieur il n'y a qu'un pas, que le Libanais George Awde franchit en douceur en se plongeant dans le regard candide et pétillant de deux petits Syriens dans un champ, peu avant la spirale infernale de la haine. Sa série se penche sur le corps, la tradition, la masculinité et le passage à l'âge adulte. Son travail est d'une grande sensibilité, à la limite de l'écorchure, et la justesse de sa

photo



Maher Attar

lumière, un propos en soi.

—Un autre Libanais vivant au Qatar, Maher Attar, suspend le temps à la galerie Photo12, et choisit pour cela de revenir à l'argentine afin d'obtenir des images "brutes, floues, mal calibrées, qui donnent du grain". Son idée est "de raconter une mémoire vouée à disparaître ou qui n'a pas forcément existé, dit-il. C'est la mémoire d'un pays (Qatar) aux traditions puissantes, mais qui étrangement, a du mal à préserver son passé, et préfère reconstruire un passé avec du neuf".

—À la galerie Binôme, dans un exercice de Discours de la lumière, Caroline Tabet fait également le choix de l'argentine, pour ses temps de pose plus longs, à main levée, qui impriment les tremblements du corps, les oscillations de la respiration, puis pour l'obturateur très ouvert qui s'engorge de lumière. Comme son sujet, Beyrouth, le négatif "est brûlé par la lumière". Et dans une vision épurée, l'artiste libanaise, sortie d'un précédent travail sur "les intérieurs", déplore la détérioration de sa ville. Elle n'en conserve au bout du compte que l'impression de sa lumière, épurée, une empreinte, en cou-

leurs, semblable à une peinture impressionniste...

—Cette première Biennale pulvérise les stéréotypes sur le monde arabe trop souvent pensé comme un monolithe social, culturel ou religieux. Le photographe, à travers le regard qu'il pose sur les êtres, les lieux, les événements, les formes et les couleurs, nuance la réalité. Parfois à travers sa propre quête de lui-même, il renseigne sur l'état d'une société, prend son pouls, l'inscrit dans une temporalité et parfois c'est le mode dans sa diversité qui l'amène à un travail plus introspectif. Il sait comme nul autre suspendre le temps, mais au final, comme le disait le peintre-graveur et grand écrivain René-Jean Clot, "seule la lumière demeure comme un rêve qui ne sait rien de ceux qui l'ont trouvé si belle"

Première Biennale des photographes du Monde arabe contemporain
du 11 novembre 2015 au 17 janvier 2016, à l'IMA et La MEP, ainsi qu'aux galeries Binôme, Galerie Photo12, Galerie Basia Embiricos, La Mairie du IV^e arrondissement de Paris, La Cité Internationale des Arts et grainedephotographe.com

Photo DR

culture

tribe **ترايب**

Photography and New Media from the Arab World



ISSUE 02/2016

BIENNIAL

Images - Courtesy Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain.
Writer - Veronica Houk, visual arts writer.

Through a Lens, with Darkness and Hope Biennial of Contemporary Photography from the Arab World

The timing of the first Biennial of Contemporary Photography from the Arab World, which took place in Paris from 11 November, 2015 to 17 January, 2016, should have been perfect. To begin, the exhibition opened amidst the height of photography fever that consumes Paris in November, thanks especially to the schedule of Paris Photo, the world's most important photography fair. Larger trends in photography, especially by Arab artists and in Arab countries, also signaled that 2016 would be an auspicious inaugural year for the Institut du Monde Arabe (IMA) and the Maison Européenne de la Photographie (MEP) to co-found the Biennial. The number of dedicated photography festivals, biennials, and fairs has been steadily rising around the world. Photo London, founded in 2015, is perhaps the most notable addition to the global scale. Other well noted examples include Hamdan Bin Mohammed Bin Rashid Al Maktoum International Photography Awards (HIPA) Dubai, Fotofest Houston, Photomed Beirut, and Gulf Photo Plus' Dubai Photo Week. Prestigious institutions are also more frequently exhibiting artists from Arab countries. A small number of examples can speak to these trends: in 2009, Catherine David curated a huge, three-part project focused on Arab and Iranian photographers at Paris Photo; in 2014, FotoFest Houston presented *View from the Inside: 49 Arab Photographers* to resounding critical applause; and *She Who Tells a Story: Women Photographers from Iran and the Arab World*, first exhibited in Boston's Museum of Fine Arts, is continuing its third year of exhibition at prestigious institutions across the United States. As people around the globe are increasingly noticing Arab photographers for their intriguing

and challenging work, it was just a matter of time until Paris, still one of the most active cities in the photography world, staged an event dedicated to photography from the Arab World.

Everything in the art world was lined up for the Biennial, which was held at the IMA and MEP as well as six other galleries and public venues throughout the city. Curators Gabriel Bauret and Géraldine Bloch presented a total of seven exhibitions, a collective exhibition called *Histoire(s) contemporaine(s)* [*Contemporary History(ies)*] showcasing works by 30 artists and six solo exhibitions.

"The idea is to emphasize artists who transmit a real point of view, with a certain distance and reflection developing through time, and employ contemporary forms of photography," Bauret says. "What interests us is a vision of the world today. We have intentionally marginalized the photography of reportage that immediately illustrates the pages of dailies and magazines that depict news of the Arab world, and uses forms, which are at the end of the day rather repetitive. This does not mean, however, that the aims of the artists gathered for the Biennial are detached from today's world and the problems it currently faces. On the contrary, the artists speak of society, culture, religion, politics and even the 'Spring.'"

In reality, the event was punctuated on both sides by tragedy. Just two days after the fair opened, the city was plunged into anguish when terrorists unleashed attacks in central Paris and Saint-Denis. The city,

The idea is to emphasize artists who transmit a real point of view, with a certain distance and reflection developing through time, and employ contemporary forms of photography

and the globe, was submerged in mourning. On 16 January just one day before the Biennial closed, the distinguished French-Moroccan photographer Leila Alaoui whose work was on exhibition was hit by the gunfire in a terrorist attack in Ouagadougou, Burkina Faso and died days later in the hospital. Alaoui had traveled to the West African country on assignment for Amnesty International for a women's rights photography project.

These two atrocities, of course, did not have anything to do directly with the art world. Their effects touched everyone, whether interested in art or not. But rather than setting them apart as painful reminders of violence and persecution, they should open up conversations about how Arab photography connects and responds to these global events and their consequences.

Mouna Saboni, *La Peur, Égypte, Aya* (2015). Courtesy Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain, copyright Mouna Saboni



"The city was plunged in torpor and talking about the Arab world had become a delicate exercise," Bauret wrote to me after the exhibition's close. "Of course, in the days that followed, nobody wanted to go to museums; trying to distract yourself became impolite. But in the end, the Biennial appeared little by little to find its role, which was to lighten spirits and, as I highlighted above, offer the public the possibility to access a nuanced discussion of the Arab world, and above all, one that refuses conflation."

In fact, visitors actually increased as the biennial progressed, as people turned to this photography to reflect on the attacks on Paris. Indeed, these events emphasize the need for artwork that offers multiple perspectives on Arab countries and their cultures. Andrea and Magda's *Sinai Park* series, a solo exhibition displayed at the Biennial, is particularly poignant here. The photographs address the aftereffects of terrorism in Egypt: photographs of abandoned hotels, disintegrating beach umbrellas and determined Russian tourists attest to how terrorist attacks decrease tourism in countries associated with that violence, transforming a location into a "non-place." As IMA President Jack Lang expounded in his preface to the biennial, photography offers viewers with the opportunity to take more than superficial glances at the Arab world to "overcome stereotypes and entrenched positions" we hold about the region and its people.

While he is correct that "the Arab world today is the victim of prejudice," many point out that we should not view it only through the lens of victimization. Leila

Alzaoui's photographs passionately combat such a perspective. Her photographs in the solo exhibition *Les Marocains* at the Biennial present Moroccans—her fellow countrymen though Alzaoui was also French—in empowered, even glamorous poses that are reminiscent of Richard Avedon's portraits. They dispel the construction of faceless, monolithic and exoticized "Arab" or "Moroccan" identity. Alzaoui, like Dorothea Lange and Laura Gilpin, makes us look into the faces of her subjects, and we grow from being confronted with their independence, personality and subjectivity.

"Alas, the last days were darkened by the cruel disappearance of Leila Alzaoui, at the very moment when her beautiful portraits of Moroccans were taken down at the Maison Européenne de la Photographie," Bauret wrote of her work. "This young woman had all the future before her and was overflowing with plans, each one as generous and humanistic as the next."

Still, as Paul Strand said of photographers' biographies, "Your photography is a record of your living." In a sense, a dedicated photographer's portfolio represents, if only partially, her persona and vision. But we might add that photography is a record of living in general, as Alzaoui's and her colleague's photographs demonstrate so poignantly—the lives of human subjects; the landscapes they avoided or inhabited; belongings, coveted and carefully arranged or forgotten and strewn about. The photographer and her subject can both be found behind the camera's lens: the gaze of the camera's subjects always meets the viewers.

TRIBUTE

Images - Courtesy of Fondation Leïla Alaoui. **Writer** - Mitra Abbaspour, curator and scholar.

Leïla Alaoui: A Passionate Vision

10 July 1982, Paris – 18 January 2016, Ouagadougou

The vibrant life and passionate vision of French-Moroccan photographer Leïla Alaoui was tragically extinguished by wounds she sustained in a violent attack in Burkina Faso. Alaoui was there on assignment for Amnesty International to create a photographic report focused on a women's rights initiative. In her still-burgeoning career, she garnered great respect and acclaim for her artwork as well as her reportage.

As a tribute to the contribution and legacy of her photography to our collective understanding of the world's localized and migrant communities, and to honor the strength of her voice as a young photographer from the Arab world, we have assembled the following portfolio of pictures from her series *The Moroccans*. Interspersed with her photographs are statements from a few of the artists who knew her as an artist and a person.

The construction of cultural identity and the circumstances governing migration were the themes that are woven throughout Alaoui's photographs.

The indelible portraits of *The Moroccans* emerge as a love letter from Alaoui to the country where she grew up, inspired by the cross-country journey of Robert Frank's *The Americans* and harnessing the long tradition of itinerant African studio photographers. Alaoui set out on her own road trip through rural Morocco. On market days, where people from the surrounding villages would gather at the town center, she would set up her black backdrop and asking only that they face her, photograph those who desired it on their own terms. The clarity of her artistic eye and innate ability to connect with and garner trust from her subjects has made this series iconic within her oeuvre. In *The Moroccans*, Alaoui offers a picture of her compatriots free of external, touristic agendas.

The Moroccans are some of the most powerful portraits ever taken by Leïla; but perhaps this series marks the most outstanding images ever produced about Morocco. The grace, beauty and humanity of these captivating faces penetrate deep in one's soul, without any form of exoticism or sentimentality. - **Shirin Neshat**

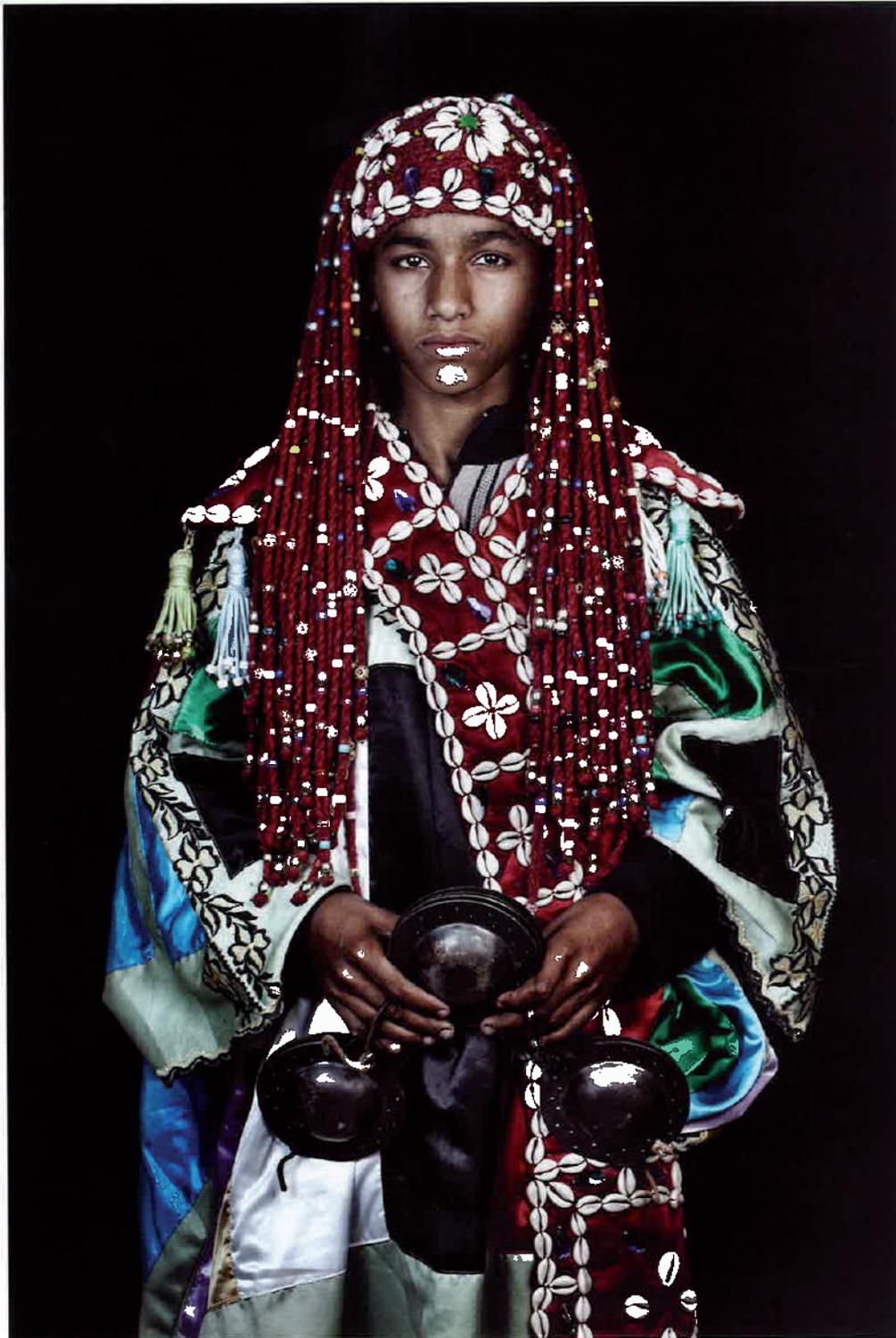
Souk de Bouma, Moyen Atlas, (2011)
from the series *The Moroccans*, 150 x 100 cm



Essaouira (2011) 150 X 100 cm
from the series *The Moroccans*



Tamessert (2011) 150 X 109 cm
from the series *The Moroccans*



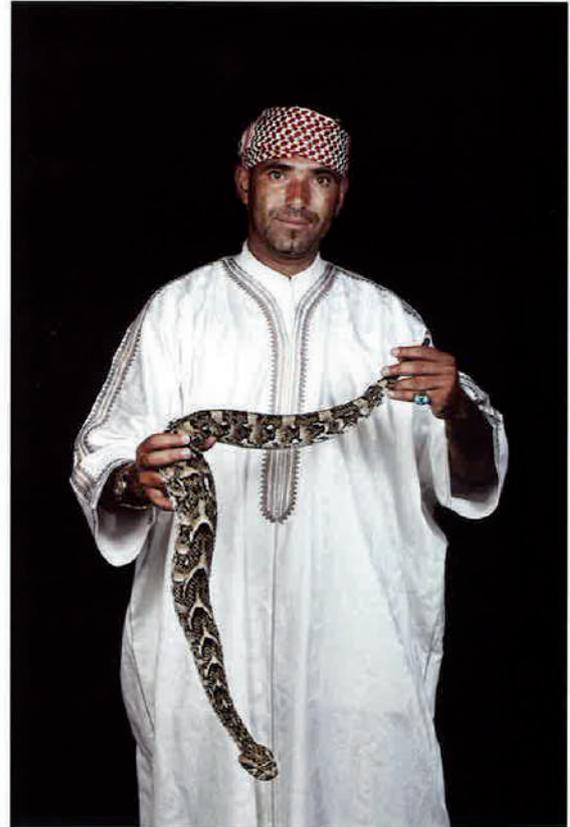
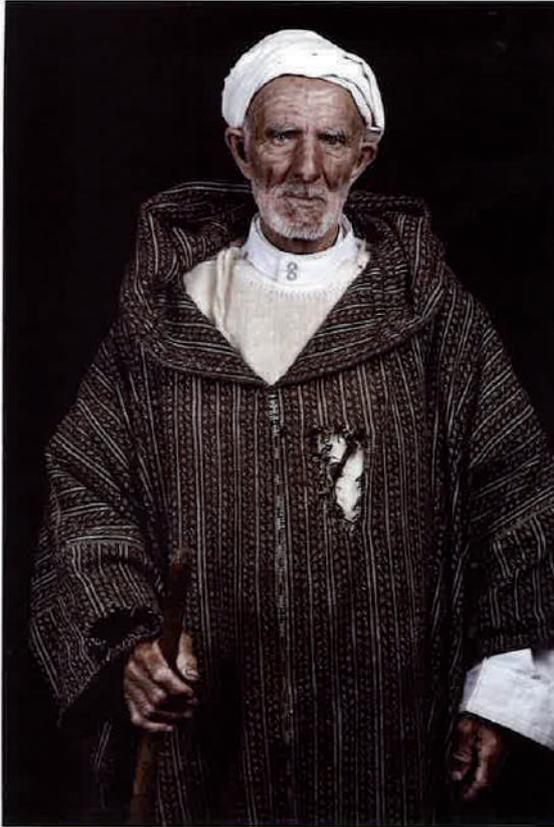
I met Leila in 2003 when we were working on Shirin Neshat's video installation *Mahdookht*. We were gathered in a beautiful orange grove when Leila, accompanied by our producer Hamid Fardjad, arrived. At the time she was 20 or 21 years old. I vividly remember how distinct and lively that first encounter was. She was young, beautiful, extremely curious and passionate, with an unmistakable aura about her that no one in our group missed. Soon after she and I started to work with our cast of 10 small children. The way in which she connected to and was able to directly communicate with these children was incredible. They simply loved her and listened to her.

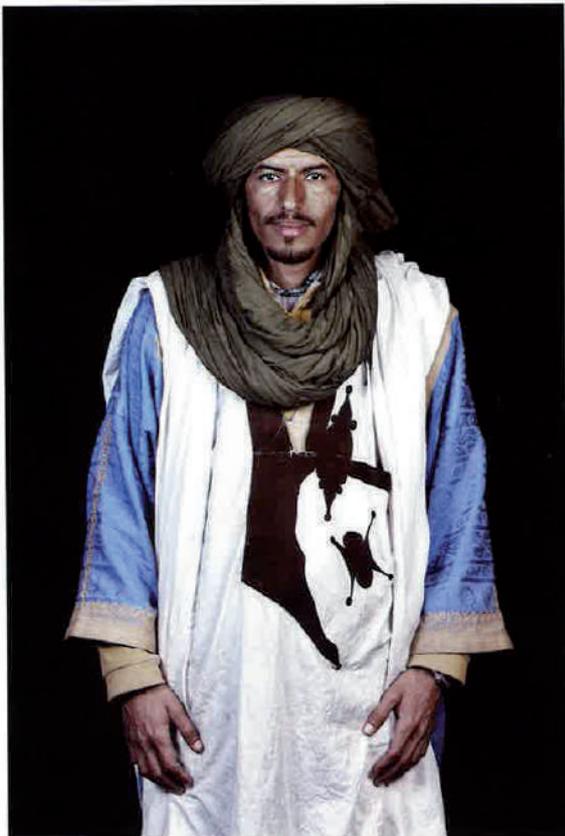
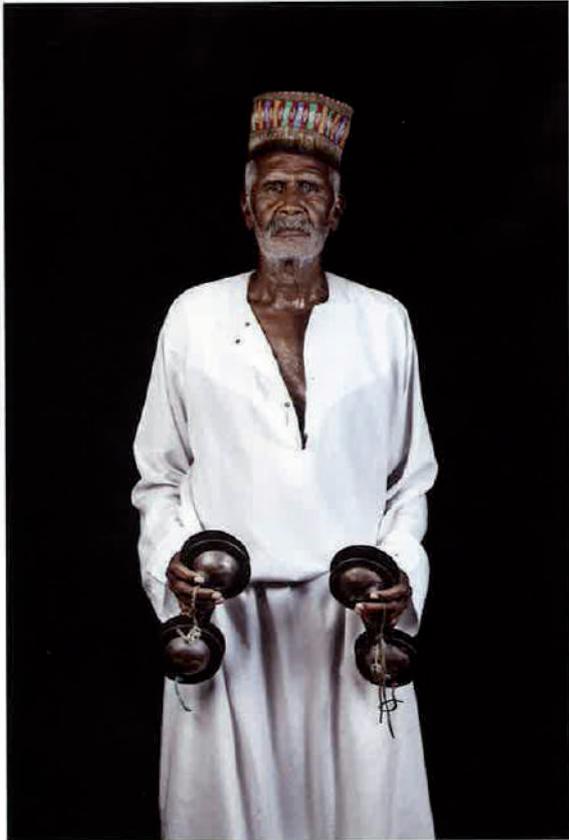
Years later, I saw Leila a few times in New York. She had become a photographer in her own right and not surprisingly her subject matter became human faces and the human condition. Of course, anyone can shoot a picture, but the ability to connect, to make people drop their fences and capture what is essential about them is a talent that not everyone possesses. Leila was one of those rare talents.

Leila's loss will always be an open wound for anyone who came into contact with her, particularly for the international art community who lost an amazing talent at such a young age. I will never understand why the lives of those who are most promising are so often cut short, but everyone of them leaves an impact and legacy that can never be forgotten. Leila's images and legacy live on and that is what matters! - **Shoja Azari**

Chefchaouen, Rif Mountains (2011), 150 X 100 cm
from the series The Moroccans







Previous pages left: Clockwise from upper left: Souk de Mouayy Abdeslam Ben M'Chich, North Morocco, (2010); Jemaa El Fnaa, Marrakech (2011); Rif Mountains, (2011); Jemaa El Fnaa, Marrakech (2011), from the series *The Moroccans*

Previous page right: Clockwise from the upper left: Jemaa El Fnaa, Marrakech, (2011); Unit ed; Khalima Brice, South Morocco, (2014); Morzouga, (2011), from the series *The Moroccans*

I consider myself hugely privileged to have had the chance to know Leila Alaoui. She was a friend and so it is hard to say goodbye. What I remember most in this moment of painful leave-taking is her talent, intelligence, wisdom, and kindness. She was an extraordinary young woman, full of love and life. She will always be with us. For now, it is appropriate to cry. - **Lalla Essaydi**

Souk de Tounfite, Moyen Atlas (2011), 150 X 100 cm
from the series The Moroccans



Jen'aa El Fnaa, from the series
The Moroccans (2011) 150 X 100 cm



*Jemaa El Fnaa, Marrakech (2011); 150 X 100 cm
from the series The Moroccans*



Leila was a very special, kind being that really cared for people that needed help, i will always remember her smile even when not smiling, she still smiled... will miss her a'ways, Allah Yarhamha. - **Hassan Hajjaj**

*Jouhar El Fassi, Marrakech (2011), 150 X 100 cm
from the series The Moroccans*



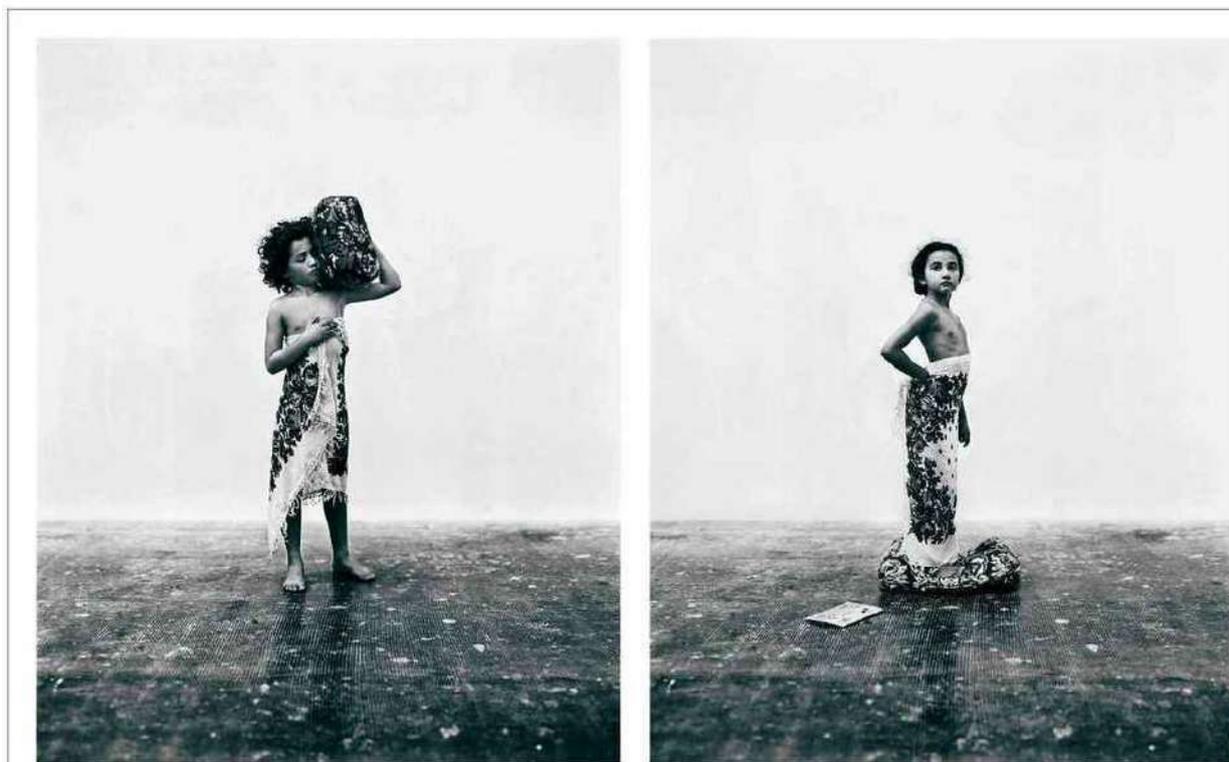
l'Humanité

Culture Savoirs

ARTS PLASTIQUES

Les photographes du monde arabe accueillis à Paris

À l'initiative de l'Institut du monde arabe et de la Maison européenne de la photographie, une nouvelle biennale voit le jour. Gabriel Bauret fait s'y confronter les visions de 50 artistes qui vivent ou travaillent de l'autre côté de la Méditerranée.



L'EXIL FAMILIAL COMME INSPIRATION DE LA CHAMBRE MAROCAÏNE, UNE ŒUVRE DE MALIK NEIMI CONÇUE À LA VILLA MEDICIS. PHOTO MALIK NEIMI

Au moment où des flots de migrants, chassés par la guerre, frappent aux portes de l'Europe, ce qui frappe, dans cette première Biennale des photographes du monde arabe contemporain organisée par l'IMA (Institut du monde arabe) et la MEP (Maison européenne de la photographie), c'est qu'il existe peu de différences d'écriture entre auteurs originaires du Proche et du Moyen-Orient, et Occidentaux y travaillant. Il existe bien une histoire de la photographie, de l'autre côté de la Méditerranée, avec son esthétique, ses codes, mais les phénomènes liés à la mondialisation n'ont pas laissé à l'écart le domaine de l'art... D'ailleurs, rares sont les photographes nés là-bas qui, de Berlin à Paris et New York, ne se soient pas éloignés de leurs racines, quand ce ne sont pas, avant eux, leurs parents.

Ce qui frappe, aussi, c'est que délaissant le photojournalisme et même le champ documentaire, ils investissent les territoires de l'art, mais en gardant une forte accroche au réel, dans des pays aux régimes souvent autoritaires où de récents soulèvements de jeunesse ont engendré de puissantes convulsions historiques.

En Libye, des lieux portant des traces de tortures

Ainsi, la Belge Pauline Beugnies, qui se réverait bien arabe, a continué de photographier sur la place Tahrir jusqu'en 2015, une fois taries les manifestations égyptiennes de janvier 2011, dressant ainsi le portrait d'une génération qui n'a pas fini de se révolter. L'Égyptien Nabil Boutros nous montre une galerie de barbus intellectuels, paysans, patrons,

sportifs, religieux, par lui tous incarnés. Une façon de provoquer la confiance du spectateur et d'envoyer bouler l'expression selon laquelle « l'habit fait le moine »...

Le Français Samuel Gratacap, déjà remarqué au Crac de Sète et au BAL de Paris, a lui aussi cadré de près la détresse des réfugiés libyens parqués serrés dans des centres de détention qui ressemblent à des camps de prisonniers... Choquée par l'assassinat de son beau-père, dissident libyen, Diana Matar nous a mis sous les yeux certains des lieux où le régime de Kadhafi commettait ses pires atrocités, de l'entrée d'un parking de Benghazi menant vers des salles de torture, à un endroit du bord de mer où ont été déversés les os brisés de 1 270 prisonniers politiques.

Très créative est la série de l'Irakienne Tamara Abdul Hadi, qui photographie les portes de chambres étudiantes de Sharjah, aux Émirats arabes unis, pour leur faire franchir murs et frontières jusqu'à Gaza, afin que les peignent, là-bas, des adolescentes du cru. Gaza, c'est là que l'Italien Massimo Berruti, scrutant les drames causés par l'opération « Bordure du dé-

Gaza, c'est là que l'Italien Massimo Berruti a scruté les drames causés par l'opération « Bordure du désert. »

sert », s'est longuement concentré sur les problèmes d'approvisionnement en eau.

À Jérusalem, Steve Sabella a transcrit visuellement son expé-

rience de 38 jours dans une maison palestinienne occupée par des Israéliens depuis 1948, cependant qu'à Beyrouth, Joe Kesrouani nous a fait éprouver l'oppression de ses habitants condamnés à une atmosphère angoissante en masquant, bouchant interstices, fenêtres, vues donnant sur la mer.

À noter le magnifique travail du Franco-Marocain Malik Nejmi. Ayant réalisé des films infiniment poétiques sur la traversée des clandestins africains depuis Tanger, il s'est essayé, avec *la Chambre marocaine*, à la construction d'un nouveau récit capable de transfigurer la puissance d'un exil familial en mettant en scène, via des instantanés de ses enfants, la chute, le déséquilibre, la perte de repères. Rapports du corps au langage, du langage à la forme.

Une place majeure pour les femmes

On est loin des représentations orientalistes d'un Delacroix, d'un Chateaubriand ou d'un Pierre Loti. Les œuvres choisies par Gabriel Bauret ne déconstruisent-elles pas, justement, les clichés d'un Orient fantasmé par l'Occident ?

Les femmes, en outre, occupent une place majeure dans cette biennale, de Mouna Saboni, passée par l'école d'Arles, qui a donné une forme formidable à sa série, la Peur, sur le harcèlement et les abus sexuels en Égypte, à Leila Alaoui, passée par New York, qui, revendiquant l'influence de Robert Frank, s'est enfoncée dans le monde rural, de l'Atlas au Rif, avec son studio portatif...

Biennale des photographes du monde arabe contemporain jusqu'au 17 janvier IMA MEP galeries Binôme Photo 12 Basia Embiricos mairie du 4^e arrondissement Cité internationale des arts

LE QUOTIDIEN DE L'ART

EXCLUSIF

—
UNE NOUVELLE
FOIRE
D'ART TRIBAL
EN BOURGOGNE
P.5

MARDI 22 DÉCEMBRE 2015 NUMÉRO 969

LES ARTISTES TUNISIENS
ÉCRIVENT L'AVENIR
DE LEUR PAYS AU BARDO
ART CONTEMPORAIN ▶ [PAGE 6](#)

LE MONDE ARABE
EN PHOTOS,
MAIS SANS CLICHÉS
BIENNALE ▶ [PAGE 8](#)

DÉCÈS DU POÈTE
ET CRITIQUE D'ART
ALAIN JOUFFROY
CARNET ▶ [PAGE 3](#)



NEIL MACGREGOR
RÉCEPTIONNE
LA CROIX
DE LAMPEDUSA ▶ [Lire page 04](#)

Par Natacha
Wolinski

BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE ARABE – Paris –
Jusqu'au 17 janvier 2016

Le monde arabe en photos, mais sans clichés

La première Biennale des photographes du monde arabe se déploie à Paris, dans huit lieux différents, et dévoile les espérances et les craintes d'un monde multiple et en transition.

La Biennale des photographes du monde arabe est organisée à Paris conjointement par la Maison européenne de la photographie (MEP) et l'Institut du monde arabe (IMA), mais se déploie également à la Cité internationale des arts, à la mairie du 4^e arrondissement et dans quatre galeries du quartier. Elle a été créée à l'initiative de Jack Lang, lequel, dès son arrivée à la tête de l'IMA, a souhaité mettre en place « un événement photographique qui puisse rendre compte des transformations en profondeur du monde arabe, des progrès qui s'y font jour, des difficultés qu'il peut rencontrer,

Joe Kesrouani,
The Wall.
© Joe Kesrouani.



Farah Al Qasimi,
Sandcastles, Dubaï.
© Farah Al Qasimi,
Courtesy Third Line
Gallery, Dubaï.

l'urbanisation galopante, les nouvelles revendications des femmes, l'essor migratoire, la perte des repères identitaires, le retour au religieux... On peut nourrir une lecture pessimiste des œuvres présentées ici et là, voir dans la très belle image du Français d'origine algérienne Mehdi Meddaci – un bloc de

mais aussi des raisons d'espérer ». Elle a pour commissaire Gabriel Bauret qui est le premier à reconnaître que l'entreprise était difficile « tant les clichés circulent sur le monde arabe ». Le moins que l'on puisse dire est qu'il a su les contourner, et que cette biennale rend compte avec une belle vigueur d'une région qui, « loin d'être un bloc monolithique, constitue un monde pluriel, porté par des lieux, des cultures et des intentions très différentes ». Cette pluralité est d'autant mieux servie que l'événement associe des œuvres de photographes arabes et d'autres occidentaux liés à cette partie du monde.

Des thématiques reviennent, dont beaucoup renvoient à la question du vacillement et des transformations. Dans la cour de la mairie du 4^e arrondissement, la Belge Pauline Beugnies ressuscite avec ses images documentaires l'effervescence de la place Tahrir, au Caire. Mais si les photos du printemps arabe nous semblent aujourd'hui tristement lointaines, les raisons qui les ont fait éclore, elles, sont toujours présentes. Elles sont liées aux profondes mutations d'un monde arabe touché par le bouleversement des paysages,

DES THÉMATIQUES
REVIENNENT,
DONT BEAUCOUP
RENVOIENT
À LA QUESTION
DU VACILLEMENT
ET DES
TRANSFORMATIONS

l...

EXPOSITION

PAGE
09

LE QUOTIDIEN DE L'ART | MARDI 22 DEC. 2015 NUMÉRO 969

LE MONDE ARABE
EN PHOTOS,
MAIS SANS
CLICHÉS



Mehdi Meddaci,
Sans titre, 2013.
© Medhi Meddaci,
Courtesy Odile
Ouizeman, Paris.

SUITE DE LA PAGE 08

ciment qui flotte dans la mer – la métaphore d'un monde à la dérive (IMA), dans les autoportraits tremblés de la jeune Marocaine Safaa Mazirh une impuissance à s'incarner (Cité internationale des arts), dans les photos foudroyées de Beyrouth par la Libanaise



Caroline Tabet (avec des pellicules détériorées par le passage aux rayons X) les spasmes d'un monde qui ne se reconnaît plus (Galerie Binôme). Mais rien n'interdit non plus de considérer les œuvres sous un jour plus clément, et l'on peut alors sourire des clichés de portes de chambres, hautes en couleur et en rébellion d'Anne-Marie Filaire, des jeunes adolescentes de Gaza (IMA).

On peut retrouver l'épaisseur du temps dans les yeux doux des patriarches de Bejaâd portraiturés par le Marocain Daoud Aoulad-Syad (MEP), ou encore s'émouvoir des subtiles variations sur le thème pourtant rebattu de l'orientalisme qu'opère le Français d'origine marocaine Malik Nejmi (IMA). La photographie, dans sa souplesse et son immédiateté, semble décidément l'outil idéal pour appréhender toutes les mutations à l'œuvre, mais aussi et surtout, comme le dit Gabriel Bauret, « nous aider à faire évoluer notre propre regard sur ce monde arabe avec lequel nous avons des liens historiques et artistiques très forts, qu'il nous appartient encore de renforcer et d'approfondir ».

BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE ARABE, jusqu'au 17 janvier 2016,
Institut du monde arabe, Maison européenne de la photographie et divers lieux, Paris,
<http://biennalephotomondearabe.com>

Malik Nejmi,
Fig. 1 / Fig. 2, 2013.
© Malik Nejmi.

LA PHOTOGRAPHIE
SEMBLE DÉCIDÉMENT
L'OUTIL IDÉAL
POUR APPRÉHENDER
TOUTES
LES MUTATIONS
À L'ŒUVRE

Catalogue, sous la
direction de Gabriel
Bauret, éd. Snoeck,
100 p., 88 ill.,
18 euros.





de l'air

LE MAGAZINE QUI DONNE À VOIR

FESTIVAL



Ci-contre:
Leila Alaoui, Tameslch,
Moyen-Atlas, Maroc.
Image extraite de la série
« Les Marocains »,
2011-2014.
Courtesy Leila Alaoui.
Photographie exposée
à la MEP.



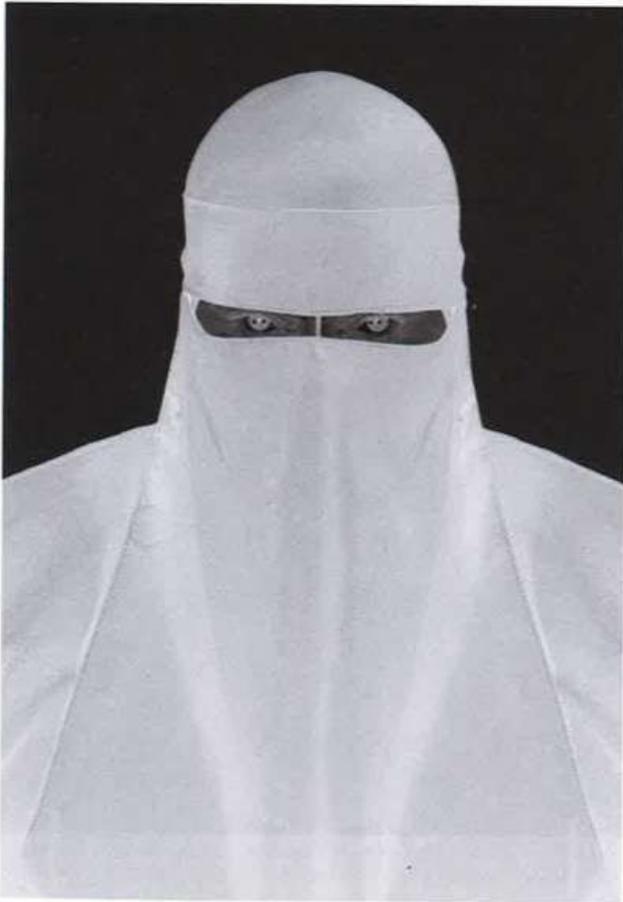
Pauline Beugnies, image extraite du projet « Génération Tahrir »,
Le Caire, Égypte, 2012. Photographie exposée à la mairie du 4^e.

DE NOS JOURS

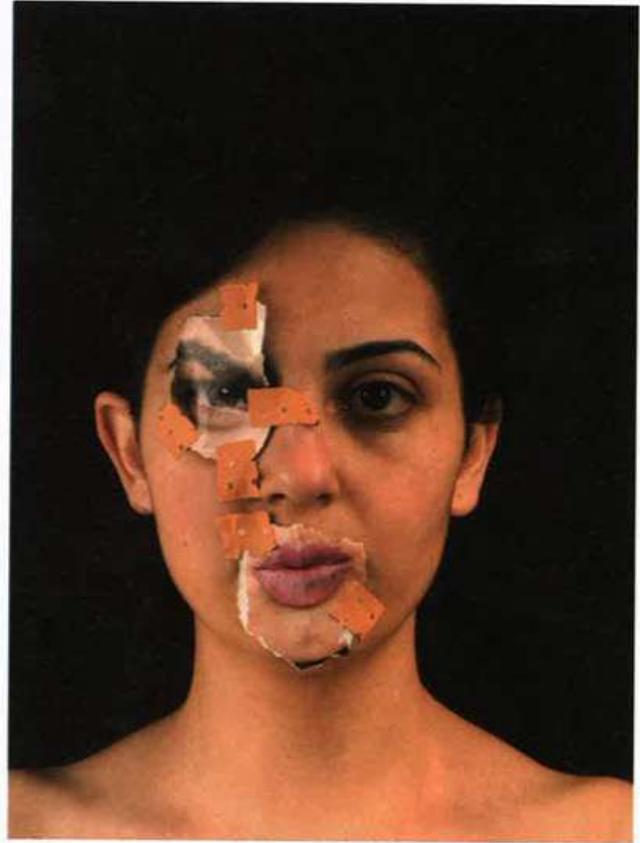
L'Institut du monde arabe et la Maison européenne de la photographie lancent la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain. Une manifestation attendue et opportune qui rassemble une cinquantaine d'artistes, dont la majorité est issue du monde arabe. L'occasion de découvrir un autre regard sur cette partie du monde en pleine mutation. Extraits.

FESTIVAL

Ci-contre
Ihsane Chetuan, *Autoportrait*, Maroc.
Courtesy Ihsane Chetuan.
Photographie exposée à la Cité internationale des arts.



Arthur Souhed Nemlaghi, *Self Portrait*,
Tunis, 2015, Courtesy Souhed Nemlaghi.
Photographie exposée à la Galerie Basia Embiricos.



Safaa Maziri, *Autoportrait*, Maroc. Courtesy Galerie 127.
Photo exposée à la Cité internationale des arts.



Ci-dessus

Myriam Abdelaziz, *Carrières de Pierre de Menya*,
Extrait de la série « Menya's Kids », 2013, Égypte.
Courtesy Myriam Abdelaziz. Photographie exposée à l'IMA.

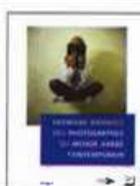
Ci-dessous

Giulio Rimondi, *Intérieurs provisoires, réfugiés syriens au Liban*, 2013.
Courtesy Giulio Rimondi. Photographie exposée à l'IMA.



À VOIR

La première Biennale des photographes du monde arabe contemporain, dont le magazine *de l'air* est l'un des partenaires, se tient du 11 novembre 2015 au 17 janvier 2016 dans huit lieux, dont les principaux sont l'IMA et la MEP. Six autres lieux parisiens (mairie du 4^e arrondissement, Cité internationale des arts, Galerie Basia Embiricos, Galerie Binôme, Grainedephphotographe.com, Galerie Photo12) participent à ce parcours qui permet de découvrir la créativité de cinquante photographes venus du Liban, d'Égypte, du Maroc, de Palestine, de Syrie... Se sont joints à la fête quelques artistes occidentaux, comme Stéphane Couturier ou Bruno Barbey, auteurs de travaux remarquables sur ces pays. Le commissariat général de cette première édition a été confié à Gabriel Bauret. Toutes les infos sur www.biennalephotomondearabe.com



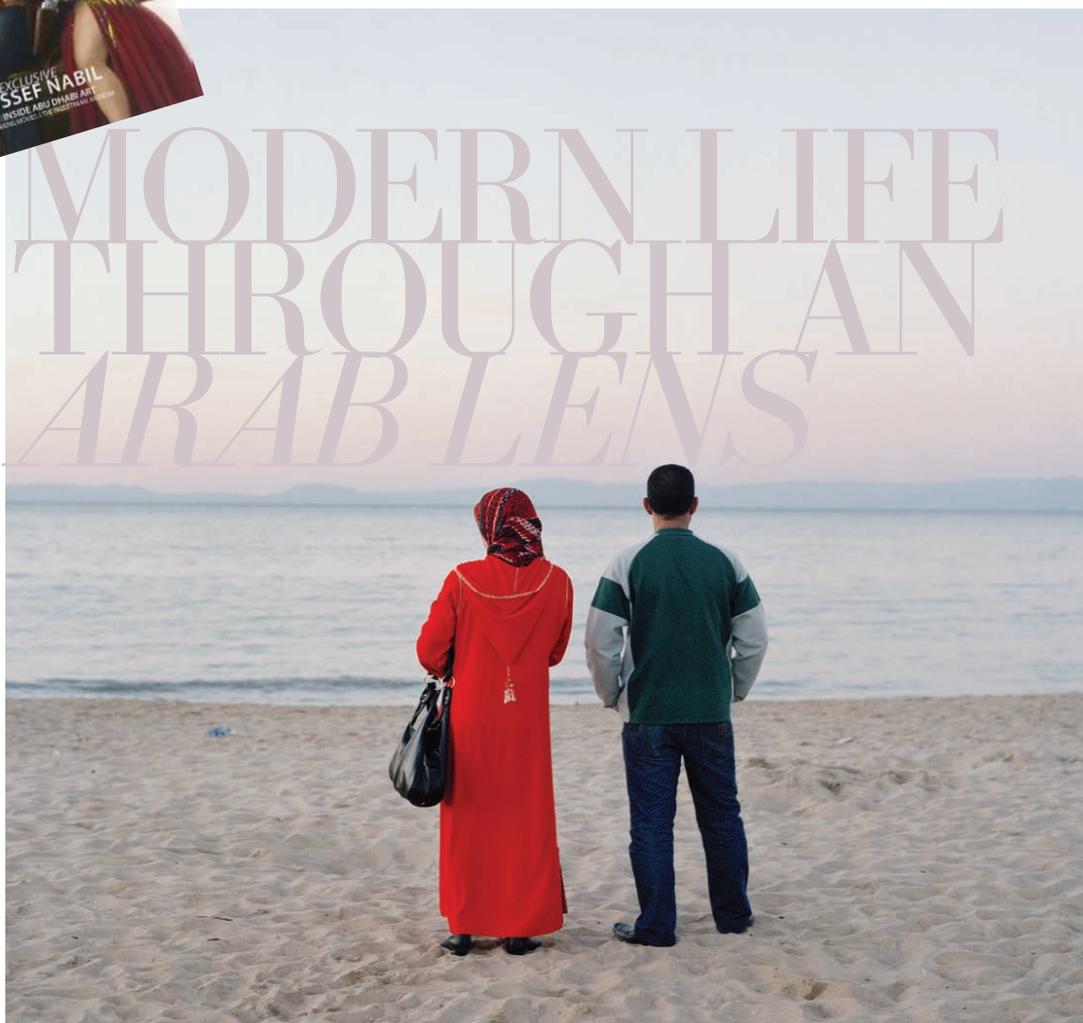
À LIRE

Biennale des photographes
du monde arabe contemporain
Textes : Claude Mollard, Gabriel Bauret
et Geraldine Bloch
100 pages, format 26 cm x 20 cm
18 euros, Éditions Snoeck



canvas

ART AND CULTURE FROM THE MIDDLE EAST AND ARAB WORLD



Some 175 years after the first recorded photographs were taken in the Middle East, the Institut du Monde Arabe and the Maison Européenne de la Photographie have joined forces with local Parisian galleries to present the inaugural Biennial of Contemporary Photography from the Arab World. **Dina Akhmeeva** previews what's on offer.

According to narratives that attempt to pinpoint an exact moment and location of photography's 'birth', France and the medium of photography share a rather special relationship. It was there, in 1839, that Louis-Jacques-Mandé Daguerre officially announced the invention of photography to the public. The burden of this who-and-when, however, is such that all too often the focus has been on Euro-American practices of

photography, to the detriment of what was going on in other parts of the world.

It is poignant then, that Paris is hosting the first biennial of photography from the contemporary Arab world. Masterminded jointly by the Institut du Monde Arabe and the Maison Européenne de la Photographie across the Seine, the biennial aims to shed light on photographic practices from a diverse

set of regions across the Arab world and on the individuals engaging with the medium. From 12 November, IMA, MEP and six contemporary galleries in the neighbourhood will showcase 160 photographic works by 50 artists. "Recent photography in these regions is not so well known," explains curator Gabriel Bauret, "Now is the time to engage in a real exploration of photographic activity there."

PREVIEW



Facing page: Hicham Gardaf. *Un couple regardant la mer au crépuscule, Tanger 2014* from the series *Modern Times*. 2014. Inkjet print on Baryta paper. 31.28 x 81.28 cm. Image courtesy the artist and Galerie 127, Marrakech.

Left: Farah Al-Qasimi. *Broken Sandcastles, Dubai* from the series *The World Is Sinking*. 2014. Archival inkjet print. 69 x 86 cm. Image courtesy The Third Line, Dubai.

This exploration necessitates asking not only what contemporary photography from the Arab world looks like, but invites a whole host of other questions: who are the photographers? Where do they train? What forms and formats do their images take? What subjects do these photographers choose? What themes emerge among them? How do the practices of photographers from the Arab world fit into a larger network of photographic histories? There is a lot to ask and the biennial looks to provide some of the answers.

"What is essential in the project of the biennial is to show artists who really have something to express," Bauret asserts. Indeed, a great number of the photographers within the biennial are socially and politically engaged. Hicham Gardaf's images of urban Morocco's building works in progress – dug-up earth, half-finished structures with no signs of further activity – and Farah Al-Qasimi's comic images of the rise of the UAE's 'megacity' both draw attention to the effects of rapid urban changes. Myriam Abdelaziz's burning white otherworldly images focus on the issue of illegal child labour in Egypt and specifically in the limestone quarries of Menya, where its persistence is indicative of an economic crisis that gives families no choice but to take on this work.

Yet this 'something to express' is certainly not defined in purely social terms. Included in the biennial are photographers who push the

boundaries of the medium pictorially. Mustapha Azeroual's *Radiance* series at Galerie Binôme strips down photography to its fundamental make-up – light – to create visually abstract landscape images that explore the relationship between photography and vision. In fact, according to Bauret every photographer selected for the biennial has been chosen for his or her attention and devotion to form and meaning, no matter how abstract or representational their outcomes may be. As such, while there are certain themes that have emerged in the process of curation and installation in the run-up to the opening, the characteristic feature of contemporary photography from the Arab world is its diversity – arguably the only nuanced way to attend to a region (or rather, regions) as complex as the Arab world.

It is a feature of (and a testament to) this complexity that it is near impossible to isolate the Arab world and its photographers from the more international stream of events so characteristic of globalisation. The photographers represented are characterised by a geographic 'unfixity', their biographies tracing convoluted lines of relocation – moving to study or to work in the USA, Europe or another country within the Arab world, returning and leaving again. Such movement demonstrates that contemporary photography from the Arab world is inevitably embedded globally. Moreover,

the territory itself – as the biennial aims to show – is fertile ground in turn for photographers from abroad. The roster of names exhibiting therefore includes American and European photographers. "One of the first ideas we had," explains Bauret, "was to compare the vision from the inside, by Arab photographers, with that of European and American practitioners."

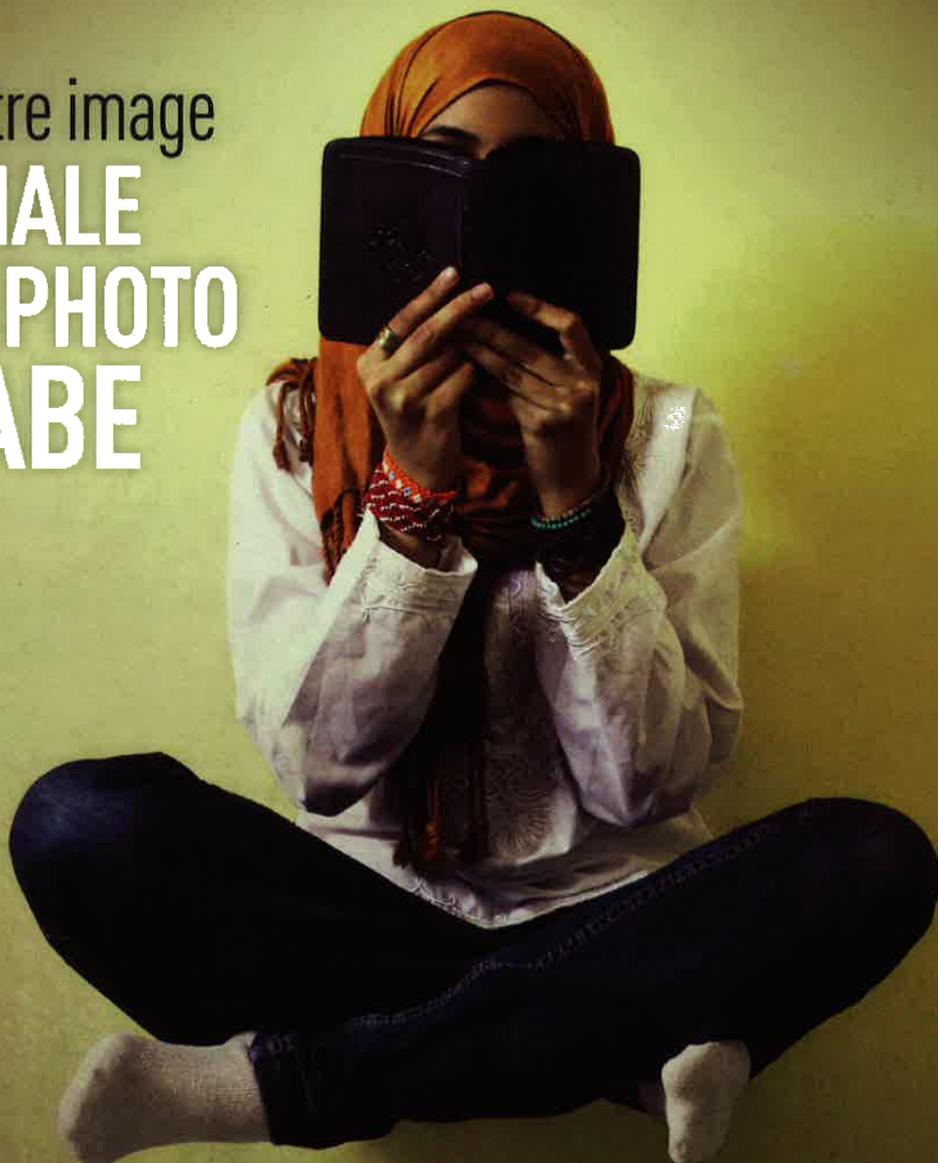
This interconnectedness is inevitable. Indeed, the beginnings of photography in the Arab world are steeped in cross-cultural connections, but characterised by a difficult colonial relationship. Leila Alaoui's work *The Moroccans* – portrait photographs taken in a travelling studio – addresses the uncomfortable tradition of colonial photography by staging a dignified encounter and allowing her subjects to present themselves on their own terms. The biennial likewise has the important role of decentring a monolithic history of photography. By placing photographers from the Arab world centre-stage in a globally interconnected biennial, IMA and MEP are paving the way for documenting pluralised, local practices of photographs, a bold and welcome addition to this growing field. 

The Biennial of Contemporary Photography from the Arab World runs 12 November–17 January 2016. For more information, visit www.biennalephotomondearabe.com

/artabsolument/

L'ART D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Pour une autre image
**1^{re} BIENNALE
DE LA PHOTO
ARABE**



ANNÉE **FRANCE-CORÉE**
DOSSIER SPÉCIAL **GRAVURE**

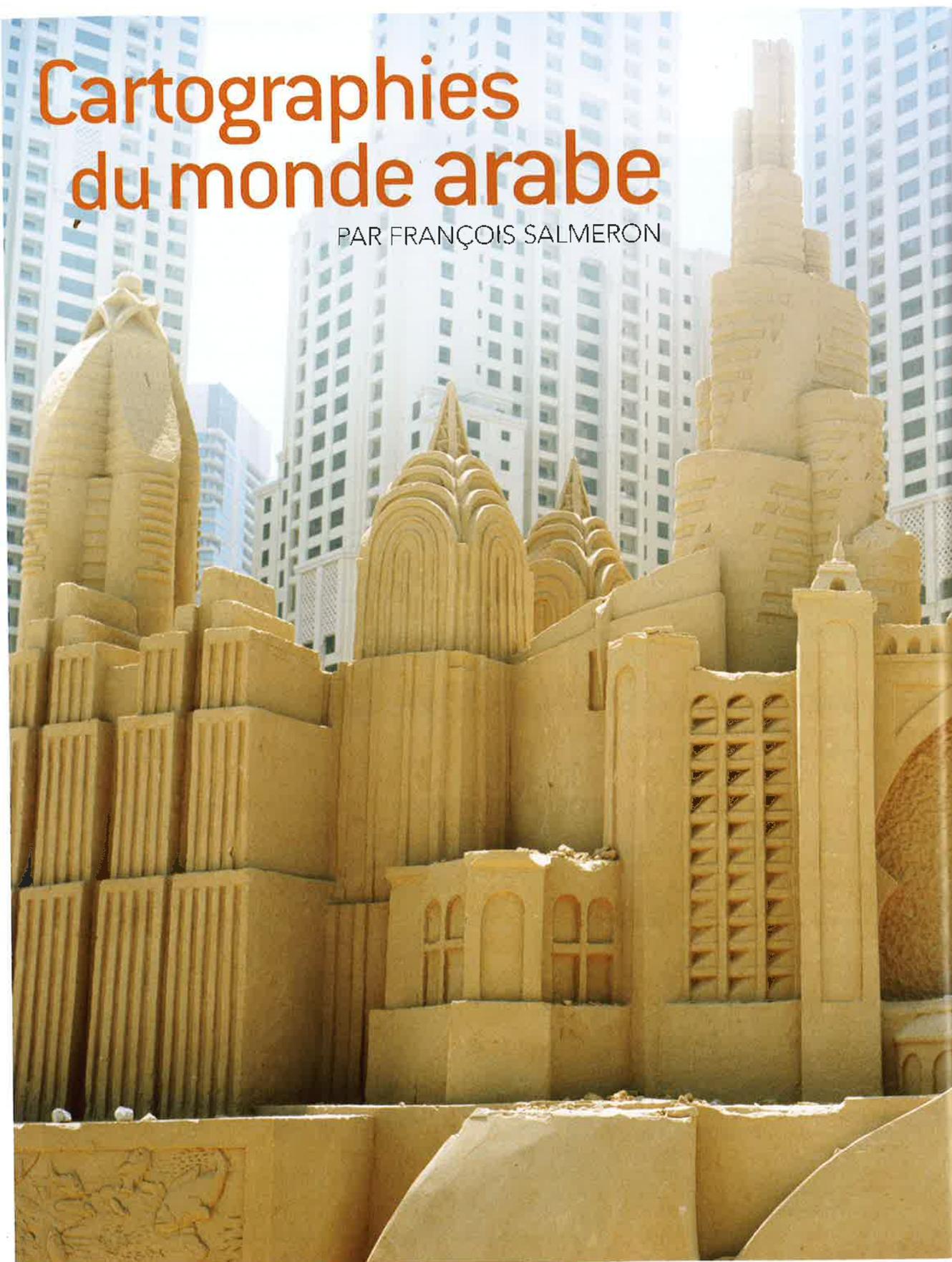
ET AUSSI
WIFREDO LAM / CY TWOMBLY / ORLAN
BÉATRICE HELG / GUILLAUME BRESSON



PREMIÈRE BIENNALE
DES PHOTOGRAPHES
DU MONDE ARABE
CONTEMPORAIN

Cartographies du monde arabe

PAR FRANÇOIS SALMERON





Pour sa première édition, la Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain prête à Paris le statut d'une « ville-monde », d'une capitale internationale où s'exposent des photographes du Maghreb, du Moyen-Orient et des pays du Golfe. Si les six expositions monographiques de la MEP et l'accrochage collectif de l'IMA constituent les deux temps forts, la manifestation intègre à son parcours la Cité Internationale des Arts, avec ses fameuses résidences d'artistes, la Mairie du IV^e Arrondissement, et les galeries Binôme, Basia Embiricos et Photo 12. Réunissant près d'une cinquantaine d'artistes confirmés ou émergents, il en va d'une diversité et des contrariétés d'un vaste territoire qu'on ne saurait prendre pour un « bloc », en proie à des secousses inédites. Sans prétendre à l'exhaustivité, la Biennale esquisse néanmoins un large panorama de ce monde à travers le regard singulier d'artistes enracinés, « par l'image » tout au moins, dans ces terres.

Fa'ali Al Qasbi,
Érot en Sandcastles, série *The World is Sinking*,
2014. C-Print, 69 x 86 cm.
Courtesy Farah Al Qasbi & The Third Line Gallery, Dubai.

1^{re} Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain

DU 12 NOVEMBRE 2015 AU 17 JANVIER 2016

/ INSTITUT DU MONDE ARABE / MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE
/ MAIRIE DU IV^E ARRONDISSEMENT DE PARIS / CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS
/ GALERIE BINÔME / PHOTO 12 GALERIE / GALERIE BASIA EMBIRICOS
/ GRAINE DE PHOTOGRAPHE.COM

Rompre avec l'orientalisme

La Biennale tend avant tout à donner la parole aux artistes arabes, plutôt que de se référer à l'imagerie édulcorée, fantasmée, voire aux relents colonialistes que l'Occident peut se faire de l'Orient. Dans la programmation, on retrouve certes quelques photographes européens, comme Mehdi Meddaci, Stéphane Couturier ou Christian Courrèges, mais ceux-ci sont toujours convoqués en raison des travaux qu'ils

ont pu mener dans la région, ou de leur relation privilégiée avec celle-ci, à l'instar du photoreporter français de Magnum, Bruno Barbey, né au Maroc et familier du pays depuis plus de trente ans. Les photographes arabes de la Biennale, quant à eux, sont reconnus internationalement (Jananne Al-Ani, Diana Matar, Emy Kat, Nabil Boutros) ou encore peu connus au-delà des frontières de leurs pays respectifs (Leïla Alaoui, Farah Al Qasimi, Wafaa Samir). Pour la plupart, ils demeurent nomades, allant et venant entre leur terre d'origine et l'Europe ou les États-Unis, où ils ont parfois étudié. Il s'opère alors un chassé-croisé entre regards intérieurs et regards extérieurs au monde arabe.

Un autre écueil consisterait à ne percevoir ce vaste territoire qu'à travers le prisme des derniers soubresauts – révolutions, conflits religieux ou ethniques – qui ont ébranlé la région depuis les années 2000, et à en présenter une lecture catastrophiste, désespérée, uniquement modulée par les feux de l'actualité journalistique. Car si les photographes évoquent inmanquablement des problématiques politiques, sociales ou culturelles actuelles, ils n'en proposent pas pour autant une vision purement médiatique ou documentaire, comme un photoreporter happé par la course à l'immédiateté. Les clichés exposés tout au long de la Biennale font plutôt la part belle à la narration, à la poésie, à l'introspection, à l'imaginaire même, et offrent toujours un tant soit peu de recul par rapport à la fulgurance des événements. L'écriture adoptée par les artistes s'accorde toutefois avec les exigences du marché de l'art contemporain occidental. En effet, les photographes optent souvent pour des tirages uniques ou en édition limitée, en grand format, rappelant en cela la peinture d'histoire.



Samuel Gratacap.
Empire. 2012-2014.



En haut : Mouna Saboni. *Aya. Oasis de Siwa, février 2015*, série *Je voudrais te parler de la peur*.

2015, tirage jet d'encre pigmentaire sur papier Harman by Hahnemühle, 100 x 67 cm. Courtesy Mouna Saboni.

En bas : Jananne Al Ani. *Aerial IV*, 2011, image tirée du film *Shadow Sites II*, vidéo, piste sonore 8'38. Courtesy de l'artiste et de Abraaj Capital Art Prize.



Safaa Mazirih.
Autoportraits #5 - Maroc,
2015, papier hahnemühle photo rag/305 g,
édition de 5,35 x 20 cm,
Courtesy galerie 127.

Palimpseste

Pour autant, le monde arabe apparaît comme une région sujette à des secousses qui bouleversent ses territoires, redessinent ses paysages. Et offrent le spectacle d'un télescopage entre deux civilisations aux temporalités distinctes. Tensions, tumultes, mais aussi flux migratoires, urbanisation galopante... D'une part, on découvre des strates ancestrales, issues des cultures arabes anciennes. De l'autre, les convulsions contemporaines créent des mouvements brusques, provoquent des modulations inattendues, pouvant justement mettre en péril des vestiges et certains héritages. Le monde arabe se construirait alors comme un palimpseste, où les couches des civilisations anciennes, qui perduraient tant bien que mal jusque-là, se trouvent parfois rapidement recouvertes ou anéanties par les avancements et les poussées frénétiques du monde contemporain. À travers *The Everlasting Now*, Emy Kat pousse d'ailleurs un cri d'alarme pour tenter de sauver le patrimoine architectural de Hedjaz, en Arabie saoudite, qui s'effrite littéralement dans la plus grande indifférence. La série *Shadow Site* de Jananne Al-Ani est tout aussi éclairante à ce sujet. De ses vues aériennes de paysages irakiens, où l'on perçoit des traces d'activités humaines, des structures contemporaines ou anciennes, dont des sites archéologiques, émergent comme des images spectrales, latentes, balayées par le soleil rasant. Joe Kesrouani souligne quant à lui la croissance démesurée de Beyrouth où, depuis 1999, poussent d'innombrables tours venant obstruer l'espace urbain et boucher l'horizon, alors que Farah Al Qasimi nous guide dans sa ville natale, Dubaï, dont l'extension vertigineuse crée un environnement aliénant.

À contrario, le duo Andrea & Magda démontre que le modernisme n'est pas nécessairement synonyme de saturation, de profusion, ou de recouvrement des sites historiques. Leur série *Sinai Park* illustre la crise du tourisme de masse en Égypte suite au Printemps arabe. La région, désolée, dépeuplée, tente vainement de construire des édifices en accord avec les normes ultra sécuritaires que réclament les Occidentaux et ce afin de les rassurer et d'attirer à nouveau les touristes. Également soucieuse de conserver les traces d'un passé qui pourrait s'engloutir, Diana Matar entame dans



Stéphane Couturier, *Façade #7*, série *Algier*, Cité «*Climat de France*», 2011-2013, C-Print, 160 x 160 cm.

Evidence un formidable travail photographique contre l'oubli. Elle se lance en effet à la recherche de son beau-père disparu, enlevé par les milices de Kadhafi en Libye. Elle revient sur des lieux de torture, de

répression et de massacre des dissidents du régime (bunkers, souterrains secrets, postes confidentiels), collectant les infimes empreintes que l'Histoire grave dans ces espaces, sur les bâtiments, dans les villes.



Des photographes en immersion

Si les paysages, les cités et les architectures concentrent beaucoup d'attention, les photographes de la Biennale s'immiscent également à l'intérieur même des sites et des murs qu'ils scrutent. Par là, certains entrent en contact avec les populations qu'ils photographient, partagent leur quotidien. Plutôt que de se tenir à distance, tel un chasseur discret visant sa proie, comme le préconisait Henri Cartier-Bresson dans *L'Instant Décisif*, Stéphane Couturier se fait adopter par Hamid et sa famille, qui vivent dans la Cité Climat de France, à Alger, construite en 1957 en pleine guerre d'indépendance. En se faisant une place parmi les habitants, l'artiste entrouvre ainsi les portes cadénassées de cette cité insalubre où s'entassaient 50 000 âmes, et accède à ses méandres. Dans la série *Intérieurs provisoires*, Giulio Rimondi réussit à son tour à développer une relation de confiance avec des réfugiés syriens du Liban, qui ont construit dans leur pays d'accueil des maisons de fortune. Il se glisse donc dans l'intimité de ces populations, qui consentent à lui dévoiler leur humble foyer constitué de bric et de broc.

L'art du portrait

En explorant des conditions de vie parfois extrêmes, la sélection de la Biennale refuse toutefois de sombrer dans le misérabilisme, tout comme elle ne souhaite pas réduire le monde arabe à ses révolutions et à ses guerres qui font la une des journaux. Elle cherche davantage à percevoir la grande histoire via la petite, à travers des manières de vivre au quotidien. Très peu d'images de masse ou de groupe sont donc visibles, comme on en perçoit tant dans le photojournalisme. Ici, on se focalise sur les individus, et le portrait, dès lors, tient une place de choix dans la programmation. Par exemple, Leïla Alaoui a sillonné les quatre coins du Maroc avec son studio mobile, à la manière du road-trip effectué par Robert



Maher Attar, *Cotton Rocks*,
Digigravure sur papier Epson Fine Art Smooth 300 g,
édition de 6,50 x 50 cm, Courtesy Galerie Photo12.

Leïla Alaoui, *Manière de Khamlia, Sud du Maroc*,
série *Les Marocains*, 2014, tirage photo numérique
sur papier Baryta, édition 1/3, 150 x 100 cm.



Nabil Boutros, *Égyptiens*, 2010-2011, jet d'encre sur dibond. Courtesy de l'artiste.

Frank pour *Les Américains*, ou de Richard Avedon qui arpentaient les contrées reculées des États-Unis pour faire le portrait des autochtones. Telle une anthropologue, sa description photographique se rend attentive aux vêtements, aux pratiques, aux coutumes qui tendent à disparaître avec la globalisation. On se situe alors bien loin des visions exotiques, folkloriques ou pittoresques. On remarque d'ailleurs que la Biennale n'offre aucune photo volée, aucune image prise « à la sauvette ». Les modèles ont toujours conscience d'être photographiés, même si, comme dans *Les Marocains* d'Alaoui, certains se sont montrés méfiants envers l'appareil, parfois chargé de pouvoirs occultes.

La manière dont Christian Courrèges pratique le portrait est tout aussi remarquable. Il travaille également avec un studio mobile, et isole les individus sur un fond neutre vert. De là, il met en exergue les signes et les attributs marquant l'appartenance ou la fonction sociale de ses modèles. Surtout, il interroge la capacité de chaque individu à affirmer sa singularité au sein d'un groupe humain déterminé (en l'occurrence ici, son appartenance à la religion musulmane). On retiendra encore la démarche de Nabil Boutros dans *Égyptiens*, ou *l'habit fait le*

moine. Pendant un an, l'artiste s'est photographié lui-même, incarnant différents « prototypes » caractéristiques des changements rapides que connaît la communauté égyptienne. D'après lui, le vêtement diffuse un message identitaire, idéologique, envers notre entourage. Cette apparence devient alors un outil de communication qui distille des valeurs propres à la classe sociale dont chacun se réclame.

Avec une telle profusion de styles, d'approches et de thématiques, il serait bien difficile de prêter une entité fixe à la photographie arabe contemporaine. Cependant, la Biennale offre à coup sûr un éclairage subtil sur les réalités, les difficultés et les espoirs qui traversent la région. De même, il serait délicat de trouver un seul centre au monde arabe, même si l'on sait qu'il existe à Beyrouth, au Caire ou au Maroc, une tradition photographique forte, héritée notamment de la colonisation et des ateliers que les Occidentaux y avaient fondés. À moins que la Biennale, pour sa prochaine édition, n'entame justement des recherches scientifiques et historiques autour des pratiques photographiques arabes précoloniales, pour les confronter à des regards contemporains. ■

arte



13 novembre 2015 | @Nicolas Joxe



Les photographes du monde arabe s'exposent

Pays : Syrie

Tags : Photographie, Exposition

A Paris se tient la première [Biennale des photographes du monde arabe contemporain](#) du 11 novembre au 17 janvier 2016. Organisée par l'Institut du monde arabe et la [Maison européenne de la photographie](#), cette biennale propose une myriade d'expositions et de rencontres sur les deux rives de la Seine. Plongée dans des sociétés en mutation.



Photographie : Biennale des photographes arabes

THE WALL STREET JOURNAL

REVIEW

ICONS

ARAB PHOTOGRAPHY GETS A BIENNALE

In Paris, a 160-work exhibition crosses many borders and includes an American's view of Libya

BY TOBIAS GREY

"Have camera, will travel" belongs on the business cards of many Middle Eastern photographers. They take pictures abroad "either because it's impossible to earn a living where they are or because they are not allowed to express themselves freely in their homelands," says Gabriel Bauret, the head curator of this year's inaugural Biennale of Photography in the Contemporary Arab World. The Biennale will exhibit 160 works by 44 artists across eight venues in Paris, beginning Tuesday and running until Jan. 17. ♦ The idea came from France's former culture minister, Jack Lang, who

two years ago became president of the Arab World Institute, a co-organizer of the exhibition. (Maison Européenne de la Photographie is its partner.) "I think that knowledge and culture are the best weapons to overturn prejudices about the Arab world," said Mr. Lang. "My ambition is for the Biennale to show another version of the Arab world" from the one represented by Islamic State.

The show includes 18 women. "Today, women play a much more important role in the Arab world than is generally thought," Mr. Lang said. Here is a closer look at three of the biennale's photographers:

Tanya Habjouqa. A Jordanian born in 1975 and educated in Texas, Ms. Habjouqa, winner of the World Press Photo Award in 2014, is now based in Jerusalem. Her series of photographs "Tomorrow There Will Be Apricots" explores the daily lives of four Syrian widows struggling to bring up their children in the Jordanian town of Ramtha, which borders Syria. All of their husbands were

killed fighting for the Free Syrian Army. One widow's shoulder bears a tattoo professing love for her spouse; other women display images of their late husbands, fathers and brothers on their mobile phones. In contrast to ancient traditions that widows should curb their joy, many of Ms. Habjouqa's photos show these women demonstrating their affection for their daughters.

Yazan Khalili. This Palestinian photographer, born in Syria in 1981, continues to maintain a base in the Palestinian territories. His series "Landscape of Darkness" (2010), on display in Paris, was inspired by a nighttime walk that Mr. Khalili and a friend took in 2002 to escape the boredom of an Israeli-implemented curfew. During this walk in and around the West Bank city of Birzeit, where he had studied architecture at the university, Mr. Khalili discovered the ways darkness can reshape a highly politicized landscape. His work, which has become much sought after, is part of the collections of the British Museum and the



A DIANA MATAR PHOTO, top, from the series 'Evidence'; above left, a picture from the series 'Tomorrow There Will Be Apricots' by Tanya Habjouqa; above right, Yazan Khalili's 'Landscape of Darkness' from 2010.

Imperial War Museum in London.

Diana Matar. This California-born artist's photographic essay "Evidence" (2012) was inspired by the "disappearance" of her Libyan father-in-law, a political activist who opposed the regime of Libya's late dictator, Moammar Gadhafi. In 2012, she accompanied her husband, the

novelist Hisham Matar, to Libya, having packed her two favorite cameras, a Hasselblad and a Leica, and 100 rolls of film. Ms. Matar, who is the only American woman among the photographers, tries to document events and actions that can no longer be seen—thus the ironic title of her essay. Her ghostly black-and-white photos show places where Gadhafi's

men committed atrocities, although evidence of their criminal acts has long since vanished. She wrote in a diary entry: "I have found the exact sites of nine of the assassinations. I will photograph the closest living thing that still remains that could have witnessed the killing: a tree, a mature plant." The artist published "Evidence" as a monograph in 2014.

Beaux Arts

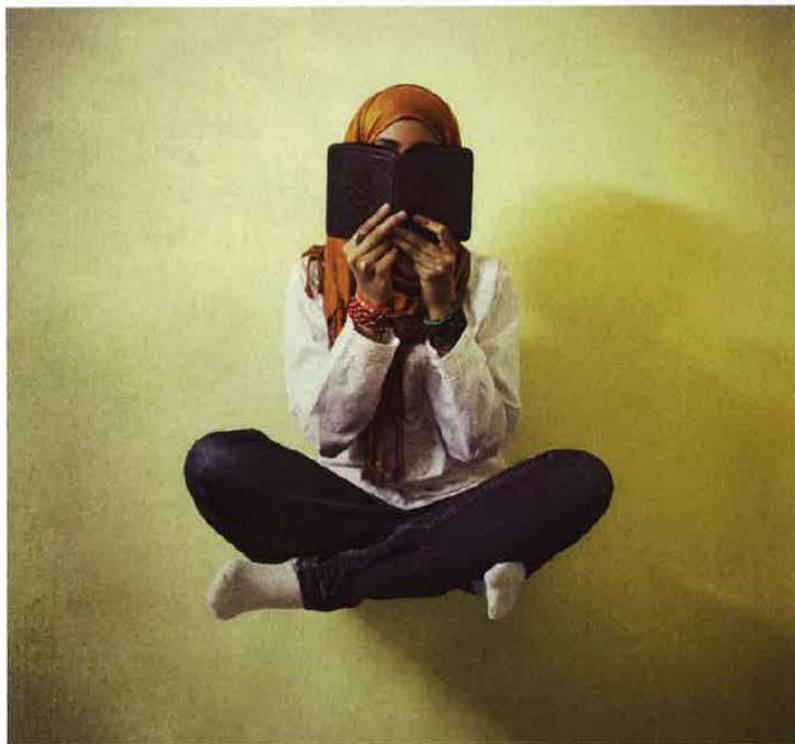
magazine

SPÉCIAL PHOTO

Focus

Le monde arabe loin des clichés

VENUS D'ÉGYPTE, DU LIBAN, DU MAROC OU DE DUBAI, LES 40 PHOTOGRAPHES RÉUNIS DANS LA TOUTE PREMIÈRE BIENNALE DU MONDE ARABE CONTEMPORAIN DÉMONTRENT LA VITALITÉ CRÉATIVE DE CETTE RÉGION.



WAFAA SAMIR Série Ramadan, 2013

Une jeune femme, en lévitation, lit le Coran. À chacun d'imaginer ce qui se dévoile sous cette image, un brin fantastique, un rien fantasque, extraite de la série *Ramadan*. Signé de la jeune Égyptienne Wafaa Samir, cet «autoportrait» sert d'affiche à la première biennale des photographes du monde arabe, lancée par l'Institut du monde arabe et la Maison européenne de la photographie. Faut-il y lire un message subliminal? «Le fait que l'auteur est une femme n'est pas non plus innocent. Ce qui reviendrait d'ailleurs à se poser la question : existe-t-il un regard féminin dans le monde arabe?», interroge en guise de réponse Gabriel Bauret, commissaire général de cette manifestation. L'icône a valeur de

symbole, pour une jeune génération qui s'empare du médium afin de témoigner de sa vision, divergente, du monde. L'image porte tout autant les intentions d'une biennale qui souhaite réunir des points de vue différents. Poétiques avant tout, politiques malgré tout. «L'idée était de réunir des compétences complémentaires et de croiser les regards.» Vues de l'intérieur par les photographes arabes et éclairages venus de l'extérieur à travers les yeux des observateurs «étrangers», européens pour la plupart, composent un ensemble tout à la fois composite et cohérent.

Pour relier les deux institutions, rivées chacune d'un côté de la Seine, cette biennale propose un parcours qui associe différentes galeries alentour

(Binôme, Photo 12, Basia Embiricos, Graine de photographe) mais aussi la Cité internationale des arts. Au sein de cet ensemble géographiquement cohérent, le promeneur pourra découvrir la diversité d'un monde trop souvent réduit à quelques clichés et soumis au flot de l'actualité. «Même si quelques travaux sont liés aux événements récents, à commencer par le flux migratoire qui fait la une des journaux, il s'agit davantage de montrer des œuvres qui n'abordent pas de front toutes ces questions mais ne les passent pas pour autant sous silence. Les artistes sont souvent engagés sur les thématiques de notre époque, simplement les travaux photographiques qui vont être montrés témoignent d'un certain recul, d'un temps de réflexion.»

PLACE AUX FEMMES

S'il existe une longue tradition «orientaliste» en Europe, relativement bien identifiée et documentée, on connaît moins l'autre versant de l'histoire. «Du côté des photographes arabes, à part les grands studios de portraits dans des villes comme Beyrouth ou Le Caire, on sait assez peu de choses de cette pratique. Et dans ce domaine, il y a un important travail à mener pour mesurer l'élargissement de la pratique de la photographie et son évolution», reprend Gabriel Bauré. Les quelque 50 artistes photographes exposés démontrent que le panorama de la création en la matière s'est considérablement élargi : à l'image des *Marocains* de Leila Alaoui, une série à la manière des fameux *Américains* de Robert Frank, à l'instar de la Palestine vue au prisme du football par Amélie Debray, ou encore du regard décadre, mi-amusé mi-circonspect, de Farah Al Qasimi sur l'irruption du monumental à Dubai. La preuve (aussi) par trois exemples de l'émergence des femmes dans le contexte de la photographie arabe, qui est l'un des traits remarquables de cette première édition. **Jacques Denis**

Du 12 novembre au 17 janvier dans huit lieux partenaires
www.biennialphotomondearabe.com



AGRANDISSEMENT

FOCUS

65

Dès novembre, la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain se déploie dans différents lieux, dont l'IMA et la MEP seront les pôles d'attraction. Une trentaine de photographes y exposent les réalités, les utopies, les joies et les blessures du Moyen-Orient. L'occasion pour Fisheye de faire dialoguer les générations sur l'évolution de leur médium de prédilection.

TEXTE: JENNA LE BRAS

Parlez-moi arabe

Le regard humide est perçant, les cheveux, en bataille, et les joues, crasseuses. Le portrait à la moue boudeuse immortalisé par Wissam Nassar pose les jalons d'une nouvelle photographie arabe. L'image n'est pas exposée à la Biennale organisée par l'Institut du monde arabe (IMA) et la Maison européenne de la photographie (MEP), mais elle aurait pu, tant le travail du jeune photographe palestinien reflète la force d'un style en plein essor. Une lumière maîtrisée, la prédominance du sujet: c'est le témoignage d'une nouvelle génération arrivant à maturité. « En tant que photographe qui vit et travaille à Gaza

et au Moyen-Orient, j'ai une manière spécifique de photographe, et ce, grâce à mon rapport particulier aux gens, à la conscience aiguë que j'ai de leur vie, de leurs habitudes », explique Wissam Nassar. Le jeune photographe de 31 ans, lauréat du World Press Photo et régulièrement publié à la une du *New York Times*, est le parfait ambassadeur d'une génération consciente de son potentiel. Sans prétention. La technique est maîtrisée, mais la proximité reste une priorité. « Quand je travaille, je parle le même langage que les gens. Ça a ses avantages et ses inconvénients. L'un des risques,

c'est de percevoir les choses comme normales là où l'œil d'un photographe étranger y verrait quelque chose de nouveau », précise-t-il.

REGARDER ENCORE, S'INTERROGER

Un sentiment partagé par Tanya Habjouqa, qui expose à la Biennale Tomorrow There Will Be Apricots. Cette série, commencée en 2012, explore l'intimité et la vie quotidienne de veuves de martyrs syriens. Celles-ci essaient d'élever leur famille et de retrouver une vie normale dans la ville frontalière jordanienne d'Ar Ramtha, si proche de leur ancien foyer et de leur vie passée. Des femmes...

TANYA HABJOUQA,
OCCUPIED PLEASURES: GAZA,
A TOY STORE VAN DRIVES ALONG
GAZA'S BEACH HIGHWAY, 2013.





HASSAN MEER,
WEDDING MEMORIES.

CAMILLE ZAKHARIA,
DIVISION LINES.



« LE MONDE ARABE EST VICTIME AUJOURD'HUI DE PRÉJUGÉS ET DE VISIONS SUPERFICIELLES: DANS SES PROFONDEURS, IL N'EST PAS CE QUE L'ON MONTRE DE LUI. »

qui tentent de retrouver la joie de vivre, en dépit des traditions qui désapprouvent l'expression de la joie par les célibataires et les veuves.

Moitié américaine, moitié jordanienne, la photographe puise son inspiration dans l'approche sociologique de ses sujets. « J'ai toujours été très au fait des multiples narrations possibles d'une identité ou d'un lieu. Pour moi, embrasser cette complexité et la gérer avec respect est

essentiel. Je ne veux aucune faveur pour réitérer certains clichés, je veux trouver des manières novatrices pour encourager les gens à regarder encore, réexaminer, s'interroger », explique-t-elle.

Une dynamique, une sensibilité et des paradoxes sur lesquels la MEP et l'IMA ont eu envie de se pencher. Avec cette question: que nous raconte la photographie arabe? « La mise en scène de ces regards est

particulièrement précieuse quand ils portent sur le monde arabe dans son actualité la plus récente. Elle contribue à sortir des clichés les plus éculés, à révéler des réalités cachées, volontairement masquées parfois, à améliorer la compréhension entre les peuples. Or, le monde arabe est victime aujourd'hui de préjugés et de visions superficielles: dans ses profondeurs, il n'est pas ce qu'on montre de lui », affirme Jack Lang, président de l'Institut du monde arabe. « Jusqu'à présent, les photographes occidentaux avaient une sorte de monopole du discours visuel sur le monde arabe », note aussi Gabriel Bauret, l'un des commissaires de l'exposition, qui rappelle que l'orientalisme – qui a marqué la photographie et la peinture du XIX^e siècle – « est une notion un peu dépassée. »

« Pendant longtemps, les photographes ont trouvé dans le monde arabe d'autres atmosphères, d'autres relations entre les personnes, d'autres coutumes, d'autres lumières ou d'autres couleurs. Aujourd'hui, je pense qu'il y a un nombre important d'artistes qui s'intéressent à cette région pour des raisons différentes. Je dirais moins esthétiques », explique Gabriel Bauret, avant d'ajouter: « Ce projet de biennale consiste à donner la parole aux artistes qui ne l'ont pas



nécessairement, à leur permettre de s'avancer sur la scène internationale. C'est une façon de rééquilibrer les actions en faveur de la photographie. » Car si les photographes arabes ont toujours prouvé leur talent au fil des dernières décennies, les projecteurs ne se tournent vers eux que depuis peu – notamment depuis le Printemps arabe.

UNE HISTOIRE D'IMAGES

Le grand public a certainement croisé le regard des personnages de Wissam Nassar ou de Tanya Habjouqa dans la presse. Mais qui connaît les travaux de Steve Sabella, George Awde ou Emy Kat? Dans un contexte

où l'information va vite – et la photographie toujours plus vite –, le public noyé dans son fil Instagram rencontre un témoignage instantané, mais passe également à côté d'un héritage fantastique qui s'est façonné dans le silence, les questionnements et les déchirures. Ces regards offrent pourtant les clés de compréhension pour apprécier les travaux dont nous sommes bombardés au quotidien.

Steve Sabella, artiste originaire de Jérusalem, a fait ses classes sur sa terre natale durant trente ans en explorant les notions d'aliénation et d'exil. « *En grandissant sous l'occupation israélienne, j'ai rapidement compris que mon travail était*



un moyen de sortir de mes états d'âme, affirme-t-il. Aujourd'hui, mon rôle consiste à créer des connexions avec l'histoire visuelle, des illusions, comme des ponts imaginaires, des cartes mentales qui nous connectent au passé avec un regard sur l'avenir. » Il présente cette année *38 Days of Re-collection*. Et l'intention est bouleversante. « *J'ai sous-loué la maison d'une famille israélienne à Jérusalem – une des innombrables maisons prises en 1948 aux Palestiniens pour faire place à des colons israéliens. J'y ai vécu pendant trente-huit jours, et je me suis mis à la recherche de traces des propriétaires originels. J'en ai photographié tous les détails possibles.* » Ce voyage à huis clos ●●●



accouche d'une série de photos transformées en négatifs et imprimées sur des fragments de murs de la vieille ville sainte. « *L'histoire de ce monde est une histoire d'images* », lâche-t-il.

Une histoire à laquelle contribue aussi Camille Zakharia depuis le début des années 1980. On croirait ses images sorties d'une brocante. En laissant filer son imagination et en passant ses doigts sur les coins des clichés, on pourrait sentir l'odeur du vieux papier. Des influences empruntées à Eugène Atget et August Sander. « *Je suis de la vieille école, s'amuse-t-elle, et j'utilise le format carré depuis plus de vingt-cinq ans. C'est ce que je préfère, ça donne de l'équilibre aux forces.* » Le format carré, emprunté au 6 x 6 de la photographie argentique du milieu du siècle dernier, a repris du galon depuis qu'Instagram en a fait sa signature. Un cadre largement plébiscité, au-delà des contraintes des applications de partage sur les réseaux sociaux depuis quelques années.

IMPOSER DES SIGNATURES VISUELLES

Cet intérêt pour une photographie authentique qui se retrouve dans les travaux récents, Emy Kat, habitué des publications dans *Harper's Bazaar* et *Elle*, le met sur le compte d'une recherche des bases. « *La photographie est devenue un langage universel par le biais des réseaux sociaux et des appareils, qui ont beaucoup évolué. Mais il ne faut pas oublier que le numérique est basé sur*

la technique de l'argentique. Si vous ne comprenez pas l'argentique, vous allez créer des choses sans en saisir le processus. C'est pour ça que je crois que beaucoup de photographes prennent conscience de leurs lacunes et se tournent vers ces techniques pour mieux comprendre leur outil. »

« CETTE BIENNALE SOUHAITE MONTRER QUE LES ARTISTES DU MONDE ARABE SONT PRÉSENTS ET PRODUCTIFS. ET QU'ILS NE S'INTÉRESSENT PAS FORCÉMENT À L'ACTUALITÉ QUOTIDIENNE ET QU'ILS REGARDENT LE MONDE QUI LES ENTOURE AVEC RECU »

d'Hassan Meer ou de *Cultivate Your Garden* de Camille Zakharia. Les jeunes préfèrent se tourner vers la photographie documentaire, quitte à retravailler leurs images de manière plus légère, avec quelques artifices: doubles expositions ou jeux de lumière en postproduction. « *Je pense que la nouvelle génération est influencée par l'actualité chaude et travaille plutôt à l'amélioration de son traitement* », note Wissam Nassar. Mais, là encore, Gabriel Bauret tient à faire une distinction: « *Précisément, cette Biennale souhaite montrer que les artistes du monde arabe sont présents et productifs. Et*



HASSAN MEER,
WEDDING MEMORIES.

qu'ils ne s'intéressent pas nécessairement à l'actualité quotidienne, mais regardent le monde qui les entoure avec recul. Ils prennent le

temps de concevoir des images subtiles, riches de sens et de symboles. Beaucoup adoptent les formes contemporaines de la photographie et se rapprochent ainsi de leurs homologues occidentaux », argumente-t-il.

Ne risque-t-on pas de tomber dans l'écueil de l'occidentalisation de la photographie arabe en la mettant sous l'éclairage des critiques parisiens? « *Il y a une globalisation de l'art à laquelle il est difficile d'échapper, et elle tend à gommer les particularismes. Mais c'est à nous de reconnaître les vrais artistes – et pas à celles ou ceux qui miment l'art contemporain. Des créateurs qui ont véritablement quelque chose à exprimer, et pour lesquels la photographie est le moyen le plus efficace qu'ils aient trouvé* », affirme Gabriel Bauret.

Une intention que la jeunesse arabe semble porter en bandoulière, en puisant dans les influences des anciens et en y posant un regard neuf. « *La différence entre l'ancienne et la nouvelle génération est assez claire, note Wissam Nassar, notre expérience est différente, car nous avons appris de son expérience avec des atouts supplémentaires: travailler en réseau, pousser l'editing à son paroxysme, et imposer des signatures visuelles.* » « *L'Occident reste plus mature en raison de son rapport historique à la photographie, à sa compréhension et au respect qu'elle lui porte, affirme Emy Kat, mais cette nouvelle génération est notre futur, et on se complète. Moi, je m'approche d'elle, car je sais qu'elle a plein de choses à m'apprendre.* » ●

Biennale des photographes du monde arabe contemporain,

du 11 novembre au 17 janvier 2016, à Paris.

🌐 www.biennalephotomondearabe.com



THE ART NEWSPAPER

32

THE ART NEWSPAPER Number 273, November 2015

Exhibitions *Europe*



Mohamed Lazare Djeddaoui, *The Ogre's Daughter* (2014)

Photography as art in the Arab world

The first Biennale des photographes du monde arabe contemporain (11 November-17 January 2016) opens in eight Paris venues, including the two organising institutions, the Institut du monde arabe and the Maison Européenne de la photographie. The 160 works by 50 photographers – mostly from the 22 countries of the Arab League, with some from Western nations whose work deals with the region – were chosen chiefly for their formal qualities. “We’re not a documentary festival,” says Gabriel Bauret, the biennial’s curator. “We are showcasing photography that has a personal style and an aesthetic approach.” The main sponsors are Union de Banques Arabes et Françaises and Lebanon’s Office of Tourism. *V.S.B.*

CARPENTERS WORKSHOP GALLERY

LONDRES, PARIS, NEW YORK, SAN FRANCISCO

Wallpaper*

Karl Lagerfeld's first sculpture show opens at Carpenters Workshop Gallery Paris

DESIGN / 2 DAYS AGO / BY JESSICA SAXBY



INFORMATION

Karl Lagerfeld's 'Architectures' is on until 22 December. For more information visit the [Carpenters Workshop Gallery website](#).

Quite the renaissance man, there seems no end to [Karl Lagerfeld's](#) creative talents. Recent weeks have seen the fashion powerhouse commended for his collaboration with Puma, as well as a wave of praise for his recent [Chanel S/S 2019](#) collection which premiered on a catwalk beach during Paris Fashion Week.

Look back further and the list of achievements of this Wallpaper* guest editor diverges further from fashion; it is as heterogeneous as it is surprising. Illustrator, photographer, reality TV show star and film director, Lagerfeld has also put his name to a teddy bear in his likeness and the design of a series of residences.



Most recently, he has taken to sculpture. The solo show ‘Architectures’ at the Carpenters Workshop Gallery in the Marais presents a series of marble sculptures by Lagerfeld, created in collaboration with the architect Aline Asmar d’Amman. The pair most recently worked on the renovation of Paris’ Hôtel Crillon, where Lagerfeld installed a two-tonne bath cut from a single block of Carrara marble; this show is the continuation of the work that began there.

In keeping with the gallery’s remit, these are not so much sculptures as design pieces. One might call them functional sculpture, but for this categorisation I refer you to Franz West’s current exhibition at the Centre Pompidou instead. Despite the coolness of the milky marble, and the decidedly impractical dimensions, there is a decadent domesticity to the works which take the form of pier tables, lamps, fountains, and mirrors.



Heavily influenced by Antiquity — an epoch which, according to Lagerfeld, knew no such thing as bad taste — each piece is created in both black Nero Marquina marble and Arabescato Fantastico in editions of eight, the latter of which has not been quarried for over 30 years. Hovering between the ancient and the contemporary, it is intriguing to see the sculptural design work of a man whose influence over all aesthetic spheres has been so ubiquitous for so many years.*





AD

NEWSROOM

Karl Lagerfeld Debuts Design Pieces at Carpenters Workshop Paris

The fashion icon lends his eye to furniture

TEXT BY [NADIA SAYEJ](#) · PHOTOGRAPHY BY [CARPENTERS WORKSHOP GALLERY](#) · Posted October 18, 2018



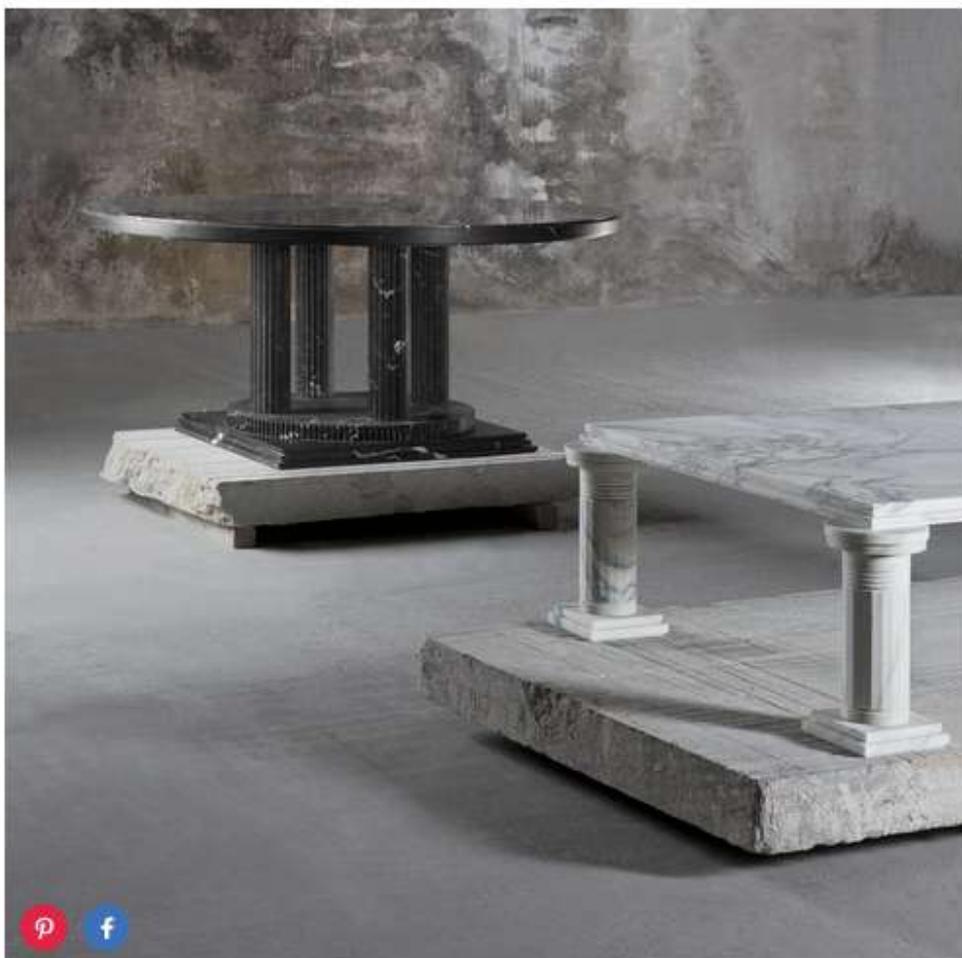
A jet black table by Karl Lagerfeld, on view at Carpenters Workshop in Paris.



Karl Lagerfeld, the king of monochrome, is translating his iconic aesthetic to furniture with a new line of design pieces opening tomorrow at the Carpenters Workshop Gallery in Paris. The exhibition features gueridons, tables, and lamps alongside consoles, fountains, and mirrors, each meant to mirror the classical past fused with a modern-day vibe.

“The pieces reflect Karl Lagerfeld’s spirit, strength, elegance, and culture combined with an ethereal desirability,” says Julien Lombrail, cofounder of Carpenters Workshop Gallery. “This collection will remain an artistic testimony of one of the most influential creative minds of our time.”

“Architectures,” as the exhibit is called, is an elegant mishmash of 18th-century European design with modernism, minimalism, antiques, and abstraction fused together in a way that disrupts classicism with a dash of brutalism.



Two tables in different marbles, whose legs recall ancient columns.

“Karl’s knowledge of the decorative arts and art history, his love of craftsmanship, and his forward-thinking attitude make his designs timeless and contemporary at the same time,” says Aline Asmar d’Amman, the architect of Parisian design studio Culture in Architecture who helped develop the pieces with Lagerfeld. “He has a phenomenal faculty to notice the slightest change in a curve or a proportion, like a few millimeters difference of a table leg, and pays great attention to the comfort of the user, and he makes each small decision with no second thoughts. The challenge is to keep up with his pace, memory, and discerning eye.”



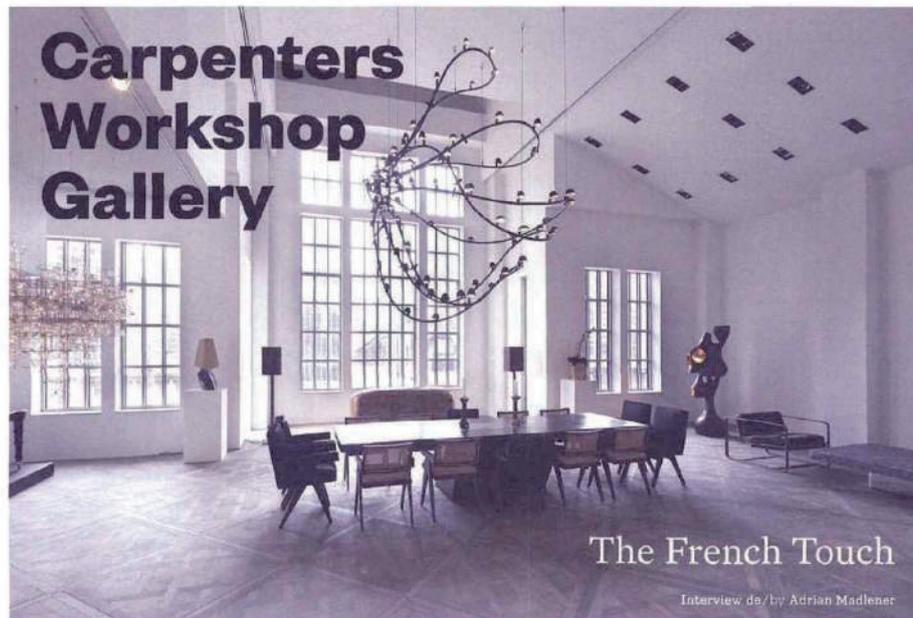
A white marble fountain.

Each individual piece is carefully carved from two different kinds of marble: Arabescato Fantastico, a rare white marble that hasn't been quarried for over 30 years, and Nero Marquina, a midnight black marble with milky white veins. The pieces have each been handcrafted in Italy and are presented in a limited edition of eight in both colors, alongside artist proofs. Each piece has Lagerfeld's whimsical signature written in stone.

The fountain in the exhibit, for one, calls to mind the Fontaines de la Concorde in Paris, but is a much more minimal take, while the pillared coffee tables break up symmetrical lines with blank spaces on its stout, glossy pillars.

The series aligns with Lagerfeld's trademark monochromatic style, which is meant to blur the lines between art, design, and fashion, but that's not all. Lagerfeld tells AD PRO that this particular series ties into his own craving for bringing together the old and the new.

"I love the expression 'modern mythology,'" he muses. "There's nothing really new, but it's timeless, never out of fashion. I'm inspired by the perfect proportions of Greek columns. They truly are the standards for beauty, fixed, once and for all. The Greeks didn't know about bad taste. Nothing is more modern than antiquity."



C'est en 2006 que les amis de longue date Julien Lombraïl et Loïc Le Gaillard ont établi à Londres la **Carpenters Workshop Gallery** dans une ancienne menuiserie, avant d'ouvrir deux autres espaces tout aussi historiques dans le quartier londonien de Mayfair et le quartier parisien du Marais. Cette prestigieuse plateforme est devenue l'une des galeries de design de collection les plus en vue sur la scène mondiale. Caractérisée par un profond respect pour l'excellence en matière d'artisanat et d'exploration des matériaux, la **Carpenters Workshop Gallery** représente des talents de renom : Stadler, Baas, Park, Owens, de Cotiis, Van Lieshout, Carbonell, Random International et Studio Job, pour n'en citer que quelques-uns. En 2015, ce duo a lancé en banlieue parisienne l'atelier de production **Carpenters Workshop**, qui reproduit la tradition française des confréries et met des ressources de nature technique et de recherche à la disposition de cette marque montante. Cette même année, la **Carpenters Workshop Gallery** s'est agrandie en ouvrant une nouvelle antenne dans un

penthouse du centre de Manhattan. **TLmag** s'est entretenu avec Cédric Morisset au sujet de son rôle à la tête de cette troisième antenne stratégique et d'une œuvre de design symbolique à ses yeux.

TLmag : Comment est apparue l'idée d'ouvrir l'antenne new-yorkaise de la **Carpenters Workshop Gallery** ?

Cédric Morisset : En nous insérant dans l'offre culturelle déjà riche de New York, nous voulions modifier la perception du design de collection, révéler l'intersection entre l'art et le design, mais avant tout créer une plateforme américaine pour notre éclectique et dynamique équipe de designers. Les collectionneurs et designers d'intérieur de Dallas, Chicago et New York représentent 40 pour cent de notre marché international et s'intéressent désormais de près à notre indéfectible souci de l'excellence artisanale. Nombre d'entre eux nouent des liens émotionnels avec des pièces précises. Il était logique d'ouvrir une antenne qui leur soit accessible et nous permette de rester en étroite relation avec eux, tout en gardant un œil sur

l'évolution des tendances de ce côté de l'Atlantique.

TLmag : À New York, qu'est-ce qui distingue la **Carpenters Workshop Gallery** ?

C. M. : Nous nous sommes forgés une réputation à partir de nos principaux espaces, à Londres et à Paris, et nous possédons un savoir-faire distinct. Beaucoup de New-Yorkais se sont émerveillés de la grande fraîcheur de notre galerie, qui est liée au fait que nous n'avons pas transigé sur notre identité. Nous restons en effet la **Carpenters Workshop Gallery**, même à New York.

TLmag : Pourquoi avoir choisi New York ? Comment y décrivez-vous votre clientèle de collectionneurs ?

C. M. : Cette ville exerce une attraction internationale : tant d'incroyables artistes, designers, icônes de la mode et réalisateurs viennent de New York, y ont vécu ou y sont passés. Tout va plus vite ici, donc les gens sont ouverts au changement. Nos collectionneurs sont passionnés, fermes et déterminés. Beaucoup d'entre eux viennent nous voir en sachant déjà ce qu'ils veulent ; nous



Images courtesy of Carpenters Workshop Gallery

leur prodiguons les conseils dont ils ont besoin pour exaucer leurs souhaits.

TLmag: Quelle pièce de design de votre collection vous semble la plus symbolique?

C. M.: Le Bhangha Credenza de Vincent Dubourg (un artiste avec lequel nous travaillons depuis le premier jour) incarne parfaitement ce que nous faisons: du mobilier de collection inspiré par la sculpture. À l'occasion du lancement de sa première monographie, nous lui nous consacrerons l'automne prochain une exposition solo à New York. ♦

✕ In 2006, lifelong friends Julien Lombraill and Loïc Le Gaillard established Carpenters Workshop Gallery. The original site is, as you might suppose from the name, a former carpenter's workspace in London, now joined by equally historic flagships in Mayfair and Paris' Marais district. The prestigious platform has emerged as one of the world's foremost collectable design galleries. With an unwavering respect for artisanal excellence and material exploration, Carpenters Workshop Gallery represents recognized talents including: Stadler, Baas, Park, Owens, de Cotiis, van Lieshout, Carbonell, Random International and Studio Job, to name but a few. In 2015, the founding duo launched a Carpenters Workshop production facility on the outskirts of Paris

that emulates the French tradition of guilds and offers their growing lineup technical and research resources. That same year, Carpenters Workshop Gallery expanded into a Midtown Manhattan penthouse. *TLmag* spoke to Cedric Morisset about New York, his role as global director at the helm of this third strategic outpost and one symbolic design.

TLmag: How did Carpenters Workshop Gallery New York come about?

Cédric Morisset: Adding to New York's already rich cultural offering, we wanted to change the perception of collectable design, reveal where it overlaps with art and perhaps most importantly, provide a United States platform for our eclectic yet dynamic lineup of designers. Accounting for forty percent of our international market, American collectors and interior designers in Dallas, Chicago, New York and elsewhere have come to expect our steadfast attention to artisanal excellence. Many develop emotional connections with specific pieces. It made sense to open an accessible outpost that would allow us to maintain close relationships with them but to also keep a pulse on the changing zeitgeist, this side of the Atlantic.

TLmag: What sets Carpenters Workshop Gallery apart in New York?

C. M.: Having established a reputation at our main spaces in London and Paris, we offer a different savior-faire. Many

New Yorkers have commented on how fresh the gallery is as we haven't compromised our identity. We are still Carpenters Workshop Gallery, even if in New York.

TLmag: Why New York? How would you describe your collector base here?

C. M.: The city attracts people from all over the world. So many great artists, designers, fashion icons and film directors have come from, lived in, passed through New York. Things happen faster, so people are more open to change. Our collectors here are driven, decisive and focused. Many come to the gallery knowing what they want already. We provide them with the advice necessary to fulfill their wishes.

TLmag: What's one design from the gallery's collection that is most symbolic?

C. M.: The Bhangha credenza by Vincent Dubourg—an artist we've worked with since day one—epitomizes what we do: collectable, sculpture-based furniture. We will dedicate a solo show to his work this coming fall in New York to coincide with his first monograph. ♦

www.carpentersworkshopgallery.com
@carpentersworkshopgallery



DISEÑO | CARPENTERS WORKSHOP GALLERY

ROOM

CARPENTERS WORKSHOP GALLERY

LA CONSAGRACIÓN DEL ART DESIGN

PARÍS, LONDRES Y NUEVA YORK SON SU CAMPO DE ACCIÓN. GUÍA DE ARTISTAS Y DISEÑADORES, JULIEN LOMBRIL Y LOÏC LE GAILLARD HAN COLOCADO SU GALERÍA EN PRIMERA LÍNEA, APOSTANDO POR LA INVESTIGACIÓN Y LA PRODUCCIÓN ARTESANAL DE PIEZAS DE EDICIÓN LIMITADA. LO QUE ELLOS LLAMAN ESCULTURAS FUNCIONALES. HABLAMOS DE OBJETOS SOPHISTICADOS, AUDACES Y EMOCIONALMENTE TAN ATRACTIVOS COMO UNA OBRA DE ARTE.

Texto: Gloria Escribano



DISEÑO | CARPENTERS WORKSHOP GALLERY



1. *Tree*. Andrea Branzi
2. *I'll Fly Away*. Wendell Castle
3. *Liquid Marble*. Mathieu Lehanneur
4. *Swarm Light*. Random International
5. *Commode Inner Vortex*. Vincent Dubourg



Parisinós y amigos de la infancia, Julien Lombraíl y Loïc Le Gaillard comenzaron su aventura en Londres como dos jóvenes empresarios. Aunque con formación comercial, ambos habían crecido en un ambiente cultivado relacionado con las artes: el padre de Le Gaillard era galerista y la madre de Lombraíl, escultora. El primer espacio que abrieron fue en el Chelsea londinense en 2006, un antiguo taller de carpintería que convirtieron en galería de arte. Pero pronto el mercado les hizo un guiño y dieron un giro a sus intereses, dedicándose desde cero y de manera activa a la investigación y producción de piezas de diseño en edición limitada que exhiben y venden. Una apuesta intelectual que ya es negocio. Hoy, con tan solo diez años de trayectoria, son una marca afianzada en el elitista panorama del *design art*, un terreno que dominan y desde el que cobijan a nombres como Atelier Van Lieshout, Wendell Castle, Humberto y Fernando Campana, Robert Stadler, Johanna Grawunder, Rick Owens, Vincent Dubourg, Nacho Carbonell o Maarten Baas.

Creer significó para Lombraíl y Le Gaillard abrir un segundo espacio en Mayfair, dos años más tarde, y ya en 2011, volver a París, sus raí-

ces, donde desplegaron su *savoir faire* en 600 m² en pleno corazón del distrito de Le Marais, un lugar, más significativo aún, ocupado anteriormente por la Galerie de France. Pero su gran punto de inflexión fue la sede de Roissy: 8.000 m² dedicado a la investigación artística en el que convocan a un selecto grupo de artesanos al servicio de sus diseñadores. ¿El objetivo de este espacio renacentista? Rescatar y actualizar la tradición de las artes decorativas francesas. Todo esto sin olvidar su último logro: la apertura de un *showroom* en Nueva York, en la Quinta Avenida, cerca del MoMA y de Christie's.

ROOM Diseño.- Carpenters Workshop Gallery ya tiene más de 10 años. ¿Cómo ha cambiado el panorama del *art design* en este tiempo?

Julien Lombraíl.- Ha cambiado completamente porque hace 10 años no había mercado. La mayoría eran anticuarios que querían modernizar su oferta. Había gente que quería coleccionar diseño, pero muy pocas piezas contemporáneas en ediciones limitadas, así que tuvimos que construir un mercado, no solo nosotros, sino todas las galerías. Ahora existen ferias, casas de subastas, coleccionis-

tas y museos de diseño y artes decorativas. Todos hemos crecido.

R.D.- ¿Qué significa trabajar con *art design*? ¿Qué desafíos conlleva?

J.L.- Tengo la sensación de estar en una isla muy, muy pequeña. Es una comunidad en la que no hay mucha gente que sea capaz de combinar diseño, arte y producción. Y la producción es un reto: puedes hacer una mesa estupenda o un aparador alucinante pero, si los cajones no abren bien, tienes un problema. Si la gente usa estas piezas, debes asegurarte de que funcionan y de que seguirán funcionando incluso después de 10 años. Esto no pasa con una escultura o con un cuadro porque no los tocas. Pero esta dificultad es lo que nos gusta.

R.D.- ¿En qué contribuye vuestra galería al concepto *art design*?

J.L.- Hacemos la selección de las obras que producimos y tenemos la exclusiva de lo que producimos, aunque a veces no tenemos la exclusiva de los artistas. De modo que lo que puedes ver en las piezas de Carpenters Workshop Gallery es el sabor de nuestra colección. Es nuestro gusto personal. Somos emprendedores, no queremos



DISEÑO | CARPENTERS WORKSHOP GALLERY



1. *Grandfather Clock*. Maarten Baas

2. *Cosmos Life*. Frederik Molenschot

3. *Combi Cocoon*. Nacho Carbonell

vender esta silla o aquella, lo que queremos es producir obras que realmente nos gusten, que nos enamoren, con las que nos gustaría vivir.

R.D.- De algún modo estáis compitiendo con el mercado del arte, ¿no?

J.L.- No nos preocupa eso. Lo que nos gusta a Loïc y a mí de un objeto es que provoque esa tensión, ese impacto que tiene una obra de arte. Entendemos que algunos diseñadores tienen una expresión artística, en términos de escultura, y que además de eso el resultado, el objeto, tiene una función. Lo que llamamos esculturas funcionales. Hay una barrera psicológica y no hemos alcanzado el nivel del arte contemporáneo, pero creo que las cosas se están moviendo en la dirección correcta.

R.D.- ¿Cómo es la relación entre galerías y museos?

J.L.- Es muy importante. Trabajamos mucho con los museos porque su sección de diseño es casi siempre muy incompleta, especialmente en contemporáneo. Así que intentamos ayudarles a mostrar a un público más amplio lo creativos que pueden ser los diseñadores y artistas.

R.D.- En esta relación con la línea estética, ¿cómo conecta a vuestra galería con las tradiciones de las artes decorativas?

J.L.- Nos encanta estudiar la artesanía tradicional, especialmente el *art déco* y el S. XVIII. Revisitamos todo esto e intentamos comprender lo que hacían. Conocer las técnicas antiguas y las modernas, y estudiar cómo pueden combinarse y mejorar la calidad. Nuestro taller impulsa esa visión: los mejores artesanos para desarrollar piezas excepcionales.

Ha pasado mucho tiempo desde que Julien Lombraill comprara en Estados Unidos piezas de Ron Arad sin saber quién era para revenderlas en Francia por el doble de su valor. Y ya no les sucede lo mismo que cuando Arad, Hadid o Marc Newson se negaban a trabajar con ellos porque eran muy jóvenes. Entonces los dos galeristas no se amedrentaron y se dirigieron a escuelas como la Academia de Diseño de Eindhoven donde descubrieron una nueva ola de diseñadores. Hoy Le Gaillard y Lombraill, además de financiar a muchos de los artistas, disponen del mencionado -y envidiado- taller en el que dialogan varias disciplinas artesanales.



“NOS INTERESA QUE UN OBJETO
PROVOQUE LA MISMA TENSIÓN E IMPACTO
QUE UNA OBRA DE ARTE”.

JULIEN LOMBRIL



DISEÑO | CARPENTERS WORKSHOP GALLERY



1. *Open Space 5* Morgane Tschiember



2. Julien Lombraïl y Loïc Le Gaillard junto a *Big Ben* de Studio Job

R.D.- A la hora de buscar complicidades, ¿quién seduce a quién? ¿Vosotros a los diseñadores o los diseñadores a vosotros?

J.L.- Ellos nos seducen a nosotros, pero somos nosotros los que los impulsamos porque a veces se cohiben o restringen. Tenemos ojo para ver su potencial y los empujamos a que saquen lo mejor de ellos. Incluso si la técnica no existe para hacer el proyecto que quieren, inventamos la manera de que se lleve a cabo. Además, somos muy activos en la búsqueda de nuevos talentos. Vamos a talleres, a escuelas. A veces contactamos con artistas que no son diseñadores, pero que nos gusta lo que hacen y les preguntamos si estarían interesados en trabajar con nosotros para buscar una funcionalidad a sus esculturas. Buscamos piezas que encajen con la historia del arte. No hablamos ni siquiera de la historia del diseño, porque ponemos todo en el mismo saco. El primer arte fue el diseño: cuchillos, herramientas, jarras, coronas para reyes...

R.D.- En relación a los clientes, ¿cómo se les vende *art design*?

J.L.- Lo primero es el amor. Les tiene que encantar. A veces necesitan algo, vienen a la galería buscando una lámpara de araña o un armario... Algo que necesitan. Entonces les explicamos por qué es tan caro, por qué es tan único y excepcional. Les hablamos del proceso, que puede implicar a decenas de artesanos, y a veces los llevamos al taller para que lo vean y lo entiendan mejor.

R.D.- Tenéis espacios en París, Londres y Nueva York. Es decir, el *art desing* se expande. ¿Cómo creéis que será el futuro de esa disciplina?

J.L.- Para nosotros será lo mismo que ahora, con el mismo espíritu. Eso sí, en el futuro nos gustaría hacer trabajos más monumentales. Gustave Eiffel hizo la Torre Eiffel hace más de 100 años y quizás encontremos un proyecto así. Porque, si lo piensas, es una escultura transitable: un monumento que sirve como mirador desde el que se ve todo París y desde el que se puede sentir la grandeza de una nación.

R.D.- Aunque no tan monumentales, vosotros ya producís piezas grandes para espacios abiertos, ¿no?

J.L.- Sí. Hay piezas monumentales en jardines, sobre todo los bronce de Wendell Castle que tienen mucho éxito en jardines privados y de los que recibimos cada vez más encargos. Ahora estamos instalando una enorme lámpara enjambre hecha por Random International en un aeropuerto muy famoso, y también un reloj de Maarten Baas en el aeropuerto de Schiphol en Ámsterdam, por el que creo que pasa un millón de personas al día. Así que no tenemos límites. Si tiene sentido, haremos este tipo de proyectos.

R.D.- ¿Os sentís seguros con este crecimiento?

J.L.- Sí. Muy seguros. Cuando empezamos Luïc y yo no teníamos dinero. Han sido 10 años para construir todo desde cero. Y ahora, por primera vez, tenemos la distribución, la galería correcta en los lugares correctos, y las instalaciones de producción en Roissy, al lado de París, con artesanos muy cualificados. Ahora es cuando empezamos. |

“EN EL FUTURO NOS GUSTARÍA HACER TRABAJOS MÁS
MONUMENTALES. EIFFEL HIZO LA TORRE HACE MÁS
DE 100 AÑOS Y QUIZÁS ENCONTREMOS UN PROYECTO
ASÍ”. JULIEN LOMBRIL



Askance Charles Trevelyann

AMERICAN AIRLINES
CELEBRATED
LIVING

THE
TRENDSETTER

SHOW ROOMS

By RIMA SUQI

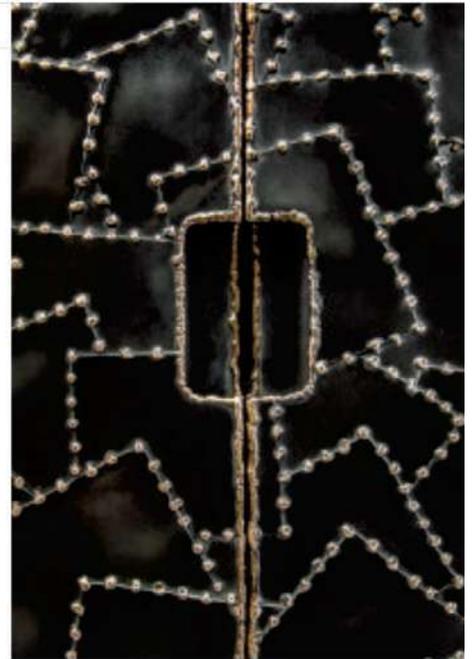
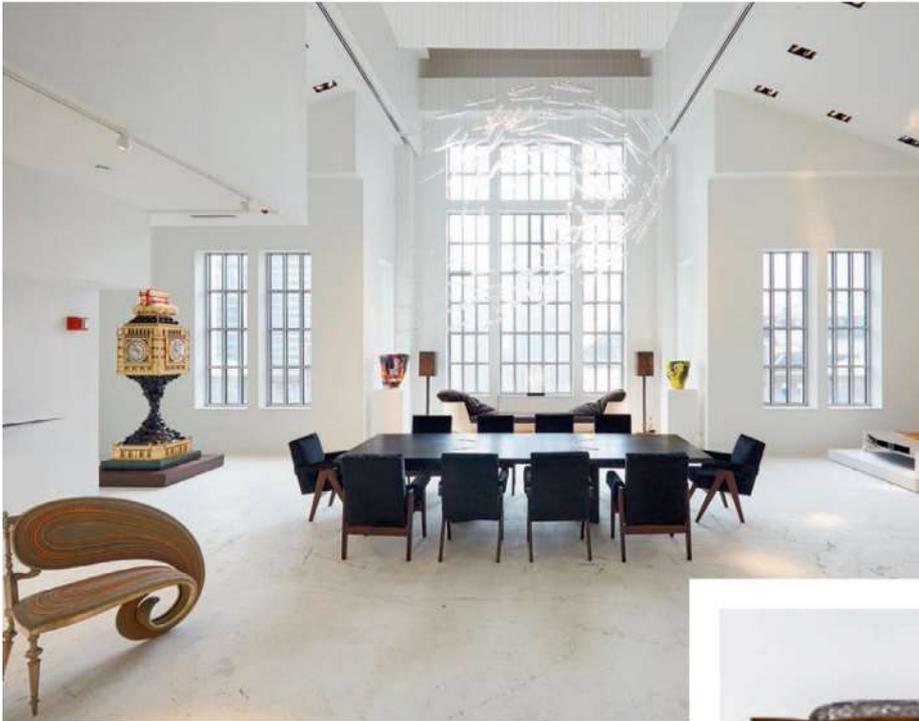
The founders of
Carpenters Workshop Gallery
are pioneers in turning
home decor into gallery-worthy
investments



THIS PAGE AND OPPOSITE:
Studio Job's banana lamp;
Carpenters Workshop Gallery
founders Julien Lombrai (left)
and Loïc Le Gaillard



THE TRENDSETTER



In the 10 years since Loïc Le Gaillard and Julien Lombraill founded Carpenters Workshop Gallery in London, it has become one of the most respected design galleries in the world, specializing in limited-edition “functional sculptures” by contemporary artists including Studio Job, Maarten Baas, Rick Owens and Wendell Castle. Today, the duo have galleries in London, Paris and New York, as well as an 86,000-square-foot production facility outside Paris. Their pieces often sell out at international design fairs, and they’ve come to count Brad Pitt, Tom Ford and Roman Abramovich among their clientele. Here, co-founder Loïc Le Gaillard tells us how the gallery made home decor into an art form.

In the beginning, you sold art as well as furniture. “I read recently the biography of [contemporary art dealer] Leo Castelli, and he started this way. He was showing both paintings and amazing furniture, which is the concept that we had. The only thing is, in this market you cannot be a jack-of-all-trades. You have to specialize. Very soon we realized it would be impossible to be a strong player in the art market as well as the design market. It requires so much more financial muscle to play in the art market.”

You’re known for seeking out new talent in design schools. How did you come up with this idea?

CLOCKWISE FROM TOP LEFT: Carpenters Workshop Gallery’s New York location; two views of Maarten Baas’ “Carapace Cupboard”

what they wanted to do. Most of them we found at Design Academy Eindhoven and the Royal College of Art. They came to us with tons of pieces of paper, saying, ‘We’re going to do this Rain Room; a big room [pouring] with rain, and when you walk on it you won’t get wet.’ And we looked at them and thought, ‘You know what, that is so crazy, it would be crazy not to do it.’ So we embark on this thing. This is where art is wonderful; it keeps stretching boundaries.”

People stood in line for hours to experience the Rain Room when it was at MoMA in 2013. I can’t imagine what it would be like to actually own it. “And this is the beauty of our market. Our collectors are amazing. We sell stuff in limited-edition, so I don’t need to sell 100 Rain Rooms. The real challenge is to make sure there are going to be six guys who are as crazy and lunatic as we are, and they are going to understand that this is actually major; this is pushing the boundaries of what has been done. This is why we can afford to be slightly over-the-top in some of the projects we finance and some of the projects we

THE TRENDSETTER



CLOCKWISE FROM TOP LEFT:
coffee table by Vladimir
Kagan; Maarten Baas'
"Carapace" wide cabinet;
Ingrid Donat's "Banc Tribal"

decide to represent. You might not like all the stuff you see in the gallery, but I'd like to believe the flavor will always be the same."

How would you describe that flavor?

"Our flavor is functional sculpture, and the beauty in the imperfection of an object. When you caress something, and it is all super smooth, you're going to be bored very quickly. If you can feel under your hand the imperfection of the object, the details of the object, that is what makes it fascinating. I can say that with almost all the objects, you have as much pleasure looking at them as caressing them. And the relationship to the object is very important."

It should be — the prices of these pieces can be pretty steep.

"People still perceive design as very much a niche market, but believe me, all the people buying design today are making the best investment possible, because the market is still very young and it is growing every day. The people buying a Maarten Baas piece at \$200,000 to \$250,000 today ... all these pieces will be worth millions of dollars in five to 10 years."

What dollar amount should people be prepared to spend to get into that market at this level?

"\$100,000 gets you in the game. If you come and see me with \$100,000, you will buy a major piece of

design, which I can guarantee is not only going to be something major artistically but a great investment."

How do you decide who to work with today? Are you still going to schools?

"We do, because I am still curious and I find it fascinating. With galleries in New York, Paris and London, I have overhead that forces me to sell more

established artists. We have one very simple rule to decide if we will show an artist — and hopefully we will never change this — is this a piece of art I'd like to live with? If we feel individually that this is something we could live with because we feel it makes sense, because it is intelligent and beautiful, then we say let's give it a go."

What tips do you have for potential collectors?

"The real important thing between a gallerist and a collector is to make sure you speak the same language. I want a clear brief. Is the brief to buy a piece of art that hopefully is going to make more money tomorrow? Do you want to buy something which all the museums and institutions are going to believe is one of the sharpest, intellectual, artist things? Or is it that you're going to wake up every morning and you're going to have a lot of pleasure because you love it. You have to decide what you want. If you trust your gallerist, if you have an honest conversation and engage with him, then there's no reason why your gallerist should not give you good advice. Because a gallerist is always here for the long run." **CL**

"OUR FLAVOR IS FUNCTIONAL SCULPTURE, AND THE BEAUTY IN THE IMPERFECTION OF AN OBJECT."

PHOTOS COURTESY CARPENTERS WORKSHOP GALLERY

LE FIGARO · fr

Le Design, des pièces à collection



Par Béatrice de Rochebouët
Mis à jour le 28/10/2016 à 10h26 | Publié le 28/10/2016 à 10h18

INTERVIEW - Julien Lombrail, qui dirige avec Loïc Le Gaillard la Carpenters Workshop Gallery basée à Paris, Londres et New York, revient sur ce qu'est le «*collectible design*» et pourquoi, quand il est exceptionnel, il vaut de plus en plus cher.

Julien Lombrail dirige avec Loïc Le Gaillard la Carpenters Workshop Gallery basée à Paris, Londres et New York. Pendant la **Fiac**, il a fêté ses dix ans d'existence dans ses ateliers de productions et entrepôts de Mitry-Mory, près de Roissy. Pour *Le Figaro*, il explique ce qu'est le «*collectible design*» et pourquoi, quand il est exceptionnel, il vaut de plus en plus cher.

LE FIGARO - Depuis quelques années, les pièces de design de collection font des prix de plus en plus hauts en vente. C'est nouveau?

Julien Lombrail - Dans le design de collection, nous vivons aujourd'hui ce qui se passe dans l'art. Les œuvres contemporaines s'échangent souvent à des prix plus importants que les pièces historiques. Par exemple, «**La Lockheed Lounge**» de **Marc Newson** a atteint 3,7 millions de dollars en vente publique, ce qui correspond aujourd'hui au prix d'une œuvre majeure du XVIIIe ou de l'Art Déco. Ce prix de 3,7 millions de dollars est un «vrai prix». J'entends par là que c'est un collectionneur qui a payé ce montant. Ce n'est pas une ou plusieurs galeries ou un groupe de financiers influents qui manipulent les enchères en vue de faire monter la cote d'un artiste.

Est-ce pareil pour tous les artistes?

Quand elles sont exceptionnelles, les œuvres de design contemporain, comme la «Lockheed Lounge» s'arrachent à prix d'or. Le résultat de 500.000 dollars de la «Bone Chair» de Joris Laarman (36 ans) est particulièrement explicite. Je me souviens l'avoir vendue il y a dix ans pour 29 000 dollars. **Ron Arad**, designer contemporain majeur, mais dont la cote avait été ébranlée par la spéculation, a repris des couleurs grâce à une vente exceptionnelle d'Artcurial, où 100% des pièces ont été vendues. Les prix atteints par ces designers rejoignent peu à peu ceux des créateurs des années 50 comme Jean Royère ou Prouvé dont les Maisons sont devenues des «collectible items». Pour comparaison: un canapé de Marcel Coard a été adjugé à plus d'un million d'euros. Il y a un vrai engouement pour ce secteur. Par son pedigree irréprochable, la dernière vente d'Artcurial a fait 100% de vendu, en doublant les estimations. Deux petits photophores estimés 80.000 € ont été échangés à 275.000 €! Les galeries ne peuvent pas acheter sur ces bases de prix. Ceci prouve encore que ces acheteurs sont des collectionneurs. Tout cela est nouveau, concomitant à l'international, sur toutes les places. Ce n'était pas le cas il y a dix ans.

Comment comprendre cette montée des prix du collectible design?

La raison principale est que dans le domaine du design de collection contemporain il n'y a que très peu d'acteurs de haut niveau. Il est intéressant de comparer les deux manifestations les plus reconnues de chaque catégorie, réunies dans le même complexe architectural d'Herzog & De Meuron. D'un côté Art Basel, 1100 galeries postulantes, 300 élues représentant chaque année 2500 artistes. De l'autre Design Basel, 40 galeries pour 300 artistes. Moins de galeries, mais également moins d'artistes. Dans notre métier il y a peu de nouveaux artistes /designers. Peu de créateurs remplissent aujourd'hui les deux cases, artistique et design. Il sera bientôt plus sûr d'acheter du design que de l'art contemporain tant il est dilué dans une offre trop abondante. Les observateurs ne semblent pas encore s'intéresser au sujet mais dans quelques années, nous sommes convaincus que les barrières psychologiques Art/Design seront dépassées. Si cela se produit, nos artistes deviendront les stars du marché et seront placés en haut des «wish lists» des plus gros collectionneurs. Je ne doute pas que l'on comparera un jour Ingrid Donat à Eileen Gray ou à Armand Albert Rateau, Studio Job à **Jeff Koons**, Nacho Carbonell à Franz West.

La valorisation du design de collection que nous observons sur toutes les places à l'international est-elle durable?

Depuis 10 ans, nous observons une prolifération des ventes publiques de design dont les résultats sont en progression constante. Ce phénomène concerne le design au sens large, que ce soit l'Art déco, le mobilier ancien ou le design contemporain. Le collectible design est une niche d'exception car il y a très peu d'artistes et de galeries. La rareté est beaucoup plus importante dans le design contemporain que dans l'art contemporain et les collectionneurs le comprennent. Le marché du design se structure avec les maisons de vente, galeries, expositions muséales, diversification de la clientèle. L'axe Paris-Londres-New York restant prépondérant, de nouveaux collectionneurs chinois, brésiliens, russes, moyen-orientaux, coréens, latino-américains, confirment la dimension mondiale du phénomène. Aujourd'hui, le prix proposé pour une pièce est établi en fonction du coût de sa production, sans tenir compte de sa portée artistique. Mais quand cette notion sera légitimement reconnue, les prix s'envoleront.

Qui achète du design de collection? Quel est le profil des collectionneurs?

Ce sont des particuliers. Mais pas des entreprises ou des marchands. On observe une multiplication des musées impliqués dans le design. Le sérieux de leur engagement est notable. Maarten Baas a fait une exposition au Groninger Museum qui va probablement tourner dans plusieurs grandes capitales. Robert Stadler a deux expositions muséales, à Dresde et à New York au Noguchi Museum. Rain Room a exposé ses installations monumentales au Barbican, au MoMA, au Lacma.

Vous considérez le «collectible design» comme une des expressions les plus sophistiquées de l'art. Expliquez-nous?

Outre leur fonctionnalité, les œuvres de design contemporain représentent l'expression la plus sophistiquée de l'art, par leur pertinence sur le plan créatif, intellectuel et historique. La frontière entre l'art et le design est de plus en plus poreuse. Nos deux artistes, Random International et Studio Drift sont représentés par la **Pace Gallery**, une des plus grosses galeries internationales. Larry Gagosian le fait pour Marc Newson et défend aussi les nouvelles créations de Jean Nouvel. Ce qui rend notre métier intéressant est qu'il est complexe. Avec notre Workshop de Roissy où travaillent une trentaine de personnes, nous travaillons comme dans les ateliers d'artistes contemporains internationaux, à l'image de ceux de Koons, Murakami ou **Kapoor**. C'était déjà le cas pour les ensembliers de la Renaissance ou de l'Art Déco. La seule différence est que nous ne sommes pas au service d'un artiste mais d'un groupe de 30 créateurs.

Ce Workshop à Roissy est sans équivalent au monde?

J'ai commencé dans la production en aidant ma mère, Ingrid Donat, à réaliser ses meubles. Avec Loïc, mon associé, nous avons compris que la production était un enjeu majeur de notre métier. Si nous voulions maîtriser la production, et donc la qualité, nous ne pouvions plus nous permettre de travailler avec un portefeuille de prestataires aussi qualitatif soit-il. Il fallait que nous intégrions certains pôles et savoir-faire pour pouvoir vraiment aller plus loin. Nous voulons avoir les meilleurs artisans du monde à 100% au service de nos artistes. Nous avons donc créé le Workshop de Roissy pour faire aboutir nos pièces à un niveau de qualité exceptionnelle.

N'est-ce pas la folie des grandeurs que d'ouvrir autant d'espaces de design que pour une galerie d'art contemporain?

Nous nous sommes donnés les moyens de nos ambitions. Aujourd'hui nous sommes présents à Londres avec 400 m² dans Mayfair, à Paris dans le Marais sur 400 m² et à New York avec 600 m² sur la 5e Avenue à 200 mètres du MoMa. Nous participons à une douzaine de foires internationales chaque année. Notre distribution devient forte et cohérente. Après deux années de calages, pendant lesquelles nous avons appris un nouveau métier, nous développons et maîtrisons notre production grâce à notre Workshop déployé sur 8000 m². Il aura fallu 10 ans pour construire cet écosystème. Aujourd'hui, nous sommes prêts à aller très loin avec nos artistes et à inscrire définitivement le design de collection dans son époque.

LE QUOTIDIEN DE L'ART

MARDI 4 OCTOBRE 2016 NUMÉRO 1144

VENTES PUBLIQUES

ARTCURIAL DÉCROCHE
DE NOUVEAUX
RECORDS EN BANDE
DESSINÉE
À HONGKONG
P.4

LONDRES CONTINUE
D'ATTIRER LES GALERIES
MALGRÉ LE BREXIT

ANALYSE ▶ [page 05](#)



ENTRETIEN AVEC
JULIEN LOMBRIL,
COFONDATEUR DE
CARPENTERS WORKSHOP
GALLERY

DESIGN ▶ [page 07](#)



VINGT MAO SOUS
LE MARTEAU
CHEZ PHILLIPS

VENTES PUBLIQUES ▶ [page 10](#)



L'EXPOSITION
« FAISONS DE
L'INCONNU UN ALLIÉ »
DANS « LE QUOTIDIEN
DE L'ART » ▶ [page 02 et 12](#)

JULIEN LOMBRAIL, cofondateur de Carpenters
Workshop Gallery

« Le design contemporain échappe à la crise »

La Carpenters Workshop Gallery fête ses dix ans d'existence avec un programme exceptionnel dans ses différents espaces de Paris (avec une exposition sur la lumière jusqu'au 12 octobre), New York (avec « Vladimir Kagan » jusqu'au 29 octobre) et Londres (avec Vincenzo de Cotiis, jusqu'au 16 décembre). Dans la capitale britannique, l'enseigne participe aussi au PAD London, dont le vernissage a lieu aujourd'hui. L'occasion de s'entretenir avec Julien Lombrail, son cofondateur avec Loïc Le Gaillard, et de revenir sur cette décennie pour le marché du design contemporain. *Propos recueillis par Alexandre Crochet*



Julien Lombrail,
cofondateur et
coprésident de la
Carpenters Workshop
Gallery. © D. R.

Alexandre Crochet _ Qu'est ce qui a
changé en dix ans pour le marché
du design actuel ?

Julien Lombrail _ À peu près tout.
Il y a dix ans, le marché était
microscopique. La majorité des
acteurs étaient des antiquaires
qui modernisaient leur offre, avec
peut-être deux spécialistes pour
le design contemporain, David
Gill (à Londres) et Kreo (à Paris).
Aujourd'hui, c'est devenu un vrai
marché avec des foires qui tournent
plutôt bien, même si le marché
reste petit. Les maisons de ventes
font de plus en plus de ventes
design qui séduisent une clientèle
plus abondante. C'est un domaine
qui échappe à la crise parce que
l'offre est réduite.

**À cause d'une rareté
voulue ?**

La rareté n'est pas un
concept en soi. Mais nous suivons
le modèle de l'édition de bronze
créé à l'époque de Rodin pour
rester dans le régime et le statut
des œuvres d'art : 8 exemplaires
plus 4 épreuves d'artistes et deux
hors commerce. La rareté repose
surtout sur des pièces hautement
manufacturées réalisées avec des
artisans spécialisés.

Avoir votre propre atelier de production a-t-il changé la donne ?
Depuis deux ans, nous disposons d'un atelier intégré à Roissy (Val-
d'Oise), avec une vingtaine d'artisans qui travaillent pour notre écurie
d'artistes, du prototypage au ciselage. Il fallait maîtriser la production pour

**LA RARETÉ
REPOSE
SURTOUT SUR
DES PIÈCES
HAUTEMENT
MANUFACTURÉES
RÉALISÉES AVEC
DES ARTISANS
SPÉCIALISÉS.**

/...

ENTRETIEN

PAGE
08

LE QUOTIDIEN DE L'ART | MARDI 4 OCTOBRE 2016 NUMÉRO 1144

JULIEN LOMBRIL,
cofondateur
de Carpenters
Workshop Gallery

SUITE DE LA PAGE 07 être performant sur notre marché, mais aussi surveiller chaque étape. Il fallait le faire, c'était un risque à prendre. Le « workshop » (atelier) de « Carpenters Workshop Gallery » prend tout son sens !

Entretien une telle équipe, cela implique-t-il de vendre des pièces chères ?

À la galerie, les prix vont de 5 000 à 500 000 euros pour le second marché de pièces iconiques de Marc Newson par exemple. Mais le design contemporain pur grimpe jusqu'à 300 000 euros. Cela veut surtout dire que nous avons réussi à augmenter la qualité, à faire des pièces plus travaillées, à relever des challenges techniques.



Vue de l'actuelle exposition « Art Light » à la Carpenters Workshop Gallery à Paris. © Carpenters Workshop Gallery.

Comment s'articulent les activités entre vos trois espaces ?

Nous n'avons pas essayé de nous adapter à la clientèle, mais nous proposons les choses de la même manière à Paris, Londres ou New York. En plus des douze foires mondiales auxquelles nous participons chaque année, c'est important pour nous que nos artistes soient montrés sur ces trois places de marché. Les Américains occupent la plus grosse partie de nos acheteurs, l'Europe reste forte avec l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas... Les Français de France ne constituent que 3 % de nos ventes. La tendance acheteuse de l'Amérique du Sud se confirme, de même que la Corée et les pays du Golfe, autant pour les fondations que pour les amateurs privés.

Quel est l'impact aujourd'hui des réseaux sociaux ?

Les réseaux sociaux jouent un grand rôle, y compris en lien avec l'art contemporain. Une banane de Studio Job postée par Brett Gorvy [grand manitou de l'art contemporain chez Christie's, NDLR] a reçu près de 3 000 likes, l'un de ses plus succès de like, autant sur son compte que *L'Homme qui marche* d'Alberto Giacometti ! C'est énorme en termes d'appréciation. Grâce à l'appui des ateliers de production, les designers peuvent faire des projets de plus en plus déjantés, à l'instar du décor scénique des concerts du chanteur Mika par Studio Job. L'audience des designers est très large grâce à de tels événements. Les enjeux sont énormes, nous avons plus de 100 000 fans sur Facebook. La viralité est hallucinante. C'est l'outil de notre génération, à Loïc et à moi.

Vous exposez à nouveau au PAD à Londres, une foire dont vous avez participé aux prémises...

Il fallait un événement pour le design pendant Frieze London. Avec Loïc

LES RÉSEAUX
SOCIAUX
JOUENT UN
GRAND RÔLE,
Y COMPRIS EN
LIEN AVEC L'ART
CONTEMPORAIN

ENTRETIEN

PAGE
09

LE QUOTIDIEN DE L'ART | MARDI 4 OCTOBRE 2016 NUMÉRO 1144

JULIEN LOMBRIL,
cofondateur
de Carpenters
Workshop Gallery

SUITE DE LA PAGE 08 Le Gaillard, nous avons fondé Design Art London, devenu ensuite le PAD. Nous avons organisé deux éditions aux côtés de Patrick Perrin et Stéphane Custot, mais comme nous développons en même temps notre galerie, nous en sommes ensuite sortis car il y avait conflit d'intérêts. C'est aussi à Londres que nous avons vraiment lancé nos activités.

Ne redoutez-vous pas les effets du Brexit ?

Nous ne pensions pas du tout que le non allait passer. Nous voulions être présents en permanence à Londres car il y a du monde, des collectionneurs, des décorateurs. Sur notre micromarché, je ne pense pas qu'il y aura de problèmes. Les choses vont gentiment augmenter car de plus en plus de monde prend conscience de l'art du design et de sa rareté.

www.carpentersworkshopgallery.com



Vue de la récente exposition d'Ingrid Donat à la Carpenters Workshop Gallery de Londres.
© Carpenters Workshop Gallery.



DAMN° 52 ⇅

Wonmin Park : Haze

Exhibition, Carpenters Workshop Gallery, Paris, France until 14 October 2015



For his first exhibition at Carpenters Workshop Gallery in Paris, South Korean designer Wonmin Park has created a collection of resin furniture titled Haze. As the title suggests, the pieces are misty in their colouration, caught between varying degrees of translucency and opaqueness. This delicate sensibility is combined with geometric interplays of different shapes that mostly result in asymmetrical forms.

The focus is on "purity, simplicity and elegance", he says, and achieving "a balance between the aesthetic and practical part". What also matters is tone, transparency and texture. "The way I do my work feels like painting in the air, like on an empty canvas," says Park, who adds that the starting point is looking at nature and trying to translate that into his work. "Nature is never the same; the light is always changing," he says. "I think of how beautiful the forest is in the morning when the sun comes out and the light is so beautiful. I wanted to get this special feeling and transform it by putting it into the object."



Born in Seoul in 1982, Park studied at the Design Academy Eindhoven before setting up his studio. After living in the Netherlands for nine years, he moved to Paris five months ago in the quest for more cultural stimulation. He considers his relocation to Paris as representing a second step in his career. Park developed his new Haze pieces at Carpenters Workshop Gallery's research space in Roissy, a northern suburb of Paris, but produced them in the Netherlands. Having first cast pieces from resin for his graduation show in 2011, he has been working in a more process-oriented way on the Haze series. Each piece was conceived by first mixing the pigments of primary colours to create the colour he envisioned. He then added the pigments of the desired colours to the moulds of the resin sections. Each piece contains two or more slabs of resin, each created separately. A chair is composed of four different pieces of resin that have been fitted together, while the low tables are created of two pieces, such as pearly white and sky blue or gold and fuchsia. "Look, it's like the sky," Park exclaims, crouching down in front of the blue-based table.



Indeed, the dream-like quality in his work is an evocation of how he tries to capture sensations and feelings in his drawings. "I do drawings to remember what I thought about nature and experiences," he explains. "My work is all about feeling, it's a language for me." Park identifies his aesthetic as being Korean but concedes that the minimalist forms are inspired by western design. "What I like aesthetically about beauty is different from what western designers or artists are doing," he says. Looking ahead, Parks wants to experiment and work in more new ways. "I want to work with glass and metal," he clarifies. "My next step is expressing my identity more in my work. I want the objects to speak for themselves."



FINANCIAL TIMES

superior. interiors

APRIL 18 2015

how to spend it
special interiors edition

sculpt fiction

In the quest for furnishings as avant-garde as the artwork on their walls, design aficionados are turning to the Carpenters Workshop Gallery. Lucia van der Post talks to its maverick founders

Carpenters Workshop Gallery owners Loïc Le Gaillard (left) and Julien Lombrai (right) with (from left) a Robert Stadler leather Spherical Bomb armchair, price on request, Studio Drift dandelion seed and bronze Fragile Future Diamond chandelier, price on request, Sebastian Brajkovic anodised aluminium console table, from £4,500, Studio Job bronze, handblown glass and handpainted Cat Hiss lamp, from £10,000, and Charles Trevelyan bronze Tripartite floor lamp, from £9,500

“**T**o be successful as an art dealer in London,” says Loïc Le Gaillard, joint owner, with Julien Lombraïl, of Mayfair’s Carpenters Workshop Gallery, “we realised you had to be either very wealthy or very well-connected. We were neither.” Which meant, of course, that he and Lombraïl (pictured right) had to do some lateral thinking. There’s

nothing like the prospect of failure to sharpen the wits – the long-time friends joined forces and carved their own niche in the market: “functional sculpture”.

“We were always much more interested in form than function,” says Le Gaillard (pictured left). “There’s such a fine line between a piece of sculpture and a practical object. We work with artists whose eye we admire and ask them to add an element of functionality.”

Today, among a certain elite group, the Carpenters Workshop Gallery has a reputation that stretches around the world. Its sophisticated clientele includes those who head up international fashion labels or reign over blue-chip companies; and at PAD, Design Miami/ Basel and last year’s Biennale des Antiquaires (where it was the only contemporary design gallery to be given a



Clockwise from right: Stuart Haygarth spectacle lens Optical chandelier, price on request. Maarten Baas charred wood and epoxy resin Smoke Pleycl piano, price on request. Atelier Van Lieshout blackened bronze Kiss lamp, price on request



space), its high-ticket avant-garde pieces frequently sell out.

The two men grew up in well-heeled, highly cultivated Parisian households where art played an important part (Le Gaillard's father, for instance, was a contemporary art dealer). Le Gaillard came to London to study before starting a

marketing business specialising in designer beauty brands. "It taught me a lot," he says. "To watch margins, to be organised and disciplined." After 12 years he sold the company and found himself at a crossroads. "I'd always had pictures from my father and then there were my own modest purchases. People started to buy them, so I decided this might be a good business venture."

Around this time his old friend Julien Lombraill, who already had a gallery in Paris, came to him with the notion of embarking on a London enterprise together. They put in £20,000 each and started selling pictures for £300. But it was tough going as they couldn't initially get into any of the big fairs. "We quickly understood it was a crowded market and we needed to do something different," says Le Gaillard. "We realised we were onto something when we saw how a chair, lamp or coffee table could drive emotions and decided that functional

sculpture – pieces that were much more than merely furniture – was going to be our "thing." At the time it was a fairly novel idea; when they founded the Carpenters Workshop Gallery in Chelsea in 2006, David Gill was the only other gallerist selling work with a comparable ethos. "Many of our clients had extraordinary artworks on walls and wanted to match that quality with furniture that was just as exciting."

They began selling pieces by Ron Arad (New Orleans armchair, price on request, pictured overleaf) and Droog and moved on to attending graduate shows at Eindhoven and the RCA. "There we came upon Vincent Dubourg's exploded-aluminium and bronze chests [from £12,000, see "Cabinet Reshuffle" on page 90] and Sebastian Brajkovic's aluminium tables [from £4,500, example pictured on previous pages]. We bought their work straight out of college." Soon they realised they were making the right artistic choices; the talents they spotted, such as Studio Drift, started to be picked up at international fairs, including the Abu Dhabi Art Fair. Today they work with a roster of renowned designers: the great American Wendell Castle (Whispers chair, price on request, pictured overleaf), Maarten Baas (Smoke Pleycl piano, price on request, pictured below), Stuart Haygarth (Optical chandelier, price on request, pictured on previous pages), the Campana Brothers, Johanna Grawunder, Robert Stadler (Spherical Bomb

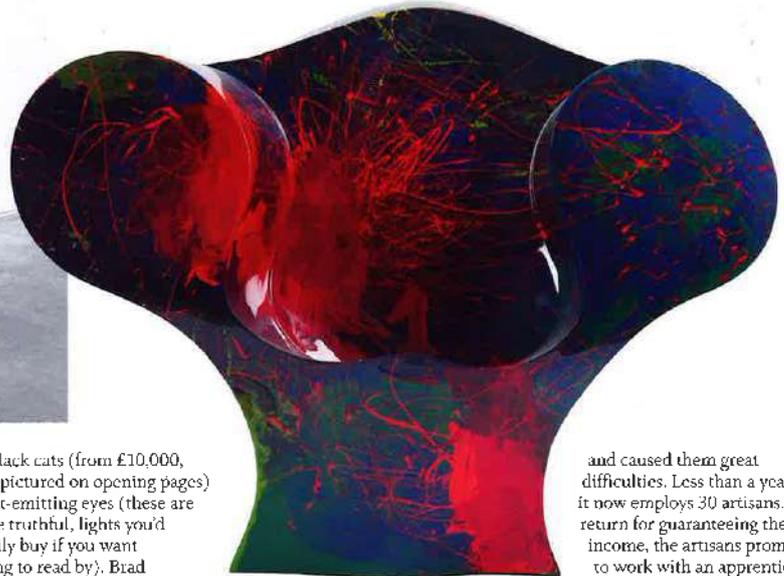
"We saw how a chair or table could drive emotions and decided that functional sculpture – pieces that were more than merely furniture – was going to be our "thing"



Clockwise from left: Wendell Castle stained ash Whispers chair with oil finish, price on request. Ron Arad pigmented polyester and fibreglass New Orleans armchair, price on request. Robert Stadler marble and aluminium Cut and Paste console table, price on request



"We like to surprise our customers with something unexpected" – this is not a gallery for those looking for the safe and understated



armchair, price on request, pictured on opening pages, and Cut and Paste console table, price on request, pictured above) and many, many others.

Opening a second store in Mayfair (2008) and a third in Paris (2011) helped build their international profile, and today they collaborate with artists and collectors from across the globe. "We often have as many as 20 projects on the go and like to surprise our customers with something unexpected." This is not, then, a gallery for those looking for the safe and understated. Most of what they sell are one-offs or limited-edition pieces.

Le Gaillard and Lombraill work differently from most gallerists. For instance, they finance many of the artists so they're free to concentrate on what they're good at – being creative. "I've never wanted finance to restrict the work in any way," says Le Gaillard, "and while we get exclusivity on some pieces, we don't insist the artists work only for us." They also collaborate a great deal. Australian designer Charles Trevelyan, for instance, who makes extraordinary floor lamps (from £9,500, example pictured on opening pages), usually brings small maquettes of his pieces into the gallery for the three of them to discuss.

Lighting seems to be a source of fascination for the duo, and many of their artists are captivated by its magic. There are Studio Drift's bronze circuit boards/cum wall lights (from £2,000) and beautiful bronze chandeliers (Fragile Future Diamond chandelier, price on request, pictured on opening pages) and Studio Job's

bronze black cats (from £10,000, example pictured on opening pages) with light-emitting eyes (these are not, to be truthful, lights you'd necessarily buy if you want something to read by). Brad Pitt is said to be a fan of Atelier Van Lieshout, a Dutch art collective that has exhibited at the V&A and has pieces in New York's Museum of Modern Art. Its surrealist, sometimes sinister designs include the blackened bronze Kiss Lamp (price on request, pictured on previous page) and a fur and fibreglass Body Sofa strewn with bodies (price on request).

Today, much of Le Gaillard and Lombraill's work is behind the scenes. "We often play an advisory role, helping art lovers to put together meaningful collections. Our customers will have come to us in the early years to buy a single piece. Then they add to it, and because many of them have multiple homes we find ourselves acting as design consultants." Currently the pair are advising at least 10 major collectors. "For many of our clients, the purpose of their houses is to showcase their art."

When I meet Le Gaillard, it is their latest project – an 80,000sq ft factory outside Paris that excites him most. It is part training centre, part manufacturing base and part experimental crucible. The idea came when one of their regular manufacturers went into receivership

and caused them great difficulties. Less than a year old, it now employs 30 artisans. "In return for guaranteeing their income, the artisans promise to work with an apprentice, transmitting their skills so that trade secrets won't die," says Le

Gaillard. There's a bronze expert, a man who's "magical with parchment", a textiles genius who used to work at fashion house Balmain and a specialist upholsterer. They hope to recruit around 80 artisans.

Le Gaillard sees the new venture as a virtuous circle. "If you work with the best artisans and artists, you have the best producers," he says. "By giving these craftsmen a livelihood and sharing their ideas, we hope to foster team spirit and an energy that, in the end, will make financial sense. But the factory is also essential if we are to bring our artists' visions to life. If we provide the best tools and make the greatest skills available to them they will be spurred on to push the boundaries even further."

So today the Carpenters Workshop Gallery is much more than just a gallery. As to the high prices its pieces command, Le Gaillard doesn't think they act as any kind of barrier. "If you give people the best, I have discovered that they are prepared to pay for it." ✦
3 Albemarle Street, London W1 (020-3051 5939, www.carpentersworkshopgallery.com) and branches.

PHOTOGRAPHY: ANDREW HARRIS

**CENTRE DES ARTS
D'ENGHIEN LES BAINS**

Le Parisien

Ile-de-France & Oise Val-d'Oise

Inspiré par la BNF et le centre Pompidou, le centre des arts d'Enghien lance son MOOC

La structure réputée pour son sens de l'innovation propose des vidéos gratuites pour se former soi-même à l'art et à la création numérique. Formule qui compte déjà près de 4 700 inscrits.



Enghien-les-Bains, Dominique Roland, directeur du centre des arts, ici dans l'une des vidéos du cours en ligne. Capture d'écran/Centre des arts d'Enghien

Par **Christophe Lefèvre**

Le 5 janvier 2020 à 12h48

Qu'appelle-t-on une œuvre interactive? Quel artiste fait danser des personnes avec des machines? Toutes les réponses à ces questions se trouvent [dans le « MOOC »](#) sur l'art et la création numérique proposé par le centre des arts d'Enghien-les-Bains. Scène conventionnée « Écritures numériques » par le ministère de la Culture, l'établissement a en effet lancé un cours en ligne gratuit, qui explore les liens entre l'art et les nouvelles technologies.

La structure ouverte en 2002 a répondu à un appel à projets lancé par la fondation Orange. « Nous voulons travailler sur la transmission au grand public avec des outils actuels, explique Dominique Roland, le directeur du centre des arts. Nous souhaitons apporter notre expertise et notre expérience. Le numérique, comme l'art contemporain, fait peur. Mais c'est l'art du XXI^e siècle. »

Un cours sur les relations avec les robots

Dominique Roland et son équipe se sont notamment inspirés de ce qui avait déjà été fait par des établissements prestigieux comme le centre Pompidou ou la BNF. Les vidéos, réalisées par les équipes du centre des arts, abordent différentes techniques et font intervenir des artistes expliquant leurs œuvres.

LIRE AUSSI > [Formation : la folie des MOOC, ces cours en ligne](#)

Elles sont regroupées en trois thèmes : « Un nouveau monde annoncé – de la ville à la nature », qui traite de l'impact des technologies sur l'environnement, « La traversée de l'écran, du réel au virtuel », qui évoque notamment les casques et les espaces immersifs, et « Hommes et robots, de l'autonomie à l'indépendance », sur les relations entre les humains et les machines.

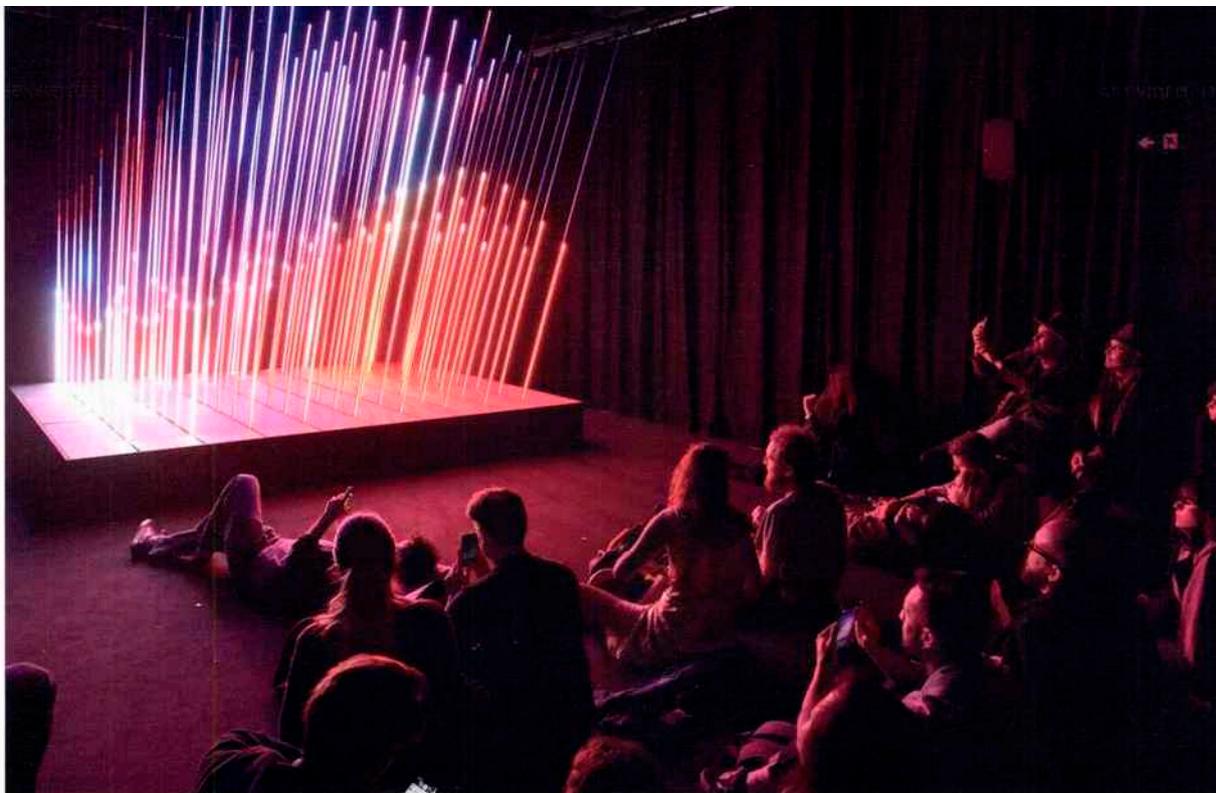
Les cours se veulent accessibles dès 7 ans

Des suppléments pourront être apportés ultérieurement. « Dans ce domaine, tout évolue très vite », souffle le directeur.

LIRE AUSSI > [Val-d'Oise : la cité thermale lance sa marque « l' Lac Enghien »](#)

Les cours disponibles sur une plate-forme Internet s'adressent à tous, « de 7 à 78 ans », selon Dominique Roland. « Notre objectif était de sensibiliser des personnes éloignées du monde de l'art, souffle le responsable. Des gens qui ne peuvent pas forcément venir dans des lieux culturels. » Près de 4 700 personnes sont d'ores et déjà inscrites.

Renseignements et inscriptions sur <https://mooc-culturels.fondationorange.com>.



Depuis septembre, la Fondation Orange et le Centre des arts d'Enghien-les-Bains proposent un Mooc sur l'art et la création numérique. Pourquoi? Comment? Que peut-on attendre de ces cours en ligne? Ce dispositif peut-il favoriser l'acte créatif? Éléments de réponse.

TEXTE: MAÏSIE DELCOURT

L'art numérique à portée de clic

Les Mooc (« Massive Open Online Courses ») proposent en général des cours dispensés par des établissements renommés comme Polytechnique ou HEC à l'aide de vidéos en accès libre. L'idée? Offrir l'opportunité aux apprenants de passer des examens et d'obtenir une certification. Début 2018, on comptait ainsi plus de 10000 Mooc disponibles à travers le monde. Avec à chaque fois cette envie de répondre à certains besoins: renforcer l'attractivité des universités à l'international, affiner la pédagogie, offrir un complément à l'enseignement traditionnel et permettre aux étudiants de suivre des cours à un rythme adapté, et selon un mode d'apprentissage ludique.

À en croire Dominique Roland, directeur du Centre des arts d'Enghien-les-Bains et initiateur du Mooc « Art et création numérique », cela fait plusieurs années qu'il pense à investir ce domaine: « Depuis l'ouverture du Centre des arts, en 2002, on a accueilli de très nombreux artistes, répertorié tout un tas de documentation et enregistré divers

éléments d'expérience. Il fallait arriver à transmettre ces valeurs et cette réflexion des artistes à travers un outil de notre époque: le Mooc. »

OUVERTURE D'ESPRIT

Pour mettre au point le Mooc « Art et création numérique », l'équipe Enghien-les-Bains, en partenariat avec la Fondation Orange, s'est appuyée sur son fonds de documentation, avec une volonté de transmettre et de rendre accessible l'art à tout le monde – avec une attention particulière pour les publics éloignés et ceux qui n'habitent pas la région parisienne ou les grandes villes de France. C'est le cas notamment de Yannick Vatussek, qui habite à Forbach, en Moselle: « Je réside dans une petite ville où, au mieux, on a droit à une pièce de théâtre de temps à autre. Là, ce genre d'initiative apporte une ouverture d'esprit et augmente notre capital culturel. Et surtout, ça nous permet

de découvrir de nouvelles technologies. » À titre d'exemple, Yannick Vatussek cite la visite virtuelle de dizaines de musées proposée par certains Mooc. « Autant de lieux que je n'aurais jamais pu fréquenter en temps normal », confesse-t-il. Yannick Vatussek n'est pas totalement novice en la matière: issu des Beaux-Arts et âgé de 57 ans, il a même été formateur dans une école préparant à la 3D. Quand on l'interroge, il dit pourtant avoir découvert un « monde extraordinaire, qui touche le théâtre, la danse, la photo et la musique. Je pensais naïvement que l'art numérique se limitait à la 3D ». On en revient alors à l'ambition de Dominique Roland: « Faire comprendre que l'art numérique n'est pas un art funeux. Qu'il correspond à nos sociétés actuelles et qu'il est plus que temps qu'il soit enseigné, que des publications et des projets existent pour expliquer à quel point les artistes issus de cette mouvance décroissent les genres. » Et Yannick Vatussek de compléter: « Je suis

- ART VIDÉO

habitué à suivre des Mooc en tout genre, et celui-ci est avant tout ludique. Vous pouvez en faire le tour en un mois, à raison d'une heure et demie par semaine. C'est un peu comme si on lisait un bouquin sur l'art numérique, finalement. Sauf qu'ici, tout se fait via des vidéos de trois minutes, de l'interactivité et des questions-réponses. C'est plus vivant. »

Pour rendre cette formation plus humaine, le Centre des arts d'Enghien-les-Bains a choisi de répartir les cours en trois thèmes : « Un nouveau monde annoncé, de la ville à la nature », « La traversée de l'écran, du réel au virtuel », et « Hommes et robots, de l'autonomie à l'indépendance ». Avec, à chaque fois, des problématiques précises censées « permettre à nos 3000 inscrits de comprendre comment les artistes s'approprient les mutations de notre environnement, comment les technologies modifient notre façon de communiquer, et comment nous allons pouvoir interagir avec les machines à l'avenir. »

COMPRENDRE LES CODES

Enthousiaste, Dominique Roland en profite pour rappeler que le Mooc est animé par une dizaine d'artistes pluridisciplinaires : musiciens, plasticiens, chorégraphes, vidéastes... « Des professionnels avec qui nous avons l'habitude de travailler », précise-t-il. Aux côtés du chorégraphe et artiste visuel Éric Minh Cuong

Castaing ou de Catherine Ikam – dont les portraits formés de millions de particules réagissent en fonction du regard des visiteurs –, on retrouve ainsi l'Espagnole Rocio Berenguer qui, à travers son spectacle *Ergonomics*, imagine le corps du futur. Pour elle, le Mooc est l'occasion de présenter sa démarche, d'en expliquer l'ambition et le processus créatif. « L'idée, précise-t-elle, ce n'est pas d'être élitiste, mais d'apporter une réflexion sur mon travail, de faire comprendre aux étudiants que l'art numérique, aussi conceptuel qu'il puisse paraître, est accessible à partir du moment où l'on en comprend ses codes. » Rocio Bellanger pointe ici la raison d'être de ces cours en ligne : le manque de reconnaissance de l'art numérique, la méfiance des institutions à le considérer et à le défendre comme un courant artistique à part entière. « Moi-même, s'étonne-t-elle, ça m'arrive de tenir ce genre de discours. Or, c'est important de rappeler qu'il s'agit ici d'un art indéfinissable, un peu hybride, avec des esthétiques différentes et une histoire qu'il faut savoir valoriser. »

En clair, Rocio Bellanger sait qu'elle ne forme pas ici de futurs artistes. Ce n'est de toute façon pas l'intention du Mooc, ni celle d'un « étudiant » tel que Yannick Vausek. « À la fin du parcours, on reçoit une attestation signifiant le bon déroulé de la formation, mais on ne peut rien en faire. C'est un petit plus, ça ne me permettra pas de devenir un artiste du jour au lendemain, mais juste de me situer. Personnellement, ça m'a permis de savoir



EXPOSITION MÉTA-CITÉS
DE MIGUEL CHEVALIER.

ERGONOMICS, DE
ROCIO BERENGUER, 2018.

si ce que je faisais était de l'art numérique ou pas, de digérer pas mal d'informations en très peu de temps. » Et Rocio Berenguer de conclure : « Si tu veux te lancer dans l'art, il faut le faire de ton côté, parce que tu en ressens le besoin. Pas parce que tu as appris à le faire. » ●

mooc-culturels.fondationorange.com



Le Journal
des Arts.fr

ART CONTEMPORAIN

RENCONTRE

Julio Le Parc, de l'art cinétique à la réalité virtuelle

PAR STÉPHANIE LEMOINE - LE JOURNAL DES ARTS
LE 9 NOVEMBRE 2019 - 1272 IMGS

À 91 ans, Julio Le Parc est au cœur d'une série d'événements et d'expositions qui soulignent son rôle de pionnier de l'art cinétique et de précurseur des arts numériques.



Julio Le Parc en 2011.
© Photo Everton
Ballardin

Cachan (Val-de-Marne). Si l'atelier est à certains égards la projection spatiale de l'œuvre, celui de Julio Le Parc à Cachan dévoile un artiste accompli. C'est un dédale où les divers accents de la langue espagnole se modulent sur fond de tango ou de musique classique. Au milieu de mobiles en Plexiglas, de vitrines pleines de maquettes et d'archives classées avec soin, dix personnes travaillent, certaines penchées sur de grands formats pour y restituer les « Alchimies » dessinées par l'artiste sur des feuilles de papier, d'autres, sur leur écran d'ordinateur. Jamil, Gabriel et Juan, ses trois fils, font partie du nombre : chez les Le Parc, la création est collective, et se fait notamment en famille.

Un retour en grâce

L'époque où Julio Le Parc déclinait une exposition au Musée d'art moderne de la Ville de Paris après l'avoir jouée à pile ou face est révolue et il y a fort à faire : rétrospectives, foires, collaborations, projets éditoriaux s'enchaînent avec une belle constance. Il y a d'abord l'exposition « Réels & virtuels » que lui consacre le Centre des arts d'Enghien (Val-d'Oise) pour souligner la proximité de sa démarche avec les thèmes des arts numériques, de l'algorithme à l'immersion. Celles de la maison Elsa Triolet-Aragon (Saint-Arnoult-en-Yvelines) [jusqu'au 30 novembre] et du Musée des beaux-arts de Buenos Aires [jusqu'au 17 novembre]. S'y ajoutent une collaboration avec la Manufacture de Sèvres, la parution prochaine d'une imposante monographie coéditée par Le Canoë et Exils, et bientôt une Légion d'honneur.

À 91 ans, Julio Le Parc bénéficie d'un retour en grâce commencé dans les années 1990 après vingt ans de traversée du désert, et se coule dans l'élan de redécouverte de l'art optique et cinétique. « *Comme beaucoup d'autres de ma génération, j'ai trop longtemps ignoré – ou du moins méconnu – son travail*, rapporte dans la monographie à paraître **Jean de Loisy**, qui lui a ouvert les portes du **Palais de Tokyo en 2013**. *Depuis la fin des années 1970, à l'époque de nos études, nous traînions une image quelque peu galvaudée de l'art optique, qui ne permettait pas de comprendre la portée politique et artistique de pareil projet.* »

L'œil comme point de départ

À l'ère du participatif, du virtuel, du renouveau du militantisme, cette double portée donne sa pleine mesure. Elle confère même à Julio Le Parc une stature de pionnier et vient réévaluer son parcours singulier, où l'expérimentation visuelle s'abouche à l'engagement politique. Pour expliquer sa trajectoire, l'artiste évoque un talent précoce pour le dessin, qui conduit ce fils de cheminot à s'inscrire à l'école préparatoire aux Beaux-arts de Buenos Aires. Là, il glisse par degrés d'une peinture figurative inspirée de Picasso ou de Miró (les copier était une façon de purger leur influence, explique-t-il) vers l'abstraction, au gré notamment de monocopies réalisées à l'atelier de gravure de l'école. Ce glissement doit aussi à la découverte de l'Art concret argentin, de l'œuvre de Lucio Fontana, son professeur, et surtout de Victor Vasarely qui expose à Buenos Aires en 1958.

Julio Le Parc s'ouvre aussi à l'époque au travail collectif et à l'engagement politique : associé aux grèves étudiantes et à l'occupation des Beaux-Arts qui suivent le coup d'État de 1955, il forme avec, entre autres, Francisco Sobrino et Horacio Garcia-Rossi un petit groupe de travail qui s'embarquera pour Paris en 1958. Là, sous la houlette de Vasarely, le désir d'œuvrer ensemble les conduit à la création du G.R.A.V. (Groupe de recherche d'art visuel), auquel s'associent Yvaral et François Morellet. De 1960 à 1968, le groupe se livre de tract en expositions à une entreprise de démythification pétrie de matérialisme dialectique. Premier mythe à défaire : celui d'un art transcendant et autonome. « *La notion de l'artiste Unique et Inspiré est anachronique* », déclare le groupe dans le tract « *assez de mystifications !* » distribué en 1961 à la Biennale de Paris. À distance de l'expressionnisme ou de l'*action painting*, Julio Le Parc s'attache à dépouiller son œuvre de toute trace de subjectivité : ses expériences sur la surface constituent autant de systèmes logiques, de programmes et d'algorithmes. Il s'agit en effet de revenir au fondement même de la création : la perception visuelle. « *L'ŒIL HUMAIN est notre point de départ* », écrivent ainsi les membres du G.R.A.V. Ils ajoutent : « *Le rapport entre l'œuvre et l'œil humain crée lui-même des situations visuelles nouvelles et l'œuvre n'existe que dans ce rapport.* »

De fait, l'œil dont parlent Julio Le Parc et ses comparses n'est pas seulement « l'œil cultivé », « l'œil sensible » ou « l'œil intellectuel », et excède les cercles habituels des amateurs d'art. « *On s'adressait à l'œil de tout le monde, et pas seulement aux professionnels* », résume l'artiste. D'où une échappée esthétique et spatiale, qui se jouera pour le groupe dans l'élaboration d'un labyrinthe présenté à la 3e Biennale de Paris, d'une salle de jeux deux ans plus tard ou d'« *une journée dans la rue* » à Paris en 1966. « *C'était une façon de se mettre en relation avec un public qui n'allait jamais dans les galeries* », explique l'artiste. Cette volonté de toucher un spectateur non prévenu l'oriente aussi vers la réalisation de mobiles, de « Contorsions » et d'œuvres lumineuses déjouant toute notion de stabilité. À rebours de Nicolas Schöffer, qui pose à l'époque les fondements d'un art cybernétique corseté par son appareillage technologique, Julio Le Parc assume le bricolage et l'expérimentation, fondée selon ses termes sur « *la mise en relation du matériau et de l'imagination* ». La technique, rudimentaire, y est subordonnée à la recherche d'un effet précis : l'enthousiasme. « *Mes œuvres sont inertes, dit-il. C'est leur addition et la fréquentation du public qui les rend vivantes. Je ne mets aucune indication, et n'attends pas davantage d'une exposition que de susciter l'optimisme.* »

L'œuvre ouverte et son spectateur

Cette ambition se verse ainsi dans les séries au long cours que l'artiste développe depuis la dissolution du G.R.A.V. en 1968, et dans le sillage de sa participation active à l'Atelier populaire des Beaux-Arts (laquelle lui vaudra d'être brièvement expulsé de France). En pionnier de l'art cinétique, il aborde la lumière, le mouvement et les effets d'optique comme la matière d'œuvres déjà immersives. Dès 1959, il utilise aussi un cercle chromatique de 14 couleurs conçues comme « *un morceau d'arc-en-ciel descendu du ciel* », et dont l'une des déclinaisons les plus abouties sera une succession de dix panneaux où l'œil chemine : la longue marche. En 1988, il met ce jeu de couleurs au service de ses « Alchimies », qui se déploient sous diverses formes – y compris numériques. Présentée au Centre des arts d'Enghien, *7 Alchimies en réalité virtuelle* offre ainsi au spectateur muni d'un casque de VR de s'immerger dans les interprétations successives, sous la forme de tableaux, de la série, le tout grâce au concours de son fils Juan.

De l'aveu de Jean de Loisy, cette capacité à actualiser en permanence son œuvre, quitte à bousculer les conventions muséales, n'est pas étrangère à l'enthousiasme que suscite aujourd'hui l'œuvre de Julio Le Parc. « *Ce qui importe à l'artiste, c'est la force de sa proposition plastique et intellectuelle, qui peut être poursuivie et remaniée à l'envi.* »

PARCOURS

1928 Naissance à Mendoza (Argentine)
 1960 Cofonde le G.R.A.V. (Groupe de recherche d'art visuel) avec, entre autres, Morellet, Sobrino, Yvaral, Garcia-Rossi.
 1966 Grand Prix de peinture à la Biennale de Venise.
 1988 Commence la série des « Alchimies ».
 2013 Rétrospective au Palais de Tokyo sous le commissariat de Daria de Beauvais.
 2019 « Réels & virtuels, 1958-2019 », jusqu'au 27 décembre au Centre des arts d'Enghien et parution d'une monographie coéditée par Éditions du Canoë et Exils.

THÉMATIQUES Art contemporain



Musique connectée

Par **Suzanne Gervais**

Du lundi au vendredi à 8h15

MUSIQUE CLASSIQUE

 Podcast iTunes

 Podcast RSS

Vendredi 1 novembre 2019



1 min

Un mooc pour comprendre ce qu'est la création numérique



On termine la semaine avec un mooc qui promet de nous expliquer ce qu'est la création numérique, dont on entend parler un peu partout.



L'exposition de Zaven Pare au Centre des Arts d'Enghien-les-Bains, © Maxppp / IP3 PRESS

La création numérique, ça veut dire beaucoup de choses : c'est aussi bien le travail des chorégraphes avec des robots, la création et l'utilisation de logiciels musicaux, l'utilisation de nouveaux instruments, la réalité virtuelle, l'intelligence artificielle qui compose des concertos ou qui peint des toiles... La création numérique, en fait, c'est l'utilisation par les artistes de toutes les nouvelles technologies. Mais justement, comment est-ce qu'ils s'en emparent, ces artistes, des nouvelles technologies ? Et qu'est-ce que ça leur apporte ?

C'est à ces grandes questions, plus qu'actuelles, que le mooc lancé par le Centre des arts d'Enghien et la fondation Orange propose de répondre. Le Centre des arts d'Enghien-les-Bains, c'est un centre d'art contemporain installé dans une ancienne distillerie.

Ce mooc retrace l'histoire de la création numérique, depuis les toutes premières expériences jusqu'à aujourd'hui, et même demain. Il est découpé en trois parties : « De la ville à la nature », « du réel au virtuel », et, le troisième, « les hommes et les robots ». Une dizaine d'artistes interviennent pendant les cours : des musiciens, des plasticiens, des chorégraphes et des vidéastes expliquent comment ils utilisent les nouvelles technologies pour s'exprimer, créer, critiquer aussi, secouer en tout cas notre imagination.

C'est un mooc gratuit, vous pouvez vous inscrire sur le site de la Fondation Orange. Je précise aussi qu'un rendez-vous bien réel et pas virtuel cette fois est prévu au Centre des arts d'Enghein, ça s'appelle « Les rencontres du numérique » et c'est le 16 novembre.

L'équipe de l'émission :

Suzanne Gervais Production

LE FIGARO

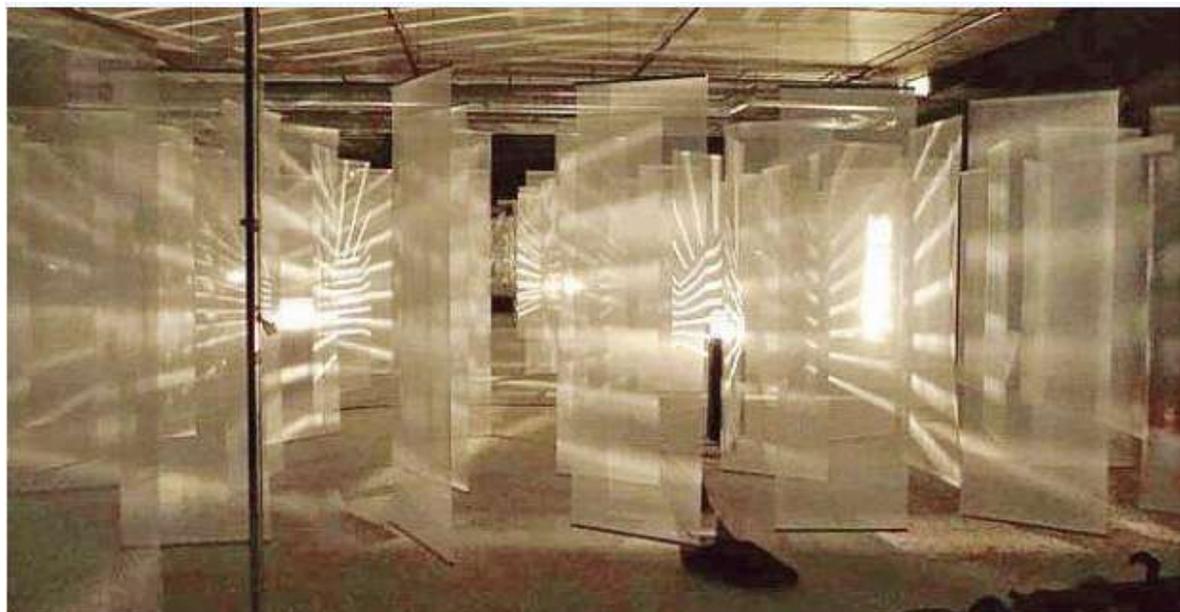
« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. » Beaumarchais

Julio Le Parc, le maître de l'art cinétique de A à Z

CRITIQUE - Le précurseur argentin est à découvrir ou à redécouvrir à Enghien-les-Bains.

Par **Valérie Duponchelle**

Publié le 16 octobre 2019 à 09:40, mis à jour le 16 octobre 2019 à 09:40



Lumière en vibration, installation de Julio Le Parc, 1968. Julio Le Parc

Il y a des chanceux qui, peut-être, ne connaissent pas encore Julio Le Parc. Ils vont donc, comme les enfants qui découvrent un monde en tourbillon, retrouver ce sentiment unique que procure l'art, tout frais, tout neuf malgré les ans, dans ses mirages poétiques et ses illusions optiques. Et pourtant, Julio Le Parc est né en 1928 à Mandoza en Argentine.

Et pourtant, ce maître de l'art cinétique s'est installé en 1958 en France et est devenu notre artiste, le fondateur du Grav (Groupe de recherche sur les arts visuels) en 1960. Il œuvre sans fin dans son atelier-maison de Cachan. Il a transformé le Carré Hermès en œuvre sérielle en 2015, le Palais de Tokyo en caverne aux milles prodiges en 2013. La lumière est son alliée. Il la fait bouger, onduler, sculpter les formes, comme un magicien fait jaillir l'improbable.

Outre l'exposition d'Enghien, sort une monographie écrite par ses pairs, ses fans et ses historiens, soit 432 pages grand format avec de nombreux codes QR permettant de voir les vidéos de ses œuvres en mouvement (Le Canoë & Exils).

Julio Le Parc. réels et virtuels, *au Centre des Arts. 12-16 rue de la Libération, Enghien-les-Bains (95). 01 30 10 85 59. Mar., jeu., ven., 11 h-19 h ; mer. 9 h 30-19 h ; sam., 14 h-19 h ; dim., 14 h -18 h. Jusqu'au 27 déc.*

L'ADN



« 5,4,3,2,1 Explorations ! » l'exposition immersive du Centre des Arts d'Enghien-Les-Bains

Le 15 juin 2019 l'exposition « 5,4,3,2,1 Explorations ! » ouvre ses portes au Centre des Arts d'Enghien-Les-Bains. Un parcours d'une journée, à travers cinq propositions d'artistes qui mêlent arts visuel, théâtre, danse et arts numériques.

Le samedi 15 juin 2019, Le Centre des Arts d'Enghien-Les-Bains accueille une nouvelle exposition, totalement immersive. « 5,4,3,2,1 Explorations ! » propose espace où expression artistique et technologique ne font plus qu'un à travers une sélection de 5 artistes pluridisciplinaires.

1/ « Le Clair-obscur / DYS Lab »

Le Clair-obscur / DYS Lab est composé de deux installations artistiques. Tout d'abord avec « Exo territoires », un parcours sonore nomade où une équipe de spectateurs est invitée à revêtir des combinaisons et à explorer la Terre à la recherche d'échantillons de vie... à la lumière de l'exobiologie et des expéditions pionnières en exoplanètes. Ensuite, on peut découvrir « Colonies », une expérience en réalité augmentée qui d'écrit comment, dans un futur proche, l'humain s'est adapté à ses nouvelles conditions de vies. L'œuvre est mise en scène et en son par Frédéric Deslias.

2/ « Lac Project » par Mathieu Calmelet et Ludivine Large-Bessette.

Le duo est un collectif réunissant le chorégraphe et musicien Mathieu Calmelet et l'artiste plasticienne Ludivine Large-Bessette. Ils développent un travail volontairement hybride (danse contemporaine, photo, vidéo, musique, nouvelles technologies) Le corps mis en situation, contraint et en mouvement devient véhicule de sensations, récipient d'histoires et objet dans lequel le spectateur peut se projeter.

3/ « La Vallée dérangement » par Laura Mannelli »

L'évènement est aussi l'occasion de vivre l'expérience de « la Vallée dérangement » par Laura Mannelli. Le concept : quatre voiles d'organza se superposent et forment dans leurs mouvements au gré des circulations d'air, les reliefs d'un paysage. En mode installation, une entité lumineuse et sonore interagit avec le spectateur, se déplace et se démultiplie à la surface de ces écrans. Sa pratique se situe au croisement des arts plastiques, des réalités virtuelles, du jeu vidéo et de l'architecture.

4/ Marco Donnarumma et Magherita Pevere « Humane Methods »

Dans le cadre de la 10^{ème} édition de la Biennale des *Bains numériques*, Marco Donnarumma revient au Centre des arts pour amorcer une recherche artistique autour de la notion de « violence ». À la suite d'une résidence d'un mois, il dévoilera au public une étape de sa prochaine création *Humane methods*.

L'ambition de cette nouvelle pièce est de « disséquer » les processus de la violence de notre époque, celle que les humains exercent à travers le développement technologique contre leurs semblables ou leur environnement social et naturel.

5/ Jeffrey Shaw et « Passé augmenté x Présent augmenté »

L'exposition est une expérience immersive, un va-et-vient entre deux mondes possibles, passé et présent : partir des outils qui sont contemporains de l'artiste comme autant d'opportunités de ré-envisager la création de demain. Jeffrey Shaw est pionnier en matière de réalité virtuelle. Le Centre des Arts lui consacre une exposition monographique.

LE QUOTIDIEN DE L'ART

L'IMAGE DU JOUR

Enghien-les-Bains, destination numérique



Frédéric Deslias,
#Kait

Voilà à quoi pourrait ressembler le Neil Armstrong du futur, quarante ans après avoir posé le pied sur la Lune. Et tout un chacun peut se prendre au jeu. L'artiste Frédéric Deslias met en scène un parcours sonore dans lequel les visiteurs/collaborateurs sont invités à enfiler une combinaison pour rechercher des sources de vie ou des traces d'intelligence extraterrestre lors d'une déambulation dans la ville. Où ? À Enghien-les-Bains, ce samedi 15 juin, dans le cadre de l'événement « 5, 4, 3, 2, 1... Explorations ! » Quatre autres artistes numériques sont de la partie : Laura Mannell crée une installation lumineuse et sonore interactive, Marco Donnarumma - lauréat du prix arts vivants - ADAMI dans le cadre de la 10^e édition de la Biennale des Bains Numériques - dévoile au public une étape de sa prochaine création *Humane methods autour de la violence*, le collectif LAC Project explore la frontière entre humain et machine et Jeffrey Sliaw transforme le Centre des arts pour une expérience immersive, un va-et-vient entre deux mondes possibles, passé et présent. Prêts pour le décollage ?

STÉPHANIE PIDDA

« 5, 4, 3, 2, 1... Explorations ! »,

Samedi 15 juin des 14h

Centre des arts, 12/15, rue de la Libération, 95880 Enghien-les-Bains

cda95.fr



THE ART NEWSPAPER *DAILY*

MERCREDI 24 AVRIL 2019 / NUMÉRO 257 / 1€



JEFFREY SHAW, UN MAÎTRE DU RÉALISME INTERACTIF À ENGHEN P.3



CARNET

DISPARITION DE L'ARTISTE
IRANIENNE MONIR SHAHROUDY
FARMANFARMAIAN P.5



TERRORISME

APRÈS LES ATTENTATS,
LA RECONSTRUCTION
S'ORGANISE AU SRI LANKA P.8

RÉPUBLIQUE TCHÈQUE

LE DIRECTEUR DE LA GALERIE
NATIONALE DE PRAGUE
LICENCIÉ P.8

BELGIQUE

LA BRUXELLES GALLERY NIGHT
SE TIENT CE SOIR P.8

NEW YORK

HILMA AF KLINT BATTOUS LES
RECORDS DE FRÉQUENTATION
AU MUSÉE GUGGENHEIM P.9

ARGENTINE

GABRIELA RANGEL NOMMÉE
DIRECTRICE DU MALBA
À BUENOS AIRES P.9

JEFFREY SHAW, UN MAÎTRE DU RÉALISME INTERACTIF À ENGHIEIN

Voici déjà trente ans, l'artiste australien Jeffrey Shaw plongeait le visiteur dans un environnement virtuel, bouleversant à la fois les codes de l'art, du théâtre et du cinéma. Le Centre des arts d'Enghien-les-Bains (Val-d'Oise) revient sur le parcours de ce pionnier du réalisme interactif.

Alexia Guggémos



Jeffrey Shaw, *Legible City*, 1989. © Jeffrey Shaw

Assis sur un vélo stationnaire, buste légèrement incliné face à un écran géant, le visiteur est invité à pédaler et à arpenter une ville composée de mots formés de lettres en 3D. Chaque coup de guidon ouvre la voie à une expérience physique du langage. « C'est un voyage de la lecture », explique Jeffrey Shaw, âgé de 77 ans, au Centre des arts à Enghien-les-Bains (Val-d'Oise) devant *The Legible City* (1989), l'œuvre emblématique de ce pionnier de la narration interactive. Présentée en 1995 à la Biennale d'art contemporain de Lyon, elle avait fait sensation. Au fil de la déambulation, l'image de synthèse, tel un labyrinthe, nous aspire. L'illusion de liberté est totale.

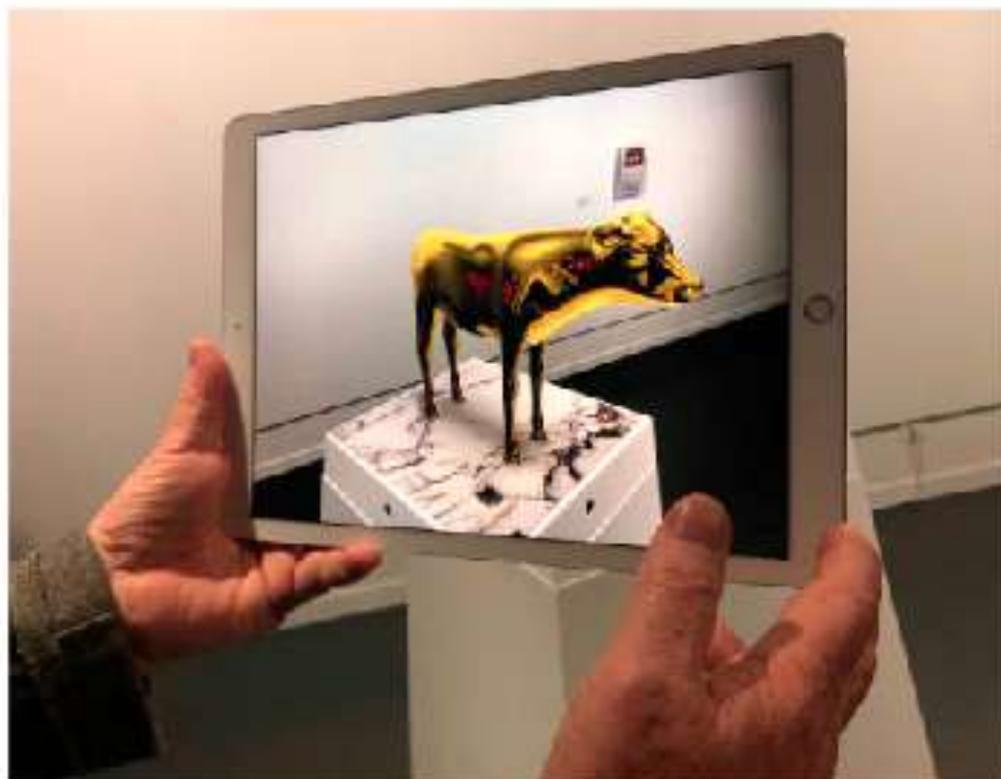
L'IMAGE DE SYNTHÈSE, TEL UN LABYRINTHE, NOUS ASPIRE

Comment faire exploser les contours de la représentation ? Cette question irrigue l'œuvre de l'Australien qui, de Melbourne à l'Académie des beaux-arts de Brera à Milan (Italie) – où il a étudié l'architecture, puis la sculpture – n'a cessé de mettre le monde en scène à l'aide des techniques visuelles les plus innovantes de son temps. En 1991, il fonde l'Institut de recherche ZKM (Zentrum for Kunst) à Karlsruhe (Allemagne), laboratoire des arts visuels, lieu d'avant-garde et de rencontres entre la science et la société. Depuis 2009, il dirige l'école des médias créatifs à Hongkong.

De taille modeste, mais brillant de mille feux, un « Vain d'or » surgit dès lors que le visiteur oriente une tablette numérique vers un socle de marbre, pourtant vide de toute présence. À l'Ars Electronica à Linz, en Autriche, Jeffrey Shaw a créé la surprise en 1994 avec cette œuvre majeure en réalité augmentée. Le chercheur dévotik les ficelles de son tour



Jeffrey Shaw, *Recombinatorial Poetry Wheel*, 2013. © Jeffrey Shaw



L'artiste Jeffrey Shaw jouant une représentation de son œuvre *The Golden Calf*. Photo: Alison Cunningham

de magie : le motif du marbre fonctionne comme un QR code et sert de révélateur. S'inspirant du tableau de Nicolas Poussin *L'adoration du Veau d'or* (1633), l'artiste propose une version contemporaine de ce mythe millénaire, invitant le spectateur à participer à une forme de cérémonie technologique, l'animal rutilant étant vu comme une métaphore de la fascination pour les nouvelles technologies et leurs fantasmes.

Si les dispositifs immersifs rencontrent un franc succès aujourd'hui, l'artiste, qui a tant contribué à les faire connaître, garde ses distances. « *La société du spectacle a ses dérives*, regrette le précurseur. *J'ai toujours veillé à ce que l'immersion soit un moyen, et non une fin* », poursuit-il, insistant sur la capacité du virtuel à permettre de mieux appréhender le réel. « *Pour que la sensation soit parfaite, elle doit engager le corps et en explorer tous les sens* », ajoute Jeffrey Shaw, citant *Disappearance*, une pièce qui dès 1982 a su rencontrer son public. L'artiste y montrait un chariot industriel fixé sur une plaque circulaire effectuant une rotation à 360 degrés. « *Une ballerine danse. Tout est mouvement, tout est circonvolution* », conclut ce rassembleur obstiné de l'espace et du temps.

**« LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE A SES
DÉRIVES. J'AI TOUJOURS VEILLÉ À CE
QUE L'IMMERSION SOIT UN MOYEN,
ET NON UNE FIN »
JEFFREY SHAW**

« Jeffrey Shaw: *Passé augmenté x Présent augmenté* », jusqu'au 7 juillet, Centre des arts, 12-16, rue de la Libération, 96880 Fagnieu-les-Bains, www.cda95.fr

**CENTRE EUROPÉEN
DE MUSIQUE**
BOUGIVAL, ILE DE FRANCE

LE FIGARO PREMIUM
culture

Loto du patrimoine : déjà onze millions d'euros pour sauver les monuments en péril



40% des tickets du Loto du patrimoine ont été vendus par la Française des Jeux en seulement trois semaines, a révélé Stéphane Bern jeudi matin sur RTL. Les travaux vont donc pouvoir prochainement commencer sur les dix-huit sites emblématiques, élus comme les premiers bénéficiaires de cette opération de sauvetage.

Proposer aux Français de jouer au Loto pour sauvegarder des monuments en péril. Le pari était risqué. Surtout avec le prix, jugé parfois élevé des tickets, mis en vente début septembre à 15 € l'unité. Mais la mission «Patrimoine en péril» est d'ores et déjà «un succès», s'est réjoui jeudi matin sur RTL Stéphane Bern, qui pilote le projet.

» **LIRE AUSSI - Loto du patrimoine: découvrez les 18 sites à sauver en vidéo**

«La vente des jeux à gratter Mission Patrimoine se poursuit à bon rythme, confirmant leur lancement historique», note pour sa part la Française des jeux dans un communiqué. «Sur un total attendu de 15 à 20 millions d'euros, plus de 11 millions d'euros ont ainsi déjà été récoltés au bénéfice de la mission Patrimoine en péril, grâce au Super Loto Mission Patrimoine et aux jeux à gratter vendus», poursuit la FDJ.

Cinq millions de tickets à gratter écoulés en trois semaines

L'opération «Loto du Patrimoine» vise à financer la rénovation de monuments en France à travers deux volets: un jeu de grattage et un loto avec un jackpot de 13 millions d'euros. Cinq millions de tickets à gratter ont été écoulés en seulement trois semaines, soit 40% des jeux commercialisés et 2,5 millions de Français ont joué au loto (environ 2 grilles chacun à 3,5 euros l'une), pour un total de 14 millions de mises.

» LIRE AUSSI - Jackpot pour le loto du patrimoine

La Fondation du patrimoine s'est d'ores et déjà engagée à remettre cinq millions d'euros aux dix-huit projets emblématiques. Parmi les sites qui recevront le plus d'argent: **la villa Viardot à Bougival** dans les Yvelines à hauteur de 500.000€ (le monument a été visité par Emmanuel Macron lors des dernières Journées du Patrimoine), le **château de Carneville dans la Manche** (490.000 €), le **rotonde ferroviaire de Montabon dans la Sarthe** (480.000 €) ou encore **la maison de Pierre Loti à Rochefort en Charente-Maritime** (390.000 €). Les premiers travaux commenceront fin 2018.

» LIRE AUSSI - Mission Patrimoine: témoignage exclusif d'une étudiante du Finistère, gagnante d'1,5 million d'euros

Le Loto du patrimoine a par ailleurs déjà fait un heureux: un homme, qui a souhaité rester anonyme, a gagné la super cagnotte de 13 millions d'euros du Loto du Patrimoine. L'histoire ne dit pas s'il va engager quelques subsides dans la restauration d'un monument en danger.

france
musique

Loto du Patrimoine : un premier chèque pour la Villa Viardot

Publié le lundi 17 septembre 2018 à 10h47

Partager



La Villa Viardot a bénéficié d'un chèque de 500 000 euros samedi 15 septembre 2018, grâce aux gains récoltés par la Française des Jeux, dans le cadre du loto spécial organisé pour les Journées européennes du patrimoine.



Le président de la République Emmanuel Macron et Stéphane Bern en visite à la Villa Viardot, © AFP / Christophe Petit Tesson

C'est à Bougival, dans les Yvelines, qu'Emmanuel Macron a inauguré les Journées du patrimoine samedi 15 septembre 2018. Le président de la République s'est rendu à la Villa Viardot, en compagnie, entre autres, de son épouse Brigitte Macron, de la ministre de la Culture Française Nyssen et de Stéphane Bern, en charge d'une mission pour sauver le patrimoine.

Sélectionnée parmi les 18 projets prioritaires de la mission Bern, l'ancienne demeure de la cantatrice fut acquise en 1874 par Ivan Tourgueniev pour Pauline Viardot et son mari. Fermée au public à cause de son état de délabrement, elle doit faire partie du futur Centre européen de musique, que le baryton Jorge Chaminé, également présent lors de la visite, souhaite créer à Bougival d'ici 2022.

« Les plus grands artistes européens du XIXe siècle ont été là, on en a entendu les musiques, perçu les présences, dans ce lieu où Pauline Viardot et son mari Louis œuvraient, recevaient l'Europe entière, avec la datcha de Tourgueniev. C'est ça notre patrimoine et il est bien vivant », a commenté Emmanuel Macron au cours de la visite.

« Un élan collectif populaire »

Dans le cadre des journées européennes du patrimoine et de la mission pilotée par Stéphane Bern, un Loto du patrimoine était organisé le vendredi 14 septembre. 2,5 millions de français y ont participé et ses mises ont engrangé 14 millions d'euros, soit 30% de plus que pour un tirage classique. *« Plus de 3,5 millions d'euros vont ainsi financer le patrimoine français en péril », a expliqué Stéphane Pallez, PDG de la Française des jeux. Un jeu de grattage spécial a également été organisé, avec 2,5 millions de tickets vendus.*

« Un vrai succès », a souligné Stéphane Bern, qui a déclaré : « Je voulais un élan collectif populaire, qui montre que, oui, les Français sont attachés à leur patrimoine et sont prêts à faire cet effort. Alors c'est un jeu d'argent, c'est ludique, la principale somme va au gagnant, avec la cagnotte à 13 millions, mais ce qui est important c'est que, dans le même temps, la Fondation du Patrimoine a reçu des dons très importants de gens qui n'avaient pas envie de jouer au Loto et d'autre part de chefs d'entreprises qui disent avoir envie de jouer le jeu du patrimoine. »

Grace aux gains générés par ces jeux, la Fondation du Patrimoine a remis un chèque de 500 000 euros à la Villa Viardot, une somme à laquelle se sont ajoutés 100 000 euros de la part de la fondation Total.

Le président de la Fondation du Patrimoine, Guillaume Poitrinal a tout de même alerté sur le fait que la mobilisation devait se maintenir pour aider l'ensemble des 270 lieux aidés par la mission Bern. *« Ça n'est que le début », a affirmé Emmanuel Macron avant d'ajouter : « Nous allons en effet prendre des dispositions supplémentaires et poursuivre ce travail, avec la mobilisation de tout le gouvernement et les parlementaires ».*



ACCUEIL > POLITIQUE

Patrimoine: Macron salue «les excellents résultats» de la mission Bern

PATRIMOINE A ses côtés, Stéphane Bern a qualifié de «vrai succès» le tirage du Super Loto «Journées du Patrimoine», ainsi que des tickets de grattage...

B.D. avec AFP | Publié le 15/09/18 à 14h03 — Mis à jour le 15/09/18 à 14h03



Emmanuel Macron et sa femme, Brigitte Macron, visitent l'exposition «Picasso. Bleu et rose» au Musée d'Orsay à Paris, le 14 septembre 2018. — CHARLES PLATIAU / POOL / AFP

Emmanuel Macron a salué ce samedi «les excellents résultats» de la mission menée par [Stéphane Bern](#) pour la défense du patrimoine, qui démontrent selon lui «l'engouement» des Français à «redonner vie» aux lieux historiques.

Le chef de l'Etat a ponctué les Journées du patrimoine en visitant, avec son épouse Brigitte, la villa Viardot à Bougival (Yvelines), l'un des «lieux emblématiques» de la mission Bern en Ile-de-France. «Ils sont excellents», a-t-il déclaré en commentant les premiers résultats de cette mission et du Loto du Patrimoine, dont les recettes, estimées entre 15 à 20 millions d'euros selon la Française des Jeux (FDJ), viendront abonder un fonds spécial dédié à des monuments «emblématiques» en péril.

«En 10 jours, 20 % des tickets ont été vendus»

Leur succès «montre que les Français ont envie de réinvestir ces lieux, de leur redonner vie car ils veulent comprendre la force de notre pays, d'où nous venons», a ajouté Emmanuel Macron à la presse. A ses côtés, Stéphane Bern a qualifié de «vrai succès» le tirage du Super Loto «Journées du Patrimoine» de la veille, ainsi que des tickets de grattage. «En 10 jours, 20 % des tickets ont été vendus, c'est le record historique pour un jeu de grattage de la FDJ», s'est-il félicité.

«J'espère doubler la somme avec le mécénat d'entreprise», a-t-il ajouté, en soulignant aussi que «beaucoup de gens ont choisi de faire un don directement, car il est défiscalisé, à la Fondation du patrimoine, qui a déjà récolté six millions d'euros». «Il y a un effet induit de ce Loto qui est très bénéfique pour la défense du patrimoine», a salué l'animateur de télévision. «Je crois que les objectifs seront donc atteints, et même dépassés, ce qui est une très bonne nouvelle pour notre patrimoine».

« J'espère doubler la somme avec le mécénat d'entreprise », a-t-il ajouté, en soulignant aussi que « beaucoup de gens ont choisi de faire un don directement, car il est défiscalisé, à la Fondation du patrimoine, qui a déjà récolté six millions d'euros ». « Il y a un effet induit de ce Loto qui est très bénéfique pour la défense du patrimoine », a salué l'animateur de télévision. « Je crois que les objectifs seront donc atteints, et même dépassés, ce qui est une très bonne nouvelle pour notre patrimoine ».

Le président de la Fondation du patrimoine, Guillaume Poitrinal, a pour sa part indiqué que l'objectif d'atteindre les 20 millions d'euros « devrait être dépassé » car « le succès populaire est au rendez-vous ». « Mais nous avons besoin de 50 millions d'euros » pour l'ensemble de 270 lieux aidés par la mission Bern, donc « la mobilisation doit se maintenir », selon lui.

600.000 euros pour la restauration de la villa Viardot

Adossée à la colline des Impressionnistes qui domine la Seine, la villa ayant appartenu à Pauline Viardot, l'une des grandes musiciennes du XIXe siècle, est aujourd'hui fermée au public en raison de son délabrement. Dans cette maison acquise en 1874 par Ivan Tourgueniev, grand amour – resté platonique – de Pauline Viardot, le baryton Jorge Chamíné veut créer le Centre européen de musique (CEM) d'ici à 2022.

La Fondation du patrimoine a remis ce samedi à la Villa Viardot un chèque de 500.000 euros issu des jeux de la FDJ. Auquel la Fondation Total a rajouté 100.000 euros alors que le coût global de la restauration de la villa est estimé à 3 millions d'euros. Emmanuel Macron, accompagné de la ministre de la Culture Françoise Nyssen, a jugé « émouvant » de visiter cette maison où Pauline Viardot a reçu de nombreux artistes de toute l'Europe. « C'est le symbole d'une Europe large, qu'on oublie aujourd'hui de penser, qui va de l'Atlantique à l'Oural », selon lui.

Le président doit accueillir, en milieu d'après-midi, les visiteurs à l'Elysée, l'un des lieux les plus courus des Journées du Patrimoine.

Bougival : Emmanuel Macron et Stéphane Bern saluent l'élan en faveur du patrimoine

📍 > Ile-de-France & Oise | [Laurent Mansart](#) | 15 septembre 2018, 16h44 | MAJ : 15 septembre 2018, 17h08 | [f](#) [t](#) [m](#) 10



Bougival, ce samedi 15 septembre. Emmanuel Macron et Stéphane Bern sont venus à la Villa Viardot à Bougival. L'un des 270 projets retenus par la Fondation du Patrimoine pour être restaurés en urgence. [LP/Laurent Mansart](#)

En visite à la Villa Viardot, en passe d'être restaurée, le président et l'animateur télé se sont félicités du succès des jeux de hasard destinés à soutenir les monuments en péril.

Avant d'accueillir ses propres visiteurs l'après-midi à l'Elysée, Emmanuel Macron a commencé sa Journée du patrimoine par une balade bucolique ce samedi matin à Bougival, un lieu symbolique de la lutte contre la dégradation des monuments français lancée par Stéphane Bern. Au lendemain [du tirage du Loto](#) destiné à alimenter les fonds de ce combat, le président de la République a salué les « excellents résultats » de la mission dont est chargé l'animateur télé, spécialiste de l'histoire.

À la Villa Viardot, qui fut la propriété de la cantatrice et compositrice Pauline Viardot au XIX^e siècle, Emmanuel Macron, accompagné de son épouse Brigitte Macron, a promis de « faire revivre » ce lieu aujourd'hui si délabré qu'il en est fermé au public. Il y a d'autant plus urgence que la Villa, une fois restaurée pour un coût de 3 millions d'euros, devra s'intégrer au projet de Centre européen de la musique, un complexe de 8 000 m² flambant neuf destiné à la formation des jeunes artistes. L'ensemble devrait ouvrir en 2022.

En attendant, la Française des jeux (FDJ) a remis ce samedi un premier chèque de 500.000 euros au maire (SE) de Bougival, Luc Wattelle, afin que soient lancés les travaux de conservation pour empêcher la bâtisse de « se dégrader encore plus cet hiver », a dit l'édile. Face à cette « grande cause », Stéphane Pallez, la présidente directrice générale de la FDJ s'est « félicitée du succès » des jeux lancés pour l'occasion. Les tickets à gratter, pourtant vendus 15 euros, ont déjà trouvé presque 3 millions d'acheteurs en dix jours. Par ailleurs, le Loto a enregistré 14 millions d'euros de mise, « soit 30 % de plus qu'un Loto normal », s'est réjouie Stéphane Pallez, dont la société a prévu de reverser 15 à 20 millions d'euros à la Fondation du patrimoine.

Cette dernière qui, outre la Villa Viardot, a retenu 270 dossiers de monuments en péril, estime à 50 millions d'euros la somme nécessaire afin de lancer tous ces chantiers de réhabilitation. « Ces 270 dossiers, ce n'est qu'un début », souligne Emmanuel Macron. « Il y a un élan populaire face à tous ces coups de boutoir portés au patrimoine, note Stéphane Bern. Au-delà du Loto, il y a un appel aux dons, aux gens mais aussi aux entreprises et beaucoup ont déjà répondu. » Un appel aux dons que l'animateur, malicieux, a lancé au gagnant du Loto du patrimoine, un joueur de Haute-Garonne qui [a remporté, seul, 13 millions d'euros](#). « S'il veut nous faire un chèque, nous sommes preneurs, en plus, c'est défiscalisé ! »



La maison de la célèbre cantatrice du XIXe siècle est dans un état de délabrement avancé. LP/L.Mt.



POLITIQUE 15/09/2018 13:25 CEST | Actualisé 15/09/2018 13:25 CEST

Emmanuel Macron salue les "excellents résultats" du loto du patrimoine

Aux côtés de Stéphane Bern, le chef de l'Etat a lancé les journées du patrimoine dans les Yvelines.



Par Alexandre Boudot



Emmanuel Macron salue les "excellents résultats" du loto du patrimoine.

POLITIQUE - "Excellents résultats". Telle est la première appréciation d'[Emmanuel Macron](#) sur les chiffres encore provisoires du loto du patrimoine. En déplacement avec Stéphane Bern à l'occasion des Journées du patrimoine, le chef de l'Etat a commenté les données livrées par la FDJ.

"2,5 millions de Français ont joué au super loto Mission Patrimoine", s'est félicitée Stéphane Pallez dans une déclaration à l'AFP. Les mises ont atteint 14 millions d'euros, soit environ 30% de plus qu'un tirage habituel. "Uniquement grâce à ce tirage (qui a vu [une personne remporter le jackpot 13 millions d'euros](#), ndr), grâce à la mobilisation des Français, c'est plus de 3,5 millions d'euros qui vont financer le patrimoine français en péril", a-t-elle expliqué. D'après le président de la République, ce succès "montre que les Français ont envie de réinvestir ces lieux, de leur redonner vie car ils veulent comprendre la force de notre pays, d'où nous venons". "Il y a un effet induit de ce Loto qui est très bénéfique pour la défense du patrimoine, a salué l'animateur de télévision. Je crois que les objectifs seront donc atteints, et même dépassés, ce qui est une très bonne nouvelle pour notre patrimoine".

Premiers chèques distribués

Au total, la FDJ estime que les recettes vont atteindre entre 15 et 20 millions d'euros. Dans le détail, 25% de la mise du loto est allé au financement du patrimoine français (0,75 euro par ticket), et 10% pour le jeu de grattage qui continue (1,52 euro). [Les premiers chèques](#) seront remis samedi aux communes concernées.

C'est notamment le cas à [la Villa Viardot à Bougival \(Yvelines\)](#) où Emmanuel Macron s'est déplacé avec sa femme et Stéphane Bern. La fondation du patrimoine va ainsi verser 500.000 euros pour sa rénovation. Adossée à la colline des Impressionnistes qui domine la Seine, à quelques kilomètres à l'ouest de Paris, la villa ayant appartenu à Pauline Viardot, l'une des grandes musiciennes du XIXe siècle, est aujourd'hui fermée au public en raison de son délabrement. Dans cette maison acquise en 1874 par Ivan Tourgueniev, grand amour -resté platonique- de Pauline Viardot, le baryton Jorge Chaminé veut créer le Centre européen de musique (CEM) d'ici à 2022.

L'OBS

L'Obs > Culture

L'incroyable destin de la cantatrice Pauline Viardot



Sa vie est un roman. Pourtant Pauline Garcia-Viardot est aujourd'hui oubliée. Mais au 19^e siècle, elle fut une cantatrice adulée, une pianiste reconnue, une compositrice prolifique et une féministe engagée. Portrait.

Par **Claire Fleury** Publié le 15 septembre 2018 à 11h57

*Emmanuel Macron est attendu à la villa Viardot samedi, à l'occasion des **Journées européennes du patrimoine**, aux côtés de la ministre de la Culture Françoise Nyssen et de l'animateur télé Stéphane Bern. Mais qui était Pauline Viardot ?*

Bruxelles, 1837. Pauline Garcia, 16 ans, chante pour la première fois sur scène. Le petit monde de l'art lyrique a les yeux fixés sur la jeune mezzo-soprano. Pourra-t-elle rivaliser avec sa sœur Maria Malibran ? Quatre ans plus tôt, "la Malibran", jeune cantatrice acclamée dans toute l'Europe, est morte brutalement des suites d'une chute de cheval.

Avant ce drame, la petite Pauline n'était pas destinée à chanter. Pianiste surdouée, elle prenait depuis l'âge de 12 ans des leçons avec Franz Liszt, virtuose avant d'être compositeur. "C'est une archi-musicienne !" dit-il de sa jeune élève. Mais la mort de Maria change son destin. Sa mère, elle-même cantatrice et professeure, décide que la cadette prendra la place de l'aînée.



La Villa Viardot à Bougival (D.R)

"Elle lui impose une carrière de chanteuse", raconte le baryton Jorge Chaminié, président du futur Centre Européen de la Musique, qui englobera la maison de Bizet, la datcha de Tourgueniev et la Villa Viardot à Bougival, près de Paris. "Pour ce premier récital, Pauline porte... la robe et les bijoux de sa sœur morte". De cette épreuve digne de figurer dans les annales de la psychanalyse ("Heureusement Freud n'avait pas encore sévi !" plaisante Jorge Chaminié), la jeune fille triomphe. "Elle va être acceptée et même très vite s'imposer", poursuit-il.

Une "irrésistible laide"

Si Maria était une beauté, Pauline est une "irrésistible laide", dira d'elle le compositeur Camille Saint-Saëns. Quant à Alfred de Musset, il en tombe très amoureux. Mais George Sand s'interpose. L'écrivaine sait bien que son ex-amant poète, noceur et inconstant, ne fera pas un bon mari pour la jeune fille posée en toute chose, sauf pour la musique. Sur ses conseils, Pauline épouse plutôt Louis Viardot, de vingt ans son aîné, directeur du théâtre-italien (dont il démissionnera pour ne pas nuire à la carrière de sa jeune épouse), traducteur de littérature espagnole et inventeur des guides de musées (il écrira les premiers du Louvre, de l'Ermitage et du Prado).



Portrait de Pauline Viardot (D.R)

La vie de Pauline tourne entièrement autour des arts. Sans doute était-elle née au son d'une mélodie... Son père, le ténor Manuel Garcia, se produit sur toutes les scènes d'Europe. Il est aussi professeur et compositeur. En 1816, il crée à Rome le rôle du comte Almaviva dans le Barbier de Séville de son ami Rossini, puis trois ans plus tard, il le reprend à Paris. Les Garcia sont espagnols, mais ils ont choisi Paris, capitale mondiale de la culture au 19e siècle.

Manuel est aussi l'ami de Lorenzo da Ponte, librettiste de trois oeuvres majeures de Wolfgang Amadeus Mozart (Les Noces de Figaro, Così fan Tutte et Don Giovanni). En 1825, da Ponte, alors professeur à l'université de Columbia de New-York organise la première soirée d'opéra aux Etats-Unis. La petite Pauline, âgée de quatre ans, est sur les genoux du vieux complice de Mozart...

Cinq ans plus tard, Manuel crée la première maison d'opéra du pays. Puis la famille revient en France. "L'année 1830, une véritable vogue espagnole s'empare des milieux culturels, littéraires et artistiques parisiens", écrit la spécialiste Marie-Christine Vila (*) "L'icône du romantisme, la Malibran dont Chopin écrit qu'elle subjugué par sa voix miraculeuse, éblouit comme personne !"

Tout pour la musique

Quant à son frère Manuel Junior, il sera lui aussi chanteur, compositeur et professeur de chant. "N'oublions pas qu'il a inventé le laryngoscope", ajoute Jorge Chaminé. Quelle famille ! Pauline prend donc la suite de sa sœur, devient elle-même une star, mais elle n'oublie pas le piano. Avec son amie la pianiste virtuose Clara Wieck, future épouse de Robert Schumann, elle joue en public, à quatre mains ou à deux pianos.

Elle apporte aussi une nouvelle corde à l'arc artistique familial : la tragédie. Comme un siècle plus tard la Callas, Pauline Viardot est une cantatrice-tragédienne qui tire les larmes des yeux des mélomanes. Elle marque les rôles de Norma de Bellini (dont le fameux aria "Casta Diva" si chère à Maria Callas) et d'Orphée de Gluck, opéra qu'elle va réorchestrer avec Berlioz en 1859.



Maria Callas chantant "Casta Diva" de Bellini.

Mais Pauline interrompt assez vite sa carrière de chanteuse. Peut-être l'a-t-elle commencé trop jeune, peut-être a-t-elle trop "tiré" sur ses cordes vocales avec un répertoire aux ambitus très différents (comme le fera, hélas, la Callas). Peut-être aussi une vie de diva n'est-elle guère compatible avec celle de mère de famille nombreuse. Pauline et Louis ont quatre enfants (tous deviendront musiciens).

Mais ne plus chanter sur scène n'est pas un drame. Pauline a trop de passion et d'envie. En 1855, elle vend ses bijoux pour acheter le manuscrit autographe de Don Giovanni (présenté l'an dernier dans l'exposition "Mozart, une passion française" au Palais-Garnier). Elle aime tant de choses !

La plus belle histoire d'amour du 19e siècle

Ses amis sont musiciens (Gounod, Chopin, Liszt...), peintres (Delacroix, Scheffer...) mais aussi poètes, écrivains (Hugo, Flaubert, Sand..).
Pendant quarante ans, elle sera surtout l'amie intime d'Ivan Tourgueniev, au point que l'écrivain russe suivra fidèlement la famille Viardot dans ses différentes résidences ! Pour Maupassant, le lien entre Ivan et Pauline sera "la plus belle histoire d'amour du 19e siècle" ...

A Bougival, la fille de Tourgueniev (qu'il a eu en Russie avec une servante et qu'il a reconnu, un sacrilège !) prend des leçons de piano. Son professeur, un certain Georges Bizet, est un voisin que Pauline a pris sous son aile. Elle aide même le jeune compositeur. "La Revue des deux Mondes évoque une complainte [...] que chante Mme Viardot [...] M. Bizet s'en est très habilement inspiré. Nul doute que Pauline Viardot a été de bon conseil, musicalement parlant, pour Carmen", écrit Marie-Christine Vila.

Challenge^s

Patrimoine

À Bougival, la Villa Viardot attend sa renaissance grâce au Loto du patrimoine

Par Laure Croiset le 14.09.2018 à 08h00

ABONNÉS

La Villa Viardot est l'un des 18 sites qui bénéficiera en priorité des recettes du Loto du patrimoine - dont le tirage aura lieu ce vendredi 14 septembre. À une dizaine de kilomètres de Paris, cette demeure du 19^e siècle constitue "le coeur palpitant et battant" d'un ambitieux projet à 15 millions d'euros d'un Centre Européen de Musique.



La Villa Viardot, à Bougival, est l'un des 18 sites prioritaires sélectionnés par Stéphane Bern pour bénéficier des recettes récoltées par le Loto du patrimoine

 CEM

À dix kilomètres de Paris, c'est une demeure du 19^e siècle qui est soigneusement cachée, tel un joyau, au coeur de la Colline des Impressionnistes. Dominant la Seine, la Villa Viardot est en état de délabrement, laissée à l'abandon et fermée au public depuis 2014. "La première fois que je suis venu ici, il y a 18 ans, les larmes ont coulé", raconte le baryton Jorge Chaminé. Aujourd'hui, grâce aux recettes du Loto du patrimoine, cette villa de deux étages est devenue "le coeur palpitant et battant" d'un ambitieux projet estimé à 15 millions d'euros. Un Centre européen de musique pourrait voir le jour ici d'ici à 2022.

Construite en 1830, la Villa Viardot appartenait à la cantatrice Pauline García Viardot, que Franz Liszt surnommait "l'archimusicienne". Entre ces murs au style néo-palladien, les plus grands noms de la scène artistique et culturelle européenne se côtoyaient, comme Frédéric Chopin, Hector Berlioz, George Sand ou encore Saint-Saëns. Adossée à la Colline des impressionnistes, cette demeure domine la propriété des Frênes à Bougival, qui s'étend sur plus de 8.000 m² avec en son sein la maison Bizet dans laquelle le compositeur vécut et écrivit son oeuvre la plus connue "Carmen" et l'espace Carmen autrement appelé "la ferme".

>> À lire aussi: Où ira l'argent récolté par le Loto du patrimoine?

Afin de respecter l'esprit des lieux, Jorge Chaminé a imaginé un Centre Européen de Musique, qui sera doté d'une académie de musique, un laboratoire de recherche scientifique sur les liens entre la musique et le cerveau, un espace thérapeutique et sportif et d'une résidence intergénérationnelle de musiciens, dans laquelle les retraités pourront partager leur expérience avec de jeunes musiciens. "La musique est le socle et la racine de ce projet qui établira un pont entre le 19^e et le 21^e siècle", souligne Jorge Chaminé.



Un projet adoubé par Macron

La Villa Viardot est l'un des 18 sites prioritaires qui ont été sélectionnés par Stéphane Bern pour bénéficier du Loto du patrimoine, dont le tirage a lieu ce vendredi 14 septembre. La Française des Jeux mise sur 20 millions d'euros de recettes totales pour cette première édition. Concrètement, chacun de ces sites bénéficiera d'une enveloppe minimum de 600.000 euros pour pallier aux travaux d'urgence. Confiant, Jorge Chaminé évoque "une espèce de coordination planétaire qui fait que les gens comprennent aujourd'hui l'intérêt d'un tel projet". Il faut dire qu'en plus du soutien sans faille de Stéphane Bern dont il loue "le travail admirable", ce projet de CEM sera adoubé, ce samedi 15 septembre, par une visite à l'occasion des Journées européennes du patrimoine du président Emmanuel Macron, qui sera accompagné de sa femme Brigitte et de la ministre de la culture Françoise Nyssen. Un premier chèque de 500.000 euros sera alors remis à ce projet par la Fondation du patrimoine. "Cette somme correspond à la part revenant à l'Etat, des recettes qui seront issues des jeux Mission Patrimoine de la FDJ", explique la Fondation dans un communiqué. Ce à quoi la Fondation Total apportera une aide supplémentaire de 100.000 euros.

Pour se remettre debout, cette maison qui appartenait à l'illustre cantatrice Pauline García Viardot a besoin dans l'immédiat d'1,7 million d'euros et le coût de la restauration globale de la villa est estimé à 3 millions d'euros. La DRAC apportera de son côté une contribution à hauteur de 25%. Mais pour que cette villa puisse au moins espérer sauver ses façades, sa toiture et ses fondations d'ici la fin de l'année, reste 500.000 euros à trouver. Cet objectif, la Fondation du patrimoine se l'est fixé en lançant ce samedi un appel à la générosité publique. Aujourd'hui, la renaissance de cette villa semble presque gagnée. Ce qui constitue un véritable soulagement pour Jorge Chaminé, qui raconte avoir tout essayé, pendant quatre ans, pour tenter de sauver les meubles. En désespoir de cause. "Malheureusement, ça n'intéressait pas grand monde", déclare-t-il.







LACROIX

Loto du patrimoine: la villa Viardot à Bougival, coeur du futur Centre européen de musique



Villa de Pauline Viardot, une des plus grandes musiciennes du XIXe siècle aujourd'hui presque oubliée, à Bougival (Yvelines), le 7 septembre 2018 / AFP.

Aujourd'hui presque oubliée, Pauline Viardot fut l'une des plus grandes musiciennes du XIXe siècle. Le Loto du patrimoine - dont le tirage a lieu vendredi - doit aider à restaurer sa maison à Bougival (Yvelines), épicentre d'un projet de complexe européen dédié à la musique romantique qui devrait voir le jour d'ici à 2022.

Adossée à la colline des Impressionnistes qui domine la Seine, à quelques kilomètres à l'ouest de Paris, la villa à deux étages de style néo-palladien est aujourd'hui en piteux état: façades délabrées, toiture et fondations à refaire, corniche prête à s'effondrer, énumère le baryton Jorge Chamíné, initiateur de ce Centre européen de musique (CEM). Quand il a visité la maison pour la première fois il y a 18 ans, "les larmes ont coulé", se souvient-il.



Villa de Pauline Viardot, une des plus grandes musiciennes du XIXe siècle aujourd'hui presque oubliée, à Bougival (Yvelines), le 7 septembre 2018 / AFP

Parmi eux, Charles Gounod, Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Gustave Flaubert, les Dumas, Charles Dickens, Henry James... Mais aussi des têtes couronnées et le révolutionnaire Bakounine. Georges Bizet, qui possède une maison en contrebas en bord de Seine, fait également partie des habitués.

"Nous sommes ici dans un esprit profondément européen" et ceux qui portent le projet du CEM souhaitent "continuer de suivre (cet) exemple", avec la musique comme "langage universel", explique Jorge Chaminé.

"L'Europe est née là, bien avant la création de l'Europe institutionnelle", renchérit Snenska Quaedvlieg-Mihailovic, secrétaire générale d'Europa Nostra, association européenne de lobbying culturel, présidée par Plácido Domingo, qui a accordé son parrainage au projet. "C'est ce qui fait toute la symbolique du lieu", selon elle.

- Projet à 15 millions d'euros -

D'ici à 2022, un complexe consacré à la musique romantique européenne devrait donc voir le jour à Bougival autour des maisons Viardot et Bizet et la datcha Tourgueniev y collaborera. Le CEM se propose de favoriser des partenariats avec les écoles et les conservatoires, de développer des échanges sous forme d'"Erasmus de la musique". Concerts, opéras, conférences, master classes y prendront place.

Le centre sera en outre doté d'un laboratoire de recherche sur les liens entre la musique et le cerveau et sera complété par une résidence intergénérationnelle de musiciens, où jeunes et retraités cohabiteront. "Une première en Europe", se réjouit M. Chaminé.

Coût total estimé du projet: 15 millions d'euros. Collectivités locales, Etat, Union européenne, gouvernements étrangers et fondations privées seront mis à contribution pour le financer. La mairie de Bougival notamment en attend beaucoup, souhaitant redonner "une dimension internationale" à la ville.

Soutien de poids, Emmanuel Macron est attendu à la villa samedi, à l'occasion des Journées européennes du patrimoine, aux côtés de la ministre de la Culture Françoise Nyssen et de l'animateur télé Stéphane Bern.

Ce dernier pilote cette première édition du Loto du patrimoine qui doit contribuer à la rénovation de 18 monuments français en danger. La Française des Jeux mise sur 15 à 20 millions d'euros au total. Quelque 600.000 euros devraient revenir à la villa Viardot dont le coût global de la restauration a été estimé à 3 millions d'euros.

afp

Le Point

Loto du patrimoine: la villa Viardot à Bougival, coeur du futur Centre européen de musique

AFP

Modifié le 13/09/2018 à 13:25 - Publié le 13/09/2018 à 08:17 | AFP



Aujourd'hui presque oubliée, Pauline Viardot fut l'une des plus grandes musiciennes du XIXe siècle. Le Loto du patrimoine -dont le tirage a lieu vendredi- doit aider à restaurer sa maison à Bougival (Yvelines), épice de centre d'un projet de complexe européen dédié à la musique romantique qui devrait voir le jour d'ici à 2022.

Adossée à la colline des Impressionnistes qui domine la Seine, à quelques kilomètres à l'ouest de Paris, la villa à deux étages de style néo-palladien est aujourd'hui en piteux état: façades délabrées, toiture et fondations à refaire, corniche prête à s'effondrer, énumère le baryton Jorge Chaminé, initiateur de ce Centre européen de musique (CEM). Quand il a visité la maison pour la première fois il y a 18 ans, "les larmes ont coulé", se souvient-il.

Construite en 1830 pour un célèbre parfumeur de l'époque, la villa blanche entourée d'arbres séculaires a été acquise en 1874 par Ivan Tourgueniev, grand amour -resté platonique- de Pauline Viardot. La cantatrice d'origine espagnole y vécut avec sa famille pendant neuf ans. Quelques mètres plus haut, l'écrivain russe avait fait construire sa datcha, qui doit également faire partie du projet de CEM.

Leur installation à Bougival ne doit rien au hasard: la petite ville fluviale qui a tant inspiré les impressionnistes était à cette époque le "lieu de villégiature de la Nouvelle Athènes", l'élite du mouvement romantique parisien installée dans le IXe arrondissement, rappelle Jorge Chaminé.

Compositrice, pianiste, pédagogue, dessinatrice, polyglotte également cantatrice, Pauline Viardot y tient salon, à l'heure du thé. La musique règne alors en maître. Elle a été l'"un des plus grands mentors de l'histoire de la musique du XIXe siècle", souligne M. Chaminé.

"L'Europe est née là"

Sous les fresques néo-pompéiennes du rez-de-chaussée -qui doivent à la maison son inscription au titre des Monuments historiques-, résonnent alors les airs de "Dom Juan" ou des "Noces de Figaro" chantés par les invités.

Parmi eux, Charles Gounod, Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Gustave Flaubert, les Dumas, Charles Dickens, Henry James... Mais aussi des têtes couronnées et le révolutionnaire Bakounine. Georges Bizet, qui possède une maison en contrebas en bord de Seine, fait également partie des habitués.

"Nous sommes ici dans un esprit profondément européen" et ceux qui portent le projet du CEM souhaitent "continuer de suivre (cet) exemple", avec la musique comme "langage universel", explique Jorge Chaminé.

"L'Europe est née là, bien avant la création de l'Europe institutionnelle", renchérit Sneska Quaadvlieg ?Mihailovic, secrétaire générale d'Europa Nostra, association européenne de lobbying culturel, présidée par Plácido Domingo, qui a accordé son parrainage au projet. "C'est ce qui fait toute la symbolique du lieu", selon elle.

Projet à 15 millions d'euros

D'ici à 2022, un complexe consacré à la musique romantique européenne devrait donc voir le jour à Bougival autour des maisons Viardot et Bizet et la datcha Tourgueniev y collaborera. Le CEM se propose de favoriser des partenariats avec les écoles et les conservatoires, de développer des échanges sous forme d'"Erasmus de la musique". Concerts, opéras, conférences, master classes y prendront place.

Le centre sera en outre doté d'un laboratoire de recherche sur les liens entre la musique et le cerveau et sera complété par une résidence intergénérationnelle de musiciens, où jeunes et retraités cohabiteront. "Une première en Europe", se réjouit M. Chaminé.

Coût total estimé du projet: 15 millions d'euros. Collectivités locales, Etat, Union européenne, gouvernements étrangers et fondations privées seront mis à contribution pour le financer. La mairie de Bougival notamment en attend beaucoup, souhaitant redonner "une dimension internationale" à la ville.

Soutien de poids, Emmanuel Macron est attendu à la villa samedi, à l'occasion des Journées européennes du patrimoine, aux côtés de la ministre de la Culture Françoise Nyssen et de l'animateur télé Stéphane Bern.

Soutien de poids, Emmanuel Macron est attendu à la villa samedi, à l'occasion des Journées européennes du patrimoine, aux côtés de la ministre de la Culture Françoise Nyssen et de l'animateur télé Stéphane Bern.

Ce dernier pilote cette première édition du Loto du patrimoine qui doit contribuer à la rénovation de 18 monuments français en danger. La Française des Jeux mise sur 15 à 20 millions d'euros au total. Quelque 600.000 euros devraient revenir à la villa Viardot dont le coût global de la restauration a été estimé à 3 millions d'euros.

13/09/2018 13:24:37 - Bougival (France) (AFP) - © 2018 AFP



Loto du patrimoine: la villa Viardot à Bougival, coeur du futur Centre européen de musique

Par AFP — 13 septembre 2018 à 08:16 (mis à jour à 13:24)



Villa de Pauline Viardot, une des plus grandes musiciennes du XIXe siècle aujourd'hui presque oubliée, à Bougival (Yvelines), le 7 septembre 2018. Photo FRANCOIS GUILLOT. AFP.

Le Loto du patrimoine -dont le tirage a lieu vendredi- doit aider à restaurer la maison de Pauline Viardot, une des plus grandes musiciennes du XIXe siècle aujourd'hui presque oubliée, à Bougival (Yvelines), cette villa est l'épicentre d'un projet de complexe européen dédié à la musique qui devrait voir le jour d'ici à 2022.

Adossée à la colline des impressionnistes qui domine la Seine, à quelques kilomètres à l'ouest de Paris, la villa à deux étages de style néo-palladien est aujourd'hui en piteux état: façades délabrées, toiture et fondations à refaire, corniche prête à s'effondrer, énumère le baryton Jorge Chaminé, initiateur de ce Centre européen de musique (CEM). Quand il a visité la maison pour la première fois il y a 18 ans, «les larmes ont coulé», se souvient-il.

Construite en 1830 pour un célèbre parfumeur de l'époque, la villa blanche entourée d'arbres séculaires a été acquise en 1874 par Ivan Tourgueniev, grand amour -resté platonique- de Pauline Viardot. La cantatrice d'origine espagnole y vécut avec sa famille pendant neuf ans.

Quelques mètres plus haut, l'écrivain russe avait fait construire sa datcha, qui doit également faire partie du projet de CEM.

Leur installation à Bougival ne doit rien au hasard: la petite ville fluviale qui a tant inspiré les impressionnistes était à cette époque le «lieu de villégiature de la Nouvelle Athènes», l'élite du mouvement romantique parisien installée dans le IXe arrondissement, rappelle Jorge Chaminé.

Compositrice, pianiste, pédagogue, dessinatrice, polyglotte également cantatrice, Pauline Viardot y tient salon à l'heure du thé. La musique règne alors en maître. Elle a été l'«un des plus grands mentors de l'histoire de la musique du XIXe siècle», souligne M. Chaminé.

- «L'Europe est née là» -

Sous les fresques néo-pompéiennes du rez-de-chaussée -qui doivent à la maison son inscription au titre des Monuments historiques-, résonnent alors les airs de «Dom Juan» ou des «Noces de Figaro» chantés par les invités.

Parmi eux, Charles Gounod, Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Gustave Flaubert, les Dumas, Charles Dickens, Henry James... Mais aussi des têtes couronnées et le révolutionnaire Bakounine. Georges Bizet, dont la musicienne a été l'élève, possède une maison en contrebas en bord de Seine et fait également partie des habitués.

«Nous sommes ici dans un esprit profondément européen» et ceux qui portent le projet du CEM souhaitent «continuer de suivre (cet) exemple», avec la musique comme «langage universel», explique Jorge Chaminé.

«L'Europe est née là, bien avant la création de l'Europe institutionnelle», renchérit Sneška Quaedvlieg-Mihailovi , secrétaire générale d'Europa Nostra, association européenne de lobbying culturel, présidée par Placido

- Projet à 15 millions d'euros -

D'ici à 2022, un complexe consacré à la musique romantique européenne devrait voir le jour à Bougival autour des maisons Viardot, Bizet et Turguéniev. Le CEM se propose de favoriser des partenariats avec les écoles et les conservatoires, de développer des échanges sous forme d'«Erasmus de la musique». Concerts, opéras, conférences, master classes y prendront place.

Le centre sera en outre doté d'un laboratoire de recherche sur les liens entre la musique et le cerveau et sera complété par une résidence intergénérationnelle de musiciens, où jeunes et retraités cohabiteront. «Une première en Europe», se réjouit M. Chaminé.

Coût total estimé du projet: 15 millions d'euros. Collectivités locales, Etat, Union européenne, gouvernements étrangers et fondations privées seront mis à contribution pour le financer. La mairie de Bougival notamment en attend beaucoup, souhaitant redonner «une dimension internationale» à la ville.

Soutien de poids, Emmanuel Macron est attendu à la villa samedi, à l'occasion des Journées européennes du patrimoine, aux côtés de la ministre de la Culture Françoise Nyssen et de l'animateur télé Stéphane Bern.

Ce dernier pilote cette première édition du Loto du patrimoine qui doit contribuer à la rénovation de 18 monuments français en danger. La Française des Jeux mise sur 15 à 20 millions d'euros au total. Quelque 600.000 euros devraient revenir à la villa Viardot dont le coût total de la restauration a été estimé à 3 millions d'euros.

Bougival : le centre européen de musique en plein prélude

🏠 > Île-de-France & Oise • Yvelines | Sébastien Birden | 21 Jun 2018, 15h01 | [f](#) [t](#) [m](#) [o](#)



La villa Pauline Viardot, va être rénovée prochainement. Un nouveau feu vert pour le centre européen de musique. **LP/Sébastien Birden**

Le vaste projet de pôle culturel dédié à la musique classique connaît une avancée soudaine suite à la désignation de la villa Viardot comme vainqueur du Loto du patrimoine.

Longtemps évoqué au conditionnel, le projet de centre européen de musique de Bougival (CEM) vient de connaître un sérieux coup d'accélérateur en l'espace de quelques mois. Le célèbre baryton Jorge Chaminé, président de l'association CEM, préfère, lui, évoquer « un alignement de planètes » qui permet d'entrevoir ce pôle musical d'excellence à rayonnement européen sur les terres de Georges Bizet, né dans son esprit il y a maintenant dix-huit ans.

La première de ces planètes est entrée en orbite en début d'année, quand [le Département a décidé d'acquérir la maison du compositeur](#), mise en vente pour près de 900 000 €. « C'est une pierre angulaire du projet », souligne le maire de Bougival, Luc Wattelle (SE). Après rénovation, elle deviendra un lieu entièrement dédié au compositeur et à Carmen - « L'opéra le plus joué au monde », rappelle Jorge Chaminé - qu'il avait composé dans cette villa des bords de Seine en 1874.



La maison où Georges Bizet composa Carmen. LP/S.B.

La deuxième planète ressemble plutôt à une boule de loterie. Car en octroyant [le Loto du patrimoine le mois dernier à la villa Viardot](#), ancienne propriété de la cantatrice Pauline Viardot située en aplomb de la maison Bizet sur la colline des Impressionnistes, Stéphane Bern a lui aussi largement éclairci l'horizon du CEM. Reste maintenant à savoir combien le projet obtiendra. La somme doit être connue en septembre lors des journées du patrimoine. La rénovation de la villa, actuellement dans un état de décrépitude avancé, étant estimée à 3 M€. A terme, sa vocation est de servir de résidence aux personnalités et d'accueillir différents événements musicaux. La datcha voisine d'Ivan Tourgueniev, qui accueille le musée de l'écrivain russe, est également associée au projet.

Un projet à 12 M€ minimum

Le centre européen de musique, qui couvrira au total une superficie de plus de 8 000 m², prévoit également l'aménagement d'un espace Carmen dans le bâtiment dit « la Ferme », propriété de la ville à proximité de la maison Bizet avec studio d'enregistrement, salle polyvalente et boutique. Les futurs bâtiments « neufs » du CEM, doivent eux être construits sur la friche attenante, ancienne propriété de la firme Mercedes qui comptait y réaliser un showroom, passée depuis dans l'escarcelle de l'établissement public foncier d'Ile-de-France (Epfif) avec une convention qui prévoyant sa cession dans le cadre du projet.



La friche qui doit accueillir le CEM et, au fond, le bâtiment dit "la Ferme" où sera aménagé l'espace Carmen. LP/Sébastien Birden

Le CEM y imagine notamment un pôle d'enseignement et de recherche avec amphithéâtre, bibliothèque, une résidence dédiée aux étudiants et aux musiciens dits « retraités », mais aussi un centre thérapeutique sportif et un laboratoire de recherche sur les liens entre la musique et le cerveau.

Au total, une facture d'un minimum de 12 M€ pour l'ensemble du dossier avec des sources de financement multiples : l'Etat, les collectivités locales, les fondations, les campagnes de mécénat, comme celle soutenue par Europa Nostra, la fondation européenne du patrimoine culturel, ou de crowdfunding à l'image de l'appel lancé par la Fondation du patrimoine. « Il reste beaucoup d'argent à trouver, concède le maire Luc Wattelle. Mais les conditions préalables sont remplies puisque nous avons maintenant la main sur l'ensemble du périmètre et du foncier. Et on voit bien qu'un enchaînement est en train de se créer. On a réussi à avoir l'attention de l'Etat, de la région, du département. On peut maintenant faire monter le projet au niveau européen ».



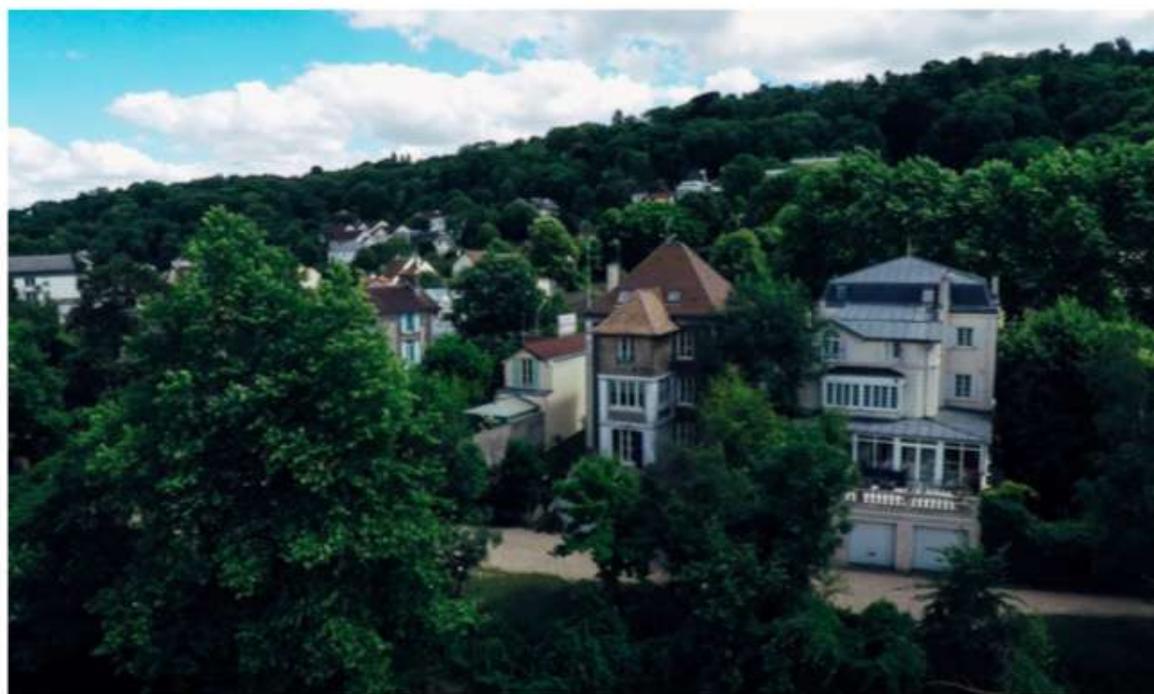
La députée LREM de la 3e circonscription Béatrice Piron, le chanteur d'opéra Jorge Chaminé et le maire SE de Bougival Luc Wattelle.LP/Sébastien Birden

L'Europe, credo de Jorge Chaminé. Et, selon lui, l'argument massue auprès d'Emmanuel Macron, avec qui il a longuement échangé sur le projet lors d'un déjeuner à l'Elysée début mars. « Aujourd'hui, il y a la volonté du Président de la République de voir aboutir ce projet symbolique, assure-t-il. J'ai été très touché ce jour-là car une personne prenait continuellement des notes. C'était lui. ».

Le calendrier reste évidemment soumis à de nombreuses incertitudes, autrement dit « aux questions de financement » selon Luc Wattelle qui entrevoit « dans l'idéal », une ouverture du CEM en 2021 « pour le bicentenaire de la naissance de Pauline Viardot ». Dans l'immédiat, le maire de Bougival prévoit « des travaux d'urgence » sur la villa de l'artiste en accord avec la direction régionale des affaires culturelles (Drac) et de l'architecte des bâtiments de France. « On ne peut pas lui laisser passer d'autres hivers comme celui-là », estime pour sa part Jorge Chaminé, plus que jamais confiant sur l'aboutissement de « l'œuvre de presque toute une vie ».

CLASSICA

PLANÈTE MUSIQUE | PATRIMOINE



Bougival L'EUROPE À DEMEURE

UN FUTUR CENTRE EUROPÉEN DE MUSIQUE SUR UN DOMAINE D'EXCEPTION QUI RÉUNIT LA VILLA VIARDOT, LA DATCHA DE TOURGUENIEV ET LA MAISON DE BIZET, TEL EST L'AMBITIEUX PROJET DÉFENDU PAR LE BARYTON JORGE CHAMINÉ.

Bougival. Petite ville à l'ouest de Paris, connue pour ses bords de Seine qui ont inspiré tant de peintres impressionnistes. Le bus nous laisse à l'entrée de

la ville, en bordure d'une départementale très passante. Un petit chemin très abrupt monte vers un grand parc. Dès le portail franchi, on entre dans un autre monde. Un épais rideau d'arbres étouffe toutes les rumeurs. Une imposante bâtisse blanche,

ornée de colonnes et de fenêtres cintrées, semble surgir tout droit d'un roman de Stendhal. C'est la villa Viardot, ancienne propriété de la célèbre cantatrice et mécène Pauline Viardot, figure incontournable de la vie artistique du XIX^e siècle.

Le chanteur Jorge Chaminé, à qui l'on doit la sauvegarde de ce bâtiment historique, nous accueille avec enthousiasme sur le vaste perron. Très engagé en faveur de la diffusion et de la promotion de la musique – il est entre autres ambassadeur de l'association Music in Middle East –, il reconnaît que la villa Viardot est sans doute son projet le plus ambitieux. Il nous confie, non sans fierté, qu'il s'agit de « *sauver un lieu de mémoire et de le faire entrer dans le XXI^e siècle* ». Le baryton travaille en effet à la fondation d'un Centre Européen de Musique dont la villa constituerait le cœur. Avec ses 8 000 m² de terrain, le CEM abriterait en outre un auditorium, un studio d'enregistrement, un laboratoire de recherche scientifique et une résidence pour les artistes. Centre d'enseignement musical de haut niveau, il accepterait également de jeunes musiciens professionnels venus de toute

l'Europe pour parfaire leur formation. La villa Viardot entrouvre déjà de temps en temps ses portes. Des masterclasses s'y déroulent sous la houlette de la cantatrice Teresa Berganza, très impliquée dans le projet.

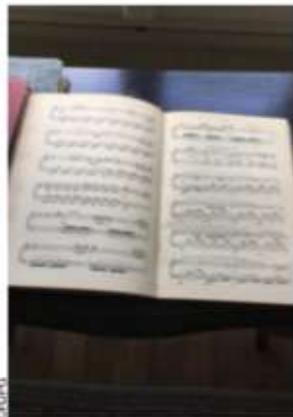
Déambulant dans les salons encore inoccupés, Jorge Chaminié s'exclame de sa voix de baryton : « Écoutez comme l'acoustique est excellente et regardez la beauté des boiseries. » Européen convaincu, l'artiste n'a pas choisi ce lieu au hasard : « L'Europe est partout présente dans cette villa. Pauline Viardot était espagnole, son ami Tourgueniev, qui avait construit sa datcha dans le parc, était russe. Leurs invités venaient de toute l'Europe. Dans la datcha de l'écrivain se trouve même l'original du discours de Victor Hugo sur les "États-Unis d'Europe". Face à la montée des nationalismes, les artistes se sentaient investis d'une responsabilité. Cette conscience européenne est en partie née ici, à Bougival, et nous voulons la placer au cœur de ce projet de Centre Européen de Musique. Nous sommes convaincus qu'il faut aller plus loin dans la construction d'une Europe culturelle et que la musique peut y contribuer. »

Jorge Chaminié regorge d'idées. Derrière la villa, il nous montre un vaste talus herbeux : « Là, ce sera notre théâtre naturel pour les représentations en plein air.

On pourra même y faire des pique-niques! » Tout en contrebass de la propriété s'étend un grand terrain en friche « qui sera investi par le XXI^e siècle ». C'est sans doute la partie la plus ambitieuse et la plus novatrice de ce projet : la construction d'un grand bâtiment moderne abritant un vaste auditorium ainsi qu'un laboratoire de recherche en neurologie : « Nous voulons concentrer toute la recherche européenne qui travaille sur les connexions entre musique et cerveau, ici, dans ce qui sera le fer de lance de la recherche musicale du XXI^e siècle. Nous sommes d'ailleurs déjà en train de composer un comité de recherche international. »

TRIANGLE D'OR

Notre visite touche à sa fin. Jorge Chaminié nous conduit dans la maison de Georges Bizet, le troisième sommet de ce qu'il appelle le « triangle d'or » de Bougival. Située de l'autre côté de la route départementale, en bordure d'un chemin de halage, c'est dans cette demeure que le compositeur a écrit son opéra le plus célèbre. Le Centre Européen de Musique prévoit de la transformer en musée et d'y recevoir des artistes en résidence. S'approchant d'un bosquet en fleurs, Jorge Chaminié, décidément très en verve, s'écrie : « La rose de Carmen veille sur nous! » ♦ Lou Hélot



OLIVIERO



OLIVIERO



CONCOURS MENUHIN

JEUNES ARCHETS ÉTOILÉS

À Genève, des violonistes de dix à vingt ans ont brillé de tous leurs feux.

Organisé tous les deux ans, le Concours Menuhin 2018 ouvert à des jeunes de moins de vingt-deux ans s'est tenu à Genève. Sous la présidence de Pamela Frank et en présence d'un jury de haut vol (Vengerov, Gringolts...), les finalistes se sont montrés à la hauteur de l'enjeu. Chez les juniors, difficile de départager la charmeuse Singapourienne Chloe Chua (onze ans) et le séduisant Australien Christian Li (dix ans), aussi matures l'un que l'autre (extraits des *Quatre Saisons* de Vivaldi). Dans la catégorie seniors, l'Arménienne Diana Adamyan (dix-huit ans, photo), 1^{er} Prix, se montre d'une agilité impressionnante

(*Concerto en sol mineur* de Bruch) et le Franco-Allemand Nathan Mierdl (vingt ans), 2^e Prix, en poste à l'Orchestre national de France, s'inscrit dans la tradition de l'école franco-belge (émouvant *Concerto n°3* de Saint-Saëns). La Coréenne HyunJae Lim (vingt ans), 3^e Prix, force le ton (*Concerto* de Mendelssohn), tandis que la Chinoise Tianyou Ma (dix-sept ans), 4^e Prix, manque de projection (*Concerto n°2* de Prokofiev), malgré la direction enlevée de Julian Rachlin à la tête du Royal Philharmonic Orchestra. La relève est assurée. ♦

Michel Le Naour

→ Concours Menuhin, Genève, Victoria Hall, 20 et 21 avril 2018



Mission Bern "Patrimoine en péril" en Ile-de-France : la Villa Viardot à Bougival parmi les 18 projets emblématiques

Jeudi 31 mai 2018 à 16:14

Par Martine Bréson, France Bleu Paris



La Mission Bern "Patrimoine en péril" va permettre de protéger 250 sites considérés comme prioritaires (dont 13 dans notre région). Dix-huit sont mêmes jugés emblématiques et bénéficieront d'une enveloppe importante. Pour l'Ile-de-France, c'est la Villa Viardot à Bougival qui a été retenue.



La Villa Viardot a été choisie comme l'un des 18 bénéficiaires des gains du "Loto pour le patrimoine" organisé par Stéphane Bern et le gouvernement le 14 septembre prochain. Sa restauration nécessitera plus de 3 millions d'euros. © Radio France -

 Île-de-France, France

La Mission Stéphane Bern, du nom de l'animateur de télévision passionné par le patrimoine et l'Histoire, a fait ses choix. "*Patrimoine en péril*" a identifié 2.000 monuments et sites en péril. Parmi eux, 251 projets répartis dans toute la France ont été retenus pour cette année 2018. Dix-huit, un par région, ont été considérés comme emblématiques.

La Villa Viardot à Bougival

Pour l'Île-de-France c'est la Villa Viardot à Bougival (Yvelines) qui a été choisie comme projet emblématique. Le montant des travaux a été estimé à plus d'un million d'euros. Le besoin de financement se monte à 600.000 euros. La commune de Saint-Cloud est propriétaire de cette villa néo-palladienne.

La villa Viardot est l'une des plus anciennes propriétés de Bougival (1830). Elle a été achetée en 1874 par l'écrivain russe Ivan Tourguéniev qui la donne à la cantatrice Pauline Viardot. Elle y recevait dans son "*salon*" toute la fine fleur du monde artistique et intellectuel de l'époque : Rossini, Chopin, George Sand, Liszt, Delacroix, Flaubert, Wagner ou encore Tchaïkovski.



La Villa Viardot à Bougival, - Ouiflash

Le projet de valorisation prévoit de faire de cette villa un lieu de création et de rencontres, dans le cadre d'un projet de centre européen de musique. Actuellement, par sécurité, le site est fermé au public. L'humidité a attaqué la façade. Il faut, entre autre, rénover l'intérieur, consolider l'escalier et revoir l'électricité et le chauffage.

Les travaux doivent démarrer en novembre 2018 et se terminer en 2021 pour le bicentenaire de Viardot.

L'Etat fait appel à la générosité des Français

Pour financer une partie les travaux de ces sites en péril, l'idée du maire de Versailles de faire un loto a été retenue. Ce **Loto du Patrimoine** aura lieu le 14 septembre 2018 pour les Journées Européennes du Patrimoine. Le ticket coutera 15 euros et la mise en vente commencera le 3 septembre. Il devrait rapporter entre 15 et 20 millions d'euros. La Villa Viardot recevra 600.000 euros tirés de cette cagnotte.

Les autres projets retenus en Ile-de-France

ÎLE-DE-FRANCE

Ancienne maison de plaisance
du baron Ménager
de Germigny l'Evêque (77)

Château de La Chapelle Gauthier (77)

Église Notre-Dame de l'Assomption
de Voulton (77)

Grotte de coquillages de la chapelle
des Capucins de Coulommiers (77)

Château d'Issou (78)

Système hydraulique du jardin
du domaine de Méréville (91)

Château d'eau de la Maison Ferrari
à Clamart (92)

Ancien Couvent des Ursulines
à Saint-Denis (93)

Ancienne poudrerie impériale
puis poudrerie nationale de Sevran-Livry
à Vaujours (93)

Chapelle Notre-Dame-des-Sans-Logis-
et-de-Tout-le-Monde à Noisy-le-Grand (93)

École Méhul de plein air de Pantin (93)

Ferme de Monsieur à Mandres-les-Roses (94)

Château de Vigny (95)

franceinfo:

Loto du patrimoine : la Villa Viardot, demeure de l'écrivain russe Ivan Tourgueniev, va s'offrir une seconde vie

Par **Medhi Weber**

Mis à jour le 30/05/2018 à 13H08, publié le 29/05/2018 à 13H33



La Villa Viardot a été choisie comme l'un des 18 bénéficiaires des gains du "Loto pour le patrimoine" organisé par Stéphane Bern et le gouvernement le 14 septembre prochain. Sa restauration nécessitera plus de 3 millions d'euros.

C'est désormais acté : dix-huit monuments en péril seront restaurés grâce à l'argent collecté lors de l'opération "Loto pour le patrimoine" lancée par Stéphane Bern et le gouvernement. La Villa Viardot fait partie de la liste. Autrefois lieu de villégiature de Tourgueniev et rendez-vous des intellectuels du 19e siècle, la demeure a ensuite été laissée à l'abandon.

En 1874, Ivan Tourgueniev et le couple Louis et Pauline Viardot achètent le domaine des Frênes et sa Villa, sur les pentes de Bougival (Yvelines) qui surplombent la Seine. L'écrivain russe en fait un lieu de foisonnement intellectuel qui célèbre les idées pacifistes et l'amitié franco-russe.

Une restauration estimée à 3 millions d'euros

Pourtant, près de 150 ans après, cette Villa qui fut un jour splendide et rayonnante a perdu de sa superbe, elle est quasiment à l'état de ruines. Sa restauration est estimée à 3 millions d'euros. Un somme qui pourrait être récoltée grâce à l'opération "Loto pour le patrimoine" organisée le 14 septembre prochaine sous la houlette de Stéphane Bern et le gouvernement français.

Reportage : Medhi Weber, Loïc Lemoigne, Roger Torregrosa, Mélanie Duquesne



Pour Jorge Chaminé, l'homme qui a porté le projet de restauration de la Villa, ce lieu est aussi l'écrin d'une histoire d'amour poétique : celle d'Ivan Tourgueniev et de la célèbre cantatrice Pauline Viardot. Les deux artistes se vouaient une affection tendre et une admiration mutuelle. Ils s'écrivaient régulièrement, notamment lorsqu'Ivan devait rentrer en Russie. Ils avaient même composé ensemble.

Une stèle symbolise l'amour entre Ivan Tourgueniev et Pauline Viardot

A deux pas de la Datcha, la petite maison d'inspiration russe à deux pas de la Villa et où vivait Ivan Tourgueniev, une stèle symbolise cette relation singulière.



C'est dans cette Datcha qu'Ivan Tourgueniev est décédé en 1883. L'Histoire raconte que ses derniers mots seront dédiés à l'amour de sa vie, Pauline Viardot. La cantatrice sera abattue par la mort d'Ivan. Quelque temps après, elle vend le domaine des Frênes, la Villa et la Datcha, et part s'installer à Paris, sur le boulevard Saint-Germain.

La Datcha a déjà été restaurée dans les années 1980

Tout au long du vingtième siècle, le domaine est progressivement laissé à l'abandon. Dans les années 1980, une première restauration cible la Datcha d'Ivan Tourgueniev, et le projet a été financé par un mécène... un peu particulier.



L'intérieur de la Villa Viardot a lui aussi été très abîmé par le temps. Les tapisseries se décollent du fait de l'humidité, les murs sont décrépis et certains planchers gondolent.

Alexandre Dumas, Victor Hugo, Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré sont passés par la Villa

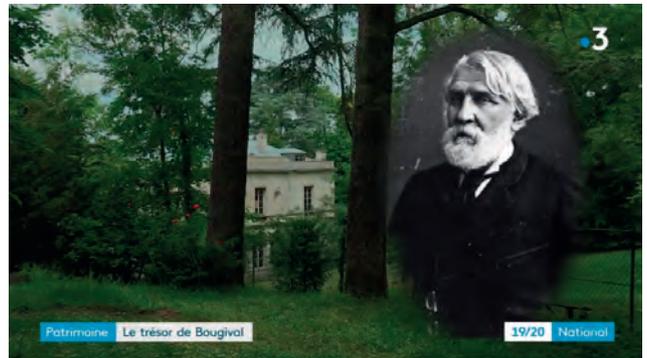
Pourtant certaines fresques et peintures encore intactes sont les derniers témoins de ce passé glorieux où les plus grands artistes du 19e siècle se retrouvaient ici pour converser et faire de la musique.



Pour Jorge Chaminé, la restauration de la Villa Viardot est l'opportunité de faire revivre l'esprit des lieux autour de concerts et de conférences. L'idée est aussi de ressusciter les idées pacifistes et européennes dont la Villa était le sanctuaire à la fin du 19e siècle, alors que les nationalismes du Vieux Continent allaient accoucher d'une guerre mondiale sanglante.

La Villa Viardot fera aussi partie d'un ensemble plus vaste : le Centre Européen de Musique. Le complexe intégrera entre autres un auditorium, un laboratoire d'études sur les effets de la musique sur le cerveau humain ainsi que la maison de Georges Bizet, où fut composé le célèbre [opéra Carmen](#).

france.3



**CENTRE NATIONAL
DES ARTS PLASTIQUES**

ACTUALITÉS

Béatrice Salmon | DIRECTRICE DU CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES

« CETTE CRISE SOULIGNE L'HYPER FRAGILITÉ DES ARTISTES ET AUTEURS »



Béatrice Salmon. © Photo Steve Murez 2020.

ENTRETIEN

L'ancienne directrice du Musée des arts décoratifs et directrice adjointe chargée des arts plastiques au ministère de la Culture dirige le Centre national des arts plastiques depuis fin 2019. Le Cnap est l'opérateur du ministère de la Culture pour le secteur des arts visuels, chargé de la gestion de la collection du fonds national d'art contemporain et du soutien aux artistes et professionnels de l'art contemporain.

Comment fonctionne le Cnap en mode confiné ? L'équipe du Cnap, à la fois celle du pôle création, du pôle collection et de l'administration, s'est adaptée et fonctionne en télétravail. Cela correspond à 70 % de l'effectif, soit une cinquantaine de personnes. En revanche, les personnels liés à la régie des œuvres ne peuvent plus travailler – mêmes si nous continuons à recevoir des demandes – et sont en autorisation exceptionnelle d'absence. De même, l'équipe extérieure qui intervenait sur le chantier des collections est en chômage partiel. Le point positif est que tout le monde est en bonne santé.

Nous avions déjà une expérience du télétravail et de la dématérialisa-

tion des procédures, y compris dans la préparation de nos commissions. Aujourd'hui, c'est très utile car cela nous permet de continuer à être opérationnel, notamment pour mettre en œuvre les aides d'urgence. Je voudrais saluer le travail de l'équipe qui fait face à ce défi avec beaucoup d'efficacité.

Arrivez-vous cependant à mettre en œuvre l'aide d'urgence pour les artistes et auteurs, annoncée le 26 mars dernier ? Oui. Trois personnes sont mobilisées sur cette opération et reçoivent une centaine de courriels par jour. Chaque cas est un cas particulier et nous essayons de trouver la solution la plus adaptée en orientant au mieux notre interlocuteur. L'aide qui peut aller jusqu'à 2 500 euros pour les artistes et auteurs dont l'activité est pénalisée par le confinement sera versée à partir de la fin avril. Les premiers messages reçus indiquent que ce sont les artistes indépendants, sans activité professionnelle principale ou complémentaire, qui sont les plus pénalisés.

Le fonds doté de 500 000 euros peut-il être augmenté ? À ce jour, la dotation confiée par le ministère de la Culture au Cnap est de 1,2 million d'euros, dont 500 000 euros pour ce fonds.

C'est une mesure très circonstanciée, dans un moment que je regarde comme un début de crise.

Vous avez également annoncé que les artistes et auteurs membres des commissions du Cnap seraient rémunérés. Quel en est le montant ? 500 euros par jour de présence et 800 euros pour deux jours. Il faut bien comprendre que le travail en commission ne se limite pas à assister à la commission, il y a une importante phase de préparation. Les bénéficiaires en sont les artistes et auteurs présents au titre des personnalités qualifiées ; cela représente environ une trentaine de personnes. Les membres de droit sont salariés, donc rémunérés, et cela rentre dans leurs missions. Mais quand un artiste participe à une commission, il n'est pas dans son atelier et un auteur n'est pas devant son ordinateur en train de produire de la pensée. Cette mesure sera pérennisée au Cnap. Cela rejoint la problématique plus générale de la rémunération des artistes et auteurs dans le domaine des arts visuels, dossier dont s'est saisi la Direction générale de la création (ministère de la Culture) depuis plusieurs mois. Dans ce contexte, le Cnap s'engage dans une réécriture des contrats de prêts pour demander aux

emprunteurs de respecter ce droit.

La session exceptionnelle d'acquisition auprès des galeries est-elle toujours prévue en juin ? Oui, et je voudrais préciser qu'elle s'ajoute aux autres commissions d'acquisition qui sont maintenues. Avec ce montant additionnel de 600 000 euros, le budget d'acquisition du Cnap est de 2,4 millions d'euros cette année. Les trois grands domaines habituels d'intervention du Cnap sont concernés : arts plastiques, photographie, design/art décoratif pour un montant maximum de 25 000 euros. Cette session exceptionnelle est réservée aux galeries françaises pour des artistes de la scène française. Dans le monde « d'après », il est indispensable de renforcer l'économie de la scène française.

Quel est l'impact de la crise sur la construction des nouveaux locaux à Pantin ? C'est difficile de mesurer cet impact à l'heure actuelle. Avant le confinement, nous tablions sur un début de chantier à la fin de l'année et une ouverture en 2023. En tout cas, nous continuons à avancer sur ce dossier. Nous espérons une validation définitive de l'Avant-projet détaillé (APD) à la fin du mois, ce qui autorisera les architectes à préparer

le dossier qui réunit les pièces permettant aux entreprises de répondre aux appels d'offres.

Où en est le chantier des collections ? Il est à l'arrêt et c'est bien dommage, y compris pour l'équipe extérieure qui a été constituée. À l'automne dernier, nous avons monté une équipe externe d'une dizaine de personnes composée de restaurateurs, documentalistes, photographes, tous indépendants. Elle avait démarré le chantier fin octobre. Le travail est gigantesque puisqu'il s'agit, pour chacune des quelque 40 000 œuvres qui sont dans nos réserves, de vérifier leur état, effectuer de micro-restaurations (nettoyage), identifier d'éventuels travaux de restauration plus conséquents, les photographier si nécessaire et les conditionner pour le déménagement. Les travaux étaient prévus initialement jusqu'en 2022 pour un coût total de plus de 2,5 millions d'euros.

La crise actuelle ne met-elle pas en évidence un manque de statistiques précises sur les artistes et auteurs, et un manque de coordination entre les divers opérateurs publics qui en ont la responsabilité ? Oui, tout à fait, nous ne connaissons pas assez notre population comme le rapport Racine l'a souligné. Y a-t-il des « trous dans la raquette », dans les divers dispositifs ? Avant la crise, j'avais prévu de réunir l'ensemble des acteurs, public ou privé afin de faire un état des lieux des aides. Je compte relancer cette initiative lorsque le déconfinement le permettra ; nous ne pouvons plus continuer chacun dans notre coin, il nous faut mieux nous coordonner. De mon côté, au Cnap, je souhaite muscler notre offre d'accompagnement auprès des artistes et auteurs dans un état d'esprit très pratique. Cette crise souligne l'hyper fragilité des artistes et auteurs, notre responsabilité est d'être à leurs côtés.

Que vous inspire d'autre cette crise ? Par son caractère mondialisé, cette crise interroge nos modèles. Ensuite, elle ne doit pas cacher l'autre crise, la crise écologique, et il est indispensable de repenser notre action à l'international en fonction de cette nouvelle donne. Le confinement nous rappelle aussi que l'expérience de l'œuvre est d'abord « présente », et le Cnap, dont une des missions essentielles est de constituer une collection et de la mettre à disposition des publics dans des lieux consacrés ou non, ne peut que la réaffirmer.

● PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN-CHRISTOPHE CASTELAIN

Le Quotidien de l'Art

Mardi 21 avril 2020 - N° 1933

ARCHÉOLOGIE

La tombe étrusque d'Aléria
révèle de nouveaux objets

p.5

DISPARITION

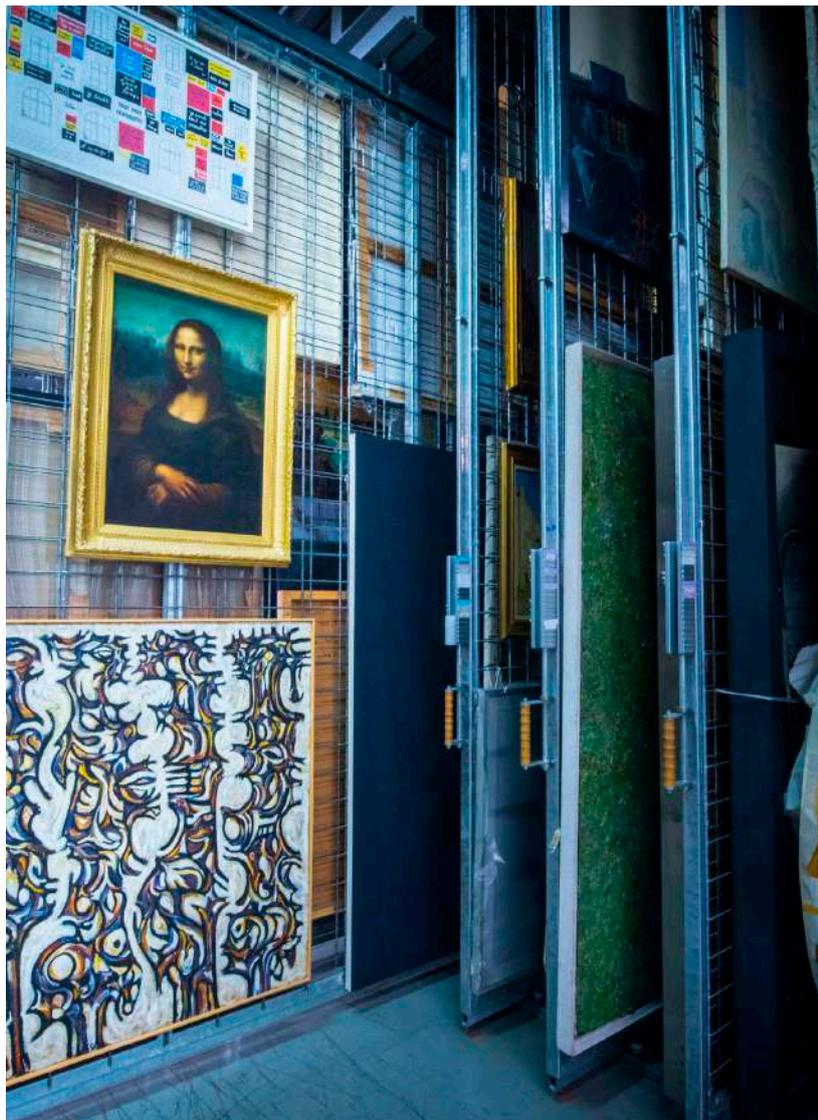
Ian Wilson,
le langage dématérialisé

p.5

INSTITUTIONS

Le CNAP entre urgence
et projets à long terme

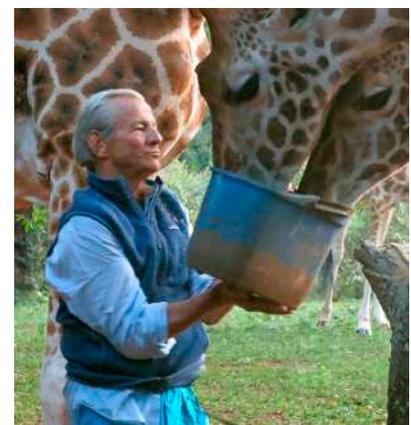
p.6



BIENNALE DE VENISE 2021

Avec Füsun Onur, la
Turquie joue féminin

p.4



PHOTOGRAPHIE

La dernière échappée
de Peter Beard

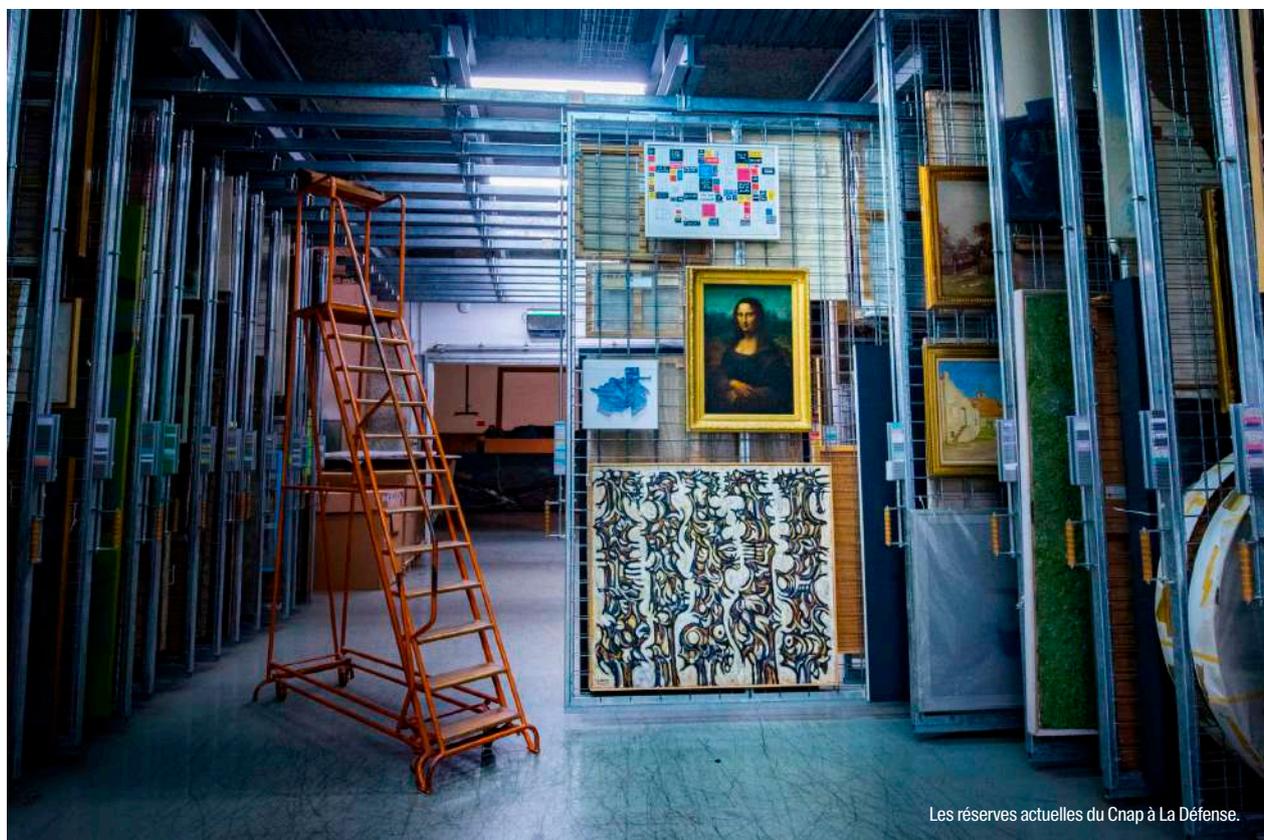
p.4

INSTITUTIONS

Le CNAP entre urgence et projets à long terme

Dépositaire de la collection d'art de l'État depuis plus de deux siècles, le Centre national des arts plastiques, mal connu du grand public, est en première ligne dans les mesures de soutien du ministère aux artistes. Tout en espérant ne pas trop repousser son programme de développement.

Par **Rafael Pic**



Les réserves actuelles du Cnap à La Défense.

Photo: Julie Blancard/Infi.

Lorsque Franck Riester a annoncé son programme de soutien de 22 millions d'euros au secteur culturel (plutôt timide par rapport à des pays proches et amené à être prochainement réévalué), le montant dédié aux arts plastiques – soit seulement 2 millions d'euros (voir QDA du 19 mars) – a été confié pour la plus grosse part (1,2 million d'euros) au CNAP, le reste relevant de la Direction générale à la création artistique en lien avec les DRAC.

1,2 million d'euros face au coronavirus

Comment se décompose cette somme ? « Une première tranche de 500 000 euros compense les manques à

gagner en termes de rémunération des artistes et des indépendants qui gravitent autour, comme les commissaires et les critiques, explique Béatrice Salmon, directrice de l'institution depuis six mois (voir QDA du 4 novembre dernier). Cette aide peut s'élever à 2500 euros par bénéficiaire. Une deuxième tranche de 600 000 euros est destinée à un programme d'acquisition exceptionnel d'œuvres d'artistes de la scène française auprès de galeries ayant vu leur participation à une foire ou leurs expositions annulées, dans la période entre le 1^{er} mars et le 30 juin. Les propositions qui peuvent être déposées jusqu'au 30 avril doivent concerner les trois secteurs de notre collection : arts plastiques ;

/...

« Notre activité remonte à 1791, l'État ayant toujours eu, en France, depuis cette date, la tradition d'accompagner la création en train de se faire. »

Béatrice Salmon, directrice du CNAP.



Photo: Julie Blancardini.

photographie et images ; arts décoratifs, design et métiers d'art. L'objectif est de soutenir une économie, de travailler au maintien de la filière. Enfin, 100 000 euros sont répartis sur différents dispositifs, par exemple sur la rémunération des artistes-auteurs, membres présents dans nos commissions. »

Commandes photographiques et d'estampes

Le budget maximal de la commission exceptionnelle d'acquisition sera de 25 000 euros par œuvre. Cela ne suffira pas à sauver le secteur, qui aura besoin d'une toute autre injection de fonds pour ne pas sombrer, mais apportera un complément. Le CNAP poursuit parallèlement ses autres programmes annoncés pour l'année, notamment la commande photographique « Image 3.0 » (avec le Jeu de Paume) et la commande d'estampes dans le cadre de l'année de la BD. Pour ses acquisitions, le CNAP fonctionne par commissions - une dizaine étaient prévues d'ici à fin juin avec des membres permanents et des spécialistes des différents collèges. Comment vont-elles se tenir ? « Nous avions par coïncidence un conseil d'administration le 13 mars, dont les membres ont voté une délégation pour aménager ces dispositions et avoir le fonctionnement le plus souple possible, avec des sessions dématérialisées sur plateforme numérique. »

Zin Taylor,
A blinking moon / Une ligne qui clignote,

2014. Nouvelle acquisition 2019,
Centre national des arts plastiques.



Photo: Steve Murez 2020.

Une collection de 105 000 œuvres

Sur le devant de la scène, avec la crise du coronavirus (même si certains voudraient voir ses moyens décuplés), le CNAP a dû ralentir provisoirement ses projets à plus lointaine échéance. Ceux-ci visent à rationaliser son fonctionnement et à lui donner plus de visibilité. « Notre collection est au bas mot de 105 000 œuvres, dont 60 % sont déposées dans des structures publiques, mairies ou églises, 40 % étant conservées en réserve. Notre activité remonte à 1791, l'État ayant toujours eu, en France, depuis cette date, la tradition d'accompagner la création en train de se faire », détaille Béatrice Salmon. Avec un budget annuel de l'ordre de 12 millions d'euros et 80 employés, le CNAP /...



Photo droits réservés: Zin Taylor/Chap.

gère cette collection, ce qui n'est pas une mince affaire :

il y a environ 1500 mouvements par an entre nouveaux dépôts et prêts à des expositions temporaires (1342 œuvres ont été prêtées sur plus de 200 projets différents en 2019). Quant au récolement, c'est un travail de longue haleine : engagé depuis 1997, il a permis de documenter 75 % des 60 000 œuvres en dépôt. Par ailleurs, chaque année, le CNAP acquiert (pour 1,7 million d'euros en 2019) et soutient par diverses mesures (1,2 million en 2019) l'art actuel.

Pantin horizon 2023 ?

La conjoncture a évidemment retardé les opérations en cours, notamment le partenariat avec la Ville de Nancy pour clore le cycle sur la collection de design du CNAP, qui est, avec ses 6000 pièces, l'une des plus riches au monde. « *Ce troisième rendez-vous au musée des Beaux-Arts est repoussé à l'automne* », assure Béatrice Salmon. Mais le grand projet de l'avenir s'incarne surtout dans un nouveau bâtiment à Pantin, à côté du Centre national de la danse – un ancien entrepôt de 25 000 m² redessiné par l'agence Bruther & Data, qui a remporté le dialogue compétitif en novembre dernier. « *Pour la première fois, seront réunies sur un même site toutes nos collections et toutes nos équipes* », conclut Béatrice Salmon. Ce sera l'occasion



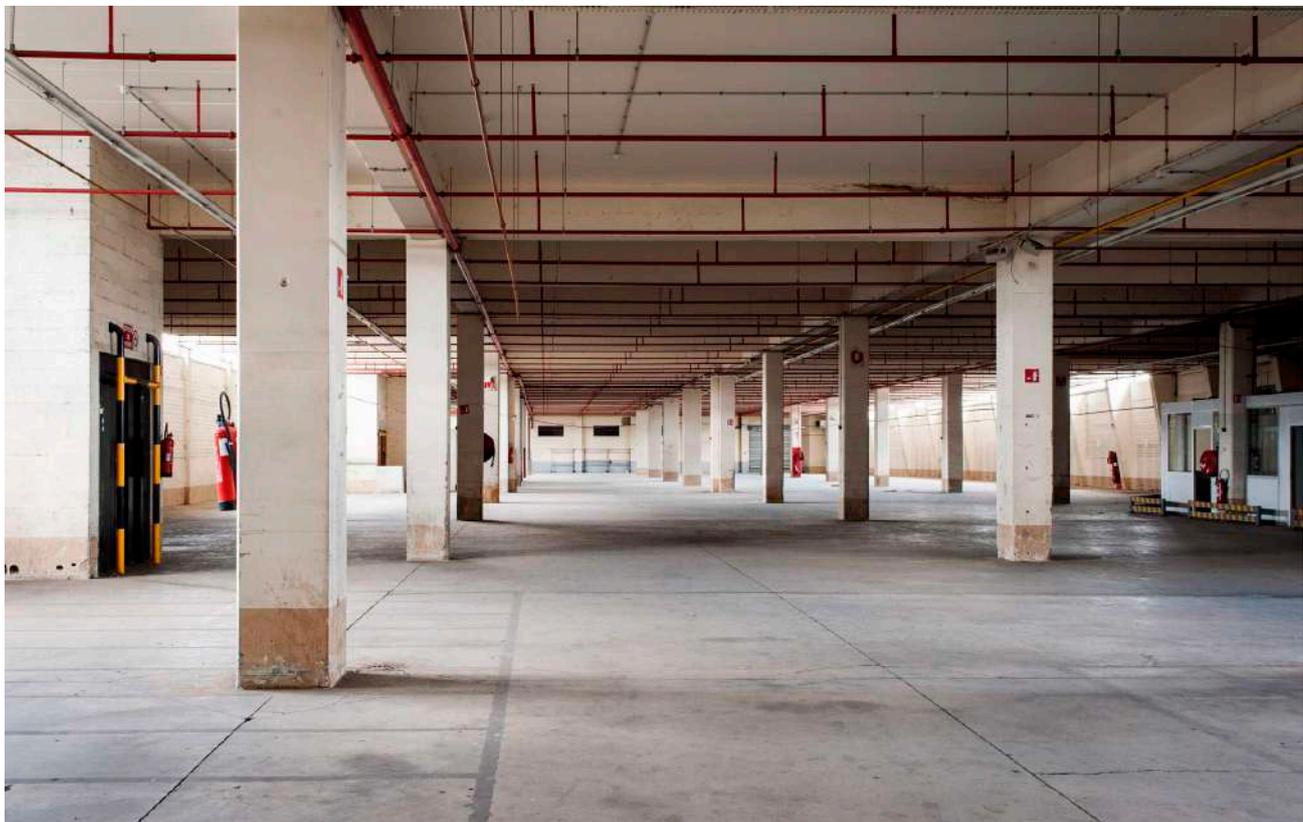
Photo droits réservés/Cnap.

Nathalie Du Pasquier,
CO62 bis motore incominciato,

2006. Nouvelle acquisition 2019, Centre national des arts plastiques.

de donner de la visibilité à l'institution, en lui permettant d'organiser des événements – expositions, débats, colloques – dans ses propres murs, ce qu'elle ne peut pas faire à La Défense, où elle est actuellement basée. L'horizon 2023 est à ce jour maintenu, mais l'actualité enseigne qu'il est hasardeux de se prononcer sur des délais...

cnap.fr



Vue des futures réserves de Pantin.

Photo Carole Fételié.

Le Monde

Covid-19 : le Centre national des arts plastiques lève un « fonds d'urgence »

Doté de 500 000 euros, le dispositif vise à compenser les pertes de rémunérations dues à la crise sanitaire.

Par Harry Bellet · Publié aujourd'hui à 11h17

🕒 Lecture 1 min.



« La Défence » (1990), œuvre monumentale de François Morellet, est en partie imbriquée dans le bâtiment du Centre national des arts plastiques, à La Défense. YVES CHENOT/CNAP/ADAGP, PARIS 2020

Il a fallu la Révolution française pour qu'elle naisse. Guillotiner les ci-devant et terroriser les bourgeois, soit, mais qu'advient-il des artistes dont ils étaient les principaux clients ? C'est pourquoi fut créé, en 1791, l'ancêtre du Centre national des arts plastiques (CNAP), alors nommé « Division des beaux-arts, des sciences et des spectacles », afin de « *venir en aide aux artistes nécessiteux* ».

 Lire aussi | [Emmanuel Perrotin, le galeriste qui connaît bien les crises](#)

Nécessaires, les artistes l'ont été de tout temps, nécessiteux, ils le sont redevenus, et plus cruellement depuis la crise provoquée par le Covid-19. Les plasticiens notamment, qui regardent leurs confrères du spectacle vivant et leur statut d'intermittent avec un peu d'envie. Car eux, quand ils n'exposent pas, ne vendent pas une œuvre, ils n'ont rien. Il faut pourtant se nourrir, payer les charges et le loyer.

Des mesures exceptionnelles

Le ministre de la culture l'a compris : Franck Riester a annoncé le 18 mars qu'ils pourraient bénéficier d'une aide de 1 500 euros, dans le cadre de l'état d'urgence sanitaire, et du report ou de l'étalement des loyers, factures d'eau, de gaz et d'électricité, et de l'étalement des dettes fiscales et sociales. Le CNAP, pour sa part, propose des mesures exceptionnelles, « avec un fonds d'urgence, doté de 500 000 euros, compensant les pertes de rémunérations subies par des artistes auteurs et des commissaires, critiques, théoriciens d'art qui ne rentreraient pas dans les règles du droit commun du fonds de solidarité, pour des expositions ». Les événements concernés peuvent être des expositions, résidences, bourses, rencontres professionnelles, ateliers de pratiques artistiques, interventions en milieux scolaires ou autres, conférences, commissariats, rédactions de texte, ou des « dépenses de production d'œuvres en vue d'une manifestation ou d'un événement annulés ou suspendus », dans la limite de 2 500 euros.

Lire aussi | [Six expositions à visiter depuis son canapé](#)

Il faut, pour en bénéficier, que l'événement concerné ait été perturbé par la crise sanitaire, que l'artiste soit à même de produire un contrat, qu'il soit inscrit à la sécurité sociale des artistes-auteurs, et qu'il n'occupe pas un autre emploi salarié. Ceux qui sont membres des commissions créées par le CNAP continueront d'être rémunérés. Ils auront notamment à se prononcer lors d'une session exceptionnelle de la commission d'acquisition « à destination des galeries françaises pour les artistes de la scène française qui ont dû annuler des expositions et des participations à des foires durant la période de confinement ». Le budget dans ce cas est de 600 000 euros. Chaque galerie peut faire deux propositions, le montant de chaque œuvre ne pouvant excéder 25 000 euros. Les décisions d'achat seront rendues le 12 juin.

Harry Bellet

arte JOURNAL



l'Humanité

DIMANCHE

DÉCOUVRIR

Robert Doisneau, William Klein, Sophie Calle... autant de grands noms de la photographie dont les œuvres sont mises en ligne, à la disposition du public, par le Centre national des arts plastiques. Entretien avec **Pascal Beausse**, responsable de ce trésor national à vocation universelle.

«CETTE COLLECTION, UN JOYAU INALIÉNABLE UNIQUE AU MONDE»

Malgré le confinement, le Centre national des arts plastiques (Cnap) a décidé de continuer le travail de la commission d'acquisition et de commande pour les artistes de la scène française qui ont dû annuler des expositions. Zoom sur la place de la photo dans la galerie virtuelle visible sur le site de l'institution.

PHOTOGRAPHIE

Comment est née la collection du Cnap, avec quelle vision ?

Elle est née en 1791 à l'initiative des révolutionnaires qui voulaient doter la République française d'une collection nationale. Ils souhaitaient soutenir les artistes vivants les plus prometteurs, permettre à tous les musées du territoire français de se doter de ces œuvres avec des prêts de courte durée ou des dépôts. C'est la politique que nous poursuivons sans interruption depuis.

En quoi est-ce une collection publique ?

Elle est inaliénable, imprescriptible et c'est un patrimoine. Au XIX^e siècle, on ache-

tait dans les salons, année après année, ce qui était en train de se créer. C'est toujours la dynamique de cette collection : on n'achète jamais à rebours. On va de l'avant. Aujourd'hui, on constate que les œuvres achetées ont été créées dans l'année d'acquisition ou celle qui a précédé.

Quelle est la spécificité de la collection photographique de quelque 15 000 pièces ?

Elle a commencé de se déployer dès les années 1980 grâce à une politique très volontariste. Et même avant cela, bien qu'il n'y ait pas eu de commission dédiée, il y avait déjà des acquisitions.

Comment la collection s'est-elle construite ?

Nous avons de très beaux fonds sur les années 1920-1930, sur la photo humaniste, avec de splendides images de Robert Doisneau, Sabine Weiss. William Klein est très représenté aussi, ainsi que le reportage d'auteur avec les photographes de Magnum.

Dans les années 1980-1990, ce type de photo était encore abordable, ce qui ne serait plus du tout le cas aujourd'hui...



**PASCAL
BEAUSSE**
Responsable
de la collection
photographique du
Centre national
des arts plastiques



SABINE WEISS / CNAP



ADAGP, PARIS / CNAP

De gauche à droite et de haut en bas : Sabine Weiss, « Homme courant vers la lumière », 1953 ; Valérie Belin, « Sans titre », mars 2008 ; Mathieu Pernot, « les Proscrits », 2009 ; Robert Doisneau, « Richardo », 1950.



ADAGP, PARIS / CNAP



ROBERT DOISNEAU / GAMMA-RUPHO / CNAP

DÉCOUVRIR PHOTOGRAPHIE



SAIF



FRANCIS MORANDINI / CNAP



LAURE ALBIN GUILLOT / AGENCE ROGER-VOLLET / CNAP / FABRICE LINDOR

De g. à d. et de haut en bas : William Klein, « Ouvrières du HLM », 1959 ; Laure Albin Guillot, « le Soleil de minuit », 1930 ; Francis Morandini, « Chevaux », 2008 ; Malala Andrialavidrazana, « Figures 1861, Natural History of Mankind », 2016/2017.



MALALA ANDRIALAVIDRAZANA / CNAP

« Le centre s'est doté d'objets d'une grande rareté grâce à une politique d'acquisitions volontariste auprès des artistes en train de créer. C'est une exception culturelle. »

» Oui, c'est pourquoi nous avons pu acquérir des corpus de Walker Evans, de Berenice Abbott. Je pense aussi au magnifique tirage de Laure Albin-Guillet, « le Soleil de minuit », sur une feuille d'or, d'une beauté inégalée.

Sophie Calle, Valérie Jouve, Mathieu Pernot ou Bruno Serralongue, Valérie Belin, on a là une histoire de tous les courants de la photographie française contemporaine...

Oui ! Nous avons enregistré, avec ténacité et régularité, l'intensité de la scène française et le renouveau de toutes les formes dès les années 1980-1990. Ayant collectionné Valérie Belin dès sa première exposition, on est capables de montrer l'évolution de son travail... comme quarante ans de carrière d'Annette Messager.

Cette collection est très enviable. A-t-elle servi de modèle ?

Nous recevons effectivement beaucoup de collègues étrangers qui se demandent pourquoi ils n'ont pas pareil joyau. Ils s'aperçoivent vite que cette collection a pu acquérir des objets d'une grande rareté grâce aux moyens dont elle a bénéficié et à une politique d'acquisition très volontariste directement auprès des artistes en train de créer ou des galeries qui les soutiennent. Ce modèle unique qui s'est inventé est une sorte d'exception culturelle.

La collection, si elle est sans murs, est sans cesse exposée. Elle ne dort pas dans des réserves. Elle n'arrête pas de circuler...

La collection photo a beaucoup de succès

et elle est prêtée toute l'année, sur tous les continents. Elle est en mouvement, vivante ! Ainsi organisons-nous des expositions à l'étranger dans des festivals comme PhotoEspaña, Arles, Kyoto ou dans des musées d'Art moderne à Séoul ou Bogota. L'an dernier, quelque 550 œuvres ont été montrées lors de 23 expositions sur le territoire français, de Lannion à Clermont-Ferrand, grâce au centre d'art du réseau Diagonal. À cette occasion, on a pu constater à Guingamp, Orthez, Niort, lieux où se déploient des moyens très créatifs d'intéresser les publics, l'appétence croissante des spectateurs pour la photographie. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MAGALI JAUFFRET

magali.jauffret@humanite.fr

WWW.CNAP.FR

CUSTOT GALLERY DUBAI

GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

AD

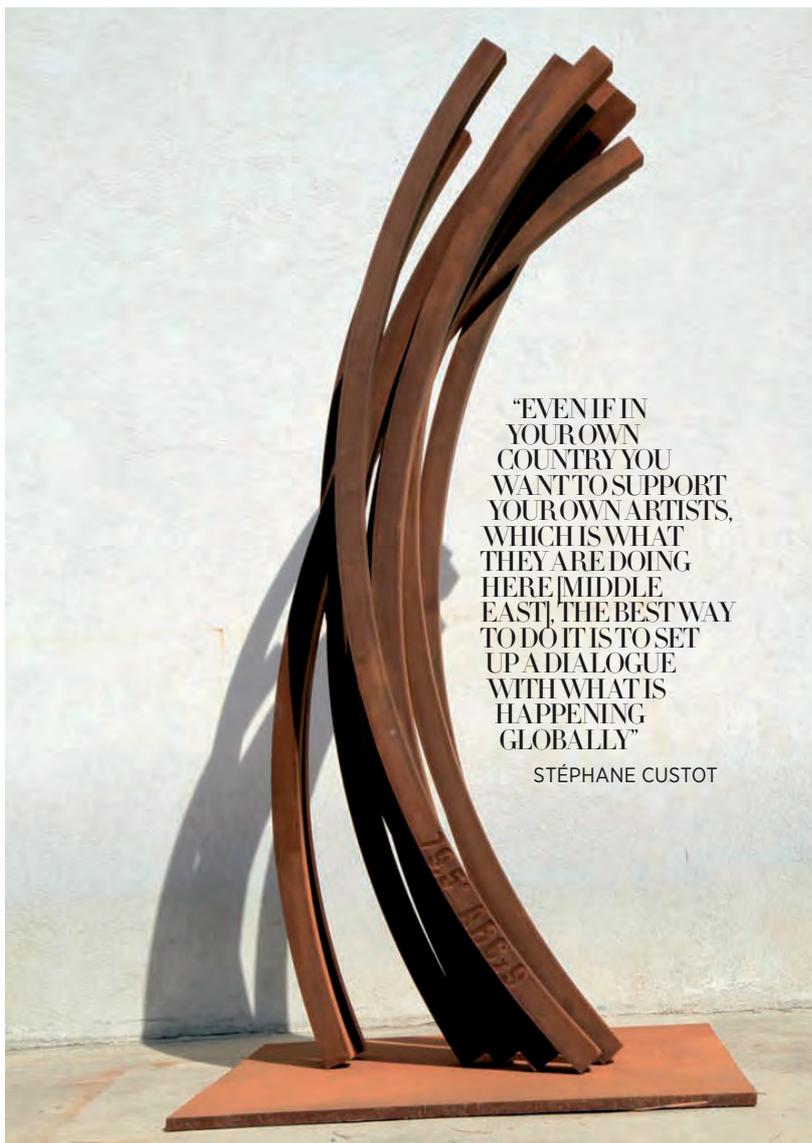


CUSTOT GALLERY DUBAI, DUBAI

Stéphane Custot, art dealer, gallerist and the pioneer of numerous art fairs around the world, sees Dubai as a challenging new territory for his latest space, Custot Gallery Dubai, in Alserkal Avenue. "It might be challenging but this is the standard I set myself," he explains. "There is huge potential for art and collectors in the region and what might be an adventure today could be normal tomorrow." When the Louvre and Guggenheim open in Abu Dhabi, he sees the artistic landscape continuing to mature, with such establishments encouraging more collectors and connoisseurs to visit the region. However, it's thanks to Alserkal Avenue's creative vision that he brought Custot Gallery to Dubai. "I feel they've created an art fair atmosphere within Al Quoz and I like this concept." "The World Meets Here", the gallery's inaugural exhibition in March, took visitors on an artistic journey through America, Europe and China, featuring artists like Robert Indiana and Ian Davenport. From May 15, the gallery will feature important sculptures from Bernar Venet.

Harper's BAZAAR ARABIA





“EVEN IF IN YOUR OWN COUNTRY YOU WANT TO SUPPORT YOUR OWN ARTISTS, WHICH IS WHAT THEY ARE DOING HERE [MIDDLE EAST], THE BEST WAY TO DO IT IS TO SET UP A DIALOGUE WITH WHAT IS HAPPENING GLOBALLY”

STÉPHANE CUSTOT



soon an antique car dealership and Ikonhouse for design, among others in Alserkal Avenue’s ever-growing creative tenets.

The gallerist’s calm nature and optimism is infectious. Sitting in the gallery surrounded by such eminent Western works of art seems oddly out-of-place in Alserkal Avenue yet very much welcome and needed in order to spice up the local art market. But clearly, Stéphane is also an explorer; he’s a man in search of new discoveries and challenges. “The problem in Dubai is that there is not enough competition,” he adds. “When the Louvre Abu Dhabi opens it will change the cultural aspect of the region. The art market here will grow with increased art education, more art galleries and with the new museums. For me, this is a nice adventure and opportunity.”

While fascinated by Dubai and what it can offer, Stéphane’s mission is not about working with Middle Eastern artists. “I have no knowledge of Middle Eastern art,” says Stéphane. “It will take some time but I want to learn more. Eventually, I would be interested in bringing a few Middle Eastern artists to London for an exhibition, but for now my principle

priority is to showcase Western and European artists at my Dubai gallery.” Ultimately, it is about creating a dialogue between artists from one’s home country and region with the rest of the world, and with art fairs, biennials and exhibitions taking art professional constantly around the world, this is largely the trend these days.

“Even if in your own country you want to support your own art, which is what they do here [Middle East], the best way is to set up a dialogue with what is happening globally,” adds Stéphane. “It is important for us to foster this dialogue.” What the gallerist emphasises is a transatlantic conversation through art but also through people and culture. Increasingly, with the current socio-political and economic events currently taking place, there is an increased need for dialogue. As Stéphane underlines, “Dubai is now important to the global art scene.” And even if the Middle East region is presently under stress due to the spiraling oil prices, war in Yemen and other political and cultural conflicts, the optimistic gallerist believes in Dubai’s vision. For Custot Gallery’s first Dubai show participating artists Marc Quinn, Bernar Venet, Ian Davenport, Pablo Reinoso and Fabienne Verdier all took time out of their busy lives to come to Dubai to support the dealer.

The gallery’s next exhibition presents the first solo show of eminent French artist Bernar Venet in the Middle East. Works from his *Arc* series are poised graciously within a natural landscape. Arched ever so slightly and seeming to balance on close to nothing, Venet’s lines pierce the sky with their empowering beauty. ■

Bernar Venet runs at Custot Gallery in Dubai from 19 May until 30 July 2016. custotgallerydubai.ae

Walk into the 700-square-metre Custot Gallery Dubai with its nine-metre-high ceilings and you’ll easily marvel at the plethora of eminent works of international contemporary artists, a welcome juxtaposition in the area’s Alserkal Avenue. British artist Ian Davenport’s colourful drip paintings align the walls next to French conceptual artist Bernar Venet’s poignant sculptural works, while American abstract artist Robert Indiana’s Pop Art iconography greets visitors with a playful smile. The space could be anywhere—London, New York or Hong Kong—but it’s in Dubai, a city that mesmerised gallery owner Stéphane Custot several years ago convincing him to open up a space and fill the gap in the Dubai market for Western Contemporary art.

It was during a trip to Dubai around two years ago that Stéphane became transfixed. “I went to Alserkal Avenue and I found some charm in a city with no charm,” he says with a laugh. The gallerist, who has been based in Europe for 25 years, also organised art fairs for many years in cities such as Paris, London and New York, including PAD, the London fair for Twentieth Century Art. “When I was working on the art fairs, I loved the idea of bringing lots of different people together in different environments, with various artistic disciplines,” he says. “I found in Alserkal Avenue the same kind of spirit. Here is a mix-match of people doing a mix-match of things.” Stéphane’s neighbours include M.A.D. Art Gallery for kinetic art, Leila Heller Gallery,

Facing page: Stéphane Custot stands outside of his Alserkal Avenue space.

Above:

Left: Bernar Venet. *79.5° Arc* x 9. 2009. Corten steel. 645 x 315 x 150 cm.

Right: Bernar Venet. *Homage to Al-Khwarizmi* n°2. 2013. Acrylic on canvas. 181 x 181 cm.

BESPOKE



vision | marc quinn 29

Art's a Science

Marc Quinn is one of the world's most important living artists. Having emerged in the early 1990s, his organic readymades and sculptures of the human body have provoked astonishment and enthusiasm – in equal measure – and though he may have softened with age, he still looks to the rigorous world of science for guidance.

Looking at Marc Quinn's most recent work in the Middle East, as part of an inaugural 'The World Meets Here' group show in Dubai's Custot Gallery, it's difficult not to reflect on what a far cry it is from that which first brought him to fame. If "blood head" doesn't sound familiar, then maybe his initial association with YBAs (Young British Artists, such as Damien Hirst and Tracey Emin) in the 1990s will resonate, though most of those artists have moved on in their own individual careers. Given their link to shock value and social spectacle, it is an affiliation Quinn doesn't really want to think about today. "That was a long time ago," he says during a quide chat at the gallery after his opening talk.

Nonetheless, he is still feeding a blood head today, the sixth in the series of 'Self' in fact. Having started with the first in 1991, these eerie replicas of his own head, cast in almost five litres of his own blood (drawn over a five-month period for the sake of his own survival) have been growing in number by a rate of one piece every five years. Each is disembodied and sits atop a stainless-steel plinth containing a refrigeration unit that keeps it in a solid state by remaining frozen at -18 degrees Celsius. Charles Saatchi bought the first but in 2005 he sold it to American hedge-fund manager, Steve Cohen, for a reported 1.5 million GBP (almost 3 million USD at that time).

"It's like Beckett does Rembrandt because it's self-repetitive," says Quinn wryly, referring to the latter's numerous self-portraits. "I wanted to make a sculpture that is as real as possible, that's made of me. It is the ultimate portrait." He points out that the heads can even function as repositories since you could technically perform a biopsy on each one to learn more about the health of his body at that particular moment.

The closer you get to Quinn's works, the more you identify a certain morbidity (yes, he did create those paintings and sculptures in 1997, using his own excrement) but in many ways, they have more to do with life than death. It's not in fact art for art's sake since underpinning his oeuvre is a great fascination with the natural world,

a need to understand it and the knowledge it brings.

"I like to make art that reflects the world we live in. We are all embodied beings – we cannot be alive without being inside the body – this is universal. So it's paradoxical that 'Self' looks like an image of death. It has the same amount of blood as my own body – and I'm still alive. It refers to the amazing ability of the body to recreate itself and how we take for granted a whole infrastructure that supports us." In an interesting parallel, when his first 'Self' began to age through desiccation, Quinn turned to a team of scientists for help. The solution turned out to be silicone oil, which forms a barrier to prevent the mould from drying out.

More than an artist of grand gestures, Quinn often pushes the boundaries between art and science in his experiments to create long-lasting art. Because of his openness to other disciplines and paths to knowledge, he says he made sure not to study art at university, opting instead to read History and Art History at Cambridge. Yet it is science that truly permeates his work.

The inclination might have started because his father was a physicist but whether it was due to chance or environment, Quinn isn't content with facile methods. His freezing technique led to further explorations with liquid silicone, this time 25 tonnes of it plunged in a large-scale walk-through 'Garden' installation for the Prada Foundation in 2000 – an impossibly colourful artificial paradise of preserved flowers. "Like my head, 'Garden' looks like it's alive but it's a hallucination – a moment of transformation from real life into art. It's a sculpture of plants made in the material of plants. Human desire brought all of these flowers together; you normally wouldn't find them in the same part of the world. The flower gives up life for eternity – like all things, it stays beautiful because it dies young."

Taking his work even further afield, Quinn's 2001 portrait of the Nobel Prize-winning geneticist Sir John Sulston, consisted of a piece of polycarbonate agar jelly, bacteria colonies (cloned from a single sperm cell containing part of Sulston's full genome) and a gel cell, enclosed in a refrigerated, stainless steel frame. "That's as real as you can get because the DNA contains the map for you to re-make yourself." >

CUSTOT
GALLERY

DUBAI

vision | marzo | giugno 31



Bespoke

30 vision | marc quinn



Far left: Marc Quinn's 2000 follow-up to 'Alison Lapper Pregnant'. Middle: 'The Ecstatic Autogenesis of Pamela' (Anderson) was created in 2010. Top right: From 2006 to 2010 Quinn created various iterations of Kate Moss, all in yoga positions. Bottom right: This is the very first 'Self' sculpture that Quinn made. Since 1991 he has made five more.

So where does all this leave Quinn's works today? According to Stéphane Custot, founder of the Dubai gallery, and a man with whom Quinn has worked for more than a decade, he is shifting geographies, both literally and figuratively. "It's been fascinating to see the evolution of his oeuvre and I know that he has wanted to exhibit his work in this region for a while," he says. The two works Custot chose for his first show are a 2011 shell bronze sculpture, 'The Origin of the World (Cassis Madagascariensis) Longitudes', and a 2013 iris painting, 'The Eye of History – Desert Perspective'. "I personally love those pieces with their references to the power of science and nature."

The iris painting comes from his body of work: 'We Share Our Chemistry with the Stars' and follows in a similar conceptual vein to his DNA series. "We are all the same but we are different. Our irises and fingerprints, normally scanned at airports verify our identity, and make us each unique. They are where abstraction and figuration meet." Quinn blows up the iris and paints it like a colourful aperture, superimposed on the map of a world. Then there are his new works made using a 3D scanner to print much larger replica sculptures of found seashells (imitating the way organisms reproduce through DNA) but for Quinn, it's essentially the fact that this highly intricate structure "is made by a tiny, brainless creature, without a spinal column," as he puts it. "It's the archaeology of art. This begs the question: is art created or does it exist in the world we found ourselves in. Is it discovered or invented?" Which makes me think, what came first, art or science?

"It is my sense that art should always be ahead of the world," he continues, "You bring life into art and then the world plays catch up." A big pronouncement perhaps but it dramatically puts Quinn's whole trajectory as an artist into perspective, beginning from when he made his series of disabled sculptures, partly fuelled by fragmented or damaged classical statues in museums, which then inspired his seminal sculpture, 'Alison Lapper Pregnant' (an English artist born without arms and with shortened legs) in Trafalgar square in 2005 (an inflatable version of which was also presented at the opening ceremony of London's Paralympic Games in 2012 and then later

exhibited at the 2013 Venice Biennale), thus shifting the way public art is experienced. In 2008, he worked on the completely opposite image of the perfect or idolised woman with 'Siren', an 18-karat gold statue of Kate Moss (which recently fetched 1.3 million USD at auction). He then moved on to transsexuals, always keeping people guessing as to what he'd do next.

"The world was changing. What was seen as sensationalist then is normal now. At the time, I was celebrating different type of bodies, different types of beauty and different types of normal. Marble is the material of celebration. When I made perfect neoclassical marble statues for the disabled, which are normally uncelebrated bodies, it wasn't about the past, Greek or Roman, it was about the future. Today, people can transform themselves through surgery. You can basically sculpt your own body," says Quinn.

As of late, he's tuning in more to the environment, with his 'Toxic Sublime' series of sculptural paintings, formed through a complex process in which Quinn takes photographs of picturesque sunsets, in a reference to Turner, which he then enlarges and takes to the street, sanding them down and covering parts of the surface with spray-painted driftwood reliefs and impressions of manhole covers and sewer grates, among other symbols of controlled water flow in an urban setting. "It's a synthesis between the natural and the urban, an essay on human intervention. It's terrible and beautiful at the same time." By turning the paintings on their heads, mounting them on aluminium sheets, then twisting and creasing them, perhaps he is trying to say we can no longer paint idyllic sunsets – it is no longer our time to do so.

In his art, Quinn alludes to a powerful theory of natural evolution, both in our environments and our bodies, by digging at the complex interrelationship between art and science, identity and sexuality, process and creation, life and the fragility of our existence, corporeality and material transformation, and he sums it all up with a parting shot: "Both art and science are concerned with where we come from and where we are going to but where science looks for the answers, art poses the questions, and creates a space in which you can dream." ■

GULF NEWS

The world of art meets at Custot Gallery Dubai

The inaugural exhibition at the gallery includes large-scale sculptures and contemporary artworks by artists from all over the globe



Published: 16:32 March 16, 2016
By Manika DhamaSpecial to Weekend Review

GULF NEWS 

Bringing international postwar and contemporary art into the region, Stéphane Custot's eponymous gallery at Dubai's Alserkal Avenue district opened this week with the exhibition *The World Meets Here*. This group show, which includes large-scale sculptures and contemporary artwork, is presented in the unusually designed gallery, with expansive nine metre-high ceilings, from Brussels-based architect Françoise Marcq.

Showcasing international artists such as painters Chu Teh-Chun, Zao Wou-Ki, sculptors Marc Quinn, Pablo Reinoso and French conceptual artist Bernard Venet among others, the inaugural exhibition represents Custot's experience of more than 25 years in galleries at Paris and London. His ambition for the Dubai gallery is for it to be a space for international modern and contemporary art in the city and the surrounding region.

"The artistic events that I will have the pleasure of presenting will demonstrate my perspective on modern and contemporary artistic creation internationally, from the biggest artistic masters to the most promising emerging artists. This curatorial calendar, supported by the exigency and expertise that are so valuable to me, will be an opportunity to present works in an open dialogue between East and West. To attract appreciation of these artists' works in Dubai is an ambitious plan, an interesting challenge and a source of great joy," he says.

The opening exhibition brings together artists who are dispersed not only in their geographical locations, including China, Britain, Russia, France and America, but who also work with varied materials — such as Marc Quinn's bronze sculpture, Peter Halley's geometric prints on canvas and Robert Indiana's steel structure. However, within the gallery these occupy a shared idiom that is contemporary both in its influences and expression.



American painter, printmaker and sculptor Robert Indiana, best known for his LOVE series from the 1960s, is exhibiting his eight-foot high COR-TEN steel Seven sculpture, depicting the number 7, which mirrors his 1965 canvas work in the way the number is styled. This work is among the sets of sculptures Indiana created in the shape of the numerals 0 to 9. While some of those are brightly coloured, the number seven appears in a warmer, rusty, almost wood-like colour. This sculpture courted controversy in 2014 when it was placed as a permanent fixture outside the Portland Museum of Art, with some residents and eminent figures from the area questioning its relevance as an engaging art piece in a public space.

Another COR-TEN steel sculpture on display at the exhibition is Venet's work from the Classic-Leaning Arcs series, which, like his other sculptures, examines mathematical and scientific theories. In 1979, there was a shift in Venet's artistic production as he began the first works in his Indeterminate Lines series and also began to examine his Arcs, Angles, and Straight Lines series. Venet has been commissioned to produce several large public sculptures on sites in Berlin, Denver, Paris, Nice and Tokyo, among other cities. In 2011 he exhibited seven monumental sculptures at the grounds of the Château de Versailles. In 2005, he was named Chevalier de la Legion D'Honneur of France. The International Sculpture Center (ISC) announced that he will be the recipient of their 2016 Lifetime Achievement Award.

The Custot Gallery will host his solo exhibition soon after *The World Meets Here* concludes.

Examining the relationship between architecture and space and drawing on his previous architectural experience, Reinoso's *Milonga* is created from shoes, wood and natural fibre. The twisting forms of the installation are reminiscent of his most prominent series, *Spaghetti Benches* from 2006. These works take anonymous public benches as a starting point and then become transformed into twisting, branch-like elements past the point of their inanimate origins.

The play with gravity can also be seen in the work of American sculptor Jedd Novatt, internationally renowned for his ever-developing series *Chaos* created in bronze or steel. At the exhibition he is showcasing his bronze and black patina sculpture *Chaos Fisura*, a balancing act of piling open-space squares and overlapping unequal edges.

Contorted forms appear in London-based Quinn's *The Origin of the World* (*Cassis madagascariensis*) *Longitudes*, a bronze sculpture that hearkens back to the iconic painting *L'Origine du monde* (1866) by Gustave Courbet in its nomenclature and symbolism as well as to "Sandro Botticelli's *Birth of Venus* (circa 1482), which shows the deity risen from the sea in a shell, which in classical iconography is seen as a protective and life-giving element. Withdrawal into this symbolic softness, this feeling of security, signifies temporary escape from a reality which many people perceive as increasingly hard; they feel alienated from real life through those after-effects of globalisation which alter social structure — such as the loss of contact with nature, of long-term identity-shaping, and of established tradition, says Quinn.

Among the paintings on display is Frank Stella's *Maze*, a signature example of his series of concentric squares and mazes, as well as his method of minimalism, which has had a profound influence on visual art since the 1960s. His geometric paintings are objects that refer to nothing outside themselves; "what you see is what you see", according to Stella.

As much a colour story is Peter Halley's *Ancillary Control*, a striking work on canvas, which showcases his favoured medium of rendering cells, prisons and conduits in fluorescent Day-Glo acrylic paint and Roll-A-Text texture additive.

His works are "diagrams of the lived experience in a contemporary urban environment, in which social space is ever more divided and geometrised but individuals remain connected via 'conduits' of information flows, roadways and electrical grids".

English abstract painter Ian Davenport presents two paintings from his 'Poured Lines + Puddle Paintings' series that bring a sculptural aspect onto the canvas through vivid colors and what he terms "an element of musicality, movement and feeling."

French abstract painter Fabienne Verdier presents her recent work *Ascèse*, created using black acrylic on blue background on cotton linen canvas. Verdier, who lives and works in France and Canada, paints vertically in ink, standing directly on her stretchers, using giant brushes and tools that she invented, suspended from the studio ceiling. Her work combines Eastern aspects of unity, spontaneity and asceticism with the line, action and expression of Western painting.

Contemporary art now is more visible than it has ever been at any time in history, though exhibited works that draw most attention in galleries and museums across the world are only a fraction of the art world. For Custot, the focus on Middle East by opening Custot Gallery Dubai was to tap into a market that is situated halfway between Asia and North America.

"Dubai already plays host to an established and respected art fair, Art Dubai, which attracts visitors from all over the world. The gradual establishment of major museums and galleries in Dubai and the wider Middle East region will undoubtedly turn this part of the world into a major new global cultural crossroads. My professional experiences in Western art markets drove me to forge a path for myself, both on a personal and a professional level," he says.

In 2005, Custot set up the Custot Gallery in London, where he exhibited works by modern and contemporary artists such as Jean-Michel Basquiat, Alexander Calder, Nicolas de Staël, Jean Dubuffet, Joan Miró, Joan Mitchell, Pablo Picasso, Pierre Soulages, Frank Stella and others. In 2006, he co-founded the Pavillion of Art and Design, an art fair that has become a key fixture in the arts world calendar in both Paris and London, in the form of PAD Paris and PAD London. In 2010 he joined forces with Leslie Waddington to found the Waddington Custot Galleries. Following from his experiences in Paris and London, in terms of the exhibition programme for the Custot Gallery in Dubai, he aims to offer a comprehensive overview of the international contemporary art scene to both the Dubai audience and those passing through.

Manika Dhama is an independent writer based in Dubai.

The World Meets Here will run at Custot Gallery, Alserkal Avenue, until May 7.

Wallpaper*

THE STUFF THAT REFINES YOU

A new conversation: Stéphane Custot on Dubai's emerging art markets

ART / 17 MAR 2016 / BY MYRNA AYAD



Stéphane Custot, the French art-dealer and gallerist, opens his Dubai outpost with a 'The World Meets Here', pictured. *Photography courtesy of Custot Gallery Dubai*

▶ ↻ ■■■ 1 OF 7

INFORMATION

'The World Meets Here' runs until 7 May. For more information, visit the [Custot gallery website](#)

ADDRESS

Alserkal, Avenue Unit No. 1-84
Street 6A, AL U.A.E, Dubai

Stéphane Custot's got a sense of optimism about him that is envious, but also infectious. Construction delays and an apartment in flames on New Year's Eve in Dubai's The Address aside, the French-born dealer says there is a gap in the Dubai art market for Contemporary Western art and he's here to fill it.

He oozes matter-of-factness and says buoyant things like: 'What's happened until now is the past. What's important especially here in Dubai is what's happening now and what's happening next,' and 'To be an art dealer is to be intuitive, it's not to be reasonable.'

It was intuition, admits Custot, that first led him to Dubai just over two years ago. It was Alserkal Avenue, Dubai's preeminent art district, that convinced him to set up an outpost in the Arab world after 25 years of operating from Europe.

Marc Quinn, Ian Davenport, Bernar Venet, Pablo Reinoso and Fabienne Verdier all took time out of their busy schedules to show their new Dubai dealer some support at his inaugural show, 'The World Meets Here'. The space is marvellous, all 700 sq m of it enveloped in nine-metre-high ceilings. This is what Dubai can do that London can't: large-scale sculpture and a new conversation.

With the region in flux courtesy of a plunge in oil prices and a war with Yemen, finance is the name of today's game, but Custot retorts: 'When you have the best thing, you always find a client.' What about Custot's blue chip art and its hefty price tags? 'Of course there's no market for Western art here because there's no dialogue yet.'

FONDATION HENRI CARTIER BRESSON

PARIS

L'OBS

SORTIR



LE CHOIX DE L'OBS

Cartier-Bresson en Chine

HENRI CARTIER-BRESSON. CHINE 1948-1949/1958, FONDATION HENRI-CARTIER-BRESSON,
79, RUE DES ARCHIVES, PARIS-3^e. JUSQU'AU 9 FÉVRIER.
CATALOGUE: FONDATION HCB/DELPIRE, 288 P., 65 EUROS.

Lorsque le magazine « Life » propose à Henri Cartier-Bresson d'effectuer un reportage en Chine, le photographe se trouve déjà en Asie (il a notamment couvert les funérailles de Gandhi). La situation dans l'empire du Milieu est explosive, les troupes du Kuomintang battent en retraite face à l'avancée des troupes de l'Armée populaire de Libération. De décembre 1948 à fin août 1949, le photographe de la toute jeune agence Magnum (dont Cartier-Bresson est l'un des cofondateurs) est aux premières loges de l'effondrement du pays. Il est à Shanghai, à Pékin, à Nankin (où il assiste à l'arrivée des troupes maoïstes). Que voit-il ? Cette formidable exposition (accompagnée d'une publication tout aussi remarquable) livre sans détour le regard que porte le photographe sur un monde en décomposition : Cartier-Bresson saisit la misère, le désarroi, l'insolite. C'est l'image du petit garçon qui traîne un cul-de-jatte sur un chariot, c'est celle de ces anonymes dont on ne voit que les mains échanger des pièces d'argent (cette photo-là, c'est un tableau !), c'est l'étonnant spectacle des curieux qui dévorent des yeux le cortège des soldats « libérateurs ». Leur succèdent les clichés des premiers défilés où les

« chiens impérialistes » sont consués tandis que les guichets des banques sont pris d'assaut au moment de la « ruée vers l'or ». Ces photographies, dont plusieurs sont devenues emblématiques, portent la griffe du style Cartier-Bresson, incisif, précis qui n'ignore ni l'humour ni la poésie (*ci-dessus, l'entrée d'une taverne à Pékin, décembre 1948*). Dix ans plus tard, le photographe retrouve la Chine au moment du « Grand Bond en avant », pendant l'année 1958. Lors de son périple, il est accompagné d'un « guide ». Cette fois, son regard est orienté vers les réalisations spectaculaires que le régime de Mao entend faire valoir (aciéries, construction de barrage). Mais l'œil du photographe ignore la propagande : il reste à hauteur d'homme. Fruit d'un travail exigeant, cette exposition a été conçue à partir des archives de la fondation HCB. La démarche du photographe, révélée par une importante documentation, est suivie pas à pas, depuis les circonstances des prises de vue jusqu'à leur publication (et leur mise en scène) dans les grands magazines de l'époque, comme « Life » et « Paris Match ». Il faut vraiment aller voir la Chine de Cartier-Bresson !

BERNARD GÉNIÈS



THE ART NEWSPAPER *DAILY*

MARDI 14 JANVIER 2020 / NUMÉRO 405 / 1€



À PARIS, LA RÉVOLUTION CHINOISE DE CARTIER-BRESSON P.3



PHOTOGRAPHIE
LES 25^E RENCONTRES
DE BAMAKO CÉLÈBENT
LA DIVERSITÉ AFRICAINE P.5



ART ANCIEN
UNE ŒUVRE D'ALBRECHT
DÜRER DÉCOUVERTE EN
LA CATHÉDRALE DE VIENNE ? P.8

MUSÉE
LE CENTRE POMPIDOU
DÉVOILE SES NOUVELLES
ACQUISITIONS P.8

ART CONTEMPORAIN
CASSANDRE CECHELLA
REMPORTE LE PRIX
DU CENTRE D'ART
CHASSE-SPLEEN P.8

MÉCÉNAT
DES ÉCOLOGISTES
DÉNONCENT À NOUVEAU
LES LIENS ENTRE BP
ET LE BRITISH MUSEUM P.9

À PARIS, LA RÉVOLUTION CHINOISE D'HENRI CARTIER-BRESSON

La Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris, présente une partie du reportage réalisé par le Français dans l'empire du Milieu avant l'instauration du régime communiste, acmé de sa carrière de photoreporter.

Par Natacha Wolinski



Henri Cartier-Bresson, *Tôt le matin, dans la Cité interdite*, dix mille nouvelles recrues sont rassemblées pour former un régiment nationaliste. Pékin, décembre 1948. © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

À l'heure où la Chine s'appête à devenir la première puissance économique du monde, il est passionnant de faire un retour sur l'histoire et de revisiter ce que furent les années inaugurales de cet empire du Milieu aux visées hégémoniques. À cet égard, Henri Cartier-Bresson est un guide précieux. Le photographe a fait deux séjours en Chine. Le premier naît d'une commande, par le magazine américain *Life*, d'un reportage sur les « derniers jours de Pékin » avant l'arrivée des troupes maoïstes. Venu pour deux semaines, le photographe restera dix mois, de décembre 1948 à septembre 1949, documentant la période de la chute du Kuomintang et de l'instauration du régime communiste.

L'autre séjour – de quatre mois – est effectué dix ans après. De juin à octobre 1958, le photographe français explore un pays nouveau, placé sous le signe du « Grand Bond en avant » de Mao Zedong. Pour la première fois, la Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris, consacre l'intégralité de ses espaces au maître tuteur des lieux, réunissant plus de 150 tirages originaux ainsi que de nombreux documents d'archives. *« Il y a trois ans, lorsque je me suis plongé dans les archives, j'ai découvert une documentation exceptionnelle: les consignes très précises du magazine Life, les lettres de Cartier-Bresson adressées à sa famille, ses notices tapuscrites envoyées à Magnum pour aider à la rédaction des légendes de ses photos. Il est rare de disposer d'autant d'éléments dans le monde du photojournalisme, confie Michel Frizot, commissaire de l'exposition avec Ying-Lung*

Su. Cette documentation, ainsi que la richesse du fonds photographique, m'ont permis de comprendre comment, après ce travail de 1948-1949 en Chine, Cartier-Bresson est devenu une référence majeure du photojournalisme. »

Fondée sur un parcours chronologique, l'exposition associe des images célèbres, comme celle du « Gold Rush » à Shanghai, où l'on voit des foules se bousculer devant les banques pour acheter de l'or, et d'autres clichés inédits. À la fois sobre et foisonnante, elle révèle surtout que l'instauration d'un nouvel ordre en Chine correspond, dans la carrière de Cartier-Bresson, à un renouveau dans sa propre pratique photographique. Lorsqu'il se rend en Chine, le photographe a 40 ans. Malgré sa notoriété artistique après son exposition au MoMA de New York en 1947, il n'est pas à cette époque considéré comme un photoreporter. Son ami Robert Capa, avec qui il a fondé depuis peu l'agence Magnum Photos, est le premier à lui enjoindre

d'oublier ses manières de « *petit photographe surréaliste* » et de professionnaliser son regard. Le séjour de 1948-1949 en Chine est donc son premier reportage, sa première « *story* » si l'on considère la requête de *Life*, qui souhaite un sujet complet sur une Chine séculaire en train de basculer vers un nouvel ordre. Ce qui frappe, c'est la façon dont Cartier-Bresson détourne en partie l'esprit de la commande et conserve sa légendaire liberté d'action. « *Il ne cherche pas à faire une « picture story ». Il continue de travailler « photo par photo ». Sa méthode est celle de la multiplication des images « significatives ». À charge pour Magnum de constituer des « stories » à partir des rouleaux de pellicules qu'il envoie. Lui ne voit jamais ses images. C'est le personnel de Magnum qui constitue des ensembles après coup* », précise Michel Frizot.

Et la recette marche. Car s'il traque les scènes du quotidien qui en disent long sur la détresse ou la brutalité des temps qu'il traverse – une distribution de riz pour enfants malnutris, des liasses de billets suspendues à un guidon de vélo, une parade contre la spéculation, une autre contre l'inflation, le pillage d'une manufacture de coton, des femmes et des hommes fouillant dans un dépôt d'ordures –, il garde cette capacité à toujours faire un pas de côté et composer des images d'une poésie ou d'un humour sauvages. Comme ce cliché, pris dans un cirque, d'un public de soldats maoïstes fasciné par un paon, qui pourrait bien constituer l'allégorie d'une Chine prête à adouber quiconque faisant la roue. Sur les 5 000 prises de vue qu'il a faites en 1948-1949, Henri Cartier-Bresson validera, bien des années plus tard, 500 photographies. « *10 % de réussite en photojournalisme, c'est énorme. Ce reportage est son premier et il marque d'emblée l'apogée de sa carrière de reporter, même s'il en a réalisé d'autres marquants ensuite à Cuba ou à Moscou*, observe Michel Frizot. *Jamais il n'a atteint ce degré d'acuité dans la composition comme dans la façon de montrer l'état d'une société, dans sa dimension sociale, politique ou culturelle* ».

« **Henri Cartier-Bresson, Chine 1948-49/58** », jusqu'au 2 février, Fondation Henri Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, 75004 Paris, www.henricartierbresson.org

Catalogue : *Henri Cartier-Bresson, Chine 1948-49/58*, par Michel Frizot et Ying-Lung Su, éd. Delpire, 288 p., 65 euros.



Henri Cartier-Bresson, *Gold Rush. En fin de journée, bousculades devant une banque pour acheter de l'or. Derniers jours du Kuomintang, Shanghai, 23 décembre 1948.* © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos



Henri Cartier-Bresson, *Construction de la piscine de l'Université de Pékin par les étudiants, juin 1958.* © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

EL  MUNDO

HOJA n.º 28

P A P E L

F O T O G R A F Í A

EL MUNDO.
MARTES 24 DE DICIEMBRE DE 2019HISTORIA
DE UN ICONO
DEL **CARTIER-BRESSON Y
LA FIEBRE DEL ORO**
PERIODISMOPOR IÑAKI
GIL PARIS

Diciembre de 1948, los comunistas de Mao están a punto de hacerse con toda China. *Life* tiene un encargo para Henri Cartier-Bresson, «pequeño fotógrafo surrealista», según Robert Capa. Ilustrar un reportaje que ya tiene título: *La última vez que vimos Pekín*. A la vuelta, para en Shanghái y tropieza con una historia: el dinero no vale nada y hay que cambiarlo por oro. Tira dos carretes de 36 fotos. La última imagen, a la que no da importancia, lo consagrará mundialmente como reportero y lo convertirá en un icono del fotoperiodismo. *Gold rush*. La fiebre del Oro.

No es extraño que la Fundación que lleva su nombre la haya utilizado como emblema de una exposición dedicada a sus dos viajes a China. El iniciático iba a durar dos semanas; se quedó 10 meses. El segundo, cuatro meses en 1958 de la mano de comisarios del Partido Comunista Chino. En este último utilizó 376 rollos de película. En el primero, 162. Todos los contactos, todas las notas, sus cartas enviadas y recibidas y ejemplares de las revistas donde aparecieron las imágenes están en los archivos del centro parisino.

El gran reportaje de Cartier-Bresson. La Fundación del fotógrafo francés muestra íntegro su trabajo en los últimos días de la China nacionalista, desde los momentos de pánico en Shanghái hasta la nostalgia de Pekín en vísperas de la llegada del ejército de Mao, cuando su historia de refinamiento languidecía



Henri Cartier-Bresson, en China, en 1948. MAGNUM

Esa documentación permite conocer al detalle el «instante decisivo» que transformó a un fotógrafo artista en reportero e impulsó su mirada humanista, humilde y empática como estándar de la profesión.

Estamos en el Shanghái

cosmopolita de 1948 que (sólo) tiene cinco millones de habitantes. El Gobierno nacionalista del Kuomintang se bate en retirada frente a los comunistas de Mao Zedong. Para dar confianza a la población, decide que los ciudadanos

pueden convertir en oro su moneda, el yuan de oro. Es noviembre y no pone límites. Error. El 14 de diciembre lo restringe a 188 gramos por persona. Al día siguiente a 37,5 gramos por persona... cada tres meses. La moneda se derrumba. El pánico llega a Shanghái el 22 de diciembre donde la gente desafía el toque de queda para no perder su sitio en la cola. El 23, miles de personas se agolpan en el Bund, donde están todos los bancos.

Y también las oficinas de *Life*. Cartier-Bresson va al despacho de la revista americana, que vende cinco millones de ejemplares cada semana. Ve las aglomeraciones, le parecen las habituales. Lo contará en su descripción del carrete 294 cuando lo mande a revelar a la sede de Magnum en Nueva York:

«Subí a la oficina de *Life* a hacer una llamada de teléfono. En la puerta siempre hay gente esperando para cambiar oro en el banco de al lado pero la multitud era más grande». A la salida, por fin, se da cuenta de que sucede algo inusual: «No podía bajar al portal, la escalera está llena de gente. Imposible pasar».

Sus notas para las tomas 26 a 31 de este rollo son vistas de la aglomeración desde una ventana. En las fotos 32, 33 y 34 narra que en el callejón entre dos inmuebles hay cola en los dos sentidos, lo que origina incidentes. La 35 es una vista de calle desde el portal donde pasará hora y media. Observará que la policía no actúa con dureza y que un agente salpica agua de un charco a los que esperan (foto 36).

Cambia de película. Carrete 295. Más colas. Dos mujeres que recogen objetos perdidos en el tumulto como zapatos y paraguas (fotos 10 a 14), un hombre se masajea el pie lesionado (20 a 23). En las notas para las imágenes 33 a 35 especula acerca de si en las filas hay gente recrutada por las sociedades secretas y

añade: «Ese día, más tarde, seguía habiendo colas».

Fue su última anotación porque las fotos 36 y 37 (los rollos eran de 36 pero a veces cabía una fotografía extra) no fueron descritas por su autor.

Pero eran las buenas. Sobre todo la última donde se percibe la tensión, los empujones y donde varios de los protagonistas miran a la cámara, algo que se evitaba siempre. El reportero no estuvo en el filo dramático de la noticia (ese día, en Shanghái hubo siete muertos) pero captó la angustia, la desesperación. Una mención de su texto inspiró el título: *gold-rush-queue*, la cola de la fiebre del oro.

Fundó un «nuevo estilo, menos noticioso, más poético y distanciado, atento a las personas, a las preocupaciones individuales, a las miradas tanto como a los encuadres», escriben Michel Frizot y Ying-lung Su, comisarios y autores del catálogo de la exposición. Cartier-Bresson lacónico, resumió: «Yo me ocupé casi únicamente del hombre».

Life publicó el 17 de enero de 1949 la foto en una doble página con otras dos imágenes. Las únicas dramáticas. Un pie con título, *La fiebre del oro china*, y subtítulo, *El avance de los rojos lleva el pánico a Shanghái*.

Cinco días después, apareció en la revista favorita del autor, *Illustrated* de Londres: «La ciudad de la desesperación». En el texto se leía: «Siete personas murieron pisoteadas», dando a entender que había sido allí. Peor aún, la revista *Noir et blanc* se inventaba que «la muchedumbre, alocada, buscaba autorización para el último tren». *Paris Match* la llevó a su portada en su primer número, el 29 de marzo. El pie precisaba que la moneda china había perdido en seis meses el 99,5% de su valor.



Y así fue como el fotógrafo discreto que procuraba ser invisible sobre el terreno, la «libélula inquieta» como le llamó Truman Capote, disparó una foto legendaria. Tenía 40 años y, como quien dice, debutaba en el fotoperiodismo. Por la puerta grande.

Sin embargo, hay un Cartier-Bresson antes de China. Francés, hijo de industriales con gobernanta doméstica que le enseñaba inglés, quiso ser pintor y se movió en ambientes surrealistas. Fue de los primeros en elegir la Leica. Convirtió sus viajes diletantes en reportajes.

Le Journal
des Arts

HCB, RETOURS EN CHINE

La Chine de Cartier-Bresson présentée dans la fondation du photographe révèle l'importance d'un aspect de son travail peu montré

PHOTO

Paris. Depuis la parution de *D'une Chine à l'autre* chez Robert Delpire en 1954, avec une préface de Jean-Paul Sartre, aucun ouvrage n'est revenu sur les photographies prises par Henri Cartier-Bresson au cours de son premier voyage dans ce pays en 1948-1949, excepté le « Photo Poche » *L'Autre Chine* (Actes Sud) en 1999, qui reproduit des photographies pour la plupart déjà référencées. C'est ce constat qui a conduit l'historien Michel Fricot et Yin-lung Su à revenir sur le sujet. Leur recherche, entreprise dans les archives de la Fondation Henri Cartier-Bresson sur les deux séjours du photographe en Chine, ainsi que dans la presse chinoise et taïwanaise de l'époque, donne aujourd'hui lieu à une exposition à la Fondation accompagnée d'un

ivre (éd. Delpire). Un résultat passionnant, non seulement pour ces photographies pour la plupart jamais montrées, mais aussi parce que ce qui est raconté du photographe devenu photoreporter du changement de régime en Chine.

Le premier voyage en Chine d'Henri Cartier-Bresson a lieu peu de temps après la création de l'agence Magnum et dans la foulée de son voyage en 1947 au Pakistan, Cachemire, en Inde et Birmanie avec sa première épouse Carolina Jeanne de Souza-Ijke, dite « Eli ». Celle-ci lui sert d'interprète et de guide. La publication par *Life* de ses images sur les funérailles de Gandhi inaugure une collaboration avec le célèbre magazine illustré américain, qui lui offre de couvrir à Pékin en décembre 1948 la chute du gouvernement nationaliste dirigé par le Kuomintang de Tchang Kaï-chek et l'arrivée

Henri Cartier-Bresson, *Meeting culturel au Canidrome de Shanghai, 4 juillet 1949.*
© Fondation Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos.



au pouvoir de l'armée de libération menée par Mao Zedong. Le séjour qui ne devait durer que deux semaines se prolongea jusqu'en septembre 1949 et occasionna 162 rouleaux accompagnés chacun de copieuses notices rédigées sur place en anglais par Cartier-Bresson à l'attention de Magnum.

Premiers portraits de Mao

De cette production, le photographe a retenu à peine 10 %, soit un peu plus de 500 vues ; il a détruit lui-même le reste ou a expressément demandé qu'on le détruise. Seize ans après sa disparition, les 140 images retenues relatent les

derniers moments de la Cité interdite et de l'armée impériale, mais surtout l'extrême dénuement d'un peuple dont témoignent scènes de rue et échoppes. Shanghai, où le photoreporter se replie, présente le visage d'une ville occidentalisée mais tout aussi contrastée, où les réfugiés affluent. Le désarroi pointe à travers ses images légendaires sur la cohue provoquée par des Chinois qui tentent de changer quelques billets contre de l'or (voir le *Gold Rush*). L'arrivée des soldats de l'Armée populaire de libération fait apparaître les premiers slogans et portraits de Mao, des défilés aussi dont les chemises

blanches et vêtements taillés à l'identique illustrent les changements en cours. Eli l'accompagne, le seconde. Elle n'est certainement pas étrangère au reportage réalisé à Hangzhou, haut lieu de pèlerinage bouddhiste. Chaque photographie est un monde en soi. Les images, très « Cartier-Bresson » dans leur cadrage, dans leur densité et leurs associations ne se départissent pas d'un goût pour le cocasse, le poétique ou les collisions de sens chères aux surréalistes.

Le retour en Chine dix ans plus tard donne lieu à des images d'une population au travail pour bâtir des barrages, construire des usines ou des universités. Les déplacements sont encadrés, les légendes neutres et la vision très factuelle. « *La Chine de 1958 doit essentiellement être vue dans la ligne politico-sociale procommuniste de Cartier-Bresson amplifiée dans l'après-guerre* », souligne Michel Frizot. Vision à laquelle souscrira Jean-Paul Sartre sans l'ombre d'un doute.

CHRISTINE COSTE

HENRI CARTIER-BRESSON, CHINE 1948-1949/1958, jusqu'au 2 février 2020, Fondation Henri Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, 75003 Paris.

Sur les pas exacts de Cartier-Bresson en Chine

PHOTOGRAPHIE L'exposition de la Fondation HCB est une leçon absolue de photoreportage, d'histoire sur le vif et de talent.

VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle

Cartier-Bresson en Chine, c'est un monument photographique. Envoyé, le 25 novembre 1948, par le magazine américain *Life* couvrir « les derniers jours de Pékin » avant l'arrivée des maoïstes, il y réalisera le prototype parfait du photoreportage. Humain, significatif, sérieux, objectif, intuitif, précis, inspiré. Une somme d'événements, du plus modeste au plus symbolique, pris au vol de l'histoire qui deviendront parmi ses clichés les plus célèbres (la bousculade si graphique de *Gold Rush à Shanghai*, sur laquelle il tombe par hasard). Venu pour deux semaines, HCB y restera dix mois assez chaotiques, douze jours seulement à Pékin, puis autour de Shanghai. Il assiste à la chute de la ville de Nankin tenue par le Kuomintang. Il est contraint de rester à Shanghai sous contrôle communiste pendant quatre mois. Il quitte la Chine quelques jours avant la proclamation de la République populaire de Chine, le 1^{er} octobre 1949. Soixante-dix ans après, alors que la Chine célèbre durement cet anniversaire et défend d'une main de fer son idéologie, ce reportage sur les débuts d'une utopie est un état des lieux extraordinaire.

Acuité des images

La propre légende de Cartier-Bresson (1908-2004) est née là, sur les pas de ces Chinois encore en robe traditionnelle qui font leur gymnastique comme un ballet dans les jardins de Tai Miao à Pékin en décembre 1948. Le regard incisif de ce promeneur lucide est le fil rouge de ce long voyage. Il est reconstitué à la Fondation HCB en une carte, sommaire et explicite, et surtout 114 tirages originaux de 1948-1949. Les plus extraordinaires par leur liberté et leur actualité au cœur d'un pays digne de Tintin et du *Lotus bleu* (prépublié en noir et blanc en 1934-1935 dans les pages du *Petit Vingtième*). S'y ajoutent 40 tirages de 1958 où le contrôle du pouvoir sur la nation et sur le photographe aseptise déjà les images qui ont ce côté lisse de la propagande officielle.

Les compléments de très nombreux documents d'archives que les deux commissaires, Michel



Frizot et le Taiwanais Ying-hung Su, ont explorés, reconstituant l'apreté d'un reportage en archéologiques du XX^e siècle.

« En feuilletant *D'une Chine à l'autre*, publié en 1954 par Robert Delpeire avec une préface de Jean-Paul Sartre, nous avons réalisé que rien n'avait été fait sur ce sujet depuis », nous explique Michel Frizot, théoricien de la photographie et pionnier de sa reconnaissance. « Le point de vue sur cette somme photographique est très différent aujourd'hui, surtout à la lumière de ce qu'est devenue la Chine et des événements qui s'y passent. En nous plongeant dans notre sujet, nous avons découvert avec surprise une documentation extraordinaire à la Fondation HCB. Et des œuvres à reconsidérer, oubliées depuis les années 1950, voire inédites. Juste pour la période Chine, il y a plus de 500 tirages originaux différents, tirés à l'époque, validés par Cartier-Bresson, parfois diffusés dans des publications elles-mêmes oubliées. » Cette mine d'in-

Un visiteur de la Cité interdite, Pékin, décembre 1948 (à gauche).
En fin de journée, bousculades devant une banque pour acheter de l'or. Derniers jours du Kuomintang, Shanghai, 23 décembre 1948.



formations les a occupés deux ans. Son reportage est soumis à une suite de hasards et d'échecs, notamment pour passer au-delà des lignes communistes (après une tentative ratée, il est reclus cinq semaines dans un village perdu des environs de Sandong sans pouvoir faire aucune photo).

« Cartier-Bresson est loin de Magnum [l'agence qu'il a cofondée dix-huit mois plus tôt à New York, NDLR]. Il est obligé d'envoyer ses pellicules sans même voir ses photos. Donc de rédiger des notices pour chaque rouleau envoyé, indiquant son contenu, signalant quelles photos pouvant faire l'objet d'un tirage, préparant ainsi la rédaction des légendes par Magnum. Cette documentation n'existe que pour la période Chine, exceptionnelle à tous points de vue, les circonstances politiques comme les conditions de travail. » Magnum lui enjoint par lettre d'arrêter d'écrire à la main, car le résultat est illisible. Robert Capa, le photographe hongrois avec lequel il a fondé Magnum, lui conseille de se « pêcher une secrétaire » pour taper ses notices à la machine.

Ce sera vraisemblablement Ratna Mohini, danseuse javanaise et sa

première épouse (1937-1967), qui l'accompagne pendant tout son périple en Asie, d'Inde en Indonésie, de 1947 à 1950. Le photoreportage a une bien autre échelle qui explique l'acuité de ses images et la précision des textes. « Ancien curieux du palais impérial au début du XX^e siècle. On a glissé un billet pour faciliter la photo, écrit HCB à Pékin en décembre 1948. Le corps d'un bébé mort, abandonné sur le sol, enveloppé dans un tissu rouge », préchète-t-il depuis Shanghai le même mois, alors que la photo est en noir et blanc. « Un aveugle est guidé par un enfant tenu en laisse, Hangchow, début avril 1949 », note-t-il en voyage dans ce centre historique des pèlerinages bouddhistes.

Ses images sont extraordinaires, comme cette longue file d'hommes pressés sur une digue à Nankin en avril 1949 qui « attendent d'embarquer pour Pukow, maintenant contrôlée par les communistes ». À leurs pieds, les chaînes s'entremêlent comme des serpents de métal. L'instant décisif, assurément. ■ « Henri Cartier-Bresson, *Chine 1948-49/1958*, à la Fondation HCB, Paris 3^e, jusqu'au 2 février. Catalogue, éditions Delpeire, 150 photos, 65 €. »

Un héritage bien digéré

Y a-t-il une place pour les photographes français après la génération des humanistes ? C'est la question que pose Michel Poivert dans ce beau livre intitulé *50 ans de photographie française de 1970 à nos jours* (Textuel, 59 €). Comme le montre l'exposition consacrée à Henri Cartier-Bresson,

l'héritage des maîtres, de HCB à Doisneau en passant par Marc Riboud ou Boubat, est écrasant. Ecrasant au point peut-être d'avoir éclipsé ce qui est venu ensuite, écrit le spécialiste. Il entend proposer une anthologie exhaustive de cette nouvelle école française qui réapprivoise le reportage, flirte avec

l'artifice, s'adapte à la disparition de la presse et à l'émergence de l'art contemporain produisant une « contorsion générale au charme singulier », selon l'auteur. À voir, des dizaines de clichés signés Depardon, Pernot, Huguier, Sarfati, Thirion et bien d'autres. La réponse est éloquent : la place a été prise ! F. D.

IDEAT

ID-AGENDA EXPOS

Cartier-Bresson et Depardon, sur la route

Par Sabrina Silamo



L'un aurait plus de 110 ans, l'autre vient de fêter ses 79 ans. Une génération sépare ces deux grandes figures de la photographie française. Le premier, Henri Cartier-Bresson, a fondé, en 1947, Magnum Photos, la plus prestigieuse des agences à laquelle le second, Raymond Depardon, adhère en 1979. Deux expositions, l'une à Paris et l'autre à Pau, leur rendent hommage.

Un an après son déménagement du quartier de Montparnasse vers celui du Marais, la Fondation Henri Cartier-Bresson consacre l'entièreté de son nouvel espace au photographe qui, armé de son Leica, voyagea aux quatre coins de la planète. Du Mexique aux États-Unis, il savait fixer à la sauvette l'essentiel d'une scène, le merveilleux du quotidien : des vendeuses de journaux endormies, un badaud se saisissant d'une loupe lors du couronnement du roi George V, des baigneurs profitant de leurs premiers congés payés... En 1948, Cartier-Bresson couvre la chute du Kuomintang en Chine, pays où il retournera, une décennie plus tard, à l'occasion du neuvième anniversaire de la République populaire. Ce sont ces deux moments clés de l'histoire de l'empire du Milieu, l'instauration du régime communiste et le Grand Bond en avant de Mao Zedong, que cette exposition présente en 154 tirages originaux, accompagnés de nombreux documents d'archives.

Si Cartier-Bresson est surnommé « l'Œil du siècle », Raymond Depardon en est « le Regard ». En témoignent les clichés extraits de son ouvrage *Errance* (éditions du Seuil, 2000) et sélectionnés pour une exposition dans la capitale du Béarn. Toutes ces images en noir et blanc – unies par un même format – montrent des paysages, qui se résument à des lignes de fuite prises au Japon, au Mexique, en Allemagne, en Italie ou aux États-Unis. Dans le désert californien ou au cœur de la frénésie new-yorkaise, à Times Square, chacune des étapes ressemble à un lieu de solitude. Car, au-delà de l'errance, elles racontent un voyage introspectif, « *forcément initiatique* », déclarait alors le reporter. Une manière bien personnelle de parler du monde, extérieur et intérieur à la fois.

1/ Célébrations du 9^e anniversaire de la République populaire, Pékin, 1^{er} octobre 1958. © FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON / MAGNUM PHOTOS 2/ Parc national des Badlands, Dakota du Sud, USA, 1999. © RAYMOND DEPARDON / MAGNUM PHOTOS

« HENRI CARTIER-BRESSON : CHINE 1948-49 / 1958 ». À la Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris (11^e), jusqu'au 2 février 2020. Henricartierbresson.org

« ERRANCE, RAYMOND DEPARDON ». Au Parvis 3, avenue Louis-Sallenave, à Pau (64), jusqu'au 15 janvier 2020.

DER SPIEGEL

Kultur

»Man sollte das Denken gar nicht erst vor neun Uhr morgens beginnen.« ▶ S. 120



Cartier-Bresson-Foto aus Shanghai

HENRI CARTIER-BRESSON / MAGNUM PHOTOS

Ausstellungen

Momentaufnahmen

● Am 25. November 1948 erreicht ein Telegramm den französischen Fotografen Henri Cartier-Bresson, der sich mit seiner Frau gerade in Burma, heute Myanmar, aufhält. Die Agentur Magnum bittet ihn, für das US-Magazin »Life« nach China zu fahren, um dort über die letzten Tage Pekings vor der bevorstehenden Machtübernahme durch die Kommunisten zu berichten. Cartier-Bresson bleibt zwölf Tage in Peking, dann reist er weiter nach Shanghai und beschließt dort, den historischen Umbruch langfristig zu dokumentieren. Fast ein Jahr lang wird er in China bleiben, kaum vorstellbar im heutigen Reporterleben. Es ist eine Zeit, die seinen Stil prägen wird, seine ewige Suche nach dem einen entscheidenden Moment, so kurz er auch sein mag. China habe aus Cartier-Bresson erst den Reportagefotografen gemacht, der er für den Rest seines Lebens gewesen sei, sagt Michel Frizot, der Kurator der Ausstellung, die jetzt in Paris zu sehen ist (»Chine 1948–1949. 1958«, in der Fondation Cartier-Bresson; bis 2. Februar 2020).

Eines der beeindruckendsten Fotos zeigt Menschen, die sich in einer Warteschlange verzweifelt aneinanderklammern, als wollten sie nicht ihren Platz verlieren. Sie stehen Schlange vor einer Bank in Shanghai, weil sie aufgrund der Inflation ihr Geld in Gold umtauschen wollen. Es ist einem Zufall zu verdanken, dass dieses Bild existiert. Auf der Filmrolle trägt es die Nummer 37, eigentlich gibt es nur Platz für 36 Fotos. Cartier-Bresson sah – auch das ist heute kaum vorstellbar – keine einzige seiner Aufnahmen, bevor er sie nach New York schickte. In Notizen kommentierte er, was er fotografiert hatte: ungewöhnliche Einblicke in den Alltag Chinas während einer politischen Zeitenwende. Kinder in zerrissenen Hosen, die um eine Portion Reis anstehen. Abgeordnete der nationalistischen Kuomintang-Partei, die mit dem Tennisschläger unter dem Arm auf ihren Abflug warten. Lauter kleine, entscheidende Momente. BSA

BeauxArts

EN COUVERTURE

Photographie

► PARIS / FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON

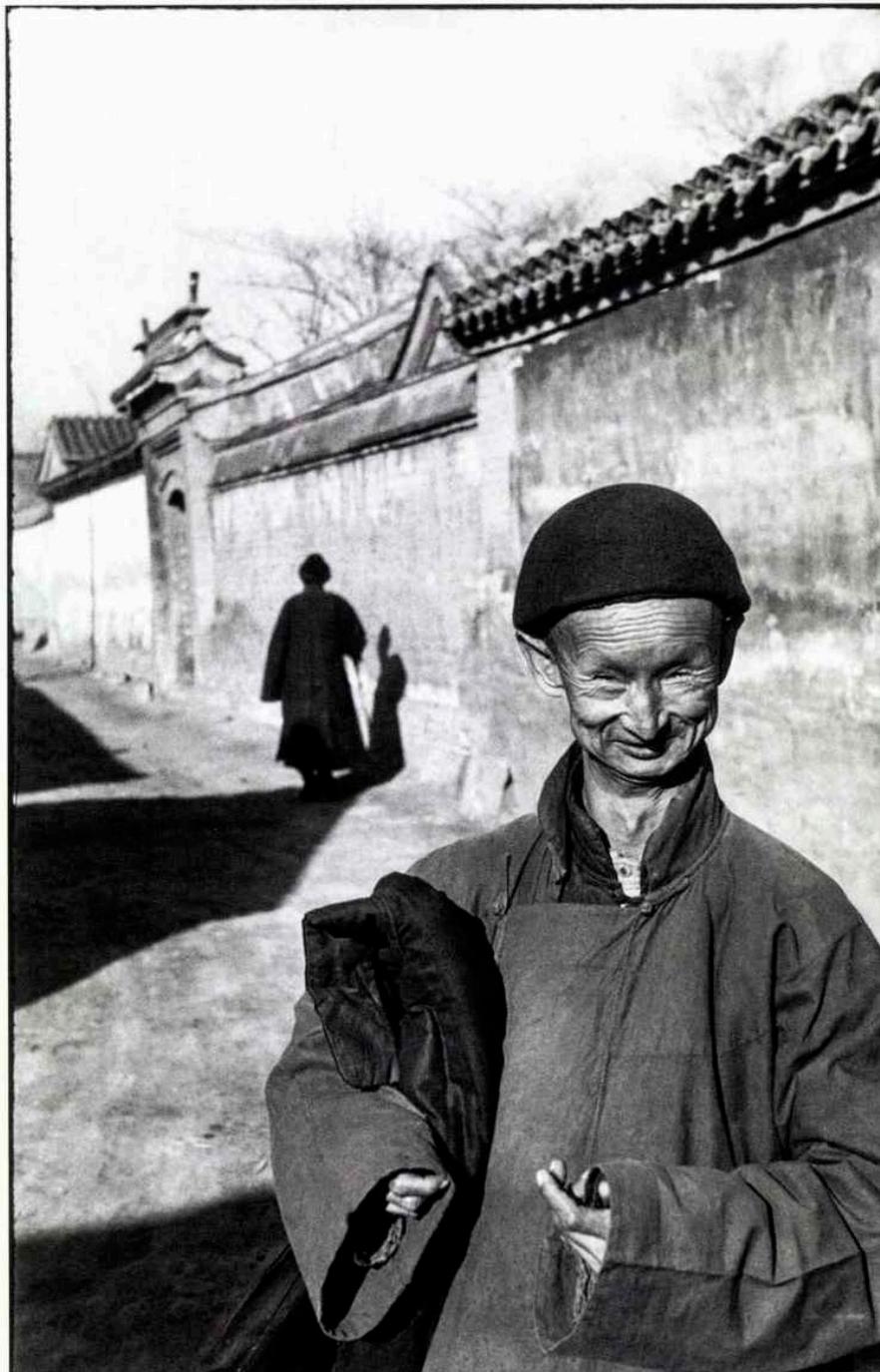
DU 15 OCTOBRE AU 2 FÉVRIER

Cartier-Bresson raconte la Chine

Tout un pays, un continent même, sur le point de vaciller... Alors que les troupes de Mao approchent, Henri Cartier-Bresson est envoyé par le magazine *Life* pour saisir l'atmosphère des «derniers jours de Pékin». Il devait rester deux semaines, il rentrera dix mois après. Fasciné par les ruelles de Shanghai, témoin de la chute de Nankin, il capture le quotidien d'un peuple à l'orée d'une nouvelle ère, au sein des tavernes ou au cœur de la Cité interdite. Plus qu'un simple reportage, c'est un monument de la photo que réalise le tout nouveau cofondateur de l'agence Magnum. Bousculade devant les banques, marché noir de pièces d'argent, célébrations militaires: ses images deviennent très vite des icônes, et font le tour du monde des magazines. Le photographe retourne dix ans après dans une contrée métamorphosée par la dictature. Cette fois, il est complètement «encadré». Incité par le Parti à célébrer le «Grand Bond en avant», il parvient cependant à évoquer dans ses images le revers de la médaille. «L'instinct et la maîtrise des "images isolées" d'Henri Cartier-Bresson résumés dans un déclic l'état d'une société, intuition poétique dans laquelle il a toujours excellé», écrivent les commissaires de l'exposition, Michel Frizot & Ying Lung Su. E. L.

«Henri Cartier-Bresson
Chine 1948-1949 / 1958»
www.henricartierbresson.org

Henri Cartier-Bresson
Près de la Cité interdite, un simple d'esprit dont la fonction est d'accompagner les mariées en palanquin, Pékin, décembre 1948



FOTOFEVER

FOIRE DE PHOTOGRAPHIE CONTEMPORAINE

Profession **PHOTOGRAPHE**

Le magazine qui informe et défend les photographes professionnels !



© Denis Felix

FOTOFEVER

Fotofever Paris, la première foire internationale dédiée à la collection de photographie contemporaine, revient au Carrousel du Louvre du 8 au 11 novembre prochain.

Pour sa

7^e édition à Paris, Fotofever propose une expérience élargie aux 12.000 visiteurs attendus en accueillant un plus grand nombre de galeries exposantes – 100 galeries dont 2/3 de solo et duo shows – et d'artistes de tous horizons – 20 pays représentés – avec toujours la même ambition : faire découvrir la diversité de la photographie artistique et encourager la collection.

Dans le Grand Hall, Fotofever renouvelle sa scénographie innovante et fluide qui fait désormais sa spécificité, avec des stands très ouverts qui facilitent les découvertes et les rencontres. Véritable succès de l'édition 2017, l'appartement du collectionneur s'agrandit

cette année sur 400 m² et présente une sélection de photographies à moins de 5 000 € dans un intérieur scénographié. Fotofever collabore à nouveau avec la célèbre enseigne de design Roche Bobois pour aménager le lieu, qui incarne la mission de la foire.

Du nouveau cette année avec la Ruche, une section inédite de la foire composée de 40 « starter walls » : des murs à petit prix, permettant à de jeunes galeries d'accéder à leur première foire et aux plus établies de présenter leurs très jeunes talents. Autre nouveauté, le lancement de la première édition du « Young Talents Fotofever with Dahinden », un tremplin offrant à trois jeunes talents



© Liset Sanchez Galeries

de la photographie leur première exposition dans une foire internationale, produite par le laboratoire Dahinden.

En écho au programme culturel prévu dans les institutions parisiennes pour célébrer le 160^e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et le Japon, Fotofever met à l'honneur la fascinante scène photographique japonaise avec son programme Japonographie et accueille dix galeries basées au Japon.

Enfin, avec le programme « Start to collect » – la référence de l'initiation à la collection de photographie – Fotofever multiplie les initiatives pour les collectionneurs en herbe, comme pour les passionnés : les Talés permettront chaque jour aux visiteurs de participer à des discussions entre passionnés et experts sur des sujets liés à la collection de photographie ; le parcours initiatique avec une « art advisor » indépendante qui partagera ses coups de cœur pour qui désire commencer à acheter de la photographie de collection ; le guide distribué à tous les visiteurs fournira les indispensables pour qui veut découvrir la photographie et la collection ; l'appartement du collectionneur et comme toujours, tous les prix seront affichés à côté des œuvres. ♦ E.G.

Infos pratiques

Foire du 8 au 11 novembre 2018
Carrousel du Louvre
99 rue de Rivoli – 75001 Paris
De 11h à 20h / 18h le dimanche.
Plein tarif : 20 € / Tarif réduit : 12 €
www.fotofever.com

Fotofever fait partie du programme « À Paris pendant Paris Photo » et des navettes gratuites seront mises en place entre le Grand Palais et le Carrousel du Louvre.

COLLECT
ARTS ANTIQUES AUCTIONS

Paris Photo & Fotofever
Duo classique pour ceux qui aiment la photo

Quatre jours d'art, en ce début novembre, Paris est une nouvelle fois la lieu de rendez-vous des collectionneurs européens de photographie, qui peuvent se rendre au prestigieux Grand Palais pour la plus grande Foire de photographie, Paris Photo et, au Carrousel du Louvre, au salon Fotofever, un peu plus moderne, mais également

Text: **JOHANNES**



Paris Photo, la plus grande foire internationale de photographie, se dit cette fois 100 galeries sur une de 30 jours. C'est bien d'être venu assister au Salon de Paris au Carrousel du Louvre, mais c'est aussi un événement qui se déroule dans le Grand Palais, et c'est là que se trouve la plus grande exposition de photographie jamais organisée en France. C'est là que se trouvent les œuvres de nombreux artistes, notamment de ceux qui ont marqué l'histoire de la photographie, comme Louis Braguer, Eugène Atget, Henri Cartier-Bresson, Jacques-Henri Lartéguy, Robert Doisneau, Raymond Depardon, etc.

un événement programmé comme prévu, car il n'y a pas de doute sur le succès de cette manifestation. C'est



en raison de cette programmation, les collectionneurs de prestige ne manquent pas de se rendre à Paris Photo, mais ils peuvent également se rendre à Fotofever, un salon plus moderne, mais également prestigieux. Le Carrousel du Louvre est le dernier site parisien de Paris Photo, mais ce n'est pas le seul. Il y a également des galeries et des salons à Paris Photo, mais ce n'est pas le seul. Il y a également des galeries et des salons à Paris Photo, mais ce n'est pas le seul. Il y a également des galeries et des salons à Paris Photo, mais ce n'est pas le seul.



100 galeries sur une de 30 jours. C'est bien d'être venu assister au Salon de Paris au Carrousel du Louvre, mais c'est aussi un événement qui se déroule dans le Grand Palais, et c'est là que se trouve la plus grande exposition de photographie jamais organisée en France.

à Paris
Grand Palais (Paris Photo) - Grand Palais - Carrousel du Louvre

à Paris
Grand Palais (Grand Palais) - Grand Palais

à Paris
Grand Palais (Grand Palais) - Grand Palais

Paris Photo

Grand Palais
Paris
www.parisphoto.com
du 01 au 11-11

Fotofever

Carrousel du Louvre
Paris
www.fotofever.com
du 01 au 11-11

IDEAT

Le Japon sous le prisme de Fotofever

Par Béatrice Andrieux

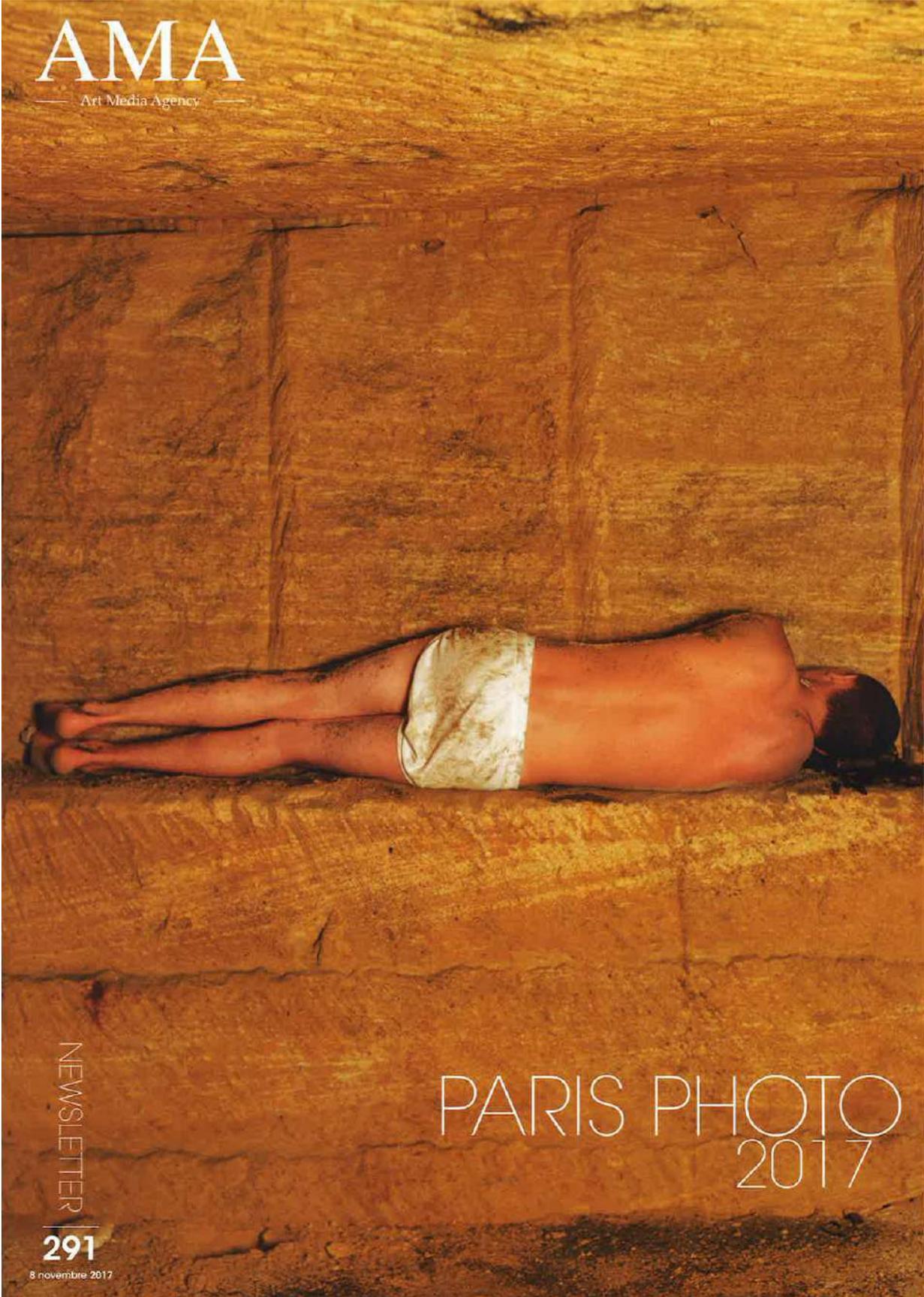


Pour sa 7^e édition, la foire parisienne met à l'honneur la photographie nipponne. Quatre jours pour découvrir la centaine de galeries du secteur général et dix galeries japonaises où prime l'éclectisme.

Depuis 2011, Fotofever propose un programme toujours plus étoffé. Cette année, les collectionneurs et amateurs de photographie contemporaine le trouveront aussi densifié que varié. Si la ligne éditoriale de la foire, fixée par sa fondatrice, Cécile Schall, reste identique depuis les débuts – rendre cette diversité accessible –, elle évolue dans ses axes. Parallèlement à « Start to Collect », le programme d'initiation à la découverte et à la collection photographique, Fotofever a développé depuis l'an passé « l'Appartement du collectionneur », qui permet à de jeunes passionnés de se projeter dans des univers domestiques où la photo et le design sont mis en valeur. Pour une petite partie du public, collectionner est déjà une habitude, pour les autres, le prix reste un obstacle. Avec des œuvres à moins de 5 000 €, beaucoup d'acheteurs ont pu dans ce contexte acquérir leurs premiers tirages. L'appartement fait donc son retour cette année, aménagé par Roche Bobois et scénographié par Yuki Baumgarten, la directrice artistique de la foire, qui a organisé six univers différents sur 300 m². Après la visite des stands des galeries internationales et françaises, on s'attardera sur les galeries japonaises, peu connues du grand public. À la Ginza Gallery G2, les paysages nocturnes de Shuji Kawano invitent à la contemplation quand les intenses clichés noir et blanc de Tatsunori Ehira, exposés à la Kichijoji Gallery, incarnent une vision plus classique du paysage et du portrait. L'univers évanescent de Kohei Koyama, à la Gallery Suchi, ou les écolières japonaises démultipliées de Daisuke Takakura, visibles à la Tezukayama Gallery, illustrent avec pertinence l'éclectisme de leurs auteurs. Couleurs éclatantes ou variations de noir et blanc, la photographie japonaise contemporaine continue d'exprimer sa diversité et sa créativité. Enfin, Young Talents Fotofever Prize, une nouvelle récompense, offre à trois jeunes talents la production de leurs tirages et la participation à une première exposition. Les travaux des lauréats, Martin Bertrand, Lina Benouhoud et Clothilde Marta, sont à découvrir pendant les quatre jours de la foire. ©

Le 100^e anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques France-Japon est l'occasion d'un nouveau coup d'œil sur la photographie japonaise par Fotofever. **1/ Dans « l'Appartement du collectionneur »,** des œuvres d'Angelo Cacciari (Lost and Found Studies), César Ordóñez (Fifty Dots Gallery) et Tatsuo Suzuki (Meeting Art Point) se frottent au mobilier Roche Bobois de la collection « The Globe Trotter », de Marcel Wanders; bibliothèque Dojo, tapis Portique et luminaires Up, dans un univers de 140 m². **2/ SM@ Tokyo 2018,** une photo de la série « Loose Polyhedron » de Daisuke Takakura © SM@ TOKYO 2018.

FOTOFEVER.
Au Carrousel du Louvre,
99, rue de Rivoli,
75001 Paris,
du 8 au 11 novembre.
Fotofever.com



AMA
— Art Media Agency —

NEWSLETTER

291

8 novembre 2017

PARIS PHOTO
2017



Cécile Schall.
© Paula Guigou

RENCONTRE

FOTOFEVER, UNE QUESTION D'ANGLE

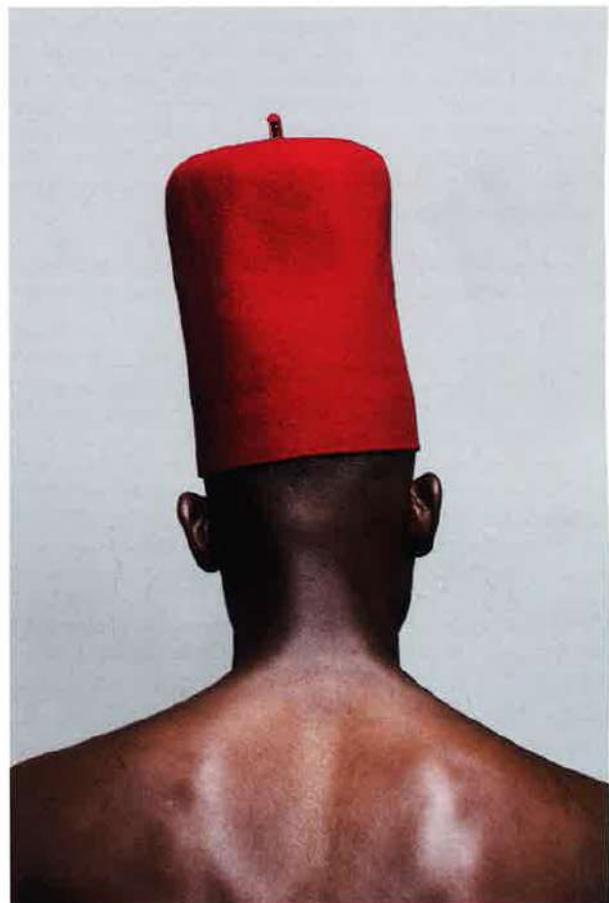
Directrice de Fotofever, la pétillante Cécile Schall défend avec ferveur la jeune création photographique. Révéler et fixer les talents, développer les collections... Avec cette sixième édition parisienne, son engagement en faveur de l'image gagne en profondeur. Pour elle, c'est le moment : *Start to collect* !

Comment dire... Fotofever est une foire singulière, une plateforme où se croisent concepts et sensations, où l'esprit flirte avec la matière sensible. Cécile Schall, qui a lancé l'événement en 2011, aime parler d'« un rendez-vous de découvertes et d'apprentissage ». Il est vrai qu'ici la beauté du médium, souvent, saute aux yeux : tout comme sa violence, parfois. Car Fotofever, avant tout, est le lieu d'une expérience intime, dont la fraîcheur ne laisse pas d'étonner. Les fulgurances de la lumière, la rémanence des corps, toutes les visions enchevêtrées de notre paysage mental... C'est à croire que l'image ici vibre un peu plus qu'ailleurs. Côté chiffres, rappelons que cette foire hautement prospective accueille cette année 80 galeries et 150 artistes émergents. Forte d'un taux de retour de 70 %, elle présente à parts égales stands généralistes et marchands spécialisés. Plus de 45 % des galeries offrent des *solo shows*, chacune d'entre elles étant limitée à la présentation de quatre artistes. Si le secteur Focus réunit cette année des galeries de l'Est asiatique, Young quant à lui dévoile huit jeunes galeries de moins de trois ans d'existence. Le positionnement est donc sans ambiguïté : défense et illustration des pratiques photographiques les plus actuelles... et initiation à la collection. À la veille du vernissage, dernières mises au point en compagnie de Cécile Schall, l'âme de ce *hot spot* parisien. Interview sans filtre.

Que nous raconte Fotofever aujourd'hui, six ans après sa création, sur l'histoire de ce marché de niche dont l'angle est plutôt serré ?

La photographie contemporaine, ce médium exclusivement représenté par des artistes vivants, est en effet une niche. C'est un segment très récent et on sent bien, malgré ces six années de recul, qu'il reste beaucoup à faire pour ancrer ce marché. Nombreuses sont encore les réticences du public dans la démarche d'achat. Beaucoup de pédagogie, beaucoup de moyens aussi, restent à déployer pour accompagner l'amateur dans sa compréhension du médium. En fait, les pistes sont assez brouillées. La photo, c'est à la fois un outil, un support, une technique... La confusion est évidemment entretenue par le fait qu'aujourd'hui tout le monde peut prendre une photo avec son iPhone, chacun peut se considérer comme photographe... C'est pour cela, d'ailleurs, que j'aime marquer la différence entre photographe et artiste. Vous avez, j'imagine, souvent entendu ces réflexions : « C'est cher pour une photographie » ou « j'aurais pu la faire ». Il faut donc expliquer, dire ce qu'est un tirage argentique, par exemple. Rappeler aussi, sans cesse, cette règle instituée par le marché américain dans les années 1970, et aujourd'hui inscrite dans le Code général des impôts : « Sont considérées comme œuvres d'art, les photographies prises par l'artiste, tirées par lui ou sous son contrôle, signées et numérotées dans la limite de trente exemplaires, tous formats et supports confondus ». Pour cela, le premier outil pédagogique, en la matière, c'est le galeriste, qui reste le médiateur indispensable entre l'artiste et le collectionneur.

Let it Be (Are We Good Enough, 2016), Lakin Ogunbanwo.
© Lakin Ogunbanwo, Courtoisie This is no Fantasy + Galerie Dianne Tanzer



RENCONTRE

Cécile Schall

La vigueur du marché est souvent un bon marqueur... Vous diriez que le médium photographique a la cote ?

Quand on regarde les chiffres, on est tenté, oui, de dire que la cote explose, mais le segment est encore très étroit. Sur ce marché qui témoigne d'une certaine opacité, les chiffres sont en effet très limités, concernant presque exclusivement les ventes aux enchères: le vintage, le tirage unique, toutes choses plutôt réservées aux connaisseurs. Les enchères mirobolantes prononcées sur des marines de La Gray ou des images signées des ténors de la photo plasticienne font souvent oublier que 80 % du marché de l'art est constitué de pièces négociées en dessous de 5.000 €. Fotofever est donc ancré dans ce marché qu'Artprice qualifie d'« accessible », un marché caractérisé par le volume plus que la valeur. Sur Fotofever, les prix affichés oscillent entre 300 et 20.000 €. Le prix moyen des œuvres vendues sur la foire s'établit quant à lui à 3.500 €. Je pense d'ailleurs qu'explorer ce marché en commençant « petit », dans cette gamme, est une excellente façon d'intervenir, de découvrir, avec l'idée d'inhiber l'œil pour plus tard se diriger vers des signatures peut-être plus connues. Je suis ainsi favorable au développement des Yellow Korner, par exemple, qui constituent la première marche vers la collection.

Éclairiez-nous sur ce paradoxe : le périmètre de la photographie contemporaine est très étroit et en même temps, de Bamako à Shenzhen, on n'a jamais vu fleurir autant de foires de photo.

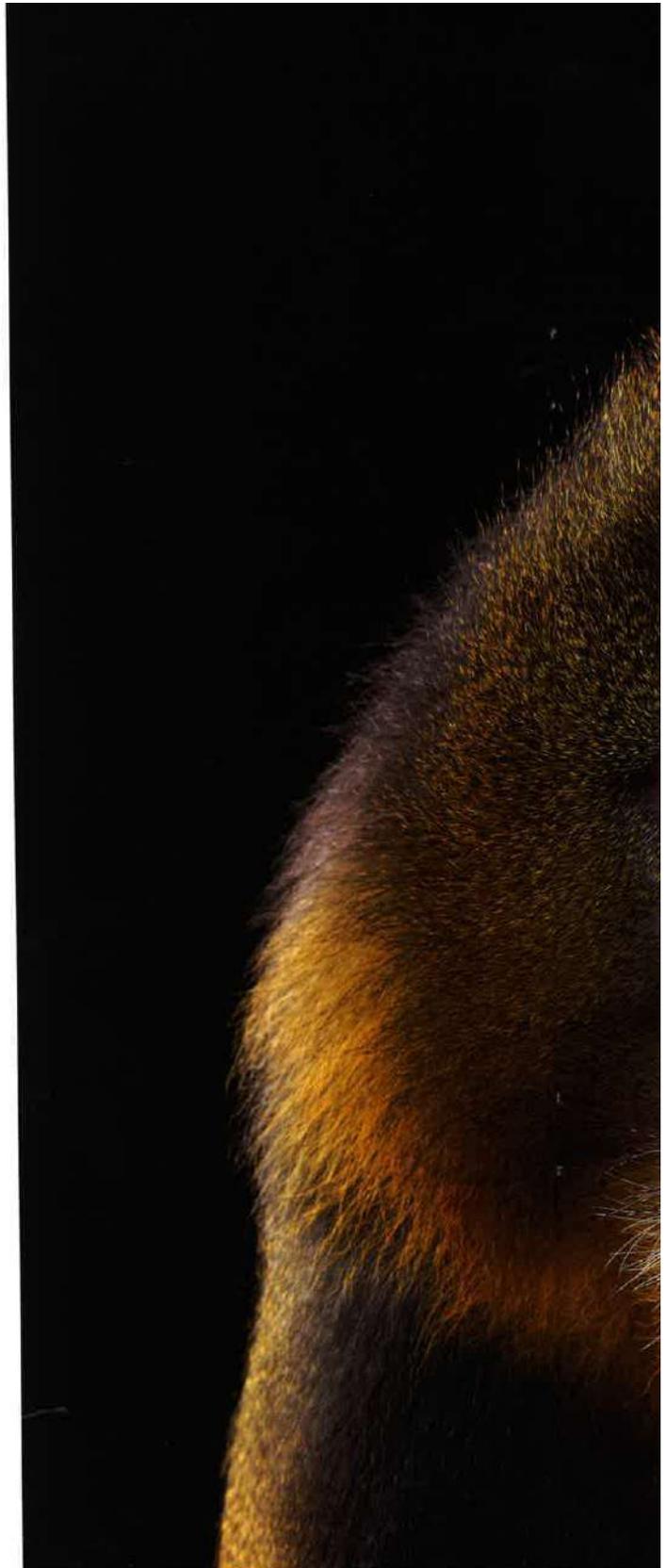
C'est assez impressionnant, en effet, tous ces festivals, ces biennales, ces foires... On comprend évidemment l'intérêt de lancer ce type d'initiatives, en termes de valorisation du tourisme culturel ou de développement de notoriété à l'international. Et puis l'art, c'est aussi le moyen de se confronter au monde et à l'autre. Ce qui me gêne en revanche dans cet engouement, c'est que l'on considère souvent les artistes comme les fournisseurs d'un contenu pour lequel ils ne sont pas rémunérés. Disons que je milite plutôt pour que les artistes vivent de leur art, pour qu'ils parviennent à vendre leurs œuvres. Montrer, c'est nécessaire, mais l'éducation visuelle ce n'est pas aujourd'hui suffisant. D'où notre mot d'ordre : *Start to collect!* D'où l'obligation pour les galeries d'afficher le prix de chaque œuvre sur la foire, d'où cette volonté de transparence sur ce marché encore une fois assez opaque.

Votre engagement se focalise beaucoup sur la figure du collectionneur. On comprend facilement l'enjeu, mais quelle est chez vous la méthode ?

Je crois que la magie d'une rencontre est toujours liée à un contexte. Pour ça, nous avons créé un écrit à l'entrée de la foire, l'Appartement du Collectionneur, qui contextualise un accrochage d'une soixantaine d'œuvres, ce qui pourrait être la collection fictive d'un amateur, constituée à partir de découvertes réalisées au sein de cette sixième édition de Fotofever. C'est une mise en scène : un appartement de 200 m², avec six pièces reconstituées, sur une scénographie d'Elizabeth Leriche, qui a choisi la couleur des murs, les objets et les pièces de mobilier, le tout issu des collections de notre partenaire Roche Bobois. L'idée étant de sublimer les œuvres exposées, chacune d'entre elles proposées à moins de 5.000 €.

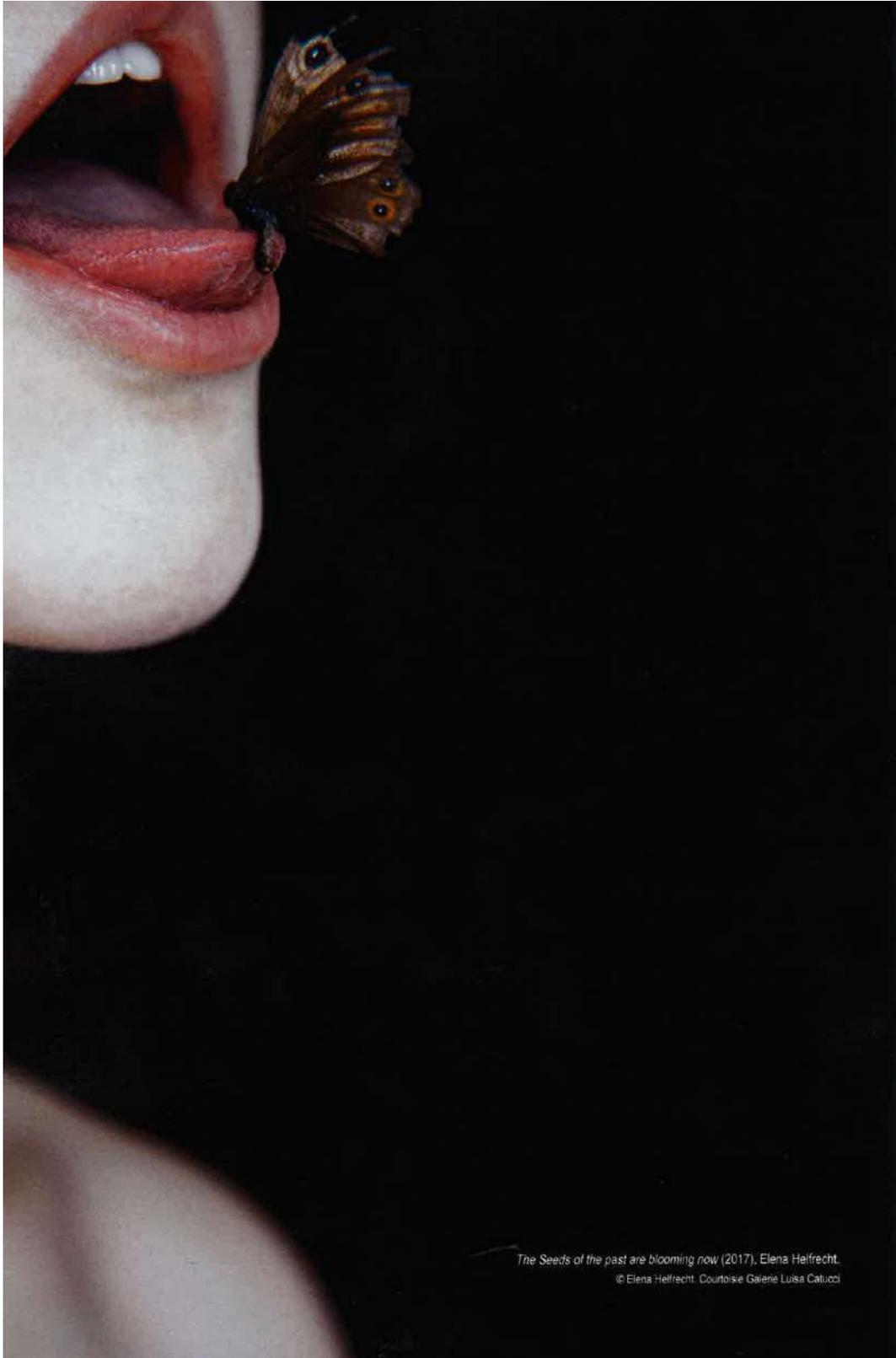
Parlez-nous des manières de collectionner la photographie contemporaine... Quelle est d'ailleurs la typologie du collectionneur, sur ce segment très étroit ?

Il n'y a pas de règles... On croise ici de très gros collectionneurs, qui interviennent aussi sur Paris Photo, beaucoup de professionnels aussi, venus découvrir la jeune scène photographique, et puis des gens qui démarrent, parfois de jeunes étudiants, qui achètent ici leur première œuvre, et ça c'est formidable. C'est la vocation de cette foire : être engagée sur les débuts, le fameux « effet Start ». On a tendance à souvent parler des mêmes, parce que c'est rassurant. Sur Fotofever, la plupart des artistes sont peu connus, voire inconnus. C'est, je crois, faire preuve d'audace pour une foire, tout comme pour ces nouveaux collectionneurs, que de se lancer dans une telle aventure.





Mandrill 1, Los Angeles (2014), Brad Wilson.
© Brad Wilson. Courtesy Artistics



*The Seeds of the past are blooming now (2017), Elena Helfrecht.
© Elena Helfrecht. Courtesy Galerie Luisa Calucci*

Vous avez toujours adopté l'art avec des pièces pour la performance, un peu compliqué pour les marchands ?

L'équation est un peu difficile sur cette foire, s'élève à 4€ scénographie en zigzags, à Le Carrousel du Louvre reste le modèle, tant pour les exposants un taux de fidélité des galeries constitue une belle alternative à

Justement... Vous êtes ce que les photographes émergentes elles-mêmes fréquentées et aguerris. Tout ce petit monde de Paris Photo ?

Bien sûr, et c'est formidable. C'est quatre ou cinq d'entre elles, mais aussi pour les artistes. Là... Paris Photo, qui est la plus avec 70.000 entrées, leur donne nous ne pouvons pas encore l'apprécier de l'autre... C'est très compliqué à visiter une exposition à Paris. En fait, on aurait tout intérêt à saxon, ce que fait Art Basel pour les différents acteurs du marché nous, on prépare les collections

Votre accrochage est répété. Il reprend la scénographie de Cutlog, où les stands sont réutilisés ?

Nous avons souhaité casser le rythme, faciliter la fluidité du parcours avec les œuvres, les galeristes cette succession de grands espaces de trois mètres, un mur de neuf mètres à dire que l'ouverture, c'est un

L'aventure bruxelloise a fait beaucoup de bruit en 2013... Où en êtes-vous de cette aventure ?

Bruxelles, c'est la ville où tout se passe à Paris. En revanche, Bruxelles pas de musée dédié, très peu. Unseen, à Amsterdam, a quasiment Entre la proximité géographique Aujourd'hui, l'idée est plutôt de mise en relation des œuvres via une plateforme Internet. Le projet, quatre jours, est très court. Le lendemain, cela peut se compter en visibilité, dans d'autres lieux montés à Arles, à l'occasion de Dans cet esprit, nous comptons au long de l'année.

C'est quoi, au juste, le succès aujourd'hui ? Développer de nouvelles collections par exemple, ces collections très actives en matière de performance ?

On est là, à nouveau, au cœur d'une entreprise à initier une collection importants, la foire et les galeries

Vous avez toujours adopté un positionnement soft quant aux tarifs, avec des pièces pour la plupart très accessibles. C'est un peu compliqué pour les marchands, non ?

L'équation est un peu délicate, oui. La location d'un stand aujourd'hui, sur cette foire, s'élève à 4,500 € HT. Ce qui correspond, avec notre scénographie en zigzags, à un espace de trois mètres linéaires. Le Carrousel du Louvre reste un lieu cher d'où la difficulté économique du modèle, tant pour les exposants que pour l'organisation de la foire. Mais avec un taux de fidélité des galeries de l'ordre de 70 %, cela montre que Fotofever constitue une belle alternative à notre grande sœur, au Grand Palais.

Justement... Vous êtes connue pour votre engagement auprès des photographes émergents, soutenus par de jeunes galeries, elles-mêmes fréquentées par des collectionneurs encore peu aguerris. Tout ce petit monde va grandir... Est-ce la prochaine génération de Paris Photo ?

Bien sûr, et c'est formidable. D'une part pour les galeries – c'est le cas de quatre ou cinq d'entre elles, qui désormais exposent sur Paris Photo – mais aussi pour les artistes. C'est un chemin : démarrer ici, poursuivre là... Paris Photo, qui est la plus grande foire de photographie au monde, avec 70.000 entrées, leur donne une visibilité qu'avec 10.000 visiteurs nous ne pouvons pas encore leur offrir. Le prestige d'un côté, la jeunesse de l'autre... C'est très complémentaire. Vous savez ce qu'on dit : « J'ai visité une exposition à Paris Photo, j'ai fait une affaire à Fotofever ! ». En fait, on aurait tout intérêt à se féliciter – comme dans les pays anglo-saxons, ce que fait Art Basel pour l'art contemporain, par exemple – entre les différents acteurs du marché de la photographie. Parce qu'à Fotofever nous, on prépare les collectionneurs de demain.

Votre accrochage est réputé pour être assez... déconcertant. Il reprend la scénographie décloisonnée de foires comme Unseen ou Cutlog, où les stands sont résolument ouverts.

Nous avons souhaité casser le *white cube*, il y a deux ans, l'idée étant de faciliter la fluidité du parcours des visiteurs et d'encourager les rencontres avec les œuvres, les galeristes. Au départ, ces derniers étaient contre cette succession de grands « Z », un mur de neuf mètres, un retour de trois mètres, un mur de neuf mètres... Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à dire que l'ouverture, c'est une belle idée.

L'aventure bruxelloise a fait long feu, après deux éditions, en 2012 et 2013... Où en êtes-vous de la stratégie européenne ?

Bruxelles, c'est la ville où tout est possible, où tout est facile, contrairement à Paris. En revanche, Bruxelles n'a pas ce culture photographique, pas de musée dédié, très peu de galeries spécialisées. Et puis la foire Unseen, à Amsterdam, a quasiment été créée en même temps que nous. Entre la proximité géographique et le calendrier, cela n'a pas été facile. Aujourd'hui, l'idée est plutôt de poursuivre notre mission de marketplace, de mise en relation des œuvres et des acheteurs, au-delà de la foire, via une plateforme Internet. Le temps d'un événement comme celui-ci, quatre jours, est très court. Les achats se concrétisent souvent bien plus tard, cela peut se compter en mois. Il nous faut donc développer d'autres visibilité, dans d'autres lieux, comme cette année l'exposition *pop-up* montée à Arles, à l'occasion du festival, sur la photographie documentaire. Dans cet esprit, nous comptons renforcer notre présence parisienne tout au long de l'année.

C'est quoi, au juste, le secret de la réussite financière d'une foire aujourd'hui ? Développer des partenariats avec Neufize ou HSBC, par exemple, ces collections d'entreprises dont on sait qu'elles sont très actives en matière de photo ?

On est là, à nouveau, au cœur de l'esprit *Start to collect* ! Il s'agit d'inciter une entreprise à initier une collection, en ayant recours à deux médiateurs importants, la foire et les galeries. Je sais par expérience, pour avoir

longtemps travaillé dans de grands groupes, que le potentiel est énorme. Le monde de l'entreprise, de plus en plus, a besoin de ce genre de projets collaboratifs, fédérateurs. C'est une manière de reconsidérer le lieu de travail, d'en faire un espace attractif, de partager une passion... Ça permet non seulement de rendre la vie plus belle, en construisant un projet qui est un engagement en faveur de la création, mais aussi de bénéficier d'avantages fiscaux, dès lors qu'on achète des œuvres d'artistes vivants !

Vous parlez beaucoup d'engagement, de coups de cœur... Comment ça bat, chez vous ?

Ce qui compte, comme dans une rencontre amoureuse, c'est toujours pour moi la surprise. Je ne pense pas qu'on ait besoin de connaître pour apprécier, mais le fait d'apprécier donne envie de connaître, et cette envie fait apprécier encore davantage. Tout est affaire de rendez-vous, de rencontres physiques avec l'œuvre. Mon objectif, c'est de les provoquer : amener le public à cette envie d'en savoir plus, d'en voir plus.

Gilles Picard

Fotofever

Du vendredi 10 au dimanche 12 novembre 2017, Vernissage le jeudi 9 novembre, Carrousel du Louvre, 99 rue de Rivoli, Paris 1^{er}, www.fotofever.com

BIO EXPRESS

Yuki Baumgarten

La direction artistique de cette sixième édition a été confiée à Yuki Baumgarten. Franco-Japonaise formée à Londres au Sotheby's Institute of Art. Après six années passées au sein du département contemporain de la maison de ventes Christie's et d'une prestigieuse galerie londonienne, elle rejoint Paris et l'équipe de Fotofever en 2015 pour superviser les relations avec les exposants. En 2017, Yuki Baumgarten a procédé à la sélection des artistes en collaboration avec les galeries, elle a accompagné les plans d'accrochage, choisi les œuvres au sein de l'Appartement du Collectif, onneur... Spécialiste de la scène asiatique, elle a opté cette année pour un programme artistique engagé envers les acteurs émergents de la photographie, à l'image du secteur Focus dédié aux galeries de l'Asie de l'Est (Corée, Hong Kong, Japon, Taiwan).

), Elena Helfrecht,
galerie Luisa Catucci

Profession **PHOTOGRAPHE**

NOVEMBRE
DÉCEMBRE 2017

N° 27

NOUVEAU
EN KIOSQUE

ÉVÉNEMENT
SALON
DE LA
PHOTO

DOSSIER
IMPRESSION

RENCONTRE
CLAUDE NORI

Qu'est-ce qu'une
PHOTO
originale ?



RELJAN - 9 €
FEB - 9,50 €
MARS - 14,50 \$ CAD
JUN - 9,50 €
MARS - 9,50 €

FOTOFEVER INITIATION À LA COLLECTION DE PHOTOGRAPHIE

La 6^e édition de la foire de photographie contemporaine donne rendez-vous aux collectionneurs du 10 au 12 novembre prochain au Carrousel du Louvre avec 80 galeries et 150 artistes émergents.

Succès public,

marchand et critique, l'édition 2016, qui avait vu l'arrivée d'un nouveau directeur artistique, le resserrement de la programmation autour des acteurs émergents de la photo contemporaine et une nouvelle scénographie, a confirmé la place de Fotofever de première foire d'art sur ce créneau. L'engagement auprès des nouveaux acteurs de la photographie contemporaine continue de se développer, entre autres à travers *Young*, une sélection de huit jeunes

galeries au programme audacieux et *Focus*, une section consacrée cette année à l'Asie de l'Est.

La particularité de Fotofever est d'afficher systématiquement les prix des œuvres exposées car c'est une foire qui s'adresse à tous les collectionneurs : des plus avertis aux débutants, qu'elle accompagne dans leurs acquisitions, avec notamment le programme « start to collect ». La scénographie ouverte en zig zag, inaugurée l'année dernière, et appréciée des visiteurs est reconduite cette année et sur l'ensemble des exposants, 70% sont fidèles à la manifestation, qui accueille tout de même 30% de nouvelles galeries.

Du nouveau également avec l'association de la foire et du Salon de la Photo, qui a lieu au même moment (voir notre dossier pages 8 à 20). Fotofever propose aux visiteurs du Salon de découvrir la collection grâce à une exposition

d'œuvres à moins de 1 000 euros, toutes sélectionnées parmi les propositions des galeries exposant au Carrousel du Louvre et idéales pour une première acquisition. Autre nouveauté, Fotofever collabore pour cette 6^e édition avec la célèbre enseigne de design Roche Bobois pour recréer l'appartement du collectionneur au sein de la foire, qui s'agrandit cette année sur 200 m² : une mise en situation d'œuvres dans un intérieur aménagé, dont la scénographie a été confiée à Elizabeth Leriche.

Parmi les nouveaux exposants, Exposed, la galerie qui fait l'affiche et qui représente Christophe Beauregard – créée seulement en 2017 – incarne les valeurs d'audace, de passion et d'ouverture de Fotofever. Ou encore Blue Lotus Gallery à Hong Kong. D'autres galeries sont mises en avant par la foire de par leurs modèles économiques atypiques. C'est le cas de la galerie en ligne Artislics et de la galerie éphémère Jean-Louis Ramand.

Enfin, Fotofever c'est aussi une série de rencontres sur la collection de photographie entre différents acteurs du marché de la photographie, qui aborderont des problématiques actuelles liées à la collection et sa présence sur le marché de l'art, ou encore la nouvelle génération de collectionneurs. ♦

Infos pratiques

Du 10 au 12 novembre 2017

Carrousel du Louvre

99 rue de Rivoli – 75001 Paris

De 11h à 20h, 18h le dimanche.

Billet seul : 15 €

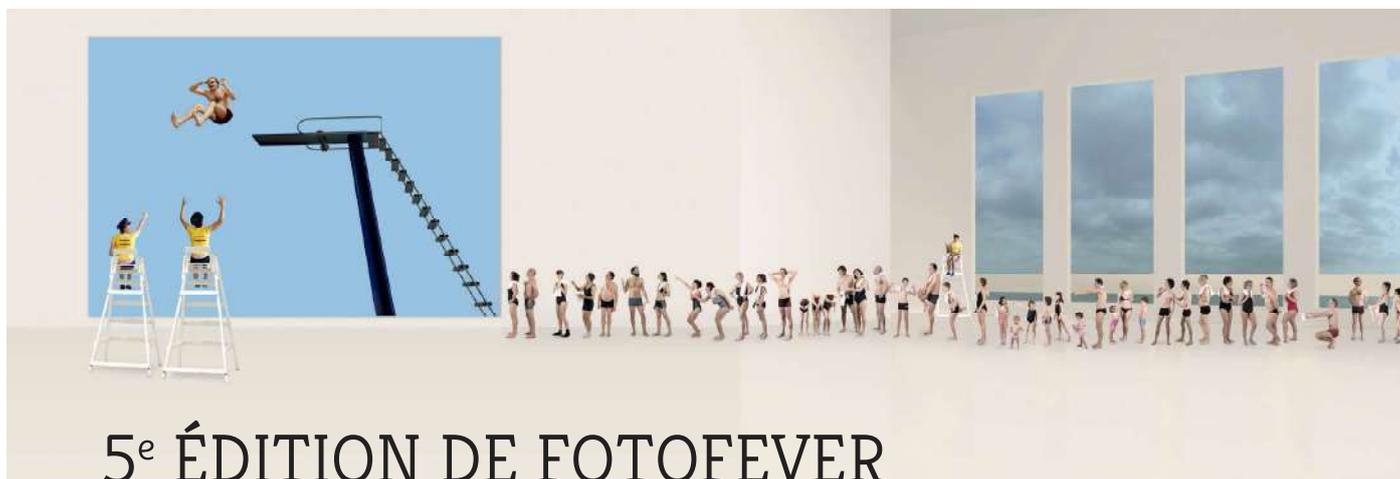
Billet + catalogue : 30 €

- 20% pour tout billet acheté en ligne.

www.fotofever.com



FESTIVALS



5^e ÉDITION DE FOTOFEVER ROULEZ JEUNESSE !

© Muriel Bordier, *Le plongeur*, série
Les Thermes, 2014. Courtesy Galerie Annie Gabrielli

Jeunes collectionneurs, jeunes galeries, jeunes artistes, nouveau directeur artistique et nouvelle scénographie : un vent de fraîcheur souffle sur la cinquième édition de Fotofever qui resserre sa programmation autour des acteurs émergents de la photo contemporaine.

La particularité

de Fotofever ? Afficher systématiquement le prix des œuvres exposées. La raison ? Fotofever est une foire qui s'adresse à tous les collectionneurs : les plus avertis d'entre eux, bien sûr, qu'elle bichonne au travers d'un programme VIP, mais aussi et surtout les débutants qu'elle entend guider dans leurs premiers pas sur le marché. Pensé pour ces derniers, le programme « start to collect » leur propose ainsi une sélection d'œuvres à moins de cinq mille euros mises en scène dans un espace dédié, un guide papier – véritable manuel de survie à l'usage de tout aspirant collectionneur –, ainsi que des rencontres avec des artistes et des collectionneurs aguerris.

Voilà pour ce qui ne change pas. Pour ce qui bouge, 2016 voit l'arrivée d'un nouveau directeur artistique, le commissaire d'exposition passé par les Rencontres d'Arles et Paris Photo Stéphane Baumet, accompagnée d'un resserrement de la programmation autour des acteurs émergents de la photo contemporaine. La belle initiative : accorder une remise importante aux galeries de moins de trois ans. La

promesse : donner à voir aujourd'hui ce qui sera repris ailleurs demain. « *La vocation première de Fotofever est prospective : notre indépendance nous permet de présenter des galeries au programme audacieux et d'offrir une belle visibilité aux plus jeunes* », précise Cécile Schall, la directrice. Enfin, exit les stands cloisonnés, Fotofever dévoile les soixante-quinze galeries présentes cette année au gré d'une scénographie ouverte totalement repensée.

Degrés d'humour français

Au sein des galeries françaises, les écuries parisiennes – au nombre de quinze – tiennent le haut du pavé. Parmi celles-ci, saluons l'entrée de la galerie Thierry Bigaignon, sitôt ouverte sitôt ralliée à Fotofever, qui nous gratifie d'un échantillon de son expo de rentrée, *Looking for the Masters in Ricardo's Golden Shoes*. D'un côté, l'artiste Catherine Balet et son désir de rendre hommage aux grands maîtres de la photo, de Man Ray à Cindy Sherman. De l'autre, son comparse Ricardo Martinez Paz, prêt à assortir tous les costumes de l'histoire

du médium à ses chaussures dorées. Le résultat : des images bluffantes de précision qui interrogent notre identité... et celle de la photographie. Nouvelle venue elle aussi, la galerie Vincenz Sala déploie un joli triptyque passant au crible notre quotidien : Gilles Raynaldy et ses rigoureuses photos d'architecture, Nathalie van Doxell et ses images de tables de nuit entre rêve et réalité, Isidore Hibou et ses fragments de vie teintés d'humour noir mais pas dépourvus de tendresse. Plus au sud, la galerie Annie Gabrielli (Montpellier) fait quant à elle le choix du solo show avec Muriel Bordier dont les mises en scène aussi décalées que travaillées tournent en dérision nos pratiques sociales (et aquatiques) pour notre plus grand plaisir.

Frontaliers à suivre de près

Largement représentés, nos voisins européens ne sont pas en reste, à commencer par les plus proches. En provenance de Belgique, l'Artelli Gallery (Anvers) révèle les propositions de trois de ses protégés : les constructions épurées et architecturées de la

Novembre - Décembre 2016

prometteuse Liat Elbling, les portraits sensibles et délicats, tout en demi-teintes, de Klaartje Lambrechts, et les heureux instantanés en noir et blanc d'Alberto Saleh. À la galerie C (Neuchâtel, Suisse), on fait dialoguer le travail de Matthieu Gafsou, Prix HSBC 2009, avec celui de Cyril Porchet, repéré à Circulation(s) en 2015. Tandis que le premier se plonge dans le monde poignant des toxicomanes lausannois (*Only God Can Judge Me*) ou observe les traces de l'activité humaine dans le ciel (*Ether*), le second s'intéresse aux rassemblements folkloriques, leurs mouvements et leurs couleurs, vus du ciel (*Crowd*). Trois séries traversées par l'infiniment petit et l'infiniment grand qui posent la question, fondamentale en photographie, de la distance, et celle de la place de l'homme dans l'univers.

Spécialités polonaises et danoises

À l'est, la Leica Gallery Warsaw (Varsovie) propose un aperçu – explosif – de la scène photographique contemporaine polonaise : les mises en scène absurdes et glaciales de Przemek Dzienis tutoient celles, plus pop mais non moins sombres, de Tomasz Wysocki dont certaines, tout droit venues d'un futur aseptisé et effrayant, lui seraient apparues au cours d'une séance d'hypnose. En parallèle, les nus aigus de Waclaw Wantuch, réalisés grâce à la technique de la platino-typie, font de l'œil aux imperturbables natures mortes de Pawel Żak. Au nord, In the Gallery (Copenhague) réunit trois artistes danois qui opèrent à la marge de la photographie : Jacob Gils et ses expositions multiples aux faux airs de peintures impressionnistes, Carsten Ingemann et ses inquiétantes visions nocturnes, Lea Jessen et ses compositions graphiques aux atmosphères de science-fiction. Revigorant. ♦ A.L.

Infos pratiques

Du 11 au 13 novembre 2016.

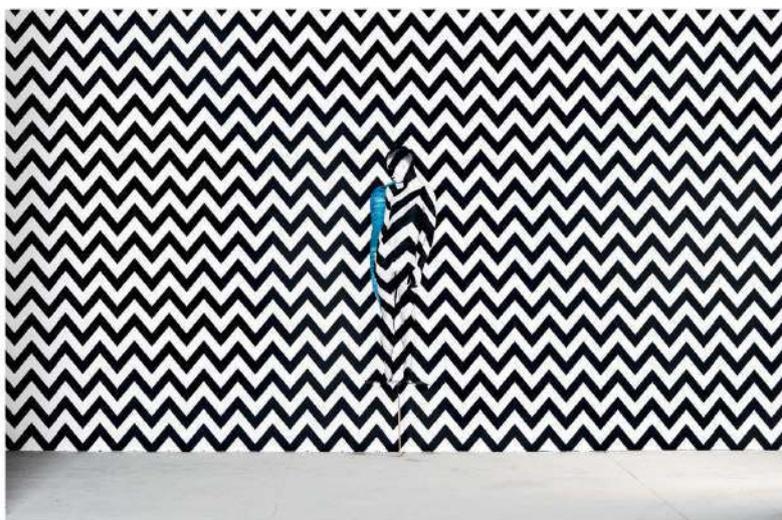
Carrousel du Louvre.

De 11h à 19h30, 18h le dimanche.

Tarif plein : 20 € (18 € en prévente)

Tarif réduit : 12 € (sur place uniquement)

www.fotofeverartfair.com



© Tomasz Wysocki, *Untitled 8*, 2015, série *Exodus 2064*, 2015. Courtesy 6x7 Laica Gallery Warszawa



© Klaartje Lambrechts, *Laurence*, série *The Silence is Here Again Tonight*, 2012. Courtesy Artelli Gallery

connaissance des arts

Fotofever cultive la fièvre acheteuse



Eric Bouvet, photographie de la série Burning Man, 2002 © Galerie Hegoa Paris

Cécile Schall, fondatrice de Fotofever, poursuit « le sillon creusé il y a cinq ans, qui était de penser la photographie comme un médium permettant de démarrer une collection ».

Ainsi, didactisme et pédagogie accompagnent ce salon de soixante-quinze exposants, qui compte Thierry Bigaignon, Vincenz Sala, 6 x 7 Leica ou Einstein Studio parmi ses nouveaux arrivants. Pour commencer, la reconstitution de l'appartement d'un collectionneur accueille le visiteur avec une sélection de pièces à moins de 5000 €, avant qu'on ne lui propose guides et discussions afin de l'aider à passer à l'acte. « Je me souviens avoir assisté à un talk organisé par Artsy, poursuit Cécile Schall, qui concluait que 98% de ceux ayant les moyens d'acheter n'étaient pas encore collectionneurs... »

theguardian

Photography



Enter the void: Klaartje Lambrechts' surreal fever dreams - in pictures

Belgian photographer Klaartje Lambrechts invites us into a world of beauty, violence and decay, full of stories that remain tantalisingly out of reach

Portrait #4, from Aeternae, 2016

With her eerily surrealist portraits, Belgian photographer Klaartje Lambrechts gives a high-definition look into another world. Lambrechts' work is on show at the [fotofever photography fair](#), at Carrousel du Louvre, Paris, 11-13 November

Photograph: Klaartje Lambrechts



The Last Journey, from The
Silence Is Here Again Tonight,
2015

For her series The Silence Is Here
Again Tonight, Lambrechts didn't
describe her process or meanings -
leaving viewers free to interpret its
elliptical near-narrative



Green Mask, from The Silence
Is Here Again Tonight

Odd figures crop up in deadpan
Lynchian scenes, defying easy
explanations



Hotel #1, from The Silence Is Here Again Tonight

In one pair of images, a woman reverts to youth while her partner stays the same age



Hotel #2, from The Silence Is Here Again Tonight

Is he some immortal human, remembering their youth together? Lambrechts gives nothing away



Nathan, from The Silence Is Here Again Tonight

As well as personal work like this, Lambrechts works with various editorial clients, such as Marie Claire and the Belgian titles De Standard and De Morgen



Laurence, from The Silence Is Here Again Tonight

Another series, for Jute magazine, saw her collaborate with designer Marijke Boye, imagining the dreamlike garden from the children's tale The Nightingale and the Secret of His Voice



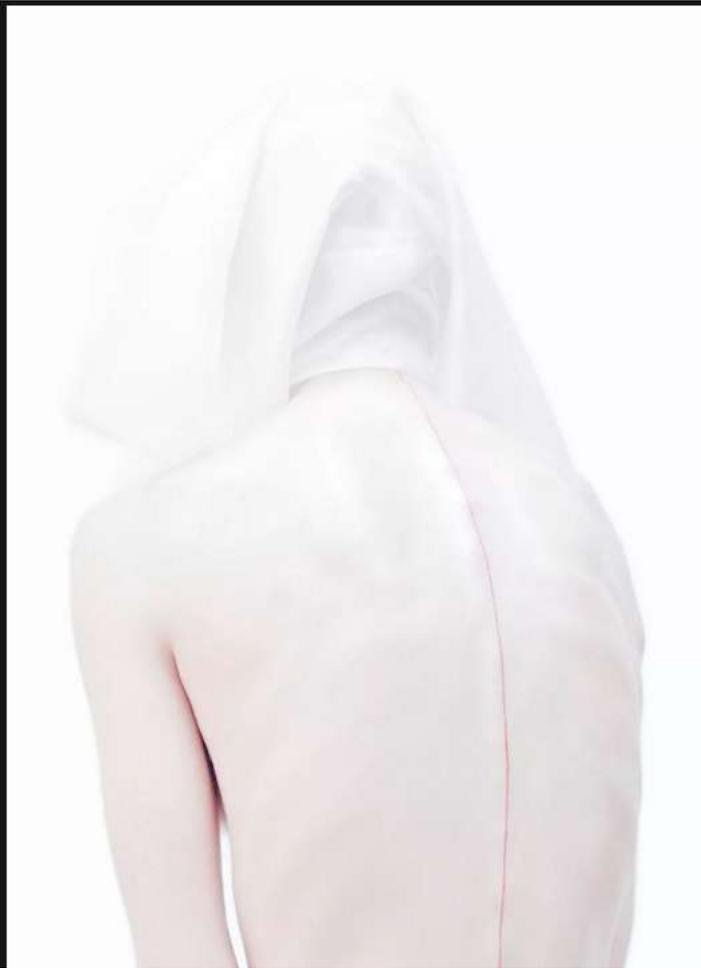
Broken Face, from ReWound, 2014

In her series ReWound, alabaster-skinned models remain poised, despite some strange injuries



Spine, from ReWound

'The images recall moments when life jolted and faltered,' reads the description on Lambrechts' website. 'Revealed memories raise discomfiting questions: are we the balance of our injuries and successes? Or, more intimately: am I my injuries?'



Hands, from ReWound

'The isolated, sculptural figures are pure. Every detail is considered and purposefully styled. Nothing is left to chance. As if in looking back there's still a need to control the past'



In Lambrechts' 2016 series
Aeternae, models are draped in
flowers and plantlife



Frozen Flower, from Aeternae

Lambrechts describes it as a
confrontation of eternity and the
tension between eternity and how
everything living must die



Portrait #1, from Aeternae

Lambrechts has been a finalist in the Sony World awards, the Renaissance photography prize and more



Portrait #2, from Aeternae

She also does work for fashion brands such as Fred & Ginger and Magdalena, and new work crops up on her regularly updated [Instagram](#) account



LUX MAGAZINE

FOTOFEVER: THE NEW WORLD OF PHOTOGRAPHY

Fotofever Paris is a friendly kind of art fair. It welcomes newcomers, whether or not their pockets are deep, and favours fresh faced talent. Ahead of the fair's fifth edition, held under the majestic roof of the **Carrousel du Louvre**, Millie Walton speaks to the founder and director, **Cécile Schall** about the emotional impact of artwork, how digital apps have affected photography and the next generation of collectors.

Millie Walton: What inspired you to start fotofever?

Cécile Schall: My passion for photography is something that's always been with me, fed by my family's attachment to this art form for many generations. I founded fotofever 5 years ago, driven by the feeling I had when I purchased my first ever artwork 8 years ago; the emotion took over me and I knew I had to have that work. I found a way, through instalments, so that I could have it in my home and enjoy it every day. I now want to show other art lovers, that it's possible to become a collector and also demonstrate why it is important to collect, which will support artists and to allow great artistic creation to continue.

MW: How do you compete against more established and larger art fairs?

CS: fotofever stands out from the other fairs firstly because it is the only one focused on encouraging and guiding new collectors. Our program 'start to collect' has been created specifically to offer new collectors a selection of quality artworks within a price range attainable for new collectors (less than 5,000 Euros). It will also offer more established collectors some guidelines and the basic principles about collecting photography, so that they can 'safely' let their heart fall for an artwork and purchase it.



Cécile Schall. Image by Paola Guigou



Tanikazu Ishio 'A Caramel Tooth TB&B' Courtesy Estate Studio

I see photography as the most appropriate medium to begin buying and collecting contemporary art. It's the most accessible aesthetically and financially. Today, however, unfortunately we see that most people who have the financial means to collect, hesitate to take that first step. Often this is because the art world is intimidating to novices.

Fotofever is the perfect hunting ground for confirmed collectors who seek to discover the artists of tomorrow – our independence allows us to present galleries with a bold program. Highlights of this year's fair include the new zig-zag scenography, The Collector's Apartment and organised discussions between artists, collectors and gallerists.



'Burning Man' 2012 by Eric Bouvet, Courtesy Galerie Hegoa

MW: What advice would you give to someone looking to start a collection?

CS: To start a collection, you first have to realise that you don't need to be wealthy or an art expert to buy your first piece of art. There is no set age to begin a collection, nor one to stop.

As a starting point, look for a theme that speaks to you, that is close to your heart, a passion. The theme is sometimes unconscious and may reveal itself to you well after the purchase of the first work...

Go to a gallery that you feel comfortable with, one where you imagine trust can be established. Perhaps that represents an artist who you're already aware of.

Read next: [In conversation with Frieze art fair's co-founder, Matthew Slotover](#)

Follow your heart and wait for the right moment. When you come across a good work, you'll know. It will be like a light bulb has been switched on inside your head.

Despite this wave of emotion, keep your feet on the ground and start "small" when it comes to price and do not hesitate to ask the gallery if you can pay in monthly instalments as many are open to this.



Hugh Arnold. 'Series Agua Nacida'. Courtesy Hilton Asmus Foto

MW: How do you think the art market has changed in recent years?

CS: The art market has evolved a great deal over the last decade, especially with the development of **online galleries**, or physical galleries that sell online. This has broken down a lot of galleries and encouraged more transparency with pricing, something that we agree with at fotofever is displaying the price as one of the exhibitor requirements.

MW: Are there any particular themes or trends that you can see emerging in photography?

CS: Each year fotofever gives birth to new collectors thanks to an eclectic selection of several hundred works presented by **galleries** from around the world. If it were not for these galleries and their expanding horizons, then this would not be able to happen. As a forward-looking photography art fair we are open to all new types of photography and its artists. Technology is moving fast and many of the galleries at fotofever mirror this, whether it's the discovery of artists on Instagram or tricky aerial photography.



Antoine Rose. 'Spiagge Bianche Study 2 Serie Tuscany 2015'. Courtesy Xin Art Galerie



FOCUS

Looking for the Masters in Ricardo's Golden Shoes #41 (2016, détail), Catherine Balet.
© Catherine Balet. Courtesy Galerie Thierry Bigaignon

FOTOFEVER, CINQ BOUGIES ET TOUJOURS LA FLAMME !

Retour sur la genèse de Fotofever – et ses projets – en compagnie de Cécile Schall, directrice de cette foire dédiée à la photographie contemporaine. Gros plan sur un événement à l'angle atypique.

Cécile Schall souligne d'emblée l'écosystème ultra-concurrentiel dans lequel elle se trouve. « Il y a trente ans, on dénombrait une poignée de foires à peine. Aujourd'hui, on en compte plusieurs centaines ». Si ces rendez-vous sont devenus un mode de distribution privilégié de l'art contemporain, cela s'est évidemment fait au prix d'une concurrence féroce. « Tout se professionnalise ; il est important de garder un esprit *start-up*, un esprit innovant. »

Cécile Schall a commencé sa carrière dans le marketing. Son esprit entrepreneurial lui a permis de maintenir sa foire indemne. Dans l'ombre du géant Paris Photo, la concurrence est rude... « Photo Off n'existe plus, tout comme No Found ; Cutlog devait lancer une foire de photographie qui n'a pas vu le jour tout comme Chic Photo ». Pourquoi ? « Le marché de la photographie n'est pas suffisamment grand à Paris pour tant d'acteurs. Il est important d'exister, mais il faut surtout pérenniser un modèle économique », confie-t-elle. Pour y arriver, il faut marquer son territoire avec un positionnement clair et unique. Celui de Fotofever se concentre sur la jeune création photographique et sur l'initiation à la collection.

Cécile Schall. © Thomas d'Aram

Une nouvelle scénographie

Pérenniser, c'est aussi innover. La plus grande nouveauté de Fotofever cette année ? Son parcours. Récemment, salons et foires ont eu tendance à délaisser le traditionnel stand afin d'expérimenter de nouveaux modes de présentation. C'était le cas d'Unseen (Amsterdam) ou de Cutlog (Paris, New York). Ce sera celui de Galeriste, le salon de Stéphane Corréard, qui a confié sa scénographie à l'architecte Dominique Perrault, ainsi que de Fotofever, qui délaisse – presque – le format du stand pour des espaces d'exposition décloisonnés constitués d'allées en zigzag. Comme le souligne Cécile Schall, « les foires doivent réfléchir à des modalités de monstration qui suscitent plus envie. L'idée est de donner à la foire un caractère singulier, casser la monotonie de la succession de stands, qui ne favorise pas toujours l'implication du visiteur ».

Entre une volonté de marquer sa différence et de fluidifier son parcours, cette nouvelle scénographie aura pour conséquence de limiter le nombre de galeries. Un moindre mal pour Cécile Schall puisque cela permettra de faire « un pas de plus vers la qualité et la valorisation de notre accrochage ». En outre, ce nouveau parcours permet aux galeries de bénéficier de stands plus vastes, de neuf ou douze mètres linéaires, au prix d'appel de 5.000 €, accessibles même aux très jeunes galeries. Ces dernières voient-elles d'un bon œil ces innovations ? « Comme pour toute innovation, nous avons eu quelques réticences au début, particulièrement de la part de nos exposants fidèles, notamment pour des questions d'intimité », souligne Cécile Schall. C'est pour cela que l'ilot central adoptera ce parcours en zigzag quand les espaces annexes resteront de traditionnels stands.



FOCUS
Fotofever



fluoro

The fotofever Focus

The fourth generation in a family of professional photographers, Cécile Schall was born directly into a world with artistic expression at its heart. Yet, somewhat surprisingly, she would spend 20 years exploring a world of work that was far removed from her artistic heritage, as she pursued business-focused roles in marketing and communications roles for large organisations.

Until, that is, she shifted her focus from promoting products to promoting people, and found herself leaving her 'regular' job behind, in favour of career that was centred around artistry and, specifically, photography.

That was 10 years ago. Now, Schall is the founder and curator of one of the most progressive arts fairs in the world.

This year marks Schall's fifth annual *fotofever*, a festival comprising 75 international and French galleries all filled with diverse, contemporary photography from the hottest emerging talent. Designed to engage both confirmed collectors and arts market newcomers alike, this year's edition will take place in Paris at the foot of the world's most visited museum.

In a new twist, *fotofever* breaks down the barriers of traditional closed-booth gallery visits, with original walled sceneography offering a route along zig-zag paths for a more fluid and interactive viewer experience.

Alongside a reinvented space, *fotofever* 2016 introduces *Focus* – a dedicated section exhibiting the workings of four upcoming artists in their debut solo shows.

We caught up with Schall about the evolution of the fair and the standouts expected for this year's showcase.



fluoro. Tell us about the starting point for fotofever.

CS. Photography has always been in my blood and after quitting my last "regular" job to work as a freelancer, I started to work on my grandfather's estate, organising exhibitions. Then, I was hired to launch the Affordable Art Fair in Paris and Brussels and actually that's how I learnt how to organise a fair of that scale.

After three years of the Affordable Art Fair, photography had become such a huge success and I had become so fond of it that my ambition became about launching my own fair, my own brand, and that's how I launched the first edition of *fotofever* five years ago.

f. How have the general public, young and old collectors, taken to the fair?

CS. I think that, because photography is the youngest medium, it's more accessible, it's more contemporary, which makes it easier to get new and young collectors into the arts market and encourage them to start their collections.

The other idea was to present only living artists. Most of the artists who are presenting at *fotofever* are emerging artists, so their works are still at reasonable prices and they appeal to confirmed collectors too, because they are always looking for the new star, the new talent.

f. You have very strict selection criteria. What do you look for when you're selecting the people to take part in each edition?

CS. For me, what is very important is to show the diversity of photography for non-collectors.

Some people maybe don't understand what photography is, because everybody can say that he is a photographer, you know, with his smartphone. But, for me, what is very important is to show that photography is an art, and what you can buy is art – it's an object, not an image.

And when you are in front of that object, for example in a museum, you feel the emotion that you would just never be able to get through a smartphone or through television. You can see a nice image, but when you meet the object, it's another story.

f. Do you think that technology has worked in a positive way for photography or a negative, or neutral?

CS. Photography is still less than 200 years old and even though it's still quite young, it's undergone so many revolutions.

For example, 50 years ago, artists had to use real collage and now they can just do it with Photoshop, which has led to new questions around photography. People want to know if it's real or not, done with Photoshop or not. They want to know more about how it's made.

I think it's crucial to also show people that, even if the process is not 'real', for example if the artist has used Photoshop, what is important is not the tool, but it's the spirit, it's the idea.



f. Who are the standout photographers or artists that are taking part in the 2016 fair?

CS. The four artists we are exhibiting in the Focus section are who we really want to promote and make sure that people are going to see.

The first one is Edouard Taufenbach – he's very, very young. I think he's like 24, 25 – so we're really the first fair to show him.

I will always remember the day I first saw his artwork. It was in his representative's gallery who wasn't ever planning on showing Taufenbach at the fair – he just wanted my opinion on the artist – but I was just amazed by his work.

What is very important about Taufenbach's work, is that, whilst it's very new, he's actually using old photography to show that existing work can also be a starting point for new ideas. So he's using a mix of cinema, photography, painting, collage, and each piece is completely unique.

f. So who are the other artists involved in 'Focus' and why did you choose them to get involved?

CS. One artist is Muriel Bordier, who I discovered about four years ago when she was exhibiting in a gallery.

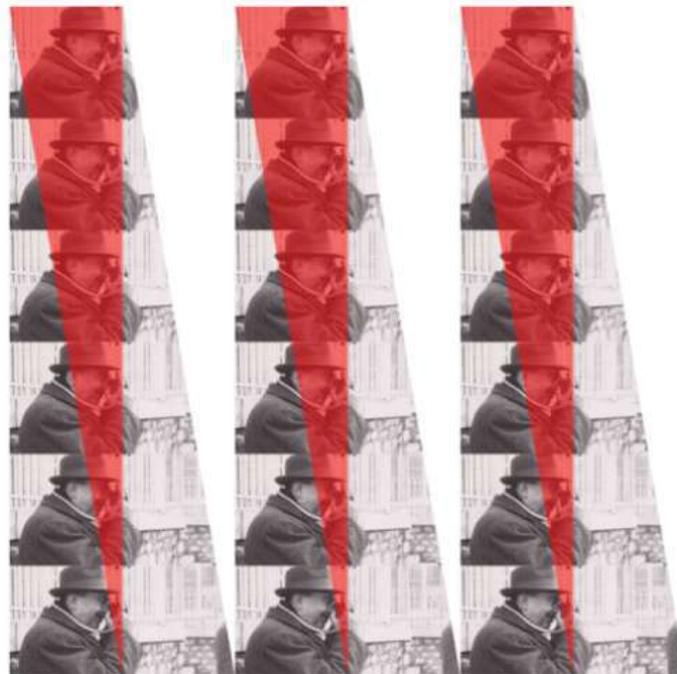
What I like about Bordier's work is that it's very funny, it's very anecdotal – she uses humor and spirit to show how society really is. Photography is part of the creation process, so she actually takes a great many photos, but then uses tools like Photoshop to manipulate them and create a new world.

The third one – Antoine Rose – is a veteran and a 'real' photographer. He actually first exhibited at *fotofever* Brussels four years ago and, since then, he's started to shoot sports – kite-surfing specifically.

When you are a 'real' photographer, it's always important to have your own expression and he discovered that when he was taking photography in a helicopter – when you look at the world in a perfectly vertical way – it gives you another way of seeing the world which is quite unusual.

f. And the final artist?

CS. Actually, it's still in discussion. I want to go with the idea of repetition and series and there's an artist we might show who fits within this, who uses his face to do a kind of autoportrait that combines old photography and new

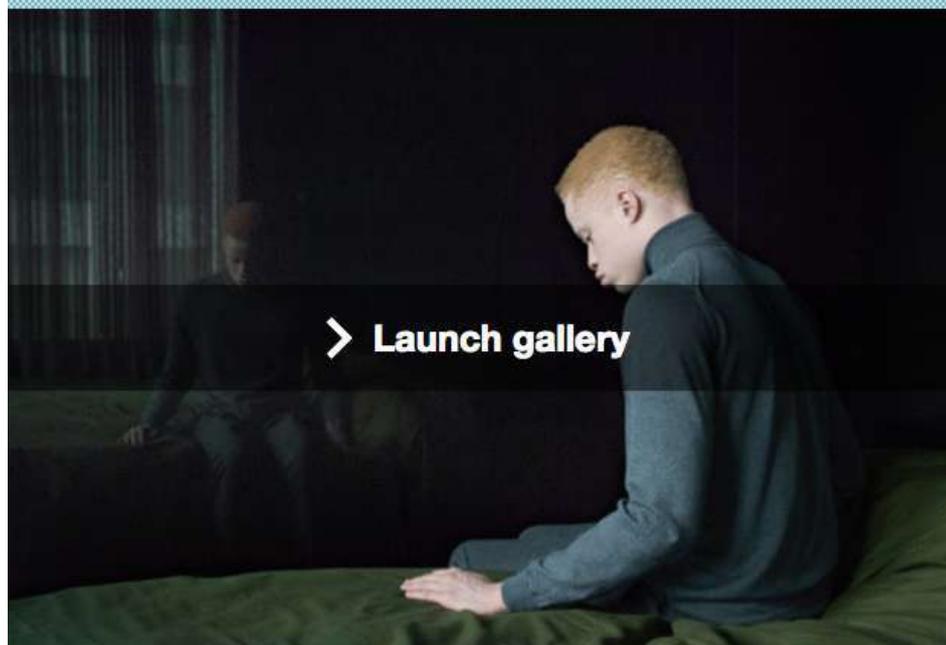


technology.

Technology and limitless creative ambition are contributing to the changing face of photography in equal measure, with *fotofever* offering a welcome platform from which audiences, both established and emerging, can access these new worlds of which Schall speaks; to buy, to sell, to share in, art which is so future forward.

fotofever is taking place from Friday 11 to Sunday 13 November 2016 at The Carrousel du Louvre, Paris.

www.fotofeverartfair.com



GALERIE ARGENTIC
PARIS

Dall Street International

ART

Pierre de Vallombreuse. Souveraines

13 Oct — 21 Nov 2015 at Galerie Argentic in Paris, France



Pierre de Vallombreuse, Enfants Palawan après le jeu (Palawan children after games), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse

From October 13th to November 21st 2015, Galerie Argentic presents an exhibition of around forty black and white photographs, vibrant and until now unpublished, by Pierre de Vallombreuse, timed with the publication of the eponymous book by Arthaud Publishing (Flammarion). The preview and book signing in the presence of the photographer will be held in the gallery on Tuesday, October 13th from 7pm to 10pm.

Western civilization still strives for the consideration of fully equal status between men and women, and despite the considerable progress made since the middle of the twentieth century, this remains a major topic for debate and social struggle.

The observation of isolated cultures and rare micro-societies - considered as more traditional from a Western point of view - in regions remote and untouched by globalization, reveals astonishing and clearly progressive approaches.

Indeed, in some of these cultures, the trends seem to be reversed: women occupy a central place in the social and spiritual foundations, preserving or advocating equality between the sexes, with total mutual respect. There are models for society where the position of the women is not a battle.

Pierre de Vallombreuse went to meet these unknown people, specifically in South-East Asia. From these single encounters, he shot poignant photographic portraits, full of strength, life and truth and from which our side of the world should take essential lessons from.

For *Souveraines*, Pierre de Vallombreuse encountered four of these South-East Asian cultures where female lines play a decisive role. Societies where being born a woman is not the equivalent of a conviction or punishment but is a real blessing.

In the Khasi society, a matrilineal and matrilocal culture of North-East India, children bear the name of their mother and the youngest daughter of the siblings inherit all the land and family properties.

In Palawan society, a Philippines tribe, there are very few hierarchies, men and women live in perfect equality, paying particular importance to the noble values of goodwill, generosity and mutual assistance. In south-west China, the status of women is unique in the Moso society. The people practice all forms of Matriarchy and are avuncular since the education of children is entrusted to the maternal uncles.

Finally, the Badjao, Malaysia, abolish all forms of hierarchy and advocate an egalitarian and libertarian civilization.

Captivating and intriguing, these girls, young women, mothers and grandmothers prove - through the pictures and the regard of Pierre de Vallombreuse - their freedom and their fulfillment, in the most remote areas of the globe.

Galerie Argentic

43 Rue Daubenton
Paris 75005 France
Ph. +33 (0)6 08905133
argentic@argentic.fr
www.argentic.fr

Opening hours

Tuesday - Saturday
From 3pm to 7pm or by appointment



Captions

1. Pierre de Vallombreuse, Enfants Badjao. Borneo, mer des Célèbes (Badjao children. Borneo, Celebes sea), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
2. Pierre de Vallombreuse, Enfants Palawan, Philippines (Palawan children. Philippines), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
3. Pierre de Vallombreuse, Badjao. Borneo. Mer de Célèbes (Badjao. Borneo. Celebes sea), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
4. Pierre de Vallombreuse, Dans les bois Palawan (In the Palawan woods), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
5. Pierre de Vallombreuse, Jeune fille Palawan (Palawan young woman), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
6. Pierre de Vallombreuse, Jouer à dormir. Palawan (Play-sleeping. Palawan), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse

RÉPONSES PHOTO

RÉPONSES

www.reponsesphoto.fr

PHOTO

PRATIQUE

Les meilleures applis iPhone pour la photo noir & blanc

FLASH-BACK

CES APPAREILS QUI ONT FAIT L'HISTOIRE DE LA PHOTO

CAHIER ARGENTIQUE

RÉUSSIR DES NOIRS PROFONDS AU TIRAGE



ÉQUIPEMENT

50mm

Gros plan sur la focale standard

L'exemple d'un grand photographe : les nuits parisiennes de Roger Schall

Spécial noir et blanc

LE NOIR DE LA NUIT

De la prise de vue à l'impression, les défis de la photo nocturne monochrome

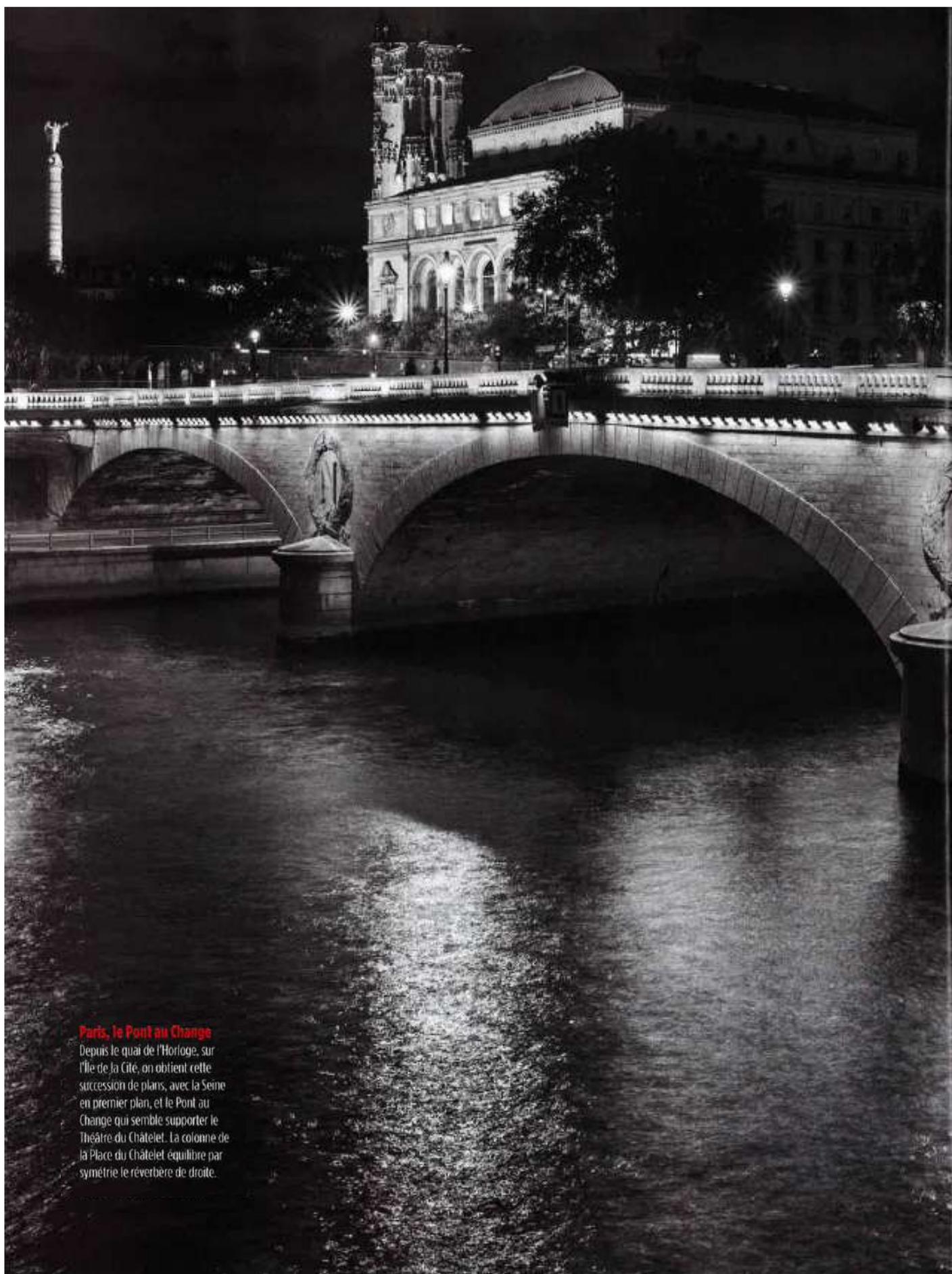
n° 283 H octobre 2015

L 12605 - 283 H - F: 4,95 € - RD



DOM : 5,80 € - BEL : 6,50 € - CH : 6,00 FS - CAN : 8,95 \$CAN
D : 6,80 € - ESP : 6,20 € GR : 6,20 € - ITA : 6,20 € - LUX : 6,60 €
MAR : 70 DH - PORT/CONT : 6,20 € - TOM SURFACE : 900 CFP
TOM AVION : 1800 CFP - TUN : 12 DTU

MONDADORI FRANCE



Paris, le Pont au Change

Depuis le quai de l'Horloge, sur l'île de la Cité, on obtient cette succession de plans, avec la Seine en premier plan, et le Pont au Change qui semble supporter le Théâtre du Châtelet. La colonne de la Place du Châtelet équilibre par symétrie le réverbère de droite.

À LA MANIÈRE DE... ROGER SCHALL**Photographier Paris la nuit en format carré**

Toutes les villes se prêtent à la photographie de nuit. L'éclairage urbain est très fourni. Jouer avec l'architecture, les effets d'ombres et de lumières, est un exercice de composition passionnant. Et placer son boîtier sur un trépied donne le temps de se poser et de réfléchir à ses cadrages.

L'exercice du "à la manière de" demande que l'on se coule dans l'œuvre d'un maître tout en prenant quelques distances. Quelle est la mission? Une photo de nuit en format carré. Mais au lieu d'un Rolleiflex, à l'instar de Roger Schall, ou de l'un de ses nombreux avatars (Mamiya C330 ou C220, Yashica 124G, etc.), j'ai choisi un appareil numérique. En l'occurrence, mon Nikon D600. Ensuite, j'ai écarté la facilité d'un zoom. Pour me retrouver dans la contrainte de la focale fixe d'un Rolleiflex, je suis parti en prise de vue avec un seul 35 mm, le Nikon AF-S 35 mm f:1,8 G. Pourquoi cette focale plutôt qu'un 28 mm ou un 50 mm? Si l'on recadre en carré une vue 24x36 pour obtenir un 24x24 mm, la focale équivalente au 75 mm du Rolleiflex est un 32 mm.

Le choix d'une focale fixe m'arrangeait aussi pour des raisons techniques. J'anticipais quelques soucis de lumières parasites avec mon zoom Nikon 24-70 mm, dont la construction optique plus complexe que celle d'une focale fixe est plus sujette à des images fantômes quand les réverbères de la nuit sont dans le champ de l'objectif.

J'avais prévu d'aller photographier le Pont Neuf, car le décor a peu changé entre 1935 et aujourd'hui, si ce n'est la voie sur berge le long de la Seine. Mais manque de chance, les réverbères du pont sont restés éteints le soir de ma venue. En me déplaçant sur l'île de la Cité et en regardant vers la Place du Châtelet, j'avais mon sujet. En premier plan,

je pouvais jouer sur les reflets des lumières de la ville sur la Seine. Puis, s'enchaînait le Pont au Change. En fond, le Théâtre du Châtelet et la colonne de la place ressortaient. Le ciel n'était pas noir: les nuages renvoyaient la lumière urbaine.

Roger Schall employait à l'époque du film qui ne devait guère dépasser l'équivalent de nos 100 ISO actuels. Je me suis donc astreint à cette sensibilité. Il y a pourtant une différence de taille entre une exposition faite avec un film négatif et un appareil numérique. On expose un film pour les ombres, alors qu'en numérique, on expose pour les hautes lumières. J'ai procédé en deux temps en vue du travail de post-production. Une première exposition pour enregistrer de la matière dans les parties les plus éclairées, 1 seconde à f:8, puis une autre de 4 secondes à f:8 pour obtenir des valeurs satisfaisantes dans les ombres et les valeurs moyennes. L'appareil était bien sûr monté sur un trépied.

Le résultat? L'image est bien carrée, après un recadrage. Mais l'atmosphère est assez différente de celle des photos de Roger Schall. Les réverbères créent des étoiles. On n'a plus ce halo d'autrefois. L'air de Paris est moins brumeux. L'éclairage urbain a changé. Et surtout, les films modernes encaissent mieux les hautes lumières et les objectifs bénéficient d'un traitement multicouches. Les effets de halos sont très contenus. Avec du film d'aujourd'hui et un Rolleiflex des années 1980-1990, j'aurais obtenu ces étoiles, mélangées à un faible halo.

L'atmosphère est différente de celle des photos de Roger Schall. L'air de Paris est moins brumeux.



Réponses **INSPIRATION****PRISE DE VUE**

10 recommandations pour photographeur de nuit avec succès

D'un point de vue technique, la réussite des photos de nuit ne nécessite pas de préparations compliquées. Elle demande de prendre quelques précautions qui sont à la portée de tout le monde. On aura surtout besoin d'investir dans un bon trépied. Voici nos recommandations qui tiennent en dix points.

✓ Trépied

Les performances des appareils numériques récents en haute sensibilité, associées aux objectifs à stabilisation, laissent penser qu'on peut remiser son trépied. C'est faire fi des possibilités que celui-ci offre: netteté optimale de l'image, travail en sensibilité faible ou moyenne pour éviter la montée de bruit, maîtrise de la profondeur de champ par le choix d'un diaphragme approprié à l'esthétique de l'image, etc. C'est le moment d'investir dans un bon trépied, en carbone si possible pour voyager léger, d'autant que cet accessoire ne subit pas les problèmes d'obsolescence de l'équipement.

✓ Pose longue

Le trépied permet d'obtenir des images nettes avec des poses longues, mais on peut jouer sur ces poses longues à main levée pour créer du flou évocateur. La pose longue, chez Brassai ou Roger Schall, était indissociable de la faible sensibilité des émulsions de l'époque.

Ces poses longues ont offert une esthétique du flou avec des personnages qui se déplaçaient, des traînées de phares des voitures ou des motocyclettes. Avec un appareil argentique, il suffit de choisir un film de 100 ISO ou moins. En numérique, de caler la sensibilité sur une valeur basse. Ou encore d'employer un filtre de densité neutre.

✓ Profondeur de champ

La bonne profondeur de champ est celle qui nous satisfait. Mais il faut connaître ses compromis. Très ouvert, le diaphragme réduit la profondeur de champ. La netteté de l'image est bonne au centre mais inférieure sur les bords. Un diaphragme très fermé augmente la profondeur de champ, la diffraction apparaît: la netteté de l'image diminue. La netteté optimale est obtenue avec un diaphragme fermé d'au moins deux ou

trois IL par rapport à la pleine ouverture. D'un point de vue pratique, avec les focales fixes, c'est généralement parfait à f:5,6 ou f:8, et avec un zoom, c'est à f:8 ou f:11.

✓ Mises au point

Il y a deux façons de gérer la mise au point (en dehors de celle du pifomètre). Soit l'on s'efforce de déterminer la partie de l'image que l'on veut absolument nette pour que le sujet y trouve son point d'équilibre, soit l'on joue sur la profondeur de champ en se disant qu'une certaine zone de netteté nous suffit. Le risque, avec la seconde option, est que dans la zone de netteté il y aura forcément un point plus net que les autres et que cela peut déséquilibrer l'image. Si l'on opère au trépied, on a tout le temps de déterminer ce qui doit être absolument net et ce qui peut entrer dans une netteté relative.

✓ Déclencheur souple...

Le déclencheur souple, très associé à la prise de vue argentique, possède ses avatars numériques sous forme de télécommande. Peu d'appareils récents possèdent un déclencheur adapté à cet antique accessoire. Mais son principe reste le même: ne pas bouger le boîtier pendant le déclenchement et l'ouverture de l'obturateur. On évite ainsi tout risque de flou.

Sur les reflex, on gagnera à relever le miroir avant la prise de vue pour éviter un flou de vibration. Certains boîtiers offrent l'utile option de décaler le relevage du miroir quelques secondes avant l'ouverture de l'obturateur.

✓ Pare-soleil

Pourquoi diable employer un pare-soleil de nuit? L'éclairage public est comme une galaxie de soleils, de fortes sources de lumière qui peuvent facilement entrer dans le champ de l'objectif et créer du flare. On pourra compléter le pare-soleil par un

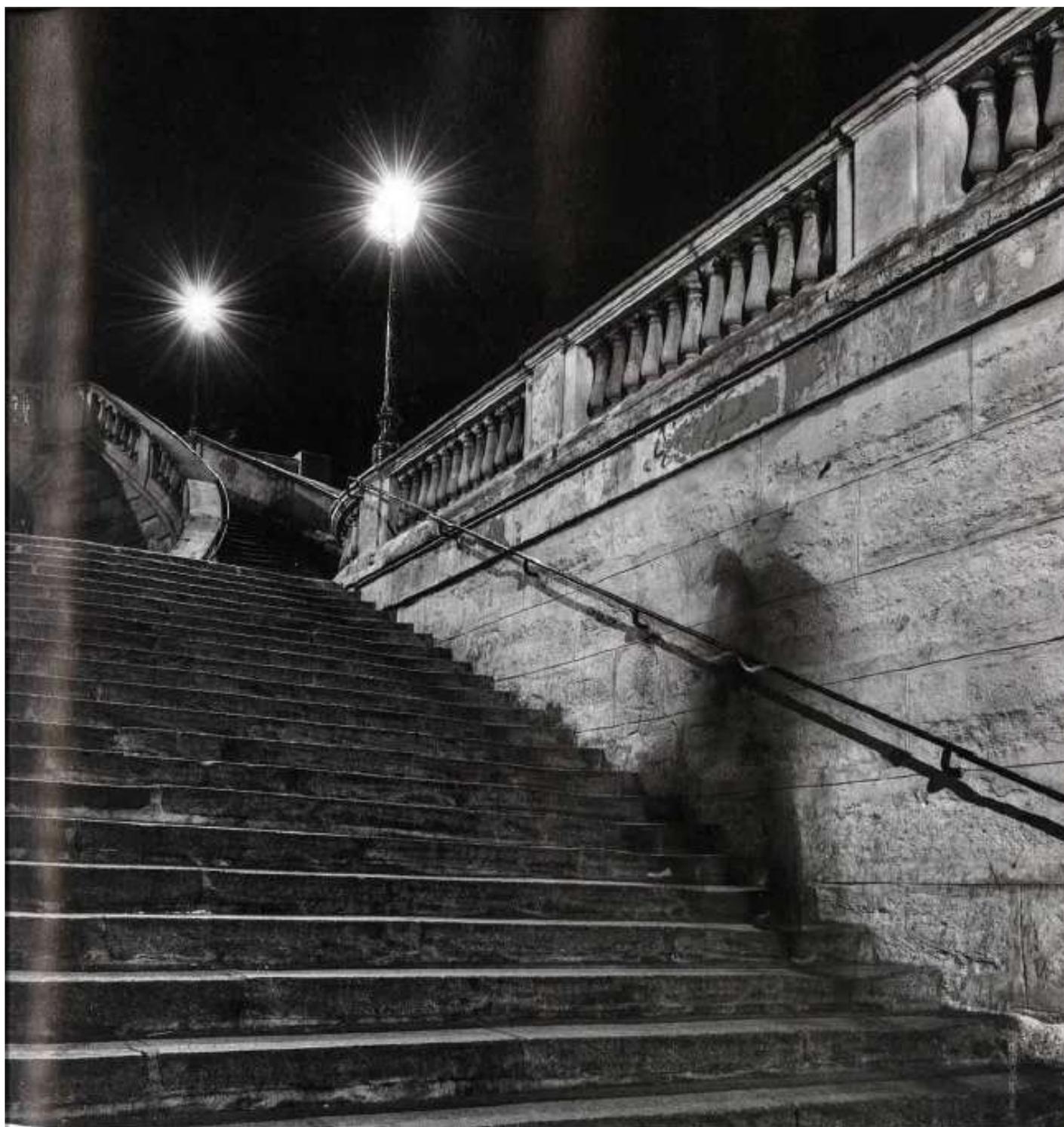
cache en carton noir tenu à la main dans son prolongement. Ces accessoires sont donc les bienvenus pour éviter des lumières parasites. Si l'on souhaite cependant faire entrer dans le champ des spots de lumières, il est préférable de photographier sans filtre protecteur sur l'objectif: ils créent souvent des reflets indésirables.

✓ Bracketter

Bracketter, disait Ansel Adams, est un signe d'insécurité... Il photographiait avec du film et devait exposer parfaitement en une seule fois. En numérique, la possibilité de combiner les vues pour récupérer des détails dans les ombres et dans les hautes lumières est très pratique, notamment pour les sujets statiques. Quand on travaille en Raw, on peut allègrement bracketter par tranche d'au moins 2 IL, en surexposition comme en sous-exposition puis assembler les images avec Photoshop. Les écarts de luminosité peuvent être considérables en éclairage nocturne et ce sera le moyen d'enregistrer du détail partout, même si l'on décide de ne pas en conserver en post-production.

✓ Conversion n & b

L'éclairage urbain d'aujourd'hui est bien plus intense que celui de l'époque de Roger Schall. On peut adopter une sensibilité de 100 à 400 ISO sur son boîtier numérique pour éviter une trop forte montée de bruit. D'autant que les vues nocturnes comportent de larges plages sombres, lesquelles sont particulièrement sujettes au bruit. En faible sensibilité, les capteurs possèdent en plus une meilleure plage dynamique. Avec les capteurs CMOS, le risque de montée de bruit en pose longue au-delà d'une minute est minime, au contraire des anciens capteurs CCD. Si l'on doit dépasser la minute, des essais s'imposent car chaque boîtier réagit différemment.



✓ **Raw**

Le Raw s'impose pour toutes les variations d'interprétation qu'il permet. Les lumières de la ville ont des températures de couleur différentes qui pourront être interprétées sélectivement en post-production. La réserve de détails dans les ombres comme les hautes lumières offre une meilleure latitude d'exposition.

✓ **Régler un mode n & b**

On peut sélectionner le format Raw sur son boîtier et le régler en mode monochrome. L'affichage des vues se fait ainsi en noir et blanc sans être distrait par les couleurs des éclairages artificiels. Cela donne une première approche instructive pour visualiser ses images, évaluer leur exposition, leur netteté et leur composition.

Passage d'Alsace, Paris

Le Nikon D600 équipé d'un zoom 24-70 mm était monté sur un trépied. Le relevage préalable du miroir a évité les vibrations au déclenchement (1,5 seconde à f.11, 400 ISO). Des images fantômes dues aux réverbères ont surgi dans le ciel. Elles ont été corrigées en post-production.

Réponses **INSPIRATION****TRAITEMENT PAS À PAS**

Quand la lumière nous joue des tours

1 Le choix des vues

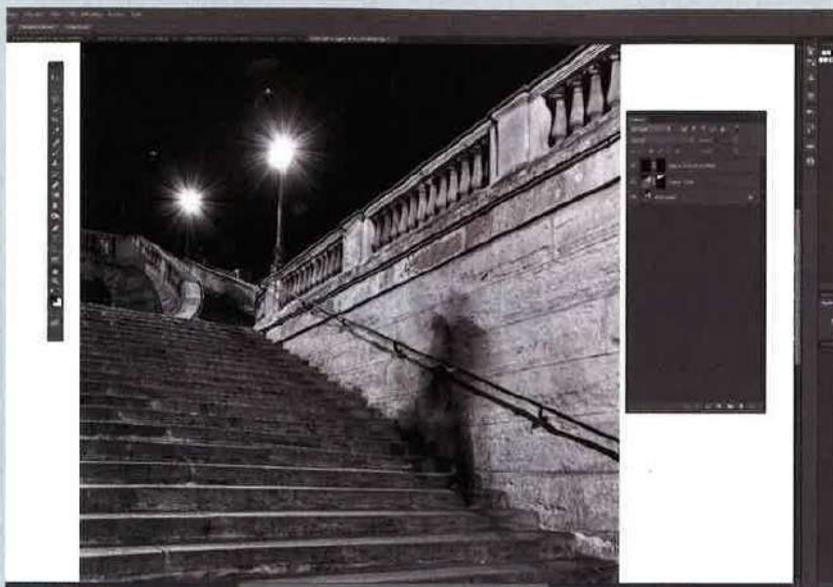
Pour cette photographie, dont le résultat est montré sur la page des conseils de prises de vue, j'ai combiné trois images. La première montre une silhouette fantomatique, obtenue par une pose de 1,5 seconde. Mais j'avais mal caché des lumières parasites qui rentraient dans le champ de l'objectif, malgré le pare-soleil du zoom 24-70 mm. Une seconde vue a réglé ce problème. Mais des réflexions fantômes dues au zoom subsistaient. Une troisième vue peu exposée (non montrée ici) a enregistré des détails dans les lampes des réverbères.

2 Ajustements dans Lightroom

L'ajustement de l'image principale, avec la silhouette, a commencé en modifiant la température de couleur. L'appareil était réglé sur une balance des blancs automatique. Lightroom utilise cette information pour déterminer la température de couleur de base. Elle affichait 2 650 K. En la ramenant à 6 500 K, l'image s'est éclaircie. La teinte, modifiée sur -11, a amélioré le micro-contraste. Enfin, la clarté (+74), a donné du relief et de la profondeur à l'ensemble. Avec le pinceau, les zones montrées en rouge sont foncées pour apporter un meilleur équilibre à l'image. Puis l'image a été recadrée en carré.

L'éclairage de la ville n'est pas toujours notre allié. Brassai indiquait qu'il cherchait souvent un obstacle naturel ou un élément urbain pour cacher le flux lumineux d'un réverbère, afin d'éviter d'énormes halos sur ses plaques. En numérique, la combinaison des vues résout bien des cas de lumières difficiles.

3 Assemblage des vues dans Photoshop



L'assemblage des vues est réalisé avec Photoshop. L'image d'arrière-plan est celle de la silhouette. J'ai collé au-dessus celle où le ciel est moins parasité par du flare. C'est le deuxième calque. Le troisième est la vue qui a enregistré des détails dans les réverbères. Chaque calque est associé à un masque de fusion rempli de noir. En peignant en blanc dans le masque avec le pinceau, le calque du dessus remplace les valeurs de celui du dessous. Sur le troisième calque, le passage du pinceau sur le masque est réglé avec une faible opacité, pour faire apparaître un soupçon de détail.

4 Retouche et ajustement final



Les taches de lumière autour des réverbères sont gênantes. Un calque vide est créé au-dessus des trois premiers. On y applique des retouches avec l'outil correcteur ou le tampon. Cela évite de modifier l'image de base. On efface facilement avec la gomme ce qui n'est pas réussi. Le correcteur localisé a réglé à lui seul presque tous les problèmes. En deux petits endroits, le tampon a été plus efficace. Après la retouche, pour gagner en équilibre, l'image est foncée sur le mur et un peu sur les escaliers, grâce à un calque de courbes associé à un masque de fusion.

Réponses **INSPIRATION****IMPRESSION**

Le jet d'encre possède mille atouts pour imprimer la nuit

Après la prise de vue, reste l'impression. Quelle imprimante choisir, sur quel type de papier tirer, quels écueils éviter pour restituer fidèlement sur le papier ce que l'on voit à l'écran? Voici quelques pistes pour que les noirs de l'image vibrent autant sur les tirages que dans la nuit.

Q Quelle imprimante pour imprimer des noirs profonds?

R Les imprimantes jet d'encre de qualité photo sont toutes capables de restituer des noirs profonds. Mais elles ne sont pas toutes égales. Les plus performantes fonctionnent avec des encres noires et grises à pigments, aussi bien chez Canon, Epson ou HP. La présence d'encres grises à côté du noir assure une meilleure neutralité des tirages noir et blanc et de meilleurs dégradés. Les encres à pigments garantissent une meilleure conservation des tirages. Leurs encres noires et grises sont fabriquées à partir de noir de charbon, qui est le pigment le plus stable. En formats A3+ et A2, dont le budget reste raisonnable, le choix tourne essentiellement sur les Epson SC-P600 et SC-P800 équipées d'encre UltraChrome. En Canon, on trouve les A3+ Pixma Pro-1 et Pro-10s fonctionnant avec les encres Lucia. HP ne propose plus de modèle abordable en A3+ ou A2 avec des encres à pigments. C'est avec les encres à pigments qu'on obtient les noirs les plus profonds, notamment sur les supports brillants, satinés ou semi-mats. Sur ces surfaces, les toutes récentes Epson SC-P600 et SC-P800 sont les championnes en termes de Dmax, puisqu'elles délivrent une densité supérieure à 2,50 sur du papier brillant. Sur ce point, les Canon talonnent leurs concurrents. La différence n'est guère visible à l'œil nu.



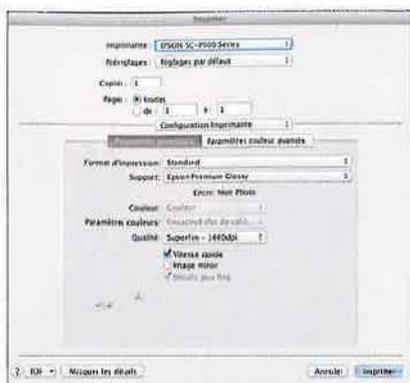
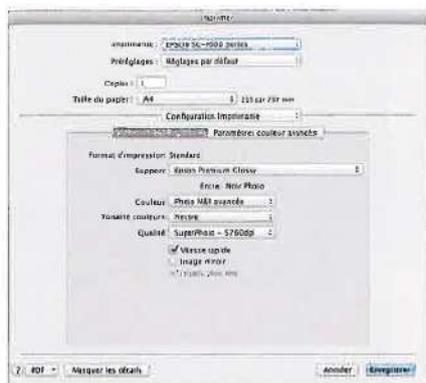
Q Quel papier pour des noirs profonds mat ou brillant?

R Le noir du tirage dépend du papier et du système d'impression. On peut le quantifier en mesurant sa densité maximale (Dmax). En argentique ou en jet d'encre, un papier mat montre systématiquement une Dmax inférieure à celle d'un papier brillant, satiné ou semi-mat. En jet d'encre pigmentaire, on atteint une densité autour de 1,60-1,70 sur du mat contre plus de 2,30 sur du brillant (chiffre atteint par la plupart des papiers conçus pour être imprimés avec la cartouche Noir Photo d'une imprimante Epson ou d'une Canon). Signalons une particularité concernant les papiers mats. Les imprimantes jet d'encre à colorants haut de gamme, comme l'Epson Stylus Photo 1500W (encres Claria) ou la Canon Pixma Pro-100S (encres ChromaLife100+) délivrent une Dmax d'environ 1,90, supérieure à une impression pigmentaire. Mais la conservation des tirages réalisés avec des pigments est meilleure. En argentique, les valeurs sont autour de 1,50 en mat. En brillant, certains papiers comme l'Ilford Warmtone font jeu égal avec le jet d'encre. Le papier baryté argentique brillant Ilford Digital Silver, utilisé sur des tireuses de type Durst Lambda (disponible par exemple sur online.picto.fr), atteint 2,10. Reste que l'appréciation d'un noir n'est pas qu'une affaire de chiffre mais de sensation. C'est pour cela qu'on peut préférer l'aspect velours noir d'un tirage mat. Après tout, le fameux *Paris de nuit* de Brassai fut imprimé en héliogravure sur papier mat.

Q Impression numérique: mode couleur ou noir et blanc ?

R Les imprimantes jet d'encre pigmentaires proposent plusieurs modes d'impression, selon que l'on veut imprimer en couleur ou en noir et blanc. Chez Epson, en fonction des papiers

sélectionnés dans le pilote, on peut opter pour Couleur, Photo noir et blanc avancée, Noir. Chez Canon, l'impression en couleur est choisie par défaut, avec une option Photo en niveaux de gris. On peut imprimer avec succès ses images noir et blanc avec le mode couleur. Les profils ICC fournis par le fabricant de l'imprimante pour les papiers de sa marque (Canon, Epson), ou par les Canon, Hahnemühle, etc. sont élaborés uniquement pour le mode couleur.



D'après nos essais, le mode Photo en niveaux de gris de Canon n'apporte rien de particulier par rapport au mode couleur. La fonction Photo noir et blanc avancée d'Epson délivre des noirs un peu plus denses qu'en mode couleur, une excellente linéarité, avec une possibilité de réglage de teintes chaudes et froides. Mais il n'existe pas de profil ICC spécifique à ce mode, sauf à les créer soi-même avec une application telle que QTR-Create-ICC de Quad (www.quadtonerip.com). Mais c'est assez geek.

Q Du noir de l'écran au noir sur les tirages, comment ne pas boucher les noirs sans les délayer ?

R L'écran d'un ordinateur montre les images par transparence, avec une dynamique bien plus large que celle d'un papier qu'on observe par réflexion. Dans le processus d'impression, il se produit une compression inévitable des valeurs. C'est surtout dans les ombres qu'on constate ce phénomène, et notamment avec les papiers de surface mate, dont la dynamique est plus faible que celle des papiers brillants ou satinés. La fonction d'épreuve de logiciels comme Lightroom (module Développement, Epreuve écran) ou Photoshop (Affichage>Format d'épreuve>Personnalisé) permet de voir cette compression. Avec Lightroom, il suffit généralement de jouer sur le curseur Ombres dans les réglages de base pour les éclaircir, ou de remonter les valeurs sombres avec la Courbe de tonalité. Dans Photoshop, les propriétés du masque de fusion associé à un calque de réglage (par exemple de courbes) offrent l'accès à Plage de couleurs qui peut sélectionner Tons foncés. Ainsi, le réglage n'affectera que ces derniers.



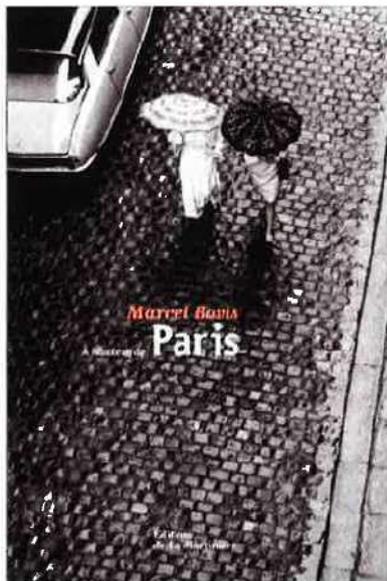
Q Épreuve écran pourquoi le noir devient gris ?

R Quand on simule un tirage à l'écran, grâce à la fonction d'épreuve de Lightroom ou de Photoshop, on constate généralement que l'image grisaille, comme si un voile s'abattait sur elle. L'effet est léger pour un papier de surface brillante, prononcé pour un papier mat. Le réglage du niveau de noir de l'écran est le plus souvent supérieur à celui qu'un papier peut restituer. Pour minimiser ce grisaillement, la valeur du point noir peut être fixée à 0,3 cd/m² pour les papiers brillants et 1 cd/m² pour les papiers mats dans les paramètres du logiciel de calibrage et ne pas excéder 120 cd/m² pour la luminance.

Réponses **INSPIRATION**

POUR ALLER PLUS LOIN

Ils ont aussi photographié le noir de la nuit...



Marcel Bovis

Né en 1904, formé à l'École nationale des Arts Décoratifs de Nice, Marcel Bovis se convertit à la photographie pendant son service militaire; il en fait son métier à partir de 1933. Il photographie Paris de nuit dès 1927. Vous pouvez retrouver ses images notamment dans *A hauteur de Paris* publié en 2011 par les éditions de La Martinière.



André Kertész

Né en 1894 à Budapest, André Kertész a débuté la photographie à la fin des années 1910. Avec ses vues d'un Paris inquiétant la nuit, il a réellement créé un style. À l'occasion d'une rétrospective au Jeu de Paume, les éditions Hazan lui ont consacré un ouvrage en 2010.



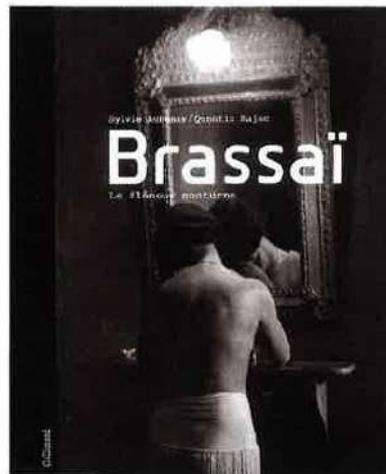
Bill Brandt

En 1938, le photographe allemand sort son deuxième livre intitulé *A night in London*, très inspiré par le Paris de nuit de son ami Brassai.



Paulo Nozolino

Paulo Nozolino est né en 1955 à Lisbonne, il a étudié à Londres dans les années 1970. Récompensé de nombreuses fois par de multiples prix, il vit aujourd'hui entre Lisbonne et Paris. Les éditions Steidl lui ont consacré un ouvrage en 2005 intitulé *Far Cry*.



Brassai

C'est évidemment LA référence quand on pense photo de nuit en noir & blanc. En 2012, Quentin Bajac et Sylvie Aubenas lui ont consacré un très bel ouvrage baptisé *Le flâneur nocturne* chez Gallimard.

The
INDEPENDENT

Souveraines: Stunning photographs capture what societies run by women look like



'Isolated matriarchies are astonishingly progressive'

MATILDA BATTERSBY [+](#) Friday 18 September 2015

Societies where women are either dominant or have entirely equal status with men have been documented by important contemporary photographer, Pierre de Vallombreuse, who is known for his work with indigenous peoples.

De Vallombreuse visited four remote South-East Asian cultures where women play a central and decisive role in governance.

Untouched by globalisation and technology, these isolated regions are, he believes, models for societies where being a woman is not a battle - a stark reversal of the patriarchies that are usual in the West.



Mer de céilèbes, Badjao, Borneo by Pierre de Vallombreuse



Badjao by Pierre de Vallombreuse

The photographer was astonished by how progressive such cultures can be - and how the mutual respect between sexes put even the huge leaps made toward equality in the past century in Europe to shame.



Dans les bois Palawan (In the Palawan woods) by Pierre de Vallombreuse

He visited the Khasi, a matrilineal and matrilocal (meaning married couples live with the wife's parents) culture of North-East India where children bear the name of their mother and the youngest daughter inherits all the family property.

De Vallombreuse also visited the matriarchal Moso society in China where women are the law-makers and the care and education of children is entrusted to maternal uncles.

The apparently idyllic lives of children in Palawan society, a tribe in the Philippines, where men and women live wholly equally and where notions of goodwill, generosity and helping neighbours are key to how people function, have also been captured by De Vallombreuse's camera.



Palawan children after games by Pierre de Vallombreuse

The photographer also took a series of portraits of the Badjao in Malaysia, a peoples who have abolished all forms of hierarchy and advocate an egalitarian and libertarian civilisation.

An exhibition of 40 pictures from his encounters with these cultures, coinciding with the publication of a book also called *Souveraines*, opens at [Galerie Argentic](#), Paris on 13th October.

Hollywood, retouched



PHOTOGRAPHS COURTESY OF GALERIE ARGENTIC



Small, illegible text caption for the Humphrey Bogart photo.

IMAGE MAKERS
 Film and television stills, used to promote stars, were often cropped, touched up and otherwise manipulated for newspaper and magazine readers, adding another layer of meaning to the photographs. For example, in the photo of Humphrey Bogart above, his hand, holding a cigarette, is painted and cropped out. "The Hit Factory," an exhibit of hand-retouched press

photographs from 1910 to 1970 from the collection of the director Raynal Pellicer, runs through June 20 at the Galerie Argentic in Paris. Clockwise from top left: Ginger Rogers, 1946, for the film "Magnificent Doll"; Robert Stack, 1958, for "The Untouchables"; Humphrey Bogart, 1949, for "Knock on Any Door"; Priscilla and Rosemary, two of the singing and acting Lane Sisters, in 1936.

RÉPONSES PHOTO

RÉPONSES

PHOTO

VOS PHOTOS
À L'HONNEUR

20 PAGES DE
SÉLECTION
& CRITIQUES

MONDADORI FRANCE

ÉVÉNEMENT

QUAND LA RETOUCHE
DEVIENT
ŒUVRE D'ART

Les stars du passé
s'exposent autrement

AUTO PORTRAIT

Invitez-vous dans le cadre!

- Quand le photographe est son propre modèle
- Douze autoportraits classiques analysés
- Image de soi: de la photo de portrait au selfie
- Autoportrait nu: les résultats du concours FEPN

SOMMAIRE

► **L'ÉVÈNEMENT**

La fabrique des icônes
Quand la retouche faisait briller les stars 12



12

Événement
La galerie Argentic expose une incroyable collection de photos de presse retouchées à la main.

En couverture
De l'autoportrait au selfie

Stage L'autoportrait avec Sabrina Biancuzzi 20
Classiques analysés Petite histoire du "selfie" 22
Pour aller plus loin Sites web, livres, expos, stages... 28



Concours Les résultats de l'Autoportrait nu 42



42

Résultats du concours FEPN
Le thème de l'autoportrait nu a inspiré nos lauréats.

► **PRATIQUE**

Créer son site photo
L'expérience de Nicolas Mériaux 48



62

Résultats du Grand Prix n & b Lumière
Découvrez nos dix lauréats.

► **VOS PHOTOS À LA UNE**

Concours
Thème libre couleur: les 3 gagnants 58
Thème libre n & b: les 3 gagnants 60
Grand Prix du Jury n & b Lumière: les résultats 62

D'accord/pas d'accord
Les analyses critiques de la rédaction 68

Nouveau concours Mont-Blanc
PhotoFestival: soyez exposé 72
Concours mode d'emploi 74

► **ESTHÉTIQUE**

Portfolio
Notre pain quotidien 76



76

Portfolio
Lauréat du Prix Voies Off en 2014, Henk Wildshut nous propose une immersion dans l'industrie agro-alimentaire.

L'ÉVÉNEMENT

La fabrique des icônes

Quand la retouche faisait briller les stars

Pour des raisons techniques et esthétiques, les photos de stars autrefois publiées dans la presse étaient systématiquement retouchées. Redécouverts aujourd'hui, les originaux de ces documents exhibent les étranges cicatrices d'un savoir-faire disparu, qui leur confèrent un nouveau statut. L'étonnante collection réunie par le réalisateur de télévision Raynal Pellicer est exposée jusqu'au 20 juin 2015 à la Galerie Argentic à Paris. YG



AVA GARDNER, 1959

Sur cette photo de toimage, le retoucheur a redessiné le visage d'Ava Gardner, et renforcé les contours de la silhouette de l'actrice. Il semble ensuite avoir essayé son pinceau sur le profil de son partenaire, relégué de toute façon hors champ puisque la photo a été recadrée sur le seul portrait d'Ava, pour insertion "dans un bloc sur deux colonnes".

En 2009, Raynal Pellicer prépare un livre sur la photo judiciaire, intitulé *Présomés coupables*. Il découvre alors sur le site Web de la Librairie du Congrès à Washington, les photos anthropométriques de deux célèbres mafiosi : Lucky Luciano et Meyer Lansky. Curieusement, les deux portraits, pourtant réalisés dans le cadre d'une enquête judiciaire, sont largement retouchés à la main. Pellicer comprend vite que les tirages en question ont en réalité été corrigés pour publication dans la presse de l'époque. Fasciné par la force graphique qui se dégage de ces images repeintes et raturées, il compile

en quelques années une centaine de photographies de célébrités. Puisées dans les collections dont se débarrassent désormais les archives des grands quotidiens américains, ces tirages argentiques surchargés de retouches et de ratures sont des pièces uniques et semblent acquérir une vie propre, dans une forme moderne du palimpseste. Des années 1910 aux années 1970, quelles raisons poussaient les responsables des journaux d'alors à systématiser ainsi retouches et recadrages ? Un souci esthétique bien sûr, la stérification des célébrités s'accommodant mal de quelque

imperfection de peau ou d'attitude que ce soit. Mais la raison est aussi et surtout technique. Au cours de cette période, les journaux, et notamment les quotidiens à gros tirage, sont imprimés sur des papiers jaunâtres, de piètre qualité selon les standards d'aujourd'hui, et qui ont la fâcheuse caractéristique d'absorber l'encre, comme un papier buvard. Sur les énormes rotatives typographiques, il était donc nécessaire d'atténuer l'encre, avec pour conséquence de limiter le contraste des reproductions photographiques, utilisant qui plus est des trames de simili-gravure assez grossières. (suite page 17)



D-931-106 - NEW DEPARTURE FOR BOGART...In his first independent picture for Columbia, Humphrey Bogart plays a defense attorney not a hard guy, not even a gangster. The picture is "Knock On Any Door," in which he stars.

HUMPHREY BOGART, 1949

Ce bon vieil Humphrey maquillé en jeune premier ? C'est ce que s'autorise le retoucheur avec cette photo promotionnelle du film *Les Ruelles du Malheur*, réalisé par Nicolas Ray. Outre le sévère recadrage, le contour des yeux est renforcé, l'arrière-plan est recouvert de peinture grise, la main tenant une cigarette est effacée, de même que les volutes de fumée pourtant indissociables de la silhouette de Bogart. Pour finir, le nœud papillon, le revers de la veste, et le col de la chemise ont été "arrangés".

L'ÉVÉNEMENT



BRENDA MARSHAL, 1940
Photographée par George Hurrell, grand spécialiste du glamour hollywoodien, pour la promotion du *Vaisseau Fantôme* de Michael Curtiz, ce portrait de l'actrice Brenda Marchal a droit à un traitement de choix ! Une partie de l'image est recadrée, le visage est détaché, et un cercle noir est délimité pour accueillir une autre photo en médaillon. Un portrait témoignage des styles de mise en page appréciés à l'époque.



FERNANDEL, 1956

On a peut-être oublié que notre Fernandel national a obtenu un tout petit bout de carrière hollywoodienne. Dans le *Tour du Monde en 80 jours*, de Michael Anderson, il incarne un cocher de fiacre, lors du passage de Phileas Fogg-David Niven à Paris. Le film obtint l'Oscar du meilleur film, mais l'Histoire a oublié pour quelle raison un journal américain a jugé bon d'effectuer un cadrage aussi serré et incompréhensible sur le visage de l'acteur, à l'expression et au couvre-chef tout aussi improbables.

L'ÉVÉNEMENT



FIDEL CASTRO, 1959

Le leader cubain en février 1959, pas encore "maximo", vient de renverser la dictature de Fulgencio Batista. Il est alors le premier ministre du président Manuel Urrutia. Le cliché, pris par un photographe de l'agence Associated Press, est transmis au Chicago Tribune par télécopie, ou plus probablement par son ancêtre, le télénographe. La mauvaise qualité de l'image implique de nombreuses retouches : pour une meilleure lisibilité, l'arrière-plan est gouché de gris ; la silhouette est redessinée ; les yeux, la bouche, l'oreille, la main, les doigts et même les ongles sont précisés.

Il suffit de feuilleter les quotidiens d'époque pour constater que nombre de visages qui en illustrent les pages sont à peine reconnaissables. Voilà qui explique le recours aussi fréquent et massif à la retouche, destinée d'abord à renforcer contours et contraste, et permettant ainsi de reconnaître immédiatement les traits de telle célébrité, une fois imprimés! Ce qui frappe aujourd'hui, sur ces documents originaux, et qui accentue leur caractère artistique, c'est la vigueur du coup de pinceau du retoucheur. Celui-ci devait travailler très vite: dans le processus de production d'un quotidien capable de publier plusieurs éditions chaque jour, le temps de production d'une seule image par le service de photogravure pouvait se compter en dizaines de minutes, voire en heures. Chaque étape de la fabrication se faisait donc en permanence dans l'urgence. La presse portait encore bien son nom!

La fabrique des icônes

*La photographie de presse retouchée
1910-1970*

Jusqu'au 20 juin 2015, Galerie Argentic,
43 rue Daubenton, 75005 Paris



VOITURE DE POLICE, CHICAGO 1938

Vêtements sombres sur carrosserie sombre ne garantissent pas la meilleure lisibilité pour cette démonstration d'une voiture de police transformée en ambulance. Quelques coups d'aérographe bien placés redonnent de la lumière sur les manteaux, la portière et l'aile avant. L'arrière-plan est aussi simplifié, y compris à travers les vitres de la voiture.

GALERIE CHRISTIAN BERST

GALERIE D'ART BRUT, PARIS



L'insociable sociabilité de l'art brut

PHILIPPE GGDIN 30 AVRIL 2020 (MISE À JOUR : 2 MAI 2020)



Jil Galloni, sans titre, (prère a Marie), 2012, 16 x 24 cm

La Galerie Christian Berst accompagne depuis 2005 des créateurs d'art brut qui semblent avoir fait de la « distanciation sociale » leur crédo et le secret de leur art. Elle ouvre son nouveau site web. L'occasion d'une visite virtuelle avant le rebond...

Les artistes défendus par La Galerie Christian Berst ont en commun une même fièvre autodidacte et partagent des formes d'existence plus ou moins solitaires. Ils répondent en cela au partage initié par le peintre Jean Dubuffet - l'inventeur du concept d'art brut - entre les artistes « professionnels » soumis aux sollicitations de la vie sociale, avec ses reconnaissances et ses gratifications, et les créateurs d'art brut « indemnes de culture » pour qui la création nécessite une solitude incompatible avec l'existence grégaire.

Les propos de Dubuffet semblent d'ailleurs constituer un parfait traité de savoir-vivre à l'usage des confinés !

« C'est quand un homme est seul, qu'il s'ennuie très fort, qu'il ne peut compter sur aucune espèce de distractions ni de joies venant de l'extérieur, d'aucune espèce de fêtes, que les conditions sont le mieux remplies pour que naissent en lui un besoin de fabriquer par ses propres moyens, lui-même tout seul et à son propre usage, un théâtre de fêtes et d'enchantements. »

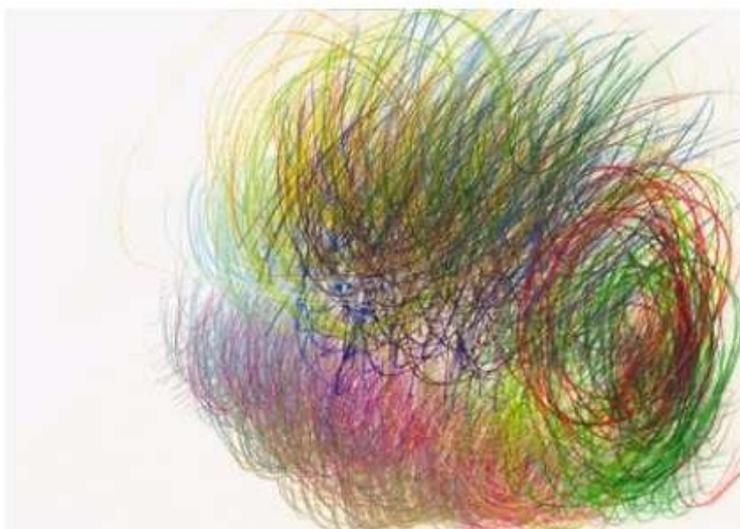
Par-delà la diversité des parcours artistiques des créateurs que la galerie expose, et la variété des médiums qu'ils empruntent (dessin, peinture, écrit, photo, sculpture, installations), on a le sentiment que ces artistes vivent *ad vitam aeternam* l'expérience de la claustration.

On peut penser à Albert Moser qui avait été présenté juste avant la période de confinement. Il correspond parfaitement à l'image de l'artiste brut décrit par Dubuffet, de par sa marginalité, son autisme, sa claustration, sa mono-mania et la rupture psychique dans laquelle s'origine son processus créatif. On se souvient de ses photographies (exposées également dans la même galerie en 2012), recourbées sur elles-mêmes, reflétant, sans doute, son autisme, qui proposaient d'extraordinaires panoramiques de paysages urbains américains se refermant sur le spectateur en une sorte de vertige optique, paranoïaque et solitaire.



Albert Moser, Panoram 3 Montage photographique réalisé avec du scotch. Courtesy Galerie Berst

En revanche la Galerie Christian Berst se démarque de la sacro-sainte référence au parti pris de Jean Dubuffet qui avait forgé sa conception de l'art brut, notamment, par opposition à l'art abstrait plébiscité à son époque. En défendant un art brut très éloigné d'une figuration foutraque et criarde, Christian Berst établit des rapprochements inattendus avec les formes les plus épurées de l'art moderne ou contemporain (Cy Twombly ou Richard Serra...).



Yuichi Saito, Mo letter (doraemon), 2005, Colored pencil on paper, 54.2 x 38.2 cm .JPG

in *abstracto #2*, l'exposition actuelle que l'on peut découvrir actuellement témoigne de ce pôle abstrait de l'art brut avec des œuvres d'une vingtaine d'artistes classiques et contemporains. Comme le rappelle Christian Berst:

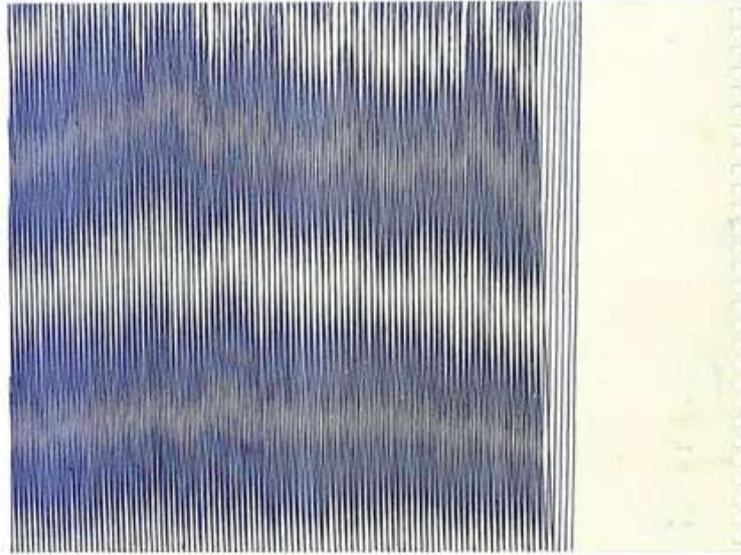
« Jusqu'ici, la notion d'art brut abstrait relevait, au mieux, de l'oxymore, et au pire, de l'antinomie. Or, pour peu que l'on accepte de regarder les œuvres, plutôt que d'admettre aveuglément les exclusions sur lesquelles Jean Dubuffet a fondé sa théorie, il faut bien se rendre à l'évidence : nombre d'œuvres d'art brut échappent de bien des façons à la figuration dans laquelle on croyait pouvoir tenir enfermé ce champ. »

[visite virtuelle de l'exposition in abstracto #2](#)



Maurice Bonnelabey, sans titre, 1974, encre sur papier, 24 x 34 cm

En revendiquant une filiation avec le curateur Harald Szeemann (« Quand les attitudes deviennent formes », 1972), la Galerie Christian Berst alterne ainsi expositions personnelles et expositions collectives thématiques. Le rythme assez soutenu de la galerie (sept expositions annuelles) offre une dynamique de dialogue intense entre les différents acteurs. Artistes, publics, curateurs, théoriciens... La mise en commun et la production d'échanges font partie des intentions du lieu. La Galerie Christian Berst a ainsi travaillé avec le commissaire Jean-Hubert Martin (« Sur le fil », 2016). Elle organise des conversations publiques (avec Jean de Loisy, « Vidéo mathématiques, métaphysique, art », 2015), des tables rondes (avec Marc Lenot, André Rouillé, « Photographie et art brut, sortir des clichés »).



Julius Bockelt, sans titre 2019

Par ailleurs, elle publie des catalogues d'exposition bilingues. Elle cultive également sa présence à l'international (FIAC, NADA New York et Miami, YIA Bruxelles, Dallas Art Fair...). Les constellations artistiques de la Galerie Christian Berst, aussi précises soient-elles, ne font pas l'économie de la singularité.

Le nouveau site ouvert par la galerie Christian Berst permet d'avoir accès à l'ensemble des catalogues et à une abondance de ressources sur l'art brut, ses artistes, ses concepts et ses enjeux esthétiques. Un véritable rhizome qui comblera tous les publics curieux d'enrichir une réflexion sur cet art.

[Le nouveau site de la Galerie Christian Berst](#)

overblog

17 Exposition Collective Art Brut: « In Mar Abstracto #2 »

Publié par Eric SIMON - Catégories : [#Expo Art Brut](#), [#Expo Collective Contemporaine](#)



"Sans titre", 2012 de Pascal TASSINI - Courtesy de la Galerie Christian Berst art brut © Photo Eric Simon

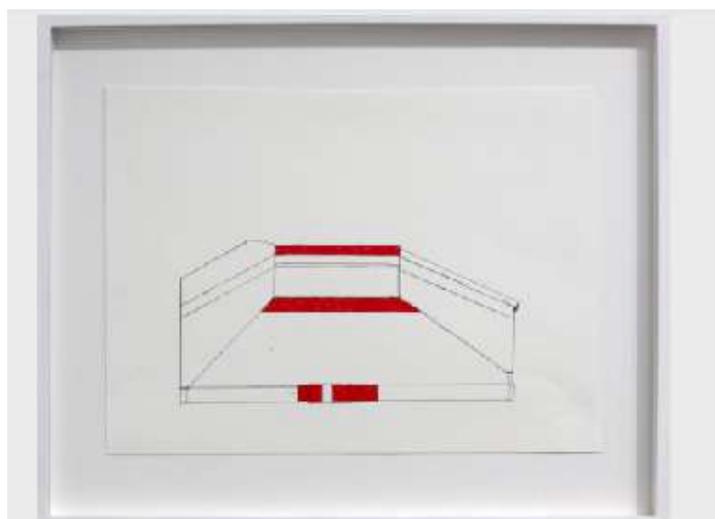
Du 5 mars au 18 avril 2020

Artistes exposés : Beverly Baker, Jan Bati, Franco Bellucci, Thérèse Bonneilbay, Julius Bockeit, Kostja Botkine, Frédéric Bruyl-Bouabré, Le Cheminot, Eugène Gabritschevsky, Alexandre Garcia, Johann Hauser, Madge Gill, Anton Hirschfeld, Joseph Hofer, Séverine Hugu, Joseph Lambert, Masaki Mori, Momoko Nakagawa, Hiroya Oji, Marco Raugel, Leopold Strobl, Pascal Tassin, Oswald Tschirtner, Alexandre Vigneron, The Wireman.

La galerie Christian Berst art brut présente « In abstracto #2 » une exposition collective d'œuvres d'art abstraites produites par une vingtaine d'artistes classiques et contemporains.



"Sans titre", 2019 de Julius BOCKEIT - Courtesy de la Galerie Christian Berst art brut © Photo Eric Simon



"Sans titre", 2019 de Kasia BOTEKNE - Courtesy de la Galerie Christian Berst art brut © Photo Eric Simon



"Sans titre", 2018 de JIF GALLEEN - Courtesy de la Galerie Christian Berst art brut © Photo Eric Simon



"Sans titre", 2011 de Priscille RABRY ROUJARRÉ - Courtesy de la Galerie Christian Berst art brut © Photo Eric Simon

Art brut et abstraction, loin de toute figuration

Jusqu'ici, la notion d'art brut abstrait relevait, au mieux, de l'oxymore, et au pire, de l'imbroglio. Or, pour peu que l'on accepte de regarder les œuvres plutôt que d'admettre aveuglément les exclusions sur lesquelles Jean Dubuffet a fondé sa théorie, il faut bien se rendre à l'évidence : nombre d'œuvres d'art brut échappent, du bien des façons à la figuration dans laquelle on croyait pouvoir tenir enfermés en champ.

En 1922, déjà, le psychiatre Hans Prinzhorn préférait aux œuvres par trop narratives de ses patients celles qui manifestaient « un état plus « pur » en ce que le geste qui les fait naître ne subirait pas les interférences du conditionnement culturel et du savoir-faire artistique. » ainsi que le souligne Raphaël Koenig dans le texte de notre catalogue.



"Sans titre", 1975 de The Philadelphia wireman - Courtesy de la Galerie Christian Berst art brut © Photo Eric Simon



"Sans titre", 2011 de Frédéric BRULY BOUABRÉ - Courtesy de la Galerie Christian Berst art brut © Photo Eric Simon



"Sans titre", 1958 de Midge GILL - Courtesy de la Galerie Christian Berst art brut © Photo Eric Siroca

Dubuffet, en forgeant sa conception de l'art brut notamment par opposition à l'art abstrait plébiscité à son époque - tout au plus acceptable- les rétrographes des spirites - ne mentionnerait certainement pas à quel point l'art brut ne figurait élargissant considérablement sa quête d'essentialité.

Ainsi, l'art brut rétrécit, selon le mouvement profond dont il procède, revêt les formes les plus diverses.

Dans ce deuxième volet d'*Un abstrait* - parmi près d'une trentaine d'articles - nous introduisons pour la première fois les stupéfiants dessins oculatoires de Julius Bockert, les tracés giratoires de Cécilienne Hugo ou les graphiques elliptiques d'Alexandre Vigneron. Auxquels viendront s'ajouter d'autres pépites remarquables, comme ces « d'vines marquées » de Frédéric Bruyl-Bouabré, ces étoiles brèves siamoises de Johann Krauser, celle composition hiératique de Vlasta Kodrikova ou encore ce magnifique assemblage d'I Phyladelphia Wrennan.

Autant d'expressions dont l'éloquence et l'intensité font écho au Rimbaud de la Saison en Enfer : « J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Le trois des veriges ».

Galerie Christian berst art brut
3-5, passage des Gravillères
75003 Paris

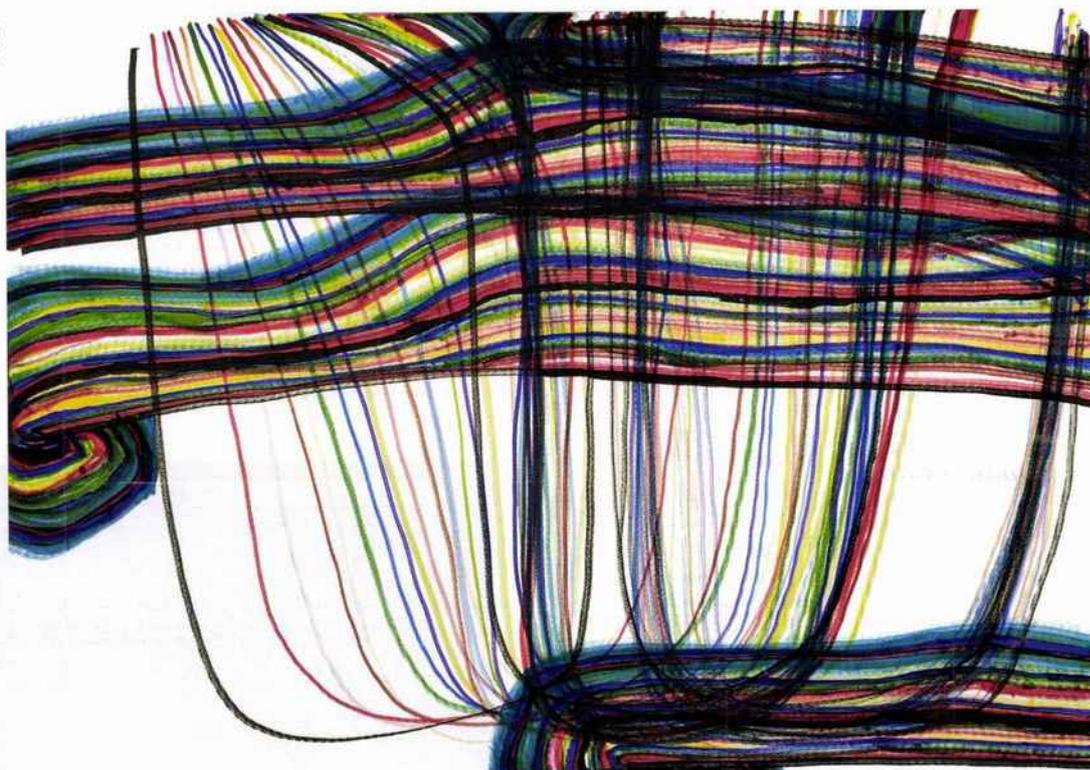
www.christianberst.com

Le Journal des Arts

DRAWING NOW BRAVE LA TEMPÊTE

Le Salon du dessin contemporain maintient, sous réserve, sa 14^e édition malgré l'épidémie du Covid-19 avec une offre plus jeune et plus internationale

Momoko Nakagawa, *Momoko*, 2017, marqueur sur papier, 54 x 76 cm.
© Christian Berst art brut.



SALON DE DESSIN CONTEMPORAIN

Paris. Tout comme le Salon du dessin, qui se tient à peu près au même moment au palais Brongniart (lire page 37), Drawing Now n'a pas voulu ou pu reporter son rendez-vous annuel au Carreau du Temple, qui au moment où nous mettons sous presse doit se dérouler du 25 au 29 mars.

C'est un rendez-vous printanier attendu, en témoignent les quelque 20 000 visiteurs qui fréquentent ce salon pionnier dans le dessin contemporain. Si la manifestation conserve la formule qui fait son succès, celle d'une foire au format intimiste (74 galeries) tournée vers le dessin de ces cinquante dernières années, l'édition 2020 fait une cure de jouvence dans la sélection de ses artistes, puisque 25 % d'entre eux ont moins de 40 ans et 42 % ont entre 30 et 50 ans. « C'est rassurant pour la suite et pour le marché, cela montre que le dessin n'a pas été juste à un instant T une tendance, mais une pratique choisie, et revendiquée par une nouvelle génération d'artistes », affirme Carine Tissot, qui dirige la manifestation en tandem avec sa mère, Christine Phal.

Techniques traditionnelles

Les stands sont ainsi propices aux surprises et aux découvertes, et ce à des prix modestes. On y voit des artistes se réapproprier des techniques et des thèmes traditionnels. C'est le cas, dans la section générale, de Cyril Duret (Galerie Alain Gutharc, Paris). Âgé de moins de 30 ans, le Nancéien, usant d'une facture classique, a réalisé un ensemble de sanguines (affichées de 1 000 à 2 500 €). Dans ses petits formats, il revisite la tradition du portrait mondain en faisant poser

son entourage. Thomas Lévy-Lasne utilise aussi un médium traditionnel, le fusain, et propose en outre sur le stand de la Galerie Les Filles du Calvaire (Paris), dans un jeu d'ombre et de lumière, une vision de la verdure luxuriante et riche du bosco de la Villa Médicis, ceci dans un format imposant – un pan de mur entier (de 2 000 € pour les fusains à 5 000 le mural).

Il ne faudra pas manquer la visite du niveau – 1, mal indiqué (de sorte que nombre de visiteurs n'y vont pas), où la section « Insight » regroupe des expositions personnelles ou réunissant deux artistes. L'occasion de découvrir « Ode à la nuit » : dans des couleurs chatoyantes et pastel, des personnages déguisés laissent place aux rêveries de Yoann Estevenin (Galerie Vachet-Delmas, Sauve, Gard), inspiré par

Marc Chagall et Grayson Perry (autour de 1 500 €).

Drawing Now poursuit son internationalisation. Cette année, 48 % des exposants (35 galeries) viennent d'un pays étranger – soit plus qu'en 2019 (33) et 2018 (29). Au total, toutes galeries confondues, 65 % des artistes sont étrangers, un chiffre important et en hausse puisqu'ils étaient 60 % en 2019. Le salon s'ouvre à des créateurs souvent identifiés dans leur pays d'origine mais encore peu connus du public français. C'est le cas de Volkan Aslan (né en 1982), dont les œuvres ont rejoint de grandes institutions turques telles que le musée Arter (Istanbul) et que l'on a pu voir dans la biennale stambouliote de 2017. Sur le stand de la Galerie Paris-Beijing (Paris) sont présentés des dessins de rideaux desquels dépassent des pieds d'hommes – métaphore d'une Turquie patriarcale et corrompue où l'isolier est le théâtre de ce qui est caché. Empreint de désillusion, ce regard subtilement critique mais plein d'humour offre un résultat

joyeux avec ses couleurs pastel (1 000 et 3 000 euros).

Singulièrement, la Galerie Christian Berst (Paris) présente de l'art brut abstrait. Ainsi, la benjamine de cette édition, Momoko Nakagawa (née en 1996), use d'un langage plastique coloré : elle écrit, mais les lignes s'entremêlent et les lettres disparaissent [voir ill.]. Dans une teinte plus sombre, pour sa première participation au salon, la Galerie Sator (Paris, Romainville) met en avant les feuilles saturées de Truc-Anh (né en 1983). Sur fond noir, le Vietnamien cherche à représenter l'espace mental dans un travail tant déstabilisant que fascinant. À ne pas manquer également, le stand de Suzanne Tarasieve (Paris) qui devient le bar clandestin d'un Chicago touché par la Prohibition, dépeint par l'artiste anglais Neal Fox (né en 1981).

L'un des credo du salon est d'élargir les horizons du dessin. Cette année, le focus « Tout un film ! » développe des liens avec le cinéma, sous la houlette de la directrice artistique, Joana P.R. Neves. On retrouve

cette thématique le long des allées, chez Narrative Projects (Londres), venue avec un dialogue à la frontière entre le dessin et l'image animée entre Rachel Lowe et Harm van den Dorpel, ou dans le bestiaire en images animées de Delphine Gigoux-Martin (Claire Gastaud, Clermont-Ferrand).

À l'instar de la « Semaine du dessin » placée sous l'égide du Salon du dessin, les organisateurs de Drawing Now veulent fédérer les expositions de dessin contemporain organisées dans les lieux publics de la mi-février à la mi-mars, sous le titre « Mois du dessin ». Cette année, le label a été étendu à l'échelle nationale. Une quarantaine de lieux sont ainsi référencés, parmi lesquels 7 Frac, le LaM à Villeneuve-d'Ascq, une dizaine de monuments nationaux et le Palais de Tokyo.

● ALEXIA LANTA MAESTRATI

DRAWING NOW ART FAIR, LE SALON DU DESSIN CONTEMPORAIN, du 26 au 29 mars, Carreau du Temple, 4, rue Eugène-Spüller, 75003 Paris, www.drawingnowartfair.com ; www.moisdudessin.com

Le salon s'ouvre à des créateurs souvent identifiés dans leur pays d'origine mais encore peu connus du public français



THE ART NEWSPAPER *DAILY*

WHAT'S NEW

THE ART NEWSPAPER DAILY / JEUDI 5 MARS 2020 / ÉDITION FRANÇAISE

AGENDA

JEUDI 5 MARS

18 H « HÁ TERRA ! », CENTRE NATIONAL DE LA DANSE,
93507 PANTIN, WWW.CND.FR

18 H « GÉOGRAPHIES PARALLÈLES », ESPACE CROISÉ,
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN, 59100 ROUBAIX,
[HTTP://ESPACECROISE.COM](http://ESPACECROISE.COM)

18 H « GINA BIRCH. CREATIVE CACOPHONIES »,
GALERIE ARNAUD LEFEBVRE, 75006 PARIS,
WWW.GALERIEARNAUDLEFEBVRE.COM

18 H « GÉRAUD SOULHIOL. ARCADIE », GALERIE 22,48 M2,
75020 PARIS, WWW.2248M2.COM

« IN ABSTRACTO #2 », GALERIE CHRISTIAN BERST ART BRUT,
75003 PARIS, WWW.CHRISTIANBERST.COM

« ENZO CUCCHI », BALICE HERTLING, 75020 PARIS,
WWW.BALICEHERTLING.COM

POUR APPARAÎTRE DANS CET AGENDA,
CONTACTEZ-NOUS SUR AGENDA@ARTNEWSPAPER.FR

L'OBJET D'ART

SPÉCIAL DESSIN

HONNEUR AU DESSIN
CONTEMPORAIN

Pour sa 14^e édition, DRAWING NOW rassemblera au Carreau du Temple 74 galeries internationales donnant une vision élargie du dessin, des artistes les plus émergents aux figures historiques. Entretien avec Christine Phal, Fondatrice du Salon du dessin contemporain en 2007, devenu DRAWING NOW Art Fair en 2010, et du centre d'art DRAWING LAB

/ Propos recueillis par Fanny Drugeon

La première édition du salon a eu lieu en 2007, désormais on parle de mois du dessin, d'autres manifestations se greffent à DRAWING NOW, avec notamment sur le territoire national une quarantaine de lieux qui mettent en valeur le dessin contemporain... Quel bilan pourriez-vous tirer du salon en général ?

C'est une satisfaction de voir l'attention que l'ensemble des acteurs de l'art portent au dessin contemporain. Quand je fais le bilan, je me dis que cela correspondait à une attente des collectionneurs de découvrir d'autres œuvres que celles qu'ils voyaient dans les grandes foires, mais également des artistes qui n'avaient pas de plateformes pour le dessin.

Pourriez-vous me parler de l'évolution du marché du dessin contemporain ?

La conséquence du succès est que le dessin a véritablement pris sa place dans le marché de l'art de manière générale. Il y a 16 ans, on regardait ce médium comme un parent pauvre. Maintenant il est reconnu indépendamment, comme une entité à l'intérieur de l'art contemporain. Il est sorti de sa niche.

Cela a-t-il une répercussion sur les œuvres que l'on peut découvrir à DRAWING NOW ?

Les premières éditions étaient plutôt centrées sur de jeunes artistes qui n'avaient pas la possibilité de montrer leurs feuilles. Désormais, d'autres générations d'artistes ont voulu les montrer. En raison de l'évolution du marché de l'art qui est plus frileux, on souhaite également travailler sur des acquis, la redécouverte d'œuvres conséquentes. Cette année par

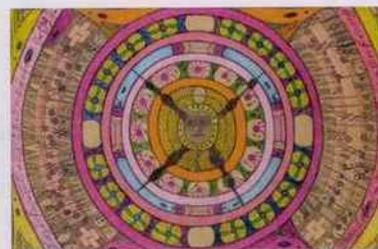
exemple, la galerie espagnole ADN présente Margaret Harrison, Rocío Santa Cruz Carlos met à l'honneur Sánchez Pérez, artiste de la Movida, Loeve&Co dévoile Sarah Kaliski et la galerie Oniris expose Jean-Pierre Pincemin.

Quelle est la gamme de prix proposée ?

On a un très grand choix entre 1 500 et 3 000 € avec des œuvres construites, ce qui est une fourchette assez importante, puis une autre strate entre 5 000 et 8 000 €, et enfin, avec des artistes plus historiques, des dessins vendus entre 15 000 et 60 000 €, par exemple pour une grande feuille de Sam Francis chez Fournier.



Frédérique Lucien, *Fantôme*, 2019. Dessin sur papier découpé et collé sur papier peint, 21 x 15 cm.
© Frédérique Lucien, Galerie Jean Fournier, Paris, 2019



Adolf Wölfli, *Mazurka*, 1927. Craie de couleur et crayon sur papier, 31 x 48 cm. © Courtesy christian berst art brut

Cette année, le dessin est définitivement présent sous toutes ses formes avec l'exposition « Tout un film » en partenariat avec la Cinémathèque française.

Qui, il s'inscrit aussi de manière fonctionnelle dans le storyboard, beaucoup de réalisateurs donnent leurs instructions en dessinant, et ce médium joue un rôle majeur dans l'animation. Le travail de William Kentridge est un superbe exemple d'une pratique du dessin au propos très engagé.

Quel lien se tisse avec le DRAWING LAB ?

DRAWING LAB est un lieu philanthropique qui permet aux artistes de faire des expérimentations. Pendant DRAWING NOW, il y aura une exposition consacrée à Lucy et Jorge Orta qui l'ont conçue comme un moment de partage et d'échange avec le public. ■

« DRAWING NOW », du 26 au 29 mars 2020 au Carreau du Temple, 4 rue Eugène Spuller, 75003 Paris.
Ouvert de 11h à 20h (19h le dimanche),
www.drawingnowartfair.com

« Lucy + Jorge Orta », du 13 mars au 20 mai 2020 au DRAWING LAB, 17 rue de Richelieu, 75001 Paris.
Ouvert tous les jours de 11h à 19h.
www.drawinglabparis.com

L'œil

L'œil DU COLLECTIONNEUR

IN ABSTRACTO #2

Galerie Christian Berst – Paris-3^e
Du 5 mars au 18 avril

De l'abstraction en Art brut ? Le thème abordé est peu vu, que ce soit en musées ou en galeries. L'idée même de l'abstraction va à l'encontre de certaines théories, notamment celle émise par Jean Dubuffet – dont la collection ne comprend que très peu d'œuvres du genre. Pourtant, Christian Berst présente le second volet d'« In abstracto » où est rassemblé un ensemble d'une quarantaine de pièces (de 1000 à 9000 euros). Les œuvres sont majoritairement sur papier, comme souvent dans l'Art brut, et on y voit des artistes pour certains connus, Frédéric Bruly Bouabré ou Oswald Tschirtner, et d'autres qui méritent de l'être, Julius Bockelt ou Alexandro Garcia.

—A. L. M.

📍 « In abstracto #2 », Galerie Christian Berst, 3-5, passage des Gravilliers, Paris-3^e, www.christianberst.com

7



Télérama'

Civilisations

Albert Moser – Scansions

Jusqu'au 29 fév., 14h-19h (sf lun., dim.), galerie Christian Berst, 3-5, passage des Gravilliers, 3^e, 01 53 33 01 70. Entrée libre.

ART L'artiste brut américain Albert Moser, 92 ans, s'est fait connaître en France avec ses photographies panoramiques de paysages urbains «trafiqués». Montrées chez Christian Berst en 2012, elles ont été présentées aux Rencontres d'Arles dans le cadre de l'expo «Photo brut», en 2019. Ses dessins sont à découvrir aujourd'hui passage des Gravilliers. Réalisés au marqueur, ils figurent des variations géométriques inlassablement répétées. On retrouve le caractère obsessionnel de l'artiste, la fantaisie en plus. La composition, les vibrations du trait et des couleurs provoquent un effet presque hypnotique!

GALERIE TEMPLON

PARIS, BRUXELLES



Daniel Templon:

il punto di vista del gallerista

“L’emozione estetica è radicata in un confronto fisico con l’arte”

Tour virtuali e nuovi contributi video permettono alle gallerie di sopravvivere durante il lockdown: la pandemia costituisce una nuova sfida da affrontare con la consapevolezza che la vita artistica è solo rimandata

Il mondo dell’arte è grande, convulso e costoso, fatto di mega gallerie e nomi di artisti quotati. Il pericolo è che la pandemia accentui il divario tra grandi e piccole realtà, queste non hanno le risorse finanziarie sufficienti per poter andare avanti, aspettando che tutto finisca. A questo schianto, le gallerie di tutto il mondo hanno attuato proposte e iniziative volte a mantenere vivo l’interesse di clienti e visitatori. La corsa al digitale è così la nuova frontiera dell’arte, un’opportunità reale per attirare un nuovo pubblico. Una strada già intrapresa dal lusso e dalla moda, che da alcuni anni propongono sfilate online e gestiscono l’attività di e-commerce. Il sistema delle gallerie è pronto a tutto questo? Ha gli strumenti e la mentalità giusta per cambiare il proprio business? *“Le mostre online e le visite virtuali sono ovviamente preziose, ma rimangono quello che sono: un semplice strumento di comunicazione”* afferma Daniel Templon, proprietario della galleria che prende il suo nome, che dal 1966 ha visto cambiare e adattarsi il mondo dell’arte, superando ben tre profonde crisi economiche ed esponendo opere di noti artisti internazionali. L’impossibilità di viaggiare porterà molte gallerie come la sua, a rivedere i propri progetti globali in una direzione locale, riscoprendo così la comunità di appartenenza come una risorsa per presentare nuovi modi di sentire l’arte.

Daniel Templon, all’epoca del coronavirus, la sua galleria aveva tre diverse mostre. Come ha adattato il programma all’emergenza?

“Abbiamo dovuto chiudere al pubblico i nostri spazi espositivi, ma la galleria funziona ancora, grazie a tutti coloro che lavorano da casa, sia a Parigi che a Bruxelles.

Per superare l’inaspettata chiusura delle nostre mostre, abbiamo lanciato una visita virtuale. I visitatori possono sperimentare le nostre attuali mostre di Norbert Bisky, Billie Zangewa e Jim Dine in un ambiente diverso con immagini di alta qualità, vedute dello spazio e contributi video. Abbiamo dovuto modificare un po’ il nostro programma. Prolungheremo la nostra mostra attuale di alcune settimane e apriremo le nuove esposizioni alla fine di maggio, si spera il 28 maggio per Will Cotton a Bruxelles e il 30 maggio per Chiharu Shiota a Parigi”.

Quali sono i vantaggi e le problematiche del passaggio online?

“Con l’attuale blocco, tutti stanno cercando di trovare soluzioni sul web. Le mostre online e le visite virtuali sono ovviamente preziose, ma rimangono quello che sono: un semplice strumento di comunicazione. Ci hanno permesso di mantenere un forte dialogo con i nostri clienti. Possiamo continuare a promuovere i nostri artisti e persino chiudere alcune vendite. Tuttavia, secondo me, questi “eventi” online non possono sostituire il piacere di visitare una mostra o passeggiare per una fiera d’arte. L’emozione estetica è radicata in un confronto fisico con l’arte stessa. Questa è esattamente la forza trainante dietro il collezionismo d’arte. I collezionisti scelgono i pezzi, perché vivono con loro. Vogliono un legame intimo e quotidiano con l’arte che li circonda”.

Qual è l’impatto maggiore del virus sulla sua attività?

“In tali condizioni senza precedenti, tutti sono in so-speso. Avevamo programmato grandi progetti per la primavera, la maggior parte di essi è ora in attesa,

ma non siamo troppo preoccupati. La maggior parte delle esibizioni o delle fiere saranno posticipati a data da destinarsi. L'attuale crisi sanitaria è così inaspettata e imprevedibile che dobbiamo accettare di essere umili, adattarci e vivere un giorno alla volta. La mia galleria è sopravvissuta a diverse crisi: la crisi petrolifera del 1974, la guerra del Golfo del 1990, l'11 settembre, la crisi dei subprime del 2008. Lunghe o brevi, avevano tutte una fine. Anche questa crisi avrà fine".

Secondo lei, in che modo il Covid-19 ha modificato il sistema delle gallerie?

"Dobbiamo aspettare fino alla fine della quarantena per vedere il vero impatto. Come possiamo convincere collezionisti e visitatori a tornare nei nostri spazi, con fiducia e in condizioni sicure? Come possiamo riorganizzare il nostro programma ora che è stato completamente cambiato? Come possiamo creare emozione e desiderio per l'arte, quando l'intera economia può entrare in recessione?".

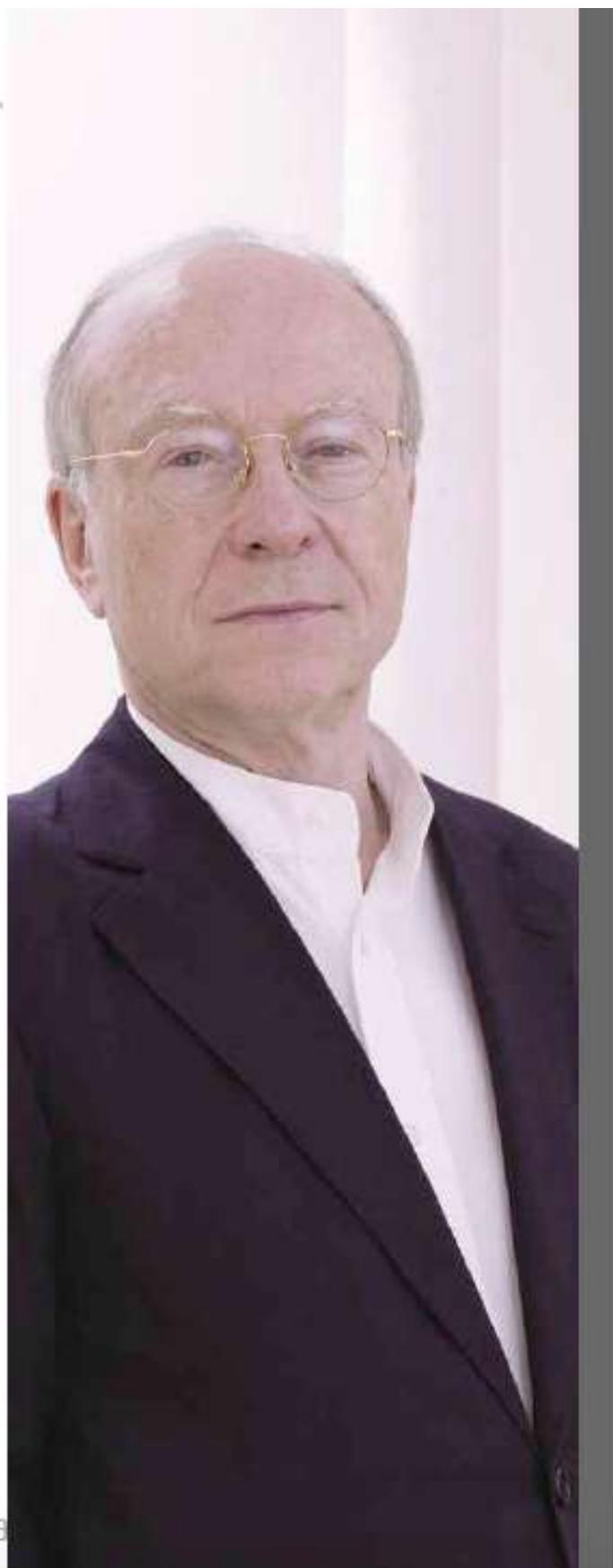
Dopo la pandemia, quale sfida dovrà affrontare il sistema dell'arte?

"Il presidente francese ha annunciato la fine dell'isolamento per l'11 maggio, ma i confini dell'Unione europea rimarranno chiusi per qualche tempo. Chissà per quanto. Il mercato dell'arte è uno dei più globalizzati. Lavoriamo con artisti provenienti da Cina, India, Africa, Americhe. Anche la nostra base di clienti è piuttosto internazionale. Se per alcuni mesi, i viaggi da un paese all'altro saranno impediti, le gallerie dovranno riadattare il loro modello. Potremmo dover concentrarci maggiormente sulle nostre scene locali".

SILVIA MATTINA

Galerie Templon è uno dei riferimenti nell'arte contemporanea in Francia. Rappresenta un gruppo di artisti internazionali. Il programma promuove un dialogo tra generazioni: artisti affermati, artisti internazionali di mezza carriera ed esperienze di artisti più giovani. La galleria fornisce anche competenze curatoriali e assistenza nella realizzazione di mostre da parte dei suoi artisti in musei o mostre internazionali. Molti dei suoi artisti hanno partecipato a mostre internazionali come la Biennale di Venezia, Documenta, la Biennale di Whitney, ecc.

Galerie Templon è coinvolta nella produzione dei suoi artisti ed è impegnata in una forte politica editoriale con la pubblicazione di cataloghi di mostre. Ha tre spazi: due spazi espositivi a Parigi (30 rue Beaubourg e 28 rue du Grenier Saint-Lazare) e uno a Bruxelles, in Belgio. La galleria partecipa a fiere d'arte in tutto il mondo, tra cui Fiac dal 1974 e Art Basel dal 1978. Per info e video sulle mostre e gli artisti: <https://www.templon.com/>



Tendencias
del Mercado del Arte

COLECCIONAR
arte
contemporáneo

El galerista

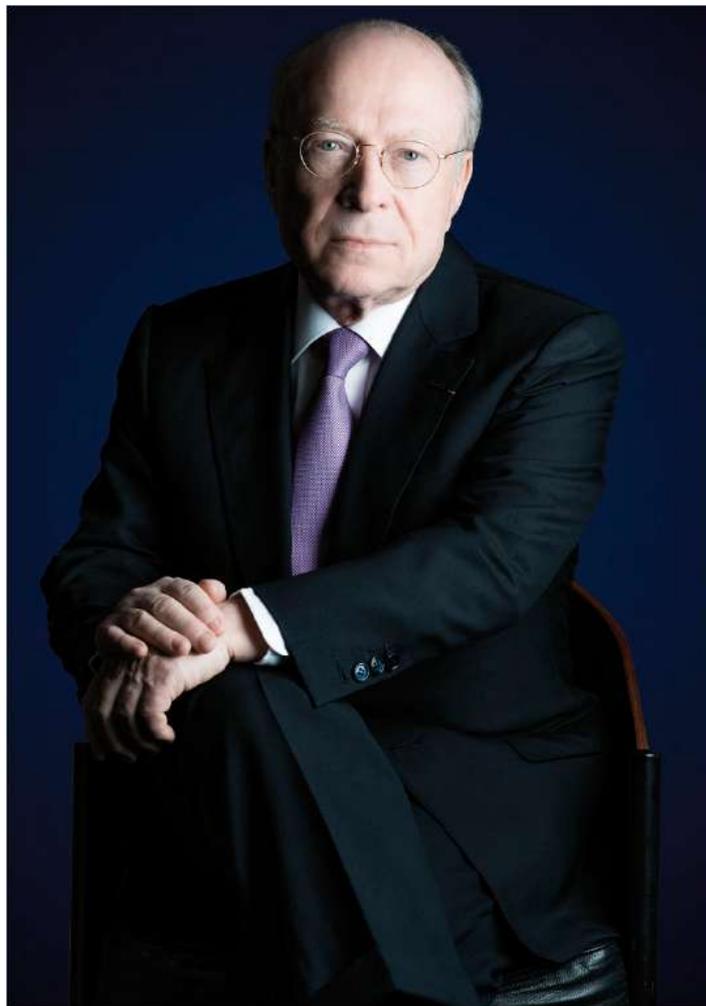


Foto: Eric Garault

Daniel Templon

Galerie Templon. París y Bruselas

Fundó su galería con apenas 20 años. ¿Qué le empujó a hacerlo? La aventura de la galería comenzó un poco por casualidad. Con un grupo de compañeros del instituto decidimos editar una revista de poesía y un amigo mío consiguió que un anticuario de la calle Bonaparte nos dejara usar su sótano. Se nos ocurrió exponer a jóvenes pintores en paralelo. Como quizás yo era el que sentía más curiosidad, o disponía de más tiempo, acabé a cargo del local, que eventualmente se convirtió en mi propia galería. Dos años después me quedé con la planta baja y en 1972 me mudé a la calle Beaubourg, a uno de los espacios que aún ocupo. Nada me predisponía *a priori* a interesarme por el arte. A menudo he dicho que descubrí la pintura moderna gracias a las postales que se vendían en una librería de Saint-Germain-des-Prés, y no pisé un museo hasta los 19 años. Pero rápidamente se convirtió en mi pasión y el hecho de no tener ideas preconcebidas sobre el arte o el mercado fue en realidad una gran ventaja. No tenía prejuicios, pero sí sed de descubrimientos.

¿Cuáles son sus mejores recuerdos de esos primeros años? Fueron años de emociones y aprendizaje, pero los recuerdo sin nostalgia. Para mí el gran shock fue el descubrimiento de la Documenta de Kassel en 1968. Fui hasta allí en coche con Catherine Millet, mi pareja entonces. Fue un viaje largo. Estábamos en medio de la Guerra Fría. El arte americano no estaba muy presente en Francia y de repente descubrí todo el Pop art con Rauschenberg, Warhol, Lichtenstein, Johns, Rosenquist, Stella, Judd y los demás. Me di cuenta de que en París teníamos una visión limitada de la creación actual, demasiado centrada en la escuela parisina y la abstracción, y me prometí a mí mismo que un día trabajaría con todos estos grandes artistas.

«Me considero un defensor del artista»

¿Cómo se ve a sí mismo? ¿tal vez como el relevo de los grandes marchantes que ayudaban a los artistas? Me considero un defensor de los artistas y de una cierta visión del arte. Me enorgullece haber estado muchas veces en lo cierto antes que otros, aunque mis exposiciones no siempre hayan tenido el éxito comercial o de crítica esperado. A menudo cuento que no encontré comprador para mis cuadros de De Kooning en aquella época, y sólo dos o tres para Andy Warhol.

Empezó con un programa sobre arte conceptual y minimalista, con Martin Barré, Christian Boltanski, Donald Judd, Joseph Kosuth y Richard Serra. ¿Cómo fueron recibidas las propuestas de estos artistas por los coleccionistas en aquel momento? En Francia, con perplejidad. En ese momento, la comunidad de coleccionistas era microscópica en

comparación con la actual. Afortunadamente en Alemania y Bélgica ya había grandes entusiastas del arte conceptual. Lo mismo sucedía en Italia con el famoso conde Panza di Biumo en primera línea. Tuve una galería en Italia que estuvo abierta entre 1971 y 1976 donde exhibí, entre otros, a Joseph Kosuth, Sol LeWitt, Art & Language y también al movimiento Support/Surfaces. Ante la reticencia francesa, en 1972, decidí lanzar una revista con Catherine Millet, *Art Press*, que continúa editándose. A través de ella, intentamos promover a los artistas que nos interesaban y que aún eran poco reconocidos.

A comienzos de los 70 se mudó al barrio del Marais donde poco después abriría el Pompidou. En 1972, por iniciativa del Presidente Pompidou, gran amante del arte, se anunció la apertura de un museo de arte moderno en el barrio del Beaubourg, en pleno corazón de París. Inmediatamente comprendí que sería interesante instalarse cerca para atraer más visitantes. Fui la primera galería que se estableció en este vecindario. Anteriormente, las galerías “vanguardistas” gravitaban más en torno a Saint-Germain-des-Prés. Elegí una antigua fábrica de sombreros, al fondo de un patio, en la rue Beaubourg, a dos minutos a pie del futuro museo. Con su techo de cristal y sus columnas, me recordaba a los lofts del Soho que había descubierto en Nueva York unos meses antes. El museo abrió cinco años después y la mayoría de las galerías siguieron el ejemplo. Hoy en día, creo que el 80% de las galerías de arte contemporáneo están establecidas en el Marais.

Desde 1972, y durante un cuarto de siglo, colaboró con el marchante Leo Castelli. ¿Cuáles son sus mejores recuerdos de esta relación? Era una relación amistosa y fácil. Leo nunca hablaba de dinero. Cuando le propuse montar una exposición sobre uno de sus artistas, no puso ningún inconveniente. Incluso me dejó elegir las piezas con total libertad. Para él, lo importante era hacer circular a los artistas y sus obras, fomentar su difusión para fortalecer su reputación internacional. Yo también trabajaba con otros grandes marchantes de la época como Pierre Matisse, Xavier Fourcade, Larry Rubin de Knoedler y Paula Cooper, pero eso no le molestaba. A pesar de nuestra diferencia de edad –nos llevábamos treinta y ocho años–, nos entendimos perfectamente. Era francófilo y francófono porque había vivido en París, donde incluso había abierto su primera galería en 1939 justo antes de la guerra. Creo que le divirtió mi juventud y mi energía. Mis mejores recuerdos son de las vacaciones de verano que pasábamos juntos en el sur en Castellaras, en la parte alta de Mougins, con su esposa Toiny que era francesa.

De todos los artistas con los que ha trabajado, ¿quiénes le dejaron más huella? Todos me impresionaron y continúan haciéndolo a su manera. Me gusta sentirme “sorprendido” tanto por una obra como por la personalidad del hombre (o mujer) que está detrás. Recordaría la cultura y el refinamiento de Ellsworth Kelly, la capacidad de trabajo de Roy Lichtenstein o el carisma de Julian Schnabel. He tenido la oportunidad de trabajar con un montón de personalidades inusuales.

«En los 60 el mercado del arte contemporáneo era casi marginal»

¿Cuáles son las grandes satisfacciones de su profesión? La principal es la de persuadir. Convencer a los coleccionistas o a un comisario para que me sigan con un artista en el que creo.

Hoy en día hay una plétora de creadores talentosos y me alegro cuando mi influencia contribuye a imponer a uno de ellos en el mercado y hacer que su obra forme parte del pensamiento artístico actual.

¿Cuáles son los grandes cambios que ha percibido en este sector en el transcurso de sus cincuenta años de carrera? El mercado del arte ha experimentado una metamorfosis sin precedentes. Como en muchas otras industrias, Internet y la velocidad de la información han revolucionado nuestra relación con las imágenes, las obras de arte y los artistas. Todo es mucho más inmediato. Puedes descubrir un artista con sólo unos pocos clics. El planeta se ha reducido y las transacciones son más numerosas, más rápidas y más fáciles. En mis comienzos, el mercado del arte contemporáneo era marginal y casi secreto. Era esencialmente europeo y norteamericano. Hoy en día se ha extendido por todas partes: han proliferado los museos y centros de arte, se ha disparado el número de coleccionistas, se han multiplicado los agentes (casas de subastas, ferias, consultores). El mercado del arte se ha vuelto global y creo que es uno de los más internacionalizados. Por ejemplo, en Francia, yo represento a artistas indios o africanos que puedo vender con la misma facilidad en Miami, Bruselas o Shanghai. Nunca hubiera imaginado tal evolución cuando empecé en 1966.

KALTBLUT.

BY NICOLAS SIMONEAU / ART, EVENTS / FEBRUARY 8, 2018

PARIS! 13.01 - 10.03.18 LE TEMPS IMAGINAIRE, PIERRE ET GILLES NEW SHOW AT GALERIE TEMPLON

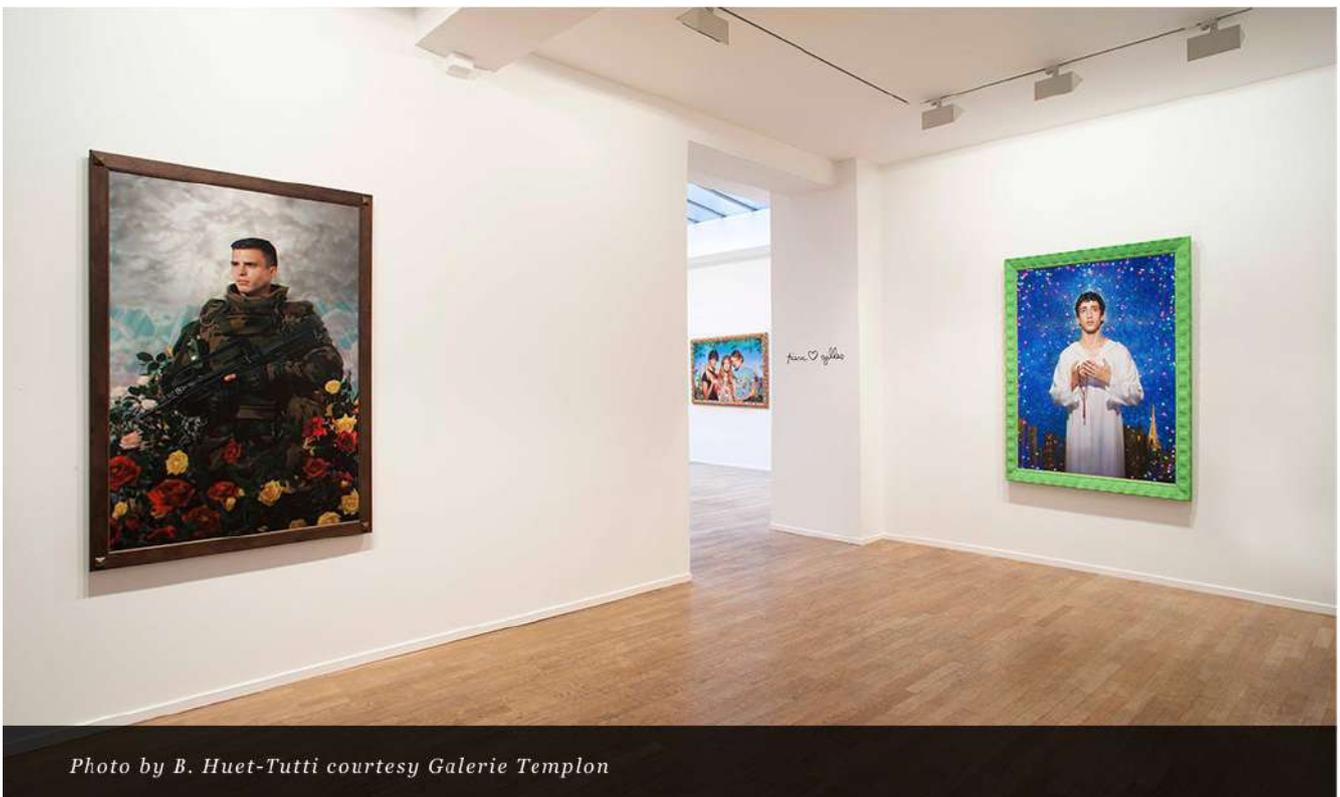


Photo by B. Huet-Tutti courtesy Galerie Templon

Pierre et Gilles are back at Galerie Templon with a new show, *Le temps imaginaire*. An ode to tolerance and freedom, the exhibition is constructed as a journey through the artists' universe, a highly complex world as underlined by the recent retrospective in Brussels and Le Havre.



Photo by B. Huet-Tutti courtesy Galerie Templon

The Pierre et Gilles' world is enchanting but haunted by recent events. It plays with a certain French spirit, where diversity and openness to others as well as the notion of resistance take on a new dimension, paradoxically both weighty and carefree. Visitors are greeted by a "Sentinel" who reminds them of the operation of the same name [the current deployment of soldiers in France to protect against terrorism]. They go on to discover the moving evening prayer uttered by a young Muslim then an amorous trio against the background of the Eiffel Tower, evoking a certain free spirit of Paris. In a nod to the 1936 introduction of paid leave in France, a decidedly droll self-portrait of the couple with the artists depicted as fans of Parisian football club PSG offers a contribution to the debate on wearing headscarves that downplays the issue. In one of the gallery's alcoves, Pierre et Gilles pay tribute to artist Bernard Buffet, who chose to bring a dignified end to his life rather than renounce painting.



Photo by B. Huet-Tutti courtesy Galerie Templon

Pierre et Gilles' work pays close attention to all the world's many manifestations and speaks of difference. "In Pierre et Gilles' world, nothing is unambiguous. There is no one truth, but limitless possible truths," says Sophie Duplaix, chief curator of the Centre Pompidou who considers the artists as the "enlightened guardians of universal values that neither ethical considerations nor political discriminations can hamper."



Photo by B. Huet-Tutti courtesy Galerie Templon

"Immediately recognisable but ever elusive," (Michel Poivert) Pierre et Gilles' works lie on the borderline between art history and vernacular imagery, photography and painting where they play with traditional categories. In their studio the artists put together scenes centring on illusions, making complex use of light and composition. This initial stage is followed by the meticulous application of paint directly on the photograph transferred to canvas, whose original frame is designed as an extension. Although most of their models are anonymous, here and there we come across familiar faces, such as Isabelle Huppert, Dita Von Teese and Jean-Paul Gaultier. However, celebrity culture is not what interests the artists. They are directors, selecting their actors to create stories. They enjoy throwing out the occasional red herring of a fake Gérard Depardieu or Michael Jackson.



Photo by B. Huet-Tutti courtesy Galerie Templon

Internationally renowned artists, they have been building up an extraordinary iconography since 1976. Their work has been recognised by numerous museum exhibitions, including a retrospective at the Maison Européenne de la Photographie in Paris in 1996, New Museum of Contemporary Art in New York in 2000, Shanghai Museum of Contemporary Art in 2005 and Jeu de Paume in Paris in 2007. In 2017, their retrospective *Clair-Obscur*, at the Brussels Musée d'Ixelles then MuMa in Le Havre, met with spectacular public and critical success.

Introduced with a preface by writer Charles Dantzig and including a short story by writer Arthur Dreyfus, [the exhibition catalogue published by Galerie Templon is available in bookshops and at the gallery.](#)



WHAT: Le Temps imaginaire, Pierre et Gilles new show

WHERE: Galerie Templon , 30 Rue Beaubourg, 75003 Paris, France

WHEN: January 13th – March 10th, 2018 – Monday to Saturday from 10am till 7pm



Photo by B. Huet-Tutti courtesy Galerie Templon

All photos by B. Huet-Tutti courtesy Galerie Templon



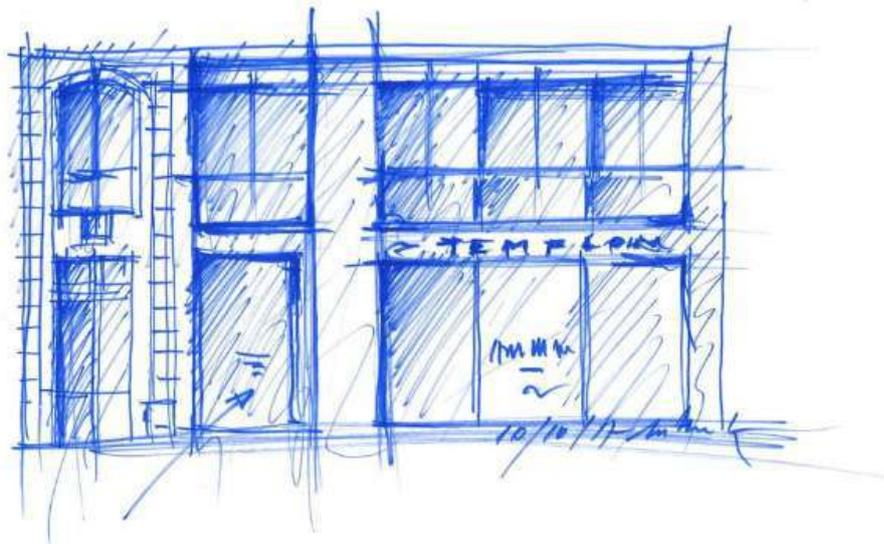
THE ART NEWSPAPER

Galerie Templon due to open a second Paris space in 2018

Decision to expand in French capital supported by healthy local market and change in political climate

GARETH HARRIS

17th October 2017 17:24 GMT



Facade of Galerie Templon, 28 rue du Grenier Saint-Lazare, sketch by Jean-Michel Wilmotte © Galerie Templon, Paris & Brussels

A “renewed sense of optimism” in France and a buoyant French collector base have prompted the established Paris-based dealer Galerie Templon to open a second space in the French capital next spring, says Anne-Claudie Coric, the gallery’s executive director. The new 700 sq. m gallery will be designed by the architect Jean-Michel Wilmotte and located near the Centre Pompidou at Rue du Grenier Saint-Lazare.

“France has a deep collector base, and we have built up a wide network of European collectors,” Coric says, pointing to the launch of Galerie Templon Brussels in 2013. “In the last ten years, our turnover has continued to increase and we keep meeting new collectors: young entrepreneurs, successful businessmen, people passionate about contemporary art,” she adds.

“We could have opened abroad but most of our artists already have representation in Berlin, New York or London,” Coric says, adding that the election of Emmanuel Macron as president in May, and the change in the political climate, could also boost trade.

The gallery plans to increase its artist roster, Coric says, but declined to give further details. The launch project for the new space is due to be announced early next year. “It’s a large space with three levels so we are now speaking with our artists to develop the upcoming programme,” she says.

Daniel Templon opened his first gallery in Saint-Germain-des-Prés in 1966, relocating in 1972 to his current space in the Marais district. Artists such as Donald Judd, Christian Boltanski and Yayoi Kusama have shown works at the gallery.

artnet[®] news

Daniel Templon Is Opening a Second Paris Gallery Next Year

The new space, located near Centre Pompidou, will be renovated by Jean-Michel Wilmotte.

Naomi Rea, October 16, 2017

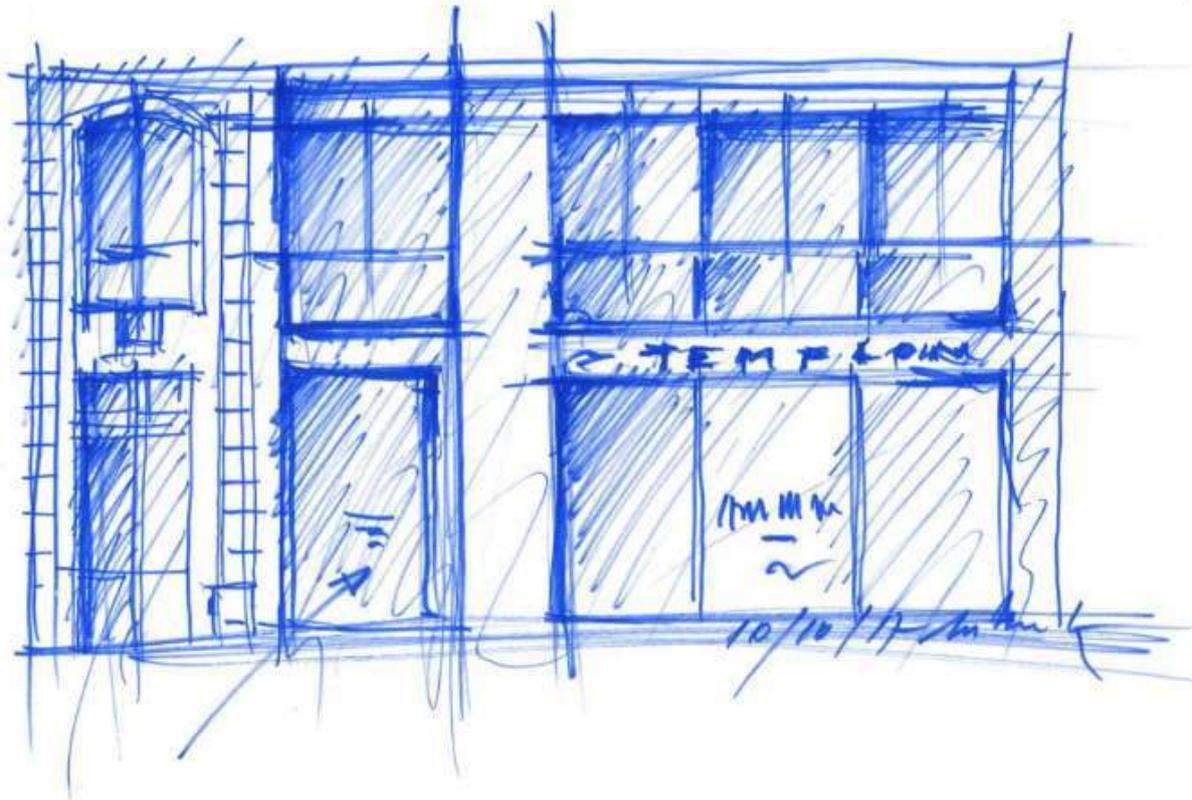


Dealer Daniel Templon (R) with artist Ivan Navarro, in 2009. ©Patrick McMullan Photo BILLY FARRELL/PatrickMcMullan.com

One of the most established contemporary art galleries in Paris, Galerie Daniel Templon, which last year celebrated its 50th anniversary, will open a brand new exhibition space in the city at the end of April 2018.

The enormous three-story, 700-square-meter space (7500 sq ft) is situated in the quieter part of the Marais district at 28 rue du Grenier Saint Lazare, near the Centre Pompidou, where it will undoubtedly attract footfall from the city's deep-pocketed collector base and tourists alike.

Gallery director Anne Claudie Coric spoke to artnet News about Templon's expansion in the midst of a wave of galleries shuttering across Europe. "Being a middle sized commercial gallery, we've been doing very well over the last few years, so we have not really suffered at all the closedown of the market," she explained. "It was a natural development for us to expand. We needed more space, and we need more staff."



Sketch of the facade of Daniel Templon's new space. Image: ©JMWilmotte, courtesy Templon

Early details about the space include an impressive 12-meter façade and four-meter-high ceilings. "He knows the gallery very well and knows our constraints, so it was very natural to ask him to help with the next project," Coric added.

The inaugural exhibition is still in discussion phase, but is sure to be groundbreaking. Founded in 1966 when Daniel Templon was just 21, [Galerie Templon](#) is known for its precocious eye, having introduced the French market to minimalism, conceptual, and expressionist art in the seventies, through [Donald Judd](#), [Frank Stella](#), and [Willem de Kooning](#) (among others). He was also an early champion of Pop Art, and later promoted American new figurative artists like [Jean-Michel Basquiat](#), [Keith Haring](#), and [George Condo](#) on the European scene.

In 2008, Templon became the first gallery in Europe to represent [Kehinde Wiley](#), who was recently tapped to [paint a portrait of Barack Obama](#) for the National Portrait Gallery in Washington DC. A Wiley solo show in Paris is planned for 2019, and the gallery will take a new portrait of Wiley's aunt, inspired by Gainsborough, to FIAC this week.

"The French capital now has everything it needs to take a leading role in the international art market," said Daniel Templon in a statement.



The stars are aligned for Jitish Kallat's new exhibition in Brussels

On at Galerie Templon, 'Covariance' is an extension of the mind of a voracious reader who researches with an eye on the iconic



Uma Nair

SEPTEMBER 8, 2017



Jitish Kallat Studio, Galerie Templon, Brussels

Jitish Kallat Studio, Galerie Templon, Brussels



Kallat combines astronomy and geophysics in a pair of intricately detailed sculptures, Sightings Gen-Pap-D23M6Y2016

No contemporary artist in India does as much research as Jitish Kallat—an artist defined by his popularity beyond India. Kallat gathers high critical appreciation across Indian and international shores. In 2009, at Haunch of Venison, London, he had a show that had ingenious astronomical articulations.



Astronomy and geophysics

This time he combines astronomy and geophysics in a pair of intricately detailed sculptures titled ‘Covariance’ (Sacred Geometry) that from afar may resemble a rock/an anthill/a fallen meteorite/an ancient fossil. Look closely, and you’ll find pairs of finely carved, tiny eyes modelled on different species, from mammals and birds to reptiles and fish.

Kallat’s interest in the animal kingdom has always been well known. Remember ‘Aquasaurus’ and ‘Annexation’? His accumulation of sensibilities over the years has been born out of referencing themes of sustenance, survival and mortality, and intrigues viewers with his exploration of mediums and materials.

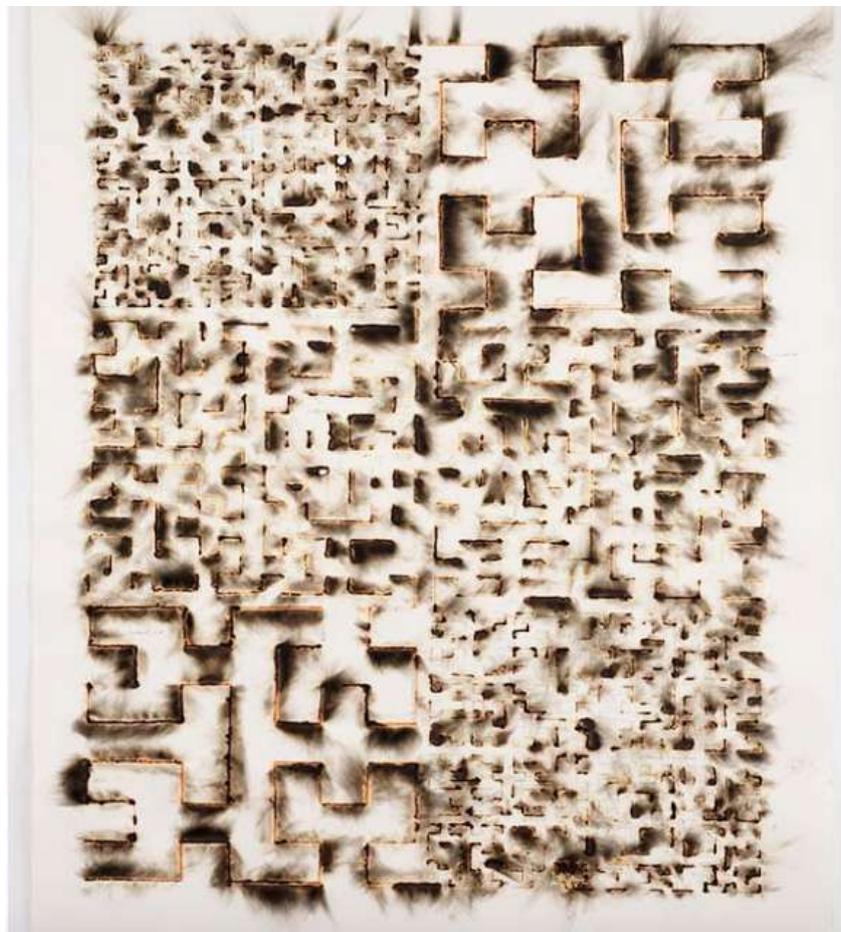


Antidote, 2017

He creates vivid, hand made aesthetics with digitised renderings to create cumulative impressions of his research, stylised into islands of objects that speak of their place in celestial space. His deep understanding of asteroids, stellar formations, planetary clusters, and nebulae all become milestones in his art.

Eavesdropping on silent conversation

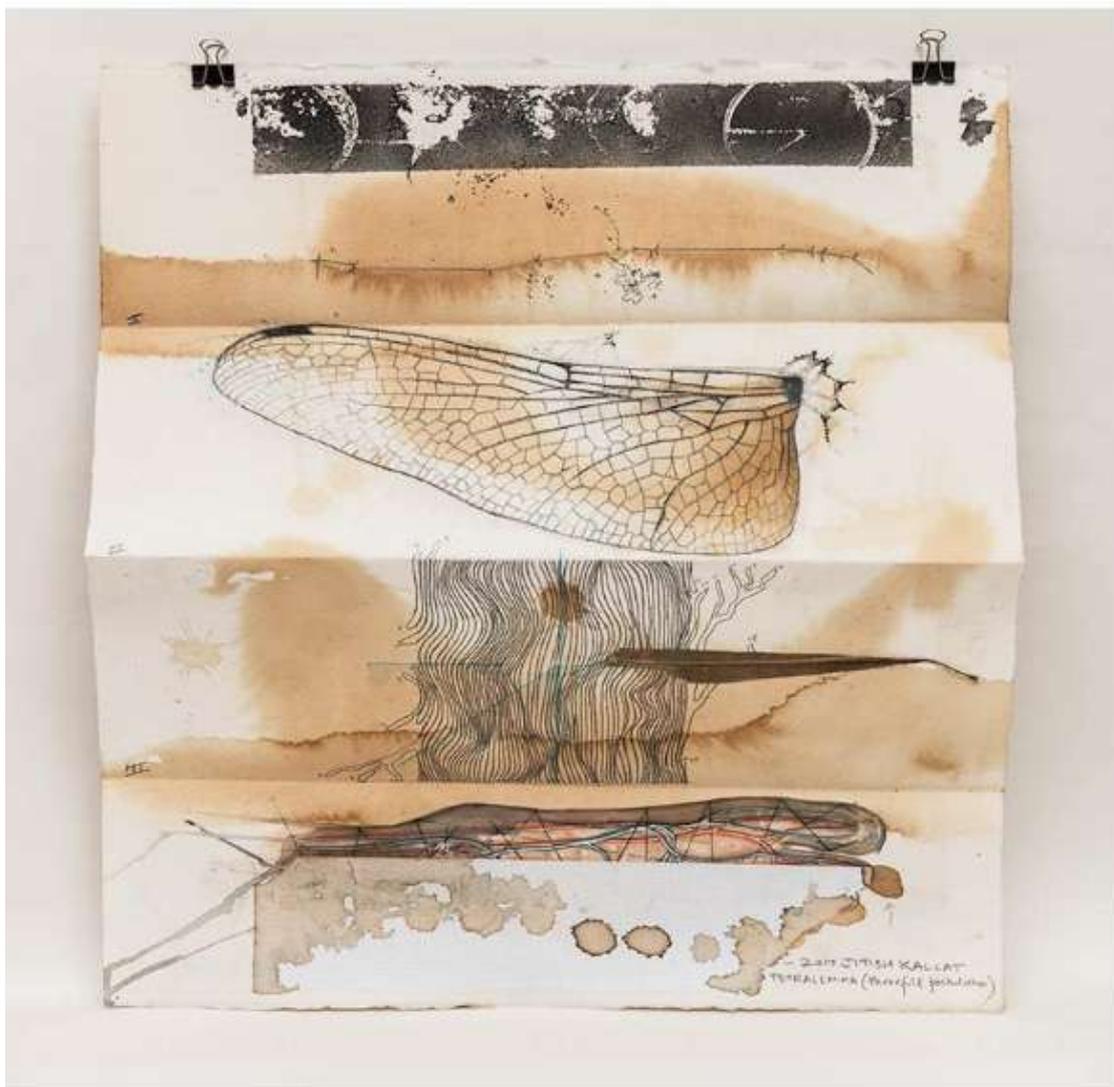
A new suite of meditative works on paper are titled *Wind Study—Hilbert Curve*. “This represents ‘transcripts derived by eavesdropping on a silent conversation between wind and fire,’” says Kallat. “My drawings derive their form from Hilbert Curves, continuous fractal space-filling curves first described by the German mathematician in 1891.”



“To create them, I created a ritual of line overlays , setting aflame each one with an inflammable liquid. The movement of wind at the moment of combustion determines the direction in which the fumes leave their marks on the paper registering invisible atmospheric flows.”
We experience the uncanny within the quotidian.

Surface study and astronomy

Kallat also brings in the humble papaya fruit. A large photographic triptych titled ‘*Sightings Gen-Pap-D23M6Y2016*’ unveils a close up of a papaya’s surface and you could be looking at telescopic snapshots of cosmic supernova explosions, contemplating the macro as manifesting within the micro.



Tetralemma (three-fold drawings)

Research wise he has delved into astronomical architecture, and referenced Chankillo, the ancient Peruvian solar observatory with 13 mounds forming a toothed horizon, while creating his work 'Aequuators,' a mysterious cosmic dormitory wherein the species surrender scale in a state of sleep merging with the undulating terrain.

Kallat's titles that go back to medieval ages are a quiet reflection of his love for language and astronomy's antiquity.

Knee-deep histories

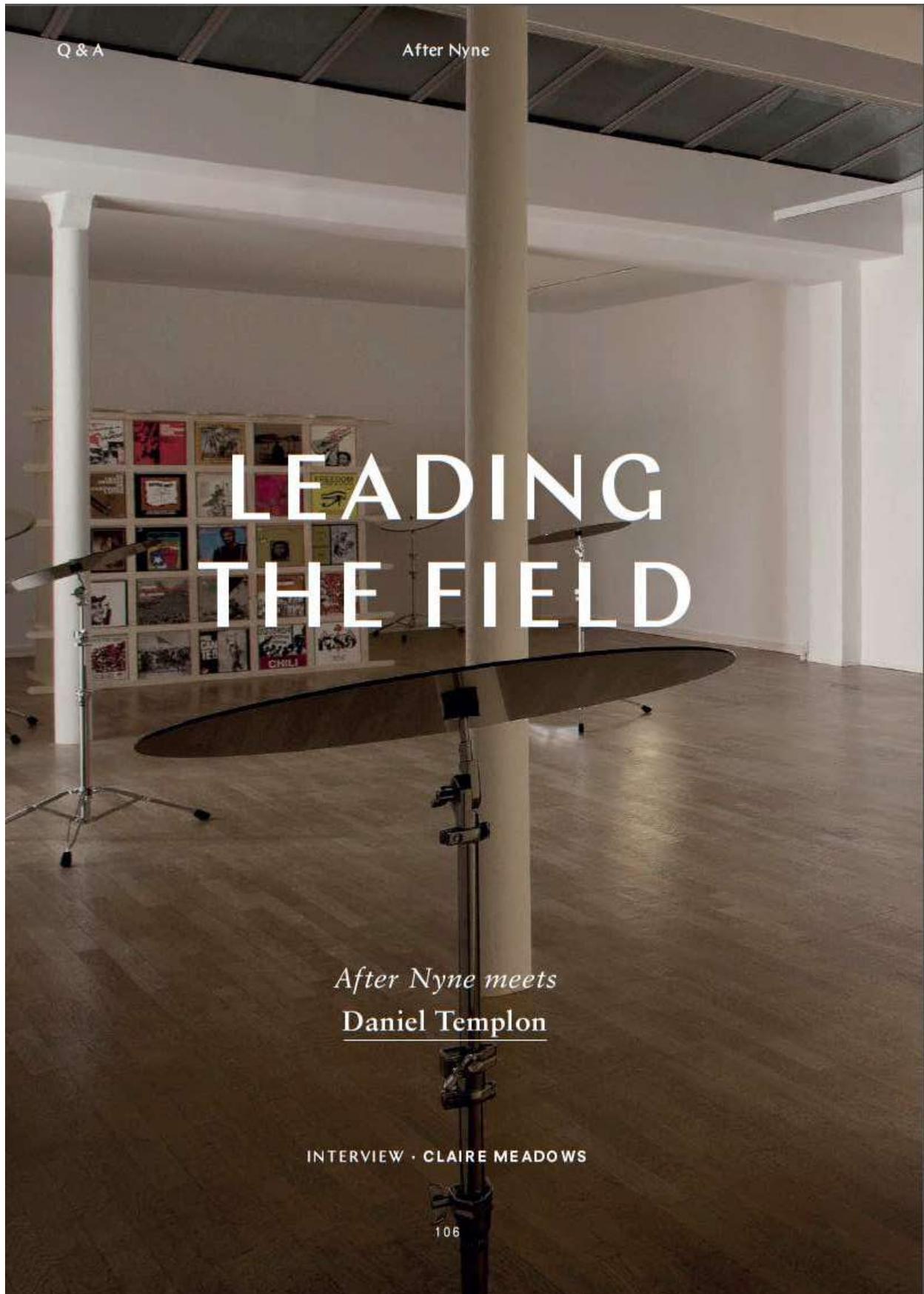
The exhibition ends with Tetralemma (three-fold postulates) a series of drawings folded as if a solitary game of exquisite corpse (cadavre exquis) was underway. It is a mélange of indistinct impulses, working studies, private ruminations and discarded references almost like a mirror of Kallat's "artistic dilemmas".



While many artists are finding time to correlate their own philosophies to found objects, Kallat digs knee deep into the histories of the past to create a suite of works that play out like an artistic inquiry into different echelons of aesthetic materiality as it incorporates drawings, collage, sculpture, and photography. And within astronomy's antiquity are hidden haunts of history; perhaps a spiritual optimum that is richly realistic and combines nature and culture.

The exhibition is on at Galerie Templon until October 21.

AFTER NYNE



Q & A

After Nyne

LEADING THE FIELD

After Nyne meets
Daniel Templon

INTERVIEW · CLAIRE MEADOWS

Daniel Templon



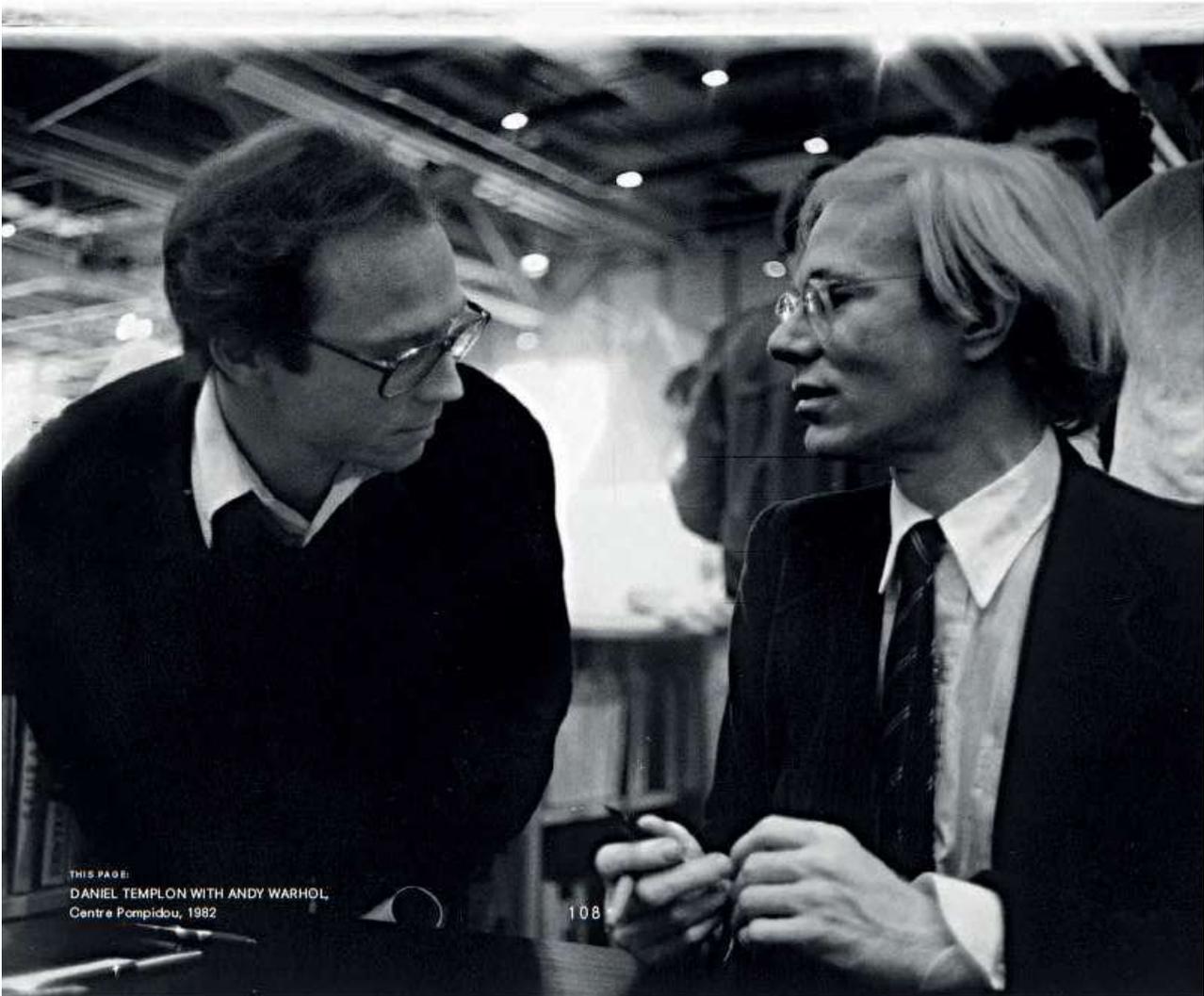
THIS SPREAD:
VIEW 2, NAVARRO FANFARE GDT

After Nyne

— **Daniel** Templon is one of the world's most respected art dealers. Having opened his first gallery at the age of 21, Templon went on to introduce key international art figures including Ellsworth Kelly, Keith Haring, to French audiences.

In 1972, he also co-founded the bilingual contemporary art magazine art press with art critic and erotic biographer Catherine Millet and has been presenting a fascinating range of artists at prestigious art fairs around the world.

After Nyne were thrilled to obtain an audience with Daniel Templon, to look back at a career devoted to art.



THIS PAGE:
DANIEL TEMPLON WITH ANDY WARHOL,
Centre Pompidou, 1982

Daniel Templon

Daniel, how do you feel the art world has changed since you started your first gallery aged 21?

When I began in the 60s and into the 70s, the cultural aspect of the work prevailed over its financial side. The dealers I knew fifty years ago for the most part had this cultural commitment. What mattered was promoting the artists, values and aesthetic points of view. Today, the system is predominantly commercial, looking for artists who will be almost immediately profitable. Before, we could collaborate with young artists and not sell their work - or very little - for years, with the idea that in ten or fifteen years he would gain recognition and we would make a profit on the work accomplished. Now they say, "I find artists and in a maximum of three years, they will be bringing in a profit." That's the globalized capitalist society, the system demands it. I'm not making any moral judgments here: things are what they are, it's all part of the development of a global economy.

The Internet, social media, echo and amplify what's going on. Since the 2000s we have been living in an age of instant information, and this immediacy has helped develop a general taste for contemporary art. There are always more and more artists, galleries, museums, fairs, visitors, and buyers. The other side of the coin is that all the self-promotion (public relations, communication, constant traveling) encroaches on the work in the studio. Meaning that it's not always the best artists who become known before the others. Furthermore, there is a growing, general confusion of values. Previously, it had been the role of institutions to exercise judgment, to distinguish (in both senses: to "identify" and to "reward") the best artists, and of certain works or artists: we can no longer show what we want, and certain tendencies in current art are deliberately marginalized.

What challenges did you face in the industry at this time?

The relationship between galleries and museums was a real challenge. When my gallery put on its Masters of Abstraction show in 1973 with Frank Stella, Ellsworth Kelly, Kenneth Noland, Jules Olitski, and Larry Poons - a first in Paris - I phoned Germain Viatte, director of the CNAP (national French center for visual arts), to invite him to come. His answer was incredible: "I never go to galleries." Such was the "public service" spirit of the day. These people considered themselves all-knowing and cultivated a genuine hostility toward art dealers, who were by definition money-grabbing philistines. As if artists expect you to do something else than sell their

works so they can make a living and, if possible, get them into public collections!

Today, such public/private antagonisms have almost disappeared. Or at least they aren't overtly expressed. In fact, museums are constantly knocking at our doors for money to finance their exhibitions. We're all in the same boat and it's the artists who take priority.

Back then museums hardly showed any foreign contemporary art and certainly no American art the one I was supporting - because the French weren't interested in what was happening across the Atlantic. In fact, they were wary of it. Most curators and critics, who generally have a left-wing outlook, were opposed to these new movements that challenged their assumptions. For them, they were the emanation of a capitalist conception of society: of America as money, and therefore evil, of the exploitation of workers, and therefore of artists, in whom the rich were interested only as a source of profit.

Why has your passion for art endured?

What makes this profession unique and so exciting - for me it's more pleasure than work - is that it has no limits, no end, like art itself. There are no limits in time or in space, or to the joys of discovering new things. The gallery is the physical place where all this takes shape, comes together.

What do you look for in an artist? How do you know you've found a special one?

We always have our doubts. First of all, there are the young artists about whom our doubt is natural, because we don't know at the outset of his career what he will be doing five years later. I have organized some 600 exhibitions and worked with nearly 300 artists. Not all of them are in the forefront of their art, many of them are not very highly rated. But what interests me when we first meet is what I perceive of the artist's personality beyond the work. Is he cultivated? Is what I see original, convincing? Who are his spiritual fathers? What is the subject of his work? Does he, above all, have the will to push the envelope? Does he want to succeed?

We can come across perfectly agreeable artists, who are doing things that are pleasant to look at, who make you want to believe in them... But if an artist does not truly desire to make his mark, he won't succeed and there is not much the dealer can do. I could name a number of artists who are like that, who are content with an average career, who earn a nice living, and who will never

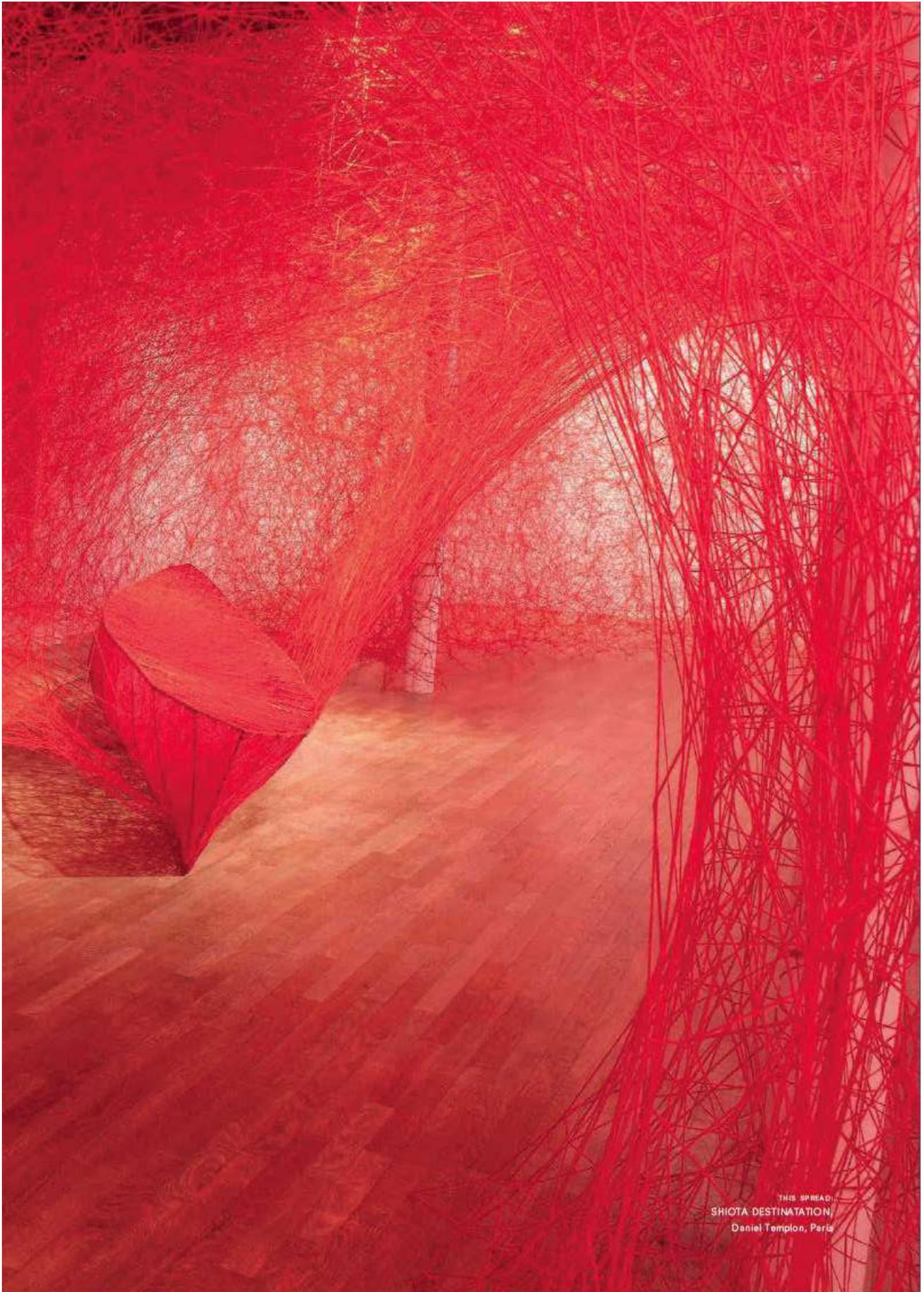
'But what interests me when we first meet is what I perceive of the artist's personality beyond the work.

Is he cultivated? Is what I see original, convincing? Who are his spiritual fathers?

What is the subject of his work?

Does he, above all, have the will to push the envelope? Does he want to succeed?'

– DANIEL TEMPLON



THIS SPREAD:
SHIOTA DESTINATION,
Daniel Templon, Paris

After Nyne

be great artists, even if they have talent, because they don't have the desire to be winners. But in this profession as in all the others, and perhaps even more than in the others, all creators find themselves every day facing a blank page. They have to have the desire to fight. Damien Hirst, Jeff Koons and Daniel Buren are artists who are constantly active in the process of imposing their work. Was it any different in the past? Didn't history's greatest artists - Tintoretto or Rubens, Monet or Picasso - do that all their lives? Doing everything to make their mark, to work at the erection of their own statue? Today, this is an objective which, most often, is pursued in tandem - the skills of the artist combining with those of the gallery owner.

Who have been your favourites amongst all of the artists you've worked with?

I don't have favourite artists, all the artists that I show I have an interest in, of course. However, I fondly remember exhibitions that were particularly spectacular, such as that by Donald Judd (1972), Willem De Kooning (1977), the Reversal Series by Warhol in 1980, or perhaps Arman in 2000. Of the more recent exhibitions the show by American painter Kehinde Wiley in 2012 comes to mind, or Gisants by Jan Fabre in 2013 and the exhibitions by Chiharu Shiota in Brussels in 2013 and 2016 and also the collective exhibition Belgique in 2015 where I brought together artists from different galleries whose work I appreciated - the list was made up of: Michaël Borremans, Peter Buggenhout, Berlinda De Bruyckere, Thierry de Cordier, Wim Delvoye, Jan Fabre, Hans Op de Beeck, Luc Tuymans, Jan Van Imschoot.

How have you dealt with global pressures - financial, political..?

My gallery has responded to all these upheavals by becoming even more international. Most of all, though, it has kept faith with its cultural vocation. That is the heart of our profession. Beyond the market, which is just the result, my real purpose is to gain recognition and legitimisation for my artists, by getting them into museums and the big international events.

The gallery also has an educational role, helping to produce works that are out of the ordinary. For example, as museum shows, recently there has been Kehinde Wiley at the Petit Palais in Paris, Jean-Michel Alberola at the Palais de Tokyo in 2016, Chiharu Shiota at the Venice Biennale in 2015.

We also help finance books brought out by major publishing houses. In addition, there is our role as a catalyst in public relations and relations with the press, and as an events' organiser. I continue to prospect, to discover new artists all around the world. That's what spurs me on. It would be perfectly legitimate for a gallery that is fifty years old to stop being a contemporary art gallery and devote itself to artists from the past, but that doesn't interest me. It would lessen my pleasure. My "discoveries" of the last few years - Kehinde Wiley (African American), Chiharu Shiota (Japanese), Jitish Kallat and Atul Dodiya (Indian), Jonathan Meese (German), Ivan Navarro (Chilean), and Yue Minjun (Chinese)- give me tremendous satisfaction.

The gallery has adapted to the rhythm of the constantly accelerating art calendar, to the proliferation of events and players, to globalization. In spite of all that, though, it has kept its direction, a line that is at once historical and prospective, but not "fashionable." We don't offer a lifestyle, but works of art. The gallery has a very personal identity, that squares with my commitments and my preferences. A singular identity in a milieu that is becoming more and more standardised.

This is our Collector's Issue; which collectors do you feel go that extra mile to support the artists they collect, and the industry?

I firmly believe culture can only be revived by the private sector; private money is vital. Back in 1990 my idea for a foundation at Sophia Antipolis near Nice and then later at Frejus, was conceived to make a point: to prove that patronage was the best way of promoting art in France. Fondation Maeght in St Paul de Vence demonstrated this in its day, and then later other places such as Fondation Cartier, Antoine de Galbert's La Maison Rouge in Paris, the Pinault Foundation in Venice also did. Today the Louis Vuitton Foundation is an outstanding achievement and a contribution to France's national prestige. Great collectors such as François Pinault and Bernard Arnault, through their projects and numerous and important acquisitions, have provided the impetus which had been lacking in France. It is precisely these private initiatives that have given a better international image of France's artistic situation.

Daniel Templon

What can we expect to see from your gallery in 2017?

There'll be an exhibition by American Pop artist George Segal from September 4 to October 28. This is the first solo show of the artist's work at the gallery, which now represents Segal in France, after I first showed him in a collective exhibition in... 1979!

I'm glad the French public will at last be able to discover a comprehensive body of works by this great sculptor.

Then Jim Dine will be exhibiting with new monumental paintings, prints and sculptures, that he has been working towards this past year in his studio near Paris. The exhibition runs from 4 November - December 2017.



INTERNATIONAL EDITION
THE ART NEWSPAPER

ART MARKET NEWS

French dealer who championed American art celebrates 50 years



Daniel Templon with Andy Warhol at the Centre Pompidou, 1982

The Paris and Brussels dealer Daniel Templon marks his 50th anniversary in the business this year, having opened his first gallery in Paris in 1966. Templon (above left, with Andy Warhol) was one of the early promoters of contemporary American art in France, and organised solo exhibitions for Warhol, Donald Judd and Willem de Kooning in the 1970s. In a book marking the anniversary, Templon says: "I never succeeded in selling a Warhol in 1977: the works from the series Hammer and Sickle, which today are valued at several million dollars, cost less than \$50,000 at the time and nobody wanted them."

• *Julie Verlaine's Daniel Templon: a History of Contemporary Art is published in French in May and in English in June.*



The Art Market: A dealer with staying power

Georgina Adam

Templon chalks up 50 years; Fine Art Society at 140; Rech extends r
video art's clearer picture



Art dealer Daniel Templon (left) with Andy Warhol in 1982

Next week's Art Basel fair (open to the public from Thursday) features one of its longest-t
exhibitors – the Paris-based Daniel Templon, who is celebrating his 38th year at the even
as his 50th year as a dealer.

Templon's career started in the 1960s when he was working as a substitute sports teacher
gritty suburb of Nanterre but got sucked into the creative life in trendy Saint-Germain-de-
With no artistic background, contacts or money, he nevertheless opened an art gallery, wh
developed into one of Paris's leading spaces. Templon was the first to show the likes of Je
Richard Serra, the Chapman Brothers and Kehinde Wiley in France, as well as championi
talent such as Christian Boltanski, Ben Vautier and Martin Barré.

But, happily, he adds: "I still have the same enthusiasm for art that I did all those years ago."

His long history is traced in the newly published *Daniel Templon, a History of Contemporary Art*
by Julie Verlaine (Flammarion, 2016). It will be launched at Basel.

...

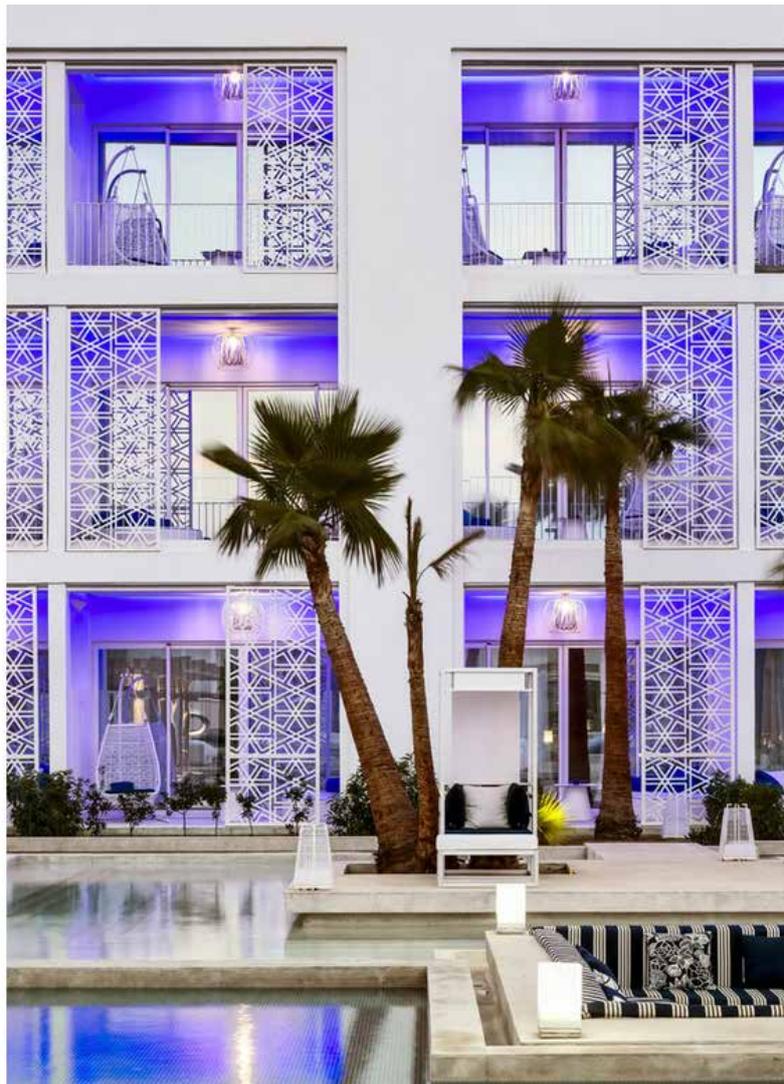
An even bigger anniversary is that of London's Fine Art Society, which is celebrating its 140th year
in business. It has managed to stay in the same New Bond Street townhouse since 1876, and is the
place to find everything from a print in the hundreds of pounds to a cast of Alfred Gilbert's "Eros",
the celebrated Piccadilly Circus statue, at £330,000.

GM ARCHITECT
BEYROUTH

The New York Times

ROUNDUP

From Botswana to Zambia, New Lodges, Resorts and Tours



MOROCCO

Sofitel Tamuda Bay

The Riff Mountains are the backdrop of the new beach resort [Sofitel Tamuda Bay](#), located on the north coast of Morocco in M'diq, about 20 miles east of Tangier. The Lebanese architect Galal Mahmoud takes a contemporary approach to traditional Moroccan design in whitewashed brise soleil exteriors and lattice screens at the 104-room resort. The family-friendly hotel includes a children's play room, a spa with a hammam and hydrotherapy treatments, a yacht for sea charters, and three restaurants and bars. Rooms from 108 euros (about \$114); [sofitel.com](#).

L'OFFICIEL

LEVANT

N°55
Mai 2015

DE LA COUTURE ET DE LA MODE DE PARIS

Créateurs
MILIA M.
HASS IDRIS

L'Officielle du mois
YASMINE HAMDAN

Interview
SANDRA CHOI
AUX COMMANDES
DE JIMMY CHOO

Art
LE MUSÉE DES CIVILISATIONS
AUB : LE TEMPS DE L'IMAGE

Forme
NOS SPAS

Oxygène
VENISE MIEUX QUE CLOONEY

BEYROUTH, QUELLE PÊCHE!

ALICE EN MARNI
www.lofficielmode.com



GM Architects présente à l'invitation de la Metropolitan Art Society son projet utopique de Musée des Civilisations, à la fois site archéologique, lieu d'exposition, espace de méditation et de pédagogie. Son fondateur Galal Mahmoud exprime à travers ce musée inédit toute la richesse historique du Liban, véritable ADN d'un pays multiculturel. Conçu à l'occasion de la Biennale d'Architecture de Venise en 2014, ce projet exposé au Palazzo Bembo dans le quartier San Marco, était visible, en avril, à la MAS, à Beyrouth.

PAR CLAIRE AZUÉLOS

LE MUSÉE DES CIVILISATIONS



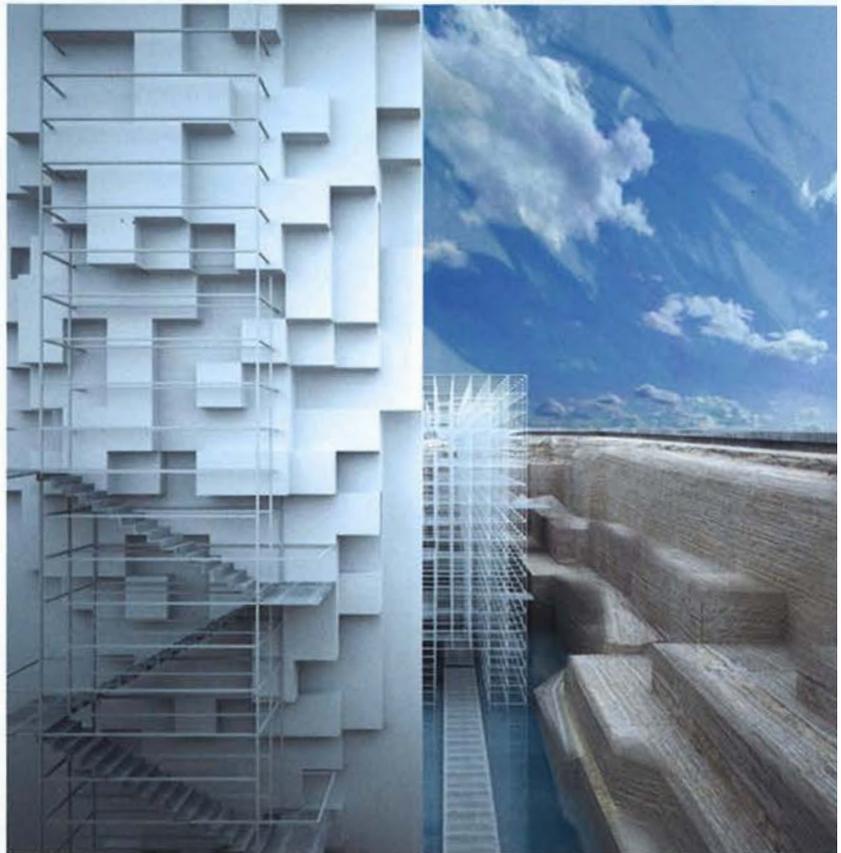
Architecte libanais, de parents égyptiens et de grand-mère anglaise, Galal Mahmoud quitte le Liban en 1976 avec sa famille pour rejoindre Paris. Il sort diplômé de l'Ecole d'Architecture de Versailles dix en plus tard et ouvre dans la foulée son premier cabinet d'architecture dans la capitale française. En 1996, à son retour au Liban, il fonde le cabinet GM Architects à Beyrouth et se spécialise dans l'hôtellerie et les centres balnéaires haut de gamme. Parmi ses trophées, le cabinet compte une nomination au prix Agha Khan d'architecture pour le complexe hôtelier Edde Sands, situé à Byblos. Le cabinet élargit ensuite ses compétences, intégrant architecture d'intérieur, architecture d'extérieur et études de valorisation de sites de bord de mer.

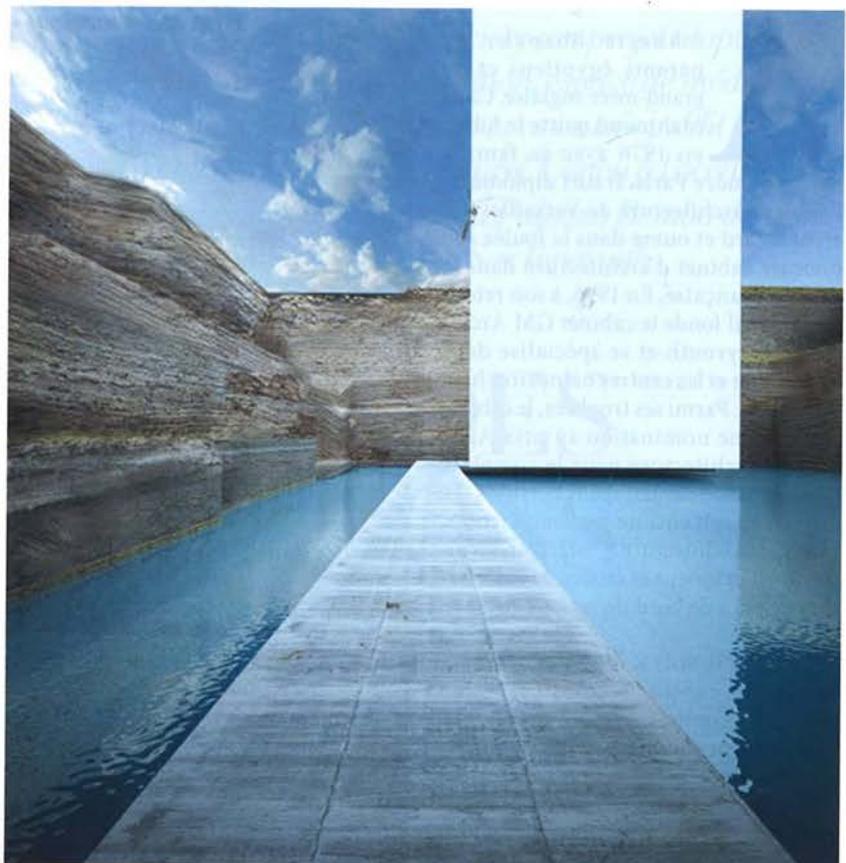
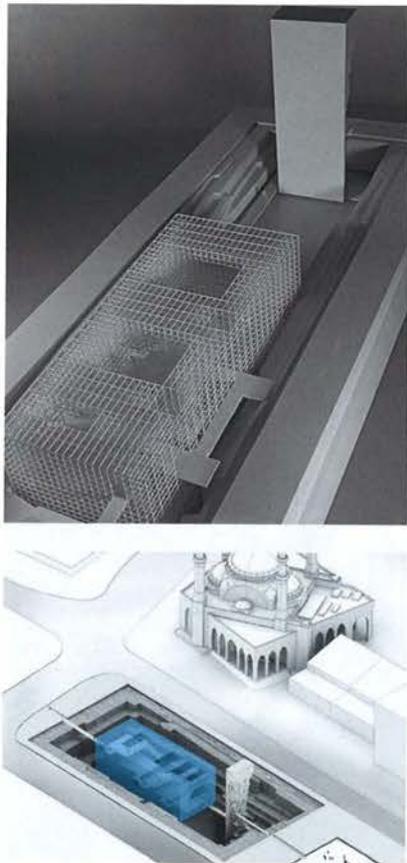
VIVRE ENSEMBLE À BEYROUTH

Lorsque le cabinet reçoit l'invitation de Reem Koolhaas, célèbre architecte, théoricien et commissaire général de la Biennale de Venise - la plus espérée par les professionnels de l'architecture, il choisit de sortir de sa zone de confort. "Ca n'aurait pas eu de sens de montrer un projet d'hôtel à la Biennale. On a remonté nos manches et réfléchi à un projet qui pourrait être bénéfique pour le Liban" - explique Galal Mahmoud.

Dans les faits, GM Architects est le seul cabinet d'architecture libanais indépendant à avoir pris part à l'édition 2014 de la Biennale de Venise consacrée à l'architecture. Rem Koolhaas a fait plancher à cette occasion des designers du monde entier autour d'un terme fort : « Fundamentals ». Le projet de Musée des Civilisations est la copie remise par le cabinet libanais sur ce thème. Le bureau d'architecture a mené une réflexion sur l'essence même du travail de design, soit l'appréhension des fondamentaux historiques, politiques et culturels d'un peuple. Le musée questionne la possibilité de vivre ensemble au Liban.

Le projet se présente comme une résille métallique, de 20m de profondeur sur 60m de long, dotée de plateformes sur plusieurs niveaux. Chacune de ses plateformes explore l'une des civilisations qui a peuplé le Liban, permettant le dialogue entre le visiteur et une société, une culture disparue, figée dans le sédiment. Au niveau le plus bas, l'eau, qui représente





la Méditerranée, mère de toutes les civilisations qui se sont implantées au Liban, s'étend une représentation du monolithe de « L'Odyssée de l'espace » du cinéaste Stanley Kubrick (2001), dont la face avant est lisse et pure et la face arrière en désintégration progressive, évoquant l'incertitude liée au futur.

BEYROUTH, CREUSET DE LA DIFFÉRENCE

« Notre Musée des Civilisations, projeté place des Martyrs au cœur de Beyrouth, apparaît comme un site creusé en profondeur dans les strates des civilisations qui sédimentent le sous-sol de Beyrouth. Notre geste architectural, résolument contemporain, est guidé par une démarche d'imprégnation contextuelle, la connaissance de l'histoire et l'enracinement dans la culture du lieu. » - déclarent GM Architects. Territoire modelé au fil des siècles par de nombreuses civilisations, Beyrouth s'impose comme un creuset de la différence, assimilant continuellement les influences étrangères dans son architecture vernaculaire. Malgré les dégâts provoqués par la guerre, le langage de la ville n'a jamais cessé d'évoluer pour

symboliser ce "mille-feuilles" historique. Les vestiges des civilisations passées, d'anciennes traces phéniciennes léguées durant l'occupation hellénistique et romaine sont mises à jour, révélant une esthétique locale qui emprunte aussi bien aux occupants ottomans qu'au système cadastral français. Cette superposition d'influences invite à reconsidérer cette complexité absorbée, ramifiée, complexifiée ou épurée. Avec ce projet de musée GM Architects entreprend d'explorer une architecture écrite simultanément dans toutes les langues de notre passé et de notre présent et à travers elle l'influence de civilisations sur l'histoire du Liban. Cette architecture est pleinement intelligible une fois replacée dans son contexte stratifié. Elle exprime alors une identité qui continue d'évoluer tout en intégrant des bouleversements internationaux.

UN MUSÉE IMAGINAIRE ?

La place des Martyrs qui autrefois symbolisait la ville, a été le lieu désigné par les GM Architects pour abriter symboliquement leurs projections muséales. Le projet plaît à leurs pairs architectes : il a d'ores et déjà été nommé au World Architecture Festival de Singapour

en 2014 et a remporté en mars dernier à Cannes (France) le prix Architectural Review MIPIM Future Projects dans la catégorie «Cultural Regeneration». "Le Musée des Civilisations a été récompensé pour sa créativité, sa profondeur et son impact attendu sur la communauté libanaise" – précisait le communiqué de presse.

Il semblerait que dans les faits deux emplacements du centre-ville de Beyrouth seraient à même de révéler les 6 à 7 strates archéologiques requises par le concept du Musée des Civilisations. Les ministères de l'Intérieur et du Tourisme ont déjà donné leur accord de principe ainsi que Solidere. Galal Mahmoud Architects est en phase de soumettre le projet au Ministère de la Culture. La phase de financement n'a quant à elle pas encore été entamée. Le projet est, quoi qu'il advienne présent pour les intéressés au coeur d'Achrafieh.

"The Museum of Civilizations", Metropolitan Art Society, rue Trabaud, Achrafieh, Beyrouth.
Du 24 mars au 24 avril 2015. Horaires d'ouverture : mardi à dimanche, de 11h à 19h.
<http://www.masbeirut.com>
<http://www.gm-architects.com>
museumofcivilizations@gm-architects.com

L'OFFICIEL المغرب

DE LA COUTURE ET DE LA MODE DE PARIS

DÉCO-DESIGN

Tête-à-tête
REDA AMALOU
RAMY FISCHLER
GALAL MAHMOUD
HERVÉ VAN DER STRAETEN

En vue
LES FRÈRES MEFTAH

Idées durables
L'INVASION VÉGÉTALE
LA TORNADO CINÉTIQUE



LE MEILLEUR
DE 2015 EN
400
MODÈLES



GALAL MAHMOUD

L'HUMANISTE

Par DOUNIA SAFOUANE



ITINÉRAIRE

Né en 1959 à Beyrouth, l'architecte libanais Galal Mahmoud est le croisement de multiples cultures. De parents égyptiens et de grand-mère anglaise, il grandit à Byblos avant de fuir le Liban du fait de la guerre en 1976. Il s'installe alors avec sa famille en France pour plusieurs années. En 1986, il est diplômé de l'École d'Architecture de Versailles. L'année suivante, avec un ami architecte d'intérieur, ils ouvrent leur première agence. Ensemble, ils décoreront des appartements et des boutiques de luxe en France, à New York et au Moyen-Orient. Au milieu des années 90 et après plusieurs décennies d'un conflit ravageur, le Liban est à l'heure de la reconstruction. Galal Mahmoud décide alors de retourner dans le pays de son enfance et fonde GM Architects. Rapidement, avec le Crown Plaza dont il conçoit entièrement l'architecture d'intérieur, il décroche le premier grand projet qui lui ouvre les portes du secteur de l'hôtellerie. Le succès est au rendez-vous et son agence développe une expertise reconnue dans l'hôtellerie haut de gamme et les resorts balnéaires. GM Architects, qui compte aujourd'hui 35 collaborateurs, figure parmi les grandes agences de la région levantine.

EMPREINTE

GM Architects rayonne principalement dans la région méditerranéenne et au Moyen-Orient à travers de nombreux projets, allant du master plan à l'architecture d'intérieur. À Beyrouth, Galal Mahmoud redore le blason du Bristol, une institution du "Paris du Moyen-Orient" dans les années 50 et 60. Il succède ainsi à Jean Ruyère pour offrir au palace des intérieurs mêlant l'héritage glamour de ce joyau et un orientalisme contemporain qui repositionne l'établissement sur la carte des boutiques-hôtels incontournables de la région. Avec le Eddé Sands à Byblos, qu'il développe en architecture, paysagisme et décoration, il obtient une nomination au Prix Aga Khan d'architecture. La liste des projets signés de sa main s'étend du Maroc à la Géorgie en passant par l'Égypte, la Jordanie, le Bahreïn, Oman et l'Arabie Saoudite. Son agence est d'ailleurs la seule au Moyen-Orient à être référencée par les groupes hôteliers Accor, Rotana, Starwood et Rezidor. Son empreinte s'étend maintenant au-delà de cette région, avec des projets à Dakar, à Nouakchott ou encore à Mykonos.

SIGNATURE

Dans chacun de ses projets, Galal Mahmoud vise la création d'expériences locales. Sa démarche est celle de "l'imprégnation contextuelle" qui consiste à saisir l'esprit des lieux, capter la diversité des influences et projeter une vision nouvelle qui réinterprète le contexte géographique, historique et culturel d'un projet. Cette ouverture naturelle et sa capacité à comprendre les lieux tient sans doute à ses origines multiples et à la richesse de son parcours qui lui permettent de s'immerger avec aisance dans le contexte spécifique d'un projet et d'inventer à chaque fois une expérience qui sublime les lieux et la culture locale. Ainsi, le Méridien qu'il signe à Riyad s'inspire du thème du voyage, des caravanes et de la façon qu'elles ont de se diriger dans le désert. Le jour, la forme des dunes indique le sens du vent et leur ombre marque l'heure. La nuit, ce sont les astres et les constellations qui guident leur chemin. Voilà l'histoire que cet hôtel va raconter. C'est ce questionnement qui guide sa démarche créative et le conduit à créer des lieux singuliers. Quant aux projets résidentiels, une maison victorienne à Londres, un villa en bord de mer à Mykonos ou encore un palais à Abu Dhabi pour n'en citer que quelques-uns, son approche est similaire mais plus scénographique, créant des perspectives intérieures et extérieures, habillant les lieux de matières nobles tout en conservant une sobriété contemporaine et travaillant l'éclairage comme un élément primordial de mise en scène.

À VENIR

2015 verra l'ouverture de nombreux projets hôteliers de Galal Mahmoud : Le Sofitel Le Gabriel à Beyrouth qu'il a redécoré, le Sofitel Tamuda Bay près de M'diq, le Myconian Ambassador, hôtel de luxe à Mykonos dont il a conçu l'architecture d'intérieur. En 2016, c'est le Méridien Riyadh qui devrait ouvrir ses portes suivi du Sheraton Nouakchott en 2017.

Villa au Sofitel Tamuza Bay près de Médj



Sofitel Tamuza Bay, Médj, spa et piscine.



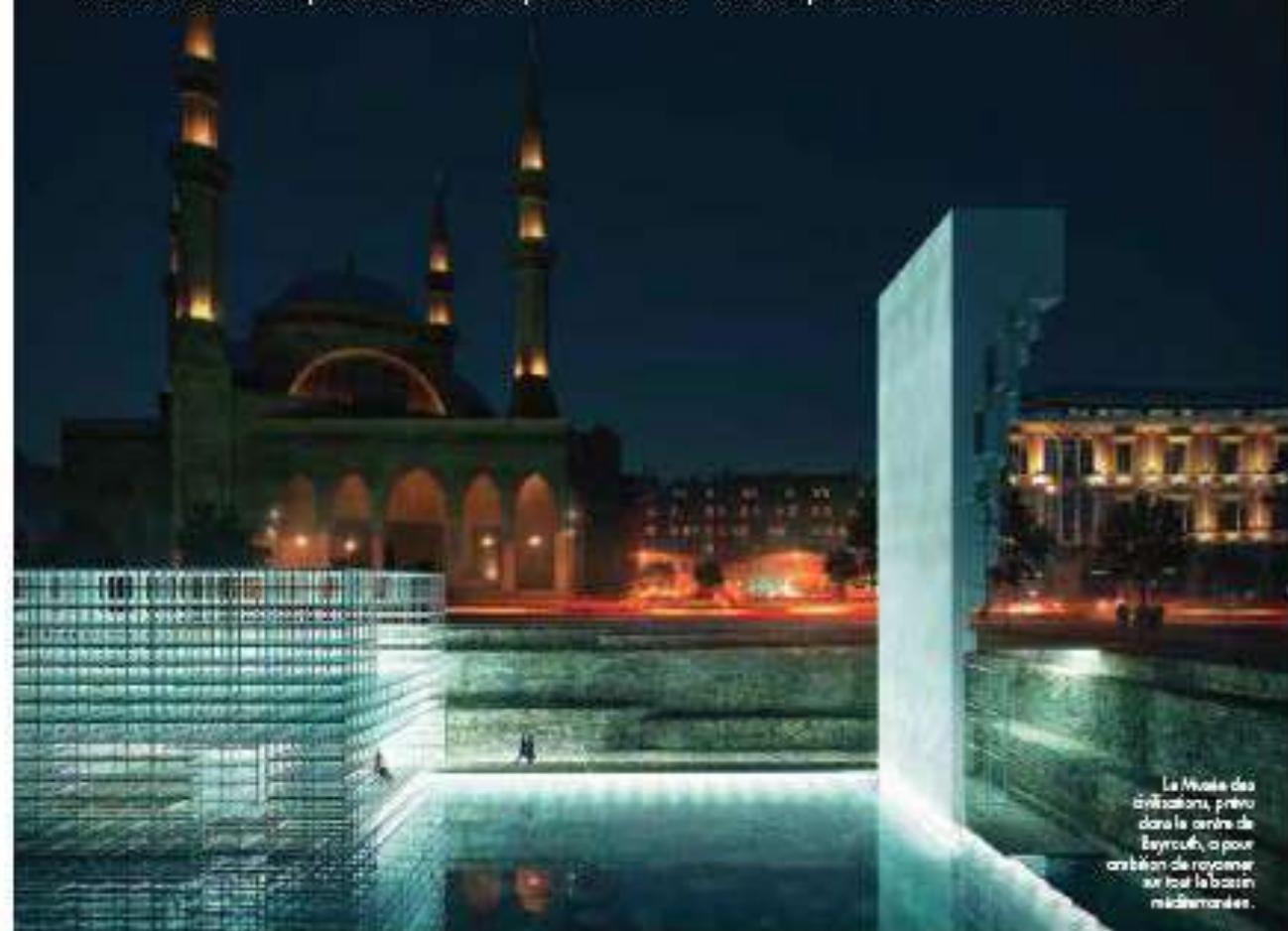
INTERVIEW EXPRESS

PARLEZ-NOUS DE VOS PROJETS AU MAROC...

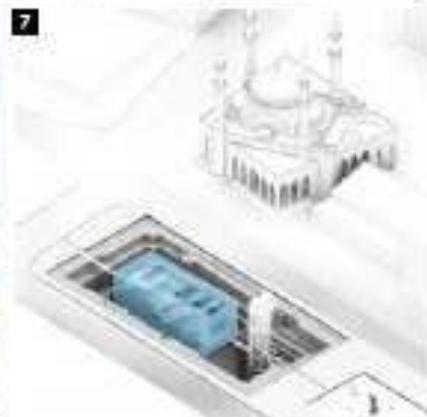
Il y a d'abord la réhabilitation du village de oue Moulay Yacoub, un projet qui me tient à cœur. C'est un site magique, un lieu secret. Le projet est vaste et comprend la redéfinition de l'architecture du village, la réhabilitation du bain, la création de deux hôtels (un établissement 4 étoiles et un éco-lodge), le nouveau master plan qui réorganise les accès aux sites clés du village et la réhabilitation de l'artisanat local autour du bain avec la création d'une école dédiée. Le projet vise également à encourager le développement de maisons d'hôtes et pour cela nous avons créé un kit pour aider les particuliers à rénover leurs maisons grâce au microcrédit et pour leur permettre d'accueillir les curistes. L'agence travaille également au développement du Sofitel Tamuda Bay dans le Nord, en architecture et architecture d'intérieur. Le resort de 120 clés comprend des suites de luxe, des spas suites et des villas en bord de mer. Dans ce projet, le propos est la rencontre de deux rives de l'art de vivre, français et marocain. Nous avons sélectionné par exemple des artistes contemporains influencés par le Maroc tels que Matisse, Braque, Picasso, Sonia Delaunay... C'est un lieu qui sera coloré, vivant, où l'artisanat marocain aura toute sa place dans une réinterprétation subtile.

VOUS AVEZ ÉGALEMENT EXPOSÉ UN PROJET DE MUSÉE DES CIVILISATIONS À LA BIENNALE DE VENISE 2014. RACONTEZ-NOUS !

C'est un projet très personnel dans lequel je tente d'apporter une réponse à la question de notre identité dans le monde arabe en général, et au Liban en particulier. C'est un sujet important pour moi car j'ai été élevé dans une dualité culturelle, chrétienne et musulmane. Le Liban a abrité les plus grandes civilisations de l'humanité et est dépositaire d'un ADN qui a 5 000 ans d'histoire et s'inscrit au-delà des religions et des communautés. Le projet se situe en centre-ville de Beyrouth et a vocation à rayonner dans le bassin méditerranéen. Il est constitué d'une succession de plateformes qui descendent dans le sous-sol, lui-même constitué de vestiges des anciennes civilisations disposés en strates. Tout au fond, un plan d'eau figurant la mer Méditerranée. C'est en quelque sorte un projet d'archéologie qui permet de regarder l'autre différemment et de dépasser les rivalités communautaires.



Le Musée des civilisations, prévu dans le centre de Beyrouth, a pour ambition de rayonner sur tout le bassin méditerranéen.



1. Le Bristol, Beyrouth, détail de porte.
2. Amber Valley sur les bords de la Mer Morte en Jordanie.
3. Sôfitel Le Gabriel, salon.
4. Park Rotana Hotel, Abu Dhabi.
5. Sheraton Moukchahit (Mauritanie), lobby.
6. Musée des civilisations, vue subjective.
7. Musée des civilisations, vue en coupe.

A R T • A R C H I T E C T U R E • D E S I G N • L I F E S T Y L E

CURVE®

AUG | SEP 2014

THE SOUND OF DESIGN

When your space speaks volumes, listen closely

+

ARCHITECTURE
FOCUS

*Beyond
Bricks
and Stones,
Let's Talk
Innovation*

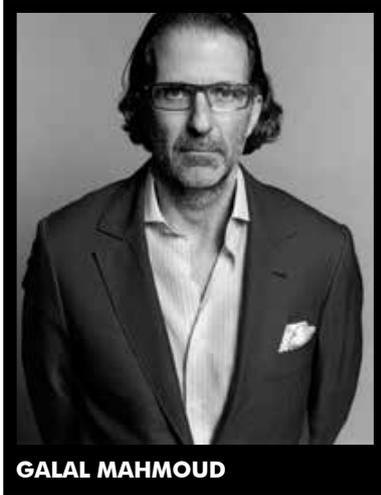
curve-magazine.com

ISSUE 21 LBP10000



5 287000 647045

130 A|list



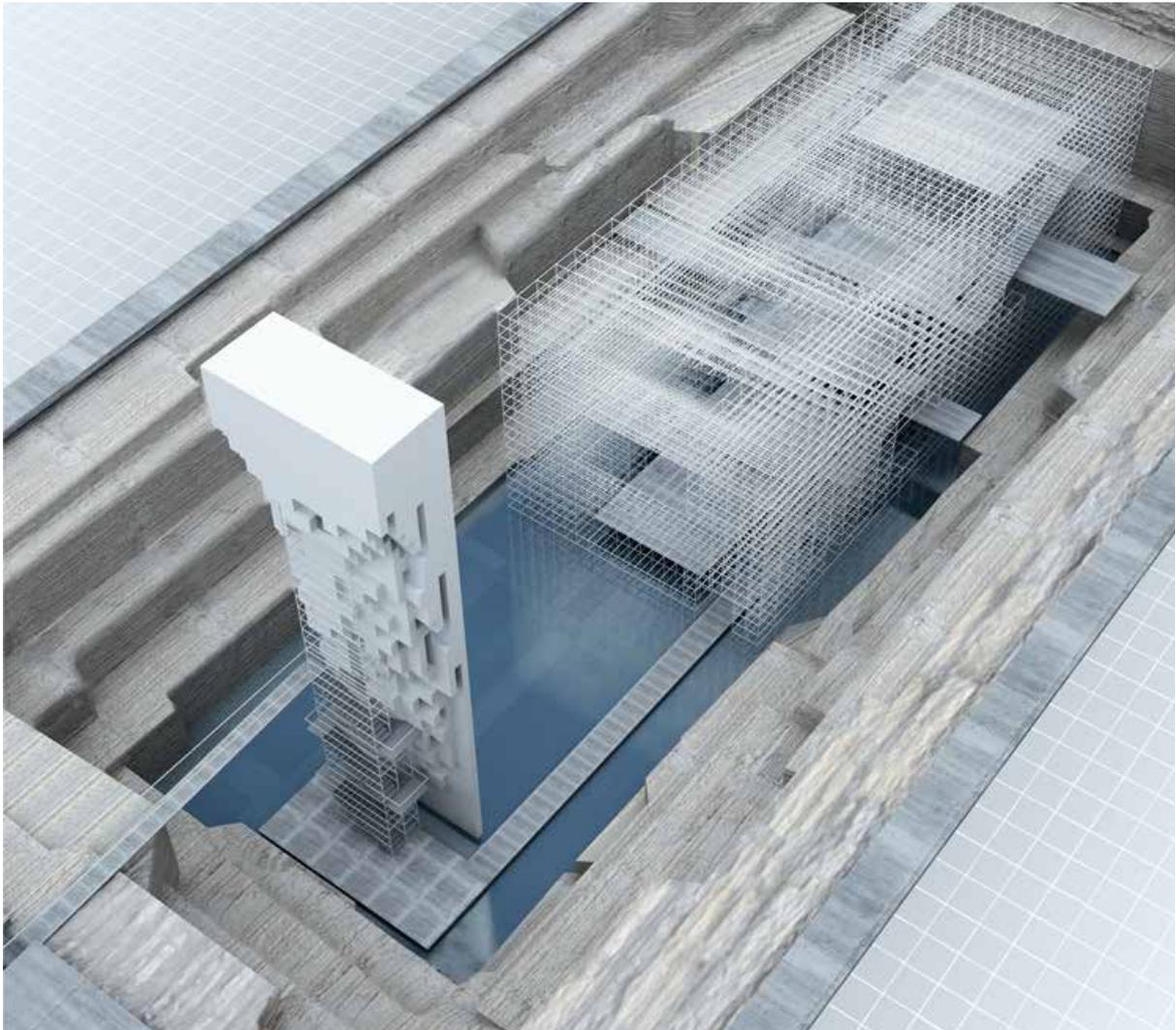
GALAL MAHMOUD

Portrait by Fenton Bailey

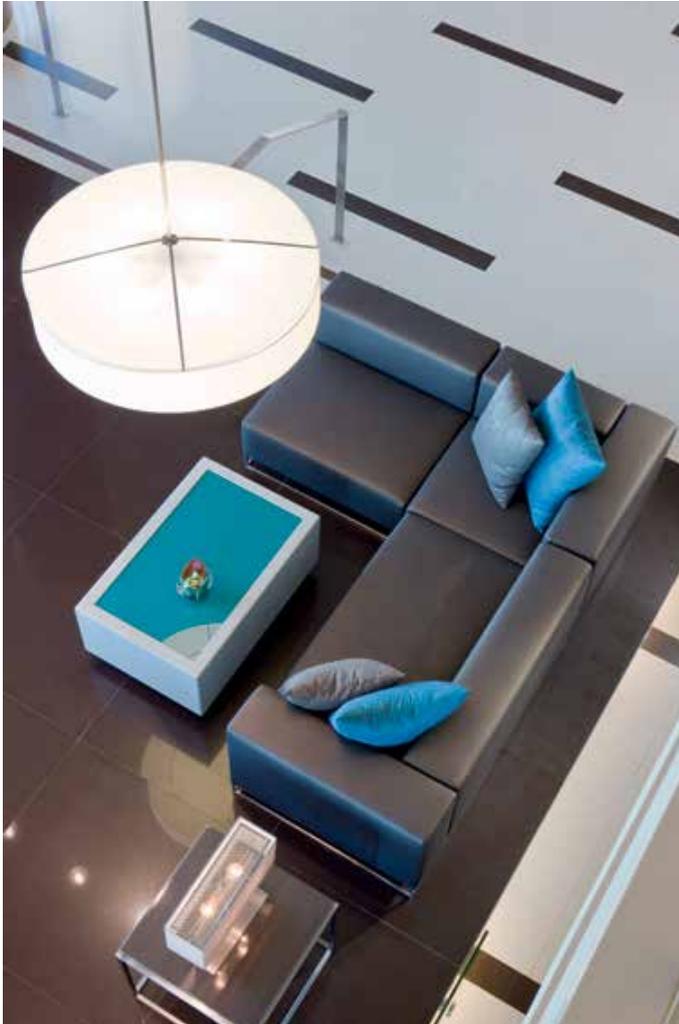
THE GREAT SIR RENDER

— *Tapping into the Otherworldly Vision of Galal Mahmoud*

The architecture of Galal Mahmoud is the spitting image of its deft creator, refined yet not conceited, striking but not ostentatious, effortlessly connecting with their milieu all the while emanating an undeniable aura. Immediately commanding respect without having to shout for your attention, both man and his projects are lucidly and eloquently expressive, not at the expense of being too wordy, however.



Museum of Civilizations, Lebanon



Rotana Park Khalifa, UAE

Luxury hotels and upscale resorts are Mahmoud's forte. Seafront destinations are his favorite playground. His blueprints generally draw on the dreamy, having built far and wide across the globe "architecture that is infused with a sense of wellbeing, emotion and mystery," as the seasoned French-Lebanese architect puts it. Relocating from France to Lebanon in 1996, Mahmoud has since been steering the ship at his eponymous GM Architects firm, which in addition to its offices in Beirut and Abu Dhabi, is heavily active worldwide. It is among the few architecture and design companies in the Middle East to be listed with brands as big as Accor, Rotana, Starwood and Rezidor.

Mahmoud credits this success to being consistent, thoroughly convinced by the work he presents and not allowing for certain temptations to cloud his judgments or to make any concessions. "I think in 25 years, not a single client has told me 'I don't like what you've done, show me something else,'" says Mahmoud, in a non-"blow-my-own-trumpet" tone.

It is generally love at first sketch for Mahmoud's clients given the architect's winning formula of contextual immersion and cohesion of vision across all steps of the project. It is a principle he unwaveringly applied in his latest undertaking, the spellbinding "Museum of Civilizations" unveiled at the "Time Space Existence" Exhibition at the 14th Venice Biennale of Architecture. The concept design has made headlines in international architecture journals and emphasized the bold and progressive layers of Mahmoud's imagination. Curve talks to the man of the moment.

GM Architects is the only independent Lebanese architecture and design firm to be taking part in the ongoing Venice Biennale of Architecture, where you're presenting the ambitious "Museum of Civilizations" project, which responded to the theme of going back to the fundamentals of architecture. How did you interpret this theme and how did the idea surface? Today with globalization and cities that are seeking to market themselves, identities are somehow getting lost and diluted. Because they want to be talked about, cities ask this big shot international architect to build a beautiful building that doesn't relate whatsoever to the context. This creates an environment riddled with international architecture that doesn't fit. It also influences the local community of architects.

Lebanon has been globalized since 5000 years; it's been occupied, crossed into and inhabited by most of the biggest civilizations in the world. These civilizations influenced Lebanese identity. And today Lebanese identity, which once existed and will continue to exist regardless of what happens, is perhaps the result of all these influences. The Lebanese have managed to absorb all these influences while maintaining their own identity. So we thought we'd do a museum of civilizations, seeing as we lack museums in Lebanon while the Lebanese don't know their own history.

Take us on virtual tour through the museum. Beirut is called the city of seven layers. We didn't want to do a building above the ground with rooms referencing each of the seven civilizations, because this won't be impactful on the onlooker. So we decided to create a promenade into an excavation pit, digging a hole of 20 meters deep, which is the seven layers, and 60 meters long, and there you'll see a succession of platforms – each platform corresponding and linked to an archeological stratum. As you go down, you see the strata. So you feel the civilizations that have passed, the cultures that once were, the wars that have been, all in a powerful and impactful way. And this is real history. This I feel is more convincing than going to a beautiful museum with nice objects and explaining the history behind them. You will see the archaeological site firsthand before it has been "unearthed and groomed for the public".

132 **A**list

Sofitel Tamuda Bay, Morocco

When you get to the bottom of the hole, there's water, referencing the Mediterranean Sea, without which there would be none of this. At the end of the promenade, you walk on a bridge where you will find a gigantic totem that takes you back to the surface. The totem has a series of symbols. When you look at it from the front, it is a perfect white sheet of paper, which is the future as we idealize it. When you look at it from behind, it is deconstructed, as the future is uncertain.

How long did you work on this, and how has the reception been? We had a dedicated team who worked on this for two months. The more I show it the more positive feedback I receive... Even at the Biennale, curators and architects urged me to build this.

Are you considering building it? It is surely buildable. I have consulted archeologists and I have to create sort of a roadmap and talk to international organizations to invest. This project is

not solely for Lebanon after all, but for the whole Mediterranean basin.

Is this your most daunting project yet? Absolutely, but at the same time I was surprised how easy it was to create it. There was nothing standing in the way, because it's our own. This is how we embark on all our projects, doing them as though they're ours.

In this project and as in any other, you followed the approach of "contextual immersion". Elaborate about your credo. I'm by nature very curious. Having traveled since I was a child, this developed in me awareness and sensitivity to culture, sociology, people's behavior... So whenever I go somewhere for a project, I need to understand the country I'm working in. I do my research and whatever needs to be done to blend in and understand the local culture, history and typography, the various aspects of that location. The way I see it,



once you get to the site, the executed project should disappear. You should get the feeling that it's always been there. I don't like to be aggressive; I feel the architecture should blend in. It doesn't mean that I will build something identical to the past. It can be something modern but not forced; I try to be very humble and discrete in how I intervene in the location.

People ask me, 'are you a green architect?' I reply that with this mentality, I am naturally a green architect. It is common sense and understanding of the country you are working in, using the local crafts and materials, even if they aren't advanced. Perhaps you can help the locals develop techniques, taking something that's very traditional and creating something very contemporary. In construction, you have to consider the product's carbon footprint. By getting materials and products from close by locations or locally, this is thinking common sense, "green" and economical.

You markedly stress the importance of the client to any given project, whether in your manifesto or during your public talks, perhaps more so than any other architect we've encountered. Why is that? Because we work on large projects that involve big investments, our responsibility as architects is to create functional projects for the client. I keep telling my team that the client gave us a big bag of money and they want it well spent. Starting from that point, you need to build a trustful relationship with the client...Because we work in a part of the world where clients are mostly businessmen, they can't relate to what we do, so we try to get the client to understand what we're doing. This is where the storytelling comes in, relating the project to the context. We build a story that relates to the region, location, and backdrop and our projects become a choreography of events. So you use a language that the client understands. It is like a book and the client becomes a protagonist... If they like the story, all the components of the project become part of that story and relate to it.



Damour Shores, Lebanon

And this is where you stress the fusion of all the elements of a project, which is integral to your philosophy. Exactly, it's the harmony of elements and the harmony of the project with the environment. This is something I discovered when I started going to the Far East where architecture is very much connected with the environment. There is a continuous flow between outside and inside, the elements, the religion, the way of life... I realized that the Mediterranean culture is similar to this. Any country on the Mediterranean Sea has a nice, comfortable feel. There is a positive feeling and warmth. In a subliminal way, you feel the history behind it. This is something I can capture and understand very quickly.

You appear to be greatly touched by the Far East and the Mediterranean Sea. Indeed...I was always very fond of the sea/nature lifestyle that we have on the Mediterranean. I've always lived by the sea. Being in the Far East has pointed this out to me. Although they are completely different, the two regions are linked by this closeness to the environment and nature.

You're frequently referred to as a luxury resort architect. Is this a spot on description or rather reductionist? It is accurate, because we've been doing quite a few of those and we truly enjoy doing them. Because of this relation with nature and the sea, which is something we control well, we know how to provoke the wow effect on a seafront property through the stories of these experiences. About 10 years ago, we were

commissioned to do a small resort called Bamboo Bay. When I took on that project, everything came in naturally – I knew exactly how I was going to organize it. All my background, experiences, travels were there in the back of my mind, ready for this project. Then came Eddé Sands and other projects in Jordan, Egypt and many other parts of the world followed suit. And we've been doing lots of those since, going more and more into the master planning of those seafront resorts.

Lebanon is not the easiest place in the world to live in. Why do you continue to stay here though have the option to live and work abroad? Despite all its problems and frustrations, Lebanon is home. I wouldn't be able to live in Abu Dhabi. I still find authenticity here. It is enough to keep me here. I've lived in Paris and South of France. I have a French passport and I know amazing people in France. But something keeps pulling me back here.

Share with us some of your recently unveiled projects or those in the pipeline. We have an amazing Sofitel project coming out in Morocco due for completion in 2016. It is a very colorful project. The story behind it is French artists who were influenced by Moroccan arts and crafts in the 20th century, such as Matisse and Picasso. There's also a soon-to-open Meridian hotel in Riyadh, the story of which is built around constellations and stars, in a very interesting, fun way. We've just finished a stunning house in Mykonos, Greece as well.



Mykonos Villas, Greece



Amber Valley, Jordan

BESPOKE



10 USD / 37 QAR / 4 BHD / 40 AED

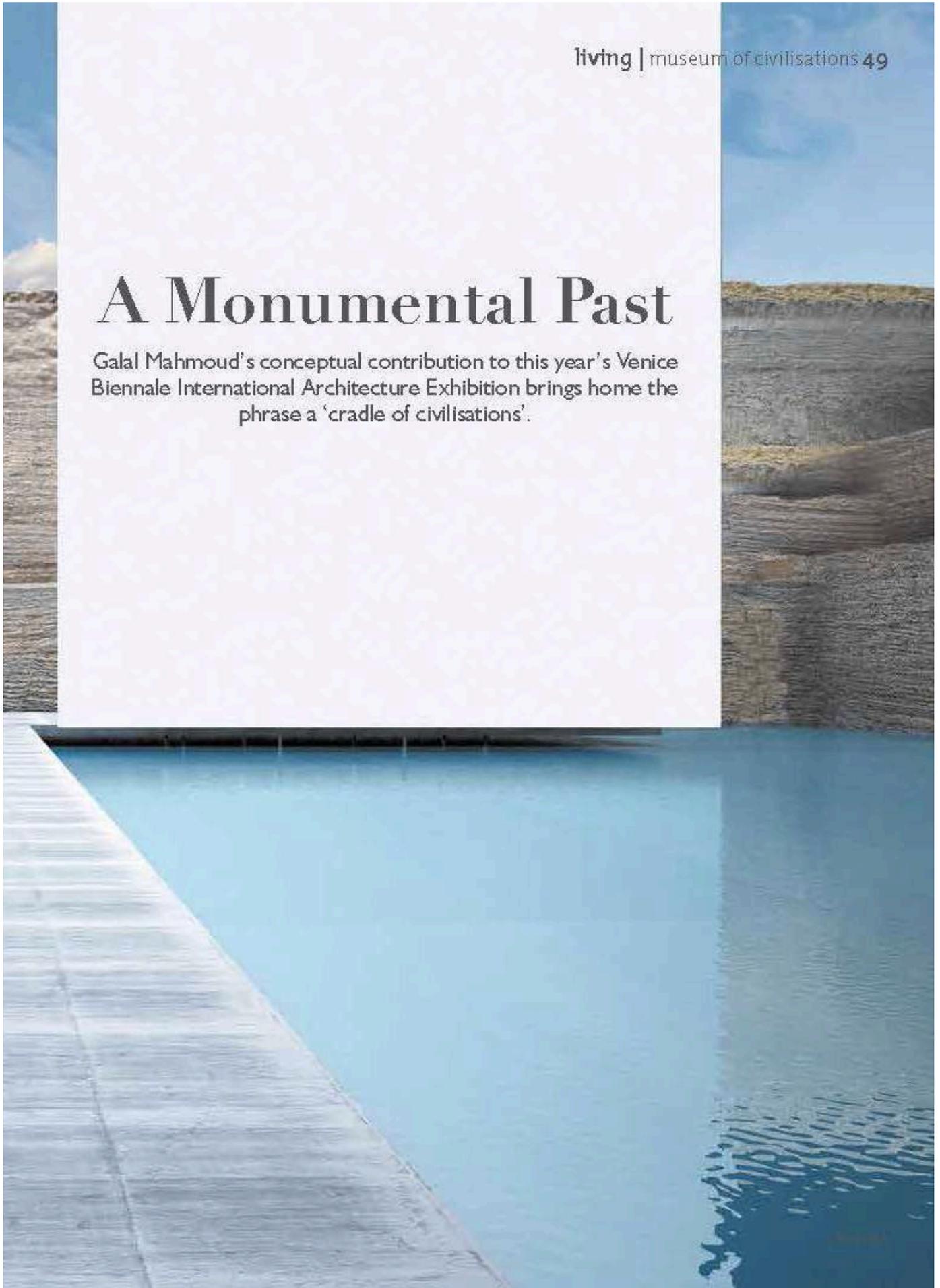


9 771992 440006

27 KWD / 7 JOD / 38 SAR / 55 EGP

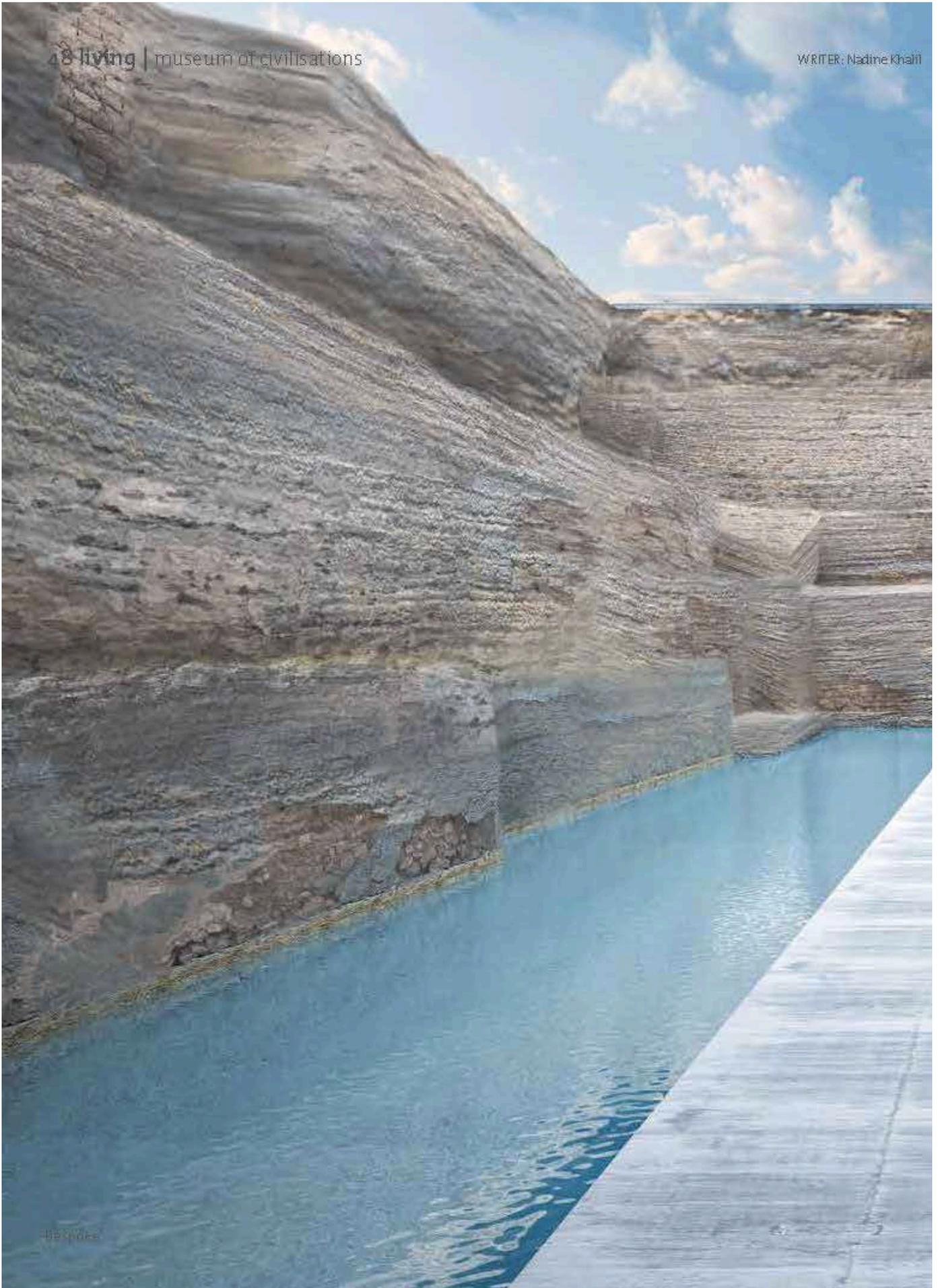
A Monumental Past

Galal Mahmoud's conceptual contribution to this year's Venice Biennale International Architecture Exhibition brings home the phrase a 'cradle of civilisations'.

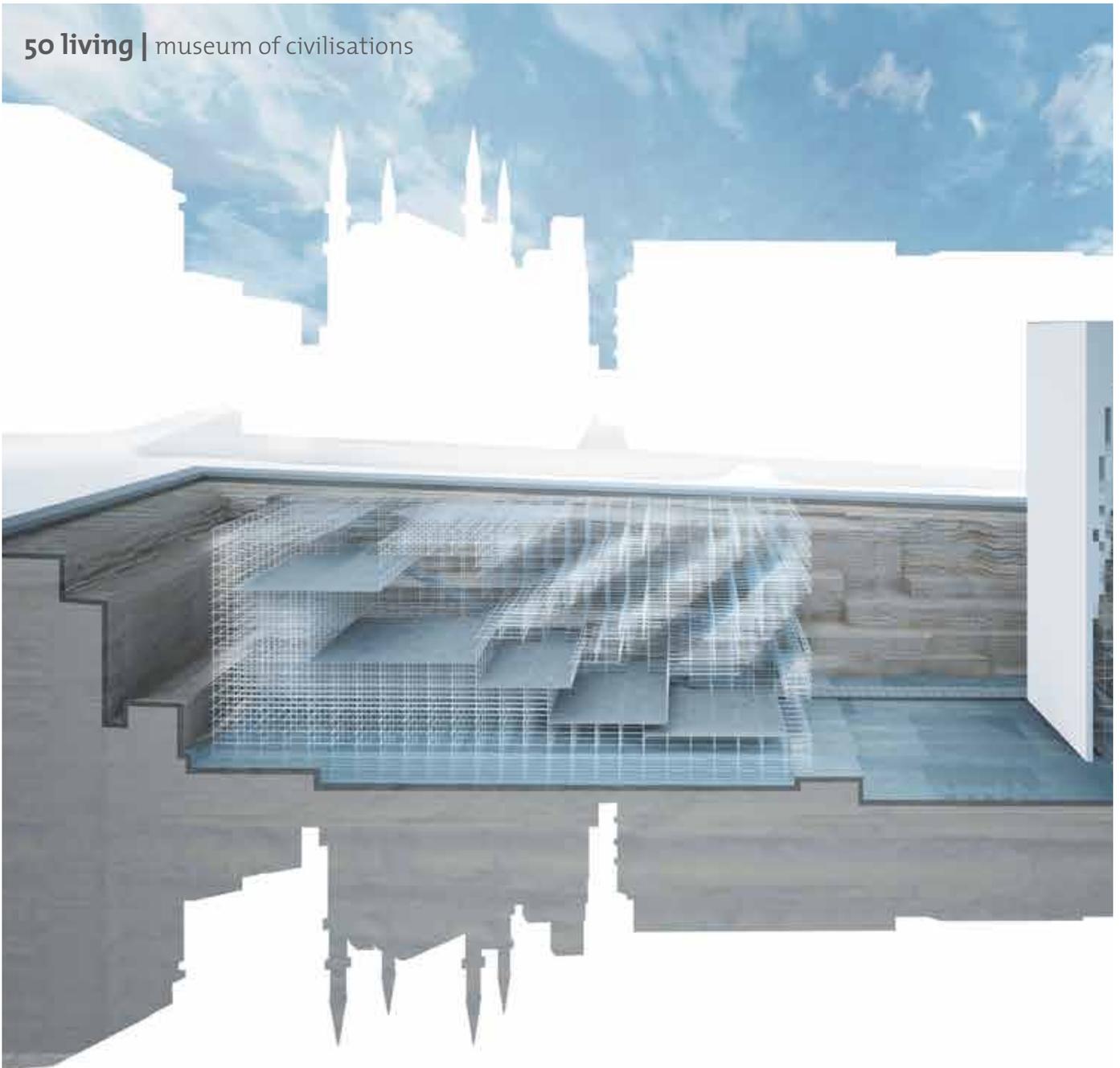


48 living | museum of civilisations

WRITER: Nadine Khalil



50 living | museum of civilisations



In the world according to Arthur C. Clarke, in the beginning, there was the monolith. A black slab created by unseen extraterrestrial species, maybe before time existed. A simple yet intelligent object that when discovered, drove human development and technological advancement.

But after one look at the monolith on architect Galal Mahmoud's concept board, I'm completely thrown. For one, it's completely white. So I didn't recognise it as the one from Kubrick's 2001 *Space Odyssey*, which was inspired by Clarke. Unlike the rectangular black artefact in the film, the monolith in Mahmoud's exhibit doesn't have a science fiction feel to it. It looks more like a blank slate or prehistoric obelisk.

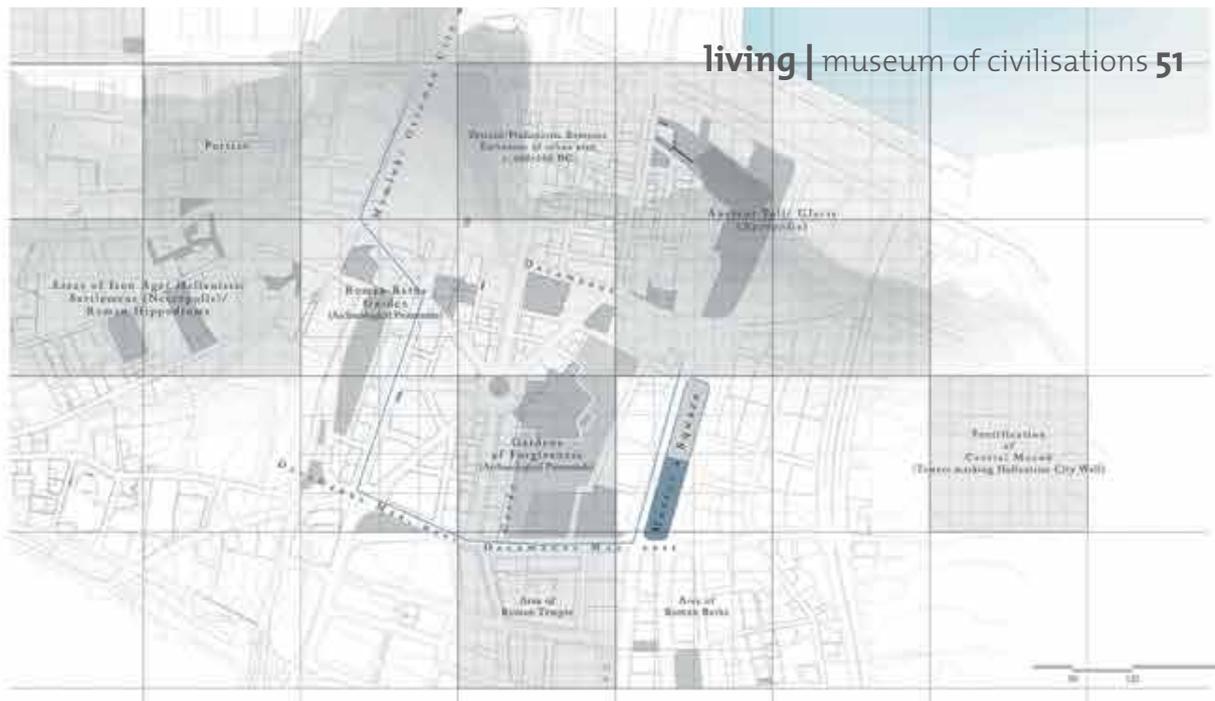
Apparently, that's precisely the point. "If you think about it, it's a piece of bone that became a vital tool for the evolution of man," says Mahmoud on the influence this icon had on him. "It's clean, like a white page, because to me, it represents the unknown future." In this

way, Mahmoud remains true to Kubrick's rendering of the monolith, for his version is as much about the future as it is about the past. He's also strict about making sure that his reproduction, at least in theory, would be built according to the same ratio as Kubrick's, which is 1:4:9.

"It's funny that every new project I take on tries to tell a story," he adds. "There's always a setting and choreography to the way you would move through it. It reads like a film."

On one side, Mahmoud's monolith is smooth and unmarked. On the other, its flat surface disintegrates and there's a staircase that leads you to the flattened top. "Here, it's like a beacon, a needle shooting up where you can ascend to view the city and also have a more spiritual connection to the sky," Mahmoud continues.

More than building upwards, he's also burrowing down since his monolith is part of a larger structure, most of which lies beneath the ground. If the whole thing resembles an archaeological dig, then that's



the idea since the approach Mahmoud has chosen to take is one of 'contextual immersion,' a kind of disappearance into the surroundings.

If you're still as confused as I had been at the time, let's go back to the start. In the beginning, there was the International Architecture Exhibition at the Venice Biennale. Mahmoud's firm, GM Architects, was invited by the Global Art foundation to participate and showcase their project at the Palazzo Bembo, as part of the corresponding 'Time Space Existence' exhibition at the Biennale.

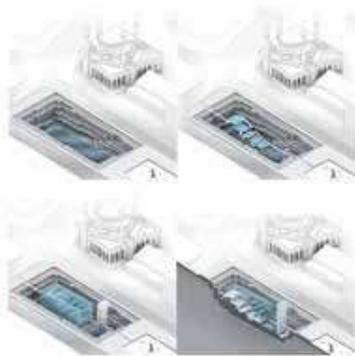
"You know, from the 1960s until the 80s, the architecture part of the Venice Biennale was more important than the art part and I would always make sure to go as a student," he tells me, barely containing his excitement at the prospect of being the only Lebanese firm present at this exhibition. "Rem Koolhaas' theme for this year was 'Fundamentals' and I began thinking about how so many cities are losing their identity because of signature architecture and how it has become image-driven. I wanted to go back to the foundation of things." So in a back-to-roots kind of way, Mahmoud looked at how many civilisations once made Lebanon their home, aiming to show this in a geological fashion or

what can be best described as architectonics.

"It's the idea of multiculturalism and difference," Mahmoud continues, "starting 4,000 years ago," referring to Beirut's turn as Phoenician, Greek, Roman, Byzantine, Umayyad, Crusader, Seljuk, Ottoman and French cities. He sees Beirut's urban language as an amalgamation of all these influences, most evident in its resilience and the 'organised chaos' of today.

Deciding to create a kind of repository that best articulates this past, one of the first things that occurred to him was how people could experience the different layers of their history and the ruins of past civilisations as more physical chronicle than built museum.

"Don't get me wrong," Mahmoud says cheerfully, his blue eyes sharp against the panorama of the Mediterranean, visible through the windows of his office. "I love museums and I go often. But to look at an artefact in a vitrine, out of context, it doesn't speak to you beyond that position. We need to understand origins and histories more geographically. Take the different stratas in ancient Petra, for example. It puts you on a whole other scale of relativity. Seen like this, on a timeline or chronology of strata, the Lebanese civil war, for example, would look like a mere glitch." ➤



Above and left: Initially meant for Beirut's Martyr's Square, the museum will take the form of a stratified site. Each platform will identify a civilisation that once encompassed Lebanon, from the Roman Empire to the more recent French occupation. An expanse of water, meant to represent the Mediterranean basin, grounds the museum and represents the origin of all these civilisations. A feasibility study is now underway in order to find a new location for this archaeological exhibition space and place for quiet reflection.

52 living | museum of civilisations



Left: GM Architects is presenting this museum project at the Time Space Existence exhibition at the 2014 Venice Biennale, which runs until November 23rd. **Below:** Galal Mahmoud.

of core values for me. You know, building something is a responsibility, kind of like raising a child and after 30 years in this field, most of my projects are done on the ground. I know how to deal with construction in diversified contexts. I have experience in high-end hospitality and residential projects and luxury retail. I want to add a creative, conceptual edge too."

For someone recognised for the residences and resorts he has designed across the region and for his obsession with the sea, it is unusual for Mahmoud to create something that isn't out in the open, but enclosed and deeply layered. Perhaps his artist's statement explains it best. We return to his incarnation of the monolith again. "The totem is a manifestation of necessary failure, of closure or ultimate unresolvable contradictions and the impossibility of the future. We ascend through it, up through the dematerialised soffit, back up to the city that drove us down there in the first place." **B**

And so he envisioned his museum, which he calls the Museum of Civilisations, as a place you walk into below the ground, an excavation site that's divided into a succession of platforms that represent different layers of civilisations underlying Beirut. Mahmoud describes these layers to me as tongues that shoot out and connect to the other cultures, or levels of time.

Although the idea initially developed as a utopian project, the interest it has garnered has compelled him to make it feasible. The platforms are sized according to an algorithm that determines both their duration and impact. Some civilisations, for example, didn't last a long time but had a great influence. "The idea isn't to dig too deep or it becomes a dark well. The excavation will be exactly 20 metres deep and 60 metres long, to maximise sunlight and based on a study of how far down we need to go to get a view of the different civilisations we're looking at."

Salvaged objects will be placed at the level of earth where they are normally found and visitors can navigate the platforms, which are

surrounded by water and supported by the grid-like scaffolding you find in construction sites, to designate the area that's being dug into. "The shape of this space will morph and change with the grid, which moves and shifts based on what is excavated and then needs to be protected before display," he explains. "We've consulted with archaeologists about this aspect of preservation. It will be a living museum of sorts."

As we continue to discuss his project and how it can be seen as a subliminal experience with its language of deconstruction as opposed to construction, its grids and voids, the airy metal framework that's as porous as it is solid and barred, it becomes apparent that there is a deeper reason to all this. "My family can be traced back to the Byzantines but my father is a Sunni Muslim. I am Lebanese with Syrian and British roots. It's to do with a search for identity and a way to find out where we come from."

It's also to do with Mahmoud's own personal turn towards artistic projects and a rethinking of his practice. "It is a question



"The shape of this space will morph and change with the grid, which moves and shifts based on what is excavated."

INSTITUT BERNARD MAGREZ

CENTER D'ART CONTEMPORAIN, BORDEAUX

IDEAT

CONTEMPORARY LIFE

Valérie Belin, power girl

Par Vincent Chevrel



L'exposition que lui consacre l'Institut culturel Bernard Magrez à Bordeaux offre un bel éclairage sur l'œuvre de cette artiste, qui photographie comme elle peindrait et mène avec brio une inquiétante étrangeté.

Une lecture hétéroclonante prise dans un tourbillon de points. Le portrait, sa surimpression, ses collages, sont au cœur d'une femme assaillie par une foule d'illustrations issues d'écrans des années 60 et d'images vectorielles. Un « éléphant mental » dans lequel se trouvent une cinéaste des « super girls » de la série « All Star » (2016). Cette technique de surimpression, Valérie Belin en a fait son procédé de prédilection depuis 2009, avec la série des « Titres couronnés », dans laquelle le même visage superposé provoque une image mouvante, vivante. Ces les femmes, c'est le sujet de prédilection de Valérie Belin. Une femme-prisonnière de sa perfection plastique, comparable à une statue morte faite d'une image en mouvement captée par la photographie : voir ses séries « Coiffeuses de fruits », 2007, et « Bouquets », 2006, incarnant un idéal de beauté comme vicié de son humanité. « Mélières » (2006), par exemple, est le fruit d'un casting serré où la photographie a dû passer à des jours femmes de pour elles qu'elles étaient, avec leur « parodie » de rétroscène bon marché, de cheveux synthétiques, de lunettes de couleur. Ces marchands de la « poule morte » sont le pendant de la série « Mammelles » (2005), où l'on se croirait plus si on avait affaire à des visages de cire ou à de vraies personnes. Les femmes de Valérie Belin ne sont pourtant pas réduites à des images ni à des produits de consommation, comme dans les toiles de Warhol. Elles sont en lutte contre la domesticité qu'on leur impose. Sans faire œuvre militante, l'artiste représente la position des femmes aujourd'hui, souligne les contradictions de nos sociétés, fragilise les stéréotypes. Dans « Boîtes » (2012), elle met ainsi en scène des amères satiriques de nuit des démentes de fast-foods ou de scandales. Le traitement de l'image en monochrome noir et blanc rend indéchiffrable le décor urbain et les jeunes épouses, confortant l'indifférence souvent étrange à la médiocrité du quotidien... C'est ce que dans sa série « Still Life », visuels composés d'objets en plastique de femme, qui lui a valu le prix Fictet en 2015. Si parfois ce type de toiles rétrécit à la fois les richesses de la nature et l'incroyable avancement de la science, celles de Belin, soutenues par une technique exarcebée, déconstruit notre obsession de consommation et de jetable.

Photos de peintures ou peintures hyperdétails ? Valérie Belin joue sur l'incertitude qu'il y a à une technique peinte à la machine. Photo extraite de la série « Titres couronnés » (2009). © COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE NATHALIE OBRERA PARIS / BRUXELLES

« Valérie Belin »
à l'Institut culturel
Bernard Magrez,
Clémence Labroffière,
16, rue de Toul,
33000 Bordeaux.
Tél. : 05 56 81 73 72.
Ouvert du mardi au dimanche.

connaissance des arts

Valérie Belin entre le vrai et le faux chez Bernard Magrez

Jusqu'au 25 mars, la photographe Valérie Belin prêche le vrai mais manie le faux à l'Institut culturel Bernard Magrez à Bordeaux. Ce sont des séries récentes, entre natures mortes et modèles vivants.

Jusqu'au 25 mars, la photographe Valérie Belin prêche le vrai mais manie le faux à l'Institut culturel Bernard Magrez à Bordeaux. Ce sont des séries récentes, entre natures mortes et modèles vivants.



Modèles vivants

Parmi les bo series XVI le do l'hôtel L'artofaire, les clichés de Valérie Belin semblent prendre vie. Ces mannequins de celluloid ou des modèles révolt d'une à tre vie s'accordent avec élégance à es décor bordelais d'un autre âge.

Detail de Sans Gène (série Métisses), (2006) de Valérie Belin, présenté dans l'exposition « Valérie Belin » Institut culturel Bernard Magrez, Bordeaux, 2017 (© Guy Boyer).



Entre baroque et minimal

« Pendant mon passage à l'université, j'ai été marquée, explique Valérie Belin, par les cours que donnait l'artiste Bernard Boregaard sur l'art baroque italien et l'art minimal américain ». On retrouve du baroque dans le foisonnement des photographies de Valérie Belin et du minimal dans le protocole strict qu'elle fixe à chacun de ses ensembles en visages comme des séries.

Carol (série All Stars) (2016) de Valérie Belin, présenté dans l'exposition « Valérie Belin », Institut culturel Bernard Magrez, Bordeaux, 2017 (© Guy Boyer).



Vrais faux

C'est en 2003 que Valérie Belin réalise cette première série « Illusionniste en photographiant des mannequins de cellulose maquillés et affublés de perruques. Le faux devient plus vrai que le vrai. Dès que l'on s'approche, on voit qu'il s'agit d'un faux visage. Le trouble se crée, s'amplifie l'artiste. Et on est ramené à soi-même, à son propre visage, à sa propre image ».

Sans titre (série Mannequins) (2003) de Valérie Belin, présenté dans l'exposition « Valérie Belin », Institut Culturel Bernard Magrez, Bordeaux, 2017 (© Cuy Boyer).



Entre baroque et minimal

« Pendant mon passage à l'université, j'ai été marquée, explique Valérie Belin, par les cours que donnait l'artiste Bernard Borquaud sur l'art baroque italien et l'art minimal américain ». On retrouve du baroque dans le foisonnement des photographies de Valérie Belin et du minimal dans le protocole strict qu'elle fixe à chacun de ses possibles envisages comme des séries.

Caroli (série All Stars) (2016) de Valérie Belin, présenté dans l'exposition « Valérie Belin », Institut Culturel Bernard Magrez, Bordeaux, 2017 (© Cuy Boyer).



L'œil de Socrate

Valérie Belin expose à Pékin, à Shanghai, à Lausanne, à Los Angeles, à Paris... Les Éditions Stedl en 2006, puis Dantoni l'année dernière, ont publié de belles monographies de ses œuvres. L'Institut Bernard Magrez l'accueille au château de Labottière pour une exposition remarquable.

Les termes de vie et de beauté sont imprécis. C'est un des dilemmes des artistes. Leurs champs d'actions sont vagues en ces domaines où ils doivent répertorier les choses.

Valérie Belin va pourtant nous mener à la rencontre de ce sentiment de vie et de beauté. Cette

photographe diplômée en philosophie va nous initier, tel Socrate, à ce monde incandescent qui baigne la lumière des choses, où l'on peut comprendre un principe divin, celui de la vérité.

Photographier une corbeille de fruits revient à nous révéler cette vie qui nous entoure et que l'on ne

perçoit presque pas. Si les arbres sont vivants, si les atomes sont capables de pensée et de décision, si les cellules se reproduisent, et si l'A.D.N. nous caractérise, il paraît logique de penser que les fruits des arbres sont vivants, au même titre que les humains. Sait-on qu'un arbre malade est souvent soigné par un autre arbre sans dont les re-

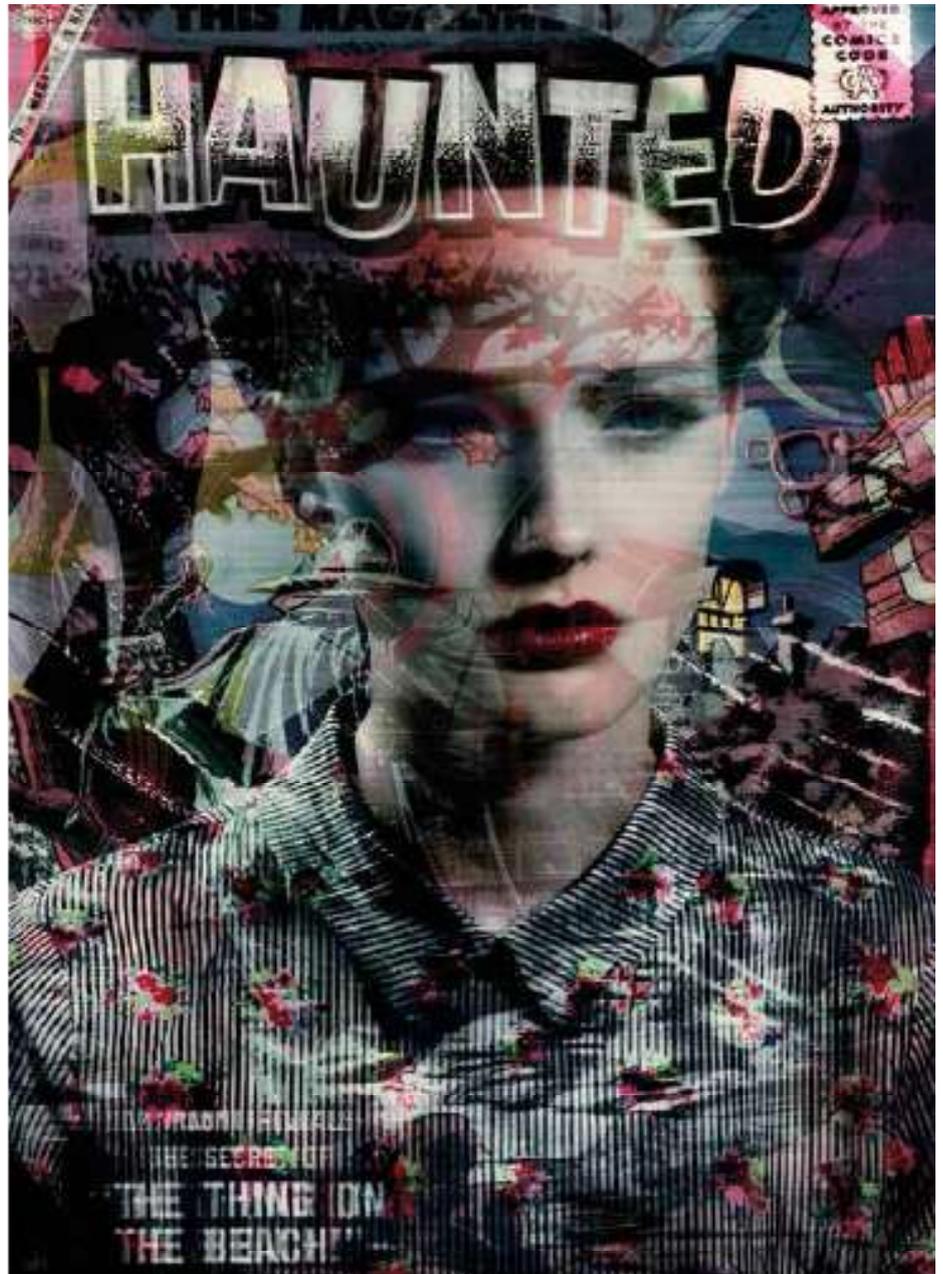
Valérie Belin
Sans titre (Bière
Corbeilles de fruits),
2007, C-print sur acier
sculpté, 180 x 227 cm
Courtesy Valérie Belin et
Galerie Nathalie Obadia,
Paris / Bruxelles

Valérie Hahn, *The Stranger (Mère All Star)*, 2016, image polymédia, cadre collé sur Dibond, verre anti-reflets, 173 x 130 cm (68 1/8 x 51 1/8 in.), Courtesy Valérie Hahn et Galerie Nathalie Obadia, Paris/Brunelles

ches sous terre sont en connexion avec les étoiles ? C'est un monde secret qui nous apparaît, avec son intuition fondamentale de la nature généreuse, dotée d'un esprit.

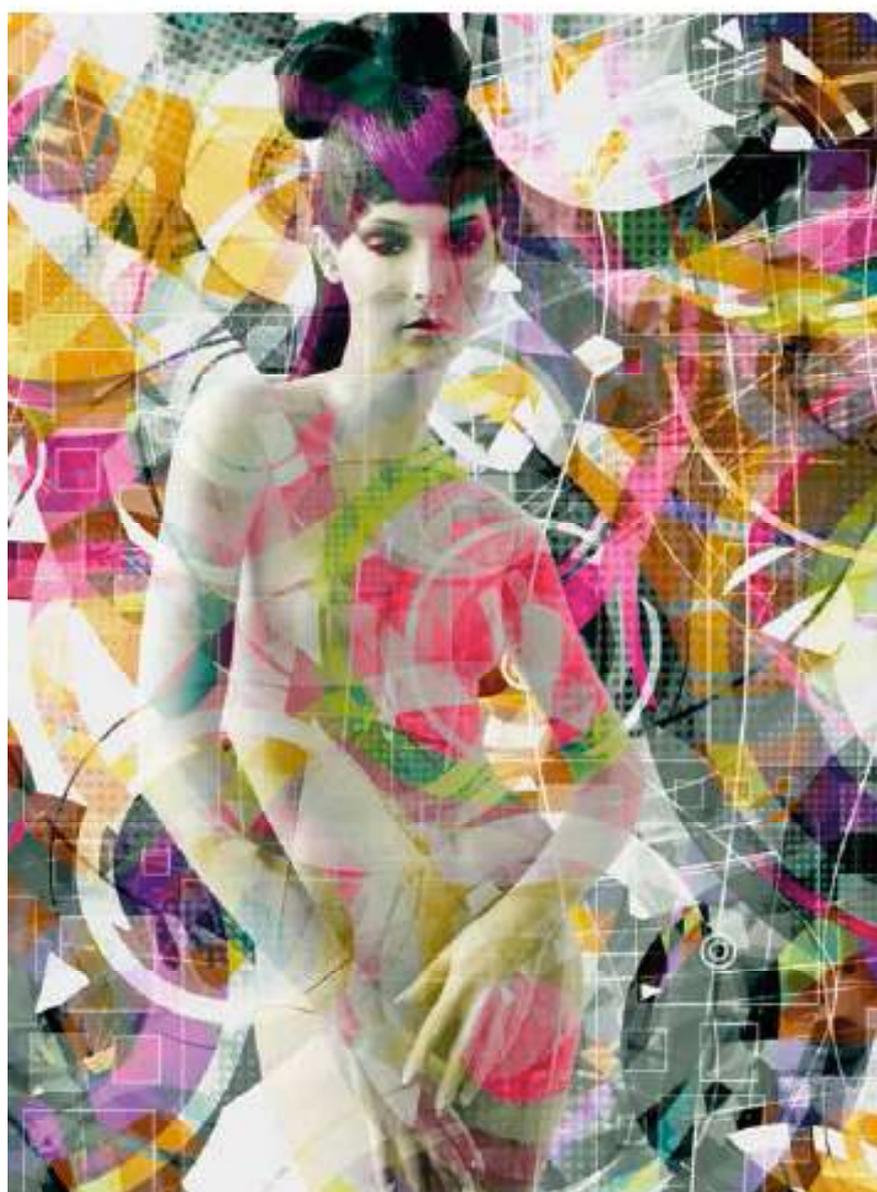
Le fin visage de la femme est lié à cette nature par des connexions invisibles à l'œil nu. Cette sensation de beauté et d'intelligence que l'on trouve dans l'art vientrait de ces réseaux qui nous entourent. Ne voyons plus les atomes comme des cubes ou des sphères, mais comme des images bien plus subtiles, portant des informations par ces ondes qui entourent nous-mêmes. La photographe n'immortalise plus des principes simples, avec des nombres fins, des dimensions claires et précises. Sa mission est de saisir, grâce à ses prises de vue et montages, cette symbolique des ondes abstraites qui vont créer notre véritable réseau de pensées et de perceptions. Bien au delà des mathématiques certaines.

Il n'y a plus de matière vivante ou morte, mais une permanence d'une suite de présences vivantes sur différents réseaux. La différence entre vie et mort serait de passer sur certains de ces réseaux plutôt que d'autres. Le temps devient alors relatif puisque les ondes que nous découvrons parviennent dans tous les sens. En avant, en arrière, en dessous et au dessus de nos différents espaces de vie.





© Bernard Magrez
Institut Culturel



Nocturne, égoïste, pudeur, pensée, joie et peine se confondent à l'image de la vieille tradition bouddhiste. L'objet peut être vivant dans la tradition de Pinocchio. C'est l'amour qui crée la vie, c'est notre relation à l'objet qui crée la volonté de l'image que nous voyons. Entourée de symboles, la mannequin nue n'est qu'un objet de vitrines. Mais les symboles vont lui prêter vie. On donne bien de l'intelligence dite artificielle à un robot grâce à une programmation pourtant bien réelle puisqu'elle va lui permettre de penser tout seul.

Des symboles entourant la jeune fille devenue vivante. Ce ne sont pas des symboles mathématiques, mais alchimistes. Ils créent la vie, ils parlent les langages des autres mondes qui ne sont pas d'une logique simple. Parce que le grain de sable est complexe. Aussi difficile à comprendre que le ciel. Et que la différence entre un cours de philosophie et cette exposition de photographies ne réside que dans la qualification de l'événement.

Château Labrotière / Valérie Belin,
jusqu'au 25 Mars 2018

Valérie Belin, *Amorosi* (Série Super Model), 2005, Tirage pigmentaire, 173 x 130 cm (68 1/8 x 51 1/8 in.) Courtesy Valérie Belin et Galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles

COLLECTIONS D'ART

INSTITUT CULTUREL BERNARD MAGREZ



Daniel Templon

DANIEL
TEMPLON
PORTRAIT
D'UNE
GALERIE

L'Institut culturel Bernard Magrez, haut lieu des arts et de la culture bordelaise, organise une exposition du 9 mars au 26 juin qui rend hommage à la galerie Daniel Templon. C'est l'occasion de découvrir dans le cadre prestigieux du château Labottière, cinq artistes phares de cette galerie de renom qui, depuis cinq décennies, contribue à la promotion de l'art contemporain en France et à son ouverture à l'international.



« Découvrir
avant tout
le monde les
artistes du futur,
voilà ce qui me
fait évoluer
depuis 50 ans. »
Daniel Templon

L'histoire de la galerie Daniel Templon est une véritable saga. Avec plus de 400 expositions et 300 artistes, la galerie a toujours devant elle une belle et ardue tâche. Il Daniel Templon aime et défend avant tout le patrimoine que les grands collectionneurs ont créé. Il aime être le lieu de tout dialogue autour de l'art, de la vente à la médiation culturelle. Il aime aussi être un lieu de rencontre et de médiation entre les artistes et le public. Il aime aussi être un lieu de médiation entre les artistes et le public. Il aime aussi être un lieu de médiation entre les artistes et le public.

GRANDS ARTS
CONTEMPORAINS
Les artistes d'aujourd'hui sont
par son programme d'art de
l'art contemporain et rétrospectif. Marie
Luce, Christian Boust, Daniel
André, Joseph Beuys, Richard Serra.
Ces hautes œuvres ont été
faites à l'échelle de public. Depuis les
grands noms de l'art contemporain
des États-Unis, Robert Rauschenberg, Willem de
Kooning, Frank Stella, Andy Warhol,
Boris Yelitsin, etc. d'après plusieurs
autres noms de la galerie de ré-
trospective dans la promotion de l'art
contemporain en France. Rauschenberg
est le collectionneur américain
des États-Unis, qui ont exposé sur les
autres délégations tels que Daniel
Buren, Jean-Michel Basquiat, César,
Gottfried Schickel, Rolf Hepp, Jay
Schickel, Charles White ou Robert
Rauschenberg.



Aujourd'hui, la palette représente une technique d'analyse fondamentale. En proposant d'être à proximité d'un dialogue entre différents points de vue, elle permet de saisir les nuances de la vie et de l'existence. Elle permet également de saisir les nuances de la vie et de l'existence. Elle permet également de saisir les nuances de la vie et de l'existence. Elle permet également de saisir les nuances de la vie et de l'existence.



UNE ANNÉE DE PROMÈRES
Est consacré en 1966 à Jean-Claude Vanille-de-Prix. David Taylor, âgé de 25 ans, est l'élève et collabore à la revue de poésie *Boyer* qui se trouve dans la revue *Boyer*, une revue de poésie. Après l'interdiction du magazine, il collabore avec *Boyer* en occupant d'espérer de jeunes artistes.

LES ÉCRIVAINS
Les écrivains de la revue *Boyer* sont : Jean-Claude Vanille-de-Prix, David Taylor, Jean-Claude Vanille-de-Prix, David Taylor, Jean-Claude Vanille-de-Prix, David Taylor.

19 mai 2017



PHILIPPE COGNÉE

Épuisement de l'image
Né en 1957 à Nantes où il vit et travaille, Philippe Cognée explore depuis plus de vingt ans l'épuisement de l'image et de la condition humaine. Il développe une pratique unique qui prend pour point de départ l'image photographique numérique, vidéo, captée par caméra ou téléphone pour créer des œuvres à la limite de l'attachement. Ses tableaux sont à la fois choqués puis fascinés, l'impact de l'environnement urbain et interrogeant la capacité de la peinture à transcender la banalité du quotidien.

FOCUS SUR LES ARTISTES

L'exposition de l'Institut culturel Bernard Magrez reflète bien la ligne éclectique de la galerie Daniel Templon. Elle montre non seulement une diversité de ses médiums (photographie, sculpture, installations, peinture) mais aussi son intérêt pour des artistes provenant de tous horizons.

YUE MINJUN ↘

Insaisissable soufre

Né en 1982 en Chine, Yue Minjun vit et travaille à Pékin. Soigné de l'art contemporain, il est le représentant le plus connu des jeunes artistes chinois du séisme quinqué. Il n'est fait connaître pour ses œuvres monumentales dont le thème central est le rire, chargé de différents sens lui permettant de cacher son insouciance et de caricaturer l'information de la société chinoise. La nouvelle exposition à la Galerie Templon met en avant les thèmes de la vanité et de l'autoportrait.



En ligne sur www.danieltemplon.com

COLLECTIONS D'ART

Le regard est à la fois...
de l'œil...
de la main...



Portrait d'une femme...
à la main...
de l'œil...



← PIERRE ET GILLES

Iconographie singulière

Malade mentalement reconnu, Pierre et Gilles développent depuis 1975 une œuvre à deux mains à la frontière entre peinture et photographie. Leurs tableaux mettent en scène leurs proches, anonymes ou célèbres (John Devo, Annie Boncompagni, Karl Lagerfeld...), dans des décors spectaculaires construits grandeur nature dans leur atelier. Pour chaque œuvre, ils créent une ambiance originale grâce à des accessoires, des accessoires et un jeu complexe de lumière et de cadrage.



Dupuis X. De laig 111

← JAN FABRE

Métamorphoses

Homme de théâtre bien internationalement reconnu, Jan Fabre développe depuis vingt ans une œuvre pratique autour de matériaux divers : sang, encre bleue, élytres de scarabées, os, cheveux, empâtes, matière... Il dessine, sculpte des sculptures, des modèles et des installations qui revisitent ses thèmes obsessionnels : la métamorphose, le dialogue entre art et identité, le rapport de l'homme à la nature ou encore la question de l'artiste comme guerrier de la beauté.

↓ **CHIHARU SHIOTA**

Néon des vêtements
 D'origine japonaise, Chiharu Shiota vit et travaille à Berlin depuis 1997. L'artiste tisse de vastes environnements de fil de laine noir entremêlés dans lesquels forment des objets évocateurs : instruments de musique, robes de poupées, chaussures, etc. Son œuvre délicate et chargée d'émotions entraîne le spectateur dans un monde peuplé où résonnent les traces de l'absence et du souvenir. Elle explore les notions de corps, temporel, mouvement, mémoire et rêve.

Travail de
 2016/2017



**L'INSTITUT CULTUREL
 BERNARD MAGREZ**

Créé en 2012 avec le don de son fonds de collection, l'Institut Culturel Bernard Magrez est une initiative privée de médiation culturelle. L'homme qui en est à l'origine, Bernard Magrez, est un producteur de grands vins mais aussi un collectionneur et un passionné de culture qui a aimé de partager son savoir pour l'art et les lettres. Il a créé le château sublime, un lieu particulier de type néoclassique qui a restauré en 2011 le plus ancien Institut culturel en France en rénovant et en améliorant d'architecture et contemporaine. Le lieu se veut être une plateforme d'échanges où chacun pourra vivre une expérience culturelle singulière. Il s'agit aussi, pour l'Institut, de travailler de manière singulière et innovante en matière, qu'il soit régional, national ou international, et de mettre de jeunes talents face à la difficulté d'être reconnus dans l'interconnexion du monde-artistique actuel.

INFORMATIONS PRATIQUES

Exposition « Opéra Temple pour un portrait »
 du 8 octobre au 25 juin 2017
 Château Labarraque, 18 rue de Thoul - 33000 Bordeaux
 Tel. : 05 56 81 92 79
 Site Internet : <http://www.institutculturelbernardmagrez.com>

Expos : Opéra Temple
 18, rue Franklin - 75 009 Paris, France, Impasse Franklin
 Tel. : 01 42 72 14 13

Ex : Bordeaux - 10 A, rue Vauve - 33000 Bordeaux
 Tel. : 05 56 81 92 79

Expos : Opéra de Metz Contemporain - Galerie Desiel
 Exposition permanente ouverte au public tous les jours
 Lieu de médiation d'un et directeur de la Fondation
 Magrez - Opéra de Metz - 55000 Metz, France
 Magrez - Opéra de Metz - 55000 Metz, France
 avec l'appui de la Ville de Metz, maître de maintenance et
 directeur culturel de l'opéra (Fondation).



TROUSSEAU DE CLÈS

Bernard Magrez, si son père savait...

Le tycoon du Bordelais qui possède quarante domaines à travers le monde est un entrepreneur insatiable et avide de culture, sa revanche sur une enfance à la dure.

PAR CHARLES JAIGU / PHOTOS VINCENT GAPAILLARD

Derrière ce cogneur, il y a un rêveur. Bernard Magrez est un dur à cuire, avec un instinct pour l'art. Le soleil ne se couche pas sur l'empire de ce self-made-man aux quarante domaines viticoles dans le monde. Quand il ne chasse pas ses bottes de sept lieues, il s'intéresse à la beauté. Son histoire est celle d'un enfant pauvre, maltraité par son père, et qui depuis n'a eu qu'une idée en tête : lui prouver qu'il n'était pas un bon à rien. Il nous en parle presque dans les premières minutes de notre conversation. « Quand j'allais à l'école, mon père se levait accroché un écriteau sur lequel était écrit "je suis un fainéant" par-

ce que j'étais un conner », commente-t-il. À 13 ans, son père, maçon dans le bâtiment, le jage trop mal et l'expédie dans un centre d'apprentissage dans le Pays basque. Là, il croise un petit Breton taiseux, qui lui passera un coup de fil quarante ans plus tard, un certain François Pinault. À l'époque, il empoche un CAP d'affûteur de lames de scie.

De petits boulois en emplois provisoires, il tombe sur un banquier qui lui avance un prêt pour diriger une petite affaire d'import-export de spiritueux. C'est le temps des grandes surfaces : il fait florès en vendant porto, whisky, vodka puis vin. Il s'intéresse tôt aux objets d'art. Cela commence par les bronzes animaliers du XIX^e siècle. « J'étais



fasciné par la vérité de ces animaux que les sculpteurs allaient voir en vrai pendant quelques heures, dérivèrent puis reproduisèrent », nous explique-t-il. Puis, de la même façon, il s'enthousiasme pour la peinture hollandaise : « La réalisme des scènes mortes n'a jamais cessé de m'impressionner. » En 1993, il se lie à Bernard Buffet. « Après ses grandes heures, il avait été maltraité par les critiques, et j'ai toujours eu un faible pour les battus, ça me rappelle trop le souffrance que j'ai connue », nous dit-il. Une souffrance qui dure : récemment, il a nommé le via d'une nouvelle propriété qu'il a achetée dans le Languedoc : « Si mon père avait... »

• NE JAMAIS RENONCER •

La vocation de mécène l'habite. Intégalement. À Londres, cet amoureux de Mozart achète un Stradivarius 2 millions d'euros et, au lieu de le mettre dans un coffre, le prête à un artiste pour qu'il en joue. Il achète un autre violon et deux violoncelles de même facture, et compose ainsi un quatuor qui vient régulièrement jouer à Bordeaux, quand ils ne sont pas à Hongkong ou Berlin. Les bureaux de notre tycoon sont dans le domaine du Pape Clément, à la sortie de Bordeaux. Magrez nous conduit ensuite à l'Institut culturel qui porte son nom, dans un hôtel particulier du centre de Bordeaux. Il est rare en France, où la culture est affaire de deniers publics, de tomber sur un particulier qui s'y consacre tant.

Il y accueille une exposition du galeriste parisien Daniel Tampon qui expose ses favoris : le peintre figuratif Philippe Cognée, le sculpteur Jan Fabre, les photographes Pierre et Gilles, le Chinois Yue Minjun. De l'autre côté de la même rue, l'ogre Magrez a acheté un deuxième hôtel particulier, qu'il a baptisé la Grande Maison : six chambres 5 étoiles, un restaurant animé par Pierre Gagnaire et deux boîtes électriques Tesla. Quelque chose arrêtera-t-il le Magrez à Grande Vitesse ? À 81 ans,



il a une forme d'équarisseur des balles qui ne manque pas de lucidité sur ses défauts : « Je ne suis pas diplomate, et insupportable pour mon entourage. » Sa grande qualité : « Ne jamais renoncer. » C'est le thème du concours qu'il a suggéré pour accueillir les cinq artistes résidents qu'il financera l'année prochaine. Nous retournons dans le domaine du Pape Clément. La semaine des premières bat son plein. Un négociant vient le saluer. « Lui, c'est de par Bordeaux, un peu voilà... de n'avoir jamais rien fait de sa vie », lance-t-il avec un clin d'œil provocateur. Plus diplomate en effet ?

1. Bernard Magrez devient une sculpture de Jan Fabre, exposée à son Institut culturel de Bordeaux par le galeriste Daniel Tampon avec, entre autres, un tableau du Chinois Yue Minjun (6.)

2. Dans le parc du domaine Pape Clément hérité en 1982 après Jésus-Christ, il passe des heures, et sur terre, à un domaine de 3,20 m. C'est sur ce même terrain que Clément, premier pape d'Aragon, a planté ses premières vignes en 1298.

3. « Bernard Buffet m'a peint ce tableau, que je garde dans mon bureau (à Paris) au Château Pape Clément, NDJF. » D'autres salles porte toujours fermé à clé.

Magrez a écrit les des ententes japonaises et ses œuvres, Catholique orthodoxe, il apprécie tout l'art religieux.

4. « Claude Lévêque, je l'aime bien, et pourtant nous avons des interprétations complètement opposées, il ne parle pas, et s'est attaché ». dit-il à propos de l'artiste dont il a glissé une œuvre dans l'entrée de la Grande Maison, hôtel restaurant de base au lieu de l'hôtel.

5. et 7. Il aime boire et jouer avec les mots. Dans son bureau, il accumule quelques de ses stylos, papiers, cartes et mousses à destination des visiteurs.

8. Le ciel de son bureau est ornée sur un troussard où est inscrit le nom du vie le plus célèbre de Bernard Magrez. Le patron a déjà prévu de la donner à sa fille - et peut à son fils. Elle portera sa suite à la tête des affaires de la famille.

connaissance des arts

Daniel Templon, l'invité de l'institut culturel Bernard Magrez



Jan Fabre, Spiritual Guard , 2016 © Angelos BVBA

En cinquante ans d'existence, la galerie Templon a défendu quelque trois cents artistes et produit plus de cinq cents expositions.

Invité par l'institut culturel Bernard Magrez pour célébrer ce bel anniversaire, Daniel Templon a choisi de réunir, dans le décor néoclassique du château Labottière, cinq artistes qui lui tiennent particulièrement à cœur et qu'il considère comme les plus à même de refléter l'esprit qui le guide depuis toutes ces années : défendre la création contemporaine française tout en étant largement ouvert à l'international, croiser les disciplines et mélanger plusieurs générations. Au fil des cinq espaces monographiques qui composent le parcours, le visiteur est invité à explorer des univers extrêmement différents, de l'esthétique pop de l'incontournable duo Pierre & Gilles aux paysages urbains à la cire chauffée du peintre Philippe Cognée, des figures à l'ironie grinçante de l'icône de l'art contemporain chinois Yue Minjun à l'art polymorphe du plasticien, chorégraphe et performeur belge Jan Fabre, en passant par les délicates et poétiques installations-sculptures de fil et de textile de la jeune artiste japonaise Chiharu Shiota.

INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM
PARIS

BeauxArts

MUSÉES | EXPOSITIONS



CI-DESSUS ET CI-DESSOUS
Vianney Le Caer
Série *Les Bronzeurs*, 2015-2016

► PARIS • INSTITUT DES CULTURES DE L'ISLAM

JUSQU'AU 28 JUILLET

Comment embrasser Beyrouth ?

Se muscler, bronzer, prier : trois rites pour une journée, auxquels s'adonnent au quotidien une trentaine d'hommes sur la corniche de Beyrouth. Saisie par l'objectif de Vianney Le Caer, cette étrange tribu dévoile un des visages paradoxaux de la capitale libanaise. Culte du corps, sauvegarde de l'esprit : avec leur hâle sur fond de gratte-ciel, ils ont une sacrée allure, participant à faire de ce front de mer le lieu où voir et être vu. Quel visage donner de cette ville multiconfessionnelle, qui brasse 18 communautés ? De cette mégapole déchirée, où cicatrisent à peine les blessures de tant de guerres ? L'Institut des cultures de l'islam relève le défi, en rassemblant 16 plasticiens, pour la plupart du Levant, sur ses deux sites. Patrick Baz nous introduit au cœur des familles chrétiennes, photographiant avec grâce et humour leur ferveur

religieuse. Natalie Naccache, elle, évoque les *iftar*, ces repas qui, chaque soir durant le ramadan, permettent de rompre le jeûne. Mais l'exposition rend tout autant hommage aux invisibles qui construisent la ville : réfugiés et employés de maison que Joana Hadjithomas & Khalil Joreige sont partis écouter, dans sept vidéos ; exilés syriens dont l'arrivée a une nouvelle fois bouleversé le visage de la ville, rencontrés par la photographe Dalia Khamissy ou l'écrivain Christophe Donner ; domestiques venues des Philippines ou d'Afrique, que Myriam Boulos célèbre durant leurs rares heures de liberté, dans sa série *C'est dimanche*. Autre face cachée de Beyrouth, la communauté LGBT+, qui vit dans la marge et la nuit. Mohamad Abdoun témoigne du tendre dialogue d'une mère, chrétienne d'Arménie, avec son fils *genderqueer*, tandis que Roy Dib suit en vidéo un couple gay, entre le Liban et Ramallah. Treize ans après le dernier conflit qui l'a frappé, Beyrouth n'en finit pas de renaître de ses cendres. E. L.

«C'est Beyrouth» 56, rue Stephenson et 19, rue Léon • 75018
01 53 09 99 84 • www.institut-cultures-islam.org





LA DISPUTE par Arnaud Laporte

Arts plastiques: Barbara Probst, "elle remet en cause une idée fondamentale de la photographie pendant une grande partie du XXe siècle"

"C'est Beyrouth" jusqu'au 28 juillet à l'Institut des Cultures d'Islam



Série Les Bronzeurs © Viannay Le Caer

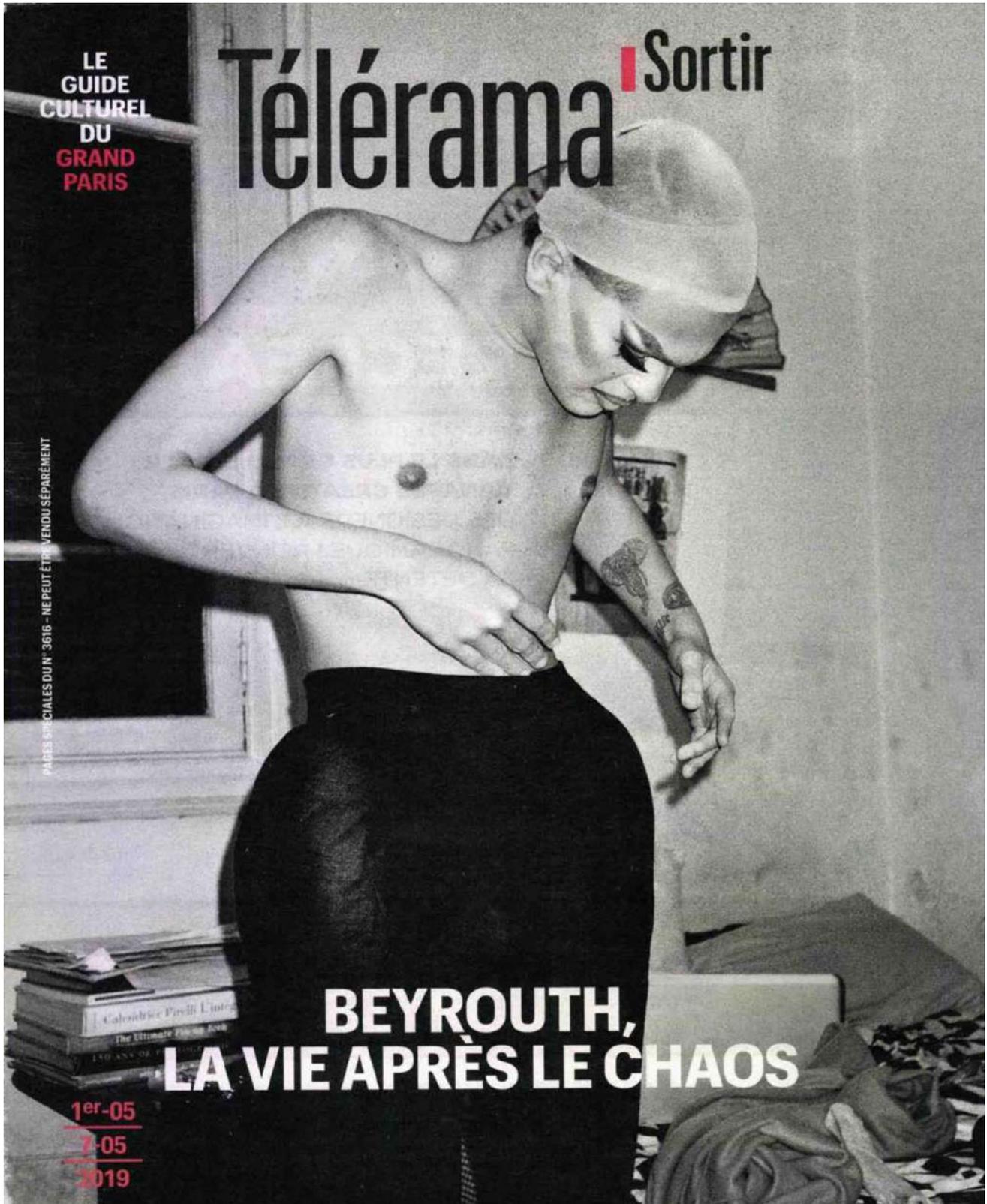
Présentation officielle : À travers les regards croisés de seize artistes photographes et vidéastes, l'exposition *C'est Beyrouth* propose d'entrevoir une société unique dans sa diversité, fragilisée par les guerres et une structuration confessionnelle à bout de souffle. Les oeuvres choisies par Sabyl Ghoussoub, commissaire de l'exposition, documentent l'actualité de Beyrouth. Elles montrent l'omniprésence de la religion, les conditions de vie des réfugiés palestiniens et syriens comme celles des travailleurs migrants, les discriminations en raison de l'homosexualité, les échappatoires d'une génération désorientée.

L'avis des critiques :

“ L'exposition est construite comme un kaléidoscope, à l'image de Beyrouth (...) J'ai été frappée et touchée par la variété des écritures visuelles proposées et les histoires racontées dans ces oeuvres. Ce sont toujours des récits auxquels on ne s'attend pas. Yasmine Youssi

“ Une exposition entre art et documentaire. C'est un assez beau portrait, assez éclaté et singulier, de Beyrouth. Sally Bonn

Télérama



PAGES SPÉCIALES DU N° 3616 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama | Sortir

**BEYROUTH,
LA VIE APRÈS LE CHAOS**

1^{er}-05
2019

En couverture

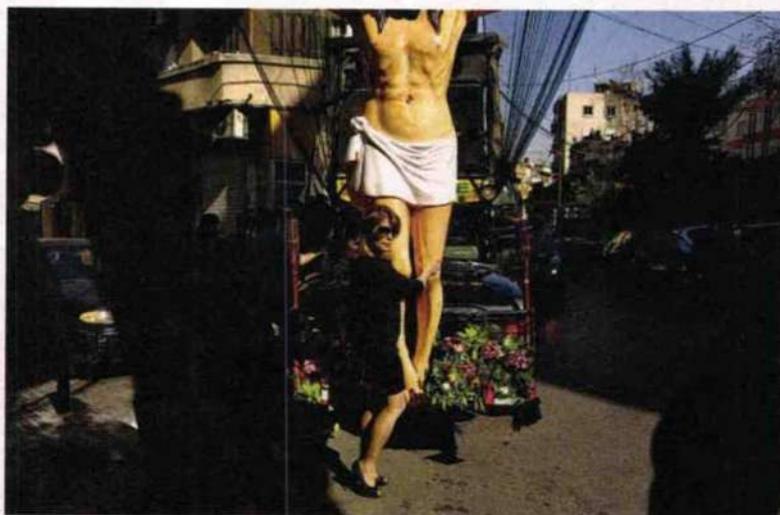
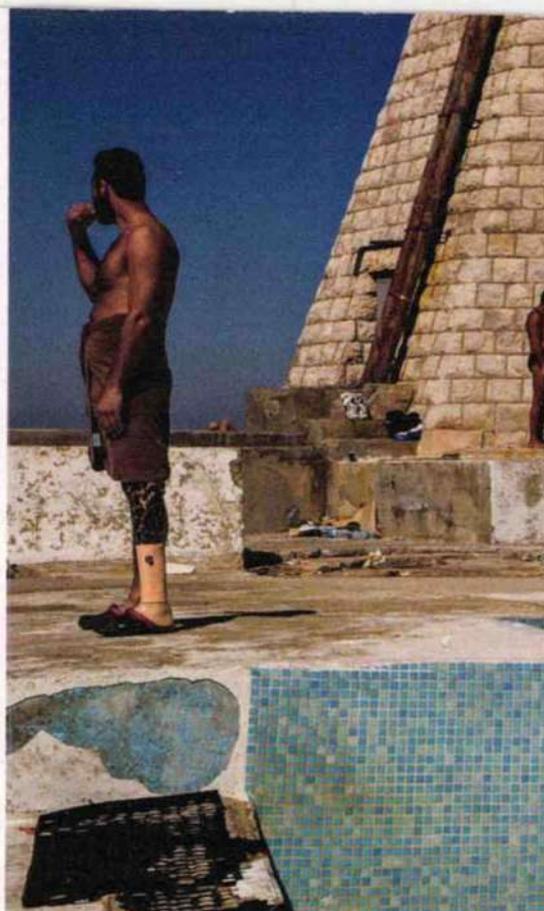
Loin des clichés, une expo photo donne à voir la complexité d'une cité à l'équilibre fragile, hantée par la guerre, mais forte de ses contradictions.

Sur la corniche de Beyrouth, face à la mer, une trentaine d'hommes se donnent rendez-vous pour bronzer, prendre soin de leur corps et prier. Luisants de crème solaire, les muscles bandés, ils s'offrent avec complaisance à l'objectif de Vianney Le Caer. Parmi ces images, on repère vite un « Rambo », bras levés au ciel. Sur un autre tirage, des jumeaux cachés derrière leurs Ray-Ban ; plus loin deux autres s'amuse à se tripoter... L'ambiance est joyeuse, superficielle. On pourrait presque deviner les plaisanteries machos échangées. *« J'étais dans la capitale libanaise pour faire un reportage sur les réfugiés syriens, raconte le photographe. Et je suis tombé par hasard sur ce groupe. Finalement j'ai passé mes matinées avec eux, sur ce bout de plage bétonnée. Et, les après-midi, je me rendais à quelques kilomètres de là afin de photographier des hommes, des femmes et des enfants vivant sous des abris de fortune, dans un dénuement total. C'était schizophrène. »*

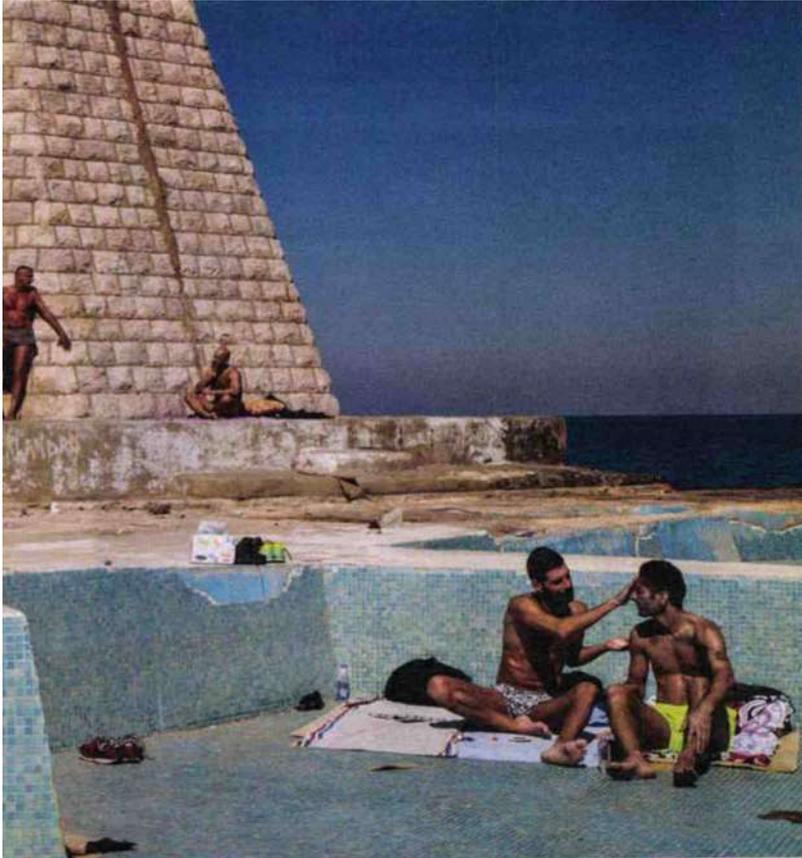
Après la guerre civile (1975-1990), l'ex-« Suisse du Proche-Orient » est associée à l'image du chaos. « C'est Beyrouth » devient dans le langage courant une expression pour qualifier une grosse pagaille. *« Il est trop facile de résumer la ville à ce cliché, dit Sabyl Ghossoub, le jeune commissaire. A travers les œuvres de la quinzaine de photographes et vidéastes réunis à l'Institut des cultures d'Islam, j'ai cherché Beyrouth. »*

Le point de départ de l'exposition est fixé à l'année 2006, marquée par l'invasion du pays par l'armée israélienne : la première guerre que la génération de Sabyl Ghossoub a vécue. La vidéo *On War and Love*, de Fouad Elkoury, relate par l'intime ce conflit qui dura trente-trois jours.

Les gars de la corniche, tout occupés à bronzer, saisis par Vianney Le Caer. Et la communauté chrétienne, observée durant deux ans par Patrick Baz.



QUAND BEYROUTH DÉROUTE



Réalisé à l'aide de photographies personnelles décrivant sa rupture avec sa compagne et d'une bande-son, avec sa voix, dans laquelle l'artiste glisse, entre autres, les invraisemblables propos tenus par le Premier ministre israélien d'alors : « Israël vient de prévenir l'armée libanaise que si elle tentait de s'opposer à ses frappes, elle serait aussitôt attaquée. Israël n'est pas en guerre contre le Liban », cet émouvant témoignage fait cohabiter histoire personnelle et grande histoire, Fouad Elkoury y exprimant combien la hantise de la guerre colle à la peau des Beyrouthins.

Excès, rage, désespoir sont perceptibles dans les travaux exposés. Comme dans le documentaire de l'écrivain Christophe Donner sur l'artiste palestinien Abdul Rahman Katanani, réfugié au Liban, filmé dans son atelier réalisant *Sans adresse*, une reconstitution du camp de Sabra, où il est né. Ou encore dans le road-trip imaginaire de Roy Dib, qui suit un couple d'homosexuels enfermé dans une voiture, en route vers l'infranchissable frontière entre le Liban et Israël.

En cherchant Beyrouth, on trouve, à travers toutes ces images, ce goût inouï pour le culte du corps. Un corps sexué, animal, comme chez les adeptes du bronzage, qui, étudiants comme ouvriers, sont prêts à braver les tabous pour prier en maillot de bain. Alors que les jeunes militants chiites, déterminés à s'offrir en martyrs, tatouent

« C'est Beyrouth »

| Jusqu'au 28 juil.

| Du mar. au dim. 11h-19h,

sf ven. 16h-20h | Institut

des cultures d'Islam,

ICI Léon, 19, rue Léon,

et ICI Stephenson, 18^e

| ici.paris.fr | 01 53 09 99 84

| Un cycle de films

documentaires sur

Beyrouth, des concerts,

conférences et débats,

est programmé pendant

toute la période de l'expo.

leur torse de slogans et de portraits de leaders du Hezbollah. L'un d'eux confessa fièrement au photographe Hassan Ammar : « J'obtiens des numéros de filles avec mon tatouage. Je crois qu'il les attire plus que moi. »

Dans ce petit pays, grand comme la Belgique (quatre millions d'habitants, auxquels s'ajoutent près de deux millions de réfugiés), chacun affiche fièrement son appartenance à une confession religieuse. Les revendications identitaires demeurent toujours exacerbées et les communautés, cloisonnées, même si tout semble possible dans cet état multiconfessionnel, unique en son genre (dix-huit religions), avec à sa tête un président chrétien maronite, un Premier ministre sunnite et un chef du Parlement chiite. Sans se côtoyer, on suit avec la même ferveur rituels musulmans ou catholiques, comme le révèle l'extrait de l'enquête menée pendant deux ans par Patrick Baz dans la communauté chrétienne. Il en a rapporté des images en couleurs, réalistes, qui mélangent processions dédiées à la Sainte Vierge, christes en croix, et femmes envoûtées. Dans la même salle, une vidéo sombre et lancinante, tournée au petit matin dans le quartier musulman de Beyrouth par Sirine Fattouh, suit El Tabbal, un personnage en robe blanche, qui, pendant le ramadan, arpente les rues avec son tambour pour réveiller les habitants avant le premier repas suivant le jeûne.

Dans le second espace de l'Institut des cultures d'Islam sont rassemblés des sujets de société, tel celui de la tragique réalité des « esclaves domestiques » venus de toute l'Asie, d'Éthiopie ou de Madagascar, par la photographe Myriam Boulos. Ou les images aux gris flous de Cha Gonzales, montrant une jeunesse en perte de repères, qui s'abîme dans l'alcool et les drogues. « A travers les fêtes, confie la jeune photographe, je parle de nos guerres, de notre besoin de fuir, de vivre des expériences fortes, pour combler l'insatisfaction, la solitude. »

Beyrouth semble portée par l'énergie de ses paradoxes. Sabyl Ghossoub confirme et donne un exemple : dans un pays où l'homosexualité est condamnée, Mohamad Abdouni, qui a créé depuis 2005 une archive visuelle de l'histoire arabe queer, suit, à travers la série « Doris et Andréa », le quotidien d'une mère chrétienne arménienne qui accompagne son « fils » dans sa transformation... » Ville de tous les excès et de toutes les folies, à l'histoire jonchée de cadavres et de ruines, cité de rêves et d'espairs... la Beyrouth que cette exposition met en scène pour la première fois à Paris est plurielle. — **Frédérique Chapuis**

C'est Beyrouth

Jusqu'au 28 juil., 11h-19h (sf lun., mer.), 16h-20h (ven.), Institut des cultures d'Islam – Goutte d'Or, 56, rue Stephenson/Léon, 19-23, rue Léon, 18^e, 01 53 09 99 84. Entrée libre.

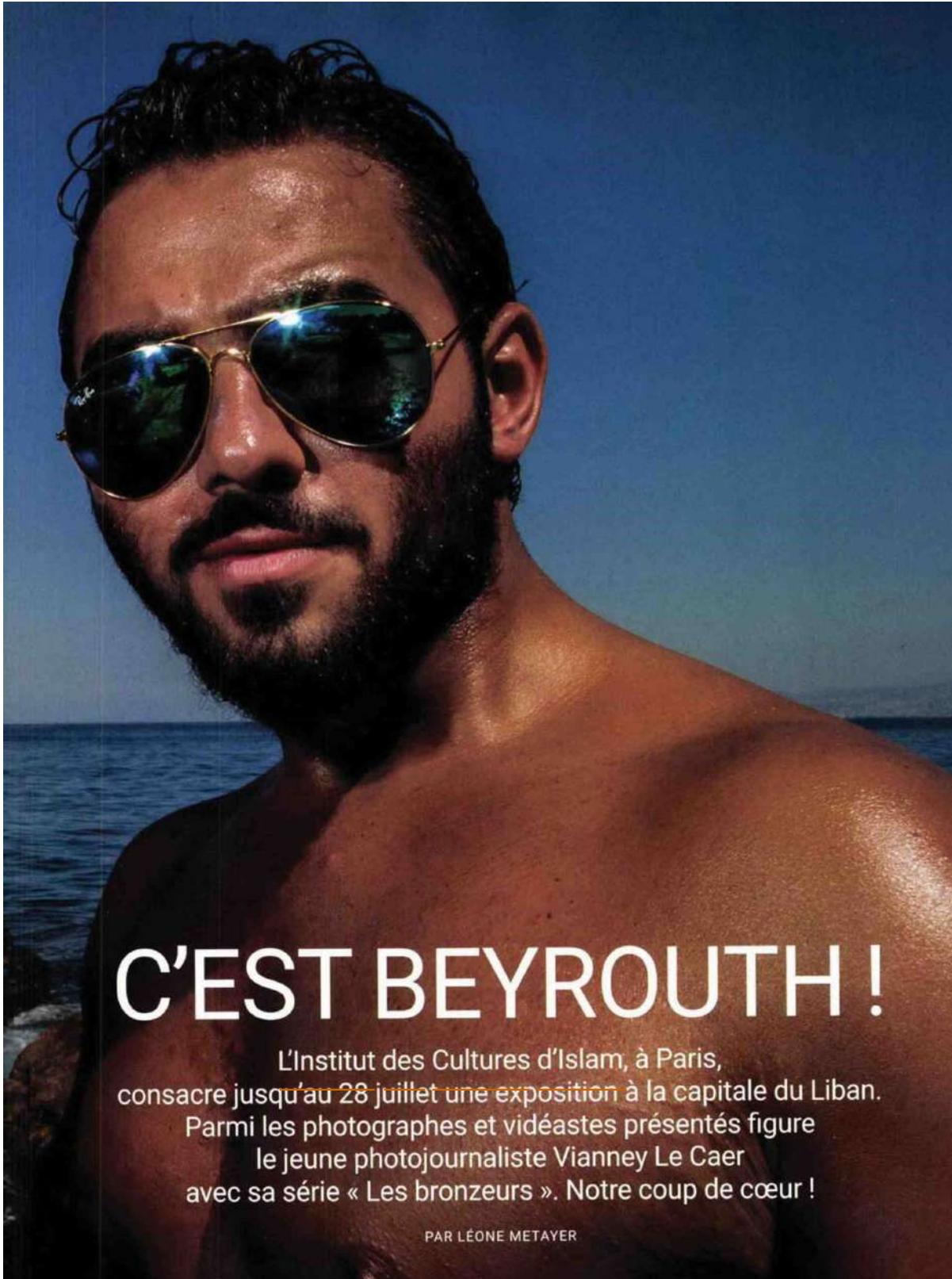
📷 C'est quoi, Beyrouth ? Cité mythique du Proche-Orient, puis théâtre de conflits, la ville renaît aujourd'hui. L'imposante exposition photo et vidéo qui lui est consacrée dresse un paradoxal portrait, dans lequel on la découvre tour à tour libertine, avec ses soirées alcoolisées ; marginale, avec sa communauté LGBT (légalement interdite) ; ou encore religieuse, avec des images de militants chiites exhibant les tatouages symboles de leur foi. Cet ample portrait de la capitale libanaise montre aussi les réfugiés palestiniens et les travailleurs esclaves venus d'Asie. Une passionnante programmation orchestrée par Sabyl Ghoussoub, qui investit les salles des deux sites de l'Institut des cultures d'Islam. Et jusque dans le hammam, aujourd'hui en attente de travaux de réfection, où sont projetées des vidéos. A ne pas rater !

Voir article page 8

PHOTO



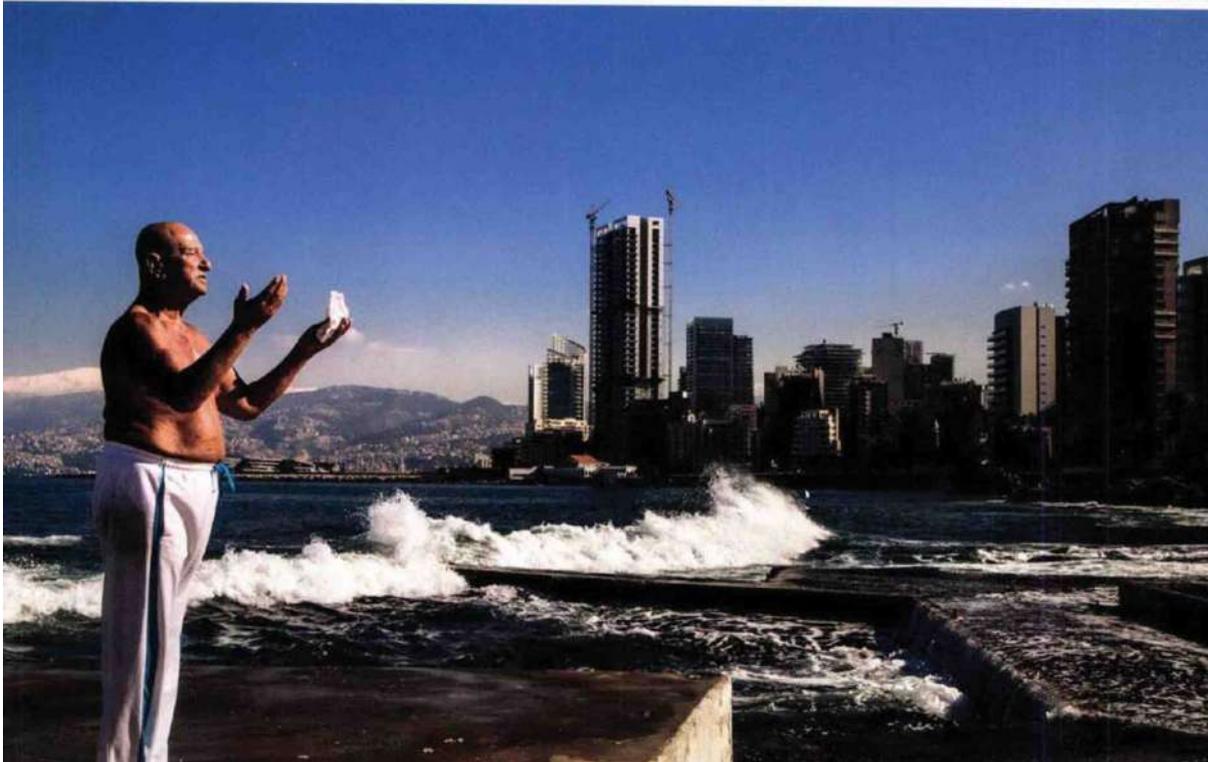
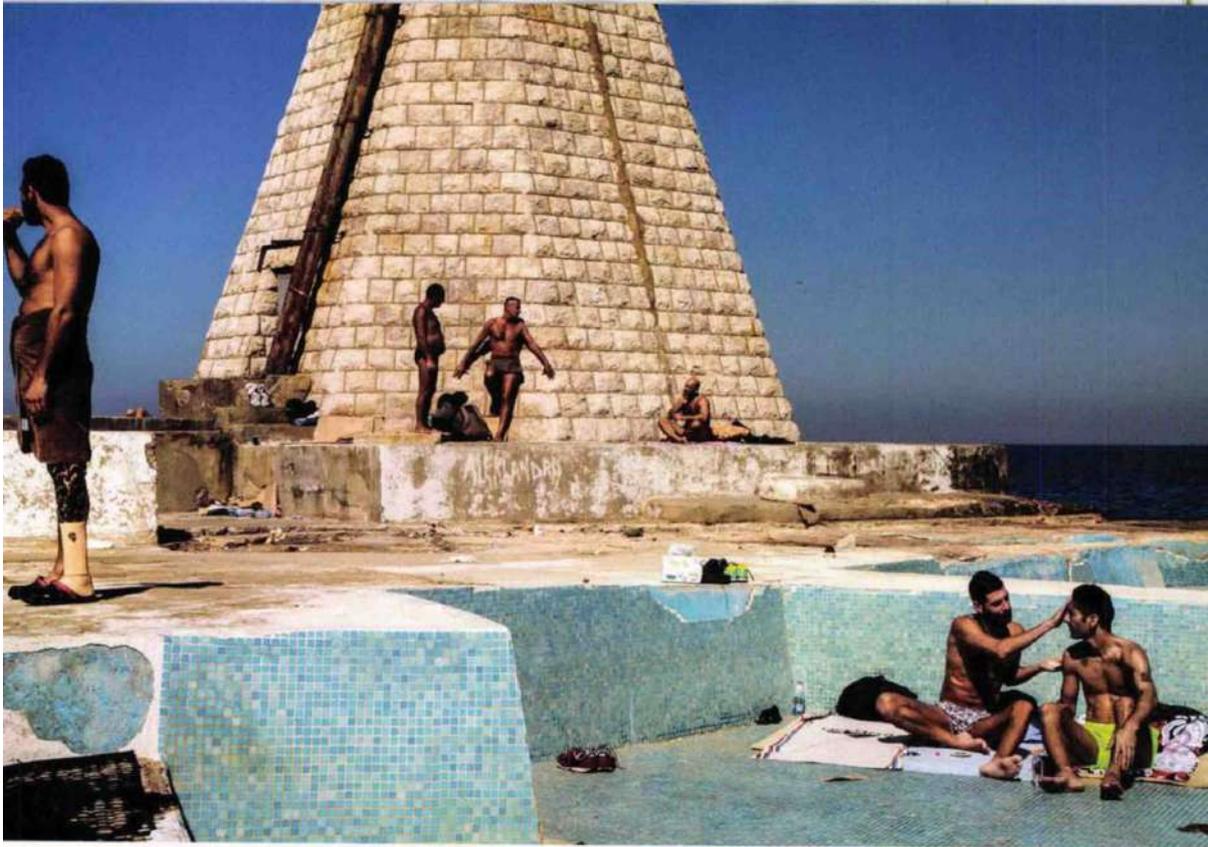
Mohamad et Nassim, les
jumeaux, posent pour un
portrait, Beyrouth, Liban, 2015.

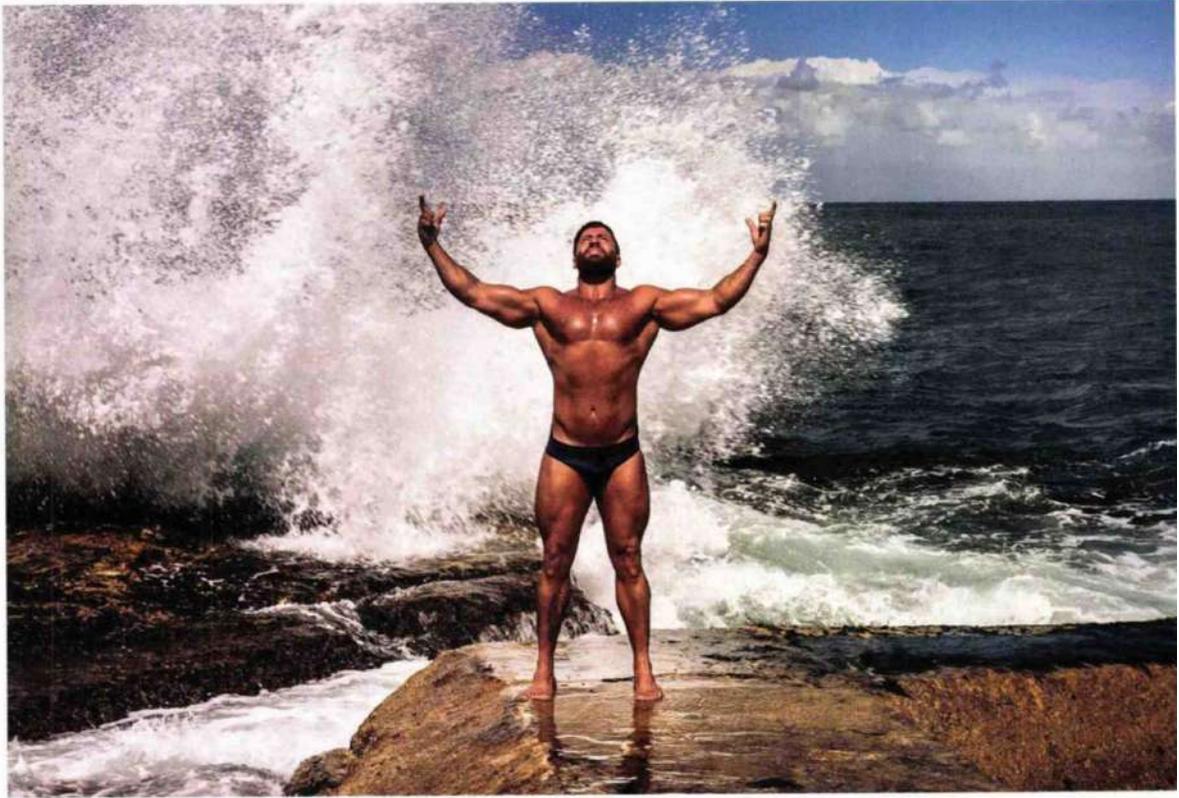


C'EST BEYROUTH !

L'Institut des Cultures d'Islam, à Paris,
consacre jusqu'au 28 juillet une exposition à la capitale du Liban.
Parmi les photographes et vidéastes présentés figure
le jeune photojournaliste Vianney Le Caer
avec sa série « Les bronzeurs ». Notre coup de cœur !

PAR LÉONE METAYER

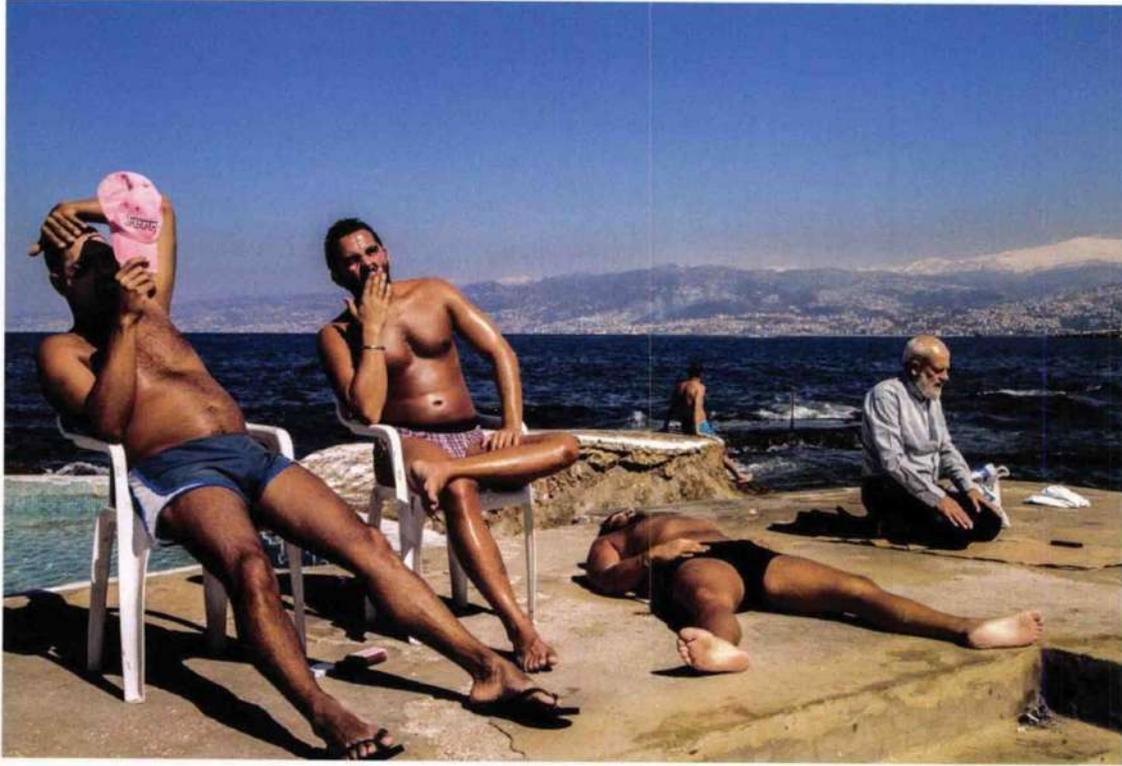




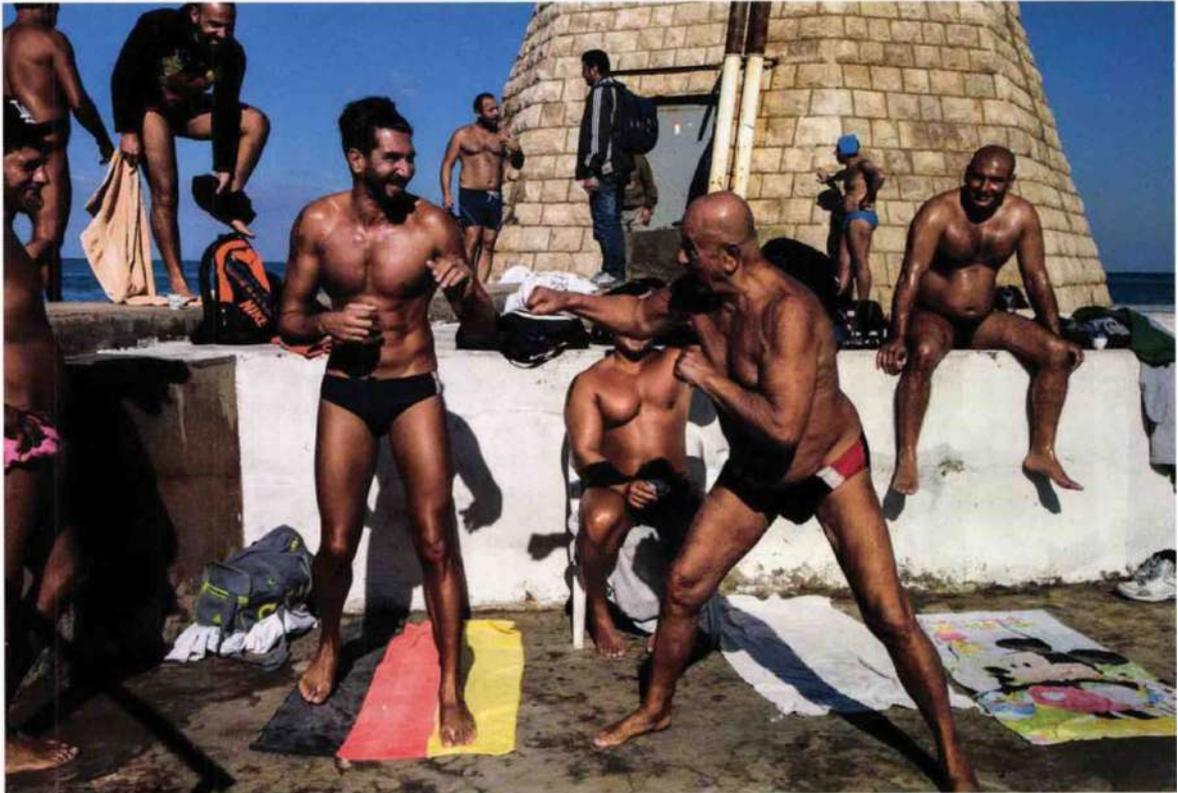
← Un groupe d'hommes
profite du soleil à l'AUB Beach,
Beyrouth, Liban, 2015.

← Abu Khodor prie, Beyrouth,
Liban, 2016.

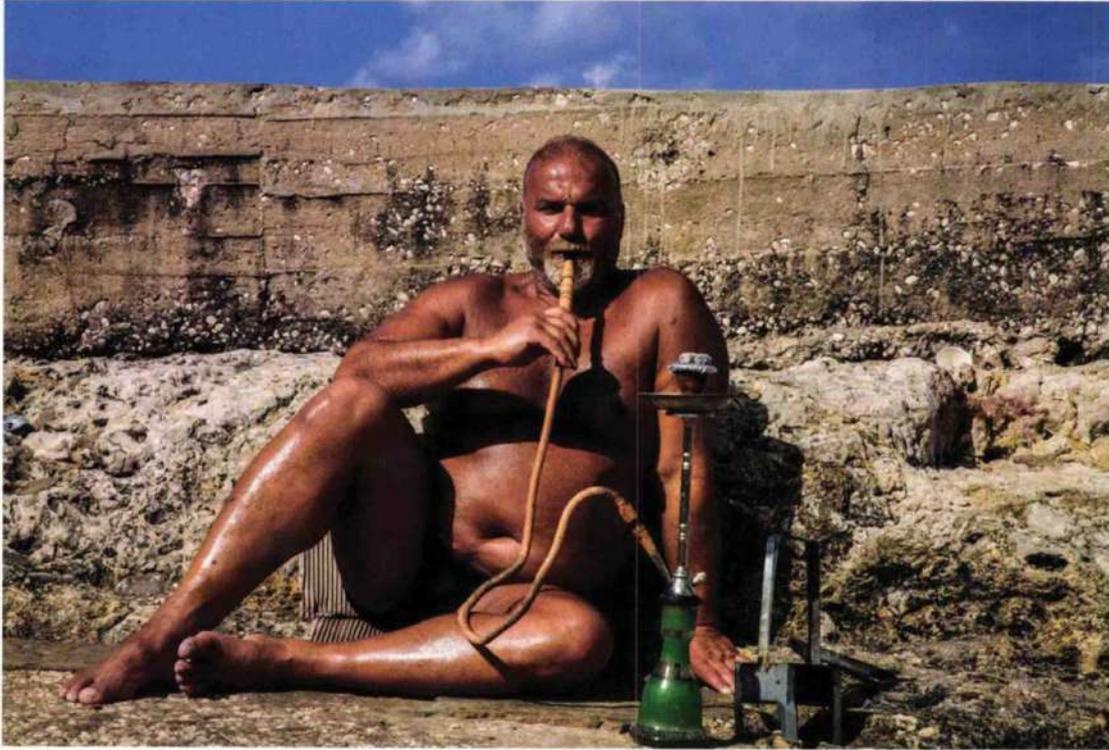
↑ Jamal pose pour un portrait
au bord de la mer, Beyrouth,
Liban, 2015.



↑ Un homme âgé prie pendant que Tarek, Mohamad et Nassim profitent du soleil, Beyrouth, Liban, 2015.



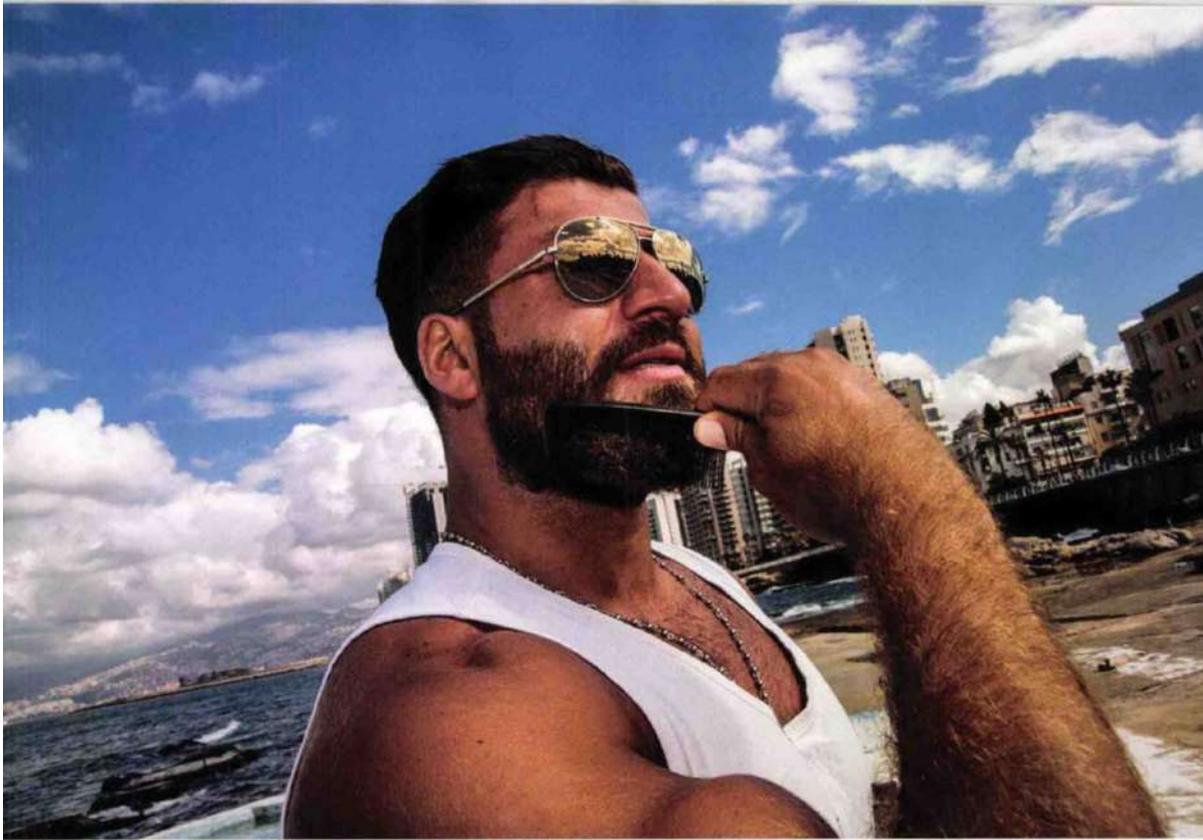
↑ Abu Khodor et un autre
bronzeur jouent à se battre,
Beyrouth, Liban, 2016.



↑ Un homme fume la chicha
après une session de nage,
Beyrouth, Liban, 2015.

→ Jamal peigne sa barbe,
Beyrouth, Liban, 2015.

→ Abu Khodor boit son jus de
carottes fait maison après s'être
baigné, Beyrouth, Liban, 2015.



INTERVIEW

VIANNEY LE CAER

« Je me suis trouvé en tant que photographe à Beyrouth.
Ça a changé ma carrière. »

Le jeune photojournaliste français avait fait pour PHOTO en octobre 2014 un portrait de Tim Jefferies, directeur de la Hamiltons Gallery de Londres. On le retrouve cette fois-ci à l'occasion d'une exposition à l'[Institut des Cultures d'Islam](#) à Paris où il présente, aux côtés d'autres artistes, treize clichés de sa série « Les bronzés » réalisée en 2015 et 2016. Dans le centre de Beyrouth, à l'AUB Beach, au bord de la mer, des hommes se retrouvent chaque jour pour bronzer, boire du thé et fumer la chicha.

Bonjour Vianney. À l'origine, tu étais à Beyrouth pour le compte d'une ONG pour un sujet bien différent : documenter la crise des réfugiés syriens. Quand tu es tombé sur cette plage par hasard, qu'est-ce qui t'a donné envie de la photographier ?

J'avais loué une maison près de la Corniche, la célèbre promenade de bord de mer à Beyrouth. Un matin, en me promenant, je vois ces gars-là au loin. Ce qui m'a marqué tout de suite, c'est de les voir prier en maillot de bain. Le rapport à la nudité dans l'Islam, c'est une problématique taboue. Il fallait faire l'effort de sauter par-dessus les barrières pour les rejoindre. Au début, j'avais un peu peur parce que j'avais très peu d'expérience de terrain. Je ne savais pas comment aborder les gens d'un point de vue journalistique. Je venais de sortir de la fac un mois avant et puis, physiquement, je suis pas du tout impressionnant, je suis un mec assez maigre ! Ma première idée était : « Je vais me faire péter la gueule si je vais là-bas ». (Rires). Je me souviens avoir abandonné l'idée et être revenu sur mes pas ensuite. Puis j'ai joué carte sur table, avec l'appareil ostentatoirement autour du cou. On ne pouvait pas se méprendre, j'étais là pour prendre des photos.

Est-ce qu'ils se sont facilement laissés photographier ?

J'ai vu ce gars qui revient souvent dans la série, Abu Khodor, le vieux chauve. Il

est venu poser littéralement devant moi, comme une pin-up. Je ne m'y attendais absolument pas. J'ai fait des rafales. Je ne parlais pas arabe, il ne parlait pas anglais, mais il a compris que j'avais de bonnes intentions. Il est allé voir tous les autres pour leur expliquer qu'il fallait me laisser travailler. C'est lui qui m'a ouvert les portes. C'est l'ancien, le chef de la plage. En plus, certains d'entre eux étaient culturistes donc ce sont des gens qui aiment se voir en photo. J'ai fait ça tous les matins pendant sept ou huit jours. Il n'y a rien de posé dans la série, même les moments de prière etc. Abu Khodor vient tous les jours depuis 25 ans, c'est sa vie. En 2006, quand Israël a bombardé Beyrouth, il voyait sur la plage les avions passer au-dessus de sa tête.

Il n'y a que des hommes sur tes photos. Tu n'as vu aucune femme sur cette plage ?

Non il n'y avait pas de femmes. Mais dans les pays à culture musulmane, les hommes et les femmes sont souvent séparés donc ça ne m'a pas choqué. En revanche, un matin, en arrivant un peu plus tôt, j'ai surpris Abu Khodor arriver à la plage avec sa femme. Elle portait le voile. C'était marrant, c'était une autre personne. Il était très pudique. Je le sentais pas du tout à l'aise. Aussi, il y a évidemment la question de savoir s'ils sont homosexuels ou pas. Je n'ai jamais demandé de but en blanc. Pour être honnête, je ne voulais pas m'embrouiller avec eux, on ne sait jamais comment ça peut être reçu une question pareille. Au final, ce n'est pas très important. J'aime bien l'idée de ne pas savoir, cette ambiguïté. Nous, on les voit avec un regard occidental mais par exemple, se tenir la main entre hommes dans la rue au Liban, c'est courant. Par contre, c'est un projet qui a été très bien reçu par la communauté LGBT qui l'a trouvé génial. La série a été exposée dans une église à Amsterdam à l'occasion d'un prix organisé par une organisation LGBT (le Pride Photo Award 2016) et en Croatie pour

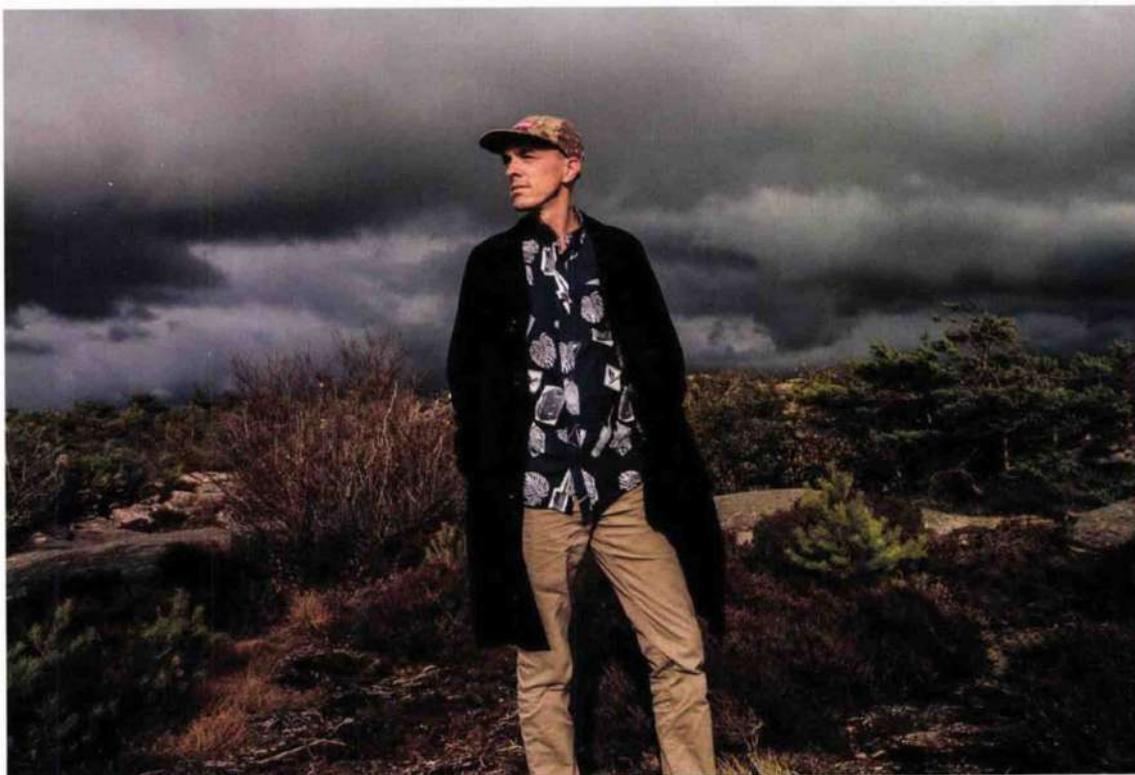
la Gay Pride. C'est ce qui est intéressant dans la photographie, chacun a son opinion. Plus largement, c'est la joie de vivre d'Abu Khodor qui m'a intéressé. Je n'ai jamais vu un homme aussi heureux. Le bonheur d'un mec qui va à la plage tous les jours.

Cette série peut faire penser au travail du photographe américain Martin Parr : les corps luisants au soleil, les couleurs saturées, la plage... Fait-il partie de tes inspirations ?

Curieusement, je ne suis pas un grand amateur de photographie. J'y connais pas grand-chose, pour être honnête. En revanche, je suis un passionné de cinéma. Mes influences en photo, c'est plutôt des films. Ceci étant dit, Martin Parr est probablement un de mes photographes préférés, avec Harry Gruyaert. En effet, des bronzés à la plage, c'est le sujet cœur de Parr. Inconsciemment, il y a sûrement eu son influence, mais il y a peut-être une différence de ton car le but de cette série, c'est de faire rire. C'est une bonne réaction je trouve. J'aime bien également des compositions plus complexes. Par exemple, j'aime beaucoup Alex Webb qui, du point de vue de la composition pure, a une influence supérieure à Martin Parr sur mon travail. Il y a certaines photos qui ont été shootées un an après, en 2016, parce que j'ai eu de nouveau l'occasion d'aller à Beyrouth pour l'ONG Solidarités international, et je vois vraiment la différence, l'évolution de mon style avec le temps.

Il semble donc que cette série a eu un impact important sur ta carrière.

Oui mon style actuel vient de ce projet, c'est sûr et certain. Je me suis trouvé en tant que photographe à Beyrouth. Ça a changé ma carrière autant du point de vue technique que commercial parce que ça m'a apporté beaucoup de clients que je n'aurais jamais eu autrement. J'ai commencé à travailler dans la mode grâce à ça. Je suis en train de



Vianney Le Caer par Emmanuelle Le Caer.

travailler pour la Fashion Week à Londres, pour le créateur français Roland Mouret, qui est tombé amoureux de cette série. D'ailleurs, Martin Parr fait beaucoup de campagnes pour la mode comme Prada ou Valentino. Les grandes maisons de couture aiment ce genre de composition, de couleur.

Quels sont tes projets en cours ou à venir ?

J'ai une obsession avec Harry Gruyaert qui fait de la street photographie. C'est un photographe de la couleur et des mouvements, sans flash. Il a notamment travaillé sur le Maroc. En ce moment, je retrace ses pas, je vais au Maroc aussi souvent que je peux, aux endroits de mes photos préférées de lui. Je shoote comme si je faisais le tome 2 de son livre, j'essaie ! Au départ, je singeais son style, mais je vois que je prends mon propre chemin. Ce projet va me prendre des années.

Comment se débrouille un jeune photographe comme toi au quotidien ?

Au quotidien, il faut payer le loyer ! Je suis freelance pour Associated Press, une agence de presse pour qui je fais beaucoup

de célébrités du milieu de la mode, des tapis rouges, etc. À côté, j'ai quelques clients en commercial. Je fais un peu de mode pour Roland Mouret. Ça me laisse des latitudes, en termes de temps et de finance, pour trois mois par an environ que je consacre à mes projets. Je voyage tout le temps pour me forcer à être inspiré et découvrir de nouvelles choses, avec l'espoir secret de trouver un projet qui me tombe dessus comme les bronzes, mais c'est pas facile. J'ai eu un coup de chance avec ces gars-là, ça correspondait à ce que j'étais et à ce que je voulais. C'est ce que je recherche quand je voyage. Il faudrait que je trouve la même puissance. Il y a beaucoup de sujets qui m'ennuient, que je vois souvent, qu'on a un peu anesthésiés. J'ai envie de retrouver cette curiosité de l'inconnu, un truc hors du commun.

Penses-tu à des destinations où tu pourrais trouver cet hors du commun ?

Harry Gruyaert a beaucoup voyagé en Inde. C'est un voyage qu'il faut que je fasse, même si c'est un pays qui a été énormément photographié. Gruyaert est

un anti Steve McCurry qui lui, en Inde par exemple, ferait la belle photo typique avec le Taj Mahal en arrière-plan. Gruyaert, au Maroc, il va prendre un morceau de djellaba verte qui bat au vent. L'Inde collerait à ce style. J'ai fait l'Asie centrale l'année dernière. Ce sont des pays très peu connus, comme le Tadjikistan. Cet été, je vais en Mongolie. Ils ont beaucoup de marchés, de souks, où il y a beaucoup de couleurs, de formes, de mouvement, des ombres avec le soleil qui tombe à certains endroits. Ce sont des lieux propices à mon inspiration. J'en ferais peut-être un livre sur les marchés.

Interview réalisée pour PHOTO
en février 2019 par Léone Metayer

Exposition

→ Exposition du 28 mars au 28 juillet.
« C'est Beyrouth ! », Institut des Cultures
d'Islam, 19 rue Léon, Paris XVIII^e.
Commissariat : Saby Ghousoub.
institut-cultures-islam.org

LE SIGNE

CENTRE NATIONAL DU GRAPHISME

Têlérama

BIENNALE DE DESIGN GRAPHIQUE DE CHAUMONT

AFFICHES, LIVRES, TEXTILES...

TT

La 2^e Biennale de design graphique de Chaumont joue l'ouverture en soulignant que le graphisme ne concerne pas seulement des affiches, des emballages ou des livres, mais aussi des tapis, du linge, des jeux vidéo... Depuis quelques années, il gagne également les écrans numériques. Avec leurs jeux de lettres et de couleurs, les exemples présentés montrent que l'on peut faire beaucoup plus poétique que la plupart des publicités lumineuses occupant l'espace public. Le graphisme d'aujourd'hui est devenu un espace de liberté où l'on s'exprime pour le plaisir ou pour militer, comme The Rodina, un studio néerlandais dont les travaux imprimés dénoncent la précarité croissante du travail dans les industries dites « créatives ». Ce qui se traduit, entre autres, par des affiches aux tons fluo appelant les graphistes à s'unir pour défendre leurs droits.

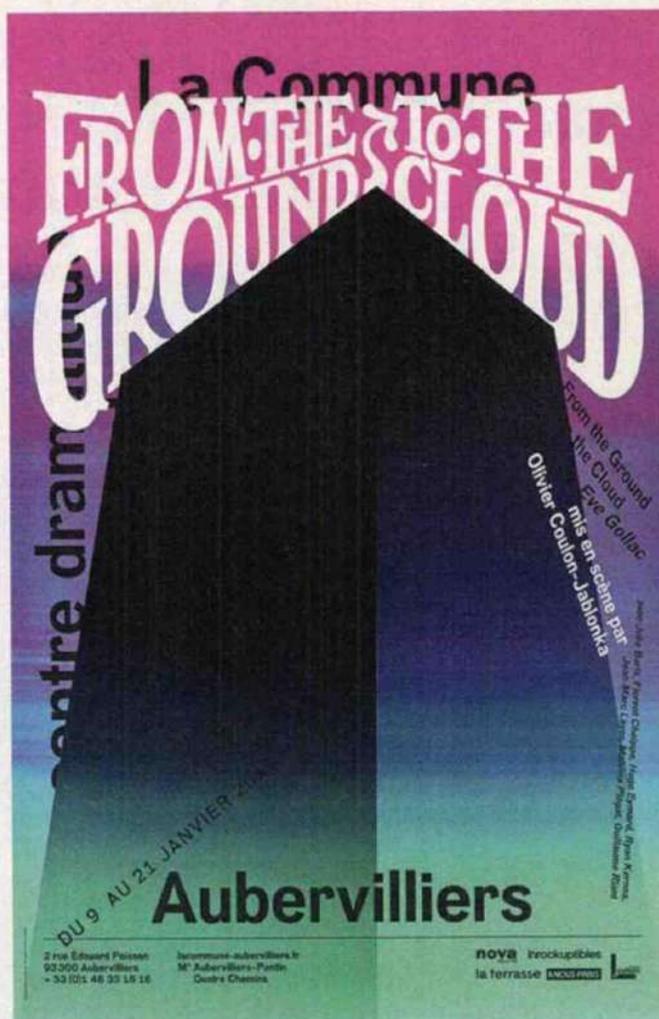
Car, malgré tout, le point fort du rendez-vous de Chaumont reste l'affiche. Les Français sont bien représentés dans l'excellente sélection regroupant cent vingt créations venues du monde entier. C'est d'ailleurs deValence, un studio français, qui a obtenu le Grand Prix avec ses affiches pour le Théâtre de la Commune, à Aubervilliers. Sur l'une d'elles, superbe, un inquiétant monolithe noir se dresse dans un ciel rouge. Elle a été réalisée pour un spectacle autour d'Internet et de ses data centers, ces énormes centres de stockage de données. Des annonces peintes à la main par Pierre di Sciuolo pour le Théâtre de la Colline au minimalisme du studio Spassky Fischer pour le MacVal, tous les genres

sont possibles. Une tendance se dégage cependant : les affichistes modernes recherchent la virtuosité. Ils multiplient les dégradés de couleur, les subtilités typographiques, les surimpressions, au risque de perdre en lisibilité. Quelques petites expositions complètent cette Biennale, qui ressemble à certains restaurants aux plats savoureux mais aux portions parfois un peu justes. – **Xavier de Jarcy**

| Jusqu'au 22 septembre, Chaumont (52).

Tél. : 03 25 35 79 01.

L'affiche lauréate du Grand Prix, signée Alexandre Dimos et Ghislain Triboulet, de l'agence parisienne deValence.



LE QUOTIDIEN DE L'ART

DESIGN

Le graphisme célèbre son avant-garde à Chaumont

Point de convergence de l'innovation graphique internationale, la Biennale de Chaumont a couronné les ateliers de Valence et Formes Vives lors du prix le plus important du secteur.

Par Pedro Morais
Correspondance de Chaumont



Exposition des affiches primées dans le cadre du concours.

Photo Marc Donaghe.

Organisée par Le Signe, centre national du graphisme, la deuxième édition de la Biennale internationale de design graphique s'inscrit dans la continuité du festival de l'affiche de Chaumont, dont le concours international a été lancé en 1990. « Les affiches primées pour cette Biennale sont davantage 'mises en page' que 'dessinées', avec un certain éclectisme typographique et iconographique. Elles jouent, déjouent et rejouent la grille », a déclaré la graphiste Fanette Mellier,

présidente du jury du concours international d'affiches, l'un des prix internationaux les plus importants pour les professionnels et temps fort de la Biennale. Le Grand Prix 2019 a été décerné au studio de Valence pour les affiches du Théâtre de la Commune à Gennevilliers. Une consécration attendue pour ce duo (Alexandre Dimos et Ghislain Triboulet) déjà très identifié dans les éditions Zones (dont on connaît notamment le best-seller *Sorcières* de Mona Chollet), ou dans le monde de l'art, à travers les éditions B42, encore confidentielles mais considérées comme un sommet de l'art graphique de la dernière décennie. Leurs affiches sont un exemple de l'équilibre entre la typographie, qui reste centrale dans la composition, et des éléments visuels de rupture, sans faire appel à l'image.

/...



Alexandre Dimos et Ghislain Triboulet, studio de Valence, Grand Prix du concours international d'affiches de Chaumont.

DR.



Alexandre Dimos et Ghislain Triboulet, studio de Valence, reçoivent le Grand Prix du concours international d'affiches de Chaumont.

Photo Marc Donaghe.

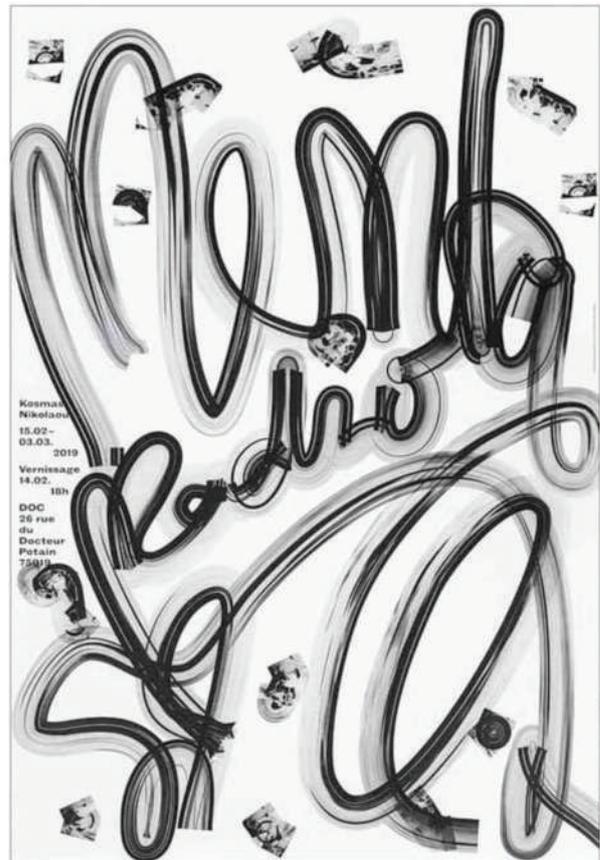


PIYUO MARGUÉLIERE

Création d'André Baldinguer et Toan Vu Huu pour le collectif d'artistes DOC.

Adrien Zammit, Geoffroy Pithon et Nicolas Filloque, studio Formes Vives, Prix Espoir du concours international d'affiches de Chaumont.

Adrien Zammit, Geoffroy Pithon et Nicolas Filloque, studio Formes Vives, reçoivent le Prix Espoir du concours international d'affiches de Chaumont.



André Baldinguer et Toan Vu Huu.

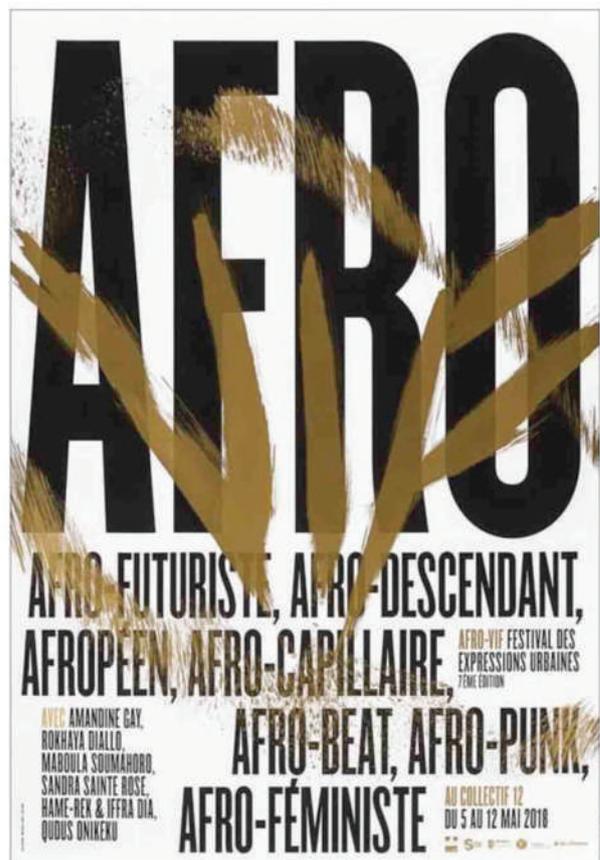


PIYUO MARGUÉLIERE

Soutien aux Gilets jaunes

Le prix Espoir a été attribué cette année au studio Formes Vives (Adrien Zammit, Nicolas Filloque et Geoffroy Pithon) pour leurs affiches en soutien au mouvement des Gilets jaunes, pour répondre à une commande des éditions copyleft Ultra, dans un village près de Brest. « Certains jouent du flashballs pendant que d'autres se payent des 18 trous. On choisit de jouer, entre amis, dans la rue, les bars, la nuit, ne jamais rater une partie, tous les jours refaire le monde », ont-ils écrit à ce propos. Il s'agit d'un geste fort du jury car il célèbre ainsi un collectif très engagé ainsi et un tournant graphique. Si on décèle l'influence de Grapus (collectif post-1968 lié à l'histoire de cette biennale) dans les affiches antérieures de Formes Vives, leur travail récent se rapproche de la sensibilité numérique de leur génération. L'ensemble de la biennale rend cette rupture perceptible. /...

Affiche réalisée par
Timothée Goureaud
pour le festival Afro-Vif.



Timothée Goureaud



Photo Marc Demange.

Jeudi 20 juin 2019 - N°1748

Vue de la proposition
du studio The Rodina
pour l'exposition
« Post Medium ».

Les affiches du MAC
VAL à Ivry-sur-Seine
par Spassky Fischer.

Briser les règles

Si l'école suisse, où règne l'usage rigoureux et architecturé de la typographie, demeure influente, une nouvelle génération qui commence à rompre certaines règles implicites, comme l'interdiction d'utiliser plus de deux typographies, parfois transgressée afin de faire exploser les couleurs, la structure et même la lisibilité. Dans la lignée de la première école, les graphistes parisiens de Spassky Fischer mettent en œuvre leur programme radical en employant une « non écriture » basée sur un système unique d'emploi de la typographie, dont les affiches du MAC VAL à Ivry-sur-Seine sont un manifeste. Dans cette veine, on retient l'affiche de Timothée Gouraud pour le festival Afro-Vif ou celles d'André Baldinger & Toan Vu-Huu pour le collectif d'artistes DOC! à Paris. On remarque toutefois une certaine déconstruction graphique, donnant place à des jeux de formes plus liquides, osant des effets proches de l'aérographe, et des couleurs fluo plus typiques des écrans.

Design post-médium

Le même constat est à dresser dans l'exposition thématique de cette édition, « Post Medium », qui cherche à s'émanciper des supports imprimés pour affirmer une pluralité technologique (affiches animées, motion design pour l'internet). C'est le cas du studio hollandais The Rodina, qui sollicite la participation du regardeur dans son travail, et interroge les rapports de pouvoir avec les commanditaires dans un texte-manifeste intitulé *Dépasser la précarité dans le design performatif*. La Biennale permet de constater que les expérimentations graphiques les plus novatrices sont pratiquement toutes issues de commandes du secteur culturel (si les théâtres publics sont dominants, le secteur privé brille par son absence) : par exemple, au centre d'art Futura à Prague ou l'Atelier national de recherche typographique. Plus ironique encore,



Spassky Fischer.

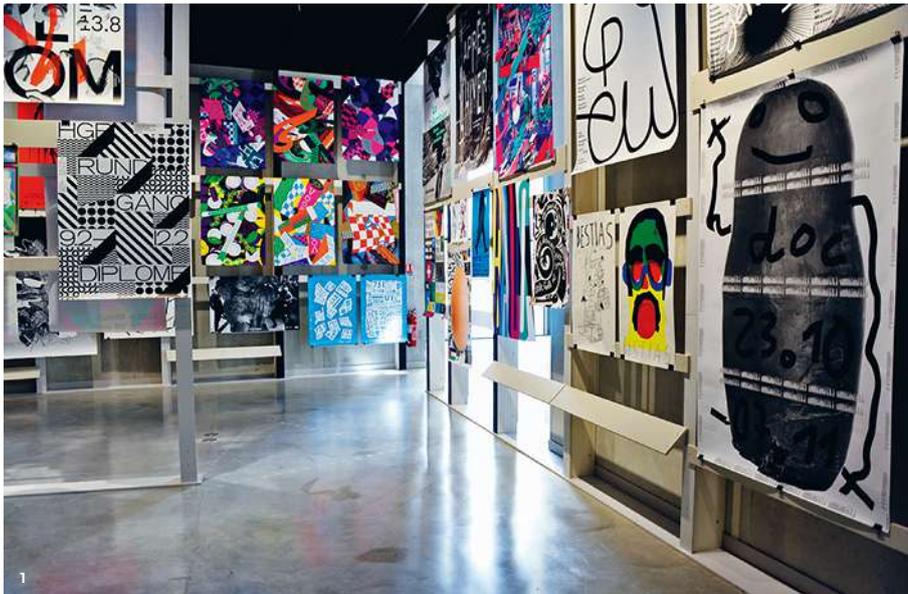
la « radicalité pauvre », évocatrice des débuts de l'Internet, et qui s'incarne dans l'affiche même de la Biennale réalisée par la belge Ines Cox, restera comme l'une des tendances marquantes de cette édition.

centrenationaldugraphisme.fr

IDEAT

Chaumont, tête d'affiche

Par Anna Maisonneuve



La Biennale internationale de design graphique revient ce mois-ci à Chaumont (52), pour sa deuxième édition, avec huit expositions, cinq *workshops*, des balades graphiques, des conférences et des tables rondes, des concerts, sans oublier son incontournable concours d'affiches.

Cela a peut-être échappé aux néophytes, mais la ville de Chaumont se métamorphose chaque année en capitale du design graphique. Ne vous fiez donc pas au compte, à la valeur modeste. Cette deuxième manifestation a en réalité été précédée par une kyrielle d'autres ! Auparavant baptisées Festival international de l'affiche et du graphisme de Chaumont, les 26 éditions passées ont débouché sur l'ouverture du Signe en 2016. Portées par ce nouveau Centre national du graphisme, les festivités ont adopté un rythme de biennale et, ce faisant, affiné leurs perspectives. Avec la création de ce lieu permanent, qui accueille toute l'année des expositions, le temps fort ne se cantonne plus aux spécialistes de la discipline mais ambitionne d'attirer un public plus large, les amateurs d'arts visuels notamment. Pour autant, pas question de dénaturer ce qui fait l'essence de l'événement, à l'instar de son indétrônable concours international de l'affiche et de ses *workshops*. Aux côtés de ces grandes constantes, auxquelles s'ajoutent les expositions essaimées dans toute la ville, cette édition a opté pour une thématique : « Post Medium ». Derrière cette formule lapidaire se bousculent les enjeux d'une discipline qui s'émancipe de ses formes imprimées. À l'ère numérique, quels sont les nouveaux chemins explorés par le design graphique ? Images autonomes, icônes immatérielles, affiches animées, identités flexibles, « *vijing* » (disc-jockey vidéo), *motion design* (graphisme animé) en escortent les réflexions. Pour en révéler les labyrinthes, l'exposition « Post Medium » réunit les travaux de The Rodina, du studio Dia, de Roosje Klap, Pauline Le Pape, Erich Brechbühl, Laura Knoops, Jonathan Castro ou encore Josh Schaub avec ses « Moving Posters ». L'ensemble voisine avec deux monographies, l'une consacrée à Karl Nawrot, l'autre à Frédéric Teschner (1972-2016), qui a développé un travail original autour du dessin, du signe et de la typographie à l'ère d'Internet. 

1/ À Chaumont, l'une des attractions de la Biennale internationale de design graphique est son concours d'affiches.

2/ Le Signe, ouvert en 2016, fédère les festivités. Ce Centre national du graphisme est l'œuvre du cabinet d'architecture Moatti-Rivière.

© MICHEL DENANCE

BIENNALE INTERNATIONALE DE DESIGN GRAPHIQUE.
À Chaumont (52), du 22 mai au 22 septembre ; journées inaugurales avec concerts, du 22 au 24 mai. Centre national du graphisme.fr

MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS

BIENNALE DE PHOTOGRAPHIE



Ping Pong par [Mathilde Serrell](#) et [Martin Quenehen](#)

du lundi au vendredi de 19h à 20h



56min

Yan Morvan & Karim Madani // Blousons noirs et « Jewish Gangsta »

20.04.2017

Podcast

Exporter

A la table ce soir, Yan Morvan, photoreporter à l'occasion de l'exposition "Blousons noirs" dans la cadre du Mois de la photo et Karim Madani qui signe "Jewish Gangsta" aux éditions Marchialy



Yan Morvan & Karim Madani • Crédits : Mathilde Serrell - Radio France

EXPOSITION : " YAN MORVAN : *Blousons Noirs*" – Festival l'Œil Urbain/Square Créte à Corbeil-Essonnes du 31 mars au 21 mai dans le cadre du "Mois de la photo"

“ Des bandes de jeunes des années 1970 qui s'inspirent des « blousons noirs », une jeunesse qui effrayait la France des années 1950, ou les débuts d'un grand photo-journaliste.

Blousons noirs nous propose un voyage dans les années soixante, soixante-dix, lorsque les blousons noirs règnent alors sur le pavé. Apaches du début du XXe siècle, marlous à casquette des années trente : c'était les « mauvais garçons ». Avec les années cinquante vient le règne des « blousons noirs ». Le rock'n'roll débarque en France en même temps qu'Eddie Barclay qui ramène des États-Unis un nouveau format sonore, le quarante-cinq tours. Il impose des morceaux courts et percutants. Pour une génération née lors du baby-boom des années quarante, c'est la révélation. Les vrais ou faux rockers se multiplient. Et certains se constituent en bandes qui effrayent le populo lors des bals populaires, ou le bourgeois à la sortie des concerts des groupes vedettes des sixties. Le loubard, le blouson noir deviennent les figures d'une jeunesse qui fait peur à la France d'alors.

Si Yan Morvan est reconnu comme l'un des grands spécialistes contemporains de la photo de guerre, ses premiers reportages, il les effectue sur ces jeunes à Paris en 1970. Puis il collabore à Libération et publie son premier livre, sur les rockers, *Le Cuir et le Baston*, début d'un long travail sur les gangs qui durera plus de quarante ans. Puis, membre de Sipa Press, correspondant permanent de l'hebdomadaire américain Newsweek, il couvrira les principaux conflits dans le monde, mais périodiquement, il reviendra en banlieue et réalisera des reportages sur les bandes et les gangs français.

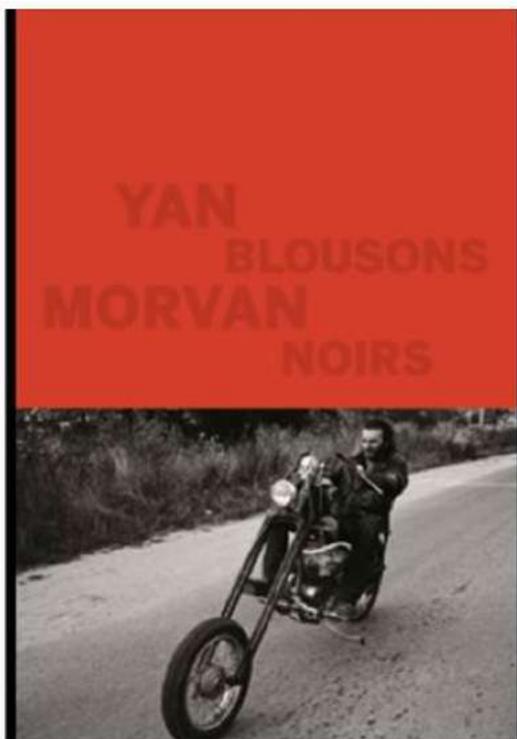


Les blousons noirs • Crédits : Yan Morvan

- LIVRE : "*Les blousons noirs*" de Yan Morvan // Editions la manufacture des livres

Apaches du début du XXe siècle, marlous à casquette des années trente : c'était les « mauvais garçons ». Avec les années cinquante vient le règne des « blousons noirs ». Le rock'n'roll débarque en France en même temps qu'Eddie Barclay qui ramène des États-Unis un nouveau format sonore, le quarante-cinq tours. Il impose des morceaux courts et percutants. Pour une génération née lors du baby-boom des années quarante, c'est la révélation. Les vrais ou faux rockers se multiplient. Et certains se constituent en bandes qui effrayent le populo lors des bals populaires, ou le bourgeois à la sortie des concerts des groupes vedettes des sixties.

Le loubard, le blouson noir deviennent les figures d'une jeunesse qui fait peur à la France d'alors. Si Yan Morvan est reconnu comme l'un des grands spécialistes contemporains de la photo de guerre, ses premiers reportages, il les effectue sur ces jeunes <http://editions-marchialy.fr/> à Paris en 1970. Puis il collabore à Libération et publie son premier livre, sur les rockers, *Le Cuir et le Baston*, début d'un long travail sur les gangs qui durera plus de quarante ans. Puis, membre de Sipa Press, correspondant permanent de l'hebdomadaire américain Newsweek, il couvrira les principaux conflits dans le monde, mais périodiquement, il reviendra en banlieue et réalisera des reportages sur les bandes et les gangs français.



Les blousons noirs • Crédits : Yan Morvan

LesEchos

WEEK-END

WEEK-END ARTS • CULTURE • STYLE • ... ET MOI



SUREXPOSÉE

Delphine Ernotte a affronté deux ans de controverse depuis sa nomination à la tête de France Télévisions. Dans les batailles électorales du printemps, elle joue gros.

TECHNOLOGIES
L'entreprise qui domine les mers

SÉLECTION
Les meilleurs pubs du Royaume-Uni

ÉDUCATION
L'art de jongler avec les langues

8 ESPRIT WEEK-END

12 LE DIMANCHE IDÉAL DE...
L'entrepreneur Marc Simoncini.

BUSINESS STORY

13 EN COUVERTURE :
DELPHINE ERNOTTE SUREXPOSÉE
Nommée il y a deux ans, la patronne de France Télévisions avance au pas de charge, malgré les coups et les critiques. Alors que des échéances délicates se profilent.

20 LA MER À BOIRE
Pays désertique à 60%, où chaque goutte d'eau compte, Israël a donné naissance à une pépite technologique, championne du monde de la désalinisation. Qui exporte son savoir-faire jusqu'en Chine.

24 6 CÉLÉBRITÉS QUI ONT INVESTI DANS LA FRENCH TECH
Jay Z, Tony Parker, Teddy Riner... Stars du rap ou sportifs vedettes, ils se sont laissés séduire par de jeunes pousses tricolores, leur offrant un beau coup de pouce.

26 NICOLAS DUFOURCO, LE BANQUIER QUI ENVOIE DU BLÉ
Personnalité flamboyante, le patron de Bpifrance détonne sur la place de Paris. La banque publique d'investissement qu'il dirige, lancée en 2012, est reconnue comme un succès du quinquennat Hollande.



Delphine Ernotte, battante pour les uns, rouleau compresseur pour les autres, n'hésite pas à bouaculer France Télévisions.

CULTURE

31 DON MCCULLIN, PHOTOGRAPHE « CŒUR DE LION »
Le Mois de la photo permet de redécouvrir à Paris l'œuvre passionnante de ce reporter de guerre qui a aussi su capter la vie d'une époque.

36 SPECTACLE, ARCHITECTURE, LIVRE, MUSIQUE, CINÉMA
Sélection pour se distraire ou s'instruire, entre coup de foudre, redécouverte et moment de plaisir.

STYLE

39 PUBS, LE « BEST OFF » DU BREXIT
En guise de tournée d'adieux, sélection de sept adresses à travers la belle Albion où noyer délicieusement son chagrin.

45 LES MEILLEURES GORGÉES DE BIÈRE
Vive les mousses des brasseries artisanales!

46 MODE DE L'UNIVERSALITÉ DU HIMONO
Les secrets de cette sensuelle bande de tissu, objet d'une exposition au musée Guimet.

48 SAINT LAURENT, LE RETOUR AUX SOURCES
Anthony Vaccarello signe une première collection qui renoue avec les racines glamour de la marque.

49 IDOLE FRANÇAISE
Le Moc' de J.M. Weston

50 ABBEY'S ROAD VERSION UTAH
Échappée sauvage au pays des canyons sur les traces d'Edward Abbey, auteur phare de l'Ouest américain.

53 PLONGÉE VINTAGE
Des montres au charme rétro prêtes pour le Grand Bleu.

GASTRONOMIE

56 UNE CITADINE TRÈS POP
La nouvelle Nissan Micra hisse haut les couleurs.

...ET MOI

57 « TU SERAS BILINGUE, MON FILS... »
Jongler avec les langues a de nombreuses vertus. Et si beaucoup se joue dès l'enfance, il n'est jamais trop tard.

DÉLICIES D'INITIÉS

64 BIEN-ÊTRE
Les pollens passent à l'attaque.

66 CLAP DE FIN
La chronique de Marc Dugain.



EN COUVERTURE ET CI-CONTRE: ANDREW HERRING/PHOTO POUR LES ÉCHOS WEEK-END / DAMIEN ABATE/ARTSYA / ARTHUR AGUIARD/PHO. MANIE DOUZAN/PHOTO LES ÉCHOS WEEK-END



CULTURE

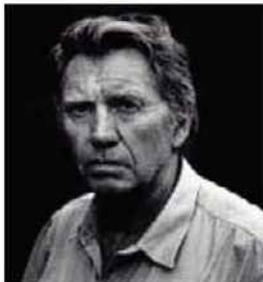


*Near Checkpoint
Charlie,
Berlin, 1961.*

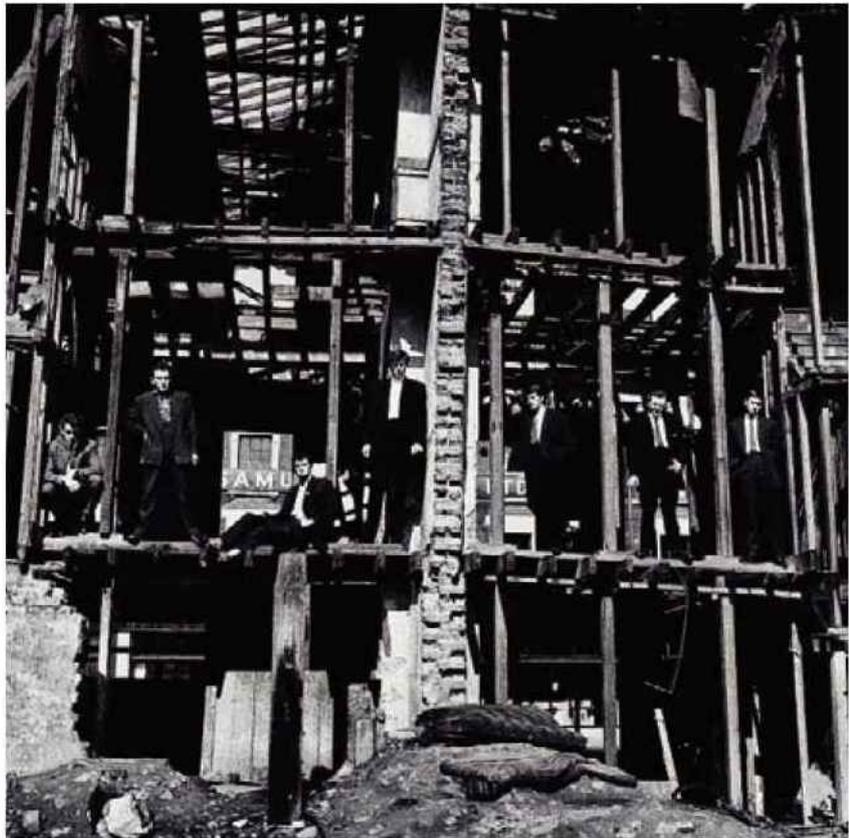
DON MCCULLIN, COURTESY HAMILTON GALLERY, LONDON, AND POLJA GALLERY PARIS

DON MCCULLIN **PHOTOGRAPHE « CŒUR DE LION »**

Par Michèle Warnet



S'il a parcouru 120 pays et couvert les conflits depuis les années 60, Don McCullin est célèbre pour avoir aussi su capter son époque. Au moment où se déroule Le Mois de la photographie, une galerie parisienne lui consacre une exposition.



E

n photographie comme en parole, Don McCullin, 82 ans, emprunte toujours la ligne droite. Il manie avec précision les mots pour livrer sans artifices ses pensées les plus profondes, de même qu'il capture des images dont la force du message vous claque au visage : Berlin photographié à hauteur de la botte d'un militaire, en pleine construction du mur, en 1961, dit, de façon universelle, le joug exercé par les forces armées (photo page précédente). Pourtant Don McCullin déteste se voir coller l'étiquette de photographe de guerre. Pour autant, ce sont bien les conflits qui sont à l'origine de son travail et l'ont façonné.

La guerre, il en est à son corps défendant un rejeton. Né en 1935 et vivant tant bien que mal dans l'indigence du quartier de Finsbury Park, on l'éloigne du déluge de bombes qu'Hitler fait pleuvoir sur la capitale britannique en 1940. Le petit Donald s'arrache douloureusement à ses parents pour tirer un mauvais numéro

à la loterie des familles d'accueil. Hébergé à la campagne, il échappe aux bombes, mais pas aux mauvais traitements. À 15 ans, son «*unique rempart contre ce monde sordide*» tombe, comme il l'écrit dans son autobiographie. Son père tant aimé est terrassé par des problèmes pulmonaires qu'un logement miteux n'a fait qu'aggraver. Avec lui s'envole tout espoir de mener à terme des études d'arts appliqués commencées, deux ans plus tôt, à la faveur d'une bourse. Il devient plongeur, puis coursier dans un studio d'animation, avant de partir sous les drapeaux. De son service militaire effectué dans la Royal Air Force de 1954 à 1956, où il développe à la chaîne des clichés aériens, le jeune homme revient avec un boîtier chinois sur un marché d'Aden au Yémen.

McCullin l'ignore, mais c'est un Rolleicord semblable à celui qu'ont manipulé d'illustres photographes comme Brassai ou Bill Brandt, dans les années 30. Sans le savoir, il tient là

• *The Guv'nors, Finsbury Park, Londres, 1958.*



• *Turkish woman mourning the death of her husband (femme turque pleurant la mort de son mari), Chypre 1964, durant la guerre civile.*



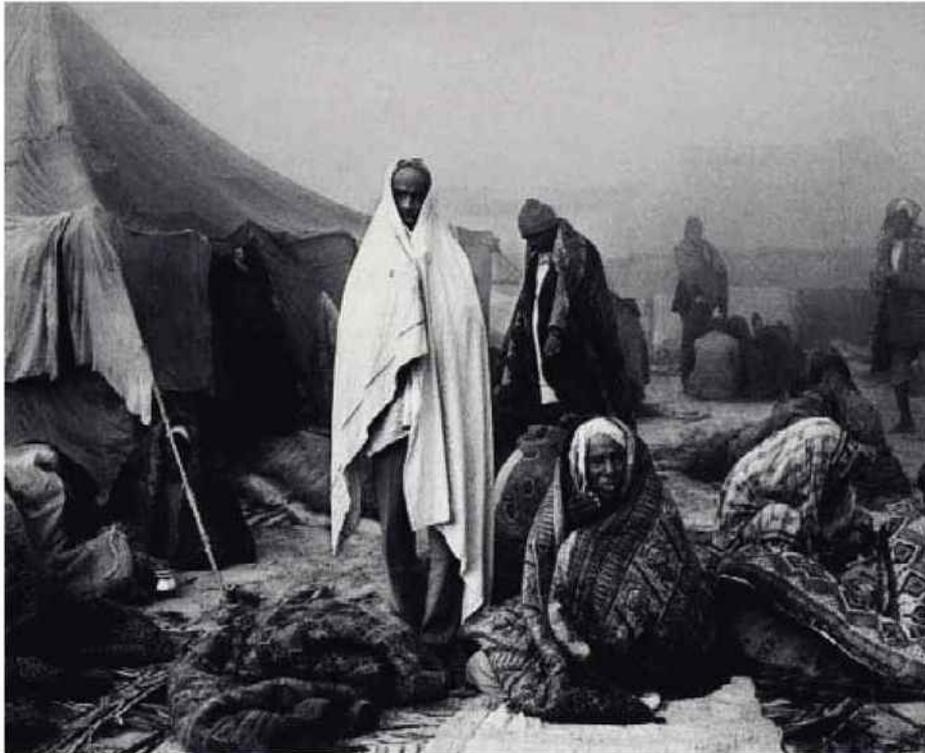
• *Bradford, Great Britain, 1978.*

• *US soldiers tormenting a civilian in the old city of Hue, 1968, offensive du Têt pendant la guerre du Vietnam.*

son sésame pour une nouvelle vie. Le cliché de ses copains du gang des *Guv'nors* (les Patrons en français), prise dans une maison carbonisée de leur quartier, est acheté et publié par *l'Observer* en 1959. Un policier a été abattu par une bande dans ce secteur miné par la délinquance. L'Angleterre découvre, effarée, l'existence de cette génération perdue. Don McCullin en fixant sur la pellicule son entourage proche, la lui donne à voir. De la photographie « on peut dire que c'est plutôt elle qui m'a trouvée », glisse l'octogénaire, dont le sourire en coin s'élargissant en éclaire soudain le visage ombreux. À partir de là tout s'enchaîne. Onze ans plus tard, il a déjà parcouru pas moins de 70 pays – 120 dans toute sa carrière –, principalement pour *l'Observer* ou le *Sunday Times Magazine*, et remporte trois World Press Photo.

Les yeux bleus solidement plantés dans ceux de son interlocuteur, Don McCullin tend un fil invisible avec lui et ne le rompt pas. Même

Early Morning
at the Kumbh Mela,
1989, Allahabad, Inde.
La Kumbh Mela est
un très important
pèlerinage hindou.



chose pour la photographie. «Il a l'art de s'approcher au plus près, sans être invasif. La prise de vue se fait à hauteur des yeux de ses sujets, qui le regardent en retour. Ils ne sont pas volés et c'est une constante dans son travail», analyse Robert Pledge, président de Contact Press Images, son agent depuis 1995 et ami depuis bien plus. Il recherche l'assentiment de celui qu'il va fixer sur la bobine. Ce que John le Carré, célèbre auteur de romans d'espionnage, nomme «l'instant du oui» dans *Au cœur des ténèbres*, le livre de Don McCullin qu'il a préfacé en 1980, scellant par là leur amitié.

La grande histoire et son histoire personnelle ont jeté le photographe dans les brasiers du monde. Physique de boxeur et carrure de rugbyman, on l'imagine bien se frotter

au terrain, jusqu'au plus hostile. Il est, à n'en pas douter, un survivant, tant le tribut payé par la profession fut lourd. Rien qu'au Vietnam, 135 journalistes ont trouvé la mort en couvrant une guerre dans laquelle l'armée américaine s'est engluée de 1965 à 1972. Sans parler du paroxysme de l'horreur atteint au Cambodge où la trace du photographe français Gilles Caron, concurrent professionnel mais ami cher, s'est perdue à jamais. Les balles et éclats de mortiers ont sifflé à ses oreilles; en Ouganda, il a frôlé l'exécution dans les geôles d'Idi Amin Dada, vécu des décollages catastrophes; n'a dû son salut qu'à son Nikon qui a dévié une balle de sa poitrine.

Cette noirceur irrigue son travail, jusque dans ses plus récents travaux consacrés aux paysages du Somerset, où il vit depuis 1986. Photographiés

exclusivement en hiver, sous des ciels lourds que Don McCullin qualifie de «wagnériens», ses paysages sont tout aussi saisissants que ses scènes de guerre. Chargés d'une intensité dramatique, ils portent indéniablement les marques de ses expériences. Fait rare dans la profession, Don McCullin procède au tirage de ses propres photographies, détenant le secret de son charbonneux évocateur. Dans les ténèbres de sa chambre noire qu'il dit «apaisantes», parmi ses quelque 5 000 tirages et 60 000 négatifs, il passe encore jusqu'à cinq heures par jour à les révéler sur le papier. Retrouvant dans l'odeur d'humidité qui sature l'air celle qui imprégnait ses narines dans l'abri anti-aérien de son enfance. Sa madeleine à lui. Alors quand ce père de cinq enfants, droit sans l'ombre d'une

courbure, délivre calmement, de sa voix rauque, son incroyable histoire, on n'est pas tenté d'abuser de la courtoisie et de la patience qu'il témoigne. Revenu de tout, Don n'a pas de temps à perdre. Ayant atteint l'âge et le temps de la célébration, il ne cache pas son embarras. Sujet de son acrimonie actuelle: le projet de film basé sur sa vie, avec Tom Hardy dans le premier rôle. «Hollywood ne pourra jamais montrer ce que mes yeux ont vu. Ils vont mettre du mythe là où il n'y a que sang, pleurs et destruction. Je trouve ça stupide et embarrassant d'en faire un divertissement.» Autodidacte, Don McCullin s'est nourri et ouvert aux idées au contact du journalisme. Lui que son environnement et ses fréquentations de jeunesse auraient sans doute mené, tôt ou tard, à la prison a appris

à défendre son point de vue autrement qu'avec ses poings. Ses photos sont ses uppercuts. Ironie de l'histoire, le vieux lion à la crinière argentée qui n'a eu de cesse de dénoncer, y compris la misère sociale de son propre pays, a été anobli. La reine Elizabeth II l'a élevé au rang de chevalier pour «service rendu à la photographie». Si ce n'est le «sir» devant son nom, Don McCullin affirme dans un grand éclat de rire : «ça ne me changera pas!» Éternel indigné, il se méfie des honneurs: «J'ai perdu mon temps durant les soixante dernières années. Mes photos ne sont parvenues à stopper aucune guerre», regrette-t-il froidement. Des paroles que Jean-François Leroy, le directeur du festival de photo-journalisme Visa pour l'image de Perpignan, peine à entendre. Le cliché du jeune marine au Vietnam, dont

le regard perdu traduit l'état de choc, reste pour lui une référence absolue de la pratique du photo-journalisme, dont les générations passées et à venir ont bien besoin. «En une image. Don McCullin a tout dit de la connerie de la guerre», conclut-il. Le festival l'a honoré en 2013 avec un Visa d'Or d'honneur et une large rétrospective intitulée «La Paix impossible». On ne se refait pas. ●
Exposition «Looking East», galerie Folia, 13, rue de l'abbaye, 75006 Paris, jusqu'au 27 mai. www.galerie-fofia.fr. Le mois de la photo du Grand Paris 2017 : 96 expositions, 32 communes. Tout le mois d'avril. www.moisdelaphotodugrandparis.com

Plus d'infos sur www.leseschos.fr/vis



◀ Brean, Somerset,
Great Britain
(sans date).

LE QUOTIDIEN DE L'ART

Présentation de l'ouvrage «L'Univers sans l'homme» de Thomas Schlessler

Ce soir, JEUDI 13 AVRIL À 19H
www.fondation-entreprise-ricard.com

FONDATION
D'ENTREPRISE
RICARD

JEUDI 13 AVRIL 2017 NUMÉRO 1270



ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS HÉBEL, DIRECTEUR ARTISTIQUE DU MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS
PHOTOGRAPHIE ▶ [page 04](#)

LA BIENNALE DU WHITNEY PLUS ENGAGÉE QUE JAMAIS
NEW YORK ▶ [page 06](#)



LA CULTURE S'ENGAGE AVEC LE PALAIS DE TOKYO ET LE QUOTIDIEN DE L'ART
UNE PENSÉE POUR LA CULTURE
▶ [page 09](#)



ART CONTEMPORAIN

LE SALON DE MONTROUGE 2017
SE PRÉPARE
P.3

FRANÇOIS HÉBEL, directeur artistique
du Mois de la Photo du Grand Paris

Le Mois de la Photo change d'aire

Déplacé au printemps, le Mois de la Photo est devenu le Mois de la Photo du Grand Paris. Avec 96 expositions dont 50 % sont présentées à Paris et 50 % disséminées sur toute la métropole, de Saint-Denis aux Lilas, de Nanterre à Créteil, c'est un véritable rééquilibrage qui s'établit entre la capitale et ses proches banlieues. Nommé directeur artistique de cette édition 2017, François Hébel livre les clefs de cette manifestation à grande échelle présentée comme une opération de « démocratie culturelle ». *_Propos recueillis par Natacha Wolinski*

Natacha Wolinski Comment est née l'idée de transformer le Mois de la Photo en un Mois de la Photo du Grand Paris ?

François Hébel En 1980, lorsque le Mois de la photo a été créé, aucune institution parisienne ne présentait de la photographie de façon permanente. Aujourd'hui, il y a la Maison européenne de la photographie, le Jeu de Paume, le BAL, la galerie de photographies du Centre Pompidou... Il fallait donc donner un nouveau sens à cette manifestation. C'est pourquoi, lorsque Jean-Luc Monterosso m'a confié la direction artistique de l'édition 2017, je lui ai proposé de l'étendre à toute la métropole, à ce Grand Paris qui constitue un territoire encore abstrait pour la plupart des gens. Or, pour moi, le Grand Paris est une réalité, celle de la ghettoïsation puisque toute la culture considérée comme « importante » est concentrée dans la capitale, et que les initiatives de la métropole sont peu mises en valeur.

Cette initiative n'est donc pas née d'une volonté politique que l'on vous aurait suggérée ?

Non, pas du tout. Mais lorsque j'ai lancé cette proposition, s'est posée aussitôt la question des subventions puisqu'elles proviennent essentiellement de la Mairie de Paris. Nous ne pouvions pas opérer cette mue sans l'accord d'Anne Hidalgo et de Bruno Julliard qui, je dois le dire, se sont montrés très enthousiastes. Les financements sont restés les mêmes — 250 000 euros, plus 20 000 euros de la Région auxquels s'ajoutent 50 000 euros donnés par le ministère de la Culture à titre d'« opération spéciale ».

Comment avez-vous fait la sélection des expositions ?

La seule chose que j'ai spécifiée à tous les intervenants, c'est que le Grand Paris n'était pas un thème et que je n'attendais pas de propositions en nombre sur le désespoir de la banlieue ! J'ai conçu la manifestation comme un festival, avec une grande diversité de propositions, avec des auteurs morts ou vivants, des photographes d'une grande notoriété et d'autres moins, des projets conçus sur des années et d'autres en cours de réalisation.

96 expositions réparties sur 31 communes, ce n'est à la portée d'aucun festivalier, même le plus motivé...



Exposition « "En avion au-dessus de..." Dialogues entre Mathieu Pernot et le fonds Lapie ». Entreprise Lapie, Avion dans les environs de Carcassonne (Aude). Avec l'aimable autorisation des Archives Nationales de Paris.

LA SEULE
CHOSE QUE
J'AI SPÉCIFIÉE
À TOUS LES
INTERVENANTS,
C'EST QUE LE
GRAND PARIS
N'ÉTAIT PAS UN
THÈME ET QUE
JE N'ATTENDAIS
PAS DE
PROPOSITIONS
EN NOMBRE SUR
LE DÉSESPOIR DE
LA BANLIEUE

LE MOIS
DE LA PHOTO
CHANGE D'AIRE

SUIVE DE LA PAGE 04

C'est à peu près le même nombre qu'avant mais sur un territoire beaucoup plus vaste, en effet. J'ai donc eu l'idée d'organiser trois « Week-Ends Intenses » répartis suivant trois parcours géographiques : une zone nord-est, une zone sud-ouest, et un parcours en diagonale. Lors de ces week-ends, des bus transversaux passeront toutes les demi-heures à des points relais, de façon à mener les visiteurs d'un groupe d'expos à un autre groupe d'expos.



Jean-Gabriel Lopez,
Héliographie #130.
Copyright Jean-Gabriel
Lopez, avec l'aimable
autorisation
de la Galerie Sit Down.

Cette ouverture au-delà de la barrière du périurbain procède-t-elle d'un désir de rendre le festival moins « parisien », et plus démocratique ?

Il y a deux millions de Parisiens intra-muros, et neuf millions de Franciliens répartis sur toute la métropole. C'est à eux que je m'adresse. Une nouvelle notion de « grands Parisiens » doit se mettre en place et si on ne le fait pas par le biais de la culture, cela ne se fera jamais. Mon ambition est de créer le premier événement culturel à l'échelle du Grand Paris. Je précise au passage que plus de 80 % des expositions sont gratuites.

Au-delà des expositions, est-ce une façon pour les métropolitains de découvrir de nouveaux territoires ?

En effet, la métropole est un territoire en pleine mue, qui offre de multiples trésors architecturaux. Je pense aux Sheds de Pantin, une ancienne filature constituée de bâtiments en brique où Florence Levillain présente un travail sur les bains publics ; au Centre des Archives

nationales conçu par l'architecte Massimiliano Fuksas à Pierrefitte-sur-Seine où a lieu l'exposition de Mathieu Pernot sur les photographies aériennes de la firme Lapie ; au Bastion de l'Orangerie des jardins de l'Observatoire de Meudon où Jean-Gabriel Lopez montre ses très belles héliographies ; au nouvel Espace Richaud à Versailles, une chapelle située en face de la gare, récemment rénovée, où l'on peut découvrir les photos de mode que Robert Doisneau a réalisées pour le magazine *Vogue*.

Vous êtes, par ailleurs, conseiller de la Fondation Henri Cartier-Bresson sur son projet de déménagement. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce projet ?

Je m'occupe de suivre le chantier mais aussi, de façon plus générale, de penser, avec la directrice, Agnès Sire, et le président du conseil d'administration, Kristen Van Riel, quels seront les axes de la fondation dans les dix ans à venir. Quel sera l'acte 2 de ce nouveau lieu qui sera situé au 79 rue des archives, dans le Marais à Paris, et qui bénéficiera de 800 m², soit une surface double de celle actuelle.

La Maison européenne de la photographie changera en 2018 de directeur. Serez-vous candidat au poste ?

Je le serai éventuellement. J'attends l'appel à candidature pour voir si les conditions restent celles que connaît son directeur actuel, Jean-Luc Monterosso, du point de vue de l'autonomie et du point de vue du budget, ou bien si ces conditions vont changer.

MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS, avril 2017,

week-end intense Sud-Ouest les 22-23 avril ; week-end intense diagonale les 29-30 avril,

<http://moisdelaphotodugrandparis.com>

Catalogue, sous la direction de François Hébel, éd. Actes sud, 552 pages, 42 euros



IL Y A DEUX
MILLIONS DE
PARISIENS
INTRAMUROS,
ET NEUF
MILLIONS DE
FRANCILIENS
RÉPARTIS SUR
TOUTE LA
MÉTROPOLE.
C'EST À
EUX QUE JE
M'ADRESSE



Télérama | Sortir

LE MOIS DE LA PHOTO
RENAÎT AU PRINTEMPS

12 AVRIL — 18 AVRIL 2017

En couverture

Le Mois de la photo se déroule désormais au printemps et expose dans le Grand Paris. Pas de parti pris : les quatre-vingt-dix expositions du cru 2017 explorent tous les champs de la photographie. Nous en avons retenu sept hors Paris, preuve du dynamisme des centres d'art, galeries et lieux patrimoniaux. Ils témoignent de l'inquiétude du monde : des points de vue engagés, parfois pessimistes, souvent poétiques. Autant de façons originales d'en faire la chronique. — Frédérique Chapuis

UN MONDE DE CONTRASTES



A. W/TENDANCE FLOUE | JÜRGEN NEFZIGER, COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE FRANÇOISE PAVIOT | ALEXIS CORDESSE

Adrien, 25 ans, habitant du Blanc-Mesnil, par Alain Willaume, 2014.



«CONTRE NATURE», DE JÜRGEN NEFZGER

Le titre de l'expo propose une vision pour le moins désenchantée de la ville et de la campagne européennes ravagées par la crise économique. Des arbres malingres se dressent dans des paysages secs où la ruine n'est jamais loin. Les lieux abandonnés par les humains et la pâleur du ciel, qui ne découpe aucune ombre sur le sol, campent un monde irréel. Sur les routes espagnoles ou grecques, même les panneaux publicitaires sont vierges. Alors que les herbes envahissent les projets immobiliers espagnols (Villaflora, Vall

Fosca, Fortuna, etc.) restés en plan. Le territoire ainsi décrit révèle une nature exsangue que des impératifs économiques ont soudainement vidée d'habitants, d'animaux et même de soleil. Les photos sont toutes en nuances de gris et, si, au premier étage de la belle Maison d'art Bernard Anthonioz, la couleur surgit, c'est pour fixer un tas d'ordures, coloré certes, mais dégoûtant. | Jusqu'au 30 avr. | Du lun. au ven. (sf mar.), 13h-18h, sam., dim., 12h-18h | Maison Bernard Anthonioz, 16, rue Charles-VII, 94 Nogent-sur-Marne | Entrée Libre.



«QUATRE-VINGT-TREIZE PLUS QUE JAMAIS», DE BERTRAND MEUNIER ET ALAIN WILLAUME

Alain Willaume et Bertrand Meunier, du collectif Tendrance floue, ont parcouru à pied le département de Seine-Saint-Denis. Ils ont sauté une cinquantaine de fois dans un RER et en sont descendus au hasard, pour se perdre. De ces balades, Bertrand a rapporté les clichés en noir et blanc et Alain ceux en couleurs. Tout, dans ce lot d'images aux tonalités sobres, est extraordinaire... de réalisme. Comme si, loin du fracas de l'actualité et des lieux communs attribués à la banlieue, les paysages du Blanc-Mesnil, de Drancy, du Bourget, de Pierrefitte infusaient dans la lumière cendrée d'un quotidien ordinaire. Le défi, avouent les photographes, était d'éviter la stigmatisation

comme l'angélisme. Cet ensemble compose autant de minifictions reconfortantes et généreuses des cités en bordure de la capitale. Elles sont présentées en petits formats, soit sagement encadrées, soit précieusement cerclées d'un fil d'or par Alain Willaume, ou encore montrées en diptyque de 60 x 90 cm. Dans l'exposition, la touche humaine est apportée par les élèves du lycée Germaine-Tillion du Bourget qui, par leurs portraits et leurs paysages, ont su capter l'atmosphère de leur ville. | Jusqu'au 2 juin | Du lun. au ven., 9h-12h, 13h30-18h; sam., 10h-13h, 14h-17h; fermé sam. 15 avril | Centre culturel André-Malraux, 10, av. Francis de Pressensé, 93 Le Bourget | Entrée libre.

«OLYMPE», D'ALEXIS CORDESSE

Un feuillage joufflu tendu vers le ciel, l'inclinaison ou encore le gros plan de l'oreille d'un gamin... On ne sait pourquoi, certaines photos, banales, sont plus puissantes que d'autres. A l'image de celles réalisées en Grèce par Alexis Cordesse, lors de son ascension de la montagne appelée le domaine des Dieux. « Ce projet, explique l'auteur, était une réponse à la violence du monde et l'expression d'un désir de l'habiter poétiquement,

quelques mois après les attentats en France. Ce besoin de poésie est un parti pris politique, c'est ce que l'on veut donner à voir, à penser, à imaginer dans ces temps troublés. L'expo se conclut avec ces vers de Mahmoud Darwich, tirés de son recueil *État de siège*: "Ici, sur les pentes des collines, face au couchant / Et à la béance du temps / Près des vergers à l'ombre coupée / Tels les prisonniers / Tels les chômeurs / Nous cultivons l'espoir." » Le photographe présente également une longue bande d'images extraites de ses précédents travaux documentaires sur la Palestine, le Rwanda, les licenciés de l'usine LU... | Jusqu'au 21 mai | Du mer. au ven., 12h-18h; sam. et dim., 14h-18h | Maison des arts de Malakoff, 105, av. du 12-février-1934, 92 Malakoff | Entrée libre.



En couverture

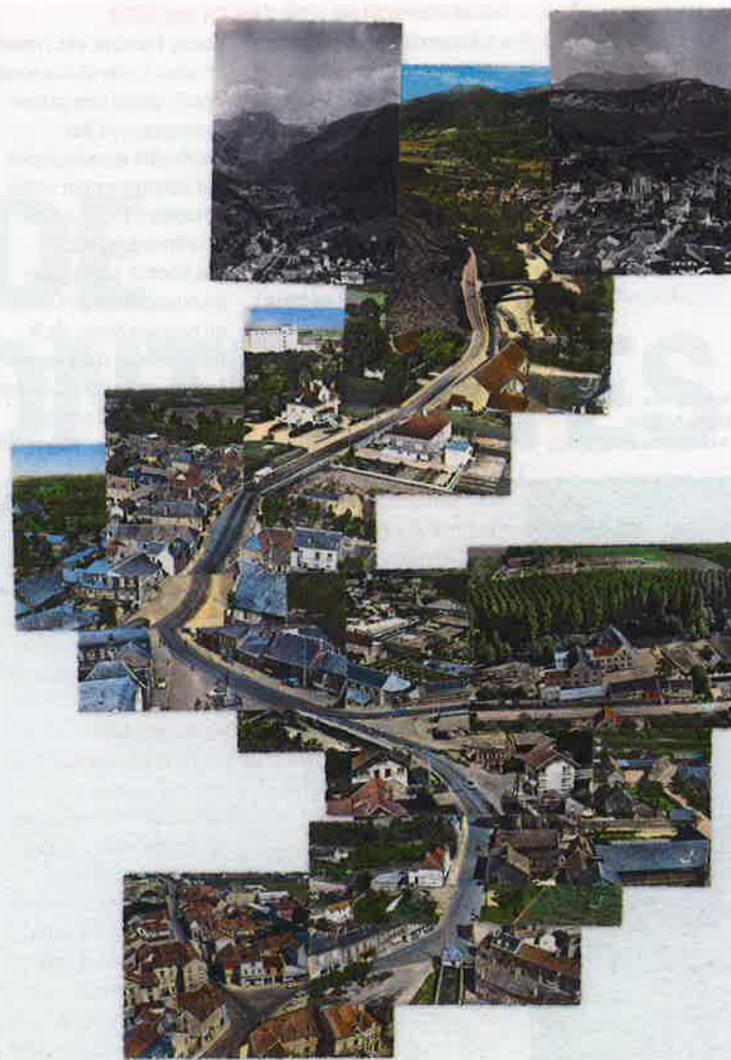
«EUROPEAN PUZZLE», DE JEAN-CHRISTOPHE BÉCHET

Voici vingt ans que Jean-Christophe Béchet parcourt l'Europe. Sur ses images en noir et blanc ou en couleurs, on la découvre multiple, riche, variée. Entre la culture méditerranéenne et le luthéranisme du Nord, de quelle Europe parle-t-on, aujourd'hui? Avec *European Puzzle*, durant toutes ces années, le photographe a peaufiné sa vision du continent, guettant le fameux «instant décisif» ou la magie d'un décor urbain. Différents dispositifs ont été imaginés pour révéler l'évolution et l'histoire de territoires. Jean-Christophe Béchet, qui a toujours privilégié le livre,

laisse à disposition du public les seize publications fruites de ses voyages. Sur les murs, l'encadrement classique présente les images prises en Italie ou dans l'Europe du Nord, alors que l'énergie des jeunes pays de l'Est s'offre sous une forme d'accrochage plus libre, plus désordonnée. Autant de propositions pour recomposer le puzzle d'un regard.

Jusqu'au 23 avr. | Du mer. au ven., 13h30-18h30; sam. et dim., 13h30-19h

Maison de la photographie Robert-Doisneau, 1, rue de la Division-du-général-Leclerc, 94 Gentilly | Entrée libre.



«DORICA CASTRA», DE MATHIEU PERNOT

L'impressionnant puzzle de six mètres de long sur deux de haut, conçu par Mathieu Pernot, s'inspire de la forme du *dorica castra* (principe poétique qui reprend le dernier son du mot précédent: «trois petits chats, chapeau de paille, paillason...»). Il a trouvé sa place dans le nouveau bâtiment des Archives nationales de Pierrefitte-sur-Seine. Pour le réaliser, le photographe a pioché dans la collection de cartes postales

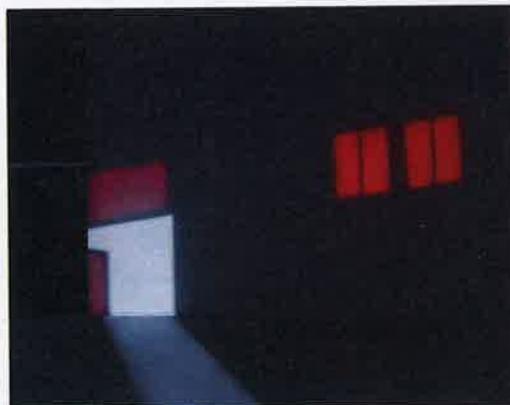
aériennes de la société Lapie. Il a visuellement associé quatre cents de ces «*photographies voyageuses*» – comme il les appelle – aux tons vieillot, pour créer cet assemblage d'images de la France vue d'en haut, dans les années 50-60. Les HLM côtoient les châteaux; les jardins, les campings; les ponts, les usines... Tel un jeu d'enfant, joyeux à contempler, où les collages successifs des massifs montagneux de notre pays

forment la crête de l'œuvre, alors que les cartes postales de lacs, de la Méditerranée et de l'Océan redessinent le littoral et qu'au centre se retrouvent collés-serrés les voies de chemin de fer, les ponts, les maisons... le tout créant une vision imaginaire et poétique de notre pays. | Jusqu'au 19 sept. | Du lun. au sam., 9h-16h45 | Archives nationales, site de Pierrefitte-sur-Seine, 59, rue Guynemer, 93 Pierrefitte | Entrée libre.



« Mois de la photo
du Grand Paris »

Programme complet sur
moisdelaphotodugrand
paris.com.



« SOIXANTEDIXSEPT EXPERIMENT »

Pendant le Mois de la photo, le Centre Pompidou, créé en 1977, fête ses 40 ans dans le 77, au Centre photographique d'Ile-de-France. A cette occasion, sont réunies des photos et des vidéos appartenant à la collection du musée parisien, choisies d'une part parce qu'elles sont l'œuvre de femmes, et d'autre part parce qu'elles ont été soit réalisées en 1977, soit achetées en 1977, ou encore parce que

l'artiste est née en 1977. Hormis ce jeu fantaisiste, se dégage de l'ensemble la liberté d'une époque qui a bouleversé les codes de l'art contemporain et vu émerger le mouvement féministe et l'art performatif. A côté d'une programmation vidéo, Marina Gadonneix et Aurélie Pétreil (entre autres) présentent des installations et une série de photographies où elles interrogent le processus créatif. « Images jachères »,

d'Aurélie Pétreil, invite le spectateur à goûter l'ambiance de l'atelier: des épreuves photographiques sagement rangées dans des boîtes sont consultables à loisir. Cette réflexion un tantinet conceptuelle demande de prendre son temps, quitte à la poursuivre dans le parc culturel de Rentilly, qui présente également une exposition collective pour l'anniversaire du Centre Pompidou.

| Jusqu'au 16 juil. | Du mer. au ven., 13h-18h; sam. et dim., 14h-18h | Centre photographique d'Ile-de-France, 107, av. de la République, 77 Pontault-Combault | « SoixanteDixSept Hôtel du Pavot » | Jusqu'au 16 juil. | Mer. et sam., 14h30-17h30; dim. 10h30-13h, 14h30-17h30 | Parc culturel de Rentilly, domaine de Rentilly, 1, rue de l'Etang, 77 Bussy-Saint-Georges | Entrée libre.

« PAYSAGE(S), L'ÉTRANGE FAMILIER »,
DE VÉRONIQUE ELLENA

La belle demeure de Chateaubriand au milieu de son parc de la Vallée-aux-Loups, accueille les paysages de Véronique Ellena, dans un nouvel espace dévolu aux œuvres contemporaines. Un bord de falaise, un vieil arbre menacé par l'orage, mais aussi le jardin de l'écrivain sont autant de scènes qui, resserrées dans le cadre de la chambre photographique, dégagent une douce mélancolie. Parfois, le paysage, baigné d'une lumière d'un rose-orangé, cède au surnaturel.

pendant de sa poésie pour ne devenir qu'un simple motif. Afin de renforcer l'ambiance singulière de chacune de ses images, Véronique Ellena opte pour différents formats et styles d'encadrements. Certaines d'entre elles seront même, en douce, accrochées aux murs de l'appartement de Chateaubriand.

| Jusqu'au 21 juil. | Du mar. au dim., 10h-12h, 13h-18h30 | Maison de Chateaubriand, 87, rue de Chateaubriand, 92 Châtenay-Malabry | 2,50-6,50 €.



VENREDI 7 AVRIL 2017
73^e ANNÉE - N° 22467
2,50 € - FRANCE MÉTROPOLITAINE
WWW.LEMONDE.FR
FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY
DIRECTEUR : JÉRÔME FENOGLIO

Le Monde

PRIX « LE MONDE » SMART CITIES
SUPPLÉMENT

Attaque chimique en Syrie : les Etats-Unis s'en prennent à Moscou

- ▶ Après le bombardement présumé à l'arme chimique de Khan Cheikhoun, l'administration Trump a durci le ton contre le Kremlin
- ▶ Le secrétaire d'Etat, Rex Tillerson, souligne « la responsabilité morale » de Moscou et Téhéran
- ▶ L'ambassadrice américaine auprès des Nations unies a aussi évoqué la possibilité d'une action unilatérale américaine en Syrie

PAGES 2-3

MÉDITORIAL

DONALD TRUMP DÉCOUVRE LE RÉEL

PAGE 20



Nikki Haley, ambassadrice américaine à l'ONU, avec les preuves du massacre de Syriens au Conseil de sécurité, le 5 avril. B. MATTHEWS/AP

L'irrésistible ascension de Airbnb en France

Le nombre d'annonces et de voyageurs transitant par le site a quasiment doublé en un an, malgré la baisse du tourisme

Accusé de concurrence déloyale par les hôteliers, pointé du doigt par de nombreuses villes qui déplorent une pénurie de logements, Airbnb poursuit sa progression en France. En 2016, 8,3 millions de voyageurs ont loué un logement sur le site, contre

4,7 millions un an avant. Ils ont opéré leur choix parmi 400 000 annonces, deux fois plus que l'année précédente, selon des chiffres publiés par le site le 6 avril. Pourtant, en 2016, la France a perdu plus de 2 millions de touristes étrangers, notamment en raison de la menace terroriste.

Si Paris reste le premier marché d'Airbnb, devant New York et Londres, la montée en puissance de la plate-forme de location dans l'Hexagone s'explique d'abord par l'appétence des Français pour les week-ends prolongés (59% des clients d'Airbnb sont français) et par sa diffusion

à l'ensemble du territoire, des zones périurbaines jusque dans les campagnes et à la montagne. Aujourd'hui, les annonces d'hébergement se répartissent sur 19 000 communes, dont 70% de moins de 2 000 habitants.

CAHIER ÉCO - PAGE 1

Le retour du service militaire, enjeu de la campagne

Vingt et un ans après la suppression du service militaire par Jacques Chirac, l'hypothèse du retour d'une forme de conscription n'a jamais été aussi forte. Trois des principaux candidats - Mélenchon,

Macron et Le Pen - sont en effet sur cette ligne. Si leurs projets diffèrent, ils invoquent tous la nécessité de recréer « une école de la citoyenneté ». Alors que la défense a largement démantelé les infrastructures qui lui étaient

consacrés, le retour du service militaire serait coûteux. Quant à l'armée, elle n'entend plus « assumer de fonction d'encadrement et de réinsertion sociale », souligne un rapport à paraître sur le sujet.

PAGE 10

LE REGARD DE PLANTU



Europe La Bulgarie condamnée pour sa qualité de l'air

PAGE 6

Etats-Unis La Fed va réduire ses soutiens à l'économie

CAHIER ÉCO - PAGE 5

Diplomatie Le programme des cinq principaux candidats

PAGE 18

Tribune L'historien Jacques Julliard appelle la CFDT à « lancer une refondation syndicale »

PAGE 19

Le nouveau roman de Jean-Christophe Rufin
Rufin
Le tour du monde du roi Zibeline
Gallimard

LE MONDE DES LIVRES



▶ « Elève », le répertoire existentiel de Bruno Bayen
▶ Avec « Chronique d'une fin de règne », Patrick Rambaud clôt le quinquennat de François Hollande

PRÉSIDENTIELLE LE POUVOIR SELON MACRON

Le candidat d'En marche ! a une idée précise de la façon dont il entend présider s'il est élu. « Il veut revenir à l'esprit et à la lettre de la V^e », dit son entourage.

Au programme : un gouvernement resserré, un Parlement amaigri qui contrôle l'exécutif plus qu'il ne légifère, des collectivités locales sous surveillance, des syndicats renvoyés dans les entreprises

PAGE 7

Le Mois de la photo passe le périphérique

DEPUIS SA CRÉATION EN 1980, le Mois de la photo est un succès public. Mais dans une capitale désormais riche en lieux ouverts à la photographie toute l'année, son offre regroupant des expositions très inégales devenait illisible. Confiée à François Hébel, ancien directeur des Rencontres d'Arles, la manifestation a voulu se renouveler. Programmée ce mois d'avril, elle s'aventure au-delà du périphérique, dans le « Grand Paris », entité abstraite et encore nébuleuse « où vit 18 % de la population française », souligne François Hébel.

Les lieux des expositions proposées ne correspondent pas aux frontières administratives. « C'est surtout le Grand Paris des bonnes volontés ! », s'amuse François Hébel, qui a réussi à fédérer 32 communes et 96 expositions. Aux grands lieux parisiens (Centre Pompidou, Jeu de paume) qui présentent des auteurs reconnus (Walker Evans, Erwin Blumenfeld) s'ajoutent des institutions publiques, des lieux associatifs, des galeries installés de Mantes-la-Jolie à Créteil, en passant par Le Bourget ou Neuilly-sur-Seine. Le réseau TRAM, qui regroupe des lieux d'art contemporain en

Ile-de-France, a joué le jeu, en programmant de l'image fixe et en intégrant dans son circuit de navettes (TaxiTram) certains lieux du Mois de la photo.

Trois week-ends festifs

« Cela fait des années que le théâtre emmène les Parisiens en banlieue, explique François Hébel, mais les gens ne font qu'un aller-retour. L'idée, c'est qu'ils visitent un paysage en pleine mue. Mon dada, c'est de faire tomber les barrières mentales, celles des Parisiens qui ne connaissent pas la banlieue, celles des banlieusards qui ne connaissent que leur coin. » De fait, François Hébel a organisé sa manifestation comme un mini-festival.

Trois « week-ends intenses » ponctués de visites et d'événements, en majorité gratuits, inciteront à suivre trois parcours : au nord et à l'est les 8 et 9 avril (Le Bourget, Pantin, Pontault-Combault...); au sud et à l'ouest les 22 et 23 avril (Créteil, Meudon, Versailles...); à Paris et à l'ouest (Nanterre, Neuilly-sur-Seine, Poissy...) les 29 et 30 avril. La question des transports, cruciale pour le Grand Paris, s'est révélée compliquée : faute d'un partenariat avec les

services publics, des cars relieront gratuitement les points du parcours toutes les trente minutes.

Le programme, réparti dans l'épais catalogue entre portraits, paysages et expérimentations, ne répond à aucun thème précis. Mais pourquoi ne pas choisir, ce week-end, l'intelligente installation de Jürgen Nefzger sur les paysages nés de la spéculation immobilière, à la Maison d'art Bernard-Anthonioz de Nogent-sur-Marne? Cette dernière, pour l'occasion, ouvre son jardin qui borde la rivière. Ou aller voir de près l'effervescence culturelle de Pantin, avec les images touchantes des architectures et des usagers des bains publics exposées dans les Sheds, ou les paysages abstraits de Jack Pierson dans l'immense galerie immaculée de Thaddaeus Rhoapac? Et finir à Clichy-Montfermeil (Seine-Saint-Denis), où des images d'une commande publique sur le Grand Paris sont accrochées en plein air, au pied de la tour Utrillo. ■

CLAIRE GUILLOT

Moisdelaphotodugrandparis.com.
Catalogue, Actes Sud, 552 pages, 52 euros.



mercredi 4 avril 2017 LE FIGARO - N° 22 597 - Cahier N° 3 - Ne peut être vendu séparément - www.letfigaro.fr



LE FIGARO et vous

MODE

LE LABEL SUÉDOIS ACNE STUDIOS
CRÉE LA SURPRISE EN RÉINVENTANT
SES JEANS BEST-SELLERS **PAGE 31**



AUTOMOBILE

ESSAI DE LA NOUVELLE SEAT
IBIZA, UNE CITADINE EN MESURE
DE JOUER LES PREMIERS RÔLES
PAGE 32

Jan Brykczynski, *Boiko 75*
2011, exposé à Little
Big Galerie (Paris XVIII^e).

L'émoi de la photo

Le Mois de la photo
se lance à la conquête
du Grand Paris.
Portraits, paysages
urbains, les expositions
se déplacent dans
des lieux inhabituels.

PAGE 28

JAN BRYKCYNSKI/ARTISTBY LITTLEBIGGALLERY

mardi 4 avril 2017 LE FIGARO

28 | L'ÉVÉNEMENT

Objectif Grand Paris

FESTIVAL Le Mois de la photo change de saison et sort de la capitale. Mode d'emploi pour un cru ambitieux où les Parisiens sont vus au sens large.



Bikers «Nomads», Yan Marvan, Paris 1977, exposé square Crété, à Corbeil-Essonnes.

YAN MARVAN

D VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle

Depuis quinze jours, du Marais, traditionnel QG de l'art, aux Archives nationales à Pierrefitte-sur-Seine dans le 93, les expositions du Mois de la photo du Grand Paris commencent à ouvrir. Et à révéler l'énergie de cette nouvelle formule qui entend sortir des limites du périphérique et brasser tous les publics par la culture. Une micro-équipe, un budget serré de 250 000 euros (le même que lorsqu'il se déroulait uniquement dans la capitale) pour une logistique maximale. De l'ambition artistique et géographique ! Une dizaine de bus seront ainsi loués par le Mois de la photo pour faire la navette entre les zones excentrées et les expositions, pendant les trois « week-ends intenses » d'avril où se succéderont rencontres pluridisciplinaires (photographes, urbanistes, écrivains, historiens, experts), débats et parcours guidés. Alors que les Rencontres d'Arles 2017 viennent de dévoiler leur programme en forme de constellations, ce nouvel événement fédérateur, sans thème imposé (il est toujours un peu artificiel dans les festivals et les biennales), propose 96 expositions qui répondent à trois grands axes de la

photographie. Les voici qui traversent Paris, d'Est en Ouest, « pour faire connaissance ».

Des portraits à foison

En attendant de découvrir la rétrospective « Walker Evans », le 26 avril au Centre Pompidou (galerie 2), on aura eu son compte de portraits (« Éli Lotar » au Jeu de Paume, « Erwin Blumenfeld » aux Docks, « Martial Cherrier, Gloria Friedmann, Michel Journiac, Orlan » à la MEP). Vagabonds, inspirés, libres comme l'air, ceux du grand artiste tchèque Josef Koudelka sont déjà accessibles librement à la Galerie de photographies de Beaubourg, jusqu'au 22 mai. Photographe ultrasensible, d'une lucidité rieuse, Thierry Fontaine présentera ses visions de l'humanité aux prises avec ses démons, ses rites et ses jeux, sur les Terrasses de Nanterre, « nouvel espace public exceptionnel ». Mais cela pourra être aussi les « Portraits des grands Parisiens », ces visiteurs qui viendront d'où qu'ils soient, en famille, dans les locaux magnifiques de BETC, le long du canal de l'Ourcq, à Pantin. Trois studios professionnels les attendent, des assistants de différentes écoles « viendront les aider à penser ce qu'est une photo de groupe ». Ils repartiront avec leurs tirages, en laisseront un qui grossira cette exposition collective françai-

se. « À la fin, nous donnerons ce fonds à une bibliothèque publique », explique François Hébel, directeur artistique du Mois de la photo du Grand Paris. « Cette image globale des grands Parisiens en 2017 est déjà intéressante. Si on la répète chaque année, elle sera historique. » Tout se concentre en tricolore autour du visage transgenre de Marie France par Pierre et Gilles à la Maison-Rouge, à la Bastille (« L'Esprit français, contre-cultures 1969-1989 »).

De nouveaux paysages

Du plus pointu, comme les musées parisiens, au plus expérimental, comme le centre d'art La Capsule au Bourget, devraient surgir de nouvelles visions du paysage urbain. Alain Willaume et Bertrand Meunier, deux photographes de Tendence Floue, marchent en Seine-Saint-Denis depuis 2013. Avec « Quatre vingt treize plus que jamais », ils proposent « sans angélisme ni stigmatisation, un récit complexe aux lisières de la poésie sur des terres fantasmées où tant d'enjeux se nouent au plus profond de notre démocratie ». Ambroise Tézenas œuvre « De Paris à Mantes, au fil de la Seine », comme le marcheur Henri Cartier-Bresson le fit déjà, dans les années 1950 (à voir au Musée de l'Hôtel-Dieu à Mantes-la-Jolie). Beaucoup de photographes français dans ce cru 2017, beaucoup d'artistes à mi-carrière, d'où

une tonalité « made in France » qui, au final, est très originale en ces temps de globalisation. Mais cela peut être aussi le road-movie américain de l'artiste Jack Pierson, qui fut un proche de Nan Goldin, dont les « derniers travaux en Floride explorent les courants émotionnels du quotidien, de l'intimité de l'attachement romantique à la vénération distante de l'autre » (« Walking Around » à la galerie Ropac à Pantin). Ce Bostonien, si authentique et habité, a une manière bien à lui d'explorer les paysages les plus connus. À Paris, par exemple, il a foncé au Grand Palais, pas pour Rodin, mais pour voir la collection émirienne de bijoux.

D'autres pratiques

Le photographe allemand Andreas Gursky, qui étudia avec les Becher à Düsseldorf dans la classe où il devint professeur, montrera son travail avec ses dix-huit étudiants au Goethe-Institut à Paris (« Klasse Gursky »). « Footlights » de Guillaume Martial est « un hommage burlesque aux inventeurs de l'image animée et du trucage, situé dans un ancien atelier d'artiste du quartier Montparnasse » (galerie Esther Woerdehoff). Si le plan - dense comme une carte IGN - vous perturbe, le catalogue Actes Sud/MEP est là pour vous rassurer. ■

www.moisdelaphotodugrandparis.com

ZOOM SUR LES INDISPENSABLES



ROBERT DOISNEAU, LES ANNÉES VOGUE

À l'Espace Ricaut, 78, boulevard de la Reine, au cœur de Versailles, Doisneau l'humaniste, proche du PC, se mue en reporter mondain. Il œuvre tendrement pour *Vogue* de 1949 à 1960, à la demande d'Edmonde Charles-Roux. B. B. (*ci-dessus*) y est princesse.



YANN RABANIER

La plus étrange, comme toujours, reste Isabelle Huppert (*ci-dessus*) qui accentue encore son aura inquiétante en détournant une plante verte. Les portraits de Yann Rabanier au Festival de Cannes pour *Télérama* existent hors actualité. Chiara Mastroianni y est aussi irrésistible. Salle Wagram, jusqu'au 30 avril (Paris VIII^e).



WALKER EVANS

Première rétrospective en France de ce photographe américain de légende (1903-1975). Beaubourg réunit, à partir du 26 avril, 300 vintages et documents (« *Truck and Sign* », 1928-1930 *ci-dessus*). À voir pieusement, ses photos de l'Amérique en crise des années 1930, ses projets publiés dans le *Fortune* des années 1940 et 1950, son « style documentaire ».



THIERRY FONTAINE

Né en 1969 à Saint-Pierre (La Réunion), passé par les Arts déco de Strasbourg et la Villa Médicis de Rome, il parle d'histoire, de métissage, de folklore et de colonialisme avec un humour ravageur (ses fraises sont noires!). Les filles du Calvaire, et surtout Christine Ollier, l'ont révélé. À Nanterre jusqu'au 30 juin. *Ci-dessus* : *Mavis*, 2015.

François Hébel : « Faire découvrir de nouveaux territoires »

Jusque-là, le Mois de la photo avait lieu en novembre, sous la direction artistique de trois commissaires. Il se tient désormais au printemps avec un seul directeur artistique, François Hébel, directeur des Rencontres d'Arles jusqu'en 2014. Sa vision, transversale et tonique, emprunte beaucoup à son expérience arlésienne (le dépliant qui fait la cartographie des expos!). Unir tout le Grand Paris par la culture, c'est son nouveau challenge.

LE FIGARO. - Pourquoi basculer le Mois de la photo de l'automne vers le printemps ?

François HÉBEL. - J'ai commencé à travailler dans la photo l'année où le Mois de la photo a été créé par Jean-Luc Monterosso et Henry Chapier, en 1980, à une époque où aucune institution ne s'intéressait à la photographie. Leur pari, à l'époque, était de convaincre les institutions de faire de grandes expositions photo. Ils ont été révolutionnai-

res. Tous les deux sont devenus, depuis, les figures de la Maison européenne de la photographie (MEP). Quelque trente-six ans plus tard, Paris est bien équipée. C'est la ville qui fait rêver le monde entier avec la MEP, le Jeu de Paume, la Fondation Henri Cartier-Bresson, Le Bal, auxquels il faut ajouter les expositions photo régulières de la BnF, d'Orsay et de Beaubourg. Il y a vingt ans, Paris Photo s'est appuyé sur le Mois de la photo en novembre pour se lancer. La foire de Paris Photo est devenue un événement énorme avec tous ses satellites, OffPrint, PhotoFever, etc. D'un désert, on est donc passé à une abondance unique et inégalée. La formule du Mois de la photo se devait de changer. Elle sort d'un calendrier trop plein à l'automne, change de fonction et de format.

Quel a été votre apport personnel ?

J'ai proposé que ce Mois de la photo embrasse le Grand Paris et qu'il propo-

se un vrai lien social. Sur les 96 expositions du programme, la moitié a lieu en dehors des limites de la capitale. De Robert Doisneau à Versailles à François Dorian Saint-Denis. De JR à Clichy-sous-bois à Véronique Ellena à Châteaufort. Du Phnom-Penh de Chantal Stoman à Montreuil au 62^e Salon de Montrouge. De Milton Gendel à Neuilly au MAG/VAL de Vitry-sur-Seine. On passe de 2 millions d'habitants à 9 millions ! C'est une échelle inconnue. Il y a 33 communes qui participent, selon des régimes aussi différents qu'il y a d'expos. À Pantin, par exemple, la galerie Ropac comme la ville de Pantin se sont engagées dans le processus. À Pantin, notre carte, adaptée, cible les expositions sur la commune. Elle est sur tous les panneaux Decaux ! Trump veut bâtir un mur au Mexique. Nous nous essayons d'abattre celui du périphérique ! Je mise sur les découvertes transversales. Le public est partout.

En quoi est-ce différent du théâtre, qui attire depuis longtemps son public à Bobigny ou à Nanterre ?

Ceux qui vont au théâtre restent souvent dans l'enclos du théâtre. Notre proposition a lieu de jour et permet donc de vraiment découvrir tous ces territoires. On a divisé la surface totale en trois quartiers, un Nord-Ouest, un Sud-Ouest et un diagonal, comme à Barcelone ou à Broadway, dans lesquels se succéderont en avril des « week-ends intenses ». Les vernissages classiques ne sont pas ma préoccupation. Ce qui me concerne, c'est le public et sa mobilité. Je ne suis pas commissaire d'expositions, je stimule, je sélectionne et je fédère celles qui existent et ont le mérite d'intriguer, de briller, de révéler. Le niveau de ce cru est beaucoup monté. Seul regret, que les transports publics ne nous aient pas accompagnés dans cette conquête du Grand Paris ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR V. D.

N° 33 mars-avril 2017

fisheye

LE MAGAZINE LIFESTYLE DE LA PHOTOGRAPHIE

Focus
LINDEEN
SILCHAUFFE

Art vidéo
RUDREI
SERIATV

Economie
LES PORS PHOTO
INGLÈRE

Musique
BELLE ÉPOQUE
MONTA

Fishey's all
LE ROYAL PEL
STEPHANE LAVOUE

Portfolio
LE TRAMP BUCIDE
FLORENCE VILLAIN

N° 33 mars-avril 2017 - BEL: 5,20 € - CH: 8,50 CHF - www.fisheymagazine.fr

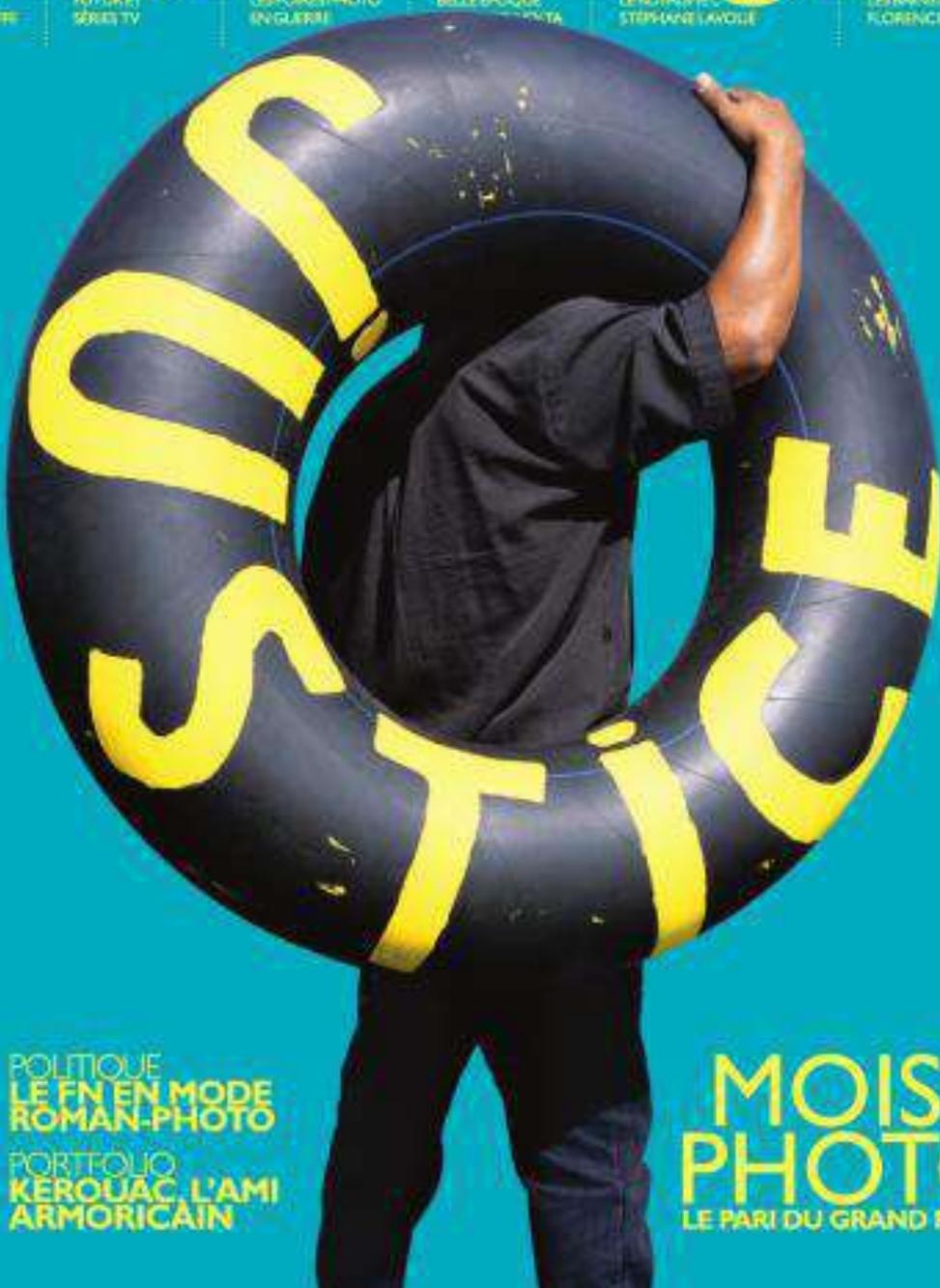
fisheye LE MAGAZINE LIFESTYLE DE LA PHOTOGRAPHIE



POLITIQUE
LE FN EN MODE
ROMAN-PHOTO

PORTFOLIO
KEROUAC, L'AMI
ARMORICAIN

MOIS DE LA
PHOTO
LE PARI DU GRAND PARIS



Édito

UN POINT DE VUE SUR LE MONDE

BENOÎT BAUME, DIRECTEUR DE LA REDACTION

2017 va connaître un record d'expositions photo produites en France.

Une inflation qui diffuse l'image de toute part et en tout lieu. Pendant longtemps, le combat exigeait de mettre en lumière la photographie face aux autres arts et aux autres formes de loisirs culturels. La quête a changé. La tâche consiste désormais à observer, défricher, sélectionner et mettre en perspective les expos qui se multiplient. Alors que des sites Internet, dont certains veulent garder un œil sur la photo, jouent la carte de l'exhaustivité et de la reprise de dossiers de presse, il nous semble évident chez *Fisheye* que notre rôle doit être de vous aider à comprendre, évaluer et choisir dans ce torrent d'images. Un flux fécond, mais qui peut vite vous noyer en mettant tout au même niveau. La hiérarchie existe, et elle est nécessaire. Cette année, le Mois de la photo du Grand Paris vient ajouter 100 expositions au flot sur la seule période d'avril. Les organisateurs ne produisent pas, ils fédèrent, galvanisent, mettent en lumière et tentent une aventure collective. Dans ces arcanes, nous sommes partis en quête de sens pour vous proposer notre lecture, vous aider à faire vos choix et partir dans cette belle aventure qui sera forcément émaillée de surprises. Sommes-nous objectifs? Certainement pas, et c'est cela que nous vous proposons: une vision du monde, un point de vue à travers la photographie. Ce programme du Mois de la photo se révèle d'une grande richesse,

qu'aujourd'hui personne ne peut estimer dans sa globalité, car nul n'a vu les expositions accrochées définitivement. Mais nous en avons suffisamment humé pour vous livrer une belle épiphanie. Dans le lot, nous avons eu la chance de voir la Fisheye Gallery retenue avec l'exposition *Le Royaume* de Stéphane Lavoué. La manquer serait une erreur, mais encore une fois, je ne suis pas du tout impartial, car au-delà du fait qu'il s'agit de la galerie de notre magazine, nous y montrons le travail d'un photographe que j'aime particulièrement et qui aborde le média en auteur entêté avec une esthétique qui n'appartient qu'à lui. D'ailleurs, défendre les photographes, nous le faisons depuis bientôt quatre ans. Dans les pages que vous tenez entre les mains, et sur Internet. Grande nouvelle: nous allons désormais ouvrir notre site à l'anglais avec des articles orientés vers la photographie contemporaine internationale. Dans le même temps, nous vous proposons notre premier livre. Un ouvrage qui rassemble le meilleur de notre curation issu de notre site dans une somme de plus de 150 pages. Un très bel objet que vous pourrez acquérir en ligne ou en librairie contre 20 euros. Ne le cherchez pas en kiosque, il n'y sera pas. Tiré à 3 000 exemplaires, cet ovni va vite devenir un collector. Un objet rare qui vous donnera, on l'espère, autant de bonheur que nous en avons à découvrir les auteurs de demain et à les partager avec vous. ●

LOIN DES EXPOSITIONS MONOGRAPHIQUES TRADITIONNELLES QUI METTENT EN AVANT DES REGARDS D'AUTEURS, L'EXPOSITION LE GRAND PARIS VU DE NOS FENÊTRES PRÉSENTÉE AU MOIS DE LA PHOTO FAIT LA PART BELLE AUX IMAGES RÉALISÉES PAR LES HABITANTS, UNE MANIÈRE DE RENVERSER LES POINTS DE VUE ET LES REPRÉSENTATIONS DU MONDE AU-DELÀ DU PÉRIPHÉRIQUE. — TEXTE : ÉRIC KARSENTY

DOSSIER

Vues de la banlieue

« **Maintenant qu'on nous a mariés, faisons connaissance, déclare Dominique Falcoz.** La Métropole est née, le Grand Paris commence à exister dans les têtes, mais il faut que les représentations bougent, que l'on sorte des clichés dans lesquels on a été depuis très longtemps. » La directrice du Théâtre de la nuit (TDN) connaît bien la question, puisqu'elle a déjà organisé une collecte de photos et de commentaires à Arcueil pour *Ma ville vue de ma fenêtre*, en 2010. Une opération conçue en réaction aux formes d'exclusion et qui a produit 180 images montrées à l'écomusée du Val de Bièvre. Ce premier volet d'un projet plus ambitieux, intitulé *Au-delà du périph'*, l'autre histoire du Grand Paris, se prolonge aujourd'hui avec *Le Grand Paris vu de nos fenêtres*, l'une des expositions du Mois de la photo. Ce recueil de clichés vernaculaires et de commentaires est enrichi par des travaux de scientifiques (urbanistes, architectes, géographes, historiens, sociologues...) et d'artistes. « *Si on veut faire bouger les représentations, les artistes ne sont qu'une partie de la réponse, il y a aussi les habitants...* Le cœur de ce que je fais est d'associer trois types de points de vue : ceux des scientifiques, des artistes et des habitants », précise Dominique Falcoz, qui partage le commissariat de l'exposition avec Frédérique Founès, de l'agence Signatures.

Sortir des clichés

Pour mettre en place le projet à travers les 412 communes, couvrant onze territoires et huit départements, Dominique Falcoz s'est appuyée sur ses réseaux et un ensemble de volontaires en service civique. Tatiana, Paul, Johanna, Bertrand, Anaïs, Elarif, Maud... une poignée de jeunes qui ont arpenté les banlieues durant un an et demi en distribuant des tracts dans les boîtes aux lettres, et surtout en allant au-devant des habitants pour leur expliquer

le projet – *Ouvrez les fenêtres pour sortir des clichés!* – et les inciter à poster des vues de leur fenêtre, accompagnées de leur commentaire. Cette campagne s'est étendue à une vingtaine de lycées où ont été menés des ateliers d'écriture et de sensibilisation à l'urbanisme de proximité ayant permis aux élèves de mettre des mots sur leurs photos. Au total une quinzaine de villes comprenant des établissements classés en ZEP, des lycées traditionnels ou techniques, dans des zones géographiques aussi diverses que Sceaux, Sarcelles, Mantes-la-Jolie... ou Paris. « *La révélation, c'est que dès qu'on n'est plus dans le cadre contraignant de l'école, ils aiment écrire* », déclare Patrick Bard, photographe et écrivain, animateur de ces ateliers qui ont touché au total plus de 350 personnes, si on y ajoute les séances pour adultes et enfants. Un panel de témoignages de 6 à 80 ans qu'on retrouvera dans l'exposition, accompagnée de plusieurs animations, comme la lecture du carnet de bord que le romancier a tenu pour rendre compte de cette traversée inédite des banlieues parisiennes. De cette balade la bande de jeunes en service civique rapporte des « choses vues », avec leurs mots et leurs images, nous donnant à voir autrement l'autre côté du périph. « *Un grand voyage dans la banlieue comme peu de gens ont pu en faire* », ajoute Dominique Falcoz. « *La vue de la fenêtre a quelque chose d'historique, rappelle Patrick Bard, puisque la première photo de Nicéphore Niépce, vers 1826, est une vue de sa fenêtre.* » Une origine à laquelle ne pensent pas forcément les contributeurs ayant posté leurs 2500 images sur le site de l'opération, et dont une sélection sera montrée à la Maison de l'architecture et dans la gare de l'Est, avant de circuler dans les villes partenaires. « *Quand on est dehors, on évolue dans une réalité en 3D, et chez nous aussi. Mais quand on regarde par la fenêtre, ça transforme la*

réalité en 2D », prend conscience un lycéen lors du premier atelier d'écriture, à Sarcelles. La question de la vue de la fenêtre pose aussi la question de savoir « *à qui appartient le paysage* », souligne l'écrivain.

De l'intime au monde extérieur

L'intérêt des images réalisées n'est pas toujours dans leur aspect visuel ou dans une originalité marquante. « *Les participants recherchent la belle image, celle qui se distingue de la banalité du quotidien et du paysage ordinaire. Ils souhaitent valoriser leur environnement, par attachement, par revendication, par investissement si l'on s'en tient aux commentaires qui accompagnent la mise en ligne des images* », analyse Julie Corteville, chef du service Patrimoines et inventaire à la région Île-de-France, qui soutient l'opération. « *Les images produites renouvellent peu les codes esthétiques et visuels très normatifs intégrés par les participants, qui ne représentent qu'une certaine frange de la population* », poursuit la chercheuse. Mais si regarder de sa fenêtre exprime l'intime qui se tourne vers le monde extérieur, il se pourrait bien que ces photos apparemment banales annoncent « *la légitimité des habitants à décider ce qui fera demain le patrimoine dans le Grand Paris. Et si nous considérons que c'est le processus ici qui fait date et sens, davantage que sa production d'images?* » s'interroge Julie Corteville en guise de conclusion. ●

www.vudenosfenetres.fr

À partir du 8 avril 2017,
Maison de l'architecture
en Île-de-France,
148, rue du Faubourg-Saint-Martin
à Paris (75)
Et à la gare de Paris-Est.

DE L'AUTOMOBILE À LA FONDATION CARTIER, AUX MOUVEMENTS SOCIAUX, À LA MAISON ROUGE, EN PASSANT PAR LES ARCHIVES NATIONALES QUI PRENNENT DE LA HAUTEUR AVEC DES VUES D'AVION. PLUSIEURS EXPOSITIONS THÉMATIQUES NOUS RACONTENT NOTRE HISTOIRE PAR LE FILTRE DES PHOTOGRAPHIES QU'ELLE PRODUIT UNE APPROCHE SOCIÉTALE À LAQUELLE SE RATTACHE ÉGALEMENT LA MEP QUI PRÉSENTE UNE EXPOSITION SUR LE CORPS À TRAVERS DES REGARDS D'ARTISTES COMME MICHEL JOURNIAC OU ORLAN, QUI SONT, EUX AUSSI À LEUR MANIÈRE, RÉVÉLATEURS DE LEUR ÉPOQUE. — TEXTE: SOFIA FISCHER

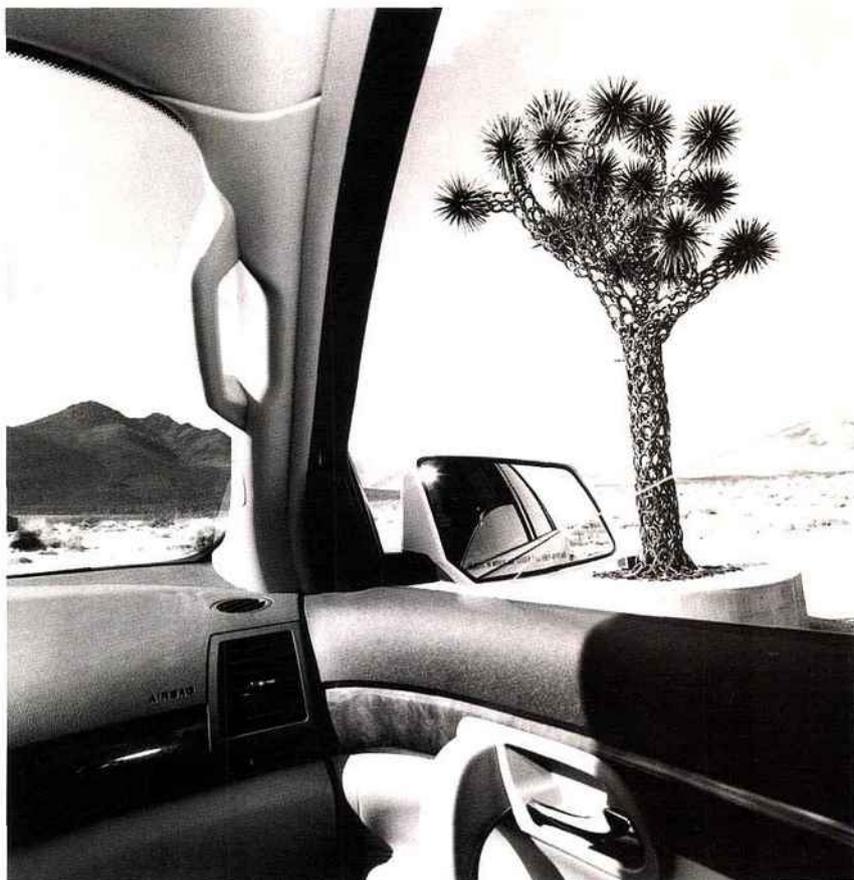
Ces photos qui nous révèlent leur époque

À l'occasion du Mois de la photo, *Fisheye* a retenu quatre expositions thématiques.

Dans ces expériences, le travail de commissaires d'exposition sur un thème, ajouté à la valeur contextuelle de chaque image, finit par dessiner des ensembles dont la signification échappe presque à ceux qui les ont réalisés. Leurs travaux composent des cartographies partielles et subjectives, des points de vue singuliers sur le monde, comme les quatre expositions proposées par les Archives nationales, la Fondation Cartier, la Maison européenne de la photographie et la Maison rouge. Toutes racontent une époque depuis un belvédère : à bord des premiers avions qui sillonnaient le territoire français au début des Trente Glorieuses, depuis le volant d'une voiture au XX^e siècle, à travers le corps fragmenté, ou depuis les marges tapies dans l'ombre contestataire des décennies post-soixante-huitardes.

Obsession pour l'automobile

Notre rétrospective historique commence derrière le volant, à la Fondation Cartier. « La Fondation a été une des premières institutions à prendre l'automobile au sérieux dans le monde de l'art », nous précise au début de l'entretien Leanne Sacramone, commissaire adjointe



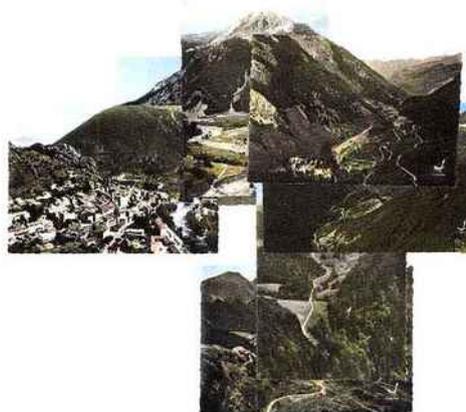


de l'exposition *Autophoto*. À travers cet accrochage, l'établissement met en relation deux inventions de la révolution industrielle – la photographie et l'automobile – qui, même si elles ont cinquante ans d'écart, possèdent de nombreuses affinités : toutes deux ont été sérialisées et rapidement démocratisées. Un point de départ : tous les photographes sélectionnés ont eu une obsession pour l'automobile, qu'ils l'aient prise comme sujet ou qu'ils l'aient utilisée comme outil de travail – à travers des road trips. L'ensemble est massif. Durant plus d'un an, Xavier Barral, Philippe Séclier et Leanne Sacramone ont brassé plus de 10 000 images pour parvenir à une sélection d'environ 500 photographies. Il en résulte un portrait d'une société bouleversée pendant un siècle, à travers l'automobile. Depuis son arrivée comme invention providentielle, avec notamment le travail du couple Sylvie Meunier et Patrick Tourneboeuf – qui ont collecté des photos de familles posant devant leur voiture au début du siècle –, jusqu'aux clichés de Jacqueline Hassink qui photographie les jeunes hôtes dans les salons de l'automobile contemporains, en passant par les décharges de pneus photographiées par Edward Burtynsky, *Autophoto* dresse le parcours de l'automobile et des profondes mutations historiques et sociologiques qui l'ont accompagnée depuis cent ans. « Nous avons des œuvres qui parlent toutes d'un aspect très différent de l'automobile, et donc de la société », explique Leanne Sacramone. Ensemble, elles tissent un récit assez complet. On voit réellement

une évolution entre l'idée initiale qu'il s'agit d'un objet formidable du futur, et un changement de mentalité. Le tout à travers l'œil des photographes. » Pour illustrer ses propos, Leanne évoque l'évolution entre les images de Jacques-Henri Lartigue et celles de Walker Evans au début du siècle de la voiture, comme nouvel engin dans la ville, à celles de Philippe Chancel sur les usines démantelées dans la triste ville de Flint, dans le Michigan. Le tout sans oublier de documenter les profondes mutations du paysage induites par le moteur : apparition des autoroutes, des ponts, des banlieues...

Carte postale imaginaire

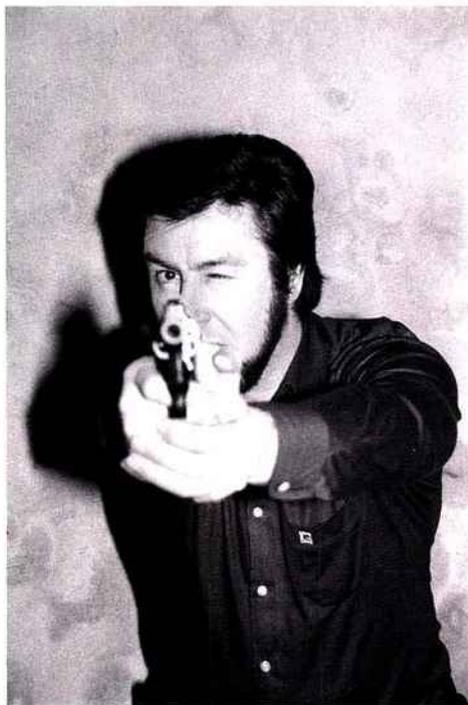
La modification du territoire est une source d'inspiration que l'on retrouve dans le travail du photographe Mathieu Pernot, qui intervient à double titre dans l'exposition *En avion au-dessus de...* aux Archives nationales. Simultanément artiste et commissaire, le photographe a créé une œuvre originale à partir des clichés aériens de la firme Lapie, dont les avions ont sillonné le territoire français des années 1950. Un paysage remodelé par les premières secousses des Trente Glorieuses, dont le photographe-commissaire a décidé de baliser l'histoire depuis le ciel. Le développement rapide de l'aviation légère coïncide, dans l'après-guerre, avec celui de la photographie aérienne à moyenne et basse altitude. Depuis les années 1950 jusqu'au début de la décennie suivante, les avions de l'entreprise Lapie ont engrangé des milliers de clichés destinés à la producteur



PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES
1950-1960 - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES
1960-1970 - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES
1970-1980 - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES
1980-1990 - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES
1990-2000 - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES
2000-2010 - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES
2010-2020 - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES
2020-2030 - CONTACTS PHOTOGRAPHIQUES

de documentation pédagogique, et surtout de cartes postales, accompagnant ainsi l'essor du tourisme de masse. Une montagne d'images qui ont fourni la matière première à Mathieu Pernot. Dans une salle dédiée aux archives, le photographe a assemblé des centaines de cartes postales au sol « *comme un immense puzzle* », explique-t-il d'un ton presque enfantin, enjoué par la mission qui lui avait été confiée. Un « *immense puzzle* » pour constituer une seule image de six mètres sur deux. La carte imaginaire d'une France en mutation, juxtaposant exploitations agricoles traditionnelles, industries anciennes et infrastructures innovantes, sur fond d'urbanisation accélérée.

« *C'est un immense doricca castra* [figure dans laquelle un mot reprend la forme de la fin de celui qui le précède, comme dans la comptine "marabout/bout de ficelle", ndlr] *photographique. J'ai cherché les images qui pourraient dialoguer entre elles, se continuer*, raconte le photographe. *J'ai cherché les voies ferrées, les montagnes, le littoral, tout ce que je pouvais mettre bout à bout. Est apparue alors une sorte d'immense carte postale imaginaire de la France des années 1950, où on retrouve ses cités, ses bords de mer avec les premiers touristes des Trente Glorieuses qui se baignent, ses centrales nucléaires, ses villes nouvelles, ses banlieues qui commencent à apparaître...* » Associer des images qui n'avaient pas vocation à



l'être, « *les détourner de leur sens originel, même* », pour « *raconter une France de ces années-là.* »

Récit d'un esprit contestataire

Loins des paysages, des rivières et des cartes postales, c'est le hors-champ qui raconte l'époque à la Maison rouge. Un hors-champ franc-tireur, contestataire, subversif, propre aux désillusions d'une contre-culture post-soixante-huitarde qui servira de poste d'observation des deux décennies de 1969 à 1989. À travers une sélection d'œuvres et de documents, l'exposition identifie un « *esprit français* », mélange d'idéalisme et de nihilisme, d'humour noir et d'érotisme, pamphlétaire et

lyrique. « *Cette expo, c'est avant tout l'histoire d'une amitié entre Guillaume Désanges et moi* », explique François Piron, co-commissaire de *L'Esprit français*. « *La première fois qu'on en a parlé, c'était de manière assez autobiographique. On a été enfants et adolescents dans les années 1970 et 1980, donc on a été nourris de certaines esthétiques propres à cette époque. On a eu envie de réexplorer notre propre passé. On a vite compris que l'année 1968 était un tournant, mais aussi un sujet en soi.* » Le binôme a ainsi eu envie de parler de ces deux décennies « *où il planait une sorte d'intuition qu'il ne s'agissait pas que d'un moment d'ouverture. C'était aussi un moment de grande désillusion* ». De l'héritage des années 1968 à la chute du mur de Berlin, en passant par le bilan du

premier mandat socialiste de la V^e République, l'assemblage des commissaires tisse le récit d'un esprit contestataire dont les codes et l'esthétisme inspireront finalement tout un pan de la culture marginale jusqu'à nos jours. « *Ce n'est pas une exposition qui traite de toute l'histoire de cette période-là, mais qui essaie de la traiter à partir de ses marges, de ce qui n'a pas été validé par la culture "officielle". Nous nous sommes intéressés à ce qui n'avait pas été assimilé, ce qui était resté antagoniste* », explique François Piron. Parmi la sélection, une œuvre assez monumentale de Michel Journiac, datée de la fin des années 1970 – une guillotine reconstruite pour dénoncer la peine de mort –, ou une gigantesque fresque du graphiste Kiki Picasso. On retrouve aussi un Coluche et sa campagne présidentielle, et l'équipe d'Hara-Kiri. « *Finalement, on oppose souvent les décennies 1970 et 1980. La première étant marquée par l'émancipation des femmes et des homosexuels; la seconde étant plutôt celle où ça se referme, où le fric prend de plus en plus de place.*

Mais on a remarqué que, dans les contre-cultures, il y a une sorte de continuation entre ces deux décennies », raconte le commissaire. La filiation? « *Ce sont des époques très marquées par la trahison de l'esprit de 1968. Cette trahison devient de plus en plus violente dans les années 1980. On retrouve, tout au long de ces vingt années, la même figure du franc-tireur, anti-tout, et surtout anti-anti. C'est quelque chose qui défie fondamentalement le pouvoir, qui s'atomise en dissidence.* » Les commissaires assurent ne pas avoir travaillé dans un esprit



de nostalgie. Peut-être, concèdent-ils, cette exposition servira de rappel d'un certain moment dans l'histoire où « on ne pensait pas que ça irait mieux plus tard, donc on prenait la liberté tout de suite. »

Corps en morceaux

À la Maison européenne de la photographie, le corps se dévoile aussi par fragments, en présentant une rétrospective des œuvres de Michel Journiac et une grande exposition d'Orlan. Parmi les autres morceaux de ce « cadavre exquis » : Gloria Friedmann, à la redécouverte de ses nus primitifs, et le travail récent de Martial Cherrier sur l'imaginaire des corps hypertrophiés et bodybuildés. À noter, l'exposition du travail d'Orlan (1965-2000), qui narre l'histoire de la libération de la femme à travers les yeux de cette artiste engagée, dérangeante et protéiforme. On y découvre ses œuvres des années 1960 (*Panoplie de la bonne à marier*) hantées par le cadre de la jeune femme rangée, d'un corps et d'une sexualité retenus par le contexte esthétique et sociopolitique de l'époque, jusqu'à la modification de son propre corps – d'abord par chirurgie esthétique, puis à travers les

outils numériques apparus en 1990. Tout le travail d'Orlan questionne les visages et les représentations de la femme, interroge le corps et son contexte. Même si, comme le souligne Jérôme Neutres, commissaire de l'exposition, « le travail d'Orlan n'est ni daté ni prisonnier de son époque. Son approche artistique et plastique est toujours aussi pertinente, toujours aussi forte aujourd'hui. » ●



Du 19 avril au 22 octobre 2017
Autophoto
 Fondation Cartier pour l'art contemporain
 261, boulevard Raspail, à Paris (75)
www.fondationcartier.com

Du 4 avril au 19 septembre 2017
Mathieu Pernot / Photographes non identifiés de l'entreprise Lapie
En avion au-dessus de... La France photographiée par l'entreprise Lapie, 1950-1970
 Archives nationales
 59, rue Guyonnet, à Pierrefitte-sur-Seine (93)
 Musée des Archives nationales,
 60, rue des Francs-Bourgeois, à Paris (75)
www.archives-nationales.culture.gouv.fr

Jusqu'au 21 mai 2017
L'Esprit français 1969-1989
 La Maison rouge – Fondation Antoine de Galbert
 10, boulevard de la Bastille, à Paris (75)
www.lamaisonrouge.org

Du 19 avril au 18 juin 2017
Orlan, Michel Journiac, Martial Cherrier, Gloria Friedmann
Le Corps
 Maison européenne de la photographie
 5-7, rue de Fourcy, à Paris (75)
www.mep-fr.org

LE CONTE FANTASTIQUE
DE STÉPHANE LAVOUÉ

Le Royaume

La Fisheye Gallery tourne son regard vers une contrée du Vermont autoproclamée « the Kingdom ». L'exposition de Stéphane Lavoué nous entraîne dans une quête royale, parsemée de visages insolites et de paysages blancs comme neige.

TEXTE : JESSICA LAMACQUE – PHOTO : STÉPHANE LAVOUÉ

Peu d'artistes se sont inspirés de cette terre située au nord des États-Unis à la frontière du Canada. Parmi ceux-là, Howard Frank Moshier. Dans ses romans, l'écrivain américain nous immerge dans un monde rural grinçant, comme figé dans le temps, qu'il décrit « *coupé du reste de la Nouvelle-Angleterre*

par les montagnes Vertes à l'ouest et les montagnes Blanches à l'est, et encore plus isolé par ses célèbres hivers, longs de sept mois, et ses mauvais chemins de terre ». Comment un photographe français, habitué des portraits de der de *Libération*, s'est-il retrouvé à arpenter les routes de ce royaume du nord-est des États-Unis ? Il y a vingt ans, Stéphane Lavoué séjourna dans une famille qui habitait à Boston. À la retraite, le couple alla s'installer dans le Vermont et le photographe leur rendit visite. Il découvrit alors le Royaume. « *Je partis à la rencontre des sentinelles et sujets du Royaume. J'y ai croisé la désolation de ces maisons éventrées, comme soufflées par le temps, abandonnées par leurs propriétaires, victimes du déclin industriel, raconte Stéphane. J'y ai croisé de jeunes fermiers utopistes venus expérimenter une vie alternative décroissante, refusant la mécanisation, chuchotant aux oreilles des bœufs et des chevaux une langue inconnue.* »

LA LIBERTÉ DU RÉCIT

Le parcours de Stéphane est atypique. Diplômé de l'École supérieure du bois de Nantes en 1998, il est parti vivre deux ans en Amazonie brésilienne, chargé des achats de bois pour un groupe industriel français. De retour en France en 2001, inspiré notamment par Sebastião Salgado, il a choisi le métier de photographe et est devenu un portraitiste réputé, dont la lumière se reconnaît au premier coup d'œil. Après plusieurs années à photographier artistes, hommes politiques, acteurs, sportifs ou intellectuels, il a désiré s'évader du travail de commande pour accéder à un univers plus personnel. Le Royaume lui a offert cette opportunité. Il y eut la rencontre avec un chasseur d'ours à l'arc qui comprit sa démarche de photographe et l'introduisit dans la communauté. Sa fille, Josie, posa pour Stéphane au milieu des carcasses de viande. Elle est une des princesses du lieu, et sa beauté illumine la scène. Les portes du Royaume se sont ouvertes, le photographe a pu circuler de ferme en ferme pour photographier cette histoire américaine un brin déglinguée. Un conte photographique où toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé est loin d'être fortuite.

**Le Royaume,
de Stéphane Lavoué**

Du 31 mars au 6 mai 2017.

Du mardi au samedi, de 14h30 à 19h30

La galerie sera exceptionnellement ouverte tous les dimanches d'avril

🌐 www.fisheyegallery.fr

L'exposition

Le Royaume

de Stéphane Lavoué fait partie du

**Mois de la photo du
Grand Paris 2017,**

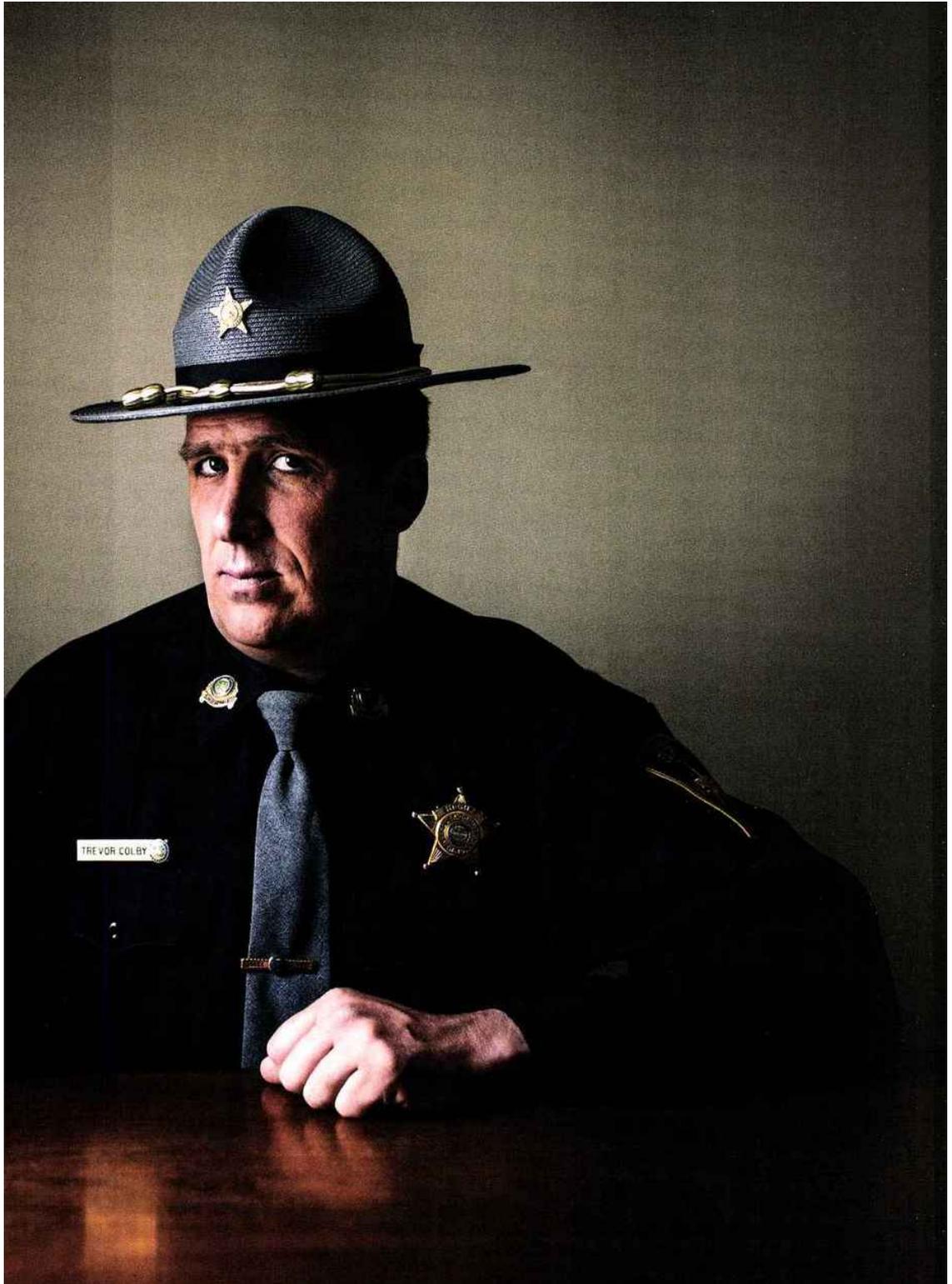
et du parcours

**« Week-end intense
du Nord-Est »,**

les 8 et 9 avril 2017.

🌐 [www.](http://www.moisdelaphotodugrandparis.com)

[moisdelaphotodugrandparis.com](http://www.moisdelaphotodugrandparis.com)



STÉPHANE LAVOÛE,
SHERIF TREVOR COLBY DANS
SON BUREAU, GUILDHALL,
VERMONT ISSU DE LA SÉRIE
THE NORTH-EAST KINGDOM

SOCIÉTÉ

Les salles de bains des rues de Paris sont un lieu où se croisent les habitants de la ville. Elles sont un lieu de rencontre, un lieu de partage, un lieu de vie. Elles sont un lieu où l'on se lave, mais aussi un lieu où l'on se rencontre. Elles sont un lieu où l'on se connaît, un lieu où l'on se soutient. Elles sont un lieu où l'on se sent chez soi.

TEXTE : ÉRIC KARSINTY - PHOTOS :

FLORENCE LEVILLAIN / LA FRANCE VUE D'ICI / SIGNATURES

Ils s'appellent Marcel, Patricia, Hayley, Anca, Émile, Dariusz, Massoud, Xavier, Julie, Xu ou Charlie. Ils viennent d'Aubervilliers, de Chine, de Roumanie, de Cuba, du Sri Lanka, de La Réunion ou de Lyon. Certains sont musicien, jardinier, maçon, secrétaire, cuisinier, jeune fille au pair... et tous utilisent les bains-douches parisiens, un service devenu gratuit en 2000. L'histoire de ces établissements remonte à la fin du XIX^e siècle, et répond à un projet hygiéniste à l'initiative de sociétés philanthropiques. Un succès immédiat repris par la ville qui en a fait construire vingt et un dans ses quartiers les plus denses de l'est, jusqu'en 1940.

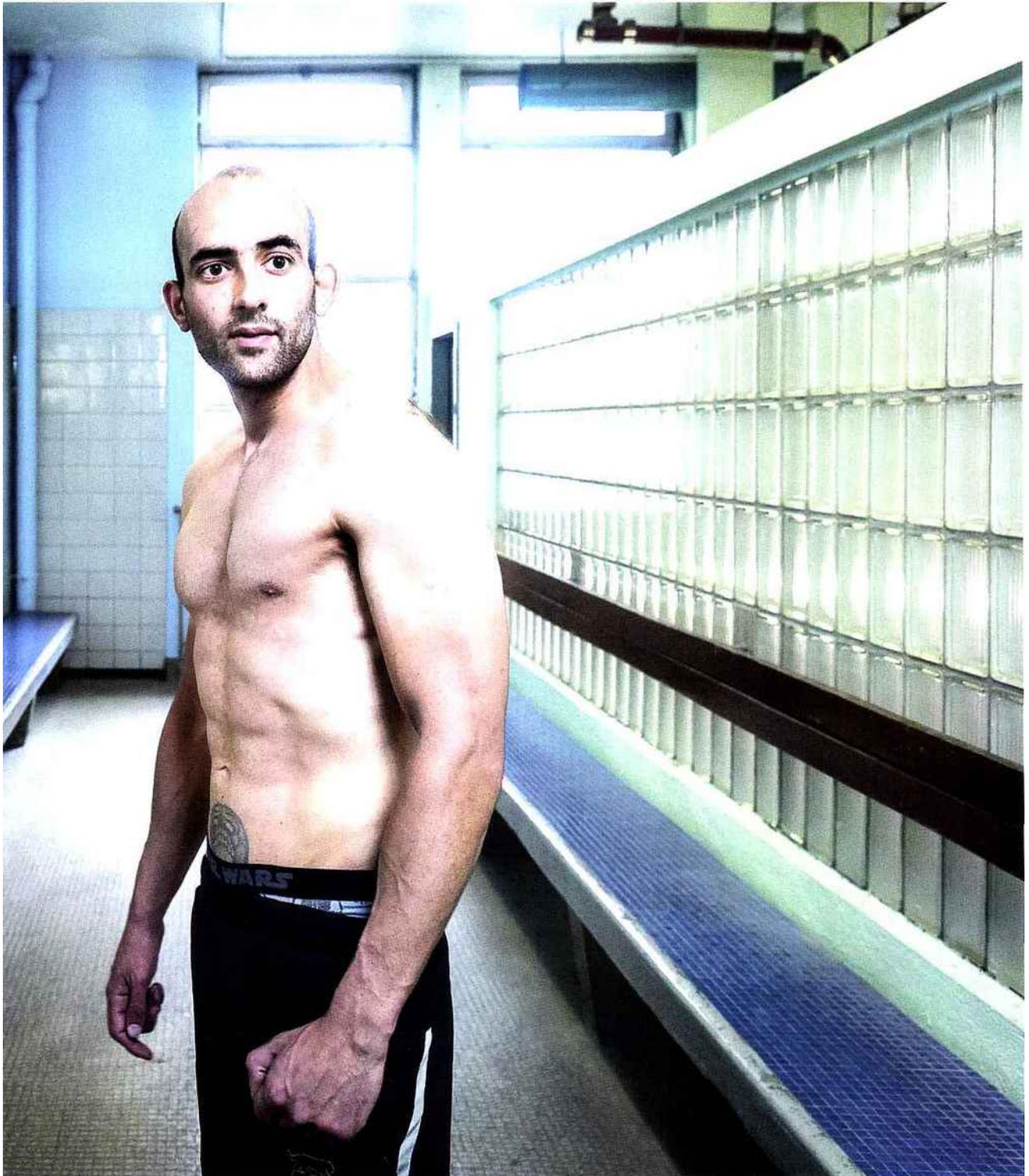
On compte aujourd'hui dix-sept douches municipales en activité, et la mairie de Paris estime à environ un million le nombre d'entrées de personnes qui viennent s'y laver chaque année. Une réalité passée souvent inaperçue, dont Florence Levillain a pris conscience en discutant avec des SDF lors de permanences à l'association Mains libres, qui met à disposition une Bagagerie où les personnes peuvent déposer leurs affaires en toute sécurité. « Pour moi, c'est plus important d'être propre que de manger », lui confiera l'un d'eux. La photographe découvre alors tout un réseau d'adresses que se transmettent celles et ceux qui tiennent à rester propres malgré leurs vies chahutées. Un de ces établissements se trouve justement à côté de chez elle, tout près de l'école où elle dépose sa fille tous les matins.

MIRROIR SANS TRIN

« J'ai souvent l'habitude de dire qu'il y a la planète Mars au bout de la rue, et qu'on peut faire un voyage visuel incroyable en découvrant des univers qu'on croit connaître.



MICHAEL, 30 ANS, VIT DANS LA RUE DEPUIS NEUF ANS. IL A ÉTÉ VENDEUR, A TRAVAILLÉ DANS LE BÂTIMENT, CHEZ MCDONALD'S... ET SE TROUVE ACTUELLEMENT SANS EMPLOI. IL FAIT BEAUCOUP DE SPORT ET TIENT À ÊTRE PROPRE TOUS LES JOURS. BAINS-DOUCHES RUE BLOMET, À PARIS, 2016.



Précaires
au sens propre



PASCAL A TOUT QUITTÉ. FAMILLE, AMIS ET BOULOT, IL Y A VINGT-DEUX ANS. IL VIT DEPUIS À LA RUE ET S'ACCROCHE AU Dessin. IL HABITE AUJOURD'HUI EN FORÊT POUR VIVRE UNE EXPERIENCE SPIRITUELLE, ET IL VIENT DE RENOUER AVEC SA FAMILLE. BAINS-DOUCHES RUE DE ROME, À PARIS. 20. 6.

« JE NE PEUX PLUS PHOTOGRAPHER LA MISÈRE DANS LE PIRE DE CE QU'ELLE EST. JE NE PORTE PAS DE JUGEMENT SUR CEUX QUI LE FONT, MAIS MOI JE N'EN SUIS PLUS CAPABLE. »

mais qu'on ne connaît pas », explique Florence Levillain. Une manière de penser qui lui sert de boussole dans ses travaux, pour lesquels elle détermine toujours une écriture particulière. « D'un boulot à l'autre, j'ai horreur des systèmes. J'essaie de trouver ce qui est le plus adapté : reportage, studio, Polaroid... Un seul dispositif ne peut pas fonctionner avec tous les sujets », précise-t-elle. En poussant la porte des bains-douches et en découvrant cet univers, elle a décidé d'en photographier les utilisateurs avec autant de soin que pour une commande, avec des éclairages, « pour montrer les gens au mieux de

ce qu'ils peuvent être ». Un parti pris qui s'est imposé à elle quand un sans-abri lui a répondu qu'il aimerait « être photographié debout ». « Depuis que j'ai entendu cette phrase, ça a changé ma manière de travailler. Je ne peux plus photographier la misère dans le pire de ce qu'elle est. Je ne porte pas de jugement sur ceux qui le font, mais moi je n'en suis plus capable », lâche la photographe. Alors elle imagine un dispositif bien particulier. Pour rendre compte au plus juste de ce monde où hommes, femmes et enfants de tout âge prennent soin de leur corps, de leur apparence,

et s'efforcent de rester dignes, Florence met au point un système de prise de vue à l'aide d'un miroir sans tain derrière lequel elle s'installe. Elle dispose plusieurs flashes pour éclairer les personnes ainsi que le décor qu'elle intègre dans les images. Les couleurs pâles ou vives, l'alignement des portes, les tuyaux et les carreaux de faïence sont autant d'éléments qui racontent les lieux. Elle dispose aussi une rangée de leds autour du miroir qui s'apparente ainsi à celui d'une loge de comédien. Une manière d'assumer la théâtralité de la prise de vue. « Ils se voyaient au moment de la photo, ce qui est assez



CI-DESSUS: BAINS-DOUCHES
RUE DE ROME, À PARIS, 2016.

CI-DESSUS: CHARLIE, CROÛNEUR,
VIT DANS UN FOYER DONT LA
DOUCHE EST EN PANNE. IL CHANTE
DANS LE METRO ET DANS LES BARS
RÉGULIÈREMENT. BAINS-DOUCHES
BUZENVAL, RUE DES HAÏES, PARIS, 2016.

CI-DESSOUS: BAINS-DOUCHES
RUE BLOMÉI, À PARIS, 2016.





À VOIR

Dans le cadre du Mois de la photo du Grand Paris :

Bains publics, de Florence Levillain et de Laurent Kruszyk,

du 23 mars au 30 avril 2017, aux Sheds, à Pantin (93).

www.moisdelaphotodugrandparis.com

Ce travail sera également présenté dans le cadre de l'exposition

La France vue d'ici

au festival **ImageSingulières**, du 24 mai au 11 juin 2017, à Sète (34).

www.imagesingulieres.com



CI-DESSUS: BAINS-DOUCHES RUE OBERKAMPF, À PARIS, 2016.

inédit... Ils avaient conscience de l'image qu'ils partageaient avec moi », détaille la photographe. Un ordinateur et une imprimante complètent le dispositif, permettant ainsi à la personne de repartir avec un tirage.

DES HISTOIRES ÉTONNANTES

Si cet ensemble d'images n'a aucune prétention statistique ou scientifique – seule une partie des personnes sollicitées a accepté d'être photographiée –, il n'en révèle pas moins que *« le visage de la précarité est bien plus étendu qu'on ne le pense »*, poursuit Florence. Gens en galère ou de passage, avec ou sans papiers, avec ou sans logement, avec ou sans travail... des personnes qui vivent dans des habitats insalubres ou sans salle de bains. Toutes les classes sociales ne sont pas représentées, mais on y trouve tous les précaires (réfugiés, travailleurs pauvres, étudiants...), sauf les marginaux qui ne veulent pas se laver. *« J'ai découvert l'histoire des gens au fur et à mesure, en fonction de ce qu'ils voulaient bien me dire... des histoires étonnantes. Il y a aussi des gens en difficultés psychologiques, difficiles à insérer »*, précise la photographe.

Dans l'intimité de ce protocole photographique imaginé par Florence Levillain, on découvre avec pudeur les gestuelles de soin que les personnes s'autorisent. Un dernier regard avant de sortir pour ajuster une mèche en dit plus qu'un long discours. Ces hommes et ces femmes, dont les parcours de vie ont basculé suite à un divorce, une perte d'emploi ou un problème personnel, s'efforcent de rester propres, autant pour

PATRIMOINE MATÉRIEL ET IMMATERIEL

En contrepoint des photos de Florence Levillain exposées dans le cadre du Mois de la photo du Grand Paris, un travail d'inventaire de Laurent Kruszyk présente les traces architecturales de ces lieux qui tendent à disparaître. *« Aujourd'hui, les patrimoines matériel et immatériel amorcent un dialogue. On se soucie alors davantage du lien qu'il peut y avoir entre une architecture et les usages qu'elle induit »*, précise Julie Corteville, chef du service Patrimoine et inventaire de la région Île-de-France, dans la préface du livre qui accompagne l'exposition.

préservé l'estime d'eux-mêmes que pour continuer à s'insérer dans la société. La photographe nous fait passer de l'autre côté du miroir pour regarder en face, avec tact et bienveillance, les multiples visages des précaires d'aujourd'hui. Ce travail intéresse des chercheurs comme Claire Levy-Vroelant, professeur de sociologie à Paris 8 qui réalise une enquête sur les usagers des bains-douches. Celle-ci précise : *« Les images de Florence Levillain se situent au point crucial où notre humanité est interrogée en même temps que nos choix politiques. Ces personnes qui se regardent après s'être douchées, qui achèvent de se coiffer, de se raser, de se maquiller, adressent puissamment leur regard à nous qui les regardons. Cela rassure et dérange à la fois. »* ●

« J'AI DÉCOUVERT L'HISTOIRE
DES GENS AU FUR ET
À MESURE, EN FONCTION DE
CE QU'ILS VOULAIENT BIEN
ME DIRE... DES HISTOIRES
ÉTONNANTES »

À LIRE

Bains publics, de Florence Levillain et de Laurent Kruszyk

Coédition Loco et la région Île-de-France, 19 €, 96 pages (disponible en avril)

PAGE DE GAUCHE, EN HAUT : JULIE EST VENUE À PARIS POUR EXPOSER SES PEINTURES. APRÈS DES ÉPISODES COMPLIQUÉS, ELLE VIT AUJOURD'HUI EN HÔTEL AVEC UNE DOUCHE SI INSALUBRE QU'ELLE PRÉFÈRE FRÉQUENTER LES BAINS PUBLICS. BAINS-DOUCHES RUE DE CHARENTON, À PARIS, 2016.

PAGE DE GAUCHE, EN BAS : DARIUSZ, POLONAIS, JOUE DE L'ACCORDÉON DANS LA RUE. AVANT, IL ÉTAIT EN ANGLETERRE. EN FRANCE DEPUIS DEUX SEMAINES, IL N'AVAIT PAS PU SE LAVÉ. IL EST TRÈS HEUREUX D'AVOIR ENFIN PRIS UNE DOUCHE. BAINS-DOUCHES RUE DE ROME, À PARIS, 2016.

L'oeil #700

L'oeil

6,90€ AVRIL 2017

NUMÉRO

700

L'ESPRIT DES RÉVOLUTIONS DANS L'ART

**MOIS DE
LA PHOTO**
*Le renouveau
du documentaire
français*

LAURENT GRASSO
LE CONQUÉRANT

PEINTURE
*Le mystère des
frères Le Nain*

ANALYSE
GUERNICA
DE PICASSO

**EN FRANCE
1955-2017**

*Album Le Rouge, 1968,
réinterprété par Gérard
Fromanger pour L'OEIL*

Belgique 7,10 € / Suisse 11,20 CHF / Canada 11,25 \$ ca / Espagne,
Italie, Portugal cont. 7,60 € / Allemagne 8,40 € / Maroc 80 MAD

L 11082 - 700 - F: 6,90 € - RD



PHOTOGRAPHIE



PAR CHRISTINE COSTE

LA FRANCE, ÉCOLE D'UN NOUVEAU DOCUMENTAIRE

Si le documentaire s'inscrit dans l'histoire de la photographie, le développement qu'il connaît depuis quelques années en France engrange des récits singuliers propres à leurs auteurs, qui dépassent de loin le seul champ de l'appareil photographique.

É

grainer la programmation du Mois de la photo qui s'étend pour la première fois au Grand Paris réunis une proportion de photographes français, toutes générations confondues, assez inhabituelle. La liste des expositions dévoile un grand nombre d'auteurs de photographies documentaires bien différents des grands noms du genre, comme Henri Cartier-Bresson, Josef Koudelka, Don MacCullin ou Sebastião Salgado. Anne-Marie Filaire, Thierry Fontaine ou Mathieu Pernot, pour ne citer qu'eux, ont en effet développé des écritures visuelles distinctes de ces photographes de renom, sans d'ailleurs chercher à inscrire leurs travaux dans cette veine parfois totalement étrangère à leur formation et à leur démarche. C'est le cas de Thierry Fontaine (né en 1969) issu de l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Celui-ci a commencé par

la sculpture avant de décider de photographier ses œuvres, les objets qu'il fabriquait – ou faisait fabriquer – et les situations qu'il mettait en scène. Des créations en lien avec sa terre natale, l'île de la Réunion, l'histoire de l'esclavage surtout au début de sa carrière et, plus généralement, avec la question de l'enfermement et l'espoir de s'en libérer.

UNE PHOTOGRAPHIE ÉLARGIE À L'ÉCRIT ET AU RÉCIT

« La photographie m'a amené dans un endroit où je ne pensais pas me retrouver. Au départ, il s'agissait seulement de documenter mon travail et mes questionnements par rapport à ma propre histoire », explique Thierry Fontaine : « Je n'ai pas un amour particulier pour mon appareil photo ; je me nourris surtout de l'art contemporain. » Pourtant, ses images aujourd'hui élargies à d'autres situations sociales d'enfermement (comme celles des joueurs, série réalisée en 2015 dans le cadre de la



« Le Mois de la photo du Grand Paris », avril 2017. Organisé par la Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy, Paris-4^e. 90 expositions réparties entre 31 communes du Grand Paris, de Clichy-sous-Bois à Poissy, Mantes-la-Jolie, Châtenay-Malabry ou Clairefontaine-en-Yvelines. Commissaire général : Jean-Luc Monterosso. moisdelaphoto.dugrandparis.com



carte blanche PMU) ont fait de lui un photographe actuellement exposé au Frac Paca (Marseille) et à La Terrasse (Nanterre).

Les références d'Anne-Marie Filaire (née en 1961) ne font pas davantage place aux photographes, bien qu'elle connaisse parfaitement l'histoire du médium et la photographie contemporaine. « S'il est important pour moi de m'inscrire dans cette histoire, je n'appartiens à aucun courant particulier – même si le paysage représente vingt-cinq ans de mon parcours », dit-elle, en refusant d'être associée à Sophie Ristelhueber (née en 1949) ou à la démarche topographique de Lewis Baltz (1945-2014). « Si je devais appartenir à une famille, c'est à celle de la mission de l'Observatoire photographique des paysages mise en place par le ministère de l'Environnement que je me rattacherai. Car elle m'a permis de poser les bases de mon travail », poursuit la photographe connue pour ses paysages de « zones tampons » ou « espaces frontières » au Moyen-Orient, au Yémen, en Érythrée, au Cambodge et en Europe ; des paysages extrêmement construits, y compris dans leur forme plastique (le grand format, les marges), accordant de la place au récit, aux témoignages et aux notes relatant l'expérience.

L'écrit, chez Anne-Marie, est une donnée importante dans sa narration à la fois documentaire et fictionnelle. « Le paysage est une page blanche dans laquelle je peux aller chercher quelque chose qui me concerne. Cette expérience, liée à mon histoire maternelle, a commencé avec les volcans d'Auvergne. Elle s'est poursuivie pendant sept ans, rappelle-t-elle. La dimension



du temps est très importante dans mon travail. La notion de temporalité dans un paysage est une constante essentielle. Elle participe à la construction de l'œuvre. »

« Cette relation au temps long aide à définir l'attitude conceptuelle et documentaire de nombre de photographes aujourd'hui », relève Pia Viewing, commissaire chercheur au Jeu de Paume, commissaire de l'exposition Valérie Jouve et auteure d'une monographie de Claire Chevrier [*Il fait jour*, Loco, 2012], deux autres signatures qui s'inscrivent dans ce renouvellement du documentaire.

« Ce qui meut le travail d'Anne-Marie Filaire ou de Thibaut Cuisset, c'est plus l'expérience du terrain que le rapport au monde », souligne Fannie Escoulen, commissaire de l'exposition d'Anne-Marie Filaire au MuCEM. De son côté, la démarche de Thibaut Cuisset (1958-2017) a établi sa propre typologie des paysages en fonction de leur spécificité géographique et socioculturelle, et ce bien plus en référence à la peinture ou à la littérature qu'à la photographie. Chacun a creusé, et creuse son propre sillon.

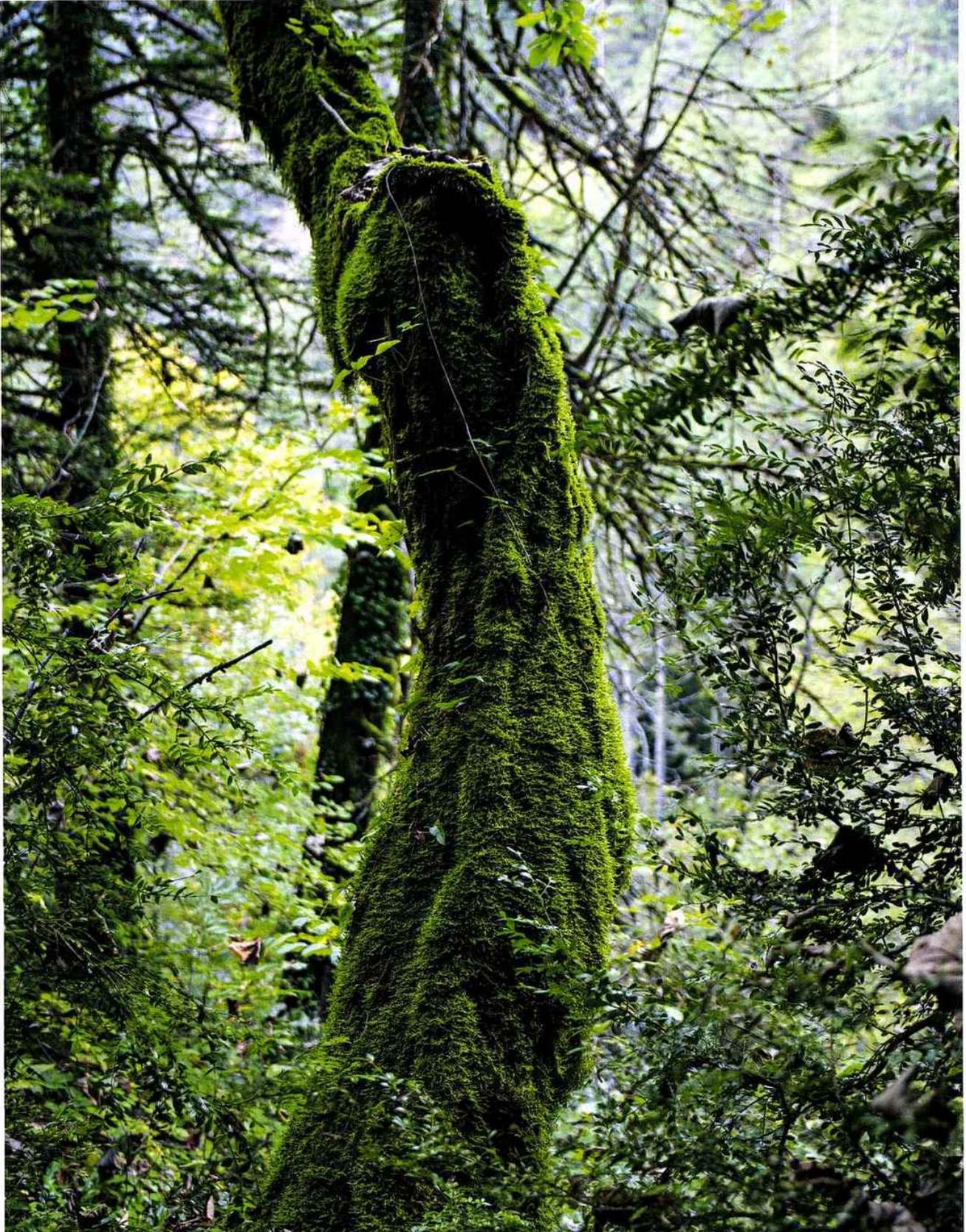
LE PHOTOGRAPHE INTELLECTUEL

La diversité des approches, des regards et la singularité des écritures n'ont jamais été aussi importantes depuis Raymond Depardon (1942), Stéphane Duroy (1948), François Hers (1943), Marc Pataut (1952) ou Sophie Ristelhueber, s'il fallait identifier un premier socle d'auteurs français ou belges qui ont remis en cause la tradition du reportage dans les années 1970-1980, et « requalifié en France la photographie documentaire dans le champ artistique », pour reprendre Max Bonhomme à propos de François Hers [*Études photographiques*, n° 33, automne 2015]. « Au même titre que Raymond Depardon, François Hers représente une figure nouvelle : celle du photographe comme intellectuel, en proposant une réflexion sur les fonctions et l'historicité du médium au moment où se fait de plus en plus sentir la crise des usages de la pho-

1_ **Thierry Fontaine**, *L'lesauvage*, 2001.
© Thierry Fontaine.

2_ **Stéphane Duroy**, *Douaumont*, 1997, série « L'Europe du silence ». © Stéphane Duroy.

3_ **Alexis Cordesse**, *Sans titre*, série « Olympe », 2015-2016.
© Alexis Cordesse





fait que l'on est à la croisée d'autres choses », estime pour sa part Mathieu Pernot (né en 1970). « Si j'ai été marqué au départ par la photographie documentaire historique, d'Atget et Marville en passant par Walker Evans, cette photographie pensée et pratiquée n'a plus beaucoup de sens aujourd'hui. Il y a une telle révolution dans la fabrication et les usages des images. » Il s'agit donc de reformuler le visible, de construire des récits qui posent la question de la représentation et du regard porté que ce soit sur les gitans d'Arles, les grands ensembles ou les lieux d'enfermement (la prison ou l'hôpital psychiatrique). « La photographie, c'est à la fois des histoires de personnes, de lieux, mais aussi de représentations. Il faut croiser les deux », rappelle Mathieu Pernot. L'introduction de l'archive dans son travail sur les gitans ou à partir des archives de l'hôpital psychiatrique Le Bon Sauveur, à Picauville dans la Manche, comme le prélèvement de

personnages à l'intérieur de carte postale de cités d'immeubles ont construit ainsi des récits distincts. « Plutôt des essais », corrige-t-il, en raison des interrogations à chaque fois soulevées. L'œuvre effectuée à partir des photographies aériennes de la firme Lapie, pionnière en France de la photographie aérienne dans les années 1950, et installée dans la cour d'honneur des Archives nationales à Paris et à Pierrefitte, n'y déroge pas. « Ces photographes se distinguent par leurs études structurelles de la société. Ce que ne faisait pas la photographie traditionnelle imbibée par l'idée du témoignage », note Marta Gili, directrice du Jeu de Paume, institution phare dans la programmation de ces artistes. Dans cette reformulation du visible, la narration et la conceptualisation du sujet dominant les approches et les traitements, y compris dans l'enquête au long cours menée par Paolo Woods et Gabriele Galimberti sur les

paradis fiscaux. Le corps de ce qu'il dit de l'individu, de sa situation, est d'ailleurs extrêmement important dans ce nouveau documentaire depuis la génération du premier socle et les portraits notamment de Marc Pataut ou de Marc Trivier. L'individu est mis en premier plan, plus que la foule ou les passants. Et sa trace s'inscrit plus que sa présence dans la photographie de paysage actuelle, tandis que les questions existentialistes teintées de mélancolie affluent régulièrement. Héloïse Conesa, conservatrice du patrimoine en charge de la photographie contemporaine à la Bibliothèque nationale de France le reconnaît : « La mélancolie est quelque chose d'important dans la photographie française. On la retrouve chez beaucoup de photographes. » De Raymond Depardon, Jean-Christophe Béchet, Alexis Cordesse à Claudine Doury ou Anne-Lise Broyer, l'humeur filtre partout dans la retenue qu'elle sait si bien faire sienne. —

6_Jean-Christophe Béchet, Berlin, Allemagne, 2016, série «European Puzzle», © Jean-Christophe Béchet, courtesy Maison Hobert Doisneau

N° 533 AVRIL 2017 - 9 €

L'OBJET D'ART

LE MOIS DE
LA PHOTO

PORTFOLIO
Les fresques
du Guerchin
à Piacenza

DECouverte

La Fondation
Hartung-Bergman
à Antibes

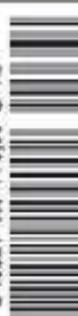
EXPOSITIONS

Le baroque
des Lumières au
Petit Palais

RODIN

Le centenaire

L 15221 - 533 - F. 9,00 € - RD



EXPOSITIONS

LE MOIS DE LA PHOTO ÉVOLUE

Trente-sept ans après sa création, le Mois de la Photo change de formule. Au lieu d'avoir lieu en novembre au sein de la capitale, il se tient en avril et s'étend aux frontières du Grand Paris. Une trentaine de communes accueillent quatre-vingt-dix expositions et au gré de trois week-ends intenses organisés selon des parcours géographiques (nord-est, sud-ouest et diagonale), lors desquels les commissaires seront sur place. Voici notre sélection.



Roger Schall, *Pont du Trocadéro*. Photo service de presse. © galerie ARGENTIC

LE PARIS DE ROGER SCHALL
À LA GALERIE ARGENTIC

À l'aube des années 1930, après avoir travaillé avec son père photographe portraitiste, le jeune Schall (1904-1995) ouvre son propre studio à Montmartre. Le succès ne tarde pas. Entre 1932, où ses photos sont publiées pour la première fois, et 1939, où son agence doit fermer ses portes à cause de la guerre, l'artiste prometteur vend ses clichés à de nombreux magazines et réalise pour eux plus de 150 couvertures. Équipé d'un Leica ou de son Rolleiflex, appareil léger connu pour son format carré, il arpente beaux quartiers et faubourgs populaires, de jour comme de nuit, pour capter les multiples visages d'une capitale en pleine mutation (montée des nationalismes, crise financière, premiers congés payés). La galerie Argentic expose soixante de ces clichés, répartis en quatre thématiques : Paris travaille, Paris s'amuse, Paris le jour et Paris la nuit. M.-A. B.

« Roger Schall : Paris des années 30 », jusqu'au 6 mai 2017.

www.argentic.fr

Catalogue, 88 p., 20 €. Publié en 200 exemplaires numérotés.

ELI LOTAR, PHOTOGRAPHE
D'AVANT-GARDE AU JEU DE PAUME

Arrivé de Roumanie à 19 ans, Eli Lotar (1905-1969) apprend vite de ses rencontres avec les artistes de l'entre-deux-guerres et s'impose comme photographe et cinéaste de l'avant-garde parisienne. À mi-chemin entre tradition documentaire et mouvance surréaliste, sa production glane une incroyable variété de sujets dans le paysage urbain et industriel : avions, signaux de chemin de fer, l'Institut des sourds-muets, l'hôpital des Quinze-Vingts pour malvoyants, les abattoirs de la Villette, les prostituées de la capitale... Pour la première fois, une rétrospective présente la créativité foisonnante de ce talentueux photographe à travers une centaine de tirages d'époque. M.-A. B.

« Eli Lotar », jusqu'au 28 mai 2017. www.jeudepaume.org

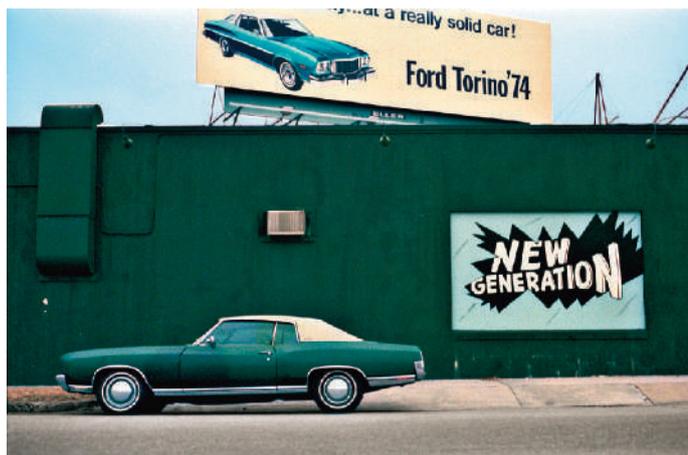


Eli Lotar, *Hôpital des Quinze-Vingts*, 1928. Photomontage, épreuves gélatino-argentiques d'époque, 21,5 x 14,8 cm, achat grâce au mécénat de Yves Rocher, 2011. Ancienne collection Christian Bouqueret, collection Centre Pompidou, Paris, MNAM-CCI. Photo service de presse. © Eli Lotar

L'AUTOMOBILE SOUS LES FEUX DE L'OBJECTIF À LA FONDATION CARTIER

En faisant irruption au XX^e siècle, la voiture a profondément bouleversé la société et son environnement. Ce nouveau symbole de liberté, de rêve et de réussite sociale inspire nombre de photographes, comme Jacques-Henri Lartigue, Lee Friedlander ou Andreas Gursky. Preuves à l'appui, près de 500 clichés pris par quatre-vingt-dix artistes historiques et contemporains sont rassemblés à la fondation Cartier et déclinent cette fascination. L'automobile s'impose aux photographes à la fois comme sujet et comme outil. Sujet parce que capter ses courbes élégantes, l'éclat de ses phares dans la nuit ou sa vitesse grisante constitue un nouveau défi. Outil parce qu'elle bouscule les compositions traditionnelles et propose de nouvelles façons de photographier : à travers la vitre d'une voiture en mouvement, de l'autre côté du pare-brise, dans le reflet du rétroviseur... M.-A. B.

« **Autophoto** », du 19 avril au 31 octobre 2017. www.fondationcartier.com
Catalogue, coédition fondation Cartier pour l'art contemporain / éditions Xavier Barral, 480 p., 49 €



William Eggleston, série *Los Alamos*, vers 1974. Tirage jet d'encre, 56 x 73,5 cm. Eggleston Artistic Trust, Memphis. Photo service de presse. © Eggleston Artistic Trust, Memphis



Anonyme, *Le Chien du peintre Gérôme dans l'atelier*, vers 1895. Épreuve sur papier albuminé, 25 x 16,5 cm. Paris, musée d'Orsay.

LES ANIMAUX PRENNENT LA POSE AU MUSÉE D'ORSAY

Bêtes de cirque, trophées de chasse, fidèles compagnons assoupis aux pieds du maître, oiseaux en cage... Les animaux peuplent la photographie dès ses débuts au XIX^e siècle. Ces modèles vivants et remuants sont un véritable défi technique pour les daguerréotypistes et pictorialistes. Laisse, sellette, récompense, punition, tous les moyens sont bons pour les faire tenir en place pendant les dizaines de minutes nécessaires aux appareils de l'époque pour capturer leur image. Exposés au musée d'Orsay, trente-trois résultats concluants de ces efforts en disent long sur le regard alors porté sur l'animal, qui passe progressivement du statut de « bien meuble », utile au transport et à l'alimentation, à celui de compagnon de vie. M.-A. B.

« **Du coq à l'âne** », jusqu'au 13 mai 2017.
www.musee-orsay.fr

À voir également

« **Libertés conditionnelles** », du 11 avril au 5 mai 2017 au Lieu de l'autre (Arcueil). Les étonnantes mises en scène d'Estelle Lagarde invitent à réfléchir à la notion d'enfermement physique et psychique.

« **Paris-Hyperphoto** », jusqu'au 3 mai 2017 à la Chapelle (Clairefontaine-en-Yvelines). Créateur de l'hyperphotographie, Jean-François Rauzier assemble des milliers de photos pour créer des lieux imaginaires.

« **Cent soleils** », du 7 avril au 27 mai 2017 à la galerie Camera Obscura (Paris). Le daguerréotypiste contemporain Takashi Arai traduit le drame nucléaire en photographiant les lieux et objets qui en ont été témoins.

« **Eurotunnel** », du 10 avril au 5 mai 2017 à l'Institut culturel italien (Paris). Nicolò Degiorgis a photographié le tunnel sous la Manche, sur les pas de nombreux réfugiés à s'y être risqués.



Estelle Lagarde, série *Maison d'arrêt, Le Parloir*. Photo service de presse.
© Estelle Lagarde / agence révélateur



LE CORPS S'EXHIBE À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE

Au gré d'artistes contemporains qui en ont fait leur principal objet d'étude, une série de cinq expositions décline la thématique corporelle : le corps-objet défini par Michel Journiac (1935-1955) comme une « viande socialisée », le corps marqué par les pressions sociales mises en évidence par ORLAN (née en 1947), le corps féminin de la mannequin Gloria Friedmann (née en 1950) qui s'est photographiée nue dans des lieux désaffectés, le corps idéal sculpté par des années de bodybuilding montré par les autoportraits de l'ancien culturiste Martial Cherrier (né en 1968), et enfin, le corps en mouvement mis en scène dans des vidéos de danse. M.-A. B.

« Le Corps », du 20 avril au 18 juin 2017. www.mep-fr.org

Michel Journiac, *24h de la vie d'une femme ordinaire. Phantasmes. La cover-girl*, 1974.
Photo service de presse. © Michel Journiac / Adagp, Paris 2017. Collection Maison Européenne de la Photographie, Paris. Don de l'auteur

JOSEF KOUDELKA, PHOTOGRAPHE VAGABOND AU CENTRE POMPIDOU

Après l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie qu'il a photographiée, Josef Koudelka (né en 1938) quitte le pays qui l'a vu naître pour une vie d'errance : l'hiver, il est à Paris ou à Londres, le reste du temps, il parcourt l'Europe à la recherche de sujets nouveaux et dort où il peut poser son tapis de sol, dans les champs, sur les cailloux, dans son bureau. De cette période vagabonde, il tire soixante-quinze images enchantées, publiées en 1988 sous le nom d'*Exils*, mais aussi de nombreux autoportraits jamais dévoilés. Sélectionnées dans ces deux ensembles, quatre-vingts photographies resuscitent ces années de liberté. M.-A. B.

« Josef Koudelka. La fabrique d'exils », jusqu'au 22 mai 2017. www.centrepompidou.fr. Catalogue, Centre Pompidou / éditions Xavier Barral, 160 p., 42 €

Josef Koudelka, *Bureaux de Magnum Photos, Paris, France, 1984*. Épreuve gélatino-argentique 10,2 x 15 cm
© Josef Koudelka / Magnum Photos



WALKER EVANS, PIONNIER DU STYLE DOCUMENTAIRE AU CENTRE POMPIDOU

À la fin des années 1920, Walker Evans (1903-1975), jeune Américain passionné de littérature, troque sa plume contre son objectif pour raconter l'histoire des « laissés pour compte » de son pays en crise : la misère paysanne, le poids de la vie moderne, les victimes de la Grande Dépression... Son génie : appliquer à ces sujets vernaculaires un style nouveau, dit documentaire. Quand un thème le frappe, le visage d'un passant furtif aperçu au hasard du métro ou la façade d'une humble ferme de l'Alabama, il le capture tel qu'il est sans mise en scène, ni interprétation, ni sentimentalisme. Le photographe s'efface et il ne reste que la beauté brute, mise à nu par une lumière rasante. Ce génie pétri de pudeur et de force fait l'objet d'une première rétrospective en France, à travers 300 tirages *vintage*. M.-A. B.

« Walker Evans », du 26 avril au 14 août 2017. www.centrepompidou.fr
Catalogue, sous la direction de Clément Chéroux, Éditions du Centre Pompidou, 320 p., 49,90 €

Walker Evans, *Allie Mae Burroughs, Wife of a Cotton Sharecropper, Hale County, Alabama 1936*.
Épreuve gélatino-argentique, 22,3 x 17,3 cm. Collection particulière. Photo service de presse.
© Walker Evans Archive, The Metropolitan Museum of Art © Collection particulière

ROBERT DOISNEAU, REPORTER MONDAIN À L'ESPACE RICHAUD DE VERSAILLES

Robert Doisneau (1912-1994) fut un photographe mondain : vrai ou faux ? Vrai ! Aussi incroyable que cela puisse paraître, lui, l'enfant de la banlieue de Gentilly et l'artiste des quartiers populaires, a passé trois ans de sa carrière au milieu du froufrou des robes haute couture, des valse à quatre temps et de l'éclat des diadèmes. De 1949 à 1951, un contrat d'exclusivité avec le magazine *Vogue* prévoit qu'il couvre bals, grands mariages, défilés de mode et spectacles pour immortaliser les instants éblouissants du tourbillon mondain d'après-guerre. Mais Doisneau, qui ne se sent pas chez lui dans ce milieu, reprend vite sa liberté et n'évoquera qu'avec un demi-mépris cette période. Les soixante-quinze clichés présentés par les soins de ses filles témoignent pourtant d'un génie égal à celui qu'il a déployé aux Halles ou sur la place de l'Hôtel de Ville de Paris. Les inconditionnels de l'artiste pourront poursuivre leur parcours à Corbeil-Essonnes, où une exposition est consacrée à ses livres. M.-A. B.

« Robert Doisneau : les années Vogue », jusqu'au 28 mai 2017.

www.versailles.fr/culture/etablissements-culturels/espace-richaud

Catalogue, Flammarion, 356 p., 49,90 €

Robert Doisneau, *Brigitte Bardot mannequin pour Vogue, en robe Jacques Fath, 1950.*

Photo service de presse. © Atelier Robert Doisneau



« IMAGES À LA SAUVETTE » PAR HENRI CARTIER-BRESSON



Henri Cartier-Bresson, *Images à la Sauvette* (Verve, 1952), p. 127-128, *Les derniers jours de Kuomintang, Shanghai, Chine, décembre 1948-janvier 1949.* Photo service de presse. © Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

« Les magazines finissent par faire des cornets à frites. Les livres demeurent », aimait à dire Henri Cartier-Bresson (1908-2004). C'est sans doute habité par ce souci de durer que l'artiste s'est décidé à publier son premier livre de photographies en 1952 : *Images à la sauvette*. Il y regroupe les clichés des vingt premières années de sa carrière, savant dosage d'interprétation personnelle et d'observation documentaire. La qualité de l'héliogravure, la force des images et la maquette épurée lui attirent les plus élogieuses critiques : Jean Cocteau ne recule pas devant le mot « chef-d'œuvre », tandis que Robert Capa le considère d'ores et déjà comme « une bible pour les photographes ». 65 ans plus

tard, une exposition à la fondation Henri Cartier-Bresson rassemble tirages d'époque et documents d'archives pour raconter la genèse de cet ouvrage fondateur. M.-A. B.

« Images à la Sauvette », jusqu'au 23 avril 2017.

www.henricartierbresson.org

Catalogue, Steidl éditeur, 2014, 158 p., 98 €

Cette publication est un méticuleux fac-similé de l'édition originale. Elle est complétée par un livret avec un essai de Clément Chéroux sur l'histoire de l'ouvrage. Elle existe en version française, *Images à la Sauvette* et en version anglaise, *Decisive Moment*.

connaissance **des arts**

Athènes
contemporaine
pour la
Documenta

Art Paris
Art Fair choisit
l'Afrique

Le Mois de la
Photo franchit
le Périph'

Au
vert
avec
Pissarro

000000-190-7,700 € - 40



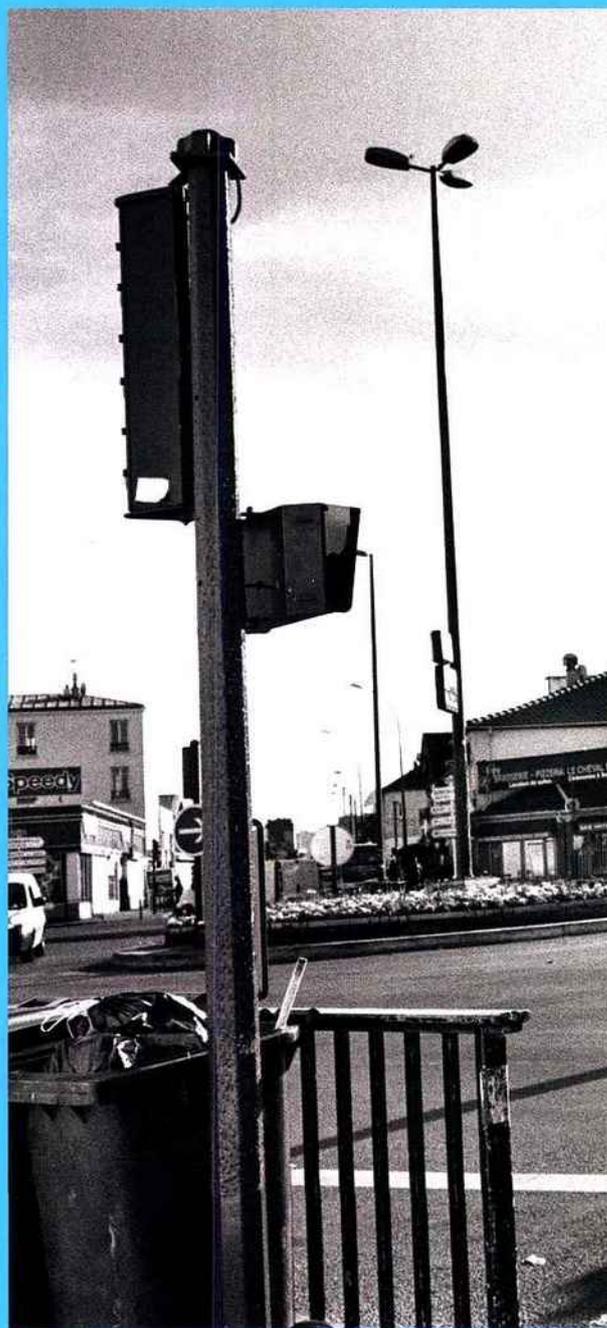
photographie

LE MOIS DE LA PHOTO

au- delà du Périph

Désormais printanier, le Mois de la Photo s'agrandit pour devenir le Mois de la Photo du Grand Paris. Voici une sélection de onze expositions présentées en Île-de-France qui donnent un aperçu de ce qu'est la photographie d'aujourd'hui, des grandes figures aux générations montantes.

/ Textes Jeanne Fouchet-Nahas



Le Bourget

Les arpenteurs de la Seine-Saint-Denis

Bertrand Meunier et Alain Willaume, membres du collectif Tendance Floue, ont parcouru ensemble et à pied le territoire de la Seine-Saint-Denis. Ils l'ont éprouvé chacun à sa manière, Willaume (né en 1956) en couleurs et Meunier (né en 1963) en noir et blanc. Leurs images témoignent du changement du contexte social

et politique apparu depuis les attentats et qui « d'une certaine façon a délégitimé les conditions d'un vivre-ensemble ». L'exposition présente deux visions singulières et complémentaires, dépourvues des préjugés et des fantasmes habituels sur la banlieue. Les rencontres avec les habitants du département laissent des images empreintes d'humanisme, de lucidité et de poésie.

« ALAIN WILLAUME & BERTRAND MEUNIER. 93 PLUS QUE JAMAIS », Centre culturel André-Malraux, La Capsula, 10, avenue Francis-de-Pressensé, 93350 Le Bourget, 01 48 38 50 14, www.le-bourget.fr/ Centre Culturel André-Malraux du 20 mars au 27 mai.

Bertrand Meunier
©TENDANCE FLOUE



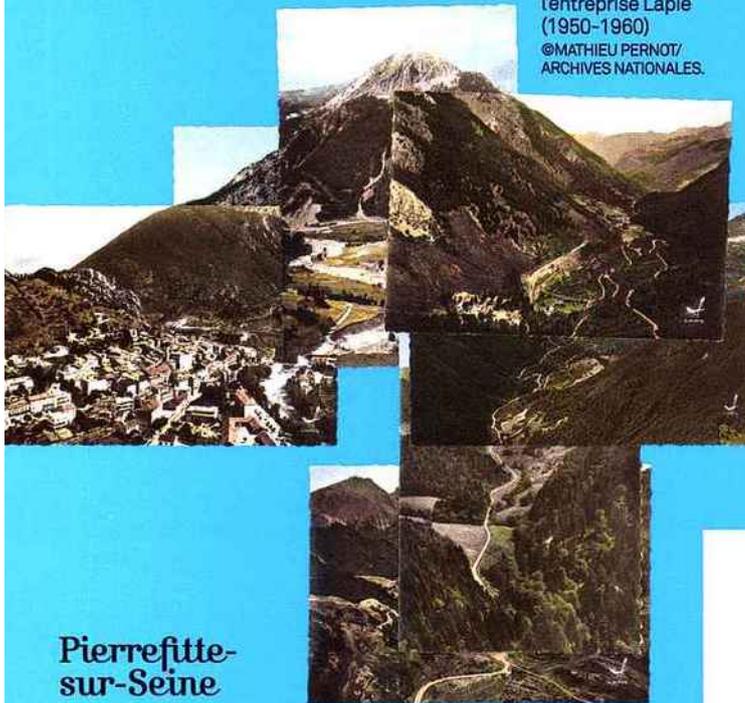
Mathieu Pernot
Extrait de l'ensemble
Dorica Castra,
2017, montage de
cartes postales de
l'entreprise Lapie
(1950-1960)
©MATHIEU PERNOT/
ARCHIVES NATIONALES.

Saint- Ouen- sur-Seine

L'expérience intérieure de Laura Bonnefous

Laura Bonnefous est une jeune photographe plasticienne et de mode prolifique. Ses images s'inspirent de la sculpture et de la performance. L'exposition à la galerie municipale Mariton présente une série mêlant le souvenir d'un passé mystérieux et une vision poétique du présent et du futur. Elle a été élaborée au fil de balades effectuées à travers la ville de Saint-Ouen. Diplômée de l'École nationale des beaux-arts de Paris, Laura Bonnefous est sortie major de promotion de l'École des Gobelins en photographie prise de vue en 2014. Lauréate de nombreux prix, notamment de la Bourse du Talent en 2015, elle a bénéficié, en septembre 2016, d'une résidence de la maison Louis Roederer.

« LAURA BONNEFOUS PÉRIPHÉRIES INTÉRIEURES »,
galerie Mariton, 10, rue Mariton, 93400 Saint-Ouen-sur-Seine,
01 49 48 95 25, du 15 avril au 15 mai.



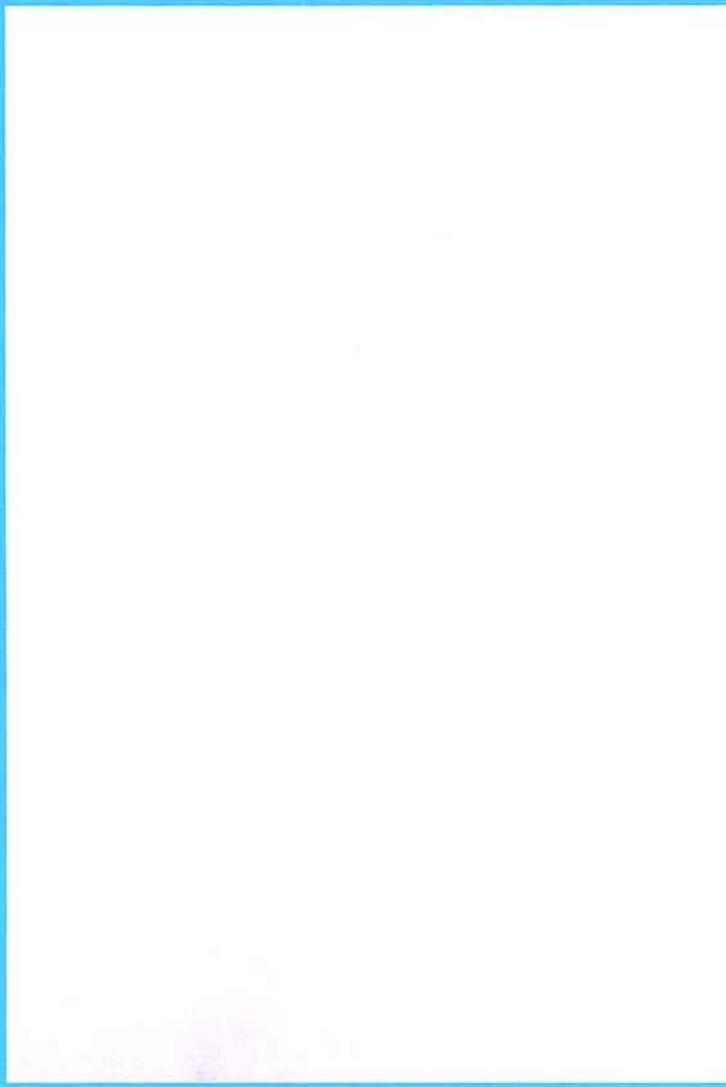
Pierrefitte- sur-Seine

Mathieu Pernot aux Archives nationales

Par la grâce du photographe Mathieu Pernot, les Archives nationales présentent pour la première fois un florilège du fonds de clichés issus de la firme Lapie, société pionnière de la photographie aérienne pendant les années 1950. Ces images donnent à voir une France en pleine mutation, urbaine, sociologique et économique. Elles ont inspiré Mathieu Pernot (né en 1970), dont la démarche documentaire est de rendre compte d'une réalité multiple et mouvante de notre monde. Ses images et celles des photographes anonymes de chez Lapie forment un dialogue inédit, entre la cour d'honneur des Archives à Paris et le hall du plus grand centre d'Archives d'Europe conçu par Massimiliano Fuksas à Pierrefitte-sur-Seine.

« EN AVION AU DESSUS DE ... DIALOGUES ENTRE MATHIEU PERNOT ET LE FONDS LAPIE », Archives nationales, 59, rue Guynemer, 93383 Pierrefitte-sur-Seine, 01 75 47 20 02 ; Archives nationales, Hôtel de Soubise, 60, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, 01 40 27 60 86, www.archives-nationales.culture.gouv.fr du 4 avril au 19 septembre.

Laura Bonnefous
L'Éclairé, série
Périphéries
Intérieures, 2015
©LAURA BONNEFOUS/
GALERIE MARITON.





Jürgen Nefzger
Fuffy Cloud,
Nogent-sur-
Seine, 2003
©JÜRGEN NEFZGER/
GALERIE FRANÇOISE
PAVIOT, PARIS.

Nogent- sur- Marne

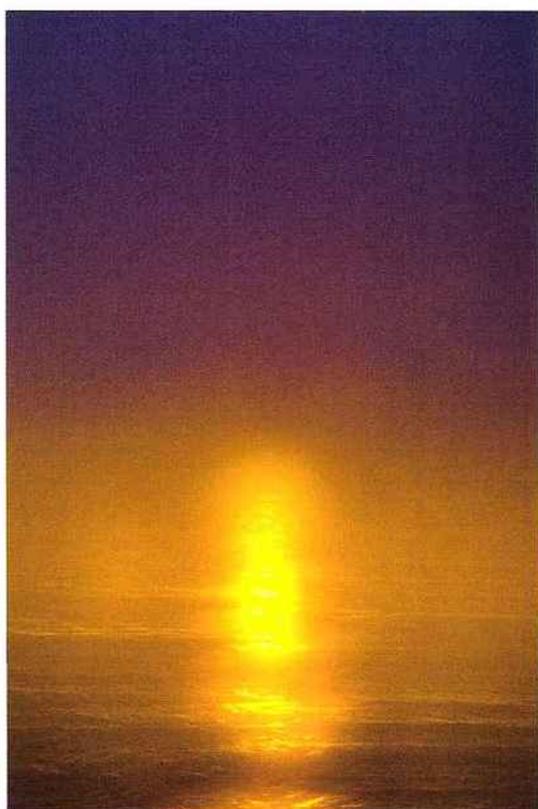
Jürgen Nefzger, un état du monde

Cette rétrospective dédiée à Jürgen Nefzger mérite le détour. Depuis plus de vingt ans, ce photographe d'origine allemande développe un travail axé sur le paysage contemporain. Dans une veine documentaire, son œuvre, lucide et majestueuse, sonde l'état de notre société et scrute, non sans ironie, les intrications entre les changements

économiques et les évolutions environnementales. Réalisées à la chambre, ses images révèlent les « *différentes visions et conceptions, artistiques et politiques, que notre civilisation a imposées à la nature à travers les siècles* », écrit sa galeriste Françoise Paviot. Jürgen Nefzger (né en 1968) est diplômé de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles et a reçu de nombreux prix.

« JÜRGEN NEFZGER. CONTRE NATURE », Maison d'Art Bernard Anthonioz, 16, rue Charles-VII, 94130 Nogent-sur-Marne, 01 48 71 90 07, www.maba.fnagp.fr du 23 février au 30 avril.

Jack Pierson,
The West,
2016
©JACK PIERSON/
GALERIE
THADDAEUS
ROPAC, PARIS/
SALZBURG.



Pantin

Jack Pierson chez Ropac

Les paysages de Floride de Jack Pierson décrivent une certaine idée de l'Amérique, tout en émotion et en lumière. Ils expriment ce que le photographe américain appelle « *la tragédie inhérente à la poursuite du glamour* ». Né en 1960 à Plymouth (Massachusetts), Jack Pierson est diplômé du Massachusetts College of Art de Boston en 1984. Il pratique le *wall drawing* et les mots-sculptures, en passant par le dessin, la peinture et la photographie. Son travail est rattaché au groupe de photographes de l'École de Boston, dont la figure la plus connue est Nan Goldin. Ses œuvres sont présentes dans les collections du Metropolitan Museum of Art, du Whitney Museum et du Museum of Contemporary Art de Los Angeles.

« JACK PIERSON, WALKING AROUND », galerie Thaddaeus Ropac, 69, avenue du Général-Leclerc, 93500 Pantin, 01 55 89 01 10, www.ropac.net du 1^{er} avril au 22 juillet.



LE NOUVEAU MOIS DE FRANÇOIS HÉBEL

« La culture ne s'hérite pas, elle se conquiert. » Cette célèbre phrase d'André Malraux semble avoir été écrite sur mesure pour François Hébel (né en 1958), homme de défis qui n'aime rien tant que tisser des liens fraternels par la photographie (ill. ©Claudia Huidobro). Connu pour avoir donné une envergure internationale aux Rencontres d'Arles (de 2002 à 2014), le directeur artistique de l'édition 2017 du Mois de la Photo (qui vient de souffler ses 36 bougies) lui donne un nouveau souffle en l'associant au projet du Grand Paris. Quatre-vingt-dix expositions sont réparties dans une trentaine de communes (dont la capitale), de Pierrefitte à Nogent-sur-Marne ou d'Arcueil à Mantes-la-Jolie. J. F.-N.

LE MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS,
www.moisdelaphotodugrandparis.com
au mois d'avril.

Eustachy Kossakowski
6 mètres avant Paris.
1972, 157 épreuves sur
papier baryté, 40 x 50 cm.
©EUSTACHY KOSSAKOWSKI/
MUSÉE NICEP-ORE NIÉPCE,
CHALON-SUR-SAÛNE.

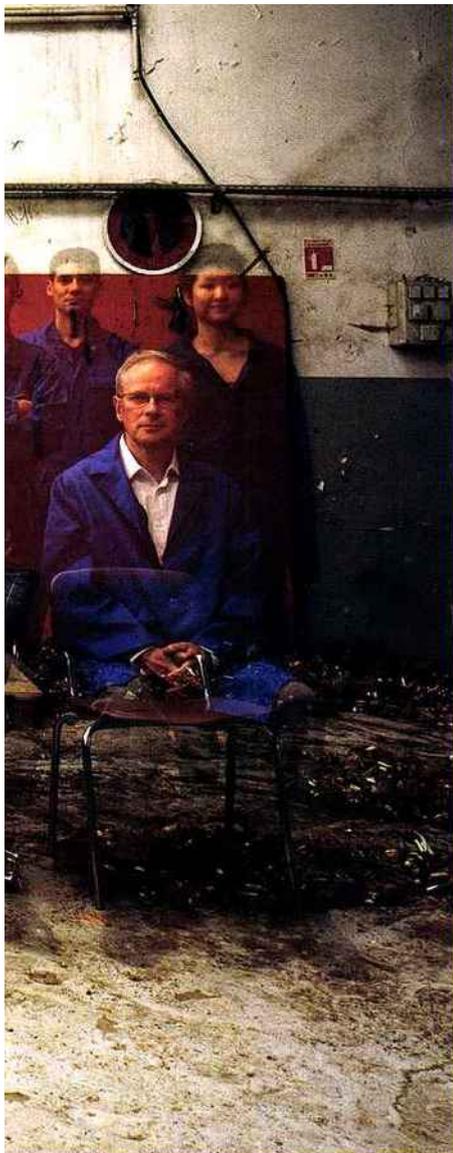


Vitry- sur-Seine

Le Paris d'Eustachy Kossakowski

Un an après son arrivée à Paris en 1970 avec sa femme Anka, le photographe polonais Eustachy Kossakowski (1925-2001), comte de son état, immortalise les cent cinquante-neuf panneaux qui entourent la capitale française à son entrée. Dans une démarche conceptuelle d'une grande simplicité, il élabore chaque photographie dans un cadrage unique – le poteau au centre de l'image – et à une distance d'exactly six mètres de la frontière de la ville. Cette terre d'asile et de rêve que Paris incarne apparaît alors proche et inaccessible. À quelques encablures, au-delà du périphérique, le MAC VAL présente cette œuvre emblématique à la fois intemporelle et brûlante d'actualité.

« EUSTACHY KOSSAKOWSKI. 6 MÈTRES AVANT PARIS », MAC VAL,
musée d'art contemporain du Val-de-Marne, place de la Libération, 94400
Vitry-sur-Seine, 01 43 91 64 20, www.macval.fr du 22 avril au 28 mai.



Arcueil

Estelle Lagarde, espace et mémoire

C'est dans une ancienne distillerie datant du XIX^e siècle, réhabilitée en espace artistique et culturel, que l'association ECARTS a pris en charge, depuis 2005, la direction artistique et la gestion du projet intitulé « Le Lieu de l'Autre ». En accueillant Estelle Lagarde (née en 1973), dont les travaux explorent la vie passée de lieux désaffectés, l'Anis Gras-Le Lieu de l'Autre rend hommage à ceux qui ont travaillé dans cette ancienne usine et met en lumière les rapports entre espace et mémoire. Les images graves et ludiques d'Estelle Lagarde mettent en scène des situations d'enfermement ou d'isolement. Ici, la notion d'emprisonnement physique ou psychique lié à la précarité du travail prend toute sa dimension.

« ESTELLE LAGARDE. LIBERTÉS CONDITIONNELLES »,
Anis Gras-Le Lieu de l'Autre, 55, avenue Laplace, 94110 Arcueil,
01 49 12 03 29, www.leliedulautre.com du 11 avril au 5 mai.

Estelle Lagarde
Lundi matin,
série Lundi matin
©ESTELLE LAGARDE/
AGENCE REVELEATEUR.

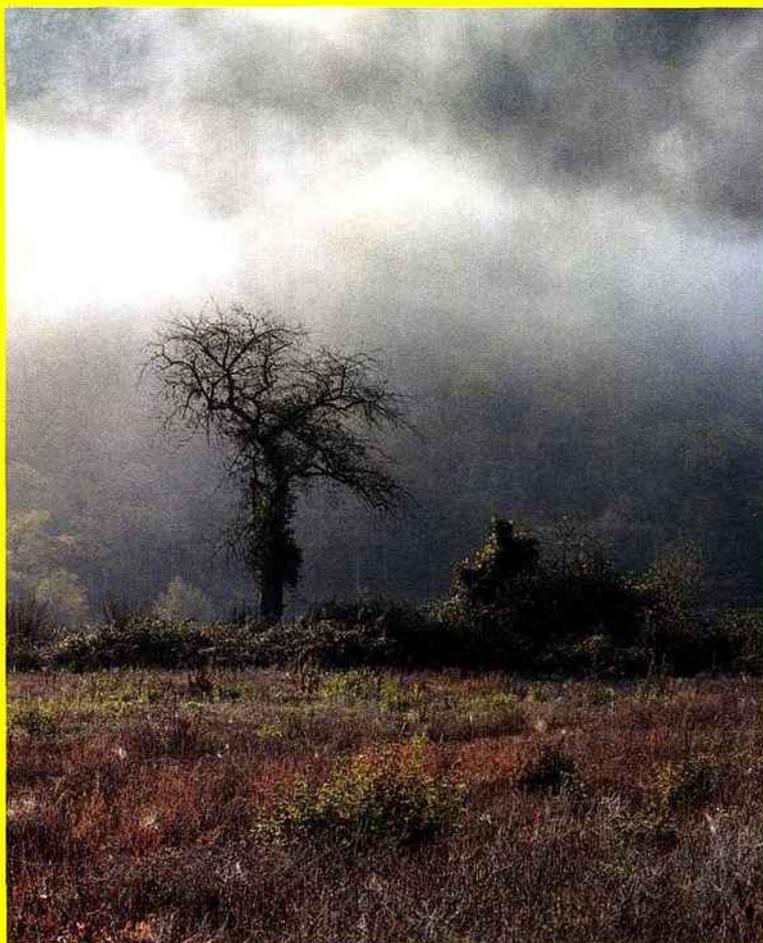
Véronique Ellena
Colline du Bugey, 2006
© VÉRONIQUE ELLENA/
COURTESY GALÉRIE ALAIN
GUTHARC.

Châtenay- Malabry

Véronique Ellena chez Chateaubriand

« Ce lieu me plaît ; il a remplacé pour moi les champs paternels ; je l'ai payé du produit de mes rêves et de mes veilles », écrit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. La maison de l'écrivain accueille l'exposition de Véronique Ellena. Ses paysages mélancoliques s'imposent ici comme une évidence. Ancienne étudiante de l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre à Bruxelles, la plasticienne (née en 1966) privilégie les sujets ordinaires. Ses compositions, précises et dépourvues de tout artifice, rappellent la tradition picturale du paysage au XIX^e siècle, incarnée par Courbet ou Corot.

« PAYSAGE(S), L'ÉTRANGE FAMILIER DE VÉRONIQUE ELLENA »,
Maison de Chateaubriand, 87, rue Chateaubriand, 92290
Châtenay-Malabry, 01 55 52 13 00, www.maison-de-chateaubriand.hauts-de-seine.fr du 20 avril au 21 juillet.



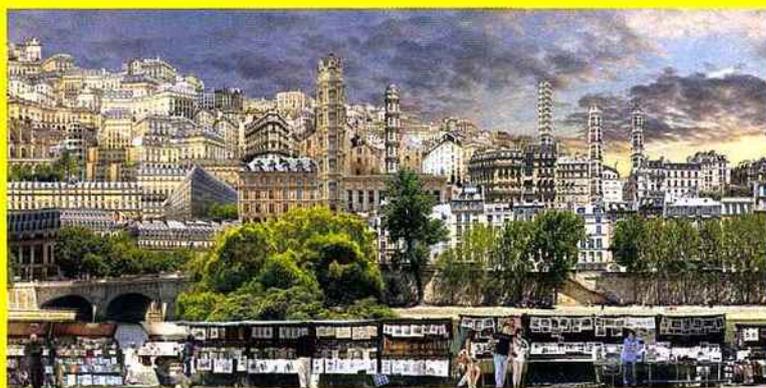
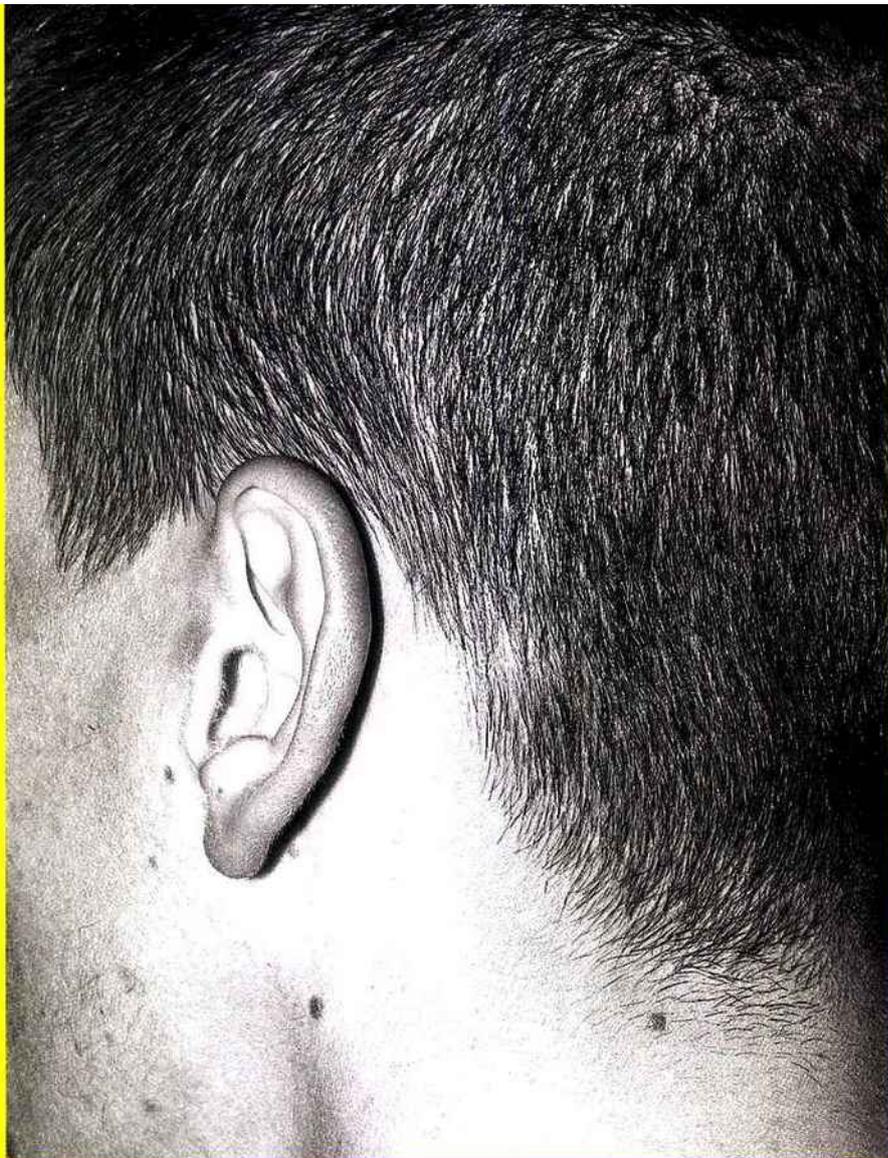
Malakoff

L'Olympe d'Alexis Cordesse

Parti en Grèce à l'automne 2015 pour réaliser un travail documentaire sur la crise économique et ses conséquences sociales, Alexis Cordesse (né en 1971) traverse la région de l'Olympe. Subjugué par la beauté de cette montagne magique, il renouvelle l'expérience et en tire un récit tout en poésie et distance : « [...] Les photographies que j'ai réalisées s'apparentent à des visions oniriques ; leurs dimensions poétique et méditative en sont l'essence. Elles dialoguent avec la peinture abstraite comme elles jouent, de manière assumée, avec les clichés du romantisme pour mieux souligner la perte définitive d'une certaine vision de la nature. J'ai gravi l'Olympe en réponse à la violence du monde ».

« ALEXIS CORDESSE. SÉRIE OLYMPE, 2015-2016 », Maison des Arts, Centre d'art contemporain de Malakoff, 105, avenue du 12-Février 1934, 92240 Malakoff, 01 47 35 96 94, www.maisondesarts.malakoff.fr du 19 avril au 21 mai.

Alexis Cordesse,
série Olympe,
2015-2016
©ALEXIS CORDESSE.



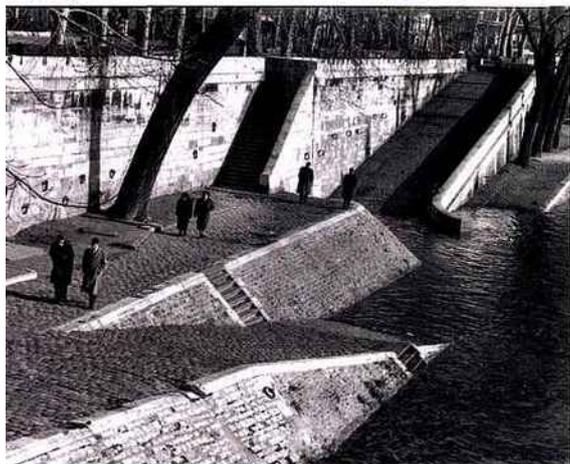
©JEAN-FRANÇOIS RAUZIER

« JEAN-FRANÇOIS RAUZIER. PARIS HYPERPHOTO », La Chapelle, impasse de l'Abbaye, 78120 Clairefontaine-en-Yvelines, 01 34 94 39 87, www.lachapelledeclairefontaine.org du 25 mars au 1^{er} mai.

Clairefontaine-en-Yvelines

Jean-François Rauzier, peintre virtuel

Jean-François Rauzier se définit comme un « peintre virtuel ». Le photographe (né en 1952) fabrique des images à partir de paysages et d'architectures qui font partie d'un patrimoine commun et qu'il métamorphose par des « hyperphotos ». Ce concept, inventé par l'auteur en 2002, consiste à utiliser les potentialités de la retouche et de la duplication des images sur ordinateur, de leur juxtaposition ou de leur torsion, pour recréer des volumes et des perspectives. Du château de Versailles aux bibliothèques imaginaires, des déambulations urbaines aux cités idéalisées, les très grands formats de Rauzier immergent le spectateur dans un univers mathématique, onirique, à la limite du fantastique.



Les photographies
en couleur
©AMBROISE TÉZENAS.

Les photographies
en noir et blanc
©HENRI CARTIER-
BRESSON/MAGNUM
PHOTOS/COURTESY
FONDATION HCB.

Mantes-la-Jolie

Henri Cartier-Bresson versus Ambroise Tézénas

La Seine est le fil conducteur de cette exposition qui propose deux visions du fleuve, de Mantès à Paris : celle d'Henri Cartier-Bresson (1908-2004), réalisée dans les années 1950, et celle d'Ambroise Tézénas (né en 1972), qui explore le paysage d'aujourd'hui de Paris aux frontières de la Normandie. Composant en grand format et sous différentes lumières, le photojournaliste embrasse la géographie

physique, économique, historique ou culturelle des lieux pour mieux évoquer la présence humaine et son impact sur le territoire. En écho à cette commande, les images en noir et blanc de Cartier-Bresson décrivent avec justesse et humour la vie quotidienne des gens, en ville où à la campagne, au bord du fleuve intranquille.

« AMBROISE TÉZENAS / HENRI CARTIER-BRESSON. DE PARIS À MANTES, AU FIL DE LA SEINE », musée de l'Hôtel-Dieu, 1, rue Thiers, 78200 Mantès-la-Jolie, 01 34 78 86 60, du 8 avril au 9 juillet.



REGARDEZ VOIR

dimanche 12 mars 2017 par **Brigitte Patient**

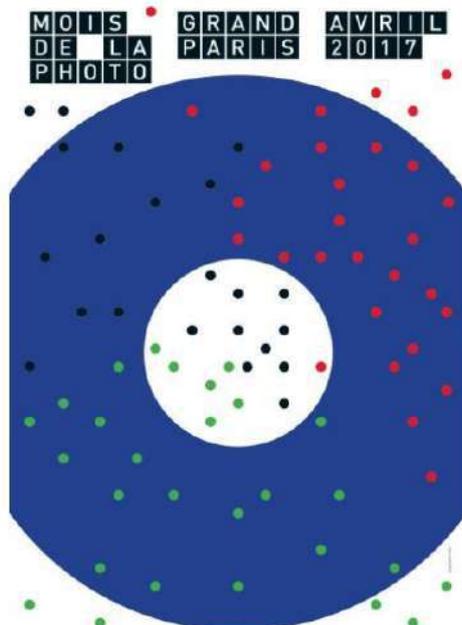
Jean-Christophe Béchet, François Hébel et Fisheye



(RÉ)ÉCOUTER 42'52



Jean-Christophe Béchet, expose "European puzzle" à Gentilly. François Hébel et Eric Karsenty évoquent le Mois de la photo du Grand Paris, élargie à 32 villes.



Affiche du Mois de la photo du Grand Paris © Mois de la photo du Grand Paris

Jean-Christophe Béchet

François Hébel

‘Le mois de la photo du grand Paris est l’occasion de découvrir la vitalité des 32 villes qui défendent la photographie.’



François Hébel © Claudia Huidobro

Éléments de parcours

Directeur artistique de l'édition 2017 du Mois de la Photo du Grand Paris à l'invitation de Jean-Luc Monterosso directeur de la Maison Européenne de la Photographie et commissaire général du Mois de la Photo du Grand Paris. François Hébel, producteur et auteur, d'expositions, de livres, de projets éducatifs et de spectacles avec des photographes. A l'initiative de l'élargissement du Mois de la Photo au Grand Paris, François Hébel se consacre en parallèle au festival Foto/Industria à Bologne qu'il a co-fondé pour le MAST, à la galerie du FIAF à New-York en tant que directeur artistique et est consultant pour la Fondation Henri Cartier-Bresson. Précédemment, directeur de 15 éditions des Rencontres de la photographie d'Arles et co-fondateur du festival Photo Spring à Pékin, il a été le vice-président de Corbis, après avoir été directeur de Magnum Photos Paris et International pendant 12 ans, et débuté comme responsable des galeries photos des magasins Fnac.

Le mois de la photo du Grand Paris

Pionnier lorsque Henry Chapier et Jean-Luc Monterosso l'ont créé en 1980, le « Mois de la Photo » voit sa formule et ses dates évoluer. La mission assignée à cette nouvelle édition est de faire doublement connaissance dans l'espace du Grand Paris : exploration de la photographie d'une part et d'un territoire en grande mue d'autre part. Cet espace élargi dessine de nombreux parcours. D'une exposition à l'autre, ils permettent de découvrir des richesses patrimoniales, naturelles et des curiosités urbaines, cadre de vie de 18 % des français (2 millions à Paris et 9 millions autour) dont les habitants ne connaissent souvent que les villes de proximité. 84 expositions sont réparties dans un Grand Paris sans frontières rigides : à l'Est depuis Clichy-sous-Bois, ville symbole des distances mentales qui se sont dressées au fil des décennies, s'ajoutant aux barrières physiques, jusqu'à Poissy ou Mantes-la-Jolie à l'Ouest, Châtenay-Malabry ou Clairefontaine-en-Yvelines au Sud. Ce sont en tout 27 communes, y compris Paris, qui participent à cette émulation photographique.

Pour en savoir plus, consultez le [site officiel du Mois de la photo du Grand Paris](#)

Livres

- European puzzle, [Jean-Christophe Béchet Editions Loco](#)
- Influences, [Jean-Christophe Béchet, Editions de La Martinière](#)
- Le catalogue du mois de la photo parait chez [Actes sud : Mois de la photo 2017](#)

Avril 2017

Beaux Arts

magazine

SPÉCIAL PARIS

MOIS DE LA PHOTO

- LE GUIDE DES EXPOSITIONS
- LES LIEUX À DÉCOUVRIR

ENQUÊTE

LE PHÉNOMÈNE PICASSO
EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER

TENDANCE

LE JEU VIDÉO
EST-IL UN ART ?

PRÉSIDENTIELLE

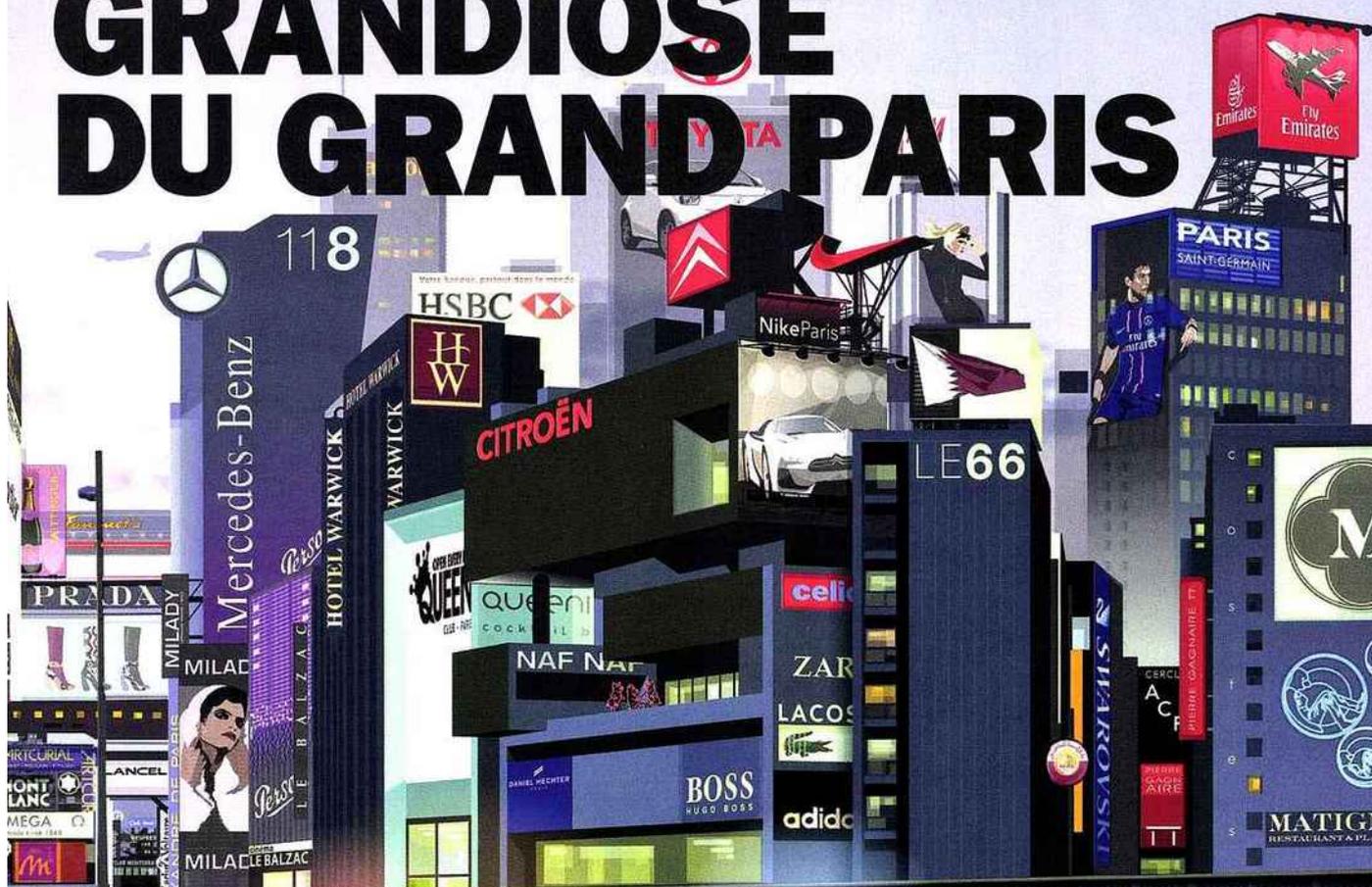
- LES PROGRAMMES CULTURELS
- L'INTERVIEW DES CANDIDATS

Illustration Laurence Bériz
pour Beaux Arts magazine, 2017



MOIS DE LA PHOTO 2017

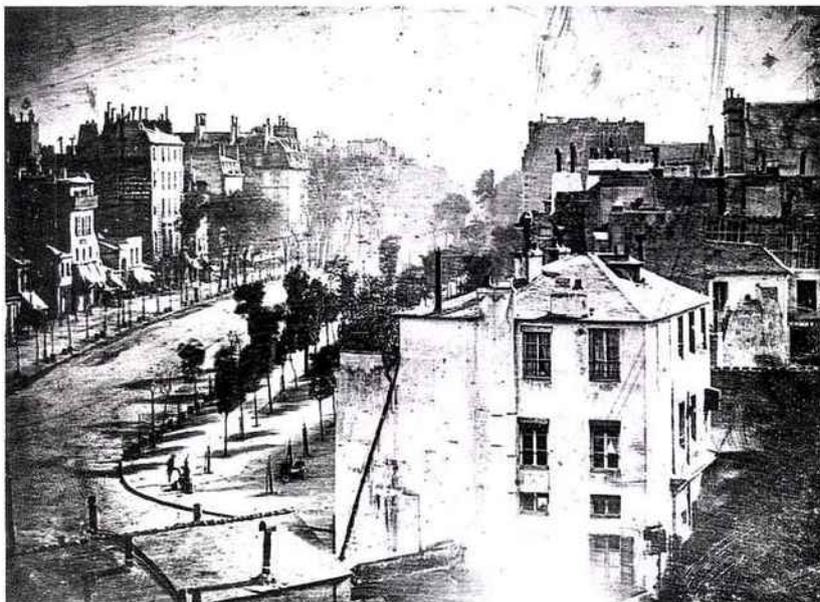
UN PORTRAIT GRANDIOSE DU GRAND PARIS



PARCE QU'IL Y A UNE VIE CULTURELLE INTENSE DES DEUX CÔTÉS DU PÉRIPHÉRIQUE, LE MOIS DE LA PHOTO, RENDEZ-VOUS PARISIEN BIENNAL CRÉÉ EN 1980, S'ÉTEND CETTE ANNÉE AU GRAND PARIS. DE NEUILLY-SUR-SEINE À CLICHY-SOUS-BOIS, 31 COMMUNES ASSOCIÉES DEVRAIENT NOUS EN METTRE PLEIN LA VUE PENDANT TOUT LE MOIS D'AVRIL. VISITE GUIDÉE.

PAR JACQUES DENIS

édition



LOUIS DAGUERRE

Boulevard du Temple, 1838

PARIS, CAPITALE DE LA PHOTOGÉNIE

COMMENT CONTINUER À INVENTER L'IMAGE DE PARIS QUAND DOISNEAU, BRASSAÏ, RIBOUD ET TANT D'AUTRES EN ONT TIRÉ DES CLICHÉS ICONIQUES ? PEUT-ÊTRE EN LAISSANT LES PHOTOGRAPHES VAGABONDER JUSQU'AUX CONFINS DU GRAND PARIS, LÀ OÙ SE JOUE L'AVENIR.

Paris-métro-photo, Voici Paris, Paris de nuit, Sortilèges de Paris, les Métamorphoses de Paris, Paris, éternellement...

À égrener les livres de photographie dédiés à la Ville lumière, il semblerait que celle-ci soit son sujet par essence, ou du moins un filon inépuisable. N'est-ce pas là que, le 7 janvier 1839, fut officialisée la naissance du daguerréotype ? Dans la foulée, Daguerre immortalisa, boulevard du Temple, un homme se faisant cirer les chaussures. Le médium était né, et il allait souvent transiter par là. «C'est LE sujet de la photo», admet la galeriste Françoise Paviot, qui réalisa en 2004 un merveilleux petit ouvrage intitulé *Paris en fête*, soit 100 images par 100 photographes, des premières heures de la photographie à l'aube des années 2000 : «Paris est en perpétuel changement et la photo s'en fait le témoin», résume-t-elle. La collection du musée Carnavalet documente cette lente sédimentation, qui permet de revoir la capitale d'avant les grands travaux d'Haussmann et le quotidien des Parisiens

avant l'ère du *snapshot*. Marville, Atget, Doisneau et tant d'autres ont laissé leur empreinte sur l'histoire de la photo, en faisant l'état des lieux d'une ville qui n'a cessé de se métamorphoser. Ces instantanés sont désormais devenus des clichés. Les façades délavées et les petits métiers, les bouches de métro et les quais de Seine, les barricades de juin 1848 et les émeutiers de Mai 68... Les vues s'enchainent, et pourtant chaque génération a le regard attiré par la Ville lumière. Des primitifs du XIX^e siècle aux photographes plasticiens, des documentaristes aux humanistes, des surréalistes aux photojournalistes, qu'ils soient français ou étrangers, l'histoire de la photographie s'est en grande partie écrite à Paris. Et toutes les occasions sont bonnes pour célébrer cette alliance. Quand l'Hôtel de Ville consacre de grandes expositions à Brassai ou au Front populaire, c'est à chaque fois un succès. Tout comme «La France d'Avedon» il y a peu à la BnF, ou encore «Paris champ & hors champ» à la Galerie des



HANS-PETER FELDMANN

Tour Eiffel, 1990

«C'EST FOU, TOUT CHANGE SANS CHANGER ! PARIS EST UN OPEN BAR PHOTOGRAPHIQUE !»

BOBY, PHOTOJOURNALISTE



ANAÏD DE DIEULEVEULT

Dans le jardin de Notre-Dame, série *Surimpressions Ville / Nature*, 2014

bibliothèques de la Ville de Paris qui, en 2014, rendait compte du regard singulier porté par les artistes (Chris Marker, Alain Bublex, Jane Evelyn Atwood, Sarah Moon...) sur la capitale durant ces trois dernières décennies. Mais qu'en est-il aujourd'hui? D'avoir trop été immortalisée, voit-elle les photographes se détourner d'elle? La ville-musée est-elle usée par les clichés? Démodée? Pas si sûr.

«Longtemps, j'ai trouvé ce sujet daté. En fait, il y a une grande diversité de sujets, dans la photographie tant plasticienne que documentaire. Il existe un champ immense des possibles, au-delà des clichés, ou qui en jouent. Avec le contexte actuel, plutôt plombé, la question de la représentation de Paris est d'autant plus importante», croit Vincent Sator. Ce jeune galeriste n'est pas le seul à penser que la capitale reste un objet d'expérimentation. «Il y a tant à faire qu'en trois ans je n'ai pas vraiment vu passer le temps. C'est fou, tout change sans changer! C'est un open bar photographique!», confirme Bobby, pseudo du photojournaliste Boris Allin, qui s'est révélé en couvrant l'effervescence des Nuits debout.

Jean Mounieq perpétue la tradition des aînés, shootant en noir et blanc les rues de la capitale. Il n'est pas le seul à creuser le sujet. Pour être allé aux quatre coins de la planète, le «promeneur» Bernard Plossu reste attaché à la ville qui a façonné son regard. Auteur de *Chronique du retour*, né en 1985 du «choc de rentrer du désert et de se retrouver dans le métro parisien», il réunit actuellement un demi-siècle de clichés, qui feront l'objet d'un prochain livre. «La première montre des ballons en couleurs, place de l'Étoile, en 1954. J'avais 9 ans... C'est fascinant de voir toutes les époques défiler, c'est comme un journal du temps qui passe.» Paris est-il difficile à photographier? «Ce qui est difficile, c'est d'arriver à voir près de chez soi! À l'été 2016, je suis allé exprès à Montmartre, à la place de l'Étoile, voir si j'arrivais à faire des photos de ces

PARIS VU PAR UN GALERISTE

Le *Grand Paris vu de nos fenêtres* est une collecte lancée auprès des Franciliens, sous le regard attentif d'un comité parrainé par Roland Castro, à voir du 8 au 28 avril à la gare de l'Est et à la Maison de l'architecture [lire p. 59]. Mais avant tout, *Paris sans quitter ma fenêtre* est une série de Lucien Hervé [ill.] qui donna son titre à une exposition chez Camera Obscura en 2000. On y retrouvait plusieurs générations: Willy Ronis, Izis, Gladys... «Un étranger voit souvent des choses qu'un Parisien ne remarque plus, ou moins», note le galeriste Didier Brousse. Pour preuve, le travail mené par le Coréen Bohnchang Koo sur les chasse-roues, qui jalonnent le Marais. «Il en a tiré une remarquable typologie, un regard très singulier!» De même, l'Italien Paolo Roversi avait posé au milieu des années 1990 son studio photo dans la rue, afin de composer au plus près des habitants son *Paris défilé*. «Cette ville peut être un terrain de jeu et d'exploration extraordinaire, mais il faut y mettre une contrainte, un biais. Sinon, ça me semble un pari impossible», reprend Didier Brousse. Un Paris dans son esthétique classique, ponts et quais embrumés, qu'a pourtant choisi de prendre comme sujet le Britannique Michael Kenna, lui aussi représenté par Camera Obscura, lors d'une exposition au musée Carnavalet en 2014.

Galerie Camera Obscura - 268, boulevard Raspail - 75014 Paris - 01 45 45 67 08 - www.galeriecameraobscura.fr



LUCIEN HERVÉ

PSQF
(série *Paris sans quitter ma fenêtre*),
1949



BERNARD PLOSSU
Paris, Montparnasse, 1960



LARS TUNBJÖRK
Sans titre (Paris), 1989

lieux : ce fut passionnant de redécouvrir chaque rue, chaque odeur... Ce qui me plaît, ce sont les changements de lumière, on passe du gris total à un rayon de soleil éblouissant, c'est fort comme les peintures du Nord!»

Le Polonais Bogdan Konopka est aussi de ceux qui prennent le temps d'observer Paris : depuis vingt-cinq ans, à la chambre ou en mode sténopé, il en donne une vision inédite. Cette ville, qu'il dit invisible, il la relate en gris, en séries : «Il rémoigne du Paris qui passe, de celui qui reste», analyse Françoise Paviot. Ce renouvellement trouve également un écho chez les plus jeunes. Pour Benoît Baume, directeur du magazine *Fisbeye*, «ce sont la nuit, les mouvements citoyens, l'architecture, l'exclusion, les touristes, la mode ou l'urbex [l'exploration urbaine] qui intéressent les nouvelles générations. Nous assistons à de nouvelles formes de représentations de Paris, où l'image est collectée, détournée, complé-ée.» Et de citer deux récents ouvrages apportant une vision neuve : *les Parisiens* de Luc Choquer et *le Grand Paris* de Martin Parr, en forme de plan de Paris pour les taxis. «Même si ce n'est pas son meilleur travail, reconnaît-il, Parr montre une direction intéressante, celle d'une ville envahie par les marchands et les touristes.»

Faut-il aller au-delà du périph pour renouveler son regard sur Paris? «Historiquement, Paris intra-muros est complètement différent et bien plus riche qu'au-delà du périphérique. Sa densité contraste avec les espaces plus ouverts de la banlieue. Mais les frontières tendent à s'estomper. Cette dualité de la région parisienne est un sujet en soi. [...] À travers une relecture de la modernité architecturale, nous devons regarder les brèches et les aspérités des explosions urbaines, mais aussi entrer en empathie avec les déracinements du XXI^e siècle», entrevoit le photographe Stéphane Couturier, qui a eu l'occasion de travailler sur ce sujet. «Le Grand Paris est en train de se construire et de se définir sous nos yeux. La photographie peut enregistrer ces transformations et susciter de nouveaux

«LES ARCHIVES DE DEMAIN, CE SONT LES CONSTRUCTIONS DU GRAND PARIS. IL EST BON QUE LES PHOTOGRAPHES ASSISTENT À CETTE NAISSANCE.»

JEAN-LUC MONTEROSSO, COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU MOIS DE LA PHOTO



CHRISTER STRÖMHOLM

Sans titre (Nana, Jacky et Adèle Chanel au métro Blanche), 1961



MAURICE-LOUIS BRANGER

Crue de la Seine, la gare Saint-Lazare, 1910

LE PARIS D'HIER EN UN CLIC

Bienvenue dans le grand fonds de la SPL Parisienne de photographie : à deux pas du musée Carnavalet, grande institution qui continue d'acquérir des œuvres patrimoniales (150 000, des débuts de la photo à aujourd'hui), Paris est représenté par quelque 130 000 clichés, dûment indexés (à consulter sur www.parisenimages.fr). Depuis 2006, cette société assure la reproduction numérique des collections muséales, des institutions municipales et des bibliothèques patrimoniales de Paris, sans oublier les images de l'agence Roger-Viollet, qui en fut à la création en 1938. D'ailleurs, à la mort de ces deux passionnés qu'étaient Hélène Roger-Viollet et son mari Jean-Victor Fischer, leurs immenses archives furent léguées à la Ville, en charge depuis d'en assurer la pérennité et la diffusion. C'est ainsi que le grand public y a accès en un clic, pouvant même commander la reproduction de son choix. Quant aux professionnels, ils y puisent encore la nécessaire matière première d'expositions telles que, en 2016, «Dans l'atelier – L'artiste photographié, d'Ingres à Jeff Koons», présentée au Petit Palais.

www.parisiennedephotographie.fr · www.roger-viollet.fr



LUC CHOQUER

Grévistes de la RATP, place de la République, Paris, fin des années 1980



DENIS BARZACO

La Chute n° 9, 2006



LAURENT KRONENTAL

Joseph, 88 ans, les Espaces d'Abraxas, Noisy-le-Grand, série *Souvenir d'un futur*, 2014

regards, espère Jean-Luc Monterosso, cofondateur – avec Henry Chapier – de la Maison européenne de la photographie et du Mois de la photo. Les archives de demain, ce sont les constructions du Grand Paris. Il est bon que les photographes assistent à cette naissance.» Si Robert Doisneau a

PARIS VU PAR UN LIBRAIRE ÉDITEUR

C'est au prisme des livres de photographies qu'Antoine de Beauré observe l'évolution de la capitale. Les rayonnages de sa librairie ont hébergé de nombreux ouvrages sur la question. *Atget photographe de Paris* de Berenice Abbott (1930), *Moi Paris* [«Mon Paris»] (1933) par Ilya Ehrenbourg, dans une veine plutôt sombre et sociologique – «comme le négatif de Brassai», dont la vision des *Voluptés de Paris* (1934) demeure un grand classique. Moins connu, *Flower Is...* de Robert Frank offre un regard singulier sur le Paris de l'immédiat après-guerre. Et Antoine de Beauré de continuer cet inventaire à la Prévert, de Ihei Kimura à William Klein. Parmi tous, il en est un qui fait figure d'ovni : le *Paris de Moi Ver*, préfacé par Fernand Léger. «Une sorte de curiosité à l'époque : pour créer des images, il a superposé jusqu'à six négatifs ! Cela donne des ambiances surréalistes.» L'original est une pièce de collection, il vaut mieux chercher la réédition (elle aussi collector) par Karl Lagerfeld.

Librairie 213 (sur rendez-vous) • 175, rue du Temple • 75003 Paris
01 43 22 83 23 • www.galene213.com

photographié la banlieue tel un territoire déjà en mutation, le Grand Paris offre de nouvelles perspectives, par-delà les clichés, pour laisser place à un fécond imaginaire. «Cela exige un long travail d'investissement et d'immersion. J'avais commencé un travail sur les chambres vides de jeunes partis en Syrie. J'en ai fait deux, en un an, et puis je me suis heurté à un mur», relativise Éric Garault, photographe qui essaie de monter un festival de photographie documentaire et d'auteur le long du canal de l'Ourcq, à Noisy-le-Sec, où il vit. Pour lui, le facteur temps est primordial. «Les sujets sur Paris, ce sont trop souvent les mêmes : les dernières tendances, les lieux à la mode... On ne travaille plus beaucoup sur la sociologie de Paris, ou alors ce sont les *no-go zones* de banlieue !»

Le jeune Laurent Kronental a marqué les esprits avec sa série *Souvenir d'un futur*, débutée en 2011, autour des grands ensembles architecturaux et des personnes âgées qui y résident. Loin de «l'entre-soi parisien», Camille Millerand sort lui aussi du cadre des préjugés. Pas question de s'intéresser uniquement aux quartiers populaires quand tout s'embrase. Lui préfère donner une autre version du réel se fabriquant sous nos yeux. «On raconte trop rarement la banalité du quotidien en banlieue, sans angle, sans actualité chaude. Le prisme médiatique est toujours le même. Je comprends certains habitants quand ils me disent qu'ils n'ont plus confiance. Il faut occuper le terrain pour rétablir cette confiance, donner de son temps sans arrière-pensée.» ■



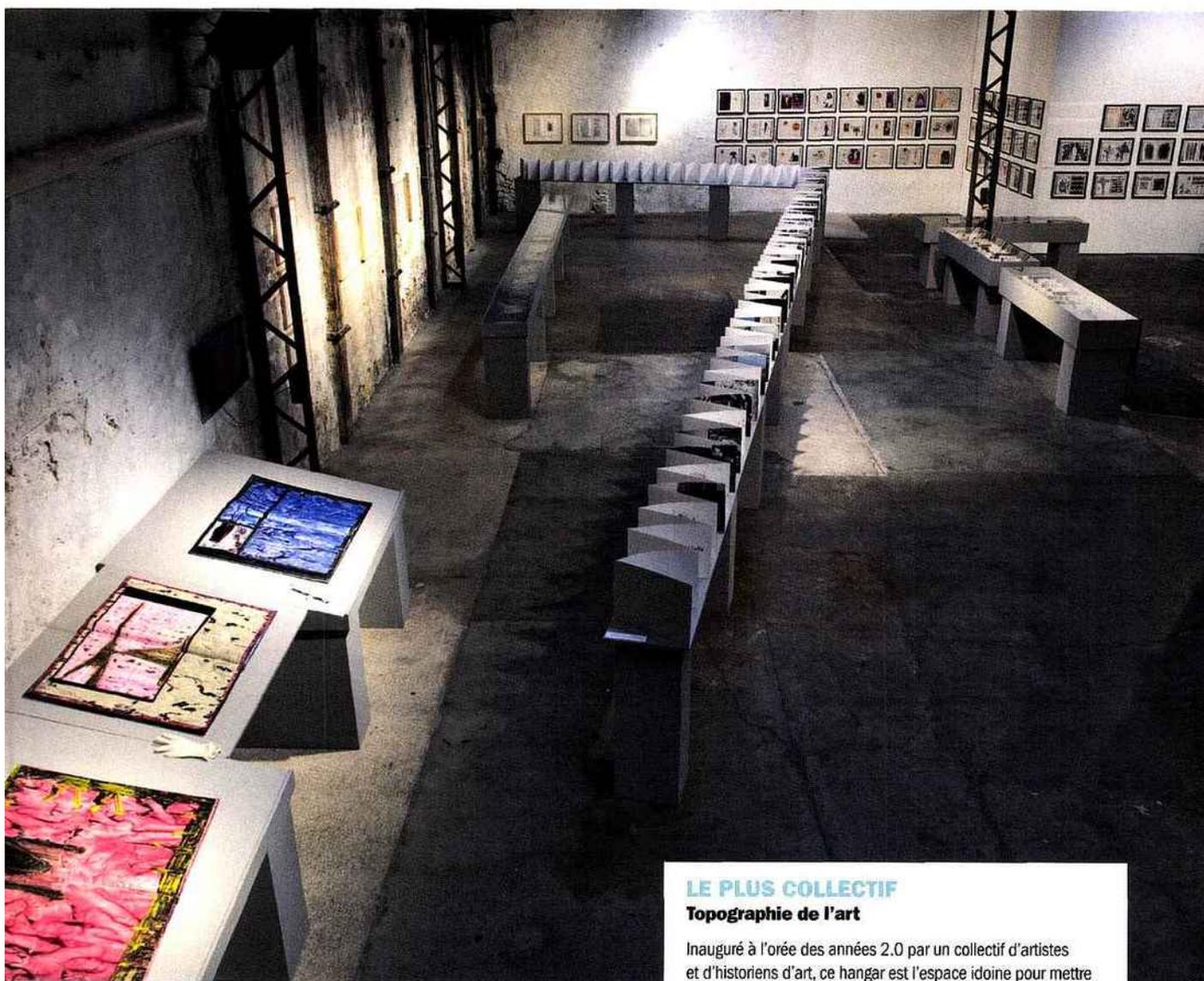
CARLOS AYESTA
Série *Vertical Visions*, 2012



VALERIO VINCENZO
Festival des vendanges de Suresnes, 2012

15 **LIEUX** 100% PHOTO

OUTRE LES FESTIVALS ET SALONS DÉDIÉS, PARIS PEUT AUSSI COMPTER TOUT AU LONG DE L'ANNÉE SUR SES MUSÉES, CENTRES D'ART, FONDATIONS ET GALERIES POUR FAIRE RAYONNER LES IMAGES FIXES ET ANIMÉES. SÉLECTION.



Vue de l'exposition de groupe «Livres uniks», en 2015.

LE PLUS COLLECTIF Topographie de l'art

Inauguré à l'orée des années 2.0 par un collectif d'artistes et d'historiens d'art, ce hangar est l'espace idéal pour mettre en perspective les réflexions contemporaines. Nul dogme ici, tous les créateurs y ont leur place. À l'occasion du Mois de la photo 2017, «Géométrie dans l'espace» se donne pour projet d'interroger «la complexité des rapports multiples entre naturel et construit, surface et volume, ombre et lumière», mais aussi entre photographies contemporaines et documents historiques.

15, rue de Thorigny • 75003 Paris • 01 40 29 44 28
www.topographiedelart.fr

> À voir: «Géométrie dans l'espace» du 30 mars au 14 juin

LE PLUS DÉFRICHEUR

Lumière des roses

«Chercheurs d'images», c'est ainsi que se définissent Marion & Philippe Jacquier, qui ont fondé en 2004 cette galerie pas tout à fait comme les autres, à Montreuil. Leur obsession ? La photo vernaculaire. Fouillant dans la mémoire collective, ils en sortent des pépites vintage souvent anonymes, toujours singulières. «Nous cherchons des photographies qui n'ont pas encore été vues, ou du moins pas comme nous les voyons.» Une vraie mine.

12-14, rue Jean-Jacques Rousseau · 93100 Montreuil
01 48 70 02 02 · <http://lumieredesroses.com>

LE PLUS ÉMERGENT

Fisheye Gallery

Ouverte à l'automne 2016 près du canal Saint-Martin, cette galerie prend des paris sur l'avenir : le photojournaliste Corentin Fohlen, Philippe Grollier - et son travail sur l'Irlande -, Théo Gosselin et Maud Chalard ont ici pleinement droit de cité. Ou encore Stéphane Lavoué, «un des auteurs majeurs des prochaines années», assure Benoît Baume, directeur du magazine *Fisheye* et cofondateur de la galerie.

2, rue de l'Hôpital Saint-Louis · 75010 Paris
01 40 37 24 19 · www.fisheye-gallery.fr



LE PLUS INTIMISTE

Fondation Henri Cartier-Bresson

Longtemps logée dans la maison-atelier du photographe, à Montparnasse, la fondation Henri Cartier-Bresson va déménager rue de Turenne, dans le Marais. Inaugurée en 2003, elle aura accueilli les expositions des plus grands maîtres d'hier et d'aujourd'hui : Saul Leiter, Irving Penn, Jeff Wall, Pieter Hugo... Ici, la photo vise l'atemporalité des œuvres. «Les seules fondations qui puissent se construire, c'est avec la chaleur humaine», écrivait encore en 2004 celui que son biographe Pierre Assouline surnomma «l'œil du siècle».

2, impasse Lebois · 75014 Paris · 01 56 80 27 00
www.henricartierbresson.org

> À voir : «Henri Cartier-Bresson – Images à la sauvette» jusqu'au 23 avril



Vue de l'exposition «Kate MccGwire – Scissure», en 2016.

LE PLUS IMPRÉVISIBLE

La Galerie particulière

Cette galerie du Marais joue la carte de la singularité, celle des multiples personnalités qui ont jalonné sa courte histoire. On a pu y voir les reconstructions de Stéphane Couturier sur les «architectures» urbaines comme le reportage de Nyaba Leon Ouedraogo sur l'enfer du cuivre, au cœur d'une décharge de matériel électronique du Ghana, ou sur la survie des casseurs de granit à Ouagadougou.

11 et 16, rue du Perche · 75003 Paris · 01 48 74 28 40 · www.lagaleriesparticuliere.com

> À voir : «Gary Colclough – Choreography of Fragments» jusqu'au 15 avril

LE PLUS DOCUMENTAIRE

Le Bal

Ancienne salle de bal, reconverte après-guerre en un énorme PMU, le Bal complète, tant par sa situation au nord de Paris que par ses ambitions – l'image document est son sujet de réflexion –, l'offre désormais fournie de la capitale s'agissant de la photographie. Ce bel espace créé en 2010 par Raymond Depardon et Diane Dufour, son actuelle directrice, y a trouvé sa place, en remettant en perspective les approches visuelles (photographie, vidéo, cinéma, nouveaux médias) qui habitent notre quotidien, à travers une approche experte et pédagogique.

6, impasse de la Défense · 75018 Paris · 01 44 70 75 50 · www.le-bal.fr

> À voir : «Stéphane Duroy – Again and again» jusqu'au 9 avril [Ill. ci-contre]



LE PLUS ÉCHANGISTE
Hôtel Jules & Jim

Depuis son ouverture, il y a cinq ans, l'hôtel Jules & Jim a réalisé 25 expositions, en collaboration avec des galeries parisiennes. «Il s'agit de faire un lieu de rencontres et d'échanges, pas juste de mettre des photos pour faire joli», précise son propriétaire, Geoffroy Sciard. La dernière exposition offre ainsi un panorama pour le moins divers de Paris, avec des classiques, comme Doisneau, et des petits nouveaux, tel Mathieu Baumer et sa série *Club Sandwich* (du nom d'une soirée bien connue des clubbers parisiens): «Nous voulions célébrer la vivacité d'une ville, qui continue d'inspirer les artistes.»

11, rue des Gravilliers - 75003 Paris - 01 44 54 13 13
www.hoteljulesetjim.com

> À voir: «@évell» jusqu'au 8 mai [III. ci-dessus]

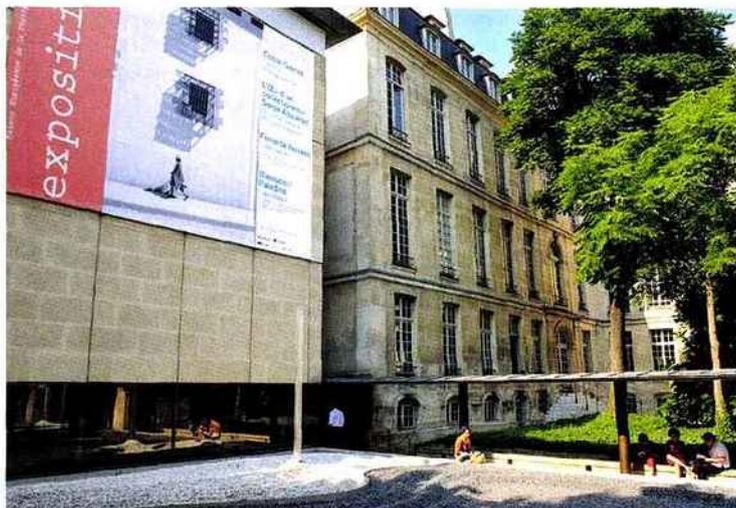
LE PLUS PIONNIER

Maison européenne de la photographie

C'est un long processus (près de vingt ans) qui a permis à la MEP de s'installer dans un hôtel particulier du Marais, en 1996. Présidée par Henry Chapier et dirigée par Jean-Luc Monterosso, deux ardents militants de la photographie, cette institution est une référence, tant pour ses expositions événements (consacrées à Depardon, McCullin, Penn, Boubat...) que pour sa remarquable collection (plus de 20 000 œuvres!) et son soutien aux nouveaux photographes.

5/7, rue de Fourcy - 75004 Paris - 01 44 78 75 00 - www.mep-fr.org

> À voir: «Gao Bo», «Les rencontres de Bernard Plossu», «Vincent Perez - Identités»... jusqu'au 9 avril



LE PLUS DENSE

Galerie de photographies

C'est par la volonté de Clément Chéroux, conservateur désormais parti au MoMA de San Francisco, qu'a été créée cette petite galerie au sous-sol du Centre Pompidou. Tout simplement pour montrer certaines des œuvres du fabuleux fonds photo du musée national d'Art moderne, à l'occasion d'expositions tout à la fois denses et concises (la géographie du lieu ne permettant pas de s'étaler).

Centre Pompidou · place Georges Pompidou · 75004 Paris
01 44 78 12 33 · www.centrepompidou.fr

> À voir: «Josef Koudelka - La fabrique d'Exils» jusqu'au 22 mai
[lire p. 124]

LE PLUS JOURNALISTIQUE

Galerie Polka

Françoise Huguier, Stanley Greene, William Klein ou encore Sebastião Salgado font partie des grands noms dont on retrouve régulièrement la signature sur les murs de cette galerie du Marais. Mais on peut aussi y découvrir trace de photographes moins connus sous nos tropiques. Un plaisir à prolonger en lisant le magazine du même nom.

12, rue Saint-Gilles · 75003 Paris · 01 76 21 41 30
www.polkagalerie.com

> À voir: «Sze Tsung Nicolas Leong - Horizons»
et «Nicolas Comment - Reverb» jusqu'au 6 mai

LE PLUS ÉCLECTIQUE

Les Douches

De Berenice Abbott à Stéphane Couturier, sans oublier Vivian Maier, cette galerie représente de nombreux photographes, toutes générations et toutes tendances confondues, même si le style documentaire fut à l'origine de ce lieu inauguré en 2006. Dans une veine plus expérimentale, ne manquez pas les superbes «Abstractions» en noir & blanc de l'Américain Ray Metzker (1931-2014).

5, rue Legouvé · 75010 Paris · 01 78 94 03 00
www.lesdoucheslagalerie.com

> À voir: «Ray Metzker - Abstractions» jusqu'au 27 mai

LE PLUS PROSPECTIF

Centre photographique d'Île-de-France

Créé en 1989 en Seine-et-Marne, ce vaste centre d'art réalise trois expositions annuelles à la hauteur de sa mission : défricher les nouvelles pratiques liées à l'image fixe ou en mouvement et les décrypter à travers des ateliers, conférences, rencontres, résidences...

107, avenue de la République · 77340 Pontault-Combault
01 70 05 49 80 · www.cpiif.net

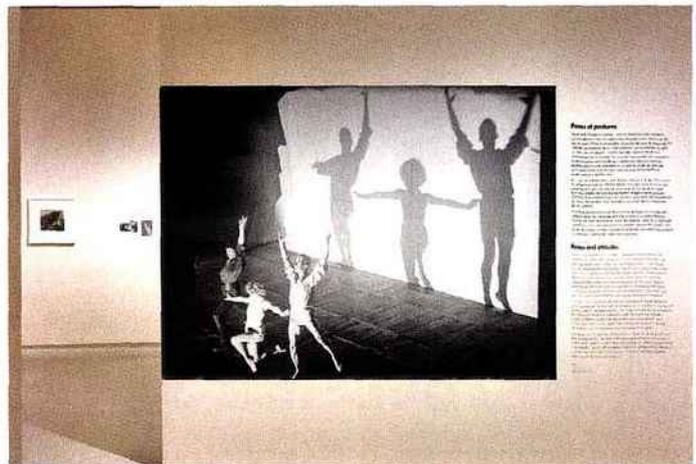
> À voir: «SoixanteDixSept Experiment» jusqu'au 16 juillet

LE PLUS DISCRET

Un livre, une image

Cette minuscule galerie est depuis 2010 un eldorado pour ceux qui cherchent aussi bien des livres vintage que des photos vernaculaires. L'occasion pour l'hôte de ces lieux, Emmanuelle Fructus, de composer ses propres photodécoupages à partir de cette riche matière première.

Sur rendez-vous · 17, rue Alexandre Dumas · 75011 Paris
06 63 77 99 48 · <http://univreuneimage.free.fr>



LE PLUS AMBITIEUX

Jeu de paume

Le Jeu de paume se consacre exclusivement à la photographie depuis 2004, sous ses formes les plus variées ou via des thématiques obliques. Une programmation remarquable, par son souci de lisibilité auprès du grand public et son exigence de choix. Preuve en est encore une fois avec le Paris poétique d'Eli Lotar. Des photomontages surréalistes à son reportage sur les abattoirs de la Villette ou sur les taudis d'Aubervilliers, la capitale fut pour ce photographe d'origine roumaine le théâtre de toutes les expérimentations visuelles.

1, place de la Concorde · 75008 Paris · 01 47 03 12 50 · www.jeudepaume.org

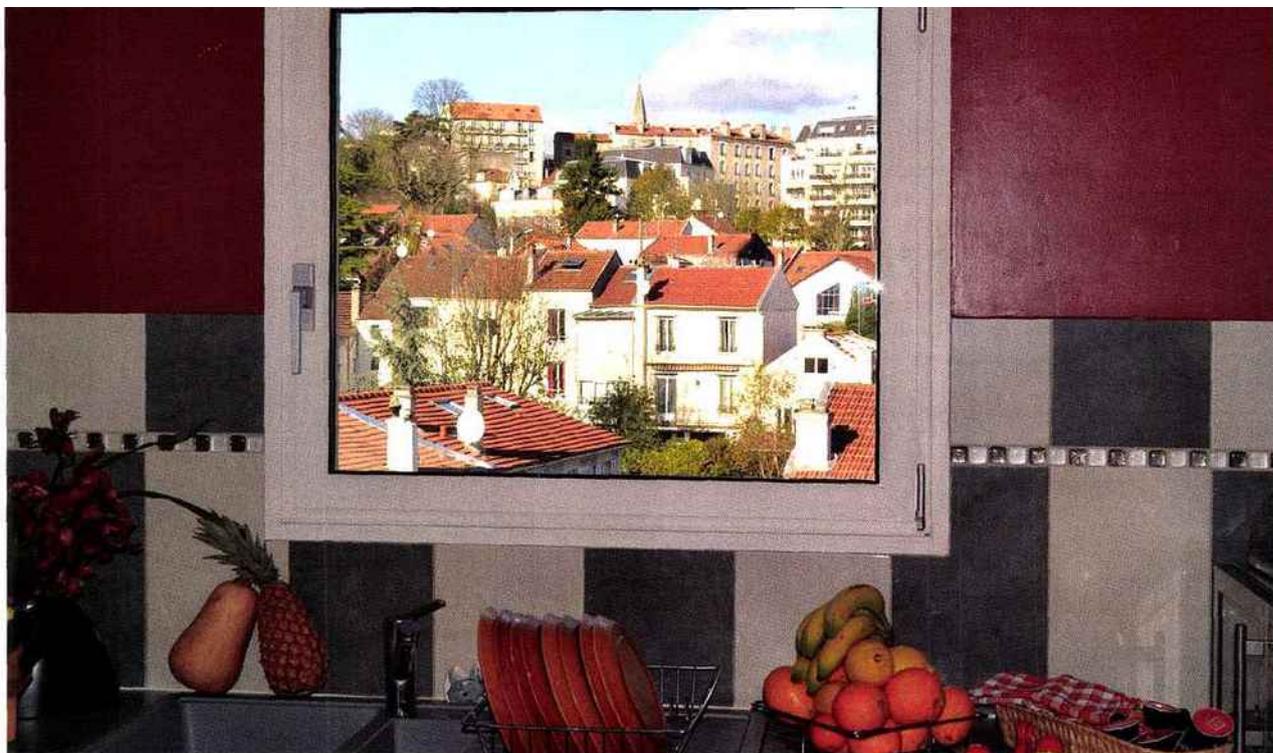
> À voir: «Eli Lotar (1905-1969)» jusqu'au 28 mai [Ill. ci-dessus]

LE PLUS FEUTRÉ

Galerie Françoise Paviot

«Nous aimons la photographie produite par des artistes qui mènent une recherche dans la durée.» Il faut pousser une lourde porte, puis aller au fond de la cour avant d'entrer chez cette galeriste «historique» de Paris. Là, dans ce cadre feutré, vous pourrez échanger avec la maîtresse des lieux et son mari Alain, deux experts toujours prêts à vous répondre et à vous offrir de quoi voir au-delà de l'image.

57, rue Sainte-Anne · 75002 Paris · 01 42 60 10 01 · <http://paviotfoto.com>



MUMUJI

Une carte postale dans la cuisine, Nogent-sur-Marne > Exposition «Le Grand Paris vu de nos fenêtres», à voir à Paris (gare de l'Est et Maison de l'architecture)

LA GRAND-MESSE DU GRAND PARIS

AVEC 90 EXPOSITIONS LABELLISÉES MOIS DE LA PHOTO, CHAQUE VISITEUR DEVRAIT TROUVER SON BONHEUR. BEAUX ARTS MAGAZINE A SÉLECTIONNÉ CELLES AYANT POUR SUJET CENTRAL OU PÉRIPHÉRIQUE PARIS ET SA GRANDE COURONNE.

AUBERVILLIERS (93)

La City du textile

Au cœur des nouveaux quartiers d'Aubervilliers, Camille Millerand a posé son regard sur trois artères de la cité du commerce de gros, plateforme européenne de l'import/export du textile depuis dix ans. Équipé d'un studio monté sur un Caddie, il est parti «à la rencontre de ces personnes dont la langue principale est celle du commerce». À découvrir sur les murs du théâtre de la Commune, de l'Embarcadère et du conservatoire.

«Camille Millerand - Le monde en trois rues, Aubervilliers» du 31 mars au 28 avril
<http://moisdelaphotodugrandparis.com>

CLICHY-SOUS-BOIS (93)

Dix visions de la banlieue

Avant d'être une exposition, «Regards du Grand Paris» est une commande photographique nationale, copilotée par Médicis-Clichy-Montfermeil et le Centre national des arts plastiques, visant à

produire jusqu'en 2026 de «nouvelles représentations urbaines et sociales du Grand Paris». Dix auteurs ont été sélectionnés. Parmi eux, Julie Balagué a emprunté les mille allées de la Maladrerie, cité utopique toute de béton et de verdure à Aubervilliers, Karim Kal a choisi de témoigner de la vie nocturne de la ligne D du RER, alors que Bertrand Stoffleth s'est immergé dans les trois aéroports parisiens.

«Regards du Grand Paris» en avril
Médicis-Clichy-Montfermeil - 2, allée Romain Rolland - www.medicis-clichy-montfermeil.fr

CORBEIL-ESSONNES (91)

Yan Morvan chez les bad boys des années 1970

Le festival L'œil urbain se penche depuis cinq ans sur les problématiques urbaines en abordant toutes leurs dimensions - sociales, culturelles, politiques... À ne pas manquer notamment, l'exposition «Blousons noirs» de Yan Morvan : une apnée

de 1975 à 1977 chez les différentes bandes - motards, rockeurs, teddy boys... - de Paris et des faubourgs.

Festival L'œil urbain du 31 mars au 21 mai à travers la ville - www.oeilurbain.fr

LE BOURGET (93)

Errance arty en Seine-Saint-Denis

Au départ, c'est une résidence au Blanc-Mesnil, et très vite l'idée d'une errance : «Parcourir à pied et au hasard le département pour voir à quoi il ressemble si l'on extrait les stéréotypes qui lui collent à la peau.» «Jamais assez trash, ou trop poétiques», Alain Willaume et Bertrand Meunier (collectif Tendance Floue) déconstruisent les discours médiatiques pour inventer une fiction à la lisière du documentaire et de l'artistique.

«Alain Willaume & Bertrand Meunier Quatre-vingt-treize plus que jamais» du 20 mars au 27 mai - la Capsule 10, avenue Francis de Pressensé 01 48 38 50 14 - www.le-bourget.fr

MONTREUIL (93)

Un affichage des familles

La Noue, c'est l'un des quartiers de Montreuil. Et c'est dans les albums souvenirs de ses habitants que Bruno Boudjelal (de l'agence VU) a collecté un ensemble d'archives qu'il affichera sous forme de photos géantes sur les pignons d'immeubles de ce quartier dit «sensible».

«Bruno Boudjelal - L'histoire est à Noue» à partir de mi-avril - quartier de la Noue
www.montreuil.fr

PANTIN (93)

Salgado dans la cité-dortoir

En 1978, la ville de La Courneuve demande au Brésilien Sebastião Salgado de réaliser un reportage sur la fameuse cité des 4 000. Quarante ans plus tard, les barres sont tombées, mais jamais le mur n'a été aussi élevé entre là-bas et Paris.

«Les 4000 de Sebastião Salgado» du 5 au 28 avril - Ciné 104 - 104, av. Jean Lohive 01 70 69 93 26 - <http://latoileblanche.org>

Un œil ou deux sur les bains publics

Double regard sur les bains publics. Face A : Laurent Kruszyk inventorie ce patrimoine des années 1930, qui tend à disparaître. Face B : Florence Levillain photographie ceux qui les fréquentent, travailleurs pauvres ou usagers en transit, en famille ou en solitaire. Tout un monde : plus d'un million de passages chaque année !

«**Florence Levillain & Laurent Kruszyk Bains publics**» du 23 mars au 30 avril
Les Sheds · 45, rue Gabrielle Jossierand
01 71 18 29 52
www.signatures-photographies.com

Françoise Huguier théâtrale et intime

Pour évoquer le Grand Paris, Françoise Huguier a choisi une unité de temps (24 heures) et de personnages (24 familles, qui toutes vivent à proximité des futures gares du Grand Paris Express). Résultat : une analyse sociologique permettant de pénétrer au cœur de l'intime.

«**Grand Paris - L'approche intimiste de Françoise Huguier**» du 7 au 30 avril
BETC · Magasins généraux · 1, rue de l'Ancien Canal · 01 56 41 35 00 · <https://betc.com>

PARIS

Voir midi à sa fenêtre

Des bâtiments industriels le long du canal de l'Ourcq, un dédale de bitume à Bagneux ou une pièce d'eau à Créteil... Chacun voit de sa fenêtre une certaine réalité. Tel est le point de vue de cette exposition foisonnante, immersive et participative, qui rassemble des milliers de photos réalisées par les Franciliens.

«**Le Grand Paris vu de nos fenêtres**» du 8 au 28 avril · gare de l'Est et Maison de l'architecture en Île-de-France
148, rue du Faubourg Saint-Martin · 75010
01 47 35 18 00 · www.vudenosfenetres.fr

Et Dior descendit dans la rue

Installé à Paris dès les années 1930, l'Allemand Willy Maywald photographie la vie de la capitale, alors épicentre des arts mais aussi de la mode. À partir de 1947, il devient le photographe officiel de Christian Dior, puis d'autres grands noms comme Balenciaga, Jacques Fath et Givenchy. Son style : mettre en scène les mannequins dans la rue. Ce dont témoignent ces 19 tirages vintage. Rare.

«**Willy Maywald et la mode**» du 30 mars au 13 mai · galerie Dina Vierny · 36, rue Jacob
75006 Paris · 01 42 60 23 18
<http://moisdelaphotodugrandparis.com>

Roger Schall fait la une

Encore des images sur le Paris de l'entre-deux-guerres ? Certes, mais celles-ci sont pour la plupart inédites, puisées dans le vaste fonds du très indépendant Roger Schall, qui débuta notamment pour *Paris Magazine*, tout en ouvrant son studio à Montmartre avec son frère, avant de faire la une de la presse internationale, de *Vogue* à *Life*.

«**Roger Schall - Paris des années 1930**» du 30 mars au 6 mai · galerie Argentic
43, rue Daubenton · 75005 Paris
06 08 90 51 33 · www.argentic.fr

Du côté du Off

La foire Fotofever, organisée depuis 2011 en novembre au Carrousel du Louvre, lance, dans le cadre du Mois de la photo Off, un «parcours d'initiation à la collection qui consiste à faire découvrir au public une sélection de jeunes talents de la photographie dans 30 galeries», résume sa fondatrice Cécile Schall. Au programme, visites guidées gratuites et jeux de piste inciteront les curieux à pousser la porte des galeries partenaires.

«**Parcours Paris 1**» du 20 avril au 1^{er} mai à travers la ville · www.fotofeverartfair.com

VERSAILLES (78)

Doisneau, le tîti de Montrouge, célébré à Versailles

L'humaniste des bistrotts se transforme en «reporter mondain» pour *Vogue*, de 1949 à 1952, à la demande de sa rédactrice en chef Edmonde Charles-Roux. Des clichés aujourd'hui mis en scène à Versailles, dans une chapelle du XVIII^e siècle entièrement rénovée ! Pour le moins inattendu.

«**Robert Doisneau - Les années Vogue**» jusqu'au 28 mai · Espace Richaud
78, boulevard de la Reine · 01 30 97 85 15
<http://moisdelaphotodugrandparis.com>

VITRY-SUR-SEINE (94)

Au seuil de Paris exactement

En 1971, le photographe polonais Eustachy Kossakowski vient tout juste d'arriver à Paris. Pour immortaliser cette scène, il fixe sur la pellicule les 159 panneaux de signalisation de la Petite Ceinture indiquant l'entrée dans Paris, en utilisant toujours le même procédé : à 6 mètres d'éloignement, comme une mise à distance entre ici et là-bas.

«**Eustachy Kossakowski - 6 mètres avant Paris**» du 22 avril au 28 mai · Mac Val · place de la Libération · 01 43 91 64 20 · www.macval.fr



3 QUESTIONS
À FRANÇOIS HÉBEL
Directeur artistique
du Mois de la photo 2017

«C'EST UNE MANIÈRE DE POINTER DES MERVEILLES AYANT PÂTI D'ÊTRE À L'OMBRE DE LA PLUS BELLE VILLE DU MONDE»

Pourquoi cette ouverture vers le Grand Paris ?

Nous associons des institutions très repérées de la photographie, comme le Bal ou la fondation Henri Cartier-Bresson, et des lieux qui, il y a encore vingt ans, n'auraient sans doute pas du tout montré de photos : le Mac Val de Vitry-sur-Seine, la Maison des arts de Créteil et le Centre national de la danse à Pantin, la Terrasse à Nanterre... Il s'agissait donc de profiter de ces nouvelles expertises, de les fédérer en faisant attention qu'ils ne sentent pas colonisés par Paris. Inversement, il fallait également convaincre la mairie de Paris de sortir de ses «murs». L'enthousiasme a été général et si tout le monde n'a pas les mêmes moyens, chacun présente une exposition de qualité. Le pari sera réussi si tous ont envie de recommencer !

On oppose souvent Paris à sa banlieue. Cette césure a-t-elle constitué un axe de la programmation ?

Sur la centaine d'expositions, une moitié se trouve en périphérie de Paris. Si certaines traitent directement de la banlieue, ce n'est pas pour autant l'axe de cette programmation. Il s'agit davantage de s'étendre sur le territoire en demandant à des lieux de nous apporter des points de vue différents. À charge pour nous d'amener un public qui, d'habitude, va à Paris pour voir des photographies. C'est pourquoi nous avons créé trois «Week-ends intenses», qui permettront de découvrir cet espace en pleine mue.

Quels seront ces week-ends ?

Un week-end nord-est, un week-end sud et un week-end diagonal [lire ci-dessous], en reprenant la route, de Paris à Mantes, qu'avait empruntée dans les années 1950 Cartier-Bresson, et après lui Ambroise Tézéas [deux séries au fil de la Seine à voir du 8 avril au 9 juillet au musée de l'Hôtel-Dieu de Mantes-la-Jolie]... Les commissaires et les photographes seront présents pour dialoguer avec le public. Entre deux expositions, les visiteurs les plus curieux auront également l'occasion de découvrir des lieux peu connus. Cela permettra de montrer autre chose que les sempiternels stigmates de la banlieue. C'est une manière de pointer des merveilles ayant pâti d'être à l'ombre de la plus belle ville du monde. ■

UN MOIS D'AVRIL PHOTOPHILE

Retrouvez toute la programmation du festival sur <http://moisdelaphotodugrandparis.com>

Avec trois temps forts : le week-end nord-est (les 8 et 9 avril), un week-end sud (les 22 et 23 avril) et un week-end diagonal (les 29 et 30 avril).

Sans oublier la programmation off : <http://moisdelaphoto-off.org>

PARCOURS DES MONDES

SALON INTERNATIONAL DES ARTS PREMIERS

Le Journal des Arts

PARCOURS DES MONDES, « C'EST ENCORE MIEUX »

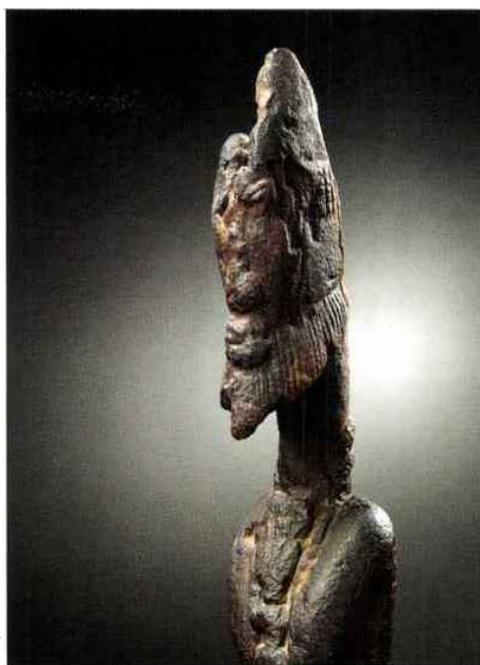
La manifestation parisienne a de nouveau conquis le public, venu nombreux. La majorité des pièces les plus importantes ont trouvé preneur dès l'ouverture

ARTS PREMIERS

Paris. Le Parcours des mondes qui s'est tenu du 10 au 15 septembre dans le quartier Saint-Germain à Paris a une nouvelle fois rencontré le succès. Le soir du vernissage, il n'était pas aisé de se déplacer d'une galerie à l'autre, tant les rues concernées étaient encombrées. Beaucoup d'Américains (particuliers et musées) étaient présents, mais aussi des Italiens, des Suisses, et bien sûr des Français. « *Cela fait quinze ans qu'on me dit : c'est encore mieux que l'année dernière ! Toutes les plus belles pièces ont été vendues !* », se réjouit Pierre Moos, aux commandes de l'événement. Et d'ajouter : « *Si 90 % des marchands reviennent, c'est un signe très révélateur.* » En effet,

certains y réalisent 75 % de leur chiffre d'affaires, ils auraient donc tort de s'en priver. Ils gardent pour l'événement leurs plus belles pièces car ils savent qu'ils rencontreront ici le public adéquat.

Plusieurs exposants avaient fait de gros efforts pour monter une exposition à thème. Et ils ont été récompensés. Julien Flak a rencontré un franc succès avec son exposition consacrée à la Nouvelle-Irlande. « *C'est une belle reconnaissance des collectionneurs.* » Le marchand a vendu ses plus beaux objets, tel un masque Tatanua, à l'ouverture, puis d'autres pièces par la suite. Guilhem Montagut (Barcelone) a également frappé fort avec son exposition « Hogon » sur la grande statuaire Dogon (Mali), dont la moitié des pièces



Statue d'ancêtre,
peuple Soninke,
Mali, XIII^e siècle,
bois, H. 90 cm.

© Photo Frederic Dehaen/
Guilhem Montagut Gallery.

ont trouvé preneur. Une grande statue du XIV^e-XV^e siècle intéressait un collectionneur lyonnais (entre 500 000 € et 1 M€), tandis que le marchand présentait l'une des pièces les plus anciennes et importantes du Parcours, une statue d'ancêtre Soninké, XIII^e siècle, ayant appartenu à Charles Ratton dans les années 1960 avant d'entrer dans les collections du Musée Dapper (la pièce était proposée au-

delà du million d'euros, [voir ill.]).

Accompagnée d'un beau catalogue de photos en noir et blanc, l'exposition axée sur les Baoulé de Lucas Ratton a fait sensation. « Cela a représenté quatre ans de travail. Les gens ont senti que nous avions fait des efforts. Les principales pièces se sont vendues tout de suite », à l'instar d'un couple de sculptures provenant là encore de Charles Ratton (autour de 200 000 €). La

galerie Mingei, dirigée par Philippe Boudin et spécialisée dans l'art du Japon, a également fait un carton avec sa confrontation de vanneries anciennes et contemporaines, de plus en plus recherchées. Le marchand a notamment vendu *Funagata hanakago*, une pièce de Tanabe Chikuunsai IV (né en 1973) composée de bambou et d'anciennes flèches de samouraï. À la galerie Alain Bovis, l'exposition « Éloge de la folie » a fait mouche, avec son « kit » de chasseur de têtes Naga (Birmanie/Inde). Parmi les ventes notables figure un épi de faitage monumental en fougère arborescente. Big Nambas. Malakula, Vanuatu, qui coiffait la maison des hommes de chaque clan du village.

Seul bémol, les pièces très importantes sont souvent inaccessibles aux visiteurs, elles sont présentées dans l'arrière-boutique. « Les marchands les cachent car, comme ils se battent tous pour avoir les mêmes, ils ne veulent pas que leurs confrères voient que ce sont eux qui les ont décrochées. Par ailleurs, ils ne veulent pas les brûler et les réservent pour leurs meilleurs clients », explique un connaisseur du marché. Dommage pour les yeux du grand public.

● MARIE POTARD

LA GAZETTE DROUOT

L'HEBDO
DES VENTES
AUX ENCHÈRES

À vos marques !

PAR SYLVAIN ALLIOD, RÉDACTEUR EN CHEF

Excellents marcheurs, les amateurs d'art ? Assurément, pour pouvoir en cette fin de semaine tenir le marathon commencé mardi avec le Parcours des mondes à Saint-Germain-des-Prés – pas moins de soixante-quatre galeries au compteur –, poursuivi jeudi, pour ceux n'ayant pas eu la primeur du dîner de gala organisé la veille en grande pompe, au Grand Palais à la Biennale Paris – soixante-quinze exposants. Sans oublier le Carré rive gauche, à arpenter le long du Parcours de la céramique et des galeries alentour, qui profitent de cette frénésie événementielle pour proposer un menu adapté... Avec un détour obligé par la rive droite afin de

découvrir le cocktail concocté par Guillaume Léage et Daniel Gervis, associant – sans trop les secouer – arts décoratifs du XVIII^e et tableaux du XX^e siècle, et chez Aveline, où Marella Rossi accueille la galerie brémoise Neuse pour célébrer les luxueux artefacts imaginés au XIX^e siècle à l'occasion des expositions universelles. Il nous reste à peine le temps de souffler pour embrasser « Un dimanche à la galerie », avec pas moins de trois cent cinquante artistes contemporains à découvrir à Paris, mais aussi en régions, le Comité des galeries d'art, – organisateur de la manifestation –, l'ayant étendue bien au-delà du périphérique parisien. Il faudra encore franchir ce dernier le jeudi 19 septembre et le week-end suivant, pour la Fête des Puces de Saint-Ouen, où l'on retrouve le bondissant Vincent Darré, qui était déjà à l'œuvre sous la verrière du Grand Palais. En comparaison, le programme de ventes aux enchères paraît fort calme... mais attention, il faut toujours se méfier de l'eau qui dort. L'art précolombien ou des tableaux d'Achille Laugé pourraient réserver quelques surprises. Le Monde de l'art vous invite à Vaux-le-Vicomte, Niort et Nîmes, le château de Nicolas Fouquet amorçant, avec les frères Vogüé à la barre, un virage stratégique, à l'instar du musée Bernard-d'Agesci jusqu'ici largement ignoré, tandis que le peintre Claude Viallat nous ouvre les portes de son atelier occitan. Le marathon s'annonce autant physique qu'intellectuel...

*Direction Genève,
pour une rencontre
avec Caroline Freymond,
collectionneuse et mécène
aux choix éclectiques.
À lire, page 150.*



À L'AFFICHE!
À L'AFFICHE!



Les Echos

PATRIMOINE

Les nouveaux territoires des arts primitifs

Le Parcours des mondes, manifestation unique en son genre, rassemble 65 professionnels des arts dits « primitifs » à Saint-Germain-des-Prés durant trois jours. On y assiste à la montée en puissance de l'art océanien ou de l'art du bambou japonais.

A partir du 24 septembre le musée du quai Branly montrera, dans une grande exposition, une sélection de ses acquisitions depuis vingt ans. Pas moins de 77.000 œuvres ont été intégrées à sa collection depuis 1998 et 1.800 d'entre elles sont d'origine océanienne. L'art de cette partie du monde a longtemps été négligé en France au profit de celui ramené des colonies africaines. Les artistes français s'étaient d'abord emparés, via le cubisme, de cette grande diversité d'expressions à l'échelle d'un continent.

Dans un deuxième temps, les surréalistes et surtout son porte-parole officiel, André Breton, revendiqueront, eux, les arts d'Océanie. « *Magiques, certes, de telles œuvres le sont en nous, rien que par les ondes de suggestion qu'elles éveillent* », écrira l'intellectuel dans « L'Art magique », publié en 1957. Mais Breton collectionnait déjà ce type d'œuvres bien avant. On peut d'ailleurs en voir une partie au

Centre Pompidou et au Pavillon des Sessions du Louvre.

L'une des expositions les plus spectaculaires est celle consacrée à la Galerie Flak aux arts de Nouvelle-Irlande.

Jusqu'au 7 juillet dernier, le musée du quai Branly consacrait, après la Royal Academy de Londres, une importante exposition aux arts de ce continent.

Un marché de niche

Mais en termes de marché, le domaine, étroit – une niche au sein de la niche des arts premiers –, reste sous-estimé. Le record dans la catégorie date du 21 novembre 2017, lorsque chez Christie's à Paris une statue hawaïenne datée de la fin du XVIII^e siècle a été adjugée pour 6,3 millions d'euros, bien qu'elle ne

fasse pas l'unanimité. Elle a été achetée par le milliardaire américain Marc Benioff, président de la société de software Salesforce, qui en a fait don au musée Bernice Pauahi Bishop d'Honolulu.

Le Parcours des mondes, cette foire consacrée aux arts dits « primitifs » qui se tient dans des galeries situées dans six rues autour de l'École des beaux-arts, à Saint-Germain-des-Prés jusqu'au 15 septembre, est l'occasion unique de voir l'offre la plus importante possible dans cette catégorie.

L'une des expositions les plus spectaculaires est celle consacrée à la Galerie Flak aux arts de Nouvelle-Irlande. Julien Flak a mis plusieurs années pour rassembler l'ensemble en provenance de cette île de Papouasie-Nouvelle-Guinée qui fait partie de l'archipel Bismarck. Longue de 340 kilomètres, elle a été colonisée par les Allemands en 1884, mais l'explorateur Bougainville s'y était arrêté en 1768. Un riche catalogue explique que la vie rituelle des

clans du nord de la Nouvelle-Irlande était rythmée par de longues cérémonies funéraires qui donnaient lieu à la création de sculptures complexes. Elles sont faites, comme on peut le voir chez Flak, d'une impressionnante imbrication d'animaux en bois sculpté et coloré qui forment des masques et autres ornements corporels. Dans cette galerie, les œuvres océaniques sont à vendre entre 4.000 et 100.000 euros.

Spécialiste de l'art océanien

Dans la même rue des Beaux-Arts, Anthony Meyer fait partie des galeries mondialement connues pour la promotion de l'art océanien. « *Ce marché s'est vulgarisé et il donne lieu, surtout sur Internet, à la vente d'objets de très faible qualité* », observe-t-il. Chez lui on trouve un petit hameçon en nacre du XIX^e siècle stylisé à 2.000 euros et un très grand bol cérémoniel sculpté en forme de chien des îles de l'Amirauté (Papouasie-Nouvelle-Guinée), qui avait appartenu un temps au marchand suisse Ernst Beyeler, à vendre à 75.000 euros.

Jusqu'au 7 avril dernier, le musée du quai Branly consacrait aussi, sous le titre poétique « Fendre l'air », une exposition à l'art du bambou au Japon, utilisé dans le cadre de l'ikebana des bouquets japonais qui accompagnent la cérémonie du thé. A la suite de cette opération, sept œuvres de ce genre ont été acquises par le musée. Philippe Boudin, de la Galerie Mingei de Paris, présente un étonnant ensemble de vanneries anciennes et récentes dans sa galerie de la rue Visconti, à l'occasion du Parcours des mondes. Comme toutes celles de la tradition japonaise, cette production a une valeur symbolique. Le bambou est emblématique du yin et du yang, du vide – cette herbe est creuse – et du plein, symbolisé entre autres par sa solidité.

Prix décuplés du bambou

Ce n'est qu'à partir de la période Meiji (1862-1912), cependant, que des artisans se sont spécialisés dans la création de vanneries de bambou, qui nécessite aussi une longue préparation du matériau lui-même. Parmi les fameux collectionneurs de paniers de bambou figurait le Californien Lloyd Cotsen, un temps propriétaire de la marque de cosmétique Neutrogena, qui a donné sa collection au musée d'art asiatique de San Francisco. Selon le marchand parisien, les prix ont décuplé en dix ans. Il donne l'exemple d'un petit cabinet en bambou daté de 1911, conçu comme un sac à dos pour un prêtre et signé Hosai II, adjudgé 275.000 dollars chez Christie's à New York en avril 2018. Dans sa galerie, il présente des modèles à vendre entre 12.000 et 55.000 euros.

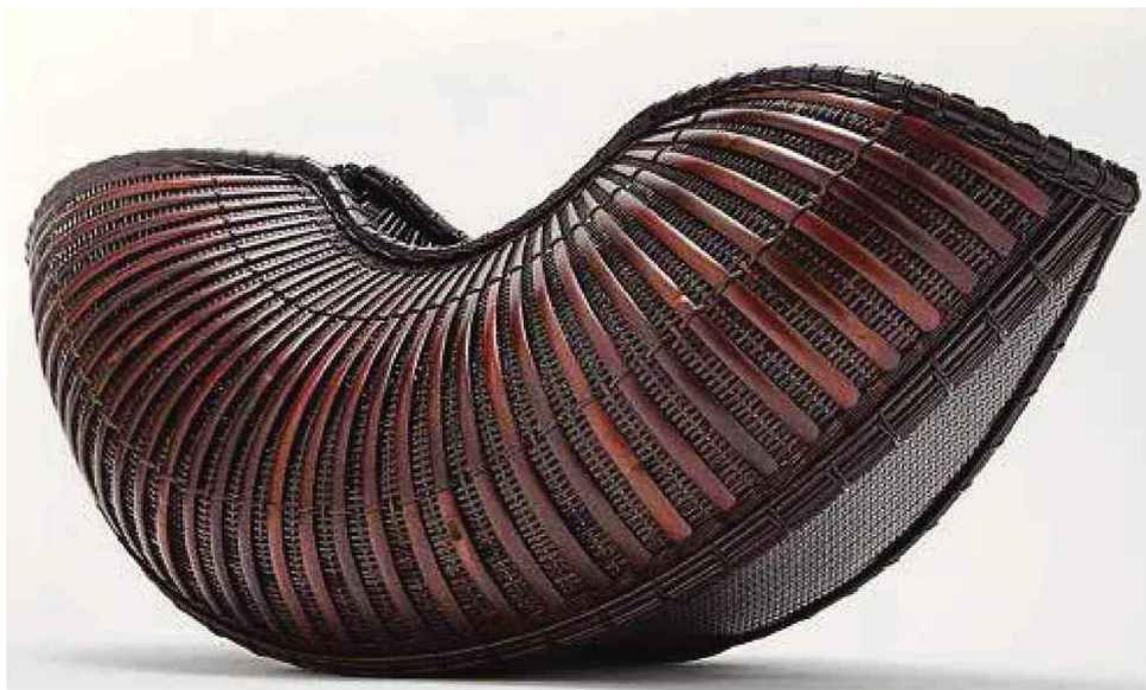
La pièce contemporaine la plus étonnante de son exposition, qui ressemble à une maquette d'architecture ou à une sculpture abstraite, a été réalisée par Tanabe Chikuun-sai IV (né en 1973 et issu d'une

dynastie de vanniers) à partir d'anciennes flèches de samouraï laquées. Très impressionnant.

— **Judith Benhamou-Huet**

Du 10 au 15 septembre.

A Saint-Germain-des-Prés, Paris.



« Funagata Hanakago » (2019) a été réalisé par l'artiste contemporain Tanabe Chikuunsai IV, quatrième de la grande dynastie de la famille Tanabe. Large de 77 cm et haut de 34 cm, il est fait de bambou madake et d'anciennes flèches de samouraï. *Photo Galerie Mingei*



EDITION FRANÇAISE

THE ART
NEWSPAPER
DAILY



THE ART NEWSPAPER DAILY

JEUDI 12 SEPTEMBRE 2019 / NUMÉRO 329 / 1 €



BEAU TEMPS SUR LE PARCOURS DES MONDES À PARIS P.4



MUSÉES
FAUTE D'ESPACE, LE BRITISH
MUSEUM PRÊTE UNE
PARTIE DE SA COLLECTION
ASSYRIENNE AU GETTY P.6

PATRIMOINE
UNE STÈLE RÉCLAMÉE
PAR LE GUATEMALA
RETIRÉE D'UNE VENTE P.8

ART CONTEMPORAIN
OUVERTURE DE LA
16^E BIENNALE D'ISTANBUL P.8

BIENNALE PARIS
NOTRE SÉLECTION
PARMI LES STANDS P.10

LA
BIENNALE
PARIS
13-17 SEPT 2019
GRAND PALAIS
LE BAHREÏN,
PAYS INVITÉ D'HONNEUR

RÉSERVEZ VOS BILLETS !

BEAU TEMPS SUR LE PARCOURS DES MONDES À PARIS

La dix-huitième édition du Parcours des Mondes a démarré en fanfare dans une atmosphère bon enfant, où se croisent conservateurs de musée, collectionneurs pointus et simples curieux.

Par **Bérénice Geoffroy-Schneiter**



Couple Baoulé de Côte d'Ivoire chez Bernard de Grunne. Photo : B.G.-S.

Pavoisées de kakémonos orange affichant le logo du Parcours des Mondes, les petites rues de Saint-Germain-des-Prés accueillent, dès ce mardi 10 septembre, une foule compacte d'aficionados en quête de l'objet rare. Certes, nombre de pastilles rouges étaient déjà placées sur les plus belles pièces, frustrant légèrement l'amateur qui n'appartient pas encore au cercle restreint des collectionneurs VIP invités, avant même le même jour du vernissage, par les galeristes. À voir la mine réjouie de la plupart des marchands, les affaires semblent avoir repris de plus belle et être bien moins perturbées que l'année dernière par la question des restitutions. L'Afrique s'attribue encore la part du lion, comme en témoignent la qualité et la rareté des pièces exposées. Le galeriste bruxellois Bernard de Grunne présente ainsi un couple Baoulé de Côte d'Ivoire d'une exquise tendresse, Alain de Monbrison dévoile un iconique masque Lwalwa (République démocratique du Congo) provenant de la collection américaine William Brill, tandis que le jeune Charles-Wesley Hourdé n'est pas peu fier d'exposer une cuillère Dan qui appartient au grand collectionneur suisse Josef Mueller.

Mais l'un des plus grands charmes du Parcours est également de découvrir des pièces insolites ou échappant aux canons traditionnels, telle une statuette de chien Dogon aperçue chez Nicolas Rolland, dont le prix accessible (14 000 euros) devrait séduire des amateurs. De même, les incursions géographiques vers d'autres continents que l'Afrique combleront les curieux. La galerie Pascasio Manfredi expose ainsi une série de portes d'Indonésie ou des Philippines de toute beauté, ainsi qu'un extraordinaire bouchon de jarre Dayak en forme de chimère, que l'on croirait échappé de l'art brut. L'Asie ne cesse de confirmer sa présence au sein de la manifestation avec cet extraordinaire ensemble

de textiles et de masques de danse javanais admirés chez le Londonien Jonathan Hope, ces rares pièces bouddhiques du Gandhâra proposées par Christophe Hioco, ou bien encore, exposée dans la Galerie Mingei - Japanese Arts, cette très belle paire de masques nô (datant des XVI^e-XVII^e siècles) conservée dans une belle boîte laquée (50 000 euros). Si les arts amérindiens semblent, cette année encore fort peu représentés (excepté quelques « micro-ivoires » eskimos repérés chez Anthony Meyer), l'Océanie, en revanche, offre de bien belles découvertes. On admirera ainsi ces sculptures et masques de Nouvelle-Irlande « *féroces à souhait* » exposés à la galerie Flak mais aussi, saisissants de force et d'énergie sacrée, ce pommeau d'une canne de chamane Karo Batak (Sumatra) et cette statuette d'ancêtre de l'île de Nias présentés par l'Américain Thomas Murray. Un choc absolu!

**« Parcours des Mondes », jusqu'au dimanche
15 septembre, quartier des Beaux-Arts
à Saint-Germain-des-Prés, 75006 Paris,
www.parcours-des-mondes.com**



Le marchand Julien Flak devant un masque de Nouvelle-Irlande. Photo : B.G.-S.



Le marchand Alain de Monbrison devant un masque iconique Lwa'wa (République démocratique du Congo). Photo : B.G.-S.



**TRIBUTE TO
CARLOS
CRUZ-DIEZ**

**L'ARTISTE DE
TRAVICHOME BELGIQUE**

From December 13th to 17th
La Palatine Royal | Galerie Kabbala Paris
pour info en France
Carla Diez art studio, in
collaboration with La Biennale de Paris, a
respectful art publication of the artist.
**the Lobby of
Travichome Belgique**

800TH A 12

Place de la Sorbonne
100m Entrance
Carla Diez Art
Galerie Kabbala

Paris, France
Book: www.kabbala.com



THE ART NEWSPAPER *DAILY*

NEWS BRIEF



Masque Dan, Côte d'Ivoire/Liberia, bois, fibres organiques, fer, aluminium, cuir, h. 26 cm. © Galerie Jean-Baptiste Bacquart

LA 18^E ÉDITION DU PARCOURS DES MONDES S'OUVRE À PARIS

Le plus grand salon international des arts premiers, asiatiques et d'archéologie se tient à ciel ouvert à partir d'aujourd'hui dans le quartier des Beaux-Arts et de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Jusqu'au 15 septembre, 64 marchands internationaux sont réunis pour cette 18^e édition, qui témoigne d'une place croissante accordée à l'archéologie, avec la présence de huit galeries dont Arteas Ltd (Londres), Cahn Contemporary (Bâle) et la Galerie Eberwein (Paris). La collectionneuse grecque Kyveli Alexiou est présidente d'honneur de cette édition. Parmi les exposants, on retrouve les galeries Bacquart (Paris), Joe Loux (San Francisco) et Martin Doustar (Bruxelles), Bernard Dulong (Paris) pour les arts premiers, Max Rutherford Ltd. (Londres) pour les arts asiatiques ou encore J. Bagot Arqueologia S. L. (Barcelone) dans la section archéologie. **A. G.**

www.parcours-des-mondes.com

Montée en puissance de l'archéologie au Parcours des mondes

Pour sa dix-huitième édition, le Parcours des mondes ouvre sa géographie pour renforcer la présence de l'archéologie, ayant définitivement conquis sa place de leader mondial dans les arts extra-européens.

PAR STÉPHANIE PIDODA

Ils seront tous là ! Collectionneurs, amateurs, curieux, conservateurs de musées et décorateurs se presseront des quatre points cardinaux de la planète pour ne rater sous aucun prétexte ce rendez-vous dédié aux arts d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, des Amériques et à l'archéologie. « Un événement mondial sans équivalent », s'enthousiasme Christophe Hioco (Paris) : « Assurément le dernier salon de ce type encore attractif pour une très large clientèle internationale », renchérit Philippe Boudin de la galerie Mingei (Paris).

La monomanie dépassée

« Beaucoup programment ce moment pour se faire plaisir, sachant que les marchands ont réservé leurs plus belles pièces », analyse Olivier Larroque, qui dévoile pour l'occasion une poupée de divination osanyin du Nigeria, dont on connaît quatre ou cinq exemplaires au monde. Qualité, rareté et découverte sont les maîtres mots des sélections pointues, réunies bien souvent sur plusieurs années. Lucien Viola, de la galerie l'Ibis (Marrakech), rêve qu'un mécène achète sa sculpture frag-

mentaire de Néferti en granit rose pour l'offrir au Musée royal d'art et d'histoire de Bruxelles, et ainsi compléter le groupe formé avec son époux, Akhenaton. Le travail de fonds des galeries offre l'opportunité de monter une vingtaine d'expositions thématiques remarquables, à l'image de celles sur les ethnies – Yoruba chez Serge Schoffel (Bruxelles) ou Baoulé chez Lucas Ratton (Paris) – sur l'art de la vannerie de bambou à la galerie Mingei (Paris), les masques sacrés de l'Afrique de l'Ouest et Centrale enchantant la galerie Abla & Alain Lecomte (Paris). Certains thèmes mènent vers une lecture comparative : c'est le choix de Véronique du Lac, directrice de la galerie Alain Bovis (Paris), déclinant différentes approches de la folie. « Dans le cas du Népal et de l'Océanie, il s'agit de la folie créative qui est à l'œuvre, avec des inventions formelles parfois délirantes, alors qu'en Afrique, elle apparaît comme la projection de l'esprit humain, qui s'exprime à travers des rites magico-religieux, créant des objets "chargés" de matériaux aux pouvoirs obscurs. » Au cœur de Saint-Germain-des-Prés, entre les rues des Beaux-Arts et Guéné-

gaud en passant par les rues de Seine et Mazarine, les visiteurs déambuleront ainsi au gré des soixante-quatre galeries sélectionnées (dont 50 % sont étrangères) dans une ambiance festive. Le nombre total reste certes le même qu'en 2018 mais la nouveauté est la montée en puissance des galeries d'archéologie : huit contre trois, dont J. Bagot Arqueología (Barcelone), Cahn Contemporary (Bâle), Eberwein (Paris), Harmakhis (Bruxelles) ou Tarantino (Paris). « Cela manquait pour un panorama complet de tous ces mondes de notre parcours », justifie Pierre

à savoir

Parcours des mondes

du mercredi 11 au dimanche 15 septembre,
(de 11 h à 19 h - 18 h le dimanche)
Paris, Saint-Germain-des-Prés
www.parcours-des-mondes.com



Népal, vers 1800.
Masque, bois, pigments, h. 24,5 cm.
Galerie Indian Heritage, Paris.
PHOTO FRÉDÉRIC ROND

Il s'agit aussi de rassurer les collectionneurs dans le débat houleux sur les restitutions.

Moos, le directeur de l'événement (voir Rencontre, *Gazette* n° 27, page 13). Ce parti pris reflète par ailleurs l'intérêt grandissant des collectionneurs, qui jouent la carte de la transversalité et de la diversification. Frédéric Rond (Indian Heritage, Paris) rencontre de nouveaux clients au Parcours, «très souvent des collectionneurs déjà passionnés par d'autres domaines des arts premiers qui, passant le seuil de ma galerie pour la première fois à cette occasion, découvrent ces objets himalayens et en tombent amoureux»... Cette année, on succombera à des masques primitifs népalais. Pour Stéphane Jacob, défenseur de l'art aborigène depuis vingt-trois ans, «il y a de plus en plus de collectionneurs d'art africain qui s'intéressent aux créations de Dennis Nona (3 000/5 000 €), Dorothy Napangardi (25 000/30 000 €) ou Abie Loy (8 000/10 000 €), qui se marient très bien avec du mobilier des années 1930, par exemple. Les gens sont moins monomaniaques qu'à une époque, et ma galerie reçoit plus de jeunes collectionneurs que certaines autres.»

Un vaste marché

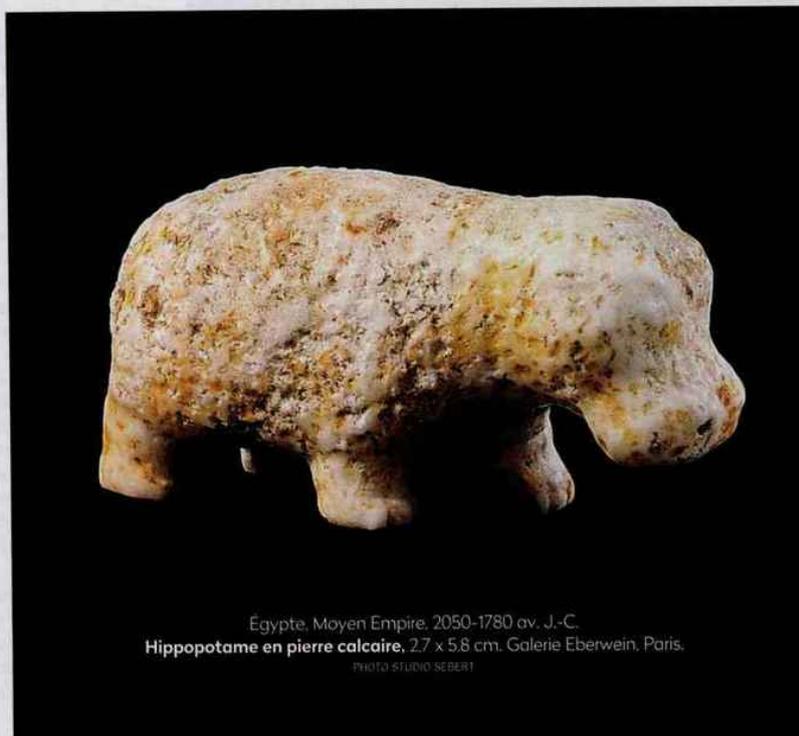
Si ces passionnés viennent d'Australie, des États-Unis et de toute l'Europe, «c'est avec l'intention d'acheter» reconnaît Christophe Hioco. Ils trouveront de simples scarabées égyptiens à 300 € à la galerie de l'Ibis jusqu'à des pièces au-delà de 300 000 €, avec une majorité comprise entre 10 000 et 100 000 € : un rare bouclier Asmat (Papouasie, 75 000 €) chez Michel Thieme (Amsterdam), une dague du XVII^e siècle venant du plateau indien du Deccan (15 000 €) chez Runjeet Singh (Londres), ou encore seize masques zoomorphes (entre 3 500 et 35 000 €) réunis chez Laurent Dodier (Paris), pour son exposition «Les grands fauves». Dans ce vaste marché, l'Asie du Sud-Est prend de plus en plus de place. «Il y a des pièces superbes à des prix très compétitifs. Ce secteur va compter dans les dix prochaines années», prédit Pierre Moos. À découvrir par exemple, un fabuleux pommeau de canne tungkot malehat de chamane batak (Sumatra), chez l'américain Thomas Murray (Mill Valley) : «L'Océanie est en train de grignoter petit à petit le marché de

l'art africain, pour lequel on trouve difficilement des belles pièces»...

Des provenances prestigieuses

Un des enjeux du sérieux de l'événement est la qualité irréprochable des artefacts – tous passent l'épreuve du vetting et de la base de données des objets volés d'Art Loss Register –, se doublant bien souvent de pedigrees prestigieux et anciens : la figure de Tiki des îles Marquises présentée chez Michael Hamson a été collectée par les missionnaires américains Richard et Clarissa Armstrong en 1833-1834 (et pas vue sur le marché de l'art depuis 186 ans) ; présenté par Martin Doustar (Bruxelles), l'ensemble inédit de massues polynésiennes réuni par l'ornithologue français Raymond de Dalmas, lors d'un voyage

autour du monde en 1882-1883, est demeuré jusqu'à ce jour dans la même famille (de quelques centaines d'euros à environ 100 000 €). D'autres ont fait un travail d'enquête pour retracer le parcours des pièces. «Nous avons retracé l'histoire de ce masque tatanua de Nouvelle-Irlande. Il a été acquis le 7 septembre 1905 par William Oldman, considéré comme le plus important marchand d'art océanien et qui a influencé ses contemporains», narre Theodor Fröhlich (Zürich). Une satisfaction que partage Christophe Hioco, qui a retrouvé la trace de son bodhisattva du II^e-III^e siècle de l'ancienne région du Gandhara (autour de 200 000 €), passé en vente à Drouot en 1932. Il s'agit aussi de rassurer les collectionneurs dans le débat houleux sur les restitutions, toutefois apaisé par le



Égypte, Moyen Empire, 2050-1780 av. J.-C.
Hippopotame en pierre calcaire, 2,7 x 5,8 cm. Galerie Eberwein, Paris.
PHOTO STUDIO SEBERT

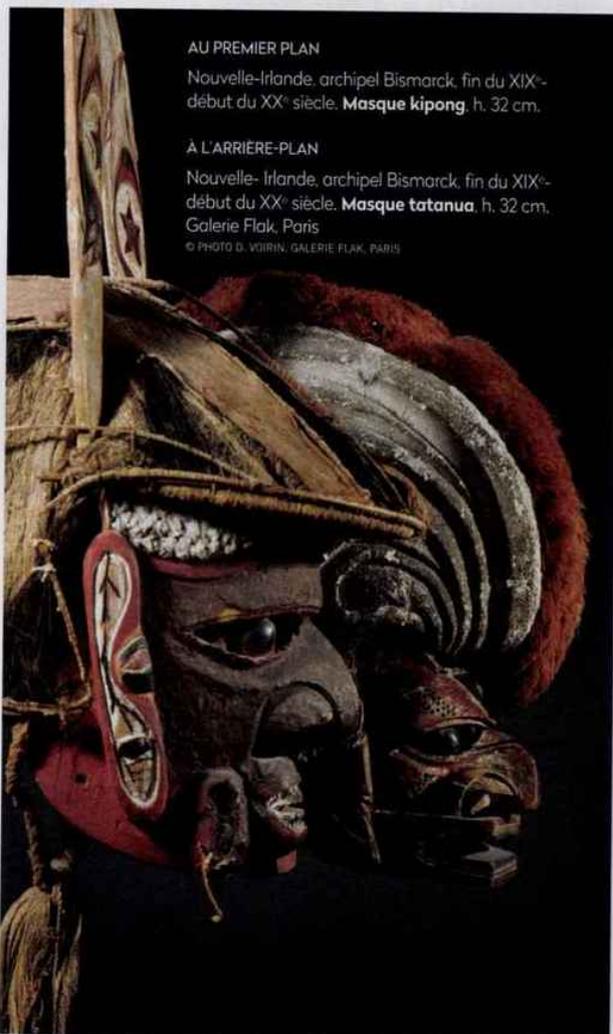
discours du ministre de la Culture Franck Riester lors du forum « Patrimoines africains : réussir ensemble notre nouvelle coopération culturelle », qui s'est tenu le 4 juillet à l'Institut de France. Saluant le rôle du Parcours des mondes dans la promotion des arts extra-européens, il a rappelé que l'État « n'a pas vocation à prendre des mesures restrictives concernant les patrimoines africains détenus en mains privées, ni d'en limiter la circulation ou le commerce ». Une bonne nouvelle pour

Pierre Moos, qui aime à rappeler par ailleurs que « plus de 70 % des pièces d'art africain ont été fabriquées pour être vendues et que les 30 % restantes ont été achetées ou échangées », exception faite des pillages du général Alfred Dodds au Dahomey (actuel Bénin). De la même façon, Alexander Biesbroek (Voorschoten) rapporte que jusque dans les années 1980, « de nombreux marchands étaient autorisés par le gouvernement égyptien à vendre des œuvres avec des licences

d'exportation. Il y avait même une boutique dans le musée égyptien du Caire ». Illustration immédiate avec la statue de Ptah-Sokaris-Osiris de la Basse Époque (VII^e-IV^e siècle av. J.-C.) qu'il présente (16 000 €) : elle a appartenu à une collection privée suisse et dispose justement de cette licence d'exportation signée du directeur du musée égyptien, avec l'aval du ministère de la Culture égyptien. Le sérieux reste l'alpha et l'oméga de la profession. ■

INTERVIEW

4 questions à Julien Flak



AU PREMIER PLAN

Nouvelle-Irlande, archipel Bismarck, fin du XIX^e-début du XX^e siècle. **Masque kipong**, h. 32 cm.

À L'ARRIÈRE-PLAN

Nouvelle-Irlande, archipel Bismarck, fin du XIX^e-début du XX^e siècle. **Masque tatanua**, h. 32 cm, Galerie Flak, Paris

© PHOTO D. VOIRIN, GALERIE FLAK, PARIS

Pourquoi le choix d'exposer la Nouvelle-Irlande ?

Je trouve ses créations très à part dans le monde océanien, avec une exubérance et folie architecturale complètement uniques. C'est un art de la métamorphose et de la transformation, très fantasmagorique et poétique, qui en même temps s'inscrit bien dans l'art mélanésien par la férocité et la force d'évocation. Il a frappé très tôt le regard occidental par son utilisation des couleurs, par sa symbolique et par sa charge onirique. On est vraiment dans les pas des surréalistes, avec des productions artistiques qui ont touché l'âme poète des grands artistes du XX^e siècle.

Verra-t-on des pièces emblématiques ?

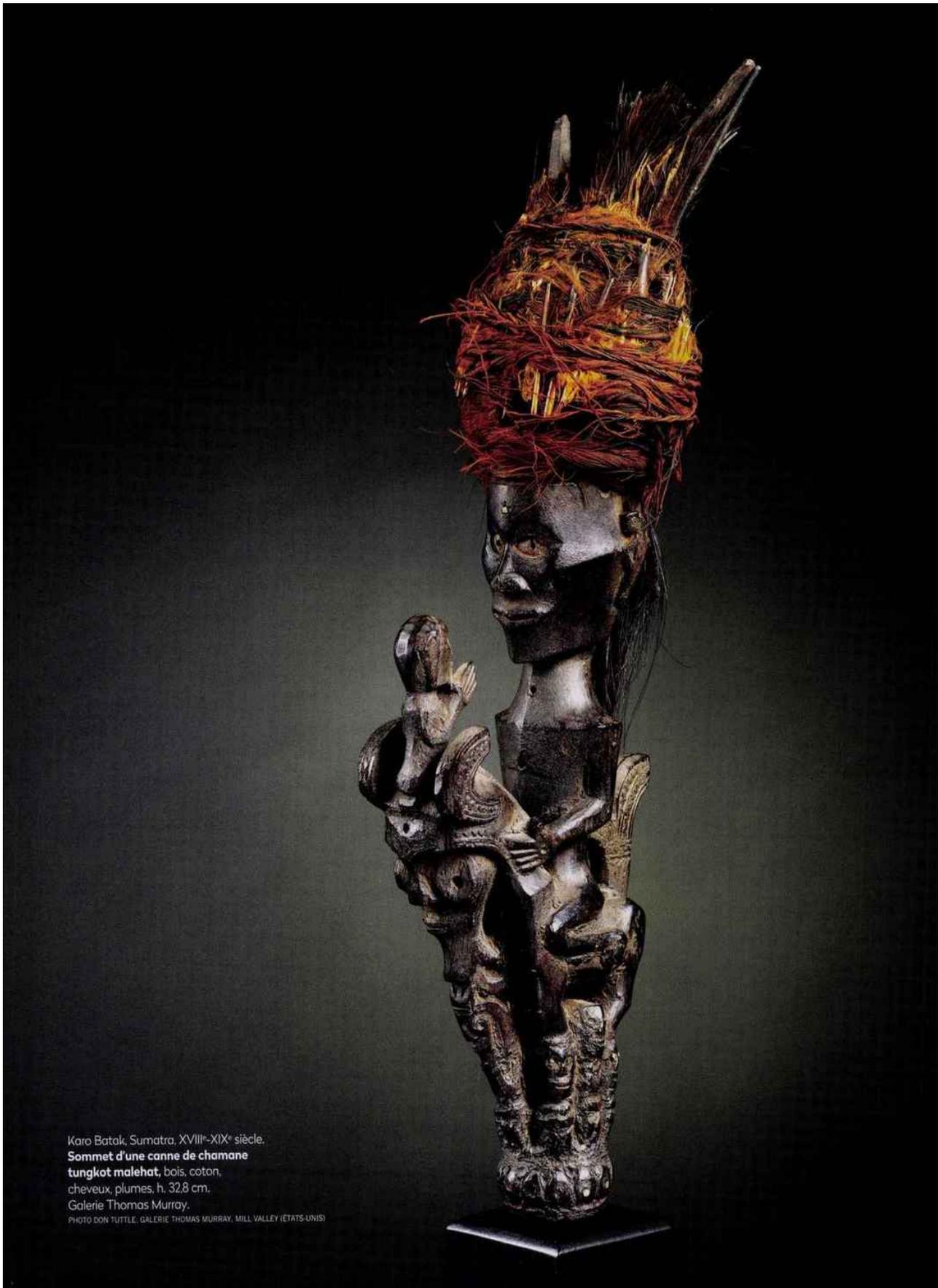
Pour cette exposition qui a été longue à mettre en œuvre, je souhaitais montrer un large panel de cet art. Il se déploie avec les masques tatanua aux grandes coiffes flamboyantes au ton roux orangé, avec de saisissantes effigies et frises malagan regorgeant de figures imbriquées, mais aussi une gracieuse proue de pirogue collectée dès 1894, ou encore un masque matua de plus d'un mètre de haut, sculpté d'une danse ininterrompue de personnages fantasmagoriques.

Beaucoup de pièces ont une provenance prestigieuse, dont les musées allemands...

La Nouvelle-Irlande était une possession allemande jusqu'à la Première Guerre mondiale. C'est ainsi que les objets collectés entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle par les ethnologues, marchands et administrateurs coloniaux se sont retrouvés chez les surréalistes – Breton avait de superbes pièces dans son bureau – et dans les collections et les musées allemands. Ces derniers pouvaient vendre, jusqu'à il y a un demi-siècle, des objets qui étaient largement représentés. Aujourd'hui encore, les réserves des collections de Berlin, Leipzig, Brême sont époustouflantes, avec une profusion d'objets qu'on ne connaît pas sur le marché.

Quelle est la fourchette des prix de ces pièces ?

J'ai tenu à avoir une grande variété, entre 2 000 et 100 000 €. Cet art de niche a toujours été très recherché par un petit nombre de collectionneurs et connaît toujours des batailles d'enchères, mais n'atteint pas les sommets de certaines régions de Papouasie.



Karo Batak, Sumatra, XVIII^e-XIX^e siècle.

Sommet d'une canne de chamane

tungkot malehat, bois, coton,

cheveux, plumes, h. 32,8 cm.

Galerie Thomas Murray.

PHOTO DON TUTTLE, GALLERIE THOMAS MURRAY, MILL VALLEY (ÉTATS-UNIS)

Le Journal des Arts

5,90 €
UN VENDREDI SUR DEUX
N°528
DU 6 AU 19 SEPTEMBRE 2019

**BARIZA KHIARI,
OU L'ATOUT
DE MACRON
DANS LE MONDE
MUSULMAN**

ENTRETIEN PAGE 6



Marta Gili, Emma Lavigne, Rebecca Lamarche-Vadel... le « mercato » estival du paysage culturel

PAGES 2 ET 4



L'ART ET LA SCIENCE À L'ÉCOUTE DES ARBRES

Alors que la forêt brûle en Amazonie, la Fondation Cartier invite plasticiens et chercheurs à rendre compte de la richesse des arbres, ces organismes vivants essentiels à notre écosystème. **PAGE 28**

LA LIBÉRATION DE PARIS A ENFIN UN VRAI MUSÉE

Quittant un lieu inhospitalier au-dessus de la gare Montparnasse, l'établissement s'installe dans un site historiquement symbolique. Sa scénographie modernisée offre à la capitale un musée de la Seconde Guerre mondiale. **PAGE 17**

LE MONDE ARTISTIQUE EN DEUIL

Des artistes de renom installés depuis longtemps en France sont décédés cet été : Carlos Cruz-Díez (96 ans), Takis (94 ans) et Vladimir Velickovic (84 ans). La sociologue Raymonde Moulin (95 ans), spécialiste du marché de l'art, nous a également quittés. **PAGE 12**

LA RENTRÉE ENTHOUSIASTE DES ANTIQUAIRES PARISIENS



Masque de momie d'une femme, Égypte, Nouvel Empire (XX^e dynastie), vers 1100-1050 av. J.-C., bois, H. : 27 cm. © Jean-David Cahn.

En marge de La Biennale Paris à l'étoile pâlisante, les marchands parisiens, regroupés pour certains au sein de Parcours des Mondes, lancent la saison avec une volonté d'optimisme.

PAGES 37 À 40

**AUTHENTIFICATION SCIENTIFIQUE ET
DATATION DES OBJETS D'ART
ET DU PATRIMOINE**

Nouveau partenariat

avec **DROUOT**
PARIS

CIRAM
Science For Art Cultural Heritage

ciram-art.com

BUREAU PARIS - 2 RUE ROSSINI 75009

L 11205 - 528 - F: 5,90 €



Belgique 6,50€ - Suisse 9,50 CHF - Canada 10,50 \$ can - Allemagne 7 € - Espagne et Italie 6,60 € - DOM 6,90€ - Maroc 70 MAD

MARCHÉ

LE PARCOURS DES MONDES S'OUVRE À L'ARCHÉOLOGIE

La manifestation germanopratinne porte désormais bien son nom. En intégrant l'archéologie, elle n'est plus seulement dévolue aux arts extra-européens mais couvre les cinq continents

ANTIQUAIRES

Paris. Depuis dix-huit ans, grâce au Parcours des mondes, Saint-Germain-des-Prés devient, l'espace d'une semaine, le rendez-vous privilégié des amateurs et collectionneurs d'arts primitifs. Mais pas seulement, car depuis quatre ans, l'événement s'est ouvert à d'autres disciplines. En 2015, il accueillait les arts d'Asie ; cette année, c'est au tour de l'archéologie d'être intégrée, avec des œuvres grecques, romaines ou orientales. « L'adjonction de cette spécialité était une évidence, car c'est de cette époque que tout est parti », explique Pierre Moos, aux commandes de la mani-

festation, qui couvre ainsi une large partie des cinq continents : l'Afrique – qui reste prépondérante avec 50 % des galeries –, les Amériques, l'Océanie, la Chine, l'Himalaya... et le bassin méditerranéen. « Lorsqu'on s'appelle Parcours des mondes, on se doit de proposer un véritable tour du monde de l'art non pas en quatre-vingts jours mais en quatre-vingts minutes. D'autant que, contrairement à ce que l'on pense, le collectionneur n'est pas toujours monomane et fait la traversée esthétique d'un continent à l'autre ou d'un pays à l'autre », commente Pierre Moos.

Soixante-quatre exposants (dont une moitié venant de l'étranger) participent à cette 18^e édition. Et

parce que le Parcours des mondes rassemble la plus grande concentration au monde d'amateurs et de collectionneurs d'arts extra-européens, les exposants leur réservent leurs plus belles découvertes de l'année et rivalisent dans des expositions thématiques – une vingtaine – prévues parfois depuis plusieurs années.

Des masques africains jamais montrés

Les arts premiers restent cependant largement majoritaires avec une cinquantaine de marchands. La plupart étaient déjà présents l'an dernier, excepté Jacques Germain (Montréal) ou Ben Hunter

(Londres). Thomas Murray (Mill Valley, Californie) revient après une année d'absence tandis que Nicolas Rolland (Paris) rejoint pour la première fois la manifestation.

Parmi les expositions notables, on relève celle de Bernard Dulon (Paris) qui organise un face-à-face entre les œuvres du sculpteur belge Jan Calmeyn et les objets africains de sa collection, dont une figurine en zigzag Lega (Congo) et une statuette assise Dogon (Mali). Abla & Alain Lecomte (Paris) centrent leur présentation sur le thème du masque de l'Afrique de l'Ouest avec un étonnant masque cimier Ijebu, Yoruba. « Une vingtaine d'entre eux proviennent d'une collection privée



Galerie Hioco

Le Parcours des Mondes
10 - 15 septembre 2019

Galerie La Forest Divonne
12 rue des Beaux-Arts
75006 Paris

Tête de Buddha
Grès rouge
Inde du nord, Mathurā
Début IV^e siècle, début période Gupta,
H. 16 cm ou 6 1/4 in

La Galerie Hioco participe :
Le Parcours des Mondes Paris - Septembre 2019
BRAFA Bruxelles - Janvier 2020
Le Printemps Asiatique Paris - Juin 2020
Tel. +33 (0) 1 53 30 09 65 - info@galeriehioco.com

www.galeriehioco.com

THE BRUSSELS
DESIGN MARKET

TOUR & TAXIS - BRUSSELS
WWW.DESIGNMARKET.BE

**28
29**
SEPT. 2019

THE LARGEST VINTAGE DESIGN MARKET IN EUROPE

LE SOIR Duvel marie claire design addict

MARCHÉ



À gauche :
Figurine Dagon,
Mali, bois, 26 cm.
Courtesy Galerie
Bernard Dulon.
© Photo Hughes
Dubois.

Ci-contre :
Proue de pirogue,
Nouvelle-Irlande,
Archipel Bismark,
XIX^e siècle, bois,
H : 35 cm.
© Photo D. Voirin/
Galerie Flack (Paris).

encore jamais montrée », souligne Alain Lecomte (affichés entre 3 500 € et 35 000 €). Julien Flak (Paris) a réuni une vingtaine d'objets sous le titre explicite de « Poésie féroce, arts anciens de Nouvelle-Irlande », parmi lesquels un masque Malagan Matua ou Vanis (au-delà de 70 000 €). « Organiser une exposition consacrée aux arts anciens de cette île mystérieuse des mers du Sud est un rêve que je poursuis depuis plus de dix ans », souligne le marchand. Huit galeries spécialisées en archéologie se greffent donc au Parcours. Parmi elles, Tarantino (Paris), qui montre une amphore à figures noires de la Conservatori Class, vers 530 av. J.-C. ; Arteas (Londres), qui expose un torse de Bacchus en

marbre, art romain, I^{er}-II^e siècle apr. J.-C. (24 000 €) ; ou bien Cahn (Bâle), qui présente un masque de momie, Égypte, vers 1 100-1050 av. J.-C. (entre 50 000 € et 100 000 €).

L'art d'Asie, quant à lui, est représenté par six marchands dont le Londonien Max Rutherford et les Parisiens Alexis Renard et Christophe Hioco. Le premier met en vente un ensemble de pièces indonésiennes en or (entre 1 500 € et 60 000 €). Le second raconte l'évolution de l'iconographie du Bouddha, depuis le Gandhara jusqu'en Asie du Sud-Est, avec notamment un buste en alliage cuivreux, Thaïlande, XV^e siècle, style U-Thong (42 000 €).

● MARIE POTARD

L'IMPACT DU RAPPORT SARR-SAVOY SUR LE MARCHÉ DES ARTS PREMIERS

RESTITUTION. Dix mois après la remise au président de la République du rapport Sarr-Savoy sur la restitution des œuvres d'art africaines – et tandis que le forum organisé le 4 juillet conjointement par les ministères de la Culture et des Affaires étrangères sur le patrimoine africain laissait entendre que la restitution serait enterrée au profit de la circulation –, quelles sont les conséquences pour le marché ?

Selon le Conseil des ventes volontaires, les ventes aux enchères d'arts premiers en France ont chuté, passant de 29,1 millions d'euros au premier semestre 2018 à 19,2 millions au premier semestre 2019. Mais pour les antiquaires, cela n'a rien à voir « et doit être lié au profil des ventes organisées au cours de ces deux périodes : présence ou non de grandes collections, disponibilité d'objets prestigieux... », explique le marchand Charles-Wesley Hourdé. La différence de 10 millions d'euros semble importante mais, compte tenu de la valeur atteinte par certaines pièces, elle ne représente finalement que trois ou quatre chefs-d'œuvre. De plus, Christie's et Binoche et Giquello n'ont pas organisé de vente en juin 2019. »

On relève également qu'aucune demande de restitution n'a été formulée lors de la vacance Marceau Rivière chez Sotheby's mi-juin, alors que la plupart des objets provenaient de Côte d'Ivoire. Cela n'a cependant pas été le cas lors de la vente du 23 mars à Nantes, qui dispersait des artefacts du Royaume de Dahomey. Après une demande pressante du ministère de la Culture lui intimant de suspendre la vente, le commissaire-priseur a dû retirer les objets de la vacance. Ceux-ci ont ensuite été cédés de gré à gré à un collectif de marchands parisiens puis offerts au Petit Musée de la Récade (Bénin).

M. P.



galerie
DARTEVELLE

BeauxArts

MARCHÉ | SALONS

Paris • du 10 au 15 septembre

Les arts premiers à Saint-Germain-des-Prés

> **Parcours des mondes** À travers les rues des Beaux-Arts, Bonaparte, de Seine, Jacques Callot, Mazarine, Guénégaud, Saint Benoît, Visconti et de l'Échaudé • www.parcours-des-mondes.com

Véritable salon à ciel ouvert au cœur de Saint-Germain-des-Prés, le Parcours des mondes s'est imposé en dix-huit ans d'existence comme référence pour les arts premiers. Loin des prix records en ventes publiques, les amateurs y trouvent leur compte en dénichant des objets fabuleux, comme un exceptionnel et inédit masque-pendentif baoulé de Côte d'Ivoire, en or finement ciselé, provenant d'une collection française (galerie Monbrison). Généralement très appréciées, les expositions thématiques attirent de nombreux visiteurs. Cette année, on retiendra notamment un focus sur l'art yoruba du Nigeria et du Bénin chez Serge Schoffel (Bruxelles)*, et les quinze grands masques animaliers (buffle, hyène, crocodile, phacochère...), la plupart issus d'Afrique de l'Ouest [ill. ci-contre], réunis par Laurent Dodier (Le Val-Saint-Père). Dans «L'esprit de géométrie», la galerie Dandrieu Giovagnoni (Milan)** met en exergue le répertoire des formes africaines qui font la force de certains objets, comme un masque koro du Nigeria à l'allure d'un grand rectangle rehaussé de motifs en «pointe de diamant». Notons encore la poésie féroce des arts anciens de Nouvelle-Irlande, qui nous fait voyager en Océanie à la galerie Flak. Si le marché de l'art africain reste actif, il souffre toutefois d'un manque de renouvellement de sa clientèle, contrairement à l'archéologie, qui séduit de plus en plus les jeunes actifs. D'où, peut-être, le nombre important d'exposants dans cette spécialité : huit cette année, contre trois l'an dernier. La galerie barcelonaise J. Bagot Arqueologia***, dont c'est la première participation, vante le «dynamisme de la place parisienne dans le commerce mondialisé de l'art». Elle exposera une sélection de ses plus belles pièces, comme un superbe fragment de relief avec une rare image du pharaon Ptolémée XII, père de la célèbre Cléopâtre [ill. ci-dessous]. «Normalement, les pièces royales se trouvent rarement en mains privées. Et quand elles sont acquises par les musées, elles ne reviennent pas sur le marché», souligne la galerie. À bon entendeur...

* 11, rue des Beaux-Arts ** 8, rue des Beaux-Arts *** 41, rue de Seine



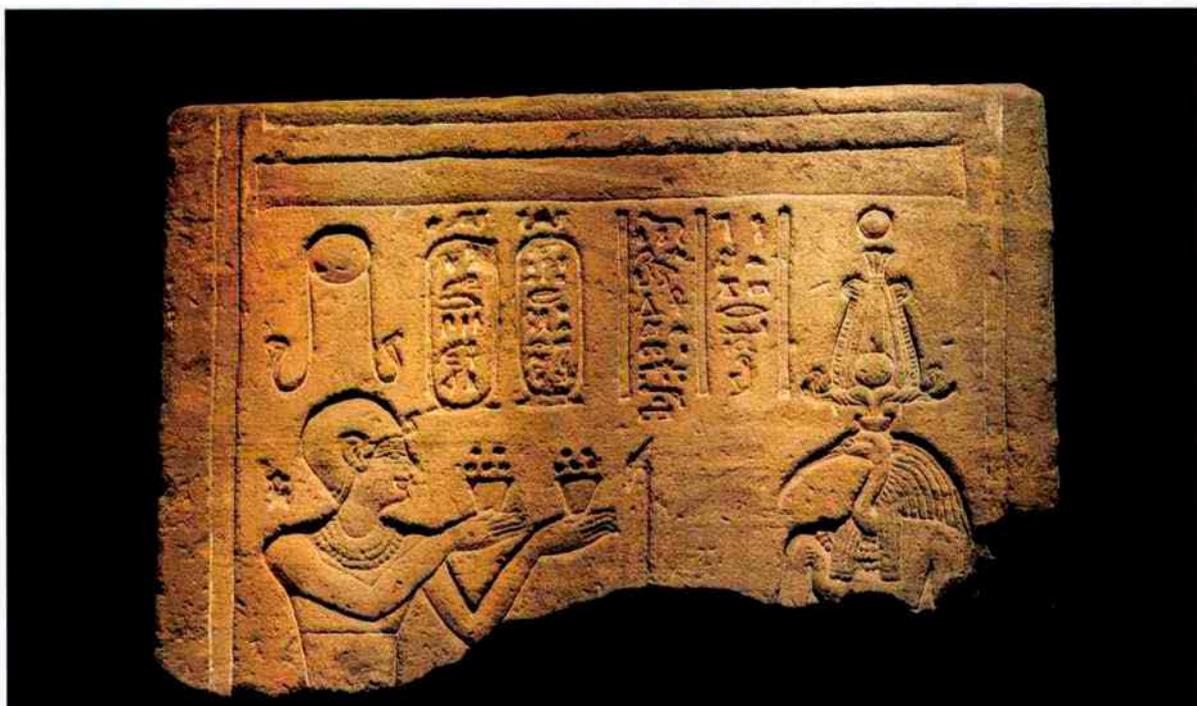
Masque heume zoomorphe Goli Glen du peuple Baoulé, Côte d'Ivoire

Début du XX^e siècle, bois polychrome, h. 97 cm.
Galerie Laurent Dodier, Le Val-Saint-Père
- exposé au 17, rue des Beaux-Arts
2 000 €

Relief d'un temple représentant le pharaon Ptolémée XII (père de Cléopâtre VII) en train de vénérer le dieu Thot

Égypte, dynastie lagide, règne de Ptolémée XII (80-51 av. J.-C.), grès, 78 x 52 cm.
Galerie J. Bagot Arqueologia, Barcelone - exposé au 41, rue de Seine.

80 000 €



connaissance
des arts

salons

THÉ DE L'ART

LE PARCOURS
DES MONDES
JOUE
L'OUVERTURE



Collier royal kuba, République démocratique du Congo, fin XIX^e-début XX^e siècle, dents de félins, ongles, perles de verre
JO DE BUCK-TRIBAL ARTS, BRUXELLES.



Statue de Pthah-Sokar-Osiris, Égypte, Basse époque, VII^e-IV^e s. av. J.-C., bois, stuc, peinture, H. 75 cm
ALEXANDER ANCIENT ART, VOORSCHOTEN.

Masque portrait ndoma, Côte d'Ivoire, XIX^e siècle, bois, H. 29 cm.
GALERIE OLIVIER CASTELLANO, PARIS.



Incontournable pour les arts d'Afrique et d'Océanie, le Parcours des mondes muscle ses sections Archéologie et Arts d'Asie.

« Quand on s'appelle Parcours des mondes il faut parcourir le monde. » Tel est le credo de Pierre Moos, le directeur de l'événement, qui a œuvré cette année pour que le nombre d'exposants spécialistes de l'Asie et de l'archéologie de son salon augmente. Bilan : sur les soixante-quatre participants de cette édition 2019, sept se consacrent aux arts asiatiques et huit à l'archéologie. Pour la première section, le Parcours a fait mieux, pour la seconde, c'est un record. Il faut dire que l'archéologie, longtemps réservée à une frange de collectionneurs érudits, connaît depuis une dizaine d'années un nouvel Âge d'or, surtout pour la statuaire, qu'il est de bon ton de marier avec de l'art moderne et contemporain. Les autres catégories d'objets sont souvent accessibles pour quelques centaines d'euros : un excellent produit d'appel pour les collectionneurs en herbe, cibles stratégiques du Parcours des mondes, qui doit assurer le renouvellement de sa clientèle. Pour les arts asiatiques, la greffe se révèle plus difficile, même si la plupart des exposants sont des fidèles. « Je participe depuis cinq ans pour effectuer des conversions chez les collectionneurs d'arts d'Afrique ou d'Océanie. C'est long, mais ça marche », commente Alexis Renard, habitué de l'Asian Week de New York et qui va exposer en

octobre à Frieze Masters à Londres. Le Parcours doit anticiper l'évolution du marché pour continuer à capter sa clientèle internationale. « La moitié de nos visiteurs sont des étrangers,

ce qui est rare pour un salon », remarque Pierre Moos. La présidente d'honneur de cette édition est la Grecque Kyveli Alexiou, deuxième femme à accepter cet honneur, la précédente étant la célèbre galeriste Hélène Leloup, spécialiste de l'art dogon, en 2013. Kyveli Alexiou est trentenaire, apprécie surtout l'art océanien et fait partie du Top 25 mondial des collectionneurs d'art moderne et contemporain. « Elle va surtout jouer un rôle d'ambassadrice. Elle ne montrera pas sa collection mais participera à l'équilibre du salon entre l'Afrique et les autres spécialités. Elle défendra aussi le rôle du Parcours pour apprendre à collectionner », décrypte Pierre Moos. Alexis Renard prêche aussi pour les passerelles entre époques. « Pour les collectionneurs, confronter l'ancien, voire le primitif, avec le contemporain donne des éclairages nouveaux sur des questions très actuelles. » A. C.

« PARCOURS DES MONDES », quartier des Beaux-Arts à Saint-Germain-des-Près, 75006 Paris, parcours-des-mondes.com du 10 au 15 septembre.

{ salons }

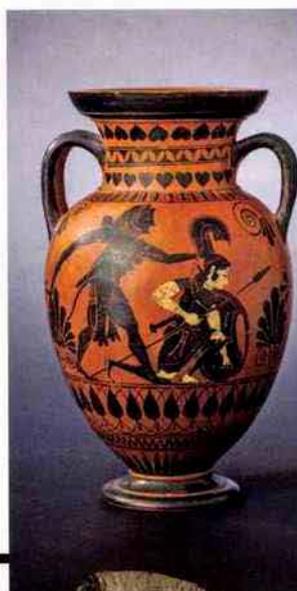
MARCHÉ

LE PARCOURS DES MONDES JOUE L'OUVERTURE

HÉRAKLÈS ET ATHÉNA

Première participation au Parcours pour Antoine Tarantino, spécialiste de l'archéologie méditerranéenne. Parmi la dizaine d'objets qu'il présente, cette amphore grecque au décor raffiné, destinée au transport de l'huile ou du vin, apanage des classes aristocratiques. Il représente Héraklès face à la reine des Amazones et Athéna prête au combat. C'est un objet rare. « Par analogie stylistique, on attribue ce vase au même atelier que celui d'un vase exposé au palais des Conservateurs de Rome, qui n'est pas signé non plus. On en connaît une dizaine dans le monde », explique le galeriste.

Amphore à figures noires
de la Conservatori
Class, v. 530-520
av. J.-C., argile
peint, H. 25,5 cm
GALERIE TARANTINO,
PARIS.



UNE STATUE DE MALADE

Elle surprend par ses membres grêles, son absence de visage et son attitude soucieuse. Cette statue représente sans doute un malade et devait jouer un rôle dans un rituel de guérison. Elle appartient au sculpteur belge Jan Calmeyn, dont Bernard Dulon expose des œuvres en regard de pièces de sa collection. Le galeriste commente: « Cette sculpture est rare, mais on en trouve du même style dans l'art dogon. En revanche, elle est manifestement l'œuvre d'un grand artiste. Elle représente bien ce que j'essaie de montrer dans ma galerie: la marque d'un véritable artiste à l'intérieur de chaque style ».



Statuette dogon,
Mali, bois,
H. 26,5 cm
GALERIE BERNARD
DULON, PARIS.

Bouddha debout,
ancienne région
du Gandhara.
III^e siècle, schiste,
H. 67,3 cm
GALERIE CHRISTOPHE
HIOCO, PARIS.



UN BOUDDHA DE LA COLLECTION VÉRITÉ

Très joli pedigree pour ce bouddha, qui faisait partie de la section Arts d'Asie de la collection fleuve (surtout tournée vers l'Afrique) du marchand et collectionneur Pierre Vérité (« *Connaissance des Arts* » n° 675, pp. 66-71). L'art du Gandhara, région conquise par Alexandre le Grand située au nord-ouest de l'actuel Pakistan, synthétise l'art gréco-romain, indien et parfois perse. C'est dans ce creuset alors paisible qu'apparurent les premières représentations du Bouddha. « *L'art du Gandhara est très recherché à l'heure actuelle, par les Occidentaux qui reconnaissent les drapés gréco-romains, mais aussi depuis une dizaine d'années par les nouveaux collectionneurs indiens et, plus récemment, par les Chinois qui apprécient ce retour aux sources de l'art bouddhique* », explique le galeriste Christophe Hioco.

Iisuka Rōkansai
Kotsurube hanakago
(vase à fleurs),
Furu-tsurube,
vers 1930,
bambou, H. 40 cm
MINGEI JAPANESE
ARTS, PARIS.



UN VASE PAR RŌKANSAI

Iisuka Rōkansai (1890-1958) est le plus recherché des artistes de l'art japonais du bambou. Dans la récente exposition « Fendre l'air » (« *Connaissance des Arts* » n° 776, pp. 90-95), dédiée à cette discipline au musée du Quai Branly-Jacques Chirac, il était représenté par une trentaine d'œuvres. « *Il a inventé plusieurs techniques de tressage. Les artistes contemporains du bambou sont ses suiveurs* », explique Philippe Boudin, directeur de la galerie Mingei. Le titre de ce vase (ici sans son contenant central en laque), *Furu-tsurube*, signifie « en forme de vieux seau de puits ». Il se réfère à la forme des seaux de bois parfois centenaires que l'on trouve dans les patios des vieilles maisons japonaises. **A. C.**

L'Œil

L'Œil DU COLLECTIONNEUR
EXPERTISES

PAR MARIE POTARD

PARCOURS DES MONDES S'OUVRE À DE NOUVEAUX HORIZONS

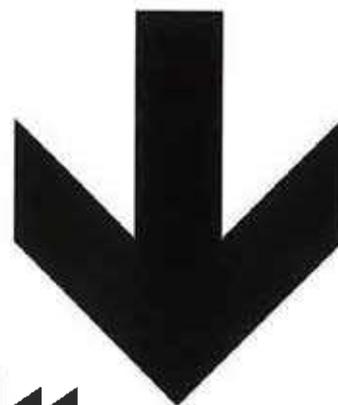
Créé en 2001, Parcours des mondes est aujourd'hui le salon de référence pour les arts extra-européens. Son ampleur et sa renommée sont telles qu'il a désormais pris le pas sur son aîné belge, Bruneaf, créé en 1991.

+
Parcours des mondes, du 10 au 15 septembre 2019, Saint-Germain-des-Près, quartier des Beaux-Arts, Paris-6^e. www.parcours-des-mondes.com

COLLECTIONNER Installés dans les différentes galeries du quartier de Saint-Germain-des-Près, les marchands parisiens jouent à domicile tandis que les exposants étrangers investissent les espaces prêtés par les galeristes qui se consacrent à d'autres spécialités, comme le design ou l'art contemporain. Exclusivement dévolu aux arts premiers il y a encore quelques années, le salon s'est peu à peu ouvert à d'autres disciplines. Ainsi, en 2015, il accueillait pour la première fois les arts d'Asie. Cette année, c'est au tour de l'archéologie grecque, romaine et orientale de faire son entrée grâce à huit galeries spécialisées, telles que Tarantino (Paris), Arteas (Londres) et Cahn (Bâle). La manifestation couvre donc désormais une large

partie des cinq continents : l'Afrique (qui reste prépondérante avec 50 % des galeries), les Amériques, l'Océanie, la Chine, l'Himalaya... et le bassin méditerranéen. De quoi satisfaire les collectionneurs et amateurs venus du monde entier pour fêter la rentrée.

Pour cette 18^e édition, ce sont 64 exposants, dont plus de 50 % sont étrangers, qui se donnent rendez-vous dans la capitale française. Et ils ont à cœur de montrer leurs dernières trouvailles ou de dévoiler leur exposition à thème qu'ils préparent parfois depuis plusieurs années. « Le Parcours des mondes rassemble la plus grande concentration au monde d'amateurs et de collectionneurs d'art africain, bien plus qu'à la Tefaf de Maastricht, alors c'est le moment ou jamais de montrer des pièces extraordinaires ou de grandes collections », rapporte le marchand parisien Bernard Dulon, qui, pour l'occasion, organise un face-à-face entre les œuvres du sculpteur belge Jan Calmeyn et les objets africains de sa collection qui l'ont tant inspiré. Parmi eux, une figurine en zig zag lega du bassin du Congo ainsi qu'une statuette assise dogon (Mali). —



Questions à...

PIERRE MOOS

DIRECTEUR DU SALON
PARCOURS DES MONDES

Pourquoi élargir le salon à d'autres disciplines ? Lorsque l'on s'appelle Parcours des mondes, on se doit de proposer un véritable tour du monde de l'art non pas en 80 jours mais en 80 minutes. L'adjonction de l'archéologie est une évidence, car c'est de cette époque que tout est parti. Aujourd'hui, les pièces cycladiques sont recherchées pour leur abstraction minimaliste, les sculptures grecques ou romaines pour leur beauté parfaite. Cela prouve que pour trouver les origines de nos arts, il faut faire un retour en arrière de cent à plusieurs milliers d'années. Et ça les collectionneurs l'ont compris.

Qu'est-ce qui fait le succès du Parcours des mondes ?

La sélection faite par les marchands permet à chacun d'acquérir l'objet de ses rêves et de compléter sa collection dans d'excellentes conditions. Contrairement à ce que l'on pense, le collectionneur n'est pas toujours monomane et fait la traversée esthétique d'un continent à l'autre ou d'un pays à l'autre. Ce que recherchent les vrais amateurs, c'est ce lien universel entre création et beauté, et ce lien, ils le trouveront en flânant au Parcours des mondes. —

EXPERTISES

ENTRE 70 000 ET 100 000€

1_ PROUE DE PIROGUE Parmi les objets réunis pour l'exposition thématique « Poésie féroce, arts anciens de Nouvelle-Irlande », la Galerie Flak expose cette proue de pirogue sculptée, collectée en 1894. « De l'avis des spécialistes, cet objet est au sommet du corpus connu pour ce type de sculptures », rapporte Julien Flak. Le marché de l'art océanien, et de Nouvelle-Irlande en particulier, est très actif. « L'art de Nouvelle-Irlande est unique : flamboyant, exubérant, onirique, coloré... donc recherché ! Il y a très peu d'objets de grande ancienneté et de qualité sur le marché », note le marchand.



38 400€

2_ BUSTE DE LA DÉSÈSIS Le marché des antiquités se porte plutôt bien pour les objets importants avec une bonne provenance et surtout en ventes publiques, au grand désespoir des marchands. « Nous devons trouver de nouveaux amoureux, car il faut renouveler les amateurs. L'archéologie reste très abordable par rapport à l'art contemporain, notamment, on peut se faire plaisir pour moins de 1 000 euros avec un bel objet, unique et chargé d'histoire », explique Laura Bosc de Ganay, spécialisée en archéologie méditerranéenne.



ENTRE 80 000 ET 100 000€

3_ RELIQUAIRE KOTA Les reliquaires Kota possèdent de nombreuses caractéristiques communes : un visage stylisé avec un placage de cuivre, un manche en forme de losange... mais leurs morphologies peuvent être différentes selon leur style (ici, le style ndassa). « Le marché est tout à fait porteur pour les Kota. Aux enchères, ils trouvent quasiment toujours preneur et font record sur record aux États-Unis », observe le marchand. Il poursuit : « Ce type d'objets ultradécoratifs s'adressent principalement aux gros collectionneurs d'art moderne et contemporain car ils s'accordent bien avec les tableaux.



115 000€

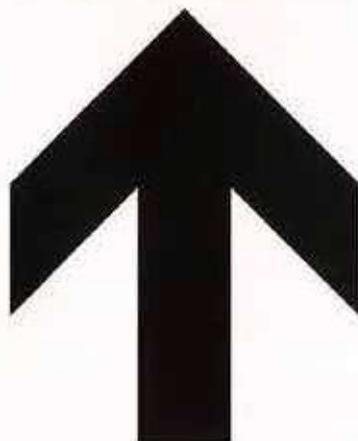
4_ BUDDHA DEBOUT L'intérêt est toujours très marqué pour l'art du Gandhara. L'offre de qualité se raréfie et la demande qui ne fait que s'accroître ne se limite plus aux collectionneurs occidentaux séduits par ces influences gréco-romaines. « Nous vendons des sculptures du Gandhara aussi bien à des collectionneurs chinois souhaitant revenir aux racines du bouddhisme qu'à des collectionneurs indiens qui s'intéressent aux premières réalisations iconographiques en Inde », rapporte Christophe Hioco.

1_ Nord de la Nouvelle-Irlande, Archipel Bismarck, XIX^e, bois. H : 35 cm. Galerie Flak (Paris).

2_ Égypte, époque Saïte, 664-525 av. J.-C., calcaire dur. H : 8,5 cm. Arles Ltd (Londres).

3_ Gabon, bois et cuivre, provenance : collection Vérité. H : 63 cm. Galerie Eric Hortoult (Paris).

4_ Ancienne province de Gandhara, circa III^e siècle, schiste, provenance : collection Vérité. H : 67,3 cm. Galerie Christophe Hioco (Paris).





THE ART NEWSPAPER

Marché

SIX INCONTOURNABLES DU PARCOURS DES MONDES

La principale manifestation au monde pour les arts premiers revient en force rive gauche à Paris. Voici notre florilège.



L'esprit de géométrie souffle sur la galerie Dandrieu-Giovagnoni

On connaît l'exigence esthétique et les paris ambitieux relevés par cette galerie installée à Rome depuis 1987 et qui participe fidèlement au « Parcours des Mondes » depuis 2005. Une sélection pointue de quinze sculptures provenant du Nigeria, de Côte d'Ivoire, du Burkina Faso et du Liberia célèbre ainsi le haut degré de stylisation et d'abstraction géométrique atteint par les plasticiens africains. Parmi les pépites rassemblées cette année par Chantal Dandrieu et Fabrizio Giovagnoni se détache un imposant masque Koro du Nigeria, fascinante plaque rectangulaire scandée de motifs en « pointes de diamant » et encore parée de fibres végétales et de pigments.

« Esprit de géométrie », galerie Dandrieu-Giovagnoni, 8, rue des Beaux-Arts, 75006 Paris, dandrieuafrieanart.com

Masque koro, Nigeria, bois, pigments, fibres végétales.

Courtesy galerie Dandrieu-Giovagnoni. © Hughes Dubois

Chez Bernard Dulon, la collection comme source d'inspiration

Le sculpteur Jan Calmeyn n'a jamais caché son admiration pour l'art africain, qu'il collectionne avec ferveur depuis de nombreuses années. La galerie Bernard Dulon a eu ainsi l'heureuse idée de confronter les œuvres tout en déséquilibre et en finesse du plasticien belge avec les plus belles pièces de sa collection. De ce dialogue poétique et formel émerge, fragile et terriblement humaine, une effigie Dogon dont les membres frêles et la posture crispée évoquent étrangement la statuaire empreinte de tragédie de Germaine Richier. Selon Bernard Dulon, la sculpture était « censée assister le guérisseur et servir d'intermédiaire entre le patient et le monde surnaturel ».

« L'Art de la collection : Jan Calmeyn », galerie Bernard Dulon, 10, rue Jacques-Callot, 75006 Paris, dulonbernard.com



Statuette dogon, Mali, bois.

Courtesy galerie Bernard Dulon.

© Hughes Dubois



Buste de Bodhisattva, ancienne province du Gandhâra, II^e-IV^e siècles, schiste. Courtesy galerie Hioco.

© Studio Sébert

Bouddha en majesté chez Christophe Hioco

Faisant écho à l'ambitieuse exposition du musée Guimet sur la geste et l'iconographie de Bouddha, la galerie Hioco propose une odyssée esthétique déclinant les mille et un visages adoptés par le Bienheureux au fil des pays asiatiques. Parmi cette assemblée aux sourires bienveillants et aux traits délicats, on peut admirer un magnifique bodhisattva en schiste provenant du Gandhâra, région correspondant à l'actuel Afghanistan et à la partie nord-ouest du Pakistan, qui vit éclore les premières représentations figuratives de Bouddha. Par sa profusion de bijoux et son splendide drapé, cette œuvre scelle avec bonheur la rencontre spirituelle et artistique entre la Grèce et l'Asie.

« L'évolution de l'iconographie du Bouddha : des premières représentations du Gandhâra jusqu'en Asie du Sud-Est, en passant par l'Inde et le Sri-Lanka », la galerie Hioco expose à la galerie La Forest Divonne, 12, rue des Beaux-Arts, 75006 Paris, galeriehioco.com

Petits et grands fauves chez Laurent Dodier et Antony Meyer

Rien de plus spectaculaire que les masques de l'Afrique de l'Ouest qui exaltent la majesté et la puissance des grands fauves de la savane africaine ! Coutumier des expositions thématiques, Laurent Dodier présente une quinzaine d'exemplaires de ces faces hérissées de griffes, de cornes et de dents dont la force et l'énergie laissent pantois. À leur côté se déploient, sur un mode minuscule, des statuette zoomorphes océaniques et eskimos choisies par Anthony Meyer pour leur propension à la métamorphose et leur dimension chamanique. Soit un carnaval des animaux cosmique à souhait !

« Les Grands Fauves » et « Zoomorphisme », galeries Dodier et Meyer, 17, rue des Beaux-Arts, 75006 Paris, laurentdodier.com ; meyerocenic.art



Abie Loy Kemarre, *Bush Leave* (détail), Utopia, Désert central, Australie, 2018, acrylique sur toile.

Courtesy galerie Arts d'Australie- Stéphane Jacob. © Abie Loy Kemarre

L'art aborigène chez Stéphane Jacob

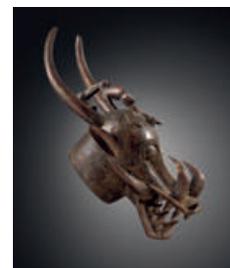
« Il y a quelque chose de magique et de paisible tout à la fois dans l'art aborigène », plaide avec enthousiasme Stéphane Jacob, qui expose depuis 1996 la fine fleur de ces plasticiens, dont le langage onirique ne cesse de séduire un public de plus en plus large de collectionneurs. Pour cette édition du Parcours, le galeriste a choisi de rendre hommage aux figures pionnières du Désert central et de la Terre d'Arnhem, ainsi qu'aux insulaires du détroit de Torrès (Queensland). S'ils ne cessent de puiser leur inspiration dans le « temps du rêve », les artistes aborigènes renouvellent cependant avec énergie leurs modes d'expression et s'inscrivent désormais pleinement dans le paysage artistique contemporain.

« Le Parcours des rêves », Arts d'Australie-Stéphane Jacob expose à la galerie Étienne de Causans, 25, rue de Seine, 75006 Paris, artsaustralie.com

BÉRÉNICE GEOFFROY-SCHNEITER

Parcours des Mondes, 10-15 septembre 2019, quartier Saint-Germain-des-Prés, 75006 Paris, parcours-des-mondes.com

Masque wanyugo, Sénoufo, Côte d'Ivoire, début du XX^e siècle, bois à patine brune. Courtesy galerie Laurent Dodier. © Michel Gurinkel



APOLLO

PREVIEW

Parcours des Mondes

Susan Moore selects her highlights of the event

1. Canoe prow, 19th century, New Ireland, Bismarck Archipelago, wood, pigments, shell, ht 35cm. Galerie Flak (price on application)



No event invites us to journey in our imagination to more far-flung lands – or attempts to interpret what we find there more engagingly – than Parcours des Mondes (10–15 September). This annual dealers' initiative, staged in the galleries of Saint-Germain-des-Prés in Paris, has evolved into the most important art show of its kind in the world. The reason is straightforward: just about all of the most respected dealers in the field exhibit here, with many choosing this moment to publish new material or present thematic shows that have been long in the making.

Over the course of its 18 years, Parcours' horizons have continued to broaden – from Africa, Oceania and the Americas to the continent of Asia; this year sees an influx of new participants shedding light on the origins of European civilisation. Objects from the ancient Mediterranean can be as enigmatic as anything from a distant continent.

Although Parcours is a fair in all but name, it has more the atmosphere of a festival, as people and conversations spill out of the gallery spaces clustered around the rue Jacques Callot on to the streets and into the neighbourhood cafés (participating galleries are easily identified by orange flags and pavement markers, and the Parcours handbook carries a map). This street life is part of the charm of the event for both serious collectors and the simply curious, but what really makes it rewarding are the interactions between some of the most passionate dealers in the world and those who come in to see their exhibitions.

This year's iteration promises a number of engaging thematic shows and outstanding objects. For example, Galerie Flak (8 rue des Beaux-Arts) has been preparing and dreaming of its show 'Furious Beauty: Ancient Arts of New Ireland' for more than a decade. New Ireland is part of the Bismarck Archipelago in Papua New Guinea. In the famous 1929 map attributed to Paul Éluard, the archipelago sat at the centre of the Surrealist world: small wonder when you see the imagery of the extraordinarily inventive polychrome carvings of its peoples.

Included here are some 20 major pieces – from *tatanua*, *kepong* and *matua* masks to *malagan* effigies and architectural lintels. Many were collected in the 19th century and have German museum provenances, while others passed through the hands of major collectors such as the Vérité family, Jacques Kerchache, Loed van Bussel and Arthur Speyer. Of almost Celtic complexity is an openwork canoe prow (Fig. 1) collected by Captain Frederick Mann (who arrived on HMS *Nelson*) in 1894, all interlaced bird, snake, jaws and eyes. Prices range from €4,000 for clubs,

Photo: D. Voinin, courtesy Galerie Flak

pendants and ornaments to around €100,000 for the most elaborate sculptures.

London-based Finch & Co (installed for the event at 10 rue des Beaux-Arts) present a quite different piece from central New Ireland, an extremely rare limestone *kulap*, or funerary figure, representing a male ancestor. Such pieces served as temporary homes for the spirits of the dead that might otherwise wander and cause havoc among the living, and appear to have been ritually broken and discarded once the period of mourning was over and the spirit could then be released into the realm of the ancestors. This 19th-century example, with traces of original stippled ornament, bears repairs to the waist consistent with ritual use (£17,500).

Galerie Laurent Dodier from Normandy flourishes 'Les Grands Fauves' (17 rue des Beaux-Arts). Buffalo, hyena, chameleon, crocodile and warthog are among the beasts evoked by 15 large zoomorphic dance masks, mostly West African. Perhaps most striking to the Western eye is the highly stylised *goli glen* mask made by the Baule people of the Ivory Coast, dated to the early 20th century (Fig. 3). Its toothed open mouth extends from a wide nasal crest striped red, black and white. Either side are two concave cheeks decorated with eyes rendered in relief, and from the top of the head rise two wide and flat curving horns. The space will be a veritable menagerie, with the host gallery, Galerie Meyer, contributing zoomorphic Oceanic and Inuit pieces.

While the influence of tribal art on Western modernism is a well-told story, its inspiration for contemporary artists is less often discussed. Bernard Dulon (10 rue Jacques Callot) brings together the work of the Belgian Jan Calmeyn (b. 1942) with the sculptor's parallel collection of African art, and the dialogue is revealing. His angular bronze constructions share the linearity and sense of precarious balance found in the likes of a seated figurine made by the Dogon people of Mali and an extraordinary – and exceedingly rare – Lega figurine in the shape of a zigzag from the Congo basin.

Dandrieu-Giovagnoni's show 'The Spirit of Geometry' (8 rue des Beaux-Arts) is an African homage to the square – and the rectangle, circle, lozenge and triangle. This selection includes masks, figures and utilitarian objects that might almost be modernist or contemporary art, not least the elegant Yoruba torque (€10,000) and the 80cm-high Koro mask from Nigeria (Fig. 2), decorated with ochre and brown diamond shapes (price on request).

A distinctive geometry marks the powerful carved wood *tiki* figure (Fig. 4) from the French Polynesian Marquesas Islands, which, despite being collected by the American missionaries Richard and Clarissa Armstrong in 1833–34, makes its market debut only now courtesy of Michael Hamson, who acquired it from their great-great-grandson earlier this year (5 rue Jacques Callot). These characteristically huge-eyed anthropomorphic figures represent *atua*, or gods (price on application).

A newcomer last year was Eastern arms and armour dealer Runjeet Singh, who returns with armour from the Yi people of south-west China and a group of items relating to the famous Indian ruler Tipu Sultan. Making their debut this year are seven antiquities dealers: Alexander Ancient Art, Artea Ltd, Cahn Contemporary, Galerie Eberwein, Galerie L'Ibis, J. Bagot Arqueología and Galerie Tarantino. Laying claim to one of the oldest objects on display is Cahn Contemporary, which offers a monumental Greek Geometric Period *olla* – an ovoid clay vessel without handles – dating to the early 7th century BC. It stands around 47cm high, and its sides are decorated with hunting scenes, with typical triangular-bodied and stick-armed men wielding spears alongside grazing or running wild goats and an assortment of more or less decipherable symbols (€50,000–€60,000). These objects bear witness to the fact that cultures across the history of time essentially address the same human imperatives and concerns. As this year's honorary president of Parours, Kyveli Alexiou, succinctly expressed it: 'We all seem so different but we are so alike.' **A**

Susan Moore is associate editor of *Apollo*.

Parours des Mondes takes place in the galleries around Saint-Germain des-Prés, Paris, from 10–15 September. For more details, go to www.parours-des-mondes.com.

2. Mask, early 20th century, Koro people, Nigeria, wood, vegetal fibres and pigments, ht 80cm. Dandrieu-Giovagnoni (price on application)



3. *Goli glen* mask, early 20th century, Baule people, Ivory Coast, wood, red, black and white pigments, ht 97cm. Galerie Laurent Dodier (around €25,000)

4. *Tiki* figure, late 18th century, Marquesas Islands, wood, ht 39.4cm. Michael Hamson (price on application)



Fig. 4 photo: Aaron Fallon

LA GAZETTE DROUOT

L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

N° 27 DU 12 JUILLET 2019

SOMMAIRE



VOIR PAGE
12

ART & ENCHÈRES

9 **BILLET D'HUMEUR**

10 **ART NEWS**

12 **RENCONTRE**

Après avoir sauvé le Parcours des mondes, le collectionneur Pierre Moos en repousse les frontières, l'ouvrant cette année à l'archéologie

16 **TENDANCES**

Quand André Citroën a créé sa marque de voiture, avait-il imaginé qu'elle serait, cent ans plus tard, l'une des plus collectionnées ?

22 **ACTUALITÉ**

Le point sur le marché de l'art tribal sous l'œil du rapport Artkhade, les tribulations d'une commode royale qui retourne à Versailles et le bilan de l'ultime foire de la saison, Masterpiece

28 **ZOOM RÉGIONS**

Une vente cannoise célèbre le 21 juillet le cinquantenaire des premiers pas de l'homme sur la Lune, et plus largement la conquête spatiale

LES VENTES

L'AGENDA DE LA SEMAINE 34

Toutes les ventes du 13 au 21 juillet

LES SÉLECTIONS DE LA GAZETTE

ADJUGÉ À PARIS 44

VENTES EN ILE-DE-FRANCE 52

CETTE SEMAINE EN RÉGIONS 60

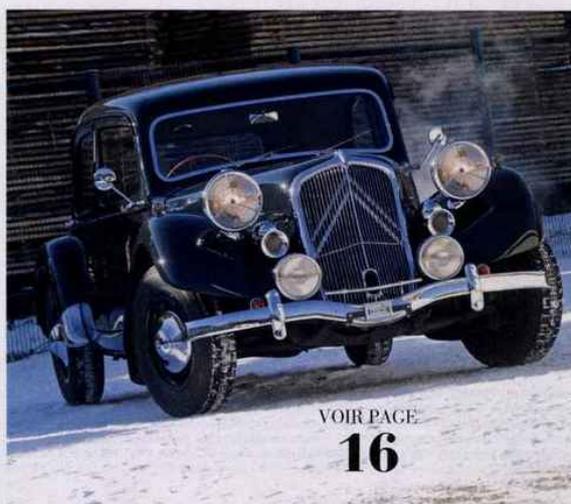
ADJUGÉ EN RÉGIONS 68

VENTES DANS LE MONDE 98

INDEX DES THÈMES ET DES LIEUX 8

BONNES ADRESSES 108

PETITES ANNONCES 109



VOIR PAGE
16



Pierre Moos
en 5 dates

2001

Vend l'intégralité de son groupe de sociétés et démissionne

2002

Relance le magazine *Tribal Art*

2008

Acquiert le Parcours des mondes

2015

Les arts d'Asie intègrent le Parcours

2019

Ouvre la manifestation à l'archéologie pour la 18^e édition, (du 10 au 15 septembre, Paris VI^e)

Pierre Moos : l'homme qui recréa le Parcours des mondes

Non content d'avoir sauvé le salon d'une fin annoncée, il est celui qui en a repoussé les frontières au-delà du continent africain.

Entretien avec le collectionneur, et directeur du Parcours, à l'heure où ce dernier s'ouvre à l'archéologie.

.....
PAR CÉLINE PIETTRE

Quand vous avez repris le Parcours des mondes en 2008, l'événement était moribond. Comment avez-vous remonté la pente ?

J'ai d'abord racheté le magazine *Tribal Art*, qui n'était pas en grande forme. Je collectionnais déjà à l'époque. Des marchands sont venus me voir pour m'inciter à reprendre le Parcours. J'ai rencontré son fondateur, Erik Gadela, qui a bien voulu me le céder, assez cher d'ailleurs. Pourquoi cela ne marchait-il pas ? Sur 1 000 € de bénéfices, il n'en plaçait que 100 en publicité. Nous, c'est l'inverse ! Il n'y a pas de recette magique : si vous organisez un événement, il faut le faire connaître. Et ne pas espérer gagner de l'argent ! Nous avons procédé dès le départ à une sélection drastique des marchands, en nous basant sur le magazine. Notre vetting est également très strict. Une seule fois, un marchand a présenté une pièce volée, mais il l'a fait en toute bonne foi.

Une collectionneuse grecque, Kyveli Alexiou, est la présidente d'honneur : la deuxième femme dans toute l'histoire du Parcours...

Le milieu est encore très masculin. Prenez le magazine : sur cent abonnés, quatre-vingt-quinze sont des hommes. Non pas que le

milieu soit machiste, mais il y a une superstition qui pèse sur l'art africain, selon laquelle les objets porteraient malheur, et les femmes y sont peut-être davantage sensibles. Villepin, par exemple, grand collectionneur, laissait les pièces chez les marchands pour que son épouse ne voie pas qu'il les avait achetées. C'était donc une opportunité unique qu'une collectionneuse d'art africain et océanien, jeune de surcroît, et qui fréquente régulièrement le Parcours, en prenne la présidence.

Vous ouvrez le Parcours à l'archéologie. Ne craignez-vous pas d'en diluer l'offre ?

N'oublions pas que la manifestation s'appelle « Parcours des mondes ». Pourquoi n'y trouverait-on pas de l'art précolombien, des Philippines, d'Ukraine ? Nous avons commencé par l'Asie, puis nous avons invité des marchands d'archéologie, et comme cela a très bien marché, nous en accueillons huit cette année. Le vrai collectionneur n'est pas monomane, je suis bien placé pour le savoir (montrant une statuette égyptienne, ndlr). Et les Français ont une incroyable culture de l'ailleurs. Les marchands étrangers s'en étonnent tous les ans : ils n'ont jamais rencontré des gens qui connaissaient aussi bien l'art chinois.

Vous parlez d'une fréquentation à 50 % étrangère...

J'ai dirigé un groupe de dix-sept usines, dont treize à l'étranger. J'ai travaillé au Gabon... J'ai toujours été tourné vers l'international. Quand j'ai repris le Parcours, certains marchands souhaitaient qu'il ne soit ouvert qu'aux enseignes françaises. Or, un galeriste étranger fait venir ses clients et cela profite à tous. Aujourd'hui, le monde entier fréquente le salon, pas uniquement les Américains. On reçoit beaucoup de Russes et de plus en plus de Chinois. Si l'on se fie aux abonnés du magazine, cela représenterait quarante nationalités, même si les collectionneurs types restent le Français, le Belge et l'Américain du Nord.

Tous les exposants veulent être situés rue des Beaux-Arts : cette surconcentration limite-t-elle, de fait, l'augmentation du nombre de galeries ?

Certains préfèrent sauter une édition s'ils ne sont pas rue de Seine ou rue des Beaux-Arts ! Mais vous savez, c'est déjà un travail énorme, et il n'y a pas tant de galeries d'art tribal que cela : une soixantaine dans le monde. Alors que dans un seul immeuble, à Chelsea, vous en comptez déjà quarante en art contemporain. ➔

ART & ENCHÈRES | **RENCONTRE**

⊕ **Le Parcours a la réputation de miser sur le haut de gamme, si bien que certains amateurs, pas assez pourvus, le déserteraient pour la Brafra ou la Bruneaf...**

Nous ne sommes pas plus chers qu'ailleurs. En art tribal, on ne parle que des gros prix des ventes aux enchères. Mais on peut se faire plaisir pour une somme raisonnable : je n'ai jamais acheté pour ma part au-dessus de 50 000 €. Une pièce a fait dernièrement 1,5 M€ en salle des ventes, mais elle avait été vendue au Parcours deux ans auparavant, pour seulement 200 000 €.

Existe-t-il un concurrent sérieux à cette manifestation ?

Non, mais je le regrette. Plus on parle de l'art tribal, mieux c'est. J'appelle cela le « syndrome de la rue de la Chaussée-d'Antin »...

Avez-vous déjà songé à créer une boutique à l'étranger ?

On me l'a demandé plusieurs fois, surtout à New York. Mais tout y est beaucoup plus cher. Pour un stand, il fallait compter au moins 20 000 \$. Or, sur les soixante marchands du Parcours, seuls cinq auraient pu se le permettre. Car il faut bien comprendre que le Parcours, c'est « cadeau » : 7 000 € pour le plus grand événement mondial ? Il suffit de vendre une seule pièce pour amortir ses frais. Et j'aime autant que l'on fasse quelque chose à Paris, je suis un peu chauvin. Les seuls pays qui tiennent la route dans ce domaine sont la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Espagne. Parmi les meilleurs, deux marchands ne peuvent pas venir cette année et nous sommes en froid avec le troisième, sur la question des restitutions.

PAGE DE DROITE

Égypte, dynastie lagide, règne de Ptolémée XII (80-51 av. J.-C.). Relief du temple du pharaon Ptolémée XII, grès, 78 x 52 cm. J. Bagot Archeologia S.L.

PHOTO MARIA PAGEO

CI-CONTRE

Archipel Bismarck, Nouvelle-Irlande, vers 1870. Proue de pirogue, bois sculpté, pigments, coquillages, h. 33 cm. Galerie Flak.

PHOTO HUGUES DUBOIS

ART & ENCHÈRES | RENCONTRE

**Quelle est votre position à ce sujet ?**

Emmanuel Macron a affirmé que 90 % des pièces africaines étaient sorties d'Afrique, et il a raison, mais il oublie une chose, c'est que plus de la moitié des pièces qui sont sur le marché ont été fabriquées pour être vendues. Dans ma collection, sur quatre cents pièces, je reste persuadé que la moitié ont été créées en Afrique par et pour les Africains. Heureusement que les marchands sont là pour faire la différence et présenter des pièces authentiques. Les restitutions, c'est un faux débat et s'il est apparu, c'est pour des raisons politico-économiques. Depuis quelques années, l'Afrique est devenue le continent où investir. Restituer des œuvres, c'est la garantie de pouvoir vendre des Airbus.

Comment le goût des amateurs d'art africain a-t-il évolué ?

Il y a des modes. À une époque, les reliquaires kota valaient une fortune, puis les prix se sont effondrés. Mais il y a surtout très

peu de belles pièces. Si une tendance se dessine, à mon avis, c'est l'intérêt pour l'Océanie, qui représente aujourd'hui 15 % du marché au lieu de 8 % il y a quelques années.

Possédez-vous toujours les dessins d'André Lhote avec lesquels vous avez initié votre collection ?

Ceux-là, ils ne comptent pas, c'étaient des faux ! La première œuvre que j'ai achetée était un dessin de Paul César Helleu, à 21 ans, aux Puces. J'ai collectionné beaucoup de choses : des pièces en bakélite, des bouquins sur les avant-gardes russes, des tissus nazca abstraits : j'ai, par exemple, un « Malevitch » qui a été fait au Pérou il y a mille ans ! Et aujourd'hui, je me consacre à l'art océanien. J'aime aussi beaucoup François Arnal, que je considère comme le plus grand peintre français d'après-guerre. Dès qu'une toile de lui passe en vente, j'achète. Je n'ai jamais investi dans l'art, je m'investis dans l'art.

Fréquentez-vous Drouot ?

Bien sûr. J'y fais beaucoup d'achats, surtout des tableaux et du mobilier ; et de l'art tribal chez Binoche. Il est le seul capable de rivaliser avec les deux grands.

Une anecdote à partager, à l'aube de cette dix-huitième édition du Parcours ?

Il y a deux ans, j'ai rencontré deux dames en train de boire un thé dans le carré VIP, les cheveux blancs, genre Agatha Christie. Je leur demande de quelle région d'Angleterre elles viennent, et me répondent qu'elles sont Australiennes ! Elles avaient traversé la Terre entière pour le Parcours. J'étais assez fier. ■



ARTPASSIONS

REVUE SUISSE D'ART ET DE CULTURE



SPÉCIAL PARCOURS DES MONDES

Bérénice Geoffroy-Schneiter

Lucas Ratton
Statuette Baoulé
Côte d'Ivoire
© Vincent Girier Dufournier

LE TOUR DU MONDE EN (PRESQUE !) 80 GALERIES.....	61
L'AFRIQUE EN MAJESTÉ	62
DES EXPOSITIONS THÉMATIQUES DIGNES DES PLUS GRANDS MUSÉES.....	64
LA « SAUVAGERIE RAFFINÉE » DE L'ART OCÉANEN	66
LES MILLE ET UN VISAGES DE L'ASIE	68
LA POÉSIE VIBRATOIRE ET HYPNOTIQUE DE L'ART ABORIGÈNE.....	70

SPÉCIAL
PARCOURS
DES MONDES

D.R.



1 2
3 4



LE TOUR DU MONDE EN (PRESQUE!) 80 GALERIES

1 Jean-David Cahn AG

Masque de momie égyptienne Égypte, fin du Nouvel Empire (XX^e dynastie) – début de la III^e Période intermédiaire, environ 1100-1050 av. J.-C. Bois, stuc, traces de polychromie, hauteur 27 cm

2 Galerie Flak

Masque *Tatanua* Nouvelle-Irlande, Archipel Bismarck, fin du XIX^e - début du XX^e siècle, hauteur 44 cm Ex collection Hans Sonnenberg (1928-2017), Rotterdam

© Galerie Flak - Photo : D. Voirin

3 Galerie Indian Heritage

Masque de bouffon, Bhoutan, vers 1900, bois et pigments, 26 cm Photo : © Frédéric Rond

4 Galerie Alain Bovis

Masque Hashihime, théâtre Nô, Japon, période Edo, XVIII^e siècle Bois de cyprès (hinoki), laiton, polychromie, hauteur 20,4 cm Œuvre du sculpteur Mitsunao (1680-1750), de la Maison Ono Deme. Collection privée, Paris

Photo : © Vincent Luc/Agence Phar

Au cœur de l'été indien, il est un rendez-vous annuel qu'aucun collectionneur ou amateur d'art tribal ne saurait manquer : le bien nommé « Parcours des mondes ». Venus d'Europe ou des États-Unis, spécialisés en art africain, asiatique, ou océanien, plus d'une soixantaine de marchands investissent, le temps d'une semaine électrique, les petites rues de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, pour y présenter la fine fleur de leurs pièces. On y trouve, pêle-mêle, des masques funéraires de momies égyptiennes d'une élégance suprême, des masques chamaniques himalayens dont la trogne hésite entre cocasse et effroi, des reliquaires Fang du Gabon luisant sous leur belle patine sombre, une figure de proue de Nouvelle-Irlande (Océanie) dont la beauté féroce aurait séduit André Breton, mais aussi des toiles aborigènes piquetées d'une myriade d'étoiles, des miniatures mogholes chantant les amours de Radha et de Krishna, des paniers japonais tressés dans du bambou dont la modernité du design laisse pantois... Bref, tout ce que le génie humain a produit de plus harmonieux, de plus insolite, de plus merveilleux...

Depuis une quinzaine d'années, un « magicien de l'ombre » tire les ficelles de ce cabinet de curiosités offert à la délectation de tous : Pierre Moos, le directeur du Parcours. Celui qui se définit lui-même comme « un collectionneur compulsif » avoue avoir jeté son dévolu sur les arts de l'Afrique à la suite de séjours professionnels effectués au Gabon dans les années soixante. Mais c'est véritablement par le biais de la peinture que ce chantre du Beau sous toutes ses formes a véritablement succombé. « C'est l'amour du cubisme qui m'a transporté en Afrique », résume avec une étincelle dans le regard cet admirateur inconditionnel de Picasso. Ce fin connaisseur de la peinture et du dessin avoue aussi un penchant pour les tissus précolombiens (« des pièces abstraites qui ont plus de mille ans! »), ou pour toute forme sculpturale, quelle que soit sa provenance ou sa fonction. Le collectionneur a rassemblé ainsi au fil des ans un impressionnant ensemble d'objets en bakélite, qui côtoient allègrement statues africaines, masques océaniens et tableaux contemporains...

Pour l'édition 2019 du Parcours des Mondes, Pierre Moos caressait cependant un rêve : combler les lacunes géographiques et temporelles de ce salon à ciel ouvert. Après avoir invité il y a quelques années les marchands d'art asiatique à se joindre à leurs homologues d'art tribal, c'est au tour des galeristes spécialisés en archéologie de rejoindre désormais le Parcours. « Les amateurs ont sensiblement évolué ces dernières années. Loin d'être monomaniaques, ils sont davantage ouverts sur le monde et collectionnent indifféremment des pièces d'art ancien, d'art primitif, aux côtés de toiles modernes ou contemporaines », souligne ainsi Pierre Moos.

Si l'Afrique demeure encore souveraine à ses yeux, force est de constater que le passionné d'art tribal est un romantique qui s'autorise désormais des vagabondages esthétiques sur bien d'autres cultures et d'autres continents. De la statuaire égyptienne aux Bouddhas du Gandhara, en passant par les masques et ornements mélanésien, le plaisir est sans fin...



Pierre Moos, directeur du Parcours des Mondes

NOTA BENE

Parcours des Mondes, du 10 au 15 septembre 2019 Quartier Saint-Germain-des-Prés, 75006 Paris

L'AFRIQUE EN MAJESTÉ

Serge Schoffel

Buste d'une statue, Yoruba, Nigéria, XIX^e siècle, bois

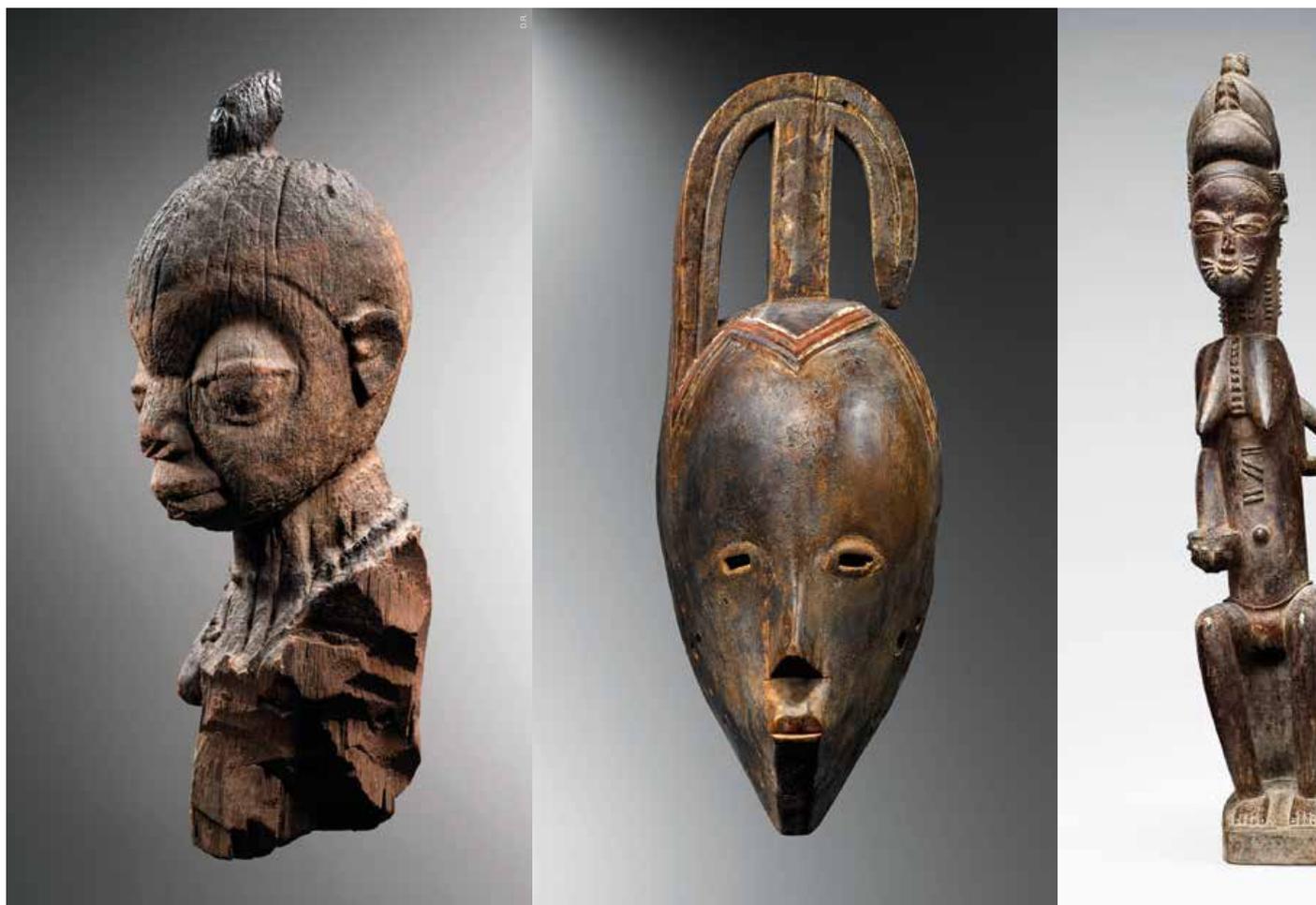
Galerie Yann Ferrandin

Masque rituel de type « Gou », culture Gouro, République de Côte-d'Ivoire, XIX^e siècle, bois sculpté, pigments, 40 x 15 x 16 cm
Provenance : Charles Ratton ; collection André Lhote ; collection particulière ; Alain de Monbrison, Paris ; Galerie Valluet-Ferrandin, Paris, 2002 ; collection particulière allemande

© Hughes Dubois, Paris-Bruxelles

« C'est pharamineux, affolant d'expression ! », se serait exclamé le peintre André Derain en visitant les collections d'« art nègre » du British Museum. Plus d'un siècle plus tard, force est de constater que l'enthousiasme des artistes, des marchands et des collectionneurs est loin d'être éteint. Mais aux yeux des néophytes, « art primitif » se confond encore bien souvent avec « art africain », tant les créations nées sur le continent noir cristallisent tous les fantasmes, aiguissent les appétits, suscitent les passions. Sans doute une certaine « aura magico-religieuse » n'est pas étrangère à cet engouement pour ces « fétiches » (mot d'origine portugaise) hérissés de clous ou recouverts d'une patine sacrificielle. Mais au sein de la tribu des amateurs d'art primitif, les motiva-

tions et les inclinations sont loin d'être uniformes. Certains confessent ainsi leur obsession de la pièce rare adoubee par un impressionnant « pedigree ». En l'absence de signature d'artiste, une statue ou un masque tribal acquiert en effet d'autant plus de valeur qu'il a été collecté par un ethnologue illustre ou qu'il est passé entre les mains d'un collectionneur non moins renommé (artiste, écrivain ou grand marchand). D'autres, au contraire, préfèrent s'aventurer en terre plus « sauvage » et lorgnent du côté de pièces dont la beauté « convulsive » (pour reprendre un mot cher à André Breton) tisse des passerelles avec les langages esthétiques de l'art brut ou de l'art contemporain. Reconnaissons qu'en ce premier tiers du XXI^e siècle, les frontières entre toutes ces



Galerie Bernard de Grunne

Couple Baoulé assis, Côte d'Ivoire
Bois, hauteur 70 cm

Provenance: Ancienne collection
Louisa Muller van Isterbeek,
Bruxelles, 1970

© Frédéric Dehaen

Galerie Nicolas Rolland

Masque Sénoufo, kpélié, Côte
d'Ivoire, fin XIX^e siècle ou début
XX^e siècle, bois, 27 x 12,5 x 7,8 cm

Provenance: Collection privée
française, rapporté vers 1950

© Vincent Girier-Dufournier

Galerie Alain & Abia Lecomte

Masque Ijebu, Yoruba, hauteur 56 cm
Collection Privée, France

catégories n'ont jamais été aussi obsolètes! Même si, rappelons-le, une grande collectionneuse comme Helena Rubinstein, l'impératrice américaine des cosmétiques, aimait déjà en son temps faire dialoguer un reliquaire Fang avec une toile de Picasso et une bronze de Brancusi, abolissant ainsi toute hiérarchie entre les arts et les cultures...

Une certitude s'impose cependant. À l'image des amateurs d'antiques et de vases grecs du XIX^e siècle, les amateurs d'art africain font souvent preuve d'une érudition vertigineuse et courent indifféremment les grandes maisons de ventes et les salons internationaux en quête de la pièce rare et convoitée. Il est vrai qu'à la différence de l'art

contemporain, les chefs-d'œuvre à la disposition du public tendent à se raréfier et que bien souvent les masques et les statues « historiques » s'arrachent désormais à prix d'or.

Par ailleurs, on aurait pu penser que la campagne menée pour la restitution des œuvres sur le sol africain allait rendre les marchands frileux. La beauté et la provenance irréprochable des pièces présentées au Parcours (au sein desquelles les masques et statues Baoulé ou Sénoufo de Côte d'Ivoire font figure de « classiques ») tout comme l'ambition et l'originalité des expositions thématiques offertes au public devraient apporter un heureux démenti aux pires craintes des collectionneurs...



DES EXPOSITIONS THÉMATIQUES DIGNES DES PLUS GRANDS MUSÉES

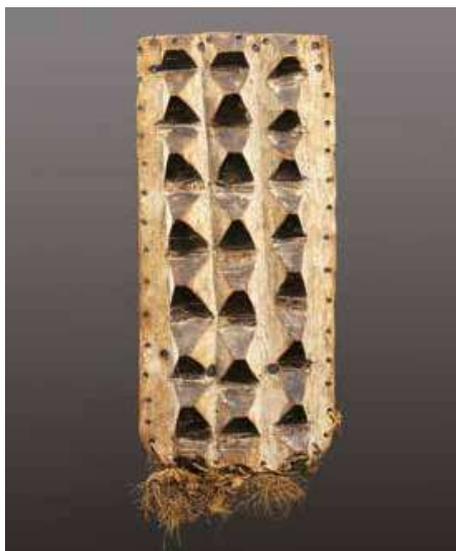
CHEZ LAURENT DODIER, LA FORCE SAUVAGE DES GRANDS FAUVES AFRICAINS

Avec leur mâchoire de crocodile, leurs défenses de phacochère ou leurs cornes de buffle, les quatorze masques africains rassemblés par Laurent Dodier le temps du Parcours devraient subjuguer le public par leur majesté et leur force sculpturale. Convoquant de façon magistrale les esprits de la brousse et de la savane, utilisés lors de cérémonies rituelles dont la mémoire se perd dans la nuit des temps, ces « architectures composites » sont aussi des merveilles d'équilibre et de fabuleux concentrés d'énergie.

Galerie Laurent Dodier

Masque Wanyugo
République de la Côte d'Ivoire,
peuple Sénoufo, début XX^e siècle
Bois à patine brune, hauteur 82,5 cm
Ancienne collection René Rasmussen

Masque Baoulé Goli Glen
République de la Côte d'Ivoire,
peuple Baoulé, début XX^e siècle
Bois, polychromie rouge, noire et
blanche, hauteur 97 cm
Ancienne collection privée française



« L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE » CÉLÉBRÉ PAR LA GALERIE DANDRIEU-GIOVAGNONI

Établie à Rome, la galerie Dandrieu-Giovagnoni aime jeter des passerelles inédites entre des sculptures et des objets dont le raffinement le dispute à l'inventivité formelle. Provenant du Nigeria, de la Côte d'Ivoire, du Libéria et du Burkina Faso, une quinzaine de pièces célébreront ainsi l'esprit géométrique sous toutes ses facettes et dessineront dans l'espace un enchevêtrement savant de rectangles, losanges, carrés, triangles et cercles. Au-delà de leur provenance irréprochable, ces œuvres devraient exercer un indéniable pouvoir de séduction auprès des collectionneurs d'art africain comme des amateurs de design.

Masque Koro, Nigeria, bois, pigments et fibres végétales, 80 x 34 m. Provenance : Marisa Capra, Samir et Mina Borro, Antoine et Antoinise Ferrari de la Salla, Collection privée
© Hughes Dubois



Figurine zigzag Lega, République
Démocratique du Congo, hauteur 12,5 cm
Ancienne collection S & M. Stanoff
© Hughes Dubois



Jan Calmeyn,
Fonte à la cire perdue, 2015, 55 x 47 x 37 cm
© Hughes Dubois



Figurine assise Dogon, Mali, 26,5 x 8 x 12 cm
Ancienne collection S & M. Stanoff
© Hughes Dubois

DIALOGUE AU SOMMET CHEZ BERNARD DULON

Nombreux sont les artistes contemporains à revendiquer les arts primitifs comme une éternelle source d'inspiration. Parmi eux, le sculpteur Jan Calmeyn n'a jamais caché son immense admiration pour ces plasticiens de génie qui créent depuis des millénaires des formes d'un dépouillement et d'une élégance suprêmes. En confrontant les œuvres toutes en déséquilibre du plasticien belge avec des sculptures africaines issues de sa collection, la galerie Bernard Dulon signera l'une des plus poétiques expositions du Parcours. On admirera tout particulièrement cette ravissante statue Lega du bassin du Congo dessinant un improbable zigzag, ou bien encore cette effigie Dogon dont les membres grêles et l'absence de visage évoquent singulièrement l'œuvre empreinte de tragique de Germaine Richier...

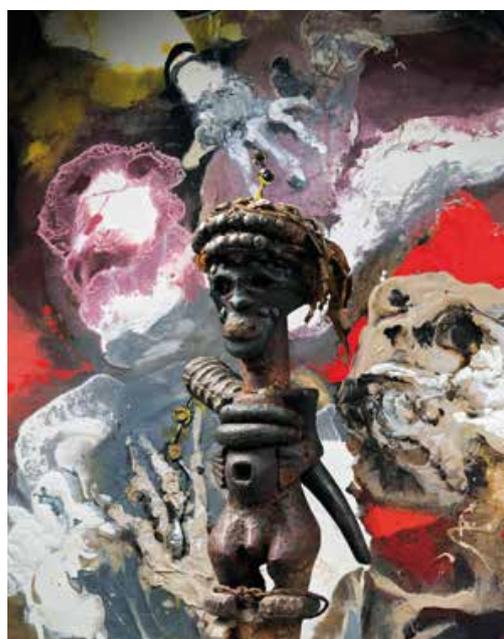
« ÉLOGE DE LA FOLIE » CHEZ ALAIN BOVIS

Sous ce titre inspiré et inspirant, la Galerie Alain Bovis télescoperait les cultures et les époques pour explorer les territoires sombres et inquiétants de l'irrationnel, de l'onirique et du terrifiant. D'un fétiche Songye au rictus d'épouvante à une effigie népalaise gagnée par la transe, la plongée dans ces abysses formels devrait être envoûtante...

Galerie Alain Bovis

Fétiche Songye, République
Démocratique du Congo
Bois, charges, métal, clous de
tapissier, corne, fibres végétales,
peaux, résine, hauteur 31,6 cm
Provenance : Emile Deletaille,
Bruxelles, Loed Van 000,
Amsterdam
Photo : © Vincent Luc – Agence Phar

Statue, région Ouest, Népal
Fin du XIX^e – début du XX^e siècle
Bois à patine d'usage, hauteur 130 cm
Provenance Collection privée,
Paris
Photo : © Vincent Luc – Agence Phar



SPÉCIAL
PARCOURS
DES MONDES

LA « SAUVAGERIE RAFFINÉE » DE L'ART OCÉANIEN

Point de hasard si les surréalistes placèrent l'une des nombreuses îles océaniques – l'archipel Bismarck, ex Nouvelle-Irlande – au centre de leur carte idéale du monde. Peu de régions, en effet, n'ont autant inventé de langages esthétiques que ces morceaux de terre noyés dans l'Océan Pacifique. Échappant aux canons classiques (et parfois « asphyxiants ») de la statuaire africaine, les œuvres nées au cœur de ces infinis marins déroutent cependant le néophyte par leur caractère onirique, « baroque », parfois macabre, souvent violent. Un seul mot d'ordre semble guider la main de ces plasticiens des antipodes : éblouir le spectateur, le séduire, le fasciner, voire le terroriser. Pour obtenir l'effet souhaité, la création artistique se fait ainsi « laboratoire », expérimentant formes et usages dans une liberté proprement stupéfiante ! Durables ou éphémères, les matériaux contribuent, eux aussi, au choc visuel. Des fibres végétales aux cheveux humains, en passant par une variété infinie de graines, fruits ou terres colorées, sans oublier les plumes chatoyantes des oiseaux, les défenses, crânes et autres dents de mammifères, et jusqu'à l'immatérielle et fragile toile d'araignée, rien n'est trop étrange ni trop beau pour célébrer les noces du Paraître et du Sacré.

Les effigies divines qui nous sont parvenues ne nous offrent, hélas, qu'un pâle reflet de la richesse du panthéon polynésien et des pratiques culturelles qui leur étaient attachées. Quant aux masques de Mélanésie, superbes et orgueilleux par leur taille démesurée ou leur polychromie stridente, il faut les imaginer virevoltant dans les airs pour mimer les épisodes cosmogoniques de la création du monde, et non épinglés comme de gigantesques papillons derrière les vitrines des galeries ou des musées...

Particulièrement prisé par les collectionneurs en raison de sa créativité débridée, le golfe de Papouasie-Nouvelle-Guinée fourmille ainsi de solutions plastiques à faire pâlir tous les designers de la terre ! D'une effigie d'ancêtre née sur les rives du fleuve Sepik à ces boucliers oblongs dont les motifs curvilignes dégagent une rare force hypnotique, en passant par ces bouchons de flûte incrustés de coquillages et de nacre, l'amateur ne sait où poser son regard ébloui.

Tribal Art Classics, Adrian Schlag

Figure Sepik, Nouvelle-Guinée, bois, hauteur 67 cm, provenance : Gisela und Heinrich Wellmann, Bremen (1923-1978)

© Hughes Dubois

Galerie Meyer – Oceanic Art

Tema ou kapkap, ornement, Graciosa Bay area (?), Iles Ndende, Iles Santa Cruz, Para-Polynésie, Mélanésie, XIX^e siècle, coquillage (*Tridacne gigas*), fibre naturelle, 15 x 0,4 cm, collecté sur le terrain par le Révérend Charles Coleridge Harper en 1885

Michel Thieme Tribal Arts

Bouclier, Asmat, Papouasie, Indonésie, première moitié du XX^e siècle, bois, pigments, fibres, hauteur 157 cm
© Jan van Esch



**Galerie Flak**

Effigie *Malangan*, Nouvelle-Irlande
Fin du XIX^e siècle, hauteur 108 cm
Ex collection Bernard Brugidou,
Paris, Ex collection Jean-Pierre
Laprugne, Paris

© Galerie Flak - Photo : D. Voirin

Proue de pirogue, Nord de la
Nouvelle Irlande, Archipel Bismarck,
XIX^e siècle. Hauteur 35 cm
Collectée par le Capitaine Frederick
John Mann (1819-1907), HMS
Nelson en 1894, Ex collection
Gallery Stephen Kellner, Sydney,
Ex collection Dr Hugh Gallagher,
Sydney acquis du précédent en
1973, Ex collection Christopher
& Anna Thorpe, Sydney. Publiée :
Gallery Stephen Kellner, 1970,
planche V/448

Photo : © Galerie Flak

Décor de bouche *Malangan*
Nouvelle-Irlande, Archipel
Bismarck XIX^e siècle
Longueur 38 cm et 32 cm

© Galerie Flak - Photo : D. Voirin

LA GALERIE FLAK DÉVOILE LA « BEAUTÉ CONVULSIVE » DE L'ART DE NOUVELLE-IRLANDE

Ce sont de bien complexes et fascinantes « structures architecturales » que les masques et autres sculptures surgis de l'imagination féconde des artistes de Nouvelle-Irlande ! Hésitant entre rêve et cauchemar, ces labyrinthiques enchevêtrements de formes, de couleurs et de matériaux composent les plus subtils échafaudages mais aussi les plus hermétiques rébus offerts à notre jugement occidental. À la richesse du message délivré (référence au monde des esprits et des ancêtres, à l'histoire du clan...) correspond cette profusion iconographique mêlant avec un sens inouï de la démesure les règnes humain, animal et végétal. Ici l'œil devine la silhouette d'un oiseau, la patte d'un batracien, qui finit à son tour en serpent ! Bref, un inventaire à la Prévert qui ne pouvait que séduire les cénacles surréalistes adeptes des techniques d'assemblages et des associations d'idées aussi burlesques qu'incongrues ! S'inspirant d'un célèbre poème d'André Breton célébrant la beauté ambiguë d'un Uli de Nouvelle-Irlande (« Tu me fais peur, tu m'émerveilles »), la Galerie Flak présentera un ensemble d'une vingtaine de masques, sculptures, proue et linteau distillant à merveille ce parfum d'« horreur raffinée ». Dans ces rondes infernales où tout n'est qu'ingestion et digestion, équilibre et déséquilibre, l'harmonie naît précisément de cette communication constante entre le vide et le plein, entre le monde des vivants et celui des esprits. Gageons que les amateurs d'art tribal comme ceux d'art contemporain apprécieront l'énergie électrique qui se dégage de ces pièces d'une redoutable efficacité visuelle !

SPÉCIAL
PARCOURS
DES MONDES**Galerie Indian Heritage**

Masque primitif, Népal (moyennes montagnes), vers 1850
Bois, résine végétale, poils
Hauteur 22 cm

© Frédéric Rond

Pascasio Manfredi

Porte Batak, Nord de Sumatra,
Indonésie, XIX^e siècle, bois
Ancienne collection Dr Jamaludin
Hasibuan, Medan, Sumatra

Christophe Hioco

Bouddha debout, ancienne
région du Gandhāra, III^e siècle
Schiste, hauteur 67,3 cm
Provenance: Sotheby's Londres,
3 décembre 1956, lot 42; Collection
Vérité, France, 1956-2009

© Butterfields

Alexis Renard

*Krishna et Radha au bord
d'une rivière*, Inde, Pahari,
Kangra, circa 1820-1830
Pigments polychromes et or sur
papier, miniature 22 x 16 cm

© François Mallet

LES MILLE ET UN VISAGES DE L'ASIE

Susciter du désir et de la curiosité auprès des collectionneurs traditionnels d'art tribal, tel est le rêve caressé par les cinq galeries d'art asiatique présentes cette année au Parcours. Nourris de leurs expériences personnelles de voyages, ces marchands souvent atypiques – certains furent autrefois banquier, journaliste, docteur en physique atomique! – dévoilent à travers d'ambitieuses expositions thématiques les multiples facettes d'un continent qui fait le grand écart entre religions ancestrales et design à la pointe de la modernité.

Pour Christophe Hioco, qui persuada il y a quelques années Pierre Moos de faire entrer l'Asie au Parcours, le marché est en pleine effervescence, dopé par les collectionneurs chinois, mais aussi par toute une nouvelle génération d'amateurs érudits, trop heureux de frotter leur œil à des formes inhabituelles. « En Europe, de plus en plus de collectionneurs s'intéressent à l'Inde et aux sources de la statuaire bouddhique. D'abord séduite par la peinture classique, les pièces en porcelaine, en jade et en bronze, la clientèle chinoise se tourne, elle aussi, vers la statuaire du Gandhāra, cet art gréco-bouddhique né aux premiers siècles de notre ère, aux confins de l'Afghanistan et du Pakistan », explique ainsi le galeriste. Pour le Parcours, Christophe Hioco tissera néanmoins des passerelles avec les arts primitifs en présentant un ensemble de bronzes appartenant à la civilisation de Đông Sơn (une culture de l'âge du Bronze apparue vers 1000 avant notre ère dans la péninsule indochinoise), ainsi qu'une belle statue funéraire Jorai originaire des Hauts Plateaux du Vietnam dont le primitivisme devrait séduire bien des amateurs!

C'est à la suite d'un coup de foudre pour l'Inde, le Népal et le Ladakh que Frédéric Rond a décidé d'assouvir sa passion pour l'art des régions himalayennes en ouvrant une galerie joliment baptisée « Indian Heritage ». « Les collectionneurs attirés par l'Asie primitive demeurent des passionnés qui achètent sur

des coups de cœur et non par souci de spéculation», se réjouit ce jeune marchand qui n'a que faire des effets de mode et de l'obsession du pedigree. D'une qualité esthétique irréprochable, sa sélection de masques népalais comblera assurément les amoureux de sensations fortes tant il se dégage de ces trognes de bois sombre une énergie sacrée.

Spécialisée dans cet entre-deux fascinant qu'est l'Indonésie, la galerie Pascasio Manfredi proposera, quant à elle, une sculpturale porte Batak de Sumatra d'une sobriété et d'une force implacables...

C'est une Asie plus « sage » que l'on découvrira dans la galerie d'Alexis Renard qui exposera une belle sélection de miniatures mogholes, telle cette charmante saynète illustrant les amours de Radha et de Krishna,

le berger divin à la peau bleue. Mais le jeune marchand émet également le souhait d'aller à la rencontre de la clientèle habituelle du Parcours en présentant des pièces faisant le lien entre le classique et le tribal. « Un bel objet dépasse les catégories », résume ainsi Alexis Renard, fier de présenter ce masque funéraire en or de Java ou des Philippines, ou ces divinités farouches du monde hindou...

Mais que l'amateur d'art japonais et de design épuré se rassure! L'archipel nippon sera magnifiquement représenté par cette sélection de paniers en bambou exposés par Philippe Boudin dans sa galerie Mingei Japanese Arts. Loin d'être reléguées au rang d'artisanat, ces pièces signées par de grands maîtres s'arrachent désormais à prix d'or et font l'objet d'expositions muséales, comme ce fut le cas ce printemps dernier au Musée du quai Branly...



SPÉCIAL
PARCOURS
DES MONDES

LA POÉSIE VIBRATOIRE ET HYPNOTIQUE DE L'ART ABORIGÈNE

Jetant une passerelle entre art tribal et art contemporain, l'art aborigène ne cesse de séduire un public de plus en plus large en raison de son caractère onirique et de son audace formelle. Exposés dans les musées du monde entier.



**Arts d'Australie -
Stéphane Jacob**

Abie Loy Kemarre
Bush Leaves – Optic, 2018
Acrylique sur toile, 70 x 70 cm

© www.artsdaustralie.com
Origine Utopia, Désert Central,
Territoire du Nord, Australie

STÉPHANE JACOB, LE CHANTRE DE L'ART ABORIGÈNE

À peine diplômé de l'École du Louvre et après un bref passage au Musée des monuments français, à Paris, le jeune Stéphane Jacob découvre à l'occasion d'un premier séjour australien à l'aube des années quatre-vingt-dix la splendeur et la poésie de l'art aborigène. Une passion qui ne le quittera plus et dont il fera son métier. En 1996, il ouvre ainsi sa galerie exclusivement consacrée aux artistes d'Australie et inaugure des conférences et des soirées de présentation en appartement qui rencontreront un franc succès. Gagnant la confiance des conservateurs de musées, Stéphane Jacob devient parallèlement un acteur essentiel dans la diffusion de l'art aborigène et participe activement à la constitution de collections muséales, telle celles du Musée des Confluences de Lyon. Mais l'une de ses plus grandes fiertés est d'avoir présenté en 2016 au Musée océanographique de Monaco les artistes d'Australie et du détroit de Torrès dont les œuvres dénoncent avec force les ravages écologiques et environnementaux. La fresque gigantesque réalisée sur le toit du bâtiment par Alick Tipoti est restée dans toutes les mémoires... Pour cette édition, Stéphane Jacob rendra hommage aux figures historiques de l'école de Papunya, ainsi qu'aux artistes femmes de la communauté d'Utopia. «Je m'émerveille en permanence. Il y a quelque chose de magique et de paisible à la fois dans l'art aborigène», résume ce marchand passionné et heureux...

PHOTO 12 GALERIE
PARIS

LA REFERENCE DE L'IMAGE DEPUIS 1987

PHOTO

SPECIAL
ÉTÉ

LES PAPARAZZI
CHEZ PHOTO
HOUSE

RENCONTRES
D'ARLES
LE GUIDE

NIKOS ALIAGAS
PHOTOGRAPHE

CASABLANCAS
LE FILM DE
CELUI QUI AIMAIT
LES FEMMES

MICHEL
HOUELLEBECO
PHOTOGRAPHE

TOP MODELS
ET GRANDS
HÔTELS
PAR ALADDIN
ISHMAEL

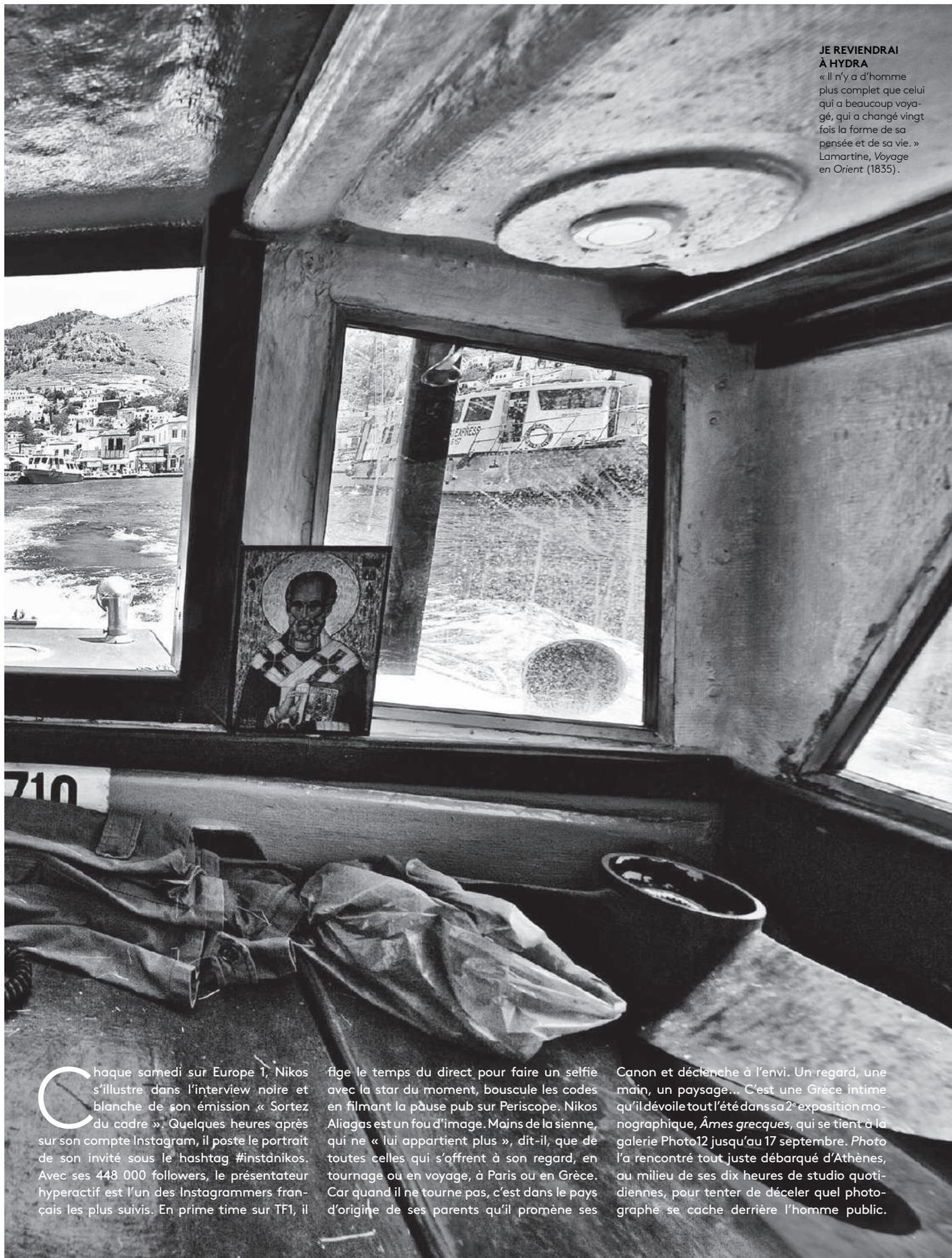


GISELE BÜNDCHEN PAR MARCO TESTINO



OBJECTIF GRÈCE PAR NIKOS ALIAGAS

Animateur vedette de TF1, le plus grec des animateurs français se fait une place dans la photo avec un compte Instagram qui fait le buzz et une exposition en hommage à sa patrie d'origine et de cœur, la Grèce.



**JE REVIENDRAI
À HYDRA**

« Il n'y a d'homme plus complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie. »
Lamartine, *Voyage en Orient* (1835).

Chaque samedi sur Europe 1, Nikos s'illustre dans l'interview noire et blanche de son émission « Sortez du cadre ». Quelques heures après sur son compte Instagram, il poste le portrait de son invité sous le hashtag #instanikos. Avec ses 448 000 followers, le présentateur hyperactif est l'un des Instagrammers français les plus suivis. En prime time sur TF1, il

fige le temps du direct pour faire un selfie avec la star du moment, bouscule les codes en filmant la pause pub sur Periscope. Nikos Aliagas est un fou d'image. Moins de la sienne, qui ne « lui appartient plus », dit-il, que de toutes celles qui s'offrent à son regard, en tournage ou en voyage, à Paris ou en Grèce. Car quand il ne tourne pas, c'est dans le pays d'origine de ses parents qu'il promène ses

Canon et déclenche à l'envi. Un regard, une main, un paysage... C'est une Grèce intime qu'il dévoile tout l'été dans sa 2^e exposition monographique, *Âmes grecques*, qui se tient à la galerie Photo12 jusqu'au 17 septembre. Photo l'a rencontré tout juste débarqué d'Athènes, au milieu de ses dix heures de studio quotidiennes, pour tenter de déceler quel photographe se cache derrière l'homme public.



**L'INSOUTENABLE
LÉGÈRETÉ**

« #Paxos. La fille vendait des ballons devant les bateaux du port de Paxos. Elle n'avait jamais quitté son île, elle n'avait pas la tête dans les nuages. Ce sont ses rêves qui volaient tout là-haut. »



APRÈS LA PÊCHE

« #Hydra. Le silence de l'homme qui rentre de la pêche. Filets pleins ou filets vides, il ne cessera jamais de chérir la mer qui le berce depuis le premier jour. Ici, on ne juge pas Thalassa, on l'aime pour ce qu'elle donne ou ce qu'elle garde pour elle. Les mots n'emplissent pas les filets du pêcheur, l'hybris (la démesure) commence lorsque les mots se prennent pour des dieux. Vanités humaines. »



ALYKES

« #Missolonghi. Missolonghi ce n'est pas une marée noire, ni un puits de pétrole. Dans la boue de la lagune de Missolonghi, on couvre tout son corps de substance lorsque les douleurs ne sont plus supportables. Un spa naturel en plein air, où plonger dans la boue est une thérapie. J'aime l'idée que l'on revient à la poussière de la terre mélangée à de l'eau de mer pour soigner ses maux. Poussière tu étais, poussière tu retourneras... »

PEAU DE CHAGRIN

« #Etolikon. L'homme qui a passé sa vie à jouer jouera encore le jour du jugement dernier. Le joueur vit l'instant présent du jeu comme un éternel recommencement. Seules ses mains se souviennent. »



SIGNE DES TEMPS

« #Didimoteicho. Les mains du vieil homme cherchaient les mots, car sa mémoire les avait égarés. Ses mots à lui que ses doigts redécouvraient comme un bien précieux oublié. Ses poèmes de jeunesse étaient restés Intacts, comme une bouteille à la mer retrouvée. »



MAINS, FISCARDO

« #Kefalonia. Le musicien jouait un vieux rebetiko de Vamvakaris sur le port de Fiscardo à Kefalonia – ses mains virevoltaient sur le manche comme un insecte insolent. »



(Photo de droite)

**BOUCHÉES
DOUBLES**

« #Athènes. Le garçon boucher n'a pas bougé. Il fixait mon objectif, étonné de me voir là au milieu des chairs refroidies. Chèvres, agneaux et porcs lui tenaient compagnie, mais je ne voyais que de la viande. »







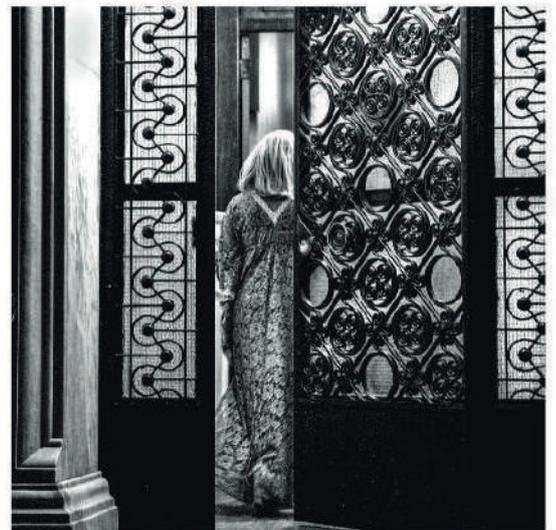
LA FILLE À L'ACCORDÉON

« #Missolonghi. La fille à l'accordéon jouait un rebetiko d'un autre siècle. Elle avait cette douce mélancolie dans le regard qu'ont les êtres sensibles. Ceux qui ressentent dès leur plus jeune âge l'absurdité des êtres humains, ceux qui préfèrent le voyage à la destination, ceux qui rêvent d'ailleurs. Christina Stamatatou était la seule fille de ce petit orchestre de jeunes gens, elle portait l'instrument le plus lourd comme on porte le monde. Sans jouer à la princesse et sans chercher l'objectif, elle suivait les notes de sa partition apprise par cœur. Son regard a croisé mon appareil photo comme ses notes de musique, libres et fières. »



ANDRÉAS, AU NOM DU PÈRE

« #Tzia. Andréas, héros de mes rêves de gamin. Un taiseux au cœur aussi doux que les tissus qu'il caressait sur sa machine à coudre. Andréas, le tailleur, le jeune homme arrivé en France il y a plus d'un demi-siècle avec une paire de ciseaux et un long manteau noir. Mon père, un rêveur qui porte son exil même quand il sourit. »



ARTÉMIS N'HABITE PLUS ICI

« #Athènes. On dit que les dieux reviennent parmi nous sous une apparence d'humains. J'ai attendu un signe, un regard déclencheur. J'ai longtemps attendu Artémis au pied du temple, mais elle ne daignait rien voir. »

LES ÂMES GRECQUES

INTERVIEW

NIKOS ALIAGAS

« Est-ce que je peux, la même semaine, interviewer Mika, Coldplay ou Emmanuelle Béart et le dimanche photographier des migrants sur une barque ? Je ne peux pas ! »

On vous connaissait journaliste, homme de télé et de radio, on vous découvre photographe. D'où vous vient cette passion ?

Gamin, j'ai trouvé une boîte à photos chez ma grand-mère, avec des images de mes parents à 17-18 ans. J'ai réalisé qu'on va tous vieillir et qu'ils vont mourir. Ça part d'un constat assez triste, d'une peur. Mon père m'a offert un Instamatic Kodak. J'ai mitraillé. J'ai acheté un autre Kodak plus sérieux, un Canon argentique, puis c'est devenu compliqué, je n'avais plus de sous, je perdais mes films, je ne trouvais jamais mes négatifs... À 22 ans, je suis devenu journaliste. Que ce soit devant ou derrière la caméra, je n'ai jamais arrêté de cadrer. La photo est revenue progressivement grâce au smartphone et aux réseaux sociaux qui m'ont mis en confiance. J'ai commencé à poster des conneries, j'ai fait un petit bouquin de photos iPhone tiré à 4 000 exemplaires... mais j'avais besoin d'exprimer autre chose. Je voulais un souvenir de ce que je vivais, des personnalités que je croisais : comme gamin, je voulais garder un document de mes parents jeunes.

Comment est née l'exposition *Âmes grecques* ?

Valérie-Anne Giscard d'Estaing m'a approché il y a deux ans. C'est drôle parce que c'est son père qui a fait entrer la Grèce dans la communauté européenne en 1981. Cette exposition est une collection d'instantanés, de rencontres... C'est la Grèce de mon enfance, de l'enfant d'immigrés que je suis, celle des photos de mes parents. Une Grèce où les choses simples étaient les plus essentielles. Il y a cette jeune musicienne qui doit avoir 14 ans, mais qui joue avec une mélancolie qui lui donne 30 ans de plus, il y a cette image de mon père, sans doute la seule où il se marre. *Je reviendrai à Hydra*, c'est l'histoire de ma vie. Je suis né ici, mais quand j'étais gamin, mes parents me disaient toujours « l'année prochaine, on repart au pays ». J'y retournerai d'une façon ou d'une autre, les pieds devant ou les pieds qui dansent. C'est Ulysse, l'ADN du départ permanent et de l'éternel recommencement. Vos images sont hors du temps, loin de l'image de la Grèce dans l'actualité...

D'excellents photographes reçoivent des prix sur les réfugiés et sur la crise. Je suis journaliste, j'aurais pu photographier la Grèce actuelle. Je suis allé à l'ancien aéroport abandonné d'Athènes, où des milliers de personnes sont parquées comme du bétail, mais éthiquement je n'arrivais pas à assumer, je ne me trouvais pas habilité à le faire. Est-ce que je peux, la même semaine, interviewer Mika, Coldplay ou Emmanuelle Béart et le dimanche photographier des migrants sur une barque ? Je ne peux pas ! Ce n'est pas à moi de faire ça, ce n'est pas mon métier. C'est du photojournalisme. Je préfère l'intemporalité, pour trouver une entrée humaine qui donne à l'image une dimension oecuménique. J'essaie de toucher quelque chose qui pourrait être vrai ailleurs, hier et demain. D'où le choix du noir et blanc, intemporel ?

Je crois que c'est Depardon qui disait : « Je n'aime pas quand c'est beau tout de suite ». Moi, j'ai toujours



@nikosaliagas

pensé en noir et blanc.

Qui sont les photographes qui vous inspirent ?

Je suis un incondicional de Salgado, il me touche. Même quand il photographie des gens qui meurent au Sahel, il n'est pas voyeur, pas obscène. Il a une humanité et une multitude de couleurs dans son noir et blanc, qui font sa force. Koudelka me fascine aussi, il est brut de décoffrage. Mon rêve serait de faire un portrait de Koudelka ou de William Klein. Avedon était extraordinaire ! Et David Bailey est l'un de mes préférés. Avec des choses élémentaires, il arrive à donner une dimension et une intériorité, même aux people. Il y a une personne qui m'a initié, c'est le photographe grec Vassilis Artikos.

L'exposition est faite au profit de la Fondation internationale pour la Grèce, pouvez-vous nous en parler ?

Je ne voulais pas parler de la Grèce sans faire de lien avec ce qu'il s'y passe. La fondatrice de l'IFG, Aspasia Leventis, fait un boulot extraordinaire, elle apporte du fioul dans les écoles, achète des ambulances, aide des familles de réfugiés... C'était ma manière de m'engager.

Vous êtes l'une des personnalités françaises les plus suivies sur Instagram et vous y êtes inscrit depuis les tout débuts, comme sur Periscope. Vous êtes attentif à ces nouveaux réseaux d'image ?

Comme un fou ! Ce qui me plaît c'est l'instantanéité. Une photo que je prends maintenant peut être vue par 100 000 personnes dans la seconde à l'autre bout du monde qui, elles, voient autre chose. Ce qui me rend dingue, c'est la simultanéité d'images qui se croisent, se doublent, se saluent, c'est un film de nos vies. Maintenant, c'est devenu une mise en scène personnelle. Il y a ceux qui s'inventent une vie, les moches deviennent belles, tout le monde est gentil et sourit... Moi je ne cherche pas les likes à tout prix, au contraire je poste des choses qui ne sont pas à priori populaires. Je préfère qu'elles soient comprises par une, dix ou cent personnes que d'avoir les applaudissements de 10 000 personnes.

Vous y postez des portraits de stars et d'anonymes. Les photographiez-vous de la même manière ?

J'essaie d'humaniser la star et de stifier la personne inconnue. J'ai des milliers de photos de stars, de Lenny Kravitz à Woody Allen... Je les fais souvent

poser devant un miroir et le temps qu'ils prennent la pause, je les shoote. Ces stars m'intéressent quand elles lâchent le masque de la star. Moi je recherche l'humanité de ces gens-là. D'ailleurs, on est tous l'inconnu de quelqu'un et la photo t'aide à accepter ça. Vous êtes le seul animateur à faire des selfies en direct, des vidéos en streaming pendant la pub, une émission radio autour de la photo... Votre passion est désormais indissociable de votre métier !

La photo, je n'en vis pas, mais elle remplit ma vie. Au fond, c'est ma seule création, au sens matériel. La télé ne reste pas, au moment où le générique arrive, l'émission appartient déjà à la veille. Est-ce que mes photos m'appartiennent ? Non. Mais mon regard oui. Comme je fais un métier très exposé, mercantile et où la vitesse médiatique n'est pas la même que le temps du photographe, jusqu'à présent je n'ai pas mélangé les deux. Dans la photo, peu importe ma notoriété, c'est l'image qui parle. La photo ne juge pas, c'est l'homme qui juge. Je ne sais pas si je suis un artiste et je m'en fous ! Je n'ai pas non plus envie de me cacher dans un trou. Ça ne change rien à ma névrose photographique. Quand je commence la journée, ce qui me stresse n'est pas la photo que je vais prendre, mais celles que je ne pourrais pas prendre.

Quels sont aujourd'hui vos projets dans la photo ?

Je voudrais réfléchir à un projet à long terme sur les mains. Je suis bouleversé par les mains des gens, elles sont le miroir de ta vie et ne peuvent pas mentir. Tout ce que les mots ne disent pas les mains le portent. Vous n'avez jamais peur de dérouter votre public ?

J'imagine que ça peut étonner. En même temps, j'ai 47 ans et j'ai passé les trente dernières années de vie à sortir du cadre en permanence. Pour brouiller l'objectif et rendre fou le grand photographe, là haut !

Interview réalisée pour Photo en juin 2016 par Cyrielle Gendron.

SA BIO EN 6 DATES

- 1969 Il naît le 13 mai à Paris.
- 1998 Il représente la Grèce dans l'émission « Union Libre » de Christine Bravo sur France 2 et présente le JT de la chaîne grecque Alter Channel.
- 2001 Il présente la *Star Academy* sur TF1 et enchaîne avec les émissions « 50 minutes inside », « Après le 20 h, c'est Canteloup » et « The Voice ».
- 2010 Il ouvre son compte Instagram.
- 2011 Il publie ses photos prises sur iPhone dans *Nikos Now*, publié aux éditions Acanthe.
- 2016 Il expose à la Conciergerie de Paris. www.instagram.com/nikosaliagas

EXPOSITIONS

- Âmes grecques*, jusqu'au 17 septembre à la Galerie Photo 12, 10-14, rue des Jardins Saint-Paul, Paris 4^e. www.galerie-photo12.com
- Corps et Âmes*, jusqu'au 30 octobre au Fort Saint-André de Villeneuve-les-Avignon (30).

Beaux Arts

magazine

MUSÉES / Expositions

PARIS INSTITUT CERVANTÈS, GALÉRIES BOA & PHOTO 12

Du 21 janvier au 25 mars

Dans les palais rêvés d'Antoni Taulé

Antoni Taulé est catalan, mais la France est son port d'attache. Architecte avant de devenir peintre – et photographe –, il reste imprégné de géométrie descriptive et conçoit ses tableaux comme une écriture. Magicien du vide, grand prêtre du silence, il laisse la lumière pénétrer l'obscurité de ces grandes demeures inhabitées ; mais, se défend-il, la vraie source de vie est dans le noir. Dans le cœur de la nuit.

Le silence qui règne dans ses palais vides prêche pour l'abolition du temps. Jean-Claude Carrière a été ébloui par sa lumière, cette intruse : « J'ai presque toujours l'impression que la lumière vient rendre visite à Taulé par surprise. Il ne l'attendait pas, en tout cas pas ce jour-là, pas à cet endroit-là, à ce moment-là. Peut-être même ne pensait-il pas à elle. Ça lui arrive. Elle lui vient en douce, "comme un

voleur". » Celle-ci n'a pas pour vocation d'éclairer ses objets, ses personnages perdus dans son univers intérieur, elle se contente modestement de les révéler, de les suggérer. Pour la première fois, Taulé expose aussi ses photos prises il y a plus de quarante ans à l'aide de diapositives. Photos, tableaux ? Bien difficile de les distinguer clairement, tant ses compositions sont de nature identique. **Claude Pommereau**



ANTONI TAULÉ
Table rouge, 2015

«Taulé Interior»

> Institut Cervantes
7, rue Quentin Bauchart
75008
01 40 70 92 92
<http://paris.cervantes.es>

> Galerie Boa
11, rue d'Artois - 75008
01 45 63 77 41
www.galerieboa.com

> Photo 12 Galerie
14, rue des Jardins
Saint-Paul - 75004
01 42 78 24 21
www.galerie-photo12.com

* Hors-série Beaux Arts
éditions · 44 p. · 9 €

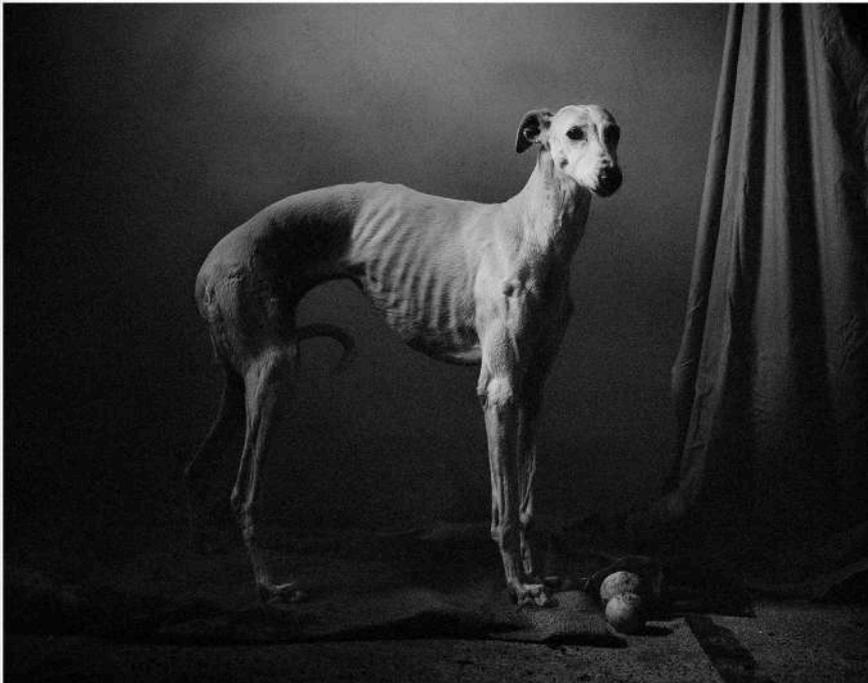
International New York Times

2 | FRIDAY, JULY 3, 2015

INTERNATIONAL NEW YORK TIMES

PAGE TWO

New life for hunting dogs



MARTIN USBORNE

HAVENS IN SPAIN Martin Usborne's "Where Hunting Dogs Rest," through July 31 at Galerie Photo12 in Paris, examines the plight of Spanish greyhounds and other dogs abandoned after each hare-hunting season.

The exhibition, and a book of the same title, published by Kehrer Verlag, feature images that echo the style of Velázquez, who painted in an era when the dogs were given great respect. With photos from Mr. Usborne's previ-

ous projects that reflect his lifelong commitment to mistreated dogs, "Where Hunting Dogs Rest" shows the safe places these animals have been given, set against the locations where they are often abandoned.



MARTIN USBORNE, GALERIE PHOTO12 PARIS



MARTIN USBORNE, GALERIE PHOTO12 PARIS

PIERRE BONNEFILLE

PEINTRE & DESIGNER FRANÇAIS

AD



LES TALENTS DU MOMENT

Réalisation et textes Cédric Saint André Perrin
Photos Paul Lepreux

Chaque année, l'exposition AD Intérieurs présente les réalisations d'une quinzaine de talents qui incarnent les courants forts de la décoration. Néoclassicisme, rétro-septies ou poésie graphique, les projets proposés par les décorateurs illustrent la diversité des styles du moment. Deux grandes tendances se dégagent cette année : le come-back du marron comme couleur phare, dans toutes ses déclinaisons, et l'omniprésence des arches dans les espaces. Des pistes à suivre...

Pierre Bonnefille

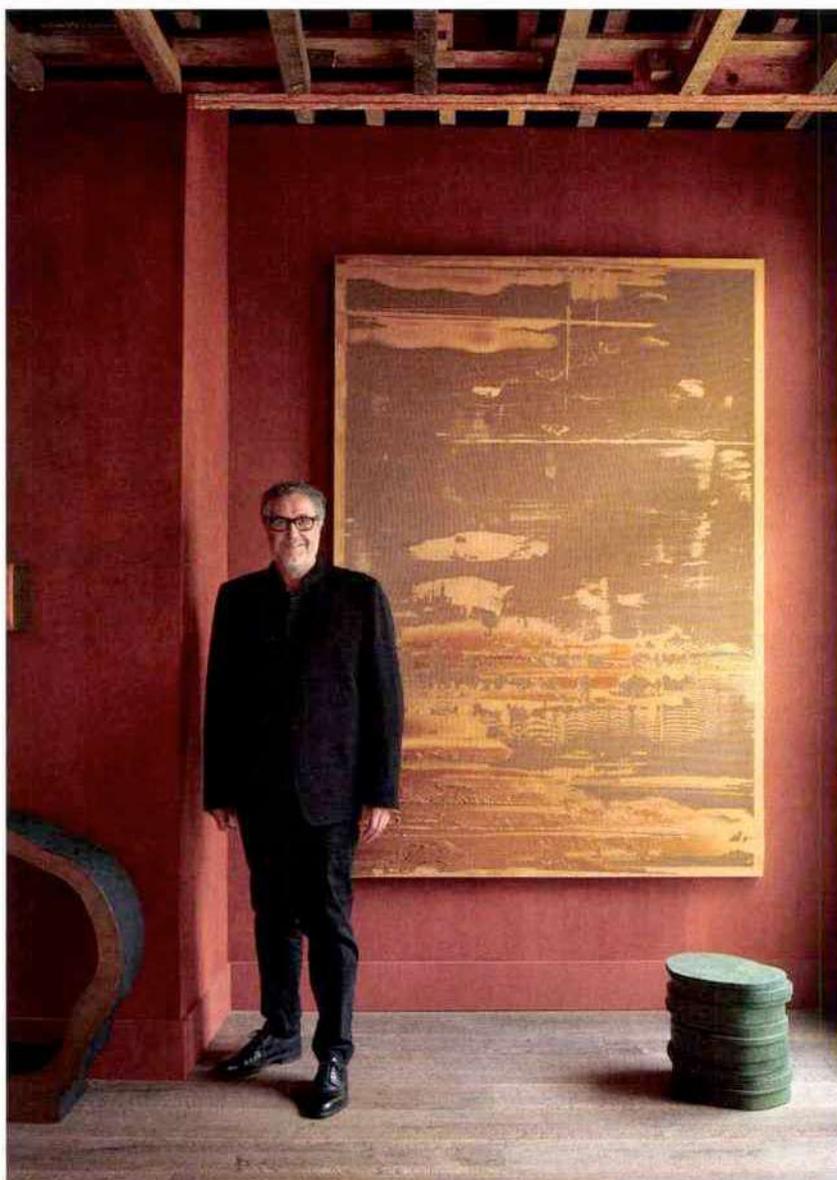
Le cabinet d'inspiration

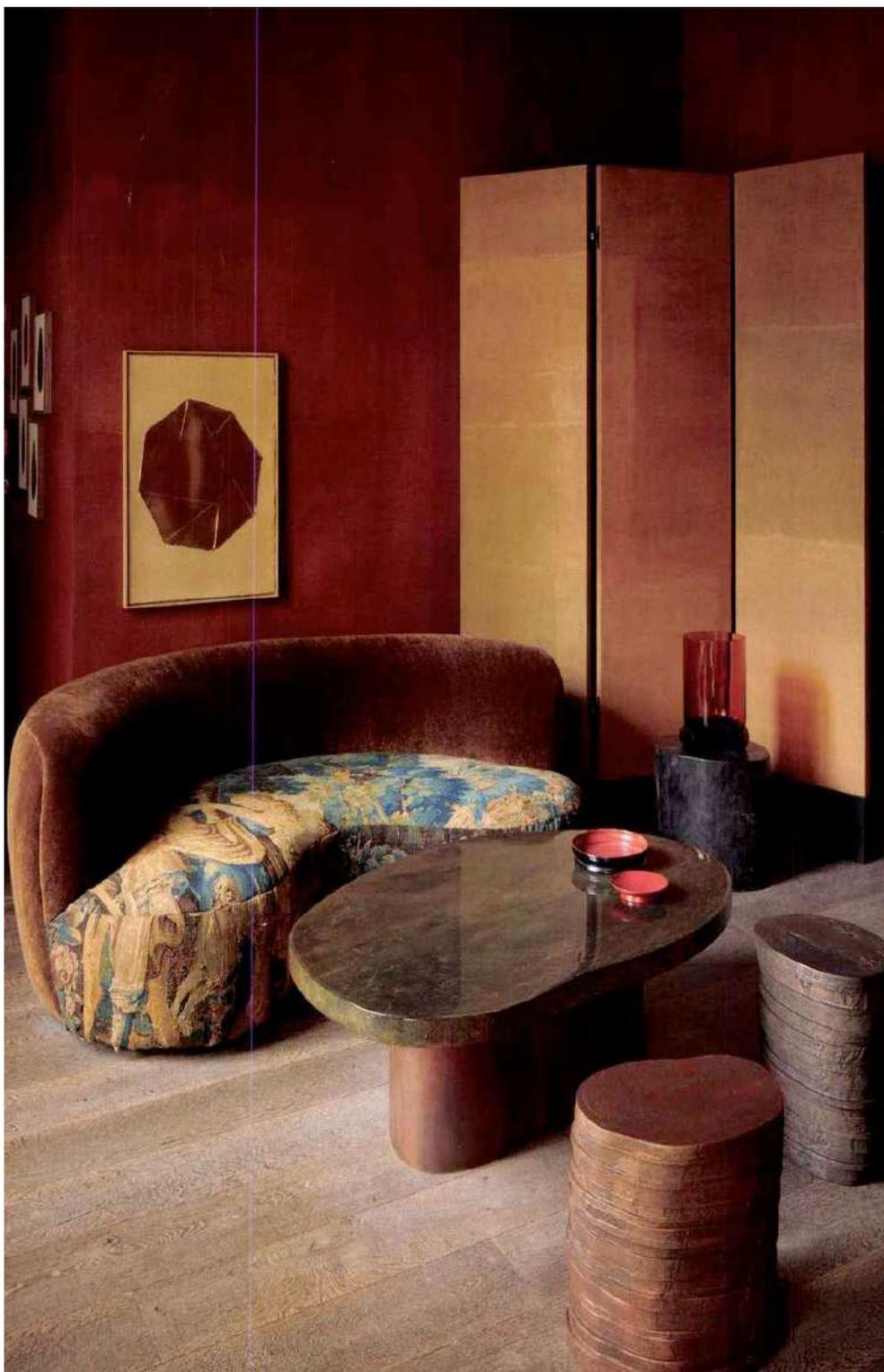
Peu de pièces : un canapé, quelques tabourets et une table en bois et bronze au plateau texturé. Réputé pour ses créations murales, Pierre Bonnefille puise l'inspiration de ses gammes de couleurs dans ses voyages d'où il rapporte feuilles, minéraux ou insectes. Des éléments qu'il met en scène dans cet espace intimiste à l'ambiance tamisée.

ŒUVRES ET OBJETS, DE GAUCHE À DROITE

1. ÉTAGÈRES, CONSOLE CIRCULAIRE ET TABOURET *Metamorphosis*, technique mixte sur bois. CABINET *Metamorphosis I*, technique mixte sur bois, piètement en laiton patiné bronze, création Pierre Bonnefille. TABLEAU *Bronze Painting 91*, technique mixte originale, poudre de bronze sur maille métallique, Pierre Bonnefille.

2. TABLEAU *Furoshiki Bronze*, technique mixte originale sur papier, cadre en bois, création Pierre Bonnefille. SOFA 190 en velours de mohair et tapisserie d'Aubusson xviii^e, réalisation Pierre Augustin Rose. TABLE BASSE *Metamorphosis*, technique mixte sur bois, création Pierre Bonnefille. Dessus, ASSIETTE BIRMANE en bois laqué rouge et noir, collection privée. COUPELLE JAPONAISE en bois laqué rouge, collection privée. TABOURETS *Metamorphosis*, technique mixte sur bois, création Pierre Bonnefille. BOUT DE CANAPÉ en bois pétrifié de Java, collection privée. Dessus, VASE *Bracelet*, Eric Schmitt. PARAVENT *Automne*, technique mixte sur bois, création Pierre Bonnefille.





AD

Décoration, design, art, architecture, lifestyle, le meilleur de l'actualité

L'Hôtel de Coulanges accueille du 4 au 22 septembre l'exposition « Métamorphoses », la dixième édition d'AD Intérieurs.



© Claire Israël

Le cabinet d'inspiration de Pierre Bonnefille

Le décor. De ses voyages, Pierre Bonnefille ramène roches, feuilles, minerais ou insectes, éléments naturels qui nourrissent son travail. Des échantillons qu'il met en scène dans un espace intimiste à l'ambiance tamisée. Peu de mobilier : un fauteuil, quelques tabourets et une table en bois et bronze au plateau texturé, des pièces dessinées par ses soins. Sur les étagères en laiton accrochées aux murs patinés, l'artiste dispose tableaux, dessins et sculptures. Le parquet à échelle en chêne et les poutres au plafond participent de l'authenticité du décor.

Le créateur. Réputé pour ses créations murales, Pierre Bonnefille réalise depuis plus de vingt ans, avec son équipe d'une vingtaine d'artisans – graveurs, doreurs, stucateurs, peintres –, de nombreux chantiers pour des maisons comme Hermès ou Piaget. Ce créateur atypique, ayant suivi une formation d'ébéniste à l'École Boulle et un cursus d'architecture intérieure aux Arts Déco, collabore également avec des décorateurs comme Bruno Moinard, RDAI ou Christian Liaigre. Il crée aussi, depuis quelques années, du mobilier, des œuvres picturales ainsi que des espaces de méditation.

INTERIOR
DESIGN

Pierre Bonnefille Is a Masterful Alchemist of Art and Design

September 20, 2018
By Ian Phillips

VIEW SLIDESHOW



A man of many talents, Pierre Bonnefille is an artist, a decorative painter, and a furniture designer. He studied cabinetmaking at the École Boulle and interiors at the École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, both in Paris. Collaborating with Olivier Gagnère on the Café Marly at the Musée du Louvre first brought widespread attention to Bonnefille, and he's now best known as a contributor to environments for luxury brands including Cartier, Hermès, and Liaigre. In addition, he co-founded a paint company, Argile. He recently unveiled the *Meditation Room*, where the walls and ceiling consist of his large *Bronze Paintings*. Versions of the installation have traveled to London, New York, Los Angeles, and are now back in France during Les Rencontres d'Arles.

Submit your best products and projects to the 2018 Best of Year awards today!

Interior Design: Why the fascination with materials and textures?

Pierre Bonnefille: Materials have always been my principal inspiration. I look at a material, analyze it, and transform it to create a painting, a mural, a piece of furniture. For me, materials and textures are what brings color to life.

ID: Could you describe your primary materials?

PB: They are pigments mixed with sand, rock or metal powder, binders, and water-based solvents. I may combine bronze powder or carbon with a varnish. I also work with silver, gold, and moon-gold leaf.

ID: You have a collection of insects. Why?

PB: What interests me is the great complexity of their shells. Some absorb light, while others reflect it, giving rise to incredible lusters and sheens. I have about 100 small beetles, which I've either brought back from Thailand or bought at the taxidermy store Deyrolle. I'm fascinated by their durability. Even beetle shells found in Egyptian tombs have retained their colors.



Bonnefille in his Paris studio. Photography by Jacques Pépion.

ID: You've often talked about the importance of travel.

PB: The past 10 years, it's largely been Asia. More recently, I bought back stones and sand from the desert in Namibia and created a watercolor series that depicts their colors and forms.

ID: You've also mentioned Venice and Japan.

PB: In Venice, I love the way colors have stood the test of time and how the presence of water is inscribed on the walls. There are wavelike motifs from the lagoon and other patterns created by rain. In Kyoto, Japan, I visited a garden with 120 species of moss. Some spread several thousand square feet per year. Others take centuries to cover a surface the size of a table. The broad palette of greens has been an immense source of inspiration for me.

ID: How does your creative process work?

PB: I like to develop one idea in terms of the materials or colors. For instance, at the château of a woman who has a passion for trees—she planted more than 2,000 Japanese maples with very rare bark—I worked with colors based on her arboretum. Each time you walk into a room, you discover a different tone.

Another memorable project was a Paris law office located in a mansion that formerly belonged to the Financière de Suez, and a large room there had previously been transformed into a museum in memory of Ferdinand de Lesseps, who built the Suez Canal. That history inspired my theme of water and reflections.



His *Bronze Painting 45*, mixed media on metallic mesh. Photography by Jacques Péron.

ID: You use a Japanese lacquer brush made with human hair. What about the rest of your tools?

PB: To reinvent materials, I need unconventional tools. I have palette knives that are nearly 10 feet wide, with slightly rounded blades for a more gentle effect.

ID: The starting point for your Metamorphosis furniture collection was African minerals.

PB: Yes. In an antiques store, I discovered a collection of copper minerals from western Africa, and the geometry of the crystals inspired me to create one-off and limited-edition pieces. The collection consists of chests, tables, credenzas, cabinets, and shelving.

ID: Have you used them for any projects?

PB: There are one-offs, similar to ones in the collection, at the boutique-atelier I've just completed in London for Maison Bonnet, which makes tortoiseshell eyeglasses. Each level is tiny, only about 200 square feet. The atelier is in the basement, the boutique on the ground level, and up above is a space for eye tests, a VIP salon, and a stockroom.

Glasses are displayed in cabinets that were originally in the British Museum. They are made from Cuban mahogany, which I've transformed with pigments and tulle. Integrating elements of London's heritage is my way of honoring Bonnet's arrival in the capital.



The events space at Clifford Chance. Photography by Jacques Pépion.

INTERIOR
DESIGN



INTERIOR
DESIGN[®]

AUGUST
2018

aaaaah art

JEAN PROUVE

THE

EAME
PLYW
ELEPH

CROSSlines

A man of many talents, Pierre Bonnefille is an artist, a decorative painter, and a furniture designer. He originally studied cabinetmaking at the École Boulle and interiors at the École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, both in Paris. Collaborating with Olivier Gagnère on the highly lauded Café Marly at the Musée du Louvre first brought widespread attention to Bonnefille, and he's now best known as a contributor to environments for luxury brands including Cartier, Hermès, and Liaigre. In addition, he co-founded a paint company, Argile. He recently unveiled the *Meditation Room*, where the walls and ceiling consist of his large *Bronze Paintings*. Versions of the installation have traveled to London, New York, Los Angeles, and are now back in France during Les Rencontres d'Arles. ➔



good as gold

Pierre Bonnefille is an alchemist of art and design



FROM TOP: LUCA BONNEFILLE, JACQUES PÉRON

From top: Pierre Bonnefille. The Paris office of law firm Clifford Chance.



Why the fascination with materials and textures?

Materials have always been my principal inspiration. I look at a material, analyze it, and transform it to create a painting, a mural, a piece of furniture. For me, materials and textures are what brings color to life.

Could you describe your primary materials?

They are pigments mixed with sand, rock or metal powder, binders, and water-based solvents. I may combine bronze powder or carbon with a varnish. I also work with silver, gold, and moon-gold leaf.

You have a collection of insects. Why?

What interests me is the great complexity of their shells. Some absorb light, while others reflect it, giving rise to incredible lustres and sheens. I have about 100

small beetles, which I've either brought back from Thailand or bought at the taxidermy store Deyrolle. I'm fascinated by their durability. Even beetle shells found in Egyptian tombs have retained their colors.

You've often talked about the importance of travel.

The past 10 years, it's largely been Asia. More recently, I bought back stones and sand from the desert in Namibia and created a watercolor series that depicts their colors and forms.

You've also mentioned Venice and Japan.

In Venice, I love the way colors have stood the test of time and how the presence of water is inscribed on the walls. There are wavelike motifs from the lagoon and other



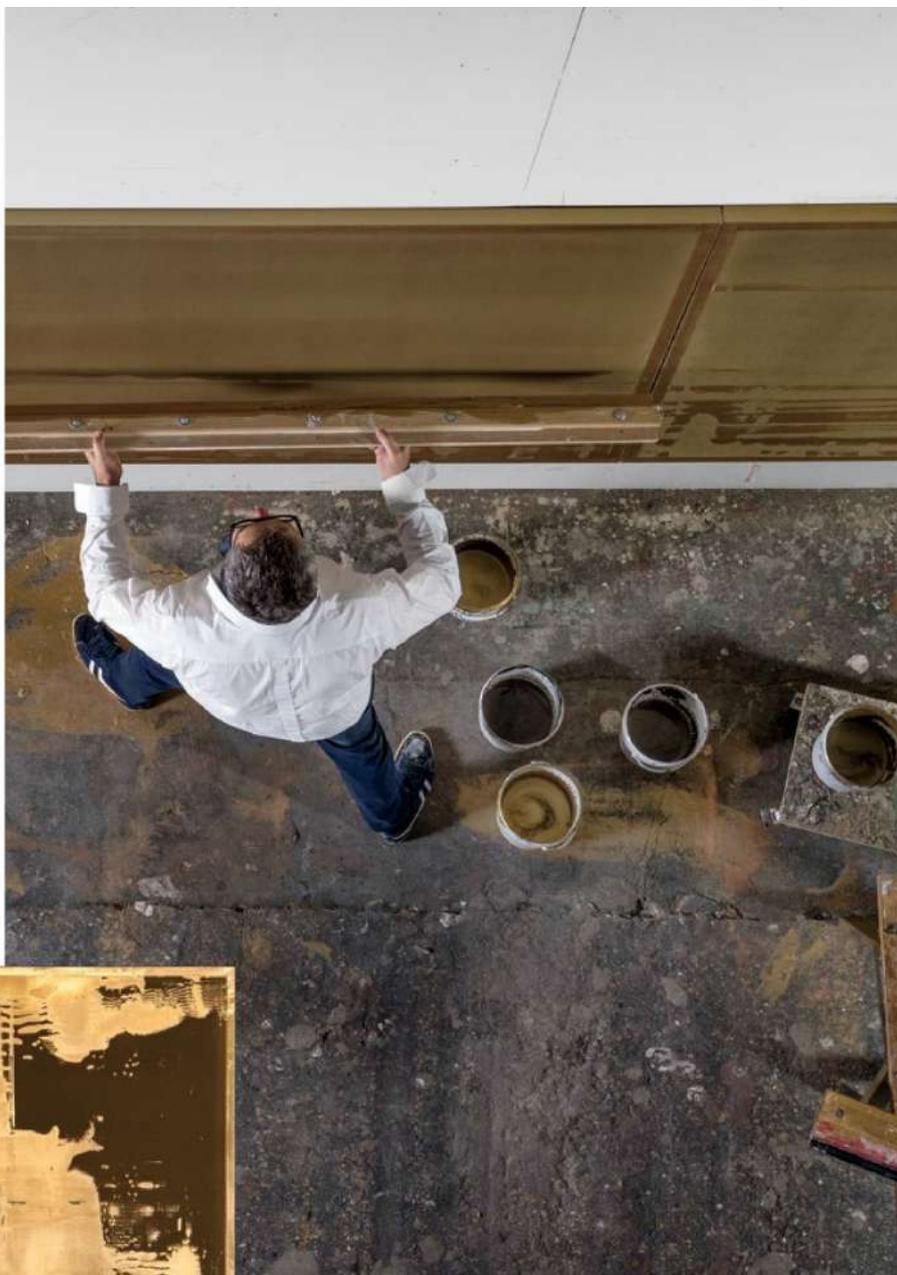
FROM LEFT: JACQUES PÉPIDON (2); LUCA BONNEFILLE (2)

patterns created by rain. In Kyoto, Japan, I visited a garden with 120 species of moss. Some spread several thousand square feet per year. Others take centuries to cover a surface the size of a table. The broad palette of greens has been an immense source of inspiration for me.

How does your creative process work?

I like to develop one idea in terms of the materials or colors. For instance, at the château of a woman who has a passion for trees—she planted more than 2,000 Japanese maples with very rare bark—I worked with colors based on her arboretum. Each time you walk into a room, you discover a different tone.

Another memorable project was a Paris law office located in a mansion that formerly belonged to the Financière de Suez, and a large room there had previously been transformed into a museum in memory of Ferdinand de Lesseps, who built the Suez Canal. That history inspired my theme of water and reflections. ➤



Opposite, clockwise from far left: Cortier on the Champs Elysées, Paris. Cabinet 2 in mixed media on MDF and burnished brass, and Polygon 7 coffee table in mixed media on MDF, both from the Metamorphosis collection. The events space at Clifford Chance.
From top: Bonnefille in his Paris studio. His Bronze Painting 45, mixed media on metallic mesh.

CROSSlines



CROSSlines

You use a Japanese lacquer brush made with human hair. What about the rest of your tools?

To reinvent materials, I need unconventional tools. I have palette knives that are nearly 10 feet wide, with slightly rounded blades for a more gentle effect.

The starting point for your Metamorphosis furniture collection was African minerals.

Yes. In an antiques store, I discovered a collection of copper minerals from western Africa, and the geometry of the crystals inspired me to create one-off and limited-edition pieces. The collection consists of chests, tables, credenzas, cabinets, and shelving.

Have you used them for any projects?

There are one-offs, similar to ones in the collection, at the boutique-atelier I've just completed in London for Maison Bonnet, which

makes tortoiseshell eye-glasses. Each level is tiny, only about 200 square feet. The atelier is in the basement, the boutique on the ground level, and up above is a space for eye tests, a VIP salon, and a stockroom.

Glasses are displayed in cabinets that were originally in the British Museum. They are made from Cuban mahogany, which I've transformed with pigments and tulle. Integrating elements of London's heritage is my way of honoring Bonnet's arrival in the capital.

What's your focus at the moment?

My *Bronze Paintings*. I work on "open" canvases, which have holes in them.

And the paintings compose your Meditation Room.

For those paintings, I incorporated moon-gold leaf as well as bronze powder. Depending on the light source, the sensation is very different. Light from a bulb creates a silvery atmosphere, whereas candles produce a firelike glow. It's my way to conjure up abstract landscapes and to evoke the primary vibrations of the universe. —Ian Phillips



From top: The Meditation Room at the Collatéral hotel in Arles, France. Detail of a Japanese ink on paper sketch for the Cortex series. Untitled studies in the same medium for Cortex. Coffret Cortex 7, lacquer-finished mixed media on cedar.

FROM TOP: LUCA BONNEFILLE; COURTESY OF PIERRE BONNEFILLE (3); ANTOINETTE PERON



Pierre Bonnefille for Leclaireur

Design Days Dubai 2017

Excellence & Creation Mar 21, 2017

French designer and artist Pierre Bonnefille's bronze beauties headlined Leclaireur's recent Design Days Dubai debut.

Scroll right to read more >



Text by Nadine Botha

The Bronze series of mural compositions and Metamorphosis range of furniture, both by Pierre Bonnefille, made for a striking entrance by Leclaireur at Design Days Dubai last week. Held from March 14 to 17, the sixth edition of the Middle East and South Asia's first and only fair dedicated to collectable and limited-edition design has announced record-breaking attendance figures.

Recognised as a Maître d'Art – or Master of Art – by the French Ministry of Culture in 2010, Bonnefille's series of Metamorphosis cabinets, consoles and tables with raw, clean edges, made from a diverse and opulent collection of materials, suited the occasion to a tee.

The corporeality of the furniture was enhanced by the textured Bronze murals, inspired by the transformation processes of materials such as fusions and crystallizations. The evanescent abstract patterns on the canvases are created by

liquefied and frozen bronze, which the artist uses in powder form. Landscapes, aquatic reflections and silky traces emerge from the burnished surfaces.

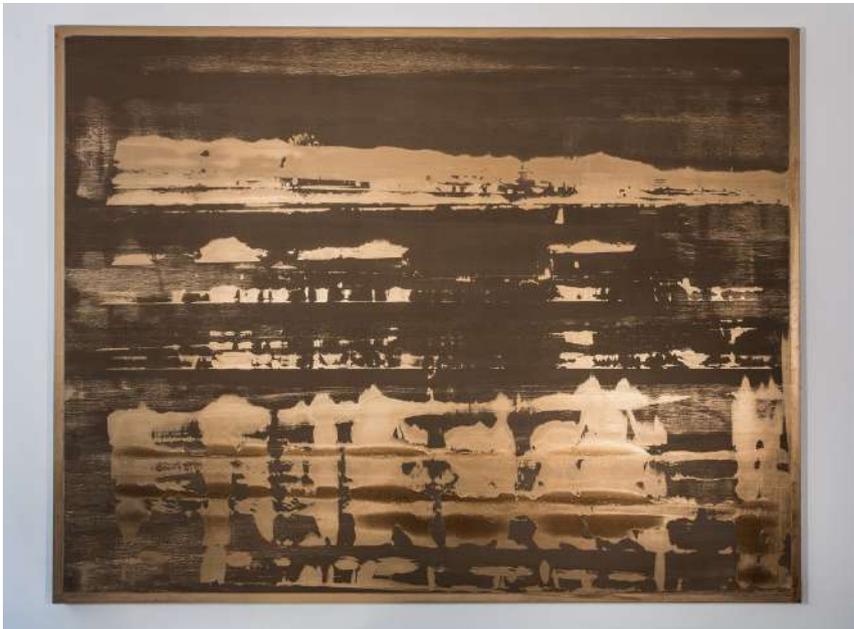
Several of Bonnefille's limited-edition Furoshiki Drawings were also displayed. Channelling the quintessential movements found in the traditional Japanese art of fabric wrapping, Bonnefille uses bronze and carbon pigments to capture three-dimensional millenary tradition in two dimensions.

Founded by Martine and Armand Hadida in 1980, Leclaireur emboldens frontline fashion and design by the likes of Arne Quinze, Ado Chale, Piet Hein Eek and Ben Storms. In addition to its five Paris stores, in September it opened a new space in Los Angeles.

PIERRE BONNEFILLE



PIERRE BONNEFILLE



PIERRE BONNEFILLE



AD Intérieurs 2016

Univers de collectionneurs

14 décorateurs imaginent
d'extraordinaires pièces à vivre

À DÉCOUVRIR
LEURS PROJETS EN DÉTAIL
ET LES ADRESSES
DE LEURS MEILLEURS
ARTISANS

Créateur de couleurs

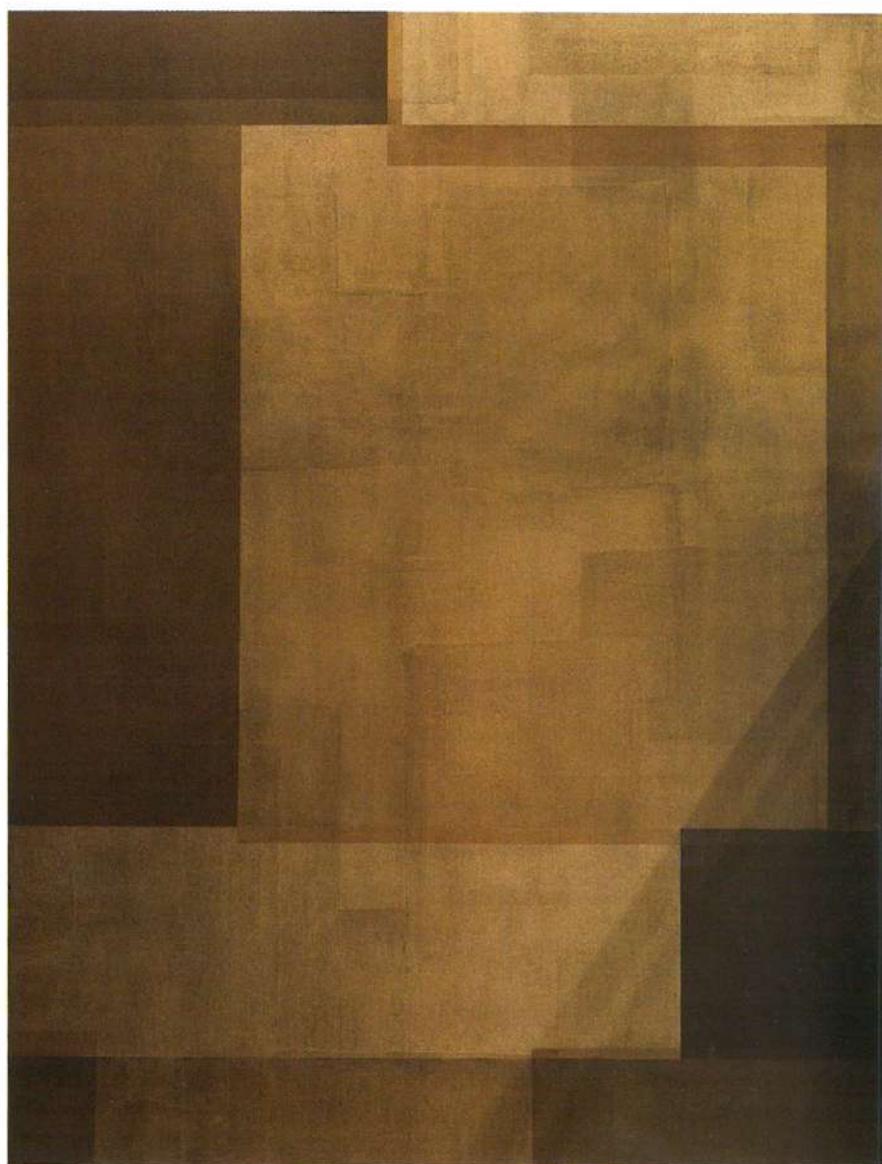
Atelier Pierre Bonnefille

Le ton juste

Société. L'histoire de Pierre Bonnefille commence il y a une trentaine d'années, lorsqu'à l'issue de ses études à l'École Boulle, puis à l'École nationale des Arts Décoratifs, il choisit d'inventer littéralement sa profession. Il sera un artiste de la couleur et des matières, puisant ses inspirations chromatiques, comme ses textures, dans la nature. Aujourd'hui, il imagine des compositions murales ou des panneaux décoratifs, ainsi que du mobilier sur un principe de pièce unique. Dans son showroom de la Bastille, architectes, décorateurs, particuliers découvrent tout un répertoire de matières et de tonalités ouvrant sur une multitude de possibilités, l'ensemble étant réalisé soit dans ses ateliers de fabrication de Maisons-Alfort, soit *in situ*.

Savoir-faire. Pierre Bonnefille a mis au point un matériau mixte qu'il a baptisé PBZox, mêlant poudres d'origine minérale et pigments. Les couleurs, indissociables des effets de matière, en soulignent toute la subtilité. Les textures sont le plus souvent obtenues grâce à des techniques d'empreintes créant de très fines variations de lumière, jouant sur des trames, des reliefs plus ou moins prononcés et tactiles dans un idéal de mimétisme avec la nature. Parfois l'inspiration se veut délibérément graphique, et les panneaux s'ornent d'élégantes calligraphies. Aux éléments «décoratifs», panneaux, meubles, coffrets, s'ajoutent aujourd'hui des tableaux réalisés suivant les mêmes techniques.

Actualité. Pierre Bonnefille vient d'achever la réalisation d'une grande composition murale géométrique pour la nouvelle boutique Loro Piana à Paris signée de l'architecte Misa Poggi. Une création sur mesure exécutée à même les murs, conçue comme un monotype mural. De même, il prépare deux expositions de tableaux et de pièces de mobilier à la Galerie Frédéric Ormond à Genève en septembre, puis à la Galerie l'Éclaireur à l'occasion du PAD London en octobre. A.D.



Composition murale sur mesure en nuances de bronze pour la boutique Loro Piana, avenue Montaigne à Paris.

Atelier Pierre Bonnefille
5, rue Bréguet, 75011 Paris,
tél.: 01 43 55 06 84.
pierrebonnefille.com

HOME STYLE ART

PLACES

of Spirit

+ ENGLISH TEXT

GLAMOURÖS

Architekten und Designer spielen mit Glitzer-Effekten

MALERISCH

Moderne Chalets mit traditionellem Charme

Traumhafte Deko –
stimmungsvolle Interiors

Gemütliche WINTERZEIT

DEZEMBER/JANUAR 2016

DEUTSCHLAND 6.00 € ÖSTERREICH 6.60 € SCHWEIZ 11.60 SFR. BENELUX 6.80 € ITALIEN 7.50 € FRANKREICH 7.50 €



COOUTURE FÜR DIE WÄNDE

Pierre Bonnefille kultiviert eine große Tradition: Er gestaltet Räume wie einst die Freskenmaler der Renaissance. Auch die Luxusmarken Hermès und Cartier lassen sich von ihm ihre Boutiquen veredeln

Text JAN LEHMHAUS

FOTOS: MARC-ALEXANDRE MOULTE/AGENCE PEPIN/ATELIER PIERRE BONNEFILLE

Wenn der Pariser Künstler eines seiner Werke mit einer letzten Schicht zarter Farbe überzieht, dann kann das dauern. Denn Pierre Bonnefille füllt mit

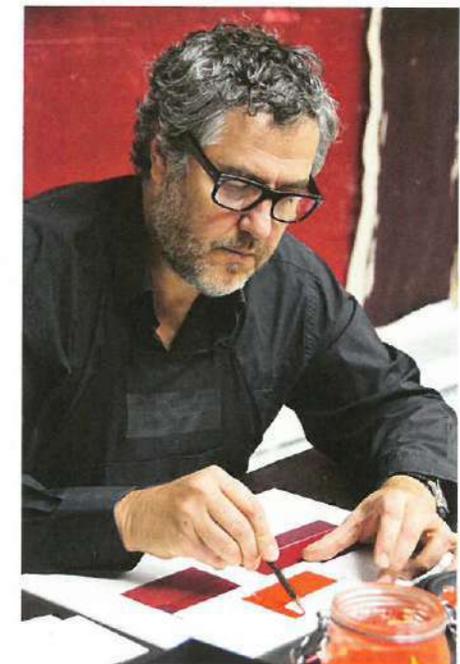
seinen Arbeiten ganze Wände, in Wohnungen, Kanzleien und Boutiquen. Damit knüpft er an eine große Tradition an: In der Renaissance ließen Fürsten, der Klerus und reiche Bürger ihre Prachtbauten von Meistern wie Michelangelo und Leonardo da Vinci ausmalen. Eingezeichnet in den frischen Putz, wurden die Bilder zum Bestandteil der Architektur. In bürgerlichen Zeiten trat dieses große Format immer weiter zurück. Die Malerei wurde gerahmt oder gerollt. Der Künstler kam nicht mehr ins Haus.

Die Moderne räumte endgültig auf mit ambitioniert gestalteten Wänden. Nichts war schöner als eine Mauer in Weiß. Bonnefille holt die Pracht und Raffinesse von einst zurück ins Interior. Er formt seine Kompositionen mit Bezug zum Gebäude und zu den Menschen, die darin leben und arbeiten: individuell und unverwechselbar. Damit teilt er die Vision der großen Freskenmaler und auch ihre Aufgabe, die Auftraggeber von ihren gestalterischen Konzepten zu überzeugen: „Ich plane für den Hausbesitzer, nicht mit ihm.“

Anders als die historischen Werke der Gattung sind seine Murals nicht gegenständlich, sie zeigen weder Menschen noch Landschaftspanoramen. **Der Franzose segmentiert die Oberflächen nach geometrischen Regeln, glättet die einen und raut die anderen auf.** Danach überzieht er sie mit feinen Materialien aus der Natur. Er färbt sie mit Sanden und Pigmenten, die er aus aller Welt zusammenträgt. „Ich verwende zum Beispiel Strandsand aus Bali und Lava aus Pompeji. Beides gibt ganz unterschiedlich raue Strukturen.“ Für sein jüngstes Projekt, die Ausgestaltung der **Hermès-Boutique** in Mailand, hat er sich von der Beschaffenheit feiner Textilien inspirieren lassen und sie in seine Murals geprägt. „Fossiles Gewebe“ nennt er das Ergebnis: Bilder, die wie im Dialog mit den hochwertigen Modekreationen des Pariser Maison stehen. Bonnefilles Materialien sind dabei so schlicht wie die der italienischen Arte povera. Dem Ideal des Einfachen und Unprätentiösen, dem diese Bewegung in den sechziger und siebziger Jahren folgte, fühlt er sich

verbunden. Auf den ersten Blick dezent, soll seine Kunst allerdings „laut und deutlich sprechen“. Für die **Cartier-Boutiquen** in Genf und Paris zitierte er auch technische Formen: „Ich habe einem Guillocheur zugehört, der mit einer altmodischen Maschine feine Muster in ein Zifferblatt gravierte. Die habe ich übernommen.“ In den Stores des Schmuckherstellers gibt es aber keine einfachen Abbildungen zu sehen. Vielmehr hat Bonnefille die Vorlage in einzelne Fragmente aufgelöst. Doch die faszinierende Wirkung der Ornamente ist im Großen die gleiche wie im Kleinen: Je nach Perspektive und Lichteinfall erscheinen sie immer wieder neu und wie bewegt.

Bis der geplante Effekt überzeugend gelingt, experimentiert der Maler in seinem Atelier oftmals wochenlang mit Material und Farbe. Die Struktur seiner Bilder vor Ort entsteht dann hingegen sehr zügig. Mehr Zeit erfordert der finale Auftrag der Pigmente oder das Metallisieren der Oberfläche. Auch diesen Schaffensrhythmus hat er mit den historischen Freskenmalern gemeinsam. ◀

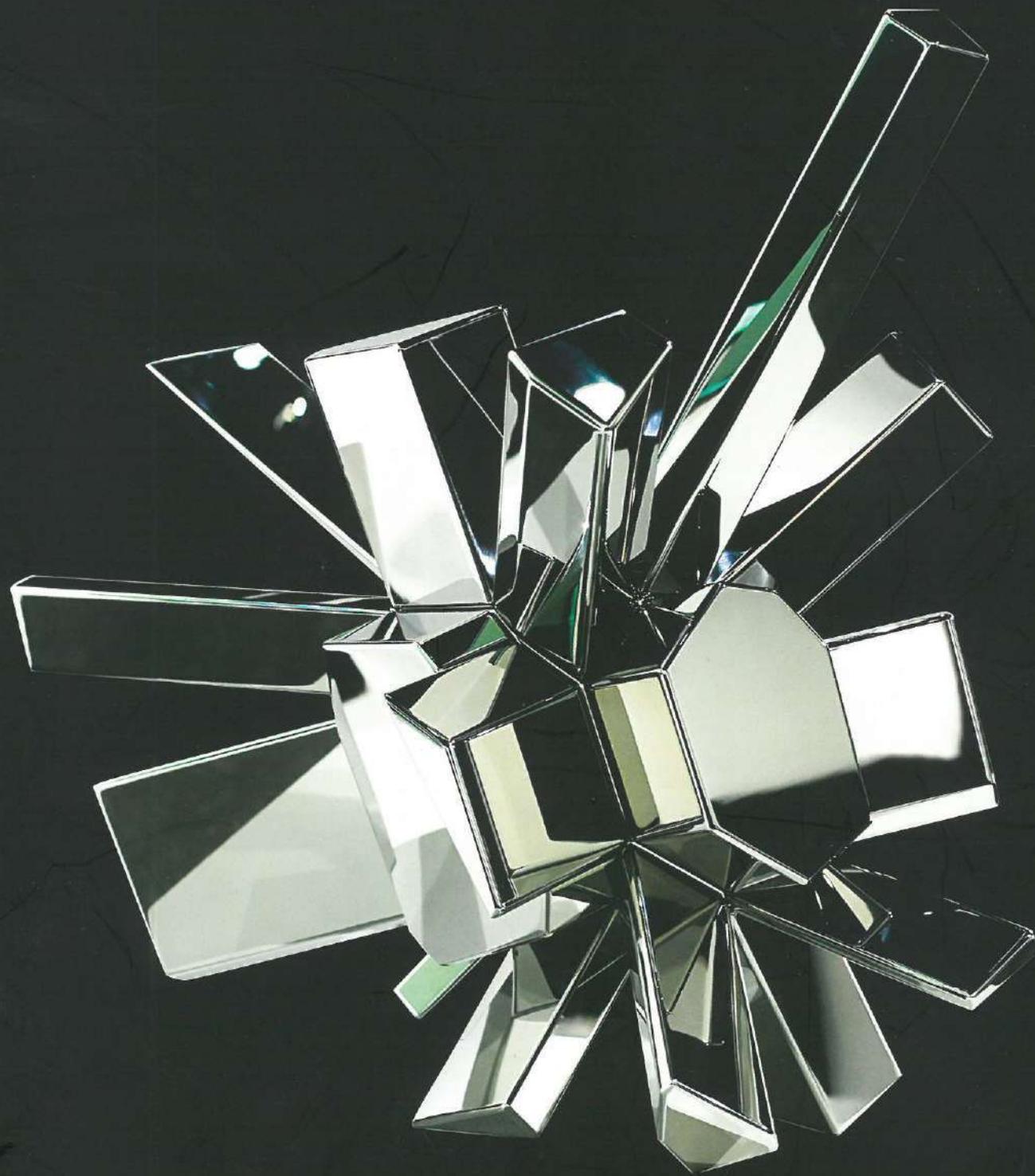


Links Matte und glänzende Flächen, Hell und Dunkel fügen sich in Bonnefilles Werken zur harmonischen Komposition

Oben In seinem Pariser Atelier an der Rue Bréguet im 11. Arrondissement betreibt der Künstler, der seine Karriere vor dreißig Jahren begann, Form- und Farbstudien. PIERREBONNEFILLE.COM

collect

N°19 DORCHESTER COLLECTION





Pierre Bonnefille

French artist, muralist and colourist

Pierre Bonnefille is, across all of these roles, a true alchemist. He mixes sand and pigments in a constant state of research into gradations of colour, as close as possible to nature's own infinite palette.

When obsessed, people tend to attentively, patiently watch the object of their obsession. So is the every day work process of the Paris-based Pierre Bonnefille, who creates polychromatic compositions for walls, murals, furniture and unique installations in architectural and interior environments. His obsession with colour, naturally, is inseparable from his studies in surface textures, which he crafts by engraving graphic details that resemble mineral, vegetable, or animal skins, and sometimes even calligraphy or human profiles, for an overall play of light, colour and texture that adapt to the variable volumes. The result is a body of work that appears at once both baroque and

primitive, offering a sense of intimacy, vibrancy and originality to the spaces he is asked to adorn. In addition to his purely artistic research, Bonnefille has worked on the Egée Tower at La Défense in a large fresco 90 metres long, the law offices of Baker & McKenzie and Clifford Chance, interiors within the Shard in London, with Olivier Gagnère of Costes on the Café Marly in Paris as well as Christie's palatial Parisian offices incorporating a portrait of founder James Christie. His first pieces of furniture were at the request of clients; he has since gone on to also produce mirrors, stools and tables though his large-scale interior installations remain his signature renowned. Trained as a wood-

worker in Lyon, Bonnefille studied at École Boule in Paris, earning a diploma in interior architecture, yet it was at the École Nationale des Arts Décoratifs also in Paris where he began his core research into colours and their unique rapport with material transformation over time. Sensing he had reached the limits of wood, he therefore turned towards earthen elements that can be transformed in a thousand ways by mixtures and assembles in interesting polychromatic play. *Collect* meets with this unique craftsman in his Parisian studio to learn about his methods and his medium, his relationship to time and his obsession with colour that has driven him thus far.







What are the main methods of your work?

I like to work with fragmentation, partition and assembly, bringing forth the different materiality of elements in nature, which I reinvent in my projects. The elements of nature, such as grains of sand, earth, bark, and beetle shells, are materials around which there are so many vibrations and variations.

You speak of vibrations. Indeed, your chromatic variations recall something like musical notes.

I love to create colours that are, along with the materials, in vibration with light. Being in vibration with light adds relief and it's these micro-reliefs on the skin of the colour, or the texture we could say, which become vibrant.

Are you then like a composer in your creations?

It is very musical. Effectively, I create a visual emotion, which is sequenced; they are partitions that have a range of different colours. It is an emotion without music but it is the music of our kind; it's an interior emotion, which is retransformed into the visual. I adore music but I do not work thinking of a particular musical piece; it is in me and it comes out in the way that it does, in a form of writing, which could be likened to a fragmented writing.

What is your rapport with time?

My rapport with time is very emotional, for I love to look at the evolution of nature, its births and

deaths. Say, for example, at the birth of a leaf it is light green, tender and intense and then becomes brown, ochre and yellow until it turns brown and sombre, rusted, all the way to black. The lifetime of this leaf calls to me; it is always in transition. I am simply fascinated by the observation of this life and transformation of colours over time, that is at once natural elements and moments of nature in movement. Beetle shells also interest me in their preciousness and rapport with light. The light is imprisoned in the shell, in a way. We see the effect of it, which is very silky, but then the light does not rebound as it would on lacquer.

The notion of time seems important in your work.

I let things evolve, I observe them and, in a given moment, I capture and transform them. That's why I have limited production in my purely artistic creations, about 20 pieces a year. I must work this way because of the transformation of material; I slowly observe the passage from one variation to another in stratifications that develop greater and greater profundity over days. Letting nature evolve is nice because, in the meantime, other ideas arise. That I have to take time to observe, brings about other desires and enriches the creation in the long-term.

Please explain your interest in Pompeii.

I am touched by Pompeii's rapport with time. The recovered frescoes were made by Greek painters

who worked with the pigment cinnabar, which was more valuable than gold at the time. When the eruption of Vesuvius took place, everything was conserved in hot ash, protected from bacteria and dust, until its discovery 1500 years later. This archeology of colour fascinates me, and it directly inspired my work with the Café Marty in Paris.

What are other sources of inspiration?

Travel, as it evokes emotions I translate into sketched sequences, photos and colour notes that I reinvent in the studio. I am interested in traces left behind, all the marks that have preceded me in time. Also, calligraphy interested me for awhile and later, geometric assembly and the proportional rapports within the mural compositions.

It's interesting that you make your own mark.

My method is less like a gallery artist and more like an artist doing creations in a unique architectural space on commission. What I present in galleries is the fundamental work, and after, it inspires me to go in one sense or another with my clients.

What is your core motivation?

It is to have the desire to observe, to transform all the time, to appropriate and to give back. I like to take from nature and then give it back to humans who share my vision of it.

www.pierrebonnefille.com

abelag

Magazine de bord
Inflight Magazine

Eté
Summer 2011

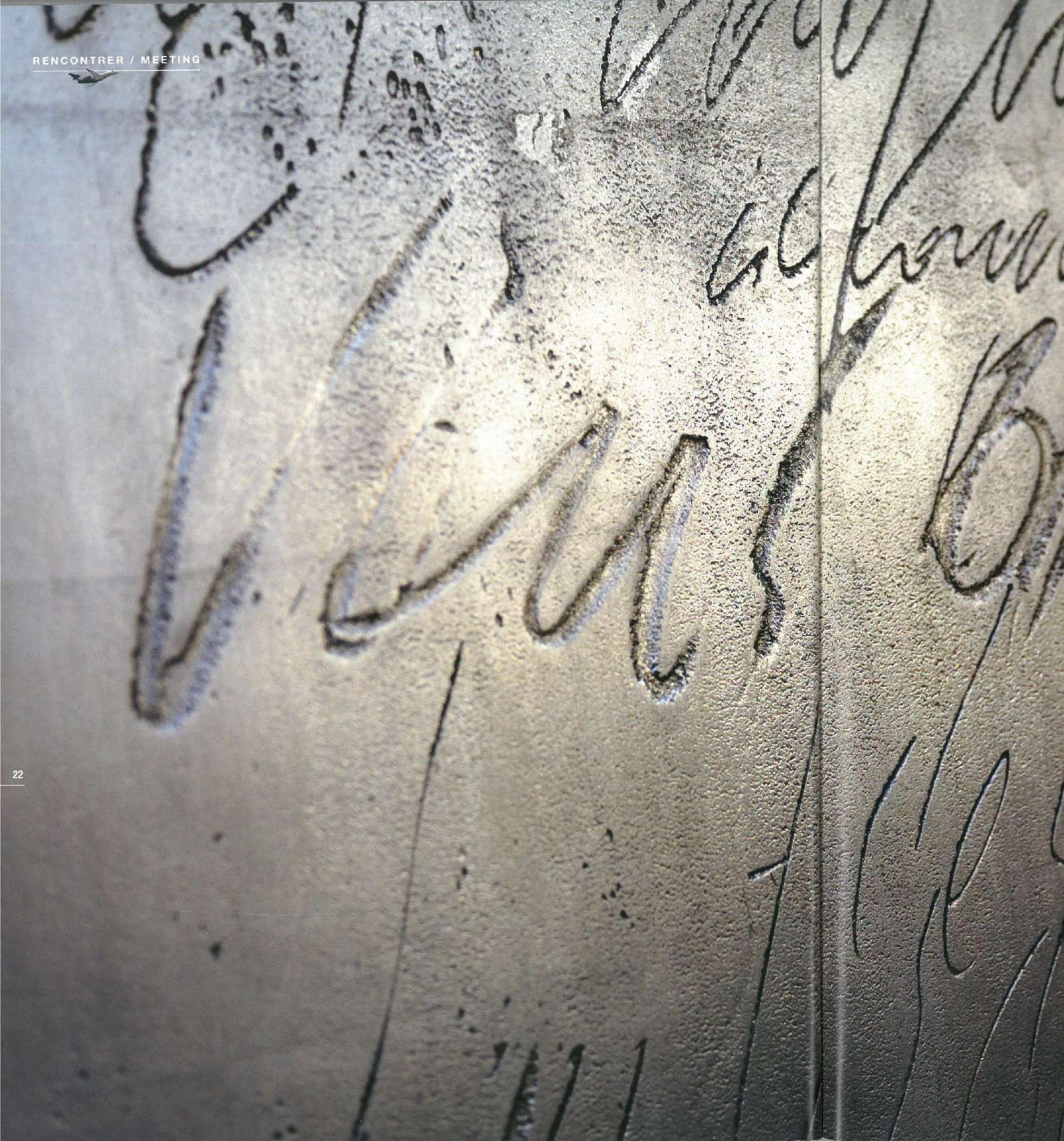
premier
private
jet services

L'exception **WAUQUIEZ** An exception

VOYAGER
RENCONTRER
S'ÉTONNER
SAVOURER
PILOTER
NAVIGUER
EXPLORER
S'ARRÊTER
VOIR

TRAVELLING
MEETING
WONDERING
SAVOURING
DRIVING
SAILING
DISCOVERING
RELAXING
SEEING

exigent
INFLIGHT MAGAZINE



PIERRE BONNEFILLE HOMME DE COULEUR(S)

PIERRE BONNEFILLE, THE COLOUR ALCHEMIST.

Par/by Stéphane Guilbaud - Photos Atelier Pierre Bonnefille

Il est l'un des créateurs les plus en vue pour la décoration murale. Depuis près de trente ans, il explore la couleur, les matières, les textures et donne vie aux murs des lieux qui lui sont confiés. Ses créations racontent une histoire et séduisent tout autant les grandes entreprises comme Christian Lacroix, Baker & McKenzie ou Clifford Chance que les particuliers dans le monde entier. ExiGent vous emmène à la rencontre de Pierre Bonnefille, l'homme qui fait parler les murs.

He is one of the creators the most in vogue for decorative paintings.

For at least 30 years, he has been exploring colour, raw materials and textures and bringing life to the walls belonging to his clients. His creations tell stories and attract large companies like Christian Lacroix, Baker & McKenzie or Clifford Chance as well as individuals throughout the world. ExiGent takes you to meet Pierre Bonnefille, the man that makes his walls talk.



Les meubles sur-mesure sont une autre spécialité du créateur. Ils s'accordent avec ses créations murales. Pierre Bonneville also creates tailor-made furniture which harmoniously integrate into his mural works.

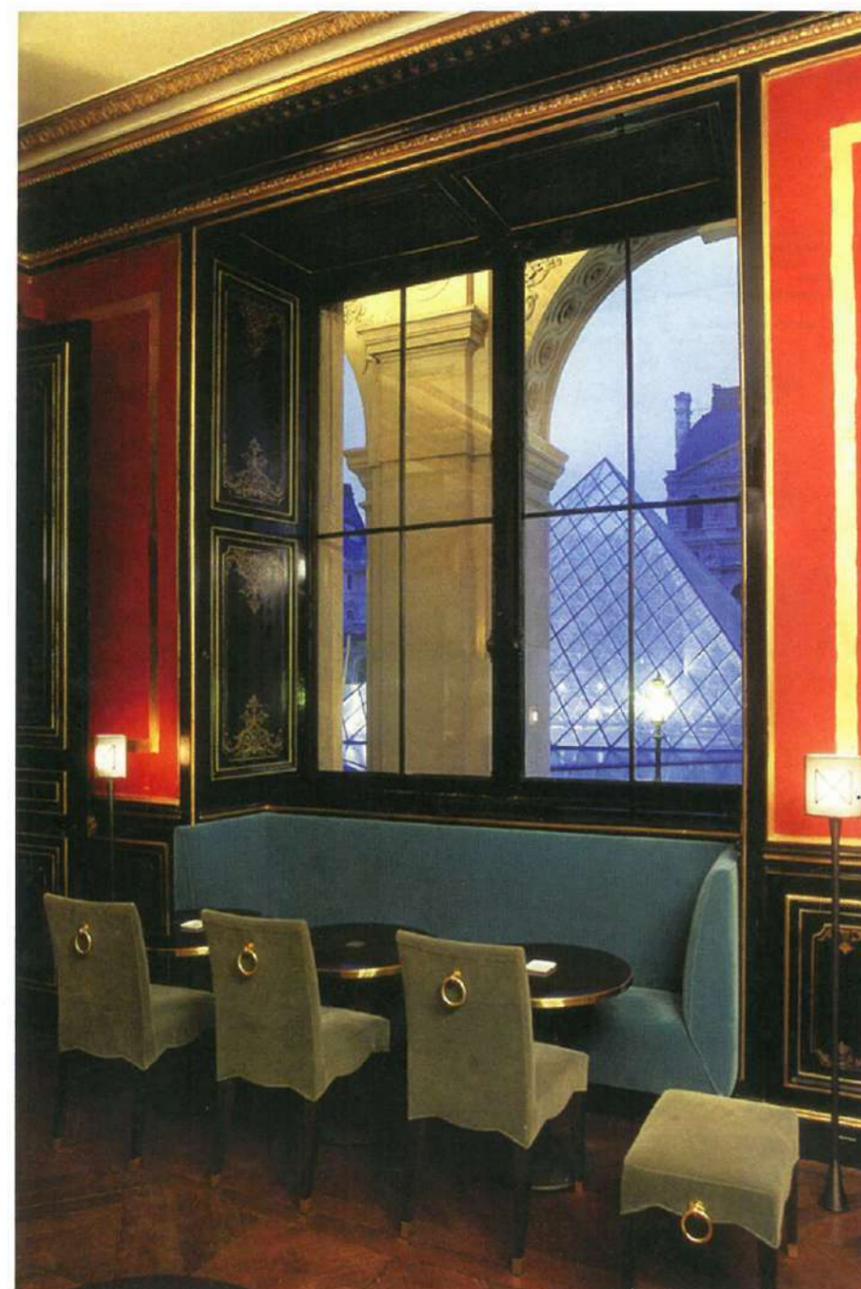
Pierre Bonneville is literally a colour alchemist. He originally studied as a cabinet maker and was only introduced to colour 27 years ago but he hasn't stopped studying and working on forms, supports or raw materials in order to reproduce as faithfully possible, the tones and the shades that allow him to express his talent.

He was appointed Master of Art by the French Minister of Culture in 2010. This title is far too restrictive to describe the savoir-faire of one of the greatest specialists in mural decoration. The "Master Pierre" doesn't just limit himself to simply applying colours, above all any decoration project is a dialogue, he explains. There is the proprietor, who has his own ideas, his history, and his personal wishes and there are the ideas that I bring to the site. Every wall in every room and the room itself has a story to tell even the space. One just needs to take time to observe it."

It is from this 3-way dialogue that wall murals and even furniture are created as unique pieces or as limited editions. Often a rather mixed but coherent package, that tells one or several stories. For example, the walls of the Café Marly whereby this untiring artist used a technique that was invented 2000 years ago. "I wanted to recreate the red colour that I had seen in the 'Villa of the Mysteries' of Pompeii" explains Pierre Bonneville The villa had suffered from the heat of the lava, so he calcinated the walls of the Café Marly with a hot copper plaque before applying the Carmen red colour in order to replicate the walls of the Italian villa. As a finishing touch, the Master Pierre plastered over the surface with wax. The complexity of the creation process and the interaction between the site, the raw materials and its history make it impossible to talk about the 'Pierre Bonneville Product'.

All of his techniques are important as long as they allow him to experiment without restrictions. His pallet of colours is made up of natural pigments collected worldwide. Mixed with different minerals, waxes, plaster or even plastic they give texture and depth to his work by superposing opaque or clear layers, creating walls that change appearance with the light. Over the years his polychromes and wall calligraphy have attracted an ever increasing number of clients.

In 1995, to meet demands for his creations Pierre Bonneville opened a new workshop in the Parisian suburbs, and together with his 20-strong team work together. Primarily he works on orders which are sent abroad to Russia, Japan and North America. Having nearly 30 years of experience in exploring, observing and applying his love for colour, his enthusiasm for his art work has not dwindled. His eyes light up when he talks about his new creations and projects. One which he can't help smiling about he says is the interior wall decoration of aircraft. After a few successful trials on twin engine business jets, he is now going to design the interior walls of jets for some very privileged clients. The beginnings of a new activity that of which, ExiGent promises to keep you informed.



*Pierre Bonneville sites
Amongst his most visual creations are the Anne Fontaine's SPA, L'Institut De France, Christies or Baker & McKenzie's offices, the Zebra Square and the Parisian office of Clifford Chance which was a real challenge with its walls measuring 5 metres high and 7 metres long.*





Pierre Bonnefille est un homme de couleurs. Au sens littéral du terme. Entré dans la couleur il y a 27 ans après une formation d'ébéniste, il n'a cessé, depuis, d'étudier et de travailler les formes, les supports, les matières pour parvenir à transcrire, le plus fidèlement possible, les nuances et les teintes qui lui permettent d'exprimer son talent. Elevé au rang de Maître d'Art par le Ministre Français de la Culture en 2010, Pierre Bonnefille exerce la profession de Peintre Coloriste. Un intitulé trop réducteur pour qualifier le savoir-faire de celui qui s'est imposé comme l'un des grands spécialistes de la décoration murale. Car le talent de Maître Pierre ne se limite pas à la mise en œuvre de couleurs. « Un projet de décoration d'un lieu est avant tout un dialogue, explique-t-il. Il y a le propriétaire du lieu, qui a ses propres idées, son vécu, ses souhaits, il y a les idées que j'apporte et il y a le lieu. Un mur, une pièce, un espace a toujours quelque chose à raconter. Il suffit de prendre le temps de l'observer ». De ce dialogue entre trois entités naissent des murs, des panneaux et des meubles, réalisés en pièces uniques ou en éditions très limitées. Un ensemble parfois hétérogène mais toujours cohérent qui raconte une ou plusieurs histoires. Comme les murs du café Marly pour lesquels ce conteur infatigable a fait appel à un rouge au cinabre, une technique inventée il y a plus de 2 000 ans. « Je voulais recréer une couleur que j'avais vue dans la Villa des Mystères de Pompéi » explique Pierre Bonnefille. La maison ayant été soumise à la chaleur de la lave, il calcine les murs du café Marly avec une plaque de cuivre chauffée avant d'y appliquer le rouge carmin pour réinterpréter les murs de la villa italienne. Et pour parfaire le tout, pour achever l'histoire, Maître Pierre enduit la surface d'une cire. Cette complexité du processus de création et l'interaction entre le lieu, les matières et même l'histoire fait qu'il est difficile de parler d'une « recette Pierre Bonnefille ». Toutes les techniques sont bonnes, dès lors qu'elles lui permettent de s'exprimer sans contrainte. Ses palettes sont issues de pigments naturels collectés un peu partout. Associées à des minéraux, des cires, du plâtre ou même du plastique qui donneront le relief ou la texture par superposition de couches opaques ou translucides, elles font naître des murs dont l'aspect change avec la lumière. Ses compositions polychromes ou ses calligraphies murales ont séduit, au fil des années, une clientèle toujours plus exigeante.

En 1995, pour faire face à l'augmentation très forte de la demande, Pierre Bonnefille a ouvert un nouvel atelier. Installé en région parisienne, il compte une vingtaine de collaborateurs qui travaillent principalement pour les chantiers à l'étranger. C'est là que sont réalisés les panneaux muraux qui sont ensuite acheminés chez le client final en Russie, en Amérique du Nord au Japon ou ailleurs. Après bientôt trente ans passés à explorer, observer et mettre en œuvre son amour pour la couleur, l'enthousiasme de Pierre Bonnefille pour son métier est intact. L'œil s'allume toujours quand il parle de ses nouveaux projets et notamment d'un, dont il parle du bout des lèvres. La décoration intérieure des avions. Après quelques essais réussis sur des biréacteurs d'affaires, il va réaliser, pour le compte de plusieurs clients, des intérieurs de jets qui reprendront les valeurs de ses créations murales. Une activité naissante mais prometteuse sur laquelle ExiGent ne manquera pas de revenir.

Des clients et des sites prestigieux
Parmi les réalisations les plus marquantes de Pierre Bonnefille on trouve le SPA Anne Fontaine, l'institut de France, les bureaux de Christies ou de Baker & McKenzie, le Zebra Square ou l'établissement parisien de Clifford Chance, un vrai défi avec des murs de 5 mètres de haut et plus de 7 mètres de long.



La palette de Pierre Bonnefille se compose de pigments naturels associés à des minéraux, de la cire ou d'autres matériaux naturels.

Pierre Bonnefille's palette is derived from natural pigments, combined with minerals, waxes and other natural materials.



Pour Pierre Bonnefille, chaque pièce, chaque mur a une histoire à raconter et qu'il faut écouter avant d'entreprendre le travail de décoration.

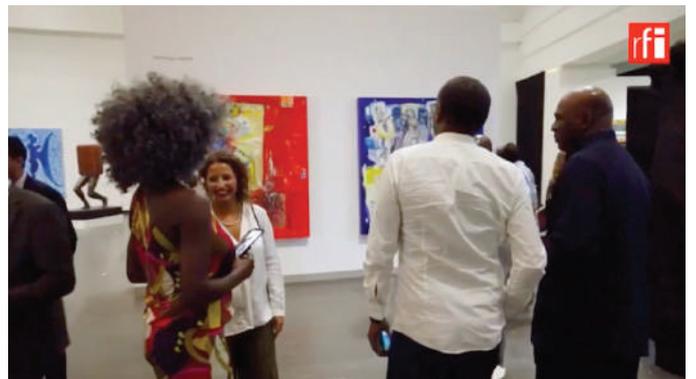
For Pierre Bonnefille, every wall in every room has a story to tell which has to be listened to before starting the decoration works.

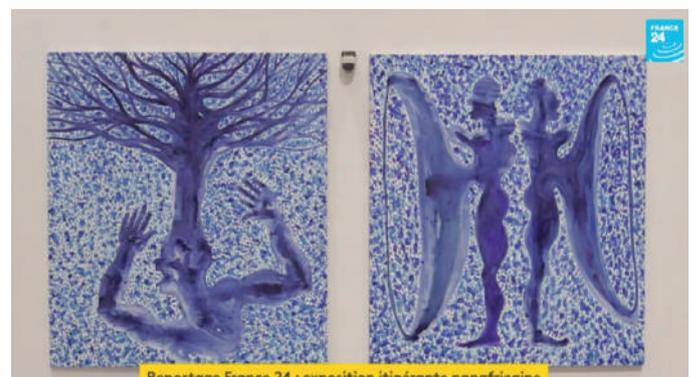


PRÊTE-MOI TON RÊVE

**EXPOSITION ITINÉRANTE PANAFRICAINNE
CASABLANCA, DAKAR, ABIDJAN**

franceinfo:







THE ART NEWSPAPER

News Sénégal

« ICI, LE NOIR N'EST PAS ESSENTIALISÉ MAIS HISTORICISÉ »

À l'heure où le musée des Civilisations noires, à Dakar, souffle sa première bougie, Hamady Bocoum, son directeur, nous livre ses réflexions sur la politique muséale et patrimoniale en Afrique.



Hamady Bocoum.
© Bérénice Geoffroy-Schneiter

Quel bilan dressez-vous de la première année d'activités du musée des Civilisations noires ?

Nous avons souhaité d'emblée provoquer une rupture. Ce musée est en effet le fruit d'intenses discussions menées depuis 2016 avec nos collègues d'Europe et d'Afrique. Les actes de cette conférence internationale – à laquelle ont participé cent quarante-sept représentants du monde entier – nous servent de fil conducteur. Le musée a ainsi été ouvert à toutes les rencontres, les critiques, les suggestions. Selon la volonté de notre ancien président [Léopold Sédar Senghor, premier président du Sénégal], il convenait cependant de réfléchir à de nouvelles perspectives, de renoncer à l'idée d'un musée d'ethnographie ou d'anthropologie en y apportant une certaine dose d'insubordination. Nous nous inscrivons ainsi dans une perspective holistique. En effet, nous sommes tous des Africains. J'aime penser que Toumaï, notre ancêtre commun qui mesurait à peine 1,20 mètre, avait suffisamment d'intelligence pour réussir à survivre dans un monde aussi féroce. Notre vocation est donc de nous intéresser aux productions de l'espèce humaine, depuis les origines de l'humanité jusqu'à la période contemporaine. Dans le même temps, il n'est pas question d'être uniquement le musée de l'Afrique. Bien que pensé à l'origine par Léopold Sédar Senghor

pour être au service du continent africain, notre établissement doit être en mesure d'accepter et d'exposer le reste du monde. Si je devais me permettre ce raccourci un peu brutal : il ne s'agit pas d'un musée des Noirs. Ici, le Noir n'est pas essentialisé mais historicisé.

« Bien que pensé à l'origine par Léopold Sédar Senghor pour être au service du continent africain, le musée doit être en mesure d'accepter et d'exposer le reste du monde. »

Le musée accueille par ailleurs la deuxième étape de l'exposition « Prête-moi ton rêve », organisée par la Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine. En quoi cette exposition, qui réunit une cinquantaine d'œuvres de vingt-huit artistes africains de renommée internationale, s'inscrit-elle dans la démarche philosophique du musée ?

Je suis allé voir cette exposition à Casablanca, lors de son inauguration en juin 2019. Il était important pour moi de la recevoir dans un lieu aussi emblématique que le musée des Civilisations noires, qui est une institution panafricaine par excellence. De plus, la plupart des artistes qui y figurent ont été révélés ici même, pendant l'exposition

inaugurale de la Biennale de Dakar, en 1990. L'autre point qui a retenu mon attention est le caractère itinérant de cette manifestation. Il importe de montrer que l'Afrique n'est plus dans une perspective de consommation passive, mais de production des savoirs. Je pense en outre qu'il faut considérer les artistes avec beaucoup de sérieux, car ils ont une vision que le commun des mortels ne possède pas. Mais, tant qu'il restera prisonnier des camisoles de pensée engendrées par la conférence de Berlin (qui organisa, en 1884, le partage de l'Afrique entre les puissances européennes), ce continent, qui est le futur du XXI^e siècle, ne pourra s'exprimer en toute liberté...

En tant qu'archéologue, ancien directeur du patrimoine et directeur de musée, comment vous positionnez-vous dans le débat actuel sur la restitution des œuvres d'art africain ?

Si vous me demandez si nous avons les capacités à accueillir sur le plan muséographique des œuvres de notre patrimoine, la réponse est affirmative. Nous possédons des réserves satisfaisant aux normes les plus sophistiquées et sommes aptes à contrôler la température et l'hygrométrie de nos salles et de nos vitrines. Pour autant, je pense que ce serait la plus grande des erreurs que d'essentialiser cette période de deux siècles au cours de laquelle des œuvres ont été pillées et sorties de leur contexte. C'est en effet un laps de temps très court si on le mesure

à l'aune des sept millions d'années qui correspondent à l'histoire de l'Afrique ! Certes, parmi ces objets sortis du territoire africain, certains possèdent une forte charge symbolique, que ce soit sur le plan culturel ou patrimonial. Tel est le cas du sabre d'El Hadj Omar Tall (le fondateur de l'Empire toucouleur), que le Premier ministre français Édouard Philippe a remis symboliquement au président sénégalais Macky Sall le 17 novembre dernier, en présence des descendants de son propriétaire. S'il ne s'agit pas à proprement parler d'une restitution, ce geste constitue cependant une première étape et scelle un engagement très fort entre nos deux pays.

L'une des principales critiques formulées à l'encontre des musées africains est qu'ils ne possèdent pas de collections. Est-ce le cas de votre musée ?

Lorsqu'il a été imaginé par Léopold Sédar Senghor, ce musée devait récupérer les collections ethnographiques de l'Institut fondamental d'Afrique noire (Ifan), qui a succédé en 1966 à l'Institut français d'Afrique noire, dont le premier secrétaire général fut Théodore Monod. Mais cela ne s'est pas déroulé comme prévu. Or, je perçois dans cette absence relative de collections (un millier d'objets environ) une véritable chance pour notre établissement. Cela nous donne une liberté extraordinaire pour penser autrement son avenir. Nul n'ignore en effet que les musées d'ethnologie

sont en crise. Il nous faut ainsi trouver d'autres publics, nous tourner davantage vers les scolaires, explorer les territoires de l'intelligence artificielle et du numérique, qui sont les langages de nos enfants. Si les autres musées africains sont nos partenaires naturels, nous tissons également des liens profonds avec de grandes institutions européennes, comme le musée du quai Branly-Jacques Chirac [Paris], le musée de Tervuren [AfricaMuseum, Belgique] ou le Muséum d'histoire naturelle du Havre. Mais il convient de s'émanciper enfin du modèle occidental. On a trop longtemps pensé sur nous, pour nous. Il est temps de partager nos rêves, pour reprendre le titre de cette belle exposition...

PROPOS RECUEILLIS
PAR BÉRÉNICE GEOFFROY-SCHNEITER

« Prête-moi ton rêve », 6 décembre 2019-28 janvier 2020, musée des Civilisations noires, Autoroute prolongée x place de la Gare, Dakar, Sénégal, mcn.sn (prochaine étape à Abidjan, Côte d'Ivoire, au printemps 2020)
« Fent Bokk » (« partager » en wolof), 7 décembre 2019-28 janvier 2020, musée Théodore-Monod d'art africain, place Soweto, Dakar, Sénégal

Le musée des Civilisations noires, Dakar. © Bérénice Geoffroy-Schneiter



Une odyssée panafricaine

Une fièvre artistique s'est emparée de Dakar depuis le 6 décembre. La capitale sénégalaise accueille en effet une kyrielle de manifestations, dont la deuxième étape de la stimulante exposition « Prête-moi ton rêve », organisée par la Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine. Née en 2019, cette association à but non lucratif s'est en effet donné pour mission de mettre en lumière la vitalité de la scène artistique africaine sur le continent noir, tout en faisant émerger une nouvelle génération de commissaires d'exposition et de collectionneurs. Après sa première présentation à Casablanca, cette odyssée panafricaine a donc posé ses valises à Dakar, au sein du flambant neuf musée des Civilisations noires. Et c'est peu de dire que l'accrochage est époustouflant ! Aux côtés des figures tutélaires que sont le Malien Abdoulaye Konaté, le Camerounais Barthélémy Toguou ou le peintre de la République démocratique du Congo Chéri Samba, le public peut humer l'énergie, l'audace et l'inventivité formelle de la relève artistique. Des installations provocatrices du sculpteur burkinabé Siriki Ky aux toiles rageuses et hallucinées du peintre béninois Dominique Zinkpè, en passant par les compositions d'une suprême élégance de la photographe camerounaise Angèle Etoundi Essamba, la qualité des œuvres donne le tournis ! On prolonge l'émotion en découvrant la très belle carte blanche confiée au jeune historien d'art sénégalais El Hadji Malick Ndiaye. Tandis que dans le vénérable musée Théodore-Monod dialoguent avec panache les clichés engagés du jeune photographe Alun Be, les compositions oniriques d'Alioune Badara Diack, les peintures et installations sous verre de Fally Sène Sow, qui participera à la prochaine Biennale de Dakar, en mai 2020. Une consécration ! **B.G.-S.**

Le Monde

24 | CULTURE

Le Monde
DIMANCHE 22 - LUNDI 23 DÉCEMBRE 2019

Dakar, point d'étape de l'art transafricain

Un projet itinérant fait découvrir les artistes du continent aux Africains

EXPOSITION
DAKAR (SÉNÉGAL)

En ce mois de décembre, Dakar est au centre d'un écosystème artistique aussi vibrant que fragile à l'échelle du continent africain. La capitale sénégalaise est la deuxième étape de l'itinérance de l'exposition transafricaine « Prête-moi ton rêve », inaugurée en juin à Casablanca, qui rassemble les œuvres d'une trentaine d'artistes africains contemporains de renommée internationale. C'est dans la ville aussi qu'a ouvert, il y a un an, un musée public détonnant dans le paysage africain : le Musée des civilisations noires (MCN), défini comme un « musée mutant » par son directeur, Hamady Bocoum, et qui accueille jusqu'au 28 janvier 2020 l'exposition.

C'est ce même musée, au bâtiment très imposant — inspiré de la case ronde de l'habitat traditionnel, mais dont les dimensions sont plutôt celles d'un stade, avec 14 000 m² de surface d'exposition —, qui est l'hôte de la toute première restitution française (en cours de conformité législative) — un sabre ayant appartenu

au fondateur de l'Empire toucouleur, auquel la colonisation française avait mis fin en 1893. Ambitueuse, cette infrastructure offerte par la Chine et construite aux abords du centre-ville et du port n'est, pour l'instant, qu'une grande coquille aux collections modestes, qui embrasse l'idéal panafricain cher à Léopold Sédar Senghor.

Frustration des artistes

« Prête-moi ton rêve » n'est pas le premier projet artistique panafricain, mais son envergure et le fait qu'il se construise sur une dynamique de coopération Sud-Sud en font une expérience inédite. Tout est parti de la rencontre, en 2018, entre l'artiste malien Abdoulaye Konaté et l'équipe de la Galerie 38, à Casablanca. « Pendant les préparatifs de son exposition, il nous a présenté plusieurs de ses amis artistes, dont Barthélémy Toguo, Soly Cissé, Ky Siriki. La discussion tournait autour de la frustration des artistes d'être si peu connus chez eux, en Afrique, malgré leur succès à l'international », explique Fihri Kettani, le directeur de la galerie.

L'idée de réunir les grands noms de l'art africain pour créer une

exposition qui ferait le tour des capitales du continent était lancée. Dix-huit d'entre eux ont répondu à l'appel, d'autres ont soutenu l'initiative en prêtant des œuvres, avec, au total, une trentaine d'artistes impliqués. Pour porter le projet, la Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine (FDCCA), rassemblant de jeunes entrepreneurs et passionnés d'art, était créée. Des « Magiciens de la terre » à « Africa Remix », l'idée d'art contemporain africain s'est construite à partir d'expositions-événements montées en Europe ou à New York, mais « ni vues ni con-

nues en Afrique », estime Yacouba Konaté, co-commissaire de l'exposition. Ces signes d'un engouement occidental pour la culture contemporaine africaine n'ont pas été ressentis sur le continent, y créant une « mémoire fantôme », avec pour conséquence l'oubli des audiences africaines et de l'Afrique comme scène du monde », souligne l'universitaire ivoirien. Visibilité, transmission et réappropriation de l'histoire de l'art qui s'écrit en Afrique sont au cœur du projet « Prête-moi ton rêve ».

Dans sa version dakaraise, l'accrochage est dominé par les abstractions sensuelles du Marocain Mohamed Melehi, les films d'animation engagés du Soud-Africain William Kentridge, une monumentale sculpture textile d'Abdoulaye Konaté, des compositions tourmentées du Sénégalais Soly Cissé, des œuvres de Freddy Tsimba, Jems Robert Koko Bi, Ky Siriki... Manque la majestueuse draperie de métal du Ghanaïen El Anatsui qui illuminait l'ensemble à Casablanca. Le prêt n'a pu être réitéré pour des questions financières, mais l'artiste pourrait réintégrer l'itinérance artistique au gré de prêts de collectionneurs locaux lors de prochaines étapes.

Visibilité, transmission et réappropriation de l'histoire de l'art qui s'écrit en Afrique sont au cœur du projet

En revanche, le musée a ajouté à la scénographie des œuvres anciennes de sa collection, en dialogue avec une toile de Chéri Samba ou une aquarelle de Barthélémy Toguo. « Le musée a raison de souligner ces parallèles. Ça montre aux dakarois, aux sénégalais, à l'Afrique, mais aussi aux touristes que l'histoire de l'art africain a évolué dans une continuité jusqu'à aujourd'hui sans passer par la case de l'art premier », estime David Broliet, collectionneur genevois passionné d'art contemporain africain, qui a prêté à l'exposition une vidéo de Mounir Fatmi.

Cet ajout en appelle d'autres, entre enrichissement et ajustements. « Au départ, à Casablanca, on a surtout pensé à articuler l'Afrique dite du Nord et l'Afrique subsaharienne, pour montrer qu'il y a

une unité du continent. Il faut maintenant équilibrer la répartition avec des artistes de l'Afrique de l'Est, centrale et d'Afrique du Sud », reconnaît Yacouba Konaté, qui compte aussi présenter lors des prochaines étapes davantage de photographies, de vidéos et d'artistes femmes.

Après Casablanca et Dakar, la caravane artistique devrait se déployer en mars à Abidjan (Côte d'Ivoire), puis au Cap (Afrique du Sud), à Lagos (Nigeria) et Addis-Abeba (Éthiopie), avant de revenir au Maroc, en juin, cette fois à Marrakech, qui sera alors capitale de la culture africaine 2020. Mais toutes les étapes de cette feuille de route idéale sont encore loin d'être validées. À chacune ses enjeux : l'hétérogénéité est forte d'un pays à l'autre, et les difficultés sont inévitables. « Une de nos motivations est d'aller à la rencontre des problèmes qui se posent, afin que l'itinérance puisse bâtir une culture du voyage des œuvres et des artistes à l'intérieur de l'Afrique », résume Yacouba Konaté. « Pouvoir dire que c'est possible sera le plus grand défi », assurent, confiants, Fihri Kettani et Ismail Azenner, le dynamique duo aux manettes de la fondation marocaine. ■

EMMANUELLE JARDONNET



Au premier plan, « L'Afrique face à son destin », de Ky Siriki. MAMADOU TOURE BEHAN / 2019

NUMÉRO SPÉCIAL

RETRAITES
LAURENT BERGER : L'HOMME QUI DÉFIE
EMMANUEL MACRON

LIVRES
LES TOPS ET LES FLOPS
DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

Impress.fr • n° 3972 semaine du 18 au 24 décembre 2019

l'express

SPÉCIAL
30 PAGES

SACRÉS BRITISH!
Brexit, Couronne,
rock'n'roll,
fish and chips...

EN VENTE ACTUELLEMENT

Malick Ndiaye, nouvelle figure de l'art contemporain au Sénégal

Le chercheur et enseignant a été choisi pour être le directeur artistique de la 14^e biennale internationale de Dakar (Dak'Art)

À 32 ans seulement, le Sénégalais Malick Ndiaye est sur tous les fronts. Conservateur du Musée Théodore-Monod d'art africain, au sein de l'université Cheikh-Anta-Diop de Dakar, ce chercheur et enseignant, qui a fait ses études en France, a été choisi pour être le directeur artistique de la 14^e biennale internationale de Dakar (Dak'Art), qui se tiendra du 28 mai au 28 juin 2020.

En attendant ce grand rendez-vous de l'art contemporain africain, Malick Ndiaye a été choisi pour être le commissaire d'une des deux expositions qui, à chaque étape du projet itinérant « Prête-moi ton rêve », le complètent et l'ancrent localement : l'une sous forme d'hommage à des artistes historiques du pays, l'autre sur la scène émergente du pays hôte. La première, consacrée à l'école de Dakar (1965-1985), du nom du renouveau artistique né aux lendemains de l'indépendance, est présentée au Musée des civilisations noires. C'est de la seconde, accueillie au Musée Théodore-Monod, dont Malick Ndiaye a été chargé.

Entre les deux événements, dont l'échelle n'est pas compar-

able, la patte de l'historien d'art se retrouve dans les titres, donnés en langues nationales : le sérère pour « l'NDAFFA » (la forge), intitulé de la biennale, le wolof pour « FENT BOKK » (créer en partage), l'exposition sur la jeune scène sénégalaise. Dans les deux cas, le choix de langues autres que le français ou l'anglais reflète sa volonté de recentrer le point de vue et le discours sur l'histoire de l'art africain et son écriture.

28 artistes sélectionnés

« La Forge » de la Biennale, il la conçoit comme un espace « pour construire de nouvelles narrations et de nouveaux outils d'appréhension de l'Afrique », mais aussi « de nouvelles écritures plastiques, de nouveaux savoirs et savoir-faire qui intègrent aussi bien les lectures africaines du monde que celles des autres aires géographiques et culturelles ». « Créer en partage » est un titre ouvert qu'il a imaginé comme une plate-forme de partage des idées et pratiques les plus récentes des 28 artistes sélectionnés.

« Je leur ai demandé de proposer des œuvres qui articulent leurs dernières créations et recherches. Alors que ces dernières an-

nées ont été marquées par un manque de recherche plastique dans la scène sénégalaise, je suis confiant dans la toute jeune génération, en majorité des artistes d'une vingtaine d'années qui sortent des écoles des Beaux-Arts, plus audacieuse et moins dans le symbolisme : ils tentent des expérimentations, réinvestissent les matériaux. Ils donnent à lire l'évolution de la société sénégalaise dans ce qu'elle a de plus complexe. » Avec par exemple les photographies d'enfants jouant avec de l'eau, des casques de réalité virtuelle sur les yeux d'Alun Be, ou les sculptures puissantes et existentielles de Yahya Ba, qui paraissent être en métal, mais sont en PVC « forgé » au chalumeau.

Les deux expositions ont en commun deux artistes : l'auto-didacte Fally Sene Sow, qui travaillait avec intensité et délicatesse la technique traditionnelle de la peinture sous verre en renouvelant les supports, et Caroline Guéye, artiste et astrophysicienne de formation, et seule femme des sept Sénégalais sélectionnés dans la prochaine biennale par Malick Ndiaye. ■

E.J.

The Guardian

'An unprecedented event': is this the most important art show ever seen in Africa?



▲ A cry for peace ... Malian artist Abdoulaye Konaté with his work Touareg Rouge No 1. Photograph: Joshua Surtees

Fully organised and created by Africans, and featuring the continent's finest contemporary artists, a touring exhibition is marking a bold new dawn

Jems Robert Koko Bi may be hard to reach by phone, say museum officials. The sculptor is in a forest near Abidjan in his native Ivory Coast, convening a biennale based on his preferred medium - wood. But Koko Bi's presence in *Dakar's Museum of Black Civilisations* is hard to miss. His imposing Cedar Men - four statues of black men made of burnt cedar wood - sits at the heart of Prête-moi Ton Rêve (Lend Me Your Dream), one of the most important exhibitions of contemporary African artists ever to tour the continent.

What his limbless monoliths mean to Africa's modern art scene - their sombre heads echoing Easter Island and Mount Rushmore - was perhaps best illustrated when guests from various countries spontaneously gathered amid them on the show's opening night. Silently authoritative, they felt like a natural meeting ground for different cultures, the figures symbolising, in Koko Bi's words, "the dignity of people who believe in maintaining their native soil and contributing to its development and wellness".

This is central to curator Yacouba Konaté's vision as he steers *Prête-moi Ton Rêve* through the second leg of a two-year tour of *Africa*. The travelling exhibition takes in seven cities - Casablanca, Dakar, Abidjan, Lagos, Addis Ababa, Cape Town and Marrakech - all of which have exciting new art markets. In a chosen gallery in each city, audiences will see work by 30 of Africa's biggest artists.

While not all African nations are represented - Kenya and Ethiopia are notable absences - the scope is broad, including South African sculptor [Jane Alexander](#), Malian weaver [Abdoulaye Konaté](#), Algeria's [Zoulikha Bouabdellah](#) pushing the envelope of emergent Arab feminism, Burkina Faso's [Ky Siriki](#) critiquing the economic relationship with Europe, and [Chéri Samba](#) injecting the eccentricity of Kinshasa's streets into paintings filled with irreverent social comment.



Africa has produced world-famous names in music, but many of its star artists remain obscure - particularly on the continent itself, where talent leaves to study abroad, sometimes never to return.

“All too often the careers of African artists are built on exhibitions in Paris, Berlin, London and New York ... but go by without anybody in Africa actually noticing them,” writes Konaté in his programme notes. “We are haunted by these ghost-like events that create the nagging feeling that Africa’s art scene has been completely ignored.”

Speaking from his home in Ivory Coast, Konaté says he believes “in the power of art [to heal]. But this force is more symbolic than practical. How can one forget that art, especially music, has sometimes been used as instruments of torture in concentration camps and prisons? Artists collaborated with dictators while producing songs that filled hearts with joy. My idea is that artists work for values above money and politics.”

While on the surface the show feels like a celebration unburdened by politics, you don’t need to dig too far to hit hard ground. Its venue in the Senegalese capital invites debate about foreign imperialism both new and old: the museum, which opened last December, was built with Chinese money, and its directors have joined the voices calling for [the repatriation of African art](#) from former colonial powers.

The show’s title, *Lend Me Your Dream*, matches the seeming tranquillity of its curation. But there are monsters lurking in the reverie. You may feel like resting your head on the velvet cushion cradling Siriki’s melted bronze *Precious Heads*. But from these warped, cracked craniums, griot knowledge is leaking out. Siriki’s anxiety is that oral histories are, generation by generation, ebbing away.



▲ The stories they tell ... *Precious Heads* by Ky Siriki. Photograph: Joshua Surtees



than the other.”

Abdoulaye Konaté’s giant woven masterpiece, *Touareg Rouge No 1*, may look like a lovingly made blanket to warm you from a Saharan winter. But it is a study of the aesthetic, colours and motifs of Tuareg culture - and potentially a cry for peace. After all, it was Tuareg rebel groups who sparked the Mali conflict that was seized upon by Islamists and has destabilised the Sahel region, displacing hundreds of thousands of people.

Koko Bi’s *Two Similar Worlds* - a wooden canoe cut in half with a chainsaw and burnt with a blow torch - speaks to the dangers of the exodus of African migrants crossing the Mediterranean. “The young jobless Moroccan man who helped me create it told me he wanted to leave for Europe for a better life,” he says. “I told him Europe isn’t easy and I cut the boat in two and he was so disappointed. I told him to sit in one of the chairs and he felt powerful. I said, ‘That is how you will feel staying in Morocco and looking for a job.’ We live in two similar worlds and neither one is better or worse

The impact of European contact with Africa is similarly present in at least two other works. In Siriki’s *Africa Faces Its Destiny*, young Africans approach white Europeans with begging bowls made from empty tins that once contained rich minerals. But the smiling European bankers have come with two objectives - to dole out wads of cash and simultaneously set up Africa’s debt repayment plan at [extortionate rates of interest](#). They do not appear to notice that one young man who has made it across the sea now lies dead at their feet.

Mansour Ciss Kanakassy’s installation, *Le Laboratoire Deberlinisation*, explores how African nations ended up in economic and social turmoil thanks to European incursions. Two giant matchboxes feature a logo of the map of Africa, divided and imprisoned by the columns of the Reichstag. On the sandy beach are matchsticks - some burned, some yet to be ignited. It is a metaphor for [the Berlin Conference](#) of 1884-85, where Europe’s governments, invited by German chancellor Otto van Bismarck, met to carve up African territory and resources among themselves. It won the Senegalese artist, now based in Berlin, the 2008 Dakar Biennale grand prize.



▲ Catching fire ... Le Laboratoire Deberlinisation by Mansour Ciss Kanakassy. Photograph: Joshua Surtees



Art is one way of invigorating African societies that are now emerging economies in their own right, and the Foundation pour le Développement de la Culture Contemporain Africaine, who set up the exhibition, hopes to develop connoisseurship among collectors with newfound wealth. Egyptian painter Adel El Siwi, who presented an eye-catching triptych, believes the exhibition is the most important ever seen in Africa. “It is an unprecedented event,” he says, “in that it is fully organised and curated by Africans and does not focus on the African diaspora as a central theme.”

Bouabdellah, meanwhile, sees it as “part of a process of emancipation” from privately foreign-funded projects conceptualised abroad, “demonstrating that south-south cooperation is possible”.

But as well as optimism about the current scene, there is caution, too. “The side effect of these trends is that a great deal of pressure is placed particularly on young artists, to produce for the market, in order to sustain their visibility,” says Alexander. “Which can erode the distinct creative value that brought attention to their work in the first place.”

Nigerian Nnenna Okore’s ceramic and jute pieces, *Earthbound* and *Bride Price*, examine the repetitive nature of women’s craft and domestic work culture. “I am aware,” she says, “that I am one of only five women in a group of 30 artists chosen to represent the continent. I feel privileged, but not without recognising that there is still much work to be done in elevating the voice of African female artists.”

Interestingly, two of the five women, Bouabdellah and Alexander, both reference masterworks by men. The former has reinvented Cabanel’s *The Birth of Venus* in dripping blood-red nail varnish - an antidote to the male-gaze representation of women in western art. “While the French painter shows us a naked body lying prey to desire, I prefer a less virile version, which gives back her status as a woman who is mistress of her own passions,” Bouabdellah explains.



▲ Artist Barthélémy Toguo at work.
Photograph: Fouad Maazouz



International visibility is of course vital for African art to thrive. London's [1:54 art fair](#) has joined Paris's Pompidou Centre as a regular platform for African artists, and MoMA recently acquired 45 major African artworks donated by Jean Pigozzi to its reopened permanent collection. It is rare, though, to see African art displayed as it is here, without any trace of ethnocentricity or the normally obligatory accompanying texts about the origins of primitivism and early naive work.

Painter Barthélémy Toguo wants more. "We don't see major European or American galleries coming here," he says. "I would like the Guggenheim or Pompidou to settle in an African country!"

Looking at the cosmopolitanism and affluence growing out of the dust and bustle of Dakar, this feels like an achievable dream. But does Africa need a Tate gallery? Why should western museums continue to reap the benefits? All over Dakar, small contemporary galleries such as Cécile Fakhoury, Raw and Trames are thriving. On the opening night of local artist Fally Sene Sow's show at [Trames](#) last week, Senegal's hipsters assembled in a stark industrial space, reminiscent of Hoxton or Williamsburg, with a DJ spinning electro tunes to an excitable, well-dressed crowd.

Where once such an event would prompt stares of astonishment, outside on the busy thoroughfare off Place de l'Indépendance, taxi drivers in their yellow cabs barely batted an eyelid.

● [Prête-moi Ton Rêve](#) is at the [Museum of Black Civilisations, Dakar, Senegal](#), until 28 January. Then travelling to Abidjan, Lagos, Addis Ababa, Cape Town and Marrakech until July.

franceinfo: Afrique

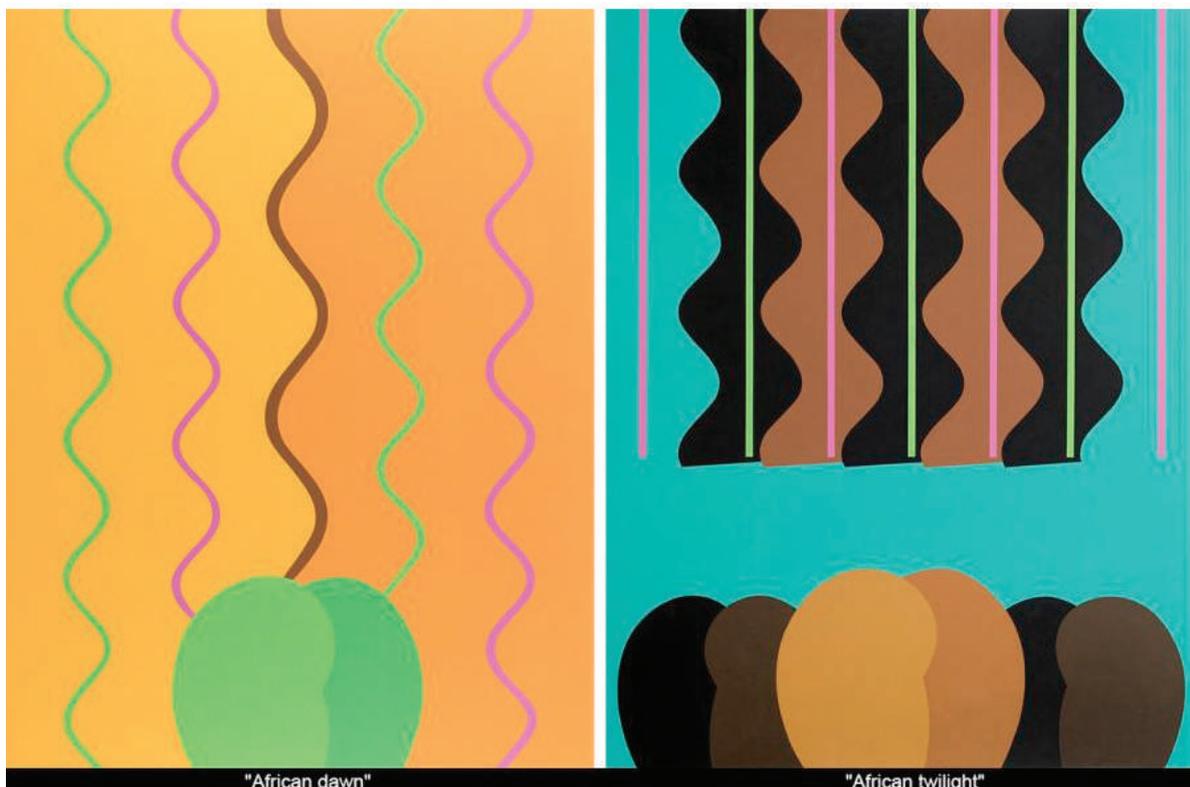
Le musée des Civilisations noires de Dakar accueille l'exposition itinérante Prête-moi ton rêve

Après le Maroc, la deuxième étape de cette exposition panafricaine s'arrête au Sénégal.

Du 6 décembre 2019 au 28 janvier 2020, la capitale sénégalaise propose de découvrir une cinquantaine d'œuvres de 28 artistes de renommée internationale à travers l'exposition itinérante Prête-moi ton rêve. La manifestation est organisée par la Fondation pour le Développement de la culture contemporaine africaine.

"Cette exposition s'inscrit dans le désir de l'art africain de se prendre en charge et se donne pour objectif de connecter une constellation de créateurs incarnant la vitalité artistique africaine dans sa globalité géographique et sa diversité culturelle, afin de faire briller leurs œuvres sur leur continent. Par son itinérance et avec l'appui de son écosystème, cette exposition amorce une dynamique artistique interafricaine qui favorise la circulation des œuvres de ces artistes dans leur continent et suscite l'écriture de sa propre histoire de l'art", déclare Brahim Alaoui, commissaire artistique de cette manifestation.

Franceinfo Afrique vous présente 12 des œuvres exposées.



1 | 12

Mohamed Melehi est né en 1936 au Maroc. Avec divers matériaux, il élabore des compositions se situant dans une forme d'abstraction expressive, qu'il abandonne peu à peu au profit d'une abstraction géométrique précise. Sa fascination pour la cybernétique et le zen le conduit à la simplification de l'espace pictural qui devient une métaphore du cosmos. Sa recherche s'oriente vers l'équilibre des rythmes. MOHAMED MELEHI

LE TEMPS WEEK-END

SUPPLÉMENT
CULTURE & SOCIÉTÉ
SAMEDI 17 AOÛT 2019
N° 1104



MOSAÏQUE D'UNE AUTRE AFRIQUE

ART Première exposition itinérante du continent, «Prête-moi ton rêve» se fait l'ambassadrice des artistes contemporains africains.

●●● PAGES 18-19

MERIEM BOUDERBALAFOUND MAZZOUZI

(IN)CULTURE

On a perdu Jackie

► Rencontré cette semaine à Locarno, Bong Joon-ho m'a raconté qu'à son retour à Séoul, après avoir obtenu en mai la Palme d'or, il s'est glissé dans une salle pour revoir *Parasite* au milieu des spectateurs coréens, et ainsi observer leurs réactions. Il n'a pas été déçu, se réjouissant de constater que les gens deviennent de plus en plus mal à l'aise au fur et à mesure que le récit opère des virages surprenants pour finalement proposer un passionnant discours sur la lutte des classes. Bong, venu au Tessin accompagner son acteur fétiche Song Kang-ho, qui s'est vu décerner un Léopard d'honneur, symbolise le triomphe international du cinéma coréen, qui depuis une vingtaine d'années séduit les grands festivals avec des films d'auteur remarquables, mais aussi des œuvres à visées plus commerciales et formellement virtuoses développant pour la plupart un vrai discours sociopolitique.

L'Asie a toujours été un continent passionnant, souvent en avance sur le reste du monde en termes d'expérimentations narratives et esthétiques. Bien avant l'avènement de la Corée, c'est par exemple du côté de Hongkong que se produisaient dès la fin des années 1970 les longs métrages les plus intéressants. La colonie britannique était alors le troisième producteur au monde après l'Inde et les États-Unis. Elle se distinguait notamment avec des polars d'un genre nouveau qui inspirèrent de nombreux réalisateurs à travers le monde – ce n'est pas Tarantino qui dira le contraire.

Plus la rétrocession de Hongkong à la Chine – fixée au 1er juillet 1997 – approchait, plus le cinéma développait, sous le couvert de polars survoltés ou de films en costumes virtuoses, un discours politique. Que cela soit à travers une menace indicible, une peur de l'inconnu ou une mère étouffante, le thème du retour à la Chine était souvent abordé. Puis la rétrocession advint, et l'Empire du Milieu devint pour les artistes hongkongais un gigantesque marché. Mais attention, pas question de heurter Pékin. C'est ainsi que de nombreux réalisateurs autrefois irrévérencieux se lancèrent dans de grosses productions calibrées pour les multiplexes chinois.

Né à Hongkong, Jackie Chan profita de cette ouverture pour asseoir son statut de superstar. Et le voici qui aujourd'hui revendique un patriotisme venu d'on ne sait où pour dénoncer l'attitude des millions de manifestants hongkongais protestant depuis près de deux mois contre une loi d'extradition. Jackie Chan est un acteur génial, sorte de lien improbable entre Buster Keaton, Steve McQueen et Jim Carrey. Mais voilà qu'il préfère s'assurer une fin de carrière tranquille plutôt que de défendre une certaine idée de la démocratie. Désolant. ■

PAR STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo



LA FACE SOMBRE DE ROUBAIX

Dans son dernier film, en salles ce mercredi, Arnaud Desplechin explore les tréfonds de sa ville natale. Entretien aux côtés de Roschdy Zem, qui incarne un flic accoucheur de vérités. ● PAGE 21

RÉCITS DE (LONGUES) VIES

Journalistes ou infirmières, elles se rendent en EMS pour coucher les souvenirs des aînés sur papier. Un livre présente ces «recueilleuses», qui redonnent sens au grand âge. ● PAGE 22

VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER DE DANTE

«La Divine Comédie» de Dante paraît dans une nouvelle traduction de Michel Orceel à La Dogana. Une édition bilingue italien-français qui rend au texte sa musicalité. ● PAGES 24-25

DANS LES CARNETS DE GUSTAVE ROUD

Des notes de journal inédites rédigées par le poète vaudois ont été retrouvées dans ses archives, à Lausanne. Une saisie sur le vif des saisons, des émotions et des désirs. ● PAGE 28

18 OUVERTURE

LE TEMPS WEEK-END
SAMEDI 17 AOÛT 2019

UTOPIES AFRICAINES CONTEMPORAINES

PAR ÉRIC TARIANT

Les convergences culturelles sous-tendent la première exposition panafricaine itinérante, «Prête-moi ton rêve», passée par Casablanca cet été. Prochaine étape à Dakar, le 6 décembre

«Si nous voulons bâtir une Afrique unie, nous devons le faire solidement et la fonder sur nos convergences culturelles», soutenait le président sénégalais lors de la fondation de l'Organisation de l'Unité Africaine en 1963. C'est aussi le propos – et c'est une première – d'une exposition panafricaine itinérante organisée en Afrique par des Africains et pour des Africains. Tout un symbole: celle-ci se tient trente ans après *Magiciens de la terre* qui avait réuni, en 1989 à Paris – c'était alors inédit –, des artistes de tous les continents, dont des Africains. Là, les successeurs de ces derniers, les Chéri Samba (Congo), El Anatsui (Chana), William Kentridge (Afrique du Sud), Barthélémy Toguo (Cameroun) et Abdoulaye Konaté (Mali), de plus en plus présents et valorisés sur la scène internationale, sont, en revanche, très peu exposés, et donc très mal connus sur leurs terres, dans leurs propres pays.

DE DAKAR AU CAP

Pour remédier à cette injustice, à cet oubli, et montrer que les Européens et les Américains n'ont pas le monopole des grandes expositions, comme *Africa Explores* (New York, 1991), *Short Century* (Munich, Berlin, New York, 2001 et 2002) et *Africa Remix* (Paris, Düsseldorf, Stockholm, 2004-2006), les organisateurs du *road show Prête-moi ton rêve* ont réuni 28 artistes africains à Casablanca (Maroc), du 20 juin au 31 juillet, dans un premier temps.

Six autres étapes suivront: la seconde se tiendra à partir du 6 décembre au Musée des civilisations noires à Dakar (Sénégal) puis, dans un ordre encore incertain, à Abidjan (Côte d'Ivoire), Lagos, Addis-Abeba et Le Cap, avant de revenir au Maroc, à Marrakech, durant l'été 2020. «Il est important que les publics puissent voir, en Afrique, des œuvres de ces artistes de grande qualité, que la jeune génération puisse interagir avec eux. La transmission est primordiale», insiste Yacouba Konaté, co-commissaire de l'exposition, directeur de la Rotonde des arts à Abidjan et professeur de philosophie.

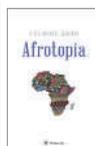
UTOPIES D'AUJOURD'HUI

Née au Mali, où elle a été imaginée par Yacouba Konaté et Abdoulaye Konaté, l'idée de monter cette exposition panafricaine a fleuri et s'est concrétisée grâce à une organisation et des subsides marocains. La Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine (FDCCA), nouvelle structure créée en 2019, a été mise sur pied pour porter le projet. Placée sous le haut patronage du prince Moulay Ismail, le cousin du roi du Maroc, celle-ci est dirigée par Fihri Kettani, un entrepreneur culturel, et soutenue par des industriels, dont Mohamed Bouzoubaa, le patron d'une importante entreprise de bâtiment. Les organisateurs ont déboursé 400 000 euros pour la première étape marocaine, les suivantes disposeront, chacune, par la suite, d'un budget de 200 000 euros.

Inaugurée les 18 et 19 juin à Casablanca, *Prête-moi ton rêve* était abritée dans une magnifique villa avec piscine, la Villa d'Anfa, située dans un quartier chic de la ville. Un choix



Sculptures, toiles, tissages, l'exposition rassemble les œuvres protéiformes d'artistes venant en majorité d'Afrique francophone et du Maghreb. (FOUAD MAAZOUZ)



Auteur | Felwin Sarr
Titre | Afrotopia
Editeur | Philippe Rey
Pages | 160

plutôt malencontreux tant le lieu excentré et élitiste se montrait peu propice à la diffusion de cet art auprès d'un large public.

GÉANTS DE CUILLÈRES

Sur le fond, l'exposition, élégamment mise en scène, réunissait des œuvres d'artistes venant en majorité d'Afrique francophone et du Maghreb, pour un tiers d'entre eux. La plupart de celles-ci ont été réalisées en résidence, à Casablanca, au cours de l'année 2018 sur le thème du rêve, pour donner vie «à nos utopies les plus colorées mais aussi aux cauchemars qui nous empêchent de dormir», note Yacouba Konaté.

Ainsi des deux acryliques et encres sur toile bleues de Barthélémy Toguo (*Homo planta 2*) célébrant l'interdépendance entre l'homme et le règne végétal. Ainsi aussi d'une grande sculpture du Congolais Freddy Tsimba, consti-

tuée de certaines des cuillères fabriquées en Chine, dessinant un couple de géants, dont une femme enceinte. Un Adam et une Eve africains, porteurs de vie.

A noter également des toiles expressionnistes et torturées du Sénégalais Soly Cissé et un chatoyant tissage tressé d'Abdoulaye Konaté. A chaque étape, en plus de l'exposition principale, une place est faite à deux événements satellites: une exposition dédiée à une grande figure du continent africain (le Marocain Farid Belkhaia à Casablanca) et une carte blanche à trois ou quatre jeunes plasticiens locaux (Hicham Berrada, Mohamed El Baz, Yassine Balzoui et M'Barek Bouchichi qui ont été exposés, cet été, dans la médina de Casablanca).

CHEMIN CHOISI

«Cette première étape a rempli les objectifs que la fondation s'était fixés: présenter des valeurs sûres de l'art contemporain africain aux Africains, favoriser les échanges entre artistes africains, montrer la vitalité de la scène artistique africaine en Afrique et donner une visibilité aux artistes locaux. L'événement a également provoqué une véritable adhésion et un engouement inédit dans le milieu artistique africain», soulignent les organisateurs.

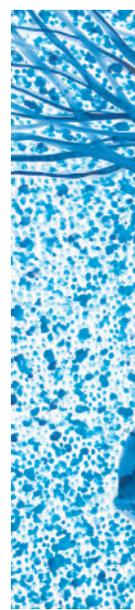
On regrettera cependant, dans cette sélection un peu trop consensuelle, que peu d'œuvres s'at-

taquent à des thématiques politiques. L'Afrique, qui réunira dans trente-cinq ans le quart de la population du globe, pourrait, consciente des errements des pays développés – Occident en tête –, reprendre en main son destin et choisir d'emprunter d'autres voies, et contribuer ainsi à «porter l'humanité à un autre palier».

C'est le rêve que poursuit l'écrivain et universitaire sénégalais Felwine Sarr. «L'Afrique n'a personne à rattraper. Elle ne doit plus courir sur les sentiers qu'on lui indique, mais marcher prestement sur le chemin qu'elle se sera choisie», écrit-il dans un essai stimulant, *Afrotopia*. Le coauteur du rapport sur la restitution du patrimoine africain se fait, ici, le chantre d'une utopie active, d'une Afrique soucieuse «d'infléchir le cours des choses» et de contribuer à «une montée en humanité» en «bâissant une civilisation plus responsable, plus soucieuse de l'environnement, des générations à venir et du bien commun». Rien n'interdit de rêver. «Les utopies d'aujourd'hui sont les réalités de demain», écrivait Victor Hugo. ■

«Prête-moi ton rêve». Exposition panafricaine itinérante. Casablanca, Abidjan, Dakar, Lagos, Addis-Abeba, Le Cap, Marrakech. Prochaine étape à Dakar, au Musée des civilisations noires, le 6 décembre.

«The Canopy Man», Barthélémy Toguo, 2018. Encre sur toile, 200 x 200 cm. (FOUAD MAAZOUZ)



«L'événement a provoqué une véritable adhésion et un engouement inédit dans le milieu artistique africain»

LES ORGANISATEURS DE «PRÊTE-MOI TON RÊVE»

LES COMBATS DE BARTHÉLÉMY TOGUO

Artiste engagé et pugnace, le Camerounais, dont les œuvres figurent dans «Prête-moi ton rêve», appelle les Africains à reprendre leur destin en main

Il est 8h30 ce mardi de juillet. Il fait déjà chaud dans l'atelier, inondé d'une lumière crue, blotti au cinquième étage d'un immeuble populaire du XXe arrondissement de Paris. Sur un mur: une aquarelle colorée de rouge figure un homme vomissant ses entrailles. En dessous, une huile dépeint la façade du centre d'art de Bandjoun Station, sorti de terre en 2008 en plein pays bamiléké, sur les hauts plateaux de l'ouest du Cameroun.

Plus loin, sur une table basse, quelques lumineuse carreaux «Bleu Togo» sont empilés, foisonnement de têtes célébrant la végétation et la naissance d'un nouveau monde. Ils ont été conçus pour la grande fresque en céramique qui illumine, depuis l'automne 2017, un couloir de la station de métro Château Rouge à Paris. «Vous ne connaissez pas *Célébrations?* Vous ne pouvez pas rédiger un portrait de moi sans avoir vu cette œuvre», lance l'artiste sur un ton impérieux, tout en enfilant un t-shirt vert sur lequel pend un collier en perles de bois sombre. Massif et trapu, lunettes accrochées en haut du crâne. Il se déplace lentement, pieds nus, sur le sol en béton ciré de l'atelier.

C'est à l'âge de 17 ans que Barthélémy Togo, né en 1967 au Cameroun, près de Yaoundé, d'un père chauffeur et d'une mère vendeuse d'ustensiles de cuisine sur les marchés, décide de devenir artiste pour «faire rêver les gens». Après des études aux Beaux-Arts d'Abidjan, à l'École supérieure d'art de Grenoble, puis à la Kunstakademie de Düsseldorf, il est repéré et commence son ascension, en 2000, lors de la Biennale de Lyon. Avant d'exposer en 2004 au Palais de Tokyo puis en 2005 au Centre Pompidou (*Africa Remix, l'art contemporain d'un continent*) et d'être accueilli en son sein, en 2010, par la galerie Lelong & Cie. Il partage aujourd'hui sa vie entre Bandjoun Station, son centre d'art-musée-atelier de création, et Paris. Tout en multipliant les déplacements à travers la planète de manière hétéroclite.

SADDAM HUSSEIN ET KADHAFI

«J'inaugure une nouvelle manière qui va en surprendre plus d'un», déclare-t-il en désignant au visiteur une toile récente de facture néoclassique, accrochée sur les cimaises de l'atelier. Celle-ci reproduit une scène, photographiée au printemps 2011, qui a fait le tour du monde: le président Obama, la tête rentrée dans les épaules, est entouré de son Conseil de sécurité nationale réuni dans la Situation Room, une salle de crise située au sous-sol de la Maison-Blanche. Tous fixent un écran, hypnotisés par la scène qui se déroule sous leurs yeux. Le président américain vient de prendre la décision de faire exécuter Ben Laden, réfugié au Pakistan.

«L'artiste doit se renouveler perpétuellement», glisse-t-il avec un petit sourire en coin en déplaçant puis en montrant au visiteur une série jamais exposée



Les œuvres du plasticien, qui racontent la vulnérabilité des hommes, sont mâtées de révolte. (FOUAD MAAZOUZ)

figurant des portraits d'ex-chefs d'Etat du continent africain et du monde arabe emportés par le vent de l'histoire. L'un dépeint Saddam Hussein avant son exécution en 2003. Un autre Mouammar Kadhafi, avant sa capture et sa mort violente en 2011 en Lybie.

DRAPEAU LESSIVÉ

Thomas Sankara, Nelson Mandela et le Mahatma Gandhi sont ses héros. Jeune, il devrait les livres d'Aimé Césaire et de Frantz Fanon sur la question noire. Pour Barthélémy Togo, «l'art n'est pas une jouissance solitaire, mais un moyen d'évoquer le plus grand nombre en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes», aime-t-il répéter en citant le discours prononcé par Camus, en 1957, lors de la réception de son Prix Nobel de littérature.

Une de ses premières œuvres, *Transit(s)* (1996), dénonce les discriminations subies par les personnes de couleur lors des passages des frontières, dans les aéroports et les gares. Il fabrique, pour l'occasion, de lourds tampons surdimensionnés sur lesquels il imprime des messages dénonçant les paradoxes d'une société qui favorise la circulation des marchandises tout en entravant celle des personnes. En 2001, à New York, pendant l'exposition *Political Ecology*, il lessive à grande eau, lors d'une performance, un drapeau américain pour dénoncer le refus par les Etats-Unis de signer les accords de Kyoto.

En 2013, il entame une série d'œuvres sur la mémoire orale de l'esclavage figurant, sous la forme de portraits, des descendants d'anciens esclaves, de façon à lire sur ces visages les stigmates de leur lointain et douloureux passé. Lorand Hegyi, ancien directeur général du Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole, qui l'a exposé en 2013, loue «son engagement résolument éthique» et «la puissance dramatique, psychique et sensuelle de son œuvre».

«RÉVEILLEZ-VOUS!»

Têtes de diable dessinées pour «montrer comment l'homme peut agir à l'égard de son prochain». Scènes de destruction ou de dévastation. Corps sanguinolents mutilés ou démembrés qui vomissent ou perdent leurs entrailles. Sa peinture, critique et subversive, traite sans pudeur de la dimension tragique de l'histoire, des drames de la vie, de la fragilité et de la vulnérabilité des hommes. «Sa fantasmagorie rappelle celle de Jérôme Bosch», pointe, de son côté, la commissaire d'expositions Katarine Welsh.

Hérisé et révolté par le vol et le pillage des objets d'arts premiers africains par les colonisateurs, explorateurs et missionnaires européens, il déplore, aujourd'hui, l'accaparement de l'art africain contemporain par les collectionneurs privés et musées européens et nord-américains. «Une des raisons de cette désertion réside dans la carence de la politique culturelle des pays d'Afrique», explique Togo. «Réveillez-vous. Prenez votre destin en main et bougez-vous!, enjoit-il aux élites du continent et de la diaspora. Les Africains doivent se ressaisir et cesser d'être les collaborateurs d'un système mis en place au début des années 1960.»

Lui espère contribuer à amorcer une dynamique positive en mettant sur pied, à Bandjoun Station, un projet économique agricole visant à produire, sur place, sans pesticides ni intrants, du café, des fruits et des légumes qu'il commercialise en partie lui-même. Une façon pour lui de tenter d'inverser le cours des choses en apportant des solutions locales au grand désordre mondial, tout en critiquant le déséquilibre des échanges commerciaux entre pays riches et pays du Tiers monde. Vous avez dit pugnace? =

Pour aller plus loin: Barthélémy Togo expose du 5 septembre au 5 octobre 2019 à la Galerie Lelong & Cie une première série d'eau-fortes imprimées en bleu qui comporte des exemplaires rehaussés à l'aquarelle. «Wouri, Donga, Sanaga», Galerie Lelong & Cie, rue de Téhéran 13, 75008 Paris



PUBLICITE

RODIN GIACOMETTI

Fondation Pierre Gianadda
Martigny Suisse
27 juin - 24 novembre 2019
Tous les jours de 9 h à 19 h

Le Palais Oriental

Restaurant (Saveurs d'Iran, Liban, Maroc) • Salle de banquet
Veranda • Galerie d'Art • Caviar d'Iran
1820 Montreux • Tél. 021 963 12 71 • www.palaisoriental.ch

27^e fête du livre

Saint-Pierre-de-Clages
23-24-25 Août 2019

Le plus grand marché du livre d'occasion
Animations sur le thème des contes et légendes
Ouverture des stands à 10h00
Tél. 027 306 61 13 - www.village-du-livre.ch

UNI QUES

20 octobre 2018
25 août 2019

CAHIER
ÉCRITS
DESSINÉS
INIMPRIMÉS

Fondation
Martin Bodmer

MAMMO
CERNVE Une exposition organisée en partenariat avec le MAMMO

JEUNE AFRIQUE



CULTURE(S)

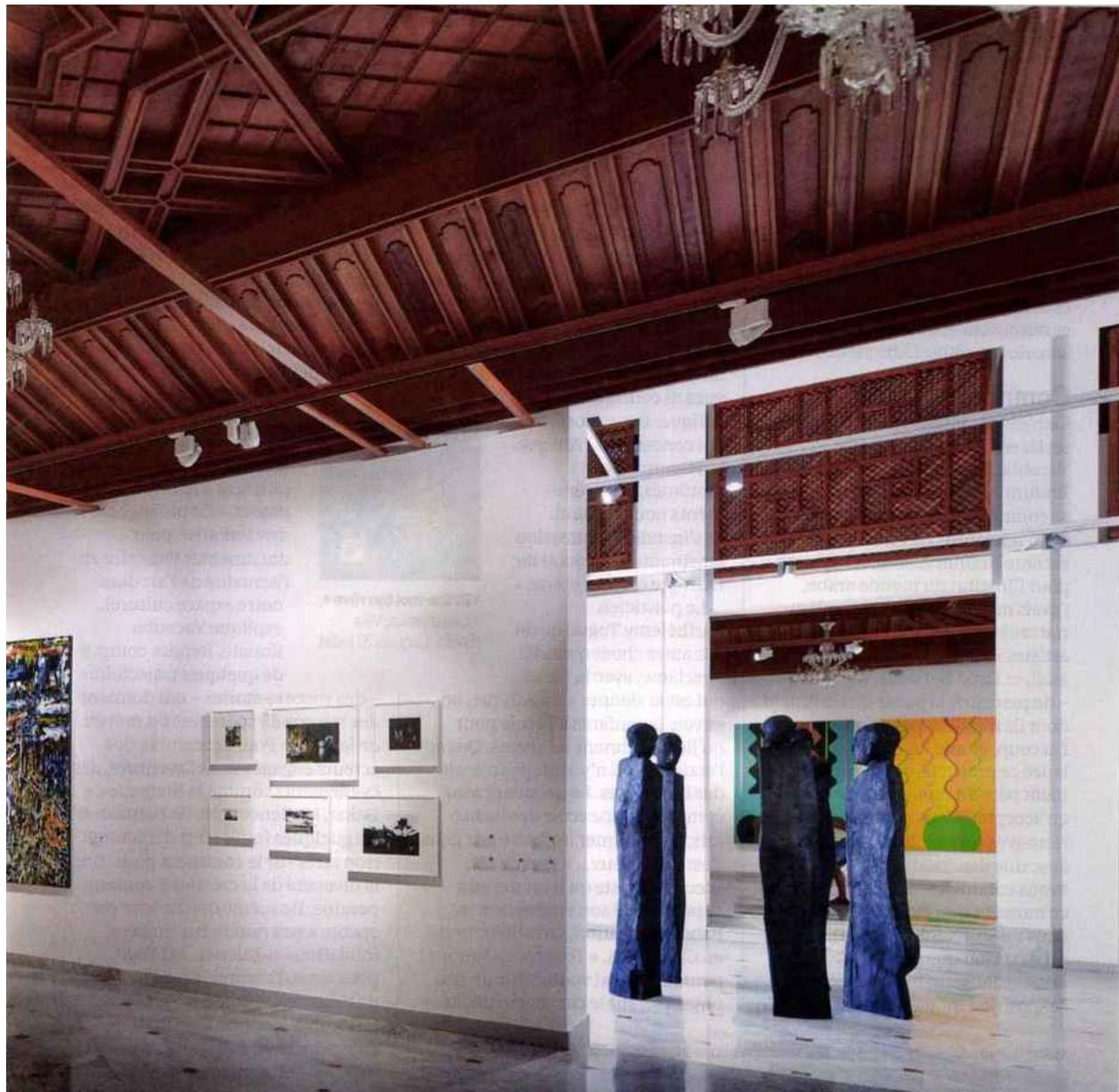
Arts plastiques / Tendances / Architecture / Musique

« Prête-moi un rêve » repose sur une ambition : déployer l'art africain sur le continent.

Arts plastiques

Des maîtres et des élèves

Trente artistes majeurs du continent ont confié leurs œuvres pour une exposition itinérante, qui voyagera du Maroc à l'Afrique du Sud en passant par plusieurs capitales africaines.


NICOLAS MICHEL

Tout commence au bord du Djoliba, à Ségou (Mali), au cours d'une conversation informelle entre l'artiste malien Abdoulaye Konaté et le critique d'art ivoirien Yacouba Konaté. « Toutes les origines sont multiples, bien entendu, se souvient ce dernier. Mais nous parlions de création et nous encourageons le Festival sur le Niger de Ségou à s'orienter vers les arts plastiques. Et nous en sommes venus à évoquer un programme de

mentorat à travers lequel on demanderait à des artistes confirmés de se déplacer en Afrique pour former des jeunes. » Il a fallu quelques mois de travail pour que la discussion d'un soir accouche d'un projet concret, mais il existe désormais, porté par la Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine (FDCCA) et intitulé « Prête-moi ton rêve. Exposition panafricaine itinérante ». Un titre poétique et un peu trompeur, puisqu'il s'agit d'un projet dont l'ambition dépasse celle d'une exposition classique – comme le prouvent l'ensemble des

événements qui en marquent la première étape, entamée à Casablanca (Maroc) le 18 juin 2019.

Mais « Prête-moi ton rêve » est bien, d'abord, une exposition. Réunis à la Villa d'Anfa (Casablanca) jusqu'à la fin du mois de juillet, trente artistes majeurs du continent exposent chacun une ou deux œuvres emblématiques de leur travail. Il y a là le Sénégalais Soly Cissé, le Camerounais Barthélémy Togo, le Congolais Chéri Samba, le Ghanéen El Anatsui, le Sud-Africain William Kentridge, la Tunisienne Meriem Bouderbala, l'Algérienne Zoulikha Bouabdellah,

la Nigériane Nnenna Okore, le Béninois Dominique Zinkpé, l'Ivoirien Jems Koko Bi et bien d'autres encore. Une *dream team* équilibrée où hommes et femmes se retrouvent et où l'Afrique subsaharienne côtoie l'Afrique du Nord.

Commissariat croisé

Ce n'est pas un hasard : le commissariat est assuré à la fois par Yacouba Konaté et par le Marocain Brahim Alaoui. Deux hommes qui se connaissent depuis longtemps... « J'ai rencontré Yacouba en 1994, raconte Brahim Alaoui. À l'époque, pour l'Institut du monde arabe, j'avais mis en place un commissariat croisé en demandant à deux artistes – Abdoulaye Konaté, du Mali, et Farid Belkahia, du Maroc – de parcourir la partie du continent dont ils n'étaient pas originaires... Du coup, quand les deux Konaté ont lancé ce projet, ils ont naturellement pensé à moi. Je ne pouvais qu'accepter. Nous nous sommes retrouvés fin juin 2018 à Casablanca, avec une dizaine d'artistes, et nous avons commencé à débattre – c'est à ce moment que l'idée a pris forme dans ses différentes dimensions. »

Le constat que dresse Yacouba Konaté dans son introduction à l'exposition est lucide et sans appel :

« Trop souvent, les trajectoires d'artistes relevant de l'Afrique se sont construites au fil d'expositions organisées à Paris, Berlin, Londres, New York... Trop souvent, des expositions citant l'Afrique. Des expositions convoquant des artistes du continent. Des expositions ni vues ni connues en Afrique. Des expositions qui concernent l'Afrique. [...] Comme des fantômes, ces événements nous hantent. Et s'installe l'impression lancinante d'un oubli de l'Afrique comme scène. »

Le plasticien Barthélémy Togo ne dit pas autre chose quand il s'exclame, avec la verve qui est la sienne : « En Afrique, on envoie les enfants à l'école pour qu'ils deviennent ministres. Quand j'étais petit, il n'y avait pas d'école des beaux-arts. Le président avait compris qu'une école des beaux-arts, c'est donner la liberté aux gens, c'est dangereux... » Fort de son succès, l'artiste qu'il est devenu depuis a créé son propre centre, Bandjoun Station, en milieu rural, au Cameroun. « Tout est en Europe! poursuit-il. J'ai voulu bâtir un lieu physique, sur le continent, où les

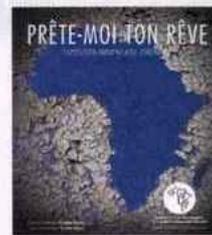
artistes peuvent venir et réaliser des projets avec leurs pairs du monde entier. Je souhaite que tous les Africains qui ont des compétences dans quelque domaine que ce soit rendent quelque chose à l'Afrique. »

Ainsi, pour les maîtres reconnus qui participent au projet « Prête-moi ton rêve », il s'agit avant

tout d'allumer le flambeau d'autres artistes pour qu'ils puissent à leur tour le passer. « Ce projet, c'est une tentative pour documenter l'histoire et l'actualité de l'art dans notre espace culturel, explique Yacouba Konaté. Rendre compte de quelques trajectoires

– des success-stories – qui donnent des raisons d'espérer est un moyen de le faire. » Pour l'ensemble des acteurs engagés dans l'aventure, des événements comme la Biennale de Dakar, les Rencontres de Bamako et les quelques foires d'art demeurent trop rares sur le continent pour dire la diversité de la créativité contemporaine. De même que ne sont pas encore assez nombreux musées, fondations et galeries. « Il s'agit pour nous d'assurer la transmission, de réécrire l'histoire de l'art et de réfléchir à son avenir en matière de production, de diffusion, de marché, poursuit Brahim Alaoui. Les artistes que nous présentons ont pénétré le marché de l'art occidental, mais le public en Afrique ne connaît pas leurs œuvres et n'a que rarement l'occasion de les découvrir! Le projet est un laboratoire de nomadisme culturel qui va évoluer au fur et à mesure de son itinérance. » Prochaines étapes prévues : Abidjan, Dakar, Lagos, Addis-Abeba, Cape Town et Marrakech.

Mais il ne s'agit pas seulement de promener une centaine d'œuvres à travers l'Afrique. Chaque bivouac s'accompagnera d'un coup de pouce à la jeune scène locale. Les galeries seront incitées à profiter de

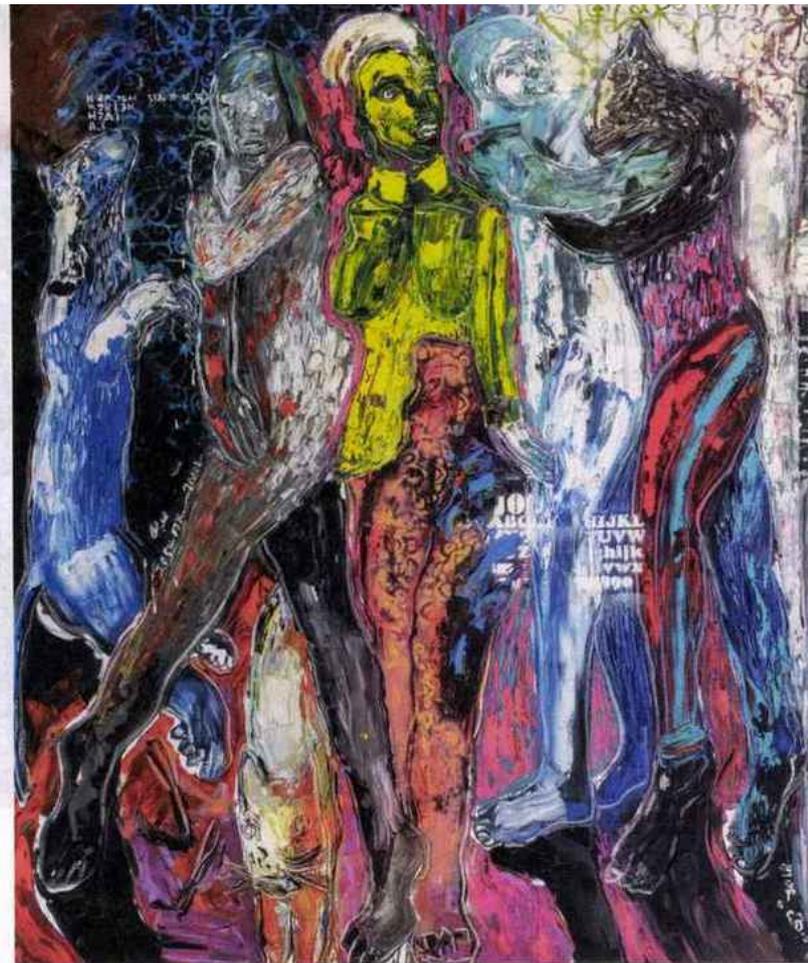


« Prête-moi ton rêve », à Casablanca, Villa d'Anfa, jusqu'au 31 juillet

Je donne la vie, du peintre congolais Chéri Samba, participe à l'expo nomade.



FOUAD MAZOUZ



Confiance dans le couple, une œuvre du Sénégalais Soly Cissé.

l'aubaine, et, surtout, une carte blanche sera offerte à un(e) jeune commissaire local(e). À Casablanca, la plupart des galeries de la place ont joué le jeu de la thématique panafricaine (L'Atelier 21, So Art Gallery, Shart Gallery, Loft Gallery, etc.), et la carte blanche a été confiée à une ancienne journaliste du magazine d'art marocain *Dyptik*, Syham Weigant. Fine connaisseuse de la scène de son pays, cette dernière a réuni quatre artistes marocains (Mohamed El Baz, Yassine Balbzioui, Hicham Berrada, M'Barek Bouhchichi) dans le centre d'art Rue de Tanger, au cœur de la médina. « Vertiges de l'amour » est dédiée à la mémoire de la commissaire Bisi Silva, souligne-t-elle, mettant implicitement l'accent sur l'idée de transmission. À Abomey, en 2012, nous nous étions étonnées que l'on parle sans arrêt de migrations, d'identité, de politique, alors qu'on aimerait parler d'amour et de

sexe. J'ai donc choisi quatre hommes issus d'une société machiste et qui s'emparent de thèmes que l'on dit habituellement réservés aux femmes. J'ai été conseillée par Brahim Alaoui et par Yacouba Konaté. J'aime beaucoup

ce lien transgénérationnel avec les anciens, nos sherpas. Cela en dit beaucoup sur notre continent. »

D'ailleurs, le projet « Prête-moi ton rêve » s'accompagne d'une grande exposition en hommage à l'un des maîtres marocains, Farid Belkahia (« Belkahia contemporain », à l'Artorium, Espace d'art TGCC, jusqu'au 26 juillet), avant la grande rétrospective prévue au Centre Pompidou (France) en 2020. La transmission, maître mot d'un projet qui se veut résolument panafricain. « L'un des enjeux, c'est de reconstituer le Sahara comme une zone de passage et non comme une frontière », ajoute Yacouba Konaté. Dès lors, rien d'étonnant dans le fait qu'il voie le jour au Maroc, pays dont le souverain a engagé, voilà plusieurs années, une intense politique d'échanges Sud-Sud. Soutenue par l'Office chérifien des phosphates, la Royal Air Maroc et la TGCC, la FDCCA a eu besoin d'environ 400 000 euros pour financer son étape casablancaise et table sur un budget de 200 000 euros pour chacune de ses autres destinations. « L'Afrique d'aujourd'hui veut se prendre en charge dans tous les domaines », affirme Brahim Alaoui. La question reste de savoir si les pays concernés voudront s'impliquer comme le Maroc dans ce rêve panafricain. ■

FOUAD MAAZOUZ

L'ART AFRICAIN CHERCHE SA PLACE EN AFRIQUE

L'exposition « Prête-moi ton rêve » commence une tournée africaine avec une trentaine de plasticiens du Maghreb et d'Afrique subsaharienne. Cette tentative de réécriture historique manque de ligne directrice

ART CONTEMPORAIN AFRICAÏN

Casablanca (Maroc). Comment faire connaître en Afrique des artistes sénégalais ou ghanéens exposés en Occident ? C'est à cette question que s'attaque « Prête-moi ton rêve » avec les œuvres de 28 artistes issus du continent africain mais rarement vus dans leur pays d'origine. L'exposition est d'abord présentée à Casablanca avant Abidjan (Côte-d'Ivoire), Lagos (Nigeria), Addis-Abeba (Éthiopie), Le Cap (Afrique du Sud) et Marrakech. Dans la sélection de Brahim Alaoui, directeur artistique, se côtoient figures reconnues (El Anatsui, Soly Cissé, Mohamed Melehi) et artistes émergents pour un panorama partiel de l'art africain. Un tiers des artistes sont originaires du Maghreb, les autres viennent surtout de l'Afrique franco-



Vue de l'exposition « Prête-moi ton rêve » à la villa d'Anfa, Casablanca, 2019. © Photo F. Mazouz.

phone, à part William Kentridge et Jane Alexander pour l'Afrique du Sud, et Olu Amoda pour le Nigeria.

Le commissaire général, Yacouba Konaté, revendique l'ancrage africain du projet, car « ce n'est pas aux

curateurs occidentaux de régler les problèmes des Africains, donc il fallait une initiative africaine ». Ici l'idée centrale reste la notion de « maîtres et élèves » de l'art africain, en se référant aux artistes marquants des années 1970-

1980. Après une série de résidences d'artistes effectuées à Casablanca en 2018, « les premières œuvres produites ont donné le ton » de l'exposition, d'après Brahim Alaoui : « c'est le gigantisme qui prime, car plusieurs œuvres dépassent les trois mètres de hauteur ou de longueur. Il s'ensuit que chaque salle de la villa d'Anfa où se tient l'exposition ne présente que trois ou quatre œuvres, et que des sculptures sont reléguées dans le jardin au bord de la piscine (Freddy Tsimba, Joseph-François Suméné).

Un panafricanisme de façade

Aucune ligne directrice ne se dégage de l'ensemble et le thème du rêve et du cauchemar peine à s'incarner, même si certaines œuvres l'abordent par le biais du désir (Dominique Zinkpé, Soly Cissé, Fathiya Tahiri). L'inquiétude imbibée les œuvres de Zoulikha Bouabdellah et de Jane Alexander, mais la scénographie tend à gommer le fond pour privilégier la forme, et notamment les matériaux. Qu'il s'agisse de céramique, de tissu ou de métal récupéré, cette manifestation laisse penser que l'art contemporain africain reste ancré dans l'artisanat. Ce serait oublier la majesté du tableau textile d'Abdoulaye Konaté, rouge comme le sang, et celle des figures hiératiques du sculpteur Jems Koko Bi. Ou l'abstraction méditative de Mohamed Melehi, figure historique du modernisme arabe et de l'école de Casablanca.

Peu d'œuvres s'attaquent aux thèmes politiques, et au fond le panafricanisme de l'exposition tient plus à l'origine géographique des artistes qu'à un renouveau du mouvement des années 1970. Yacouba Konaté dit pourtant espérer par cette initiative itinérante « reconstituer le

Sahara comme zone de passage et non comme frontière », en profitant à Casablanca du « leadership du Maroc en Afrique » puisque le projet « Prête-moi ton rêve » bénéficie du soutien financier d'une fondation marocaine créée pour l'occasion (Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine, FDCCA).

À chaque étape, deux expositions locales complètent la programmation. La commissaire Syham Weigan propose à Casablanca une « carte blanche » sur le thème de l'amour qui manque de cohérence, même si les œuvres sensibles de M'Barek Bouhchichi sur le désert et les symboles berbères attirent le regard. L'autre exposition revisite le travail de Farid Belkahlia, artiste de l'école de Casablanca aux côtés de Mohamed Melehi. Ses œuvres non figuratives sur toile, papier et cuir illustrent une déconstruction formelle, que la commissaire Fatima-Zahra Lakrissa fait dialoguer intelligemment avec des œuvres d'artistes marocains et français (Fouad Bellamine, Claude Viallat). « Prête-moi ton rêve » et sa programmation annexe cherchent donc à « réécrire l'histoire artistique de la modernité africaine », selon les mots de Brahim Alaoui, mais il faudra une ambition plus soutenue pour réussir ce pari dans les prochaines étapes de l'exposition.

● OLYMPE LEMUT, ENVOYÉE À CASABLANCA

« PRÊTE-MOI TON RÊVE », jusqu'au 31 juillet à la Villa d'Anfa à Casablanca, Maroc. Et aussi, toujours à Casablanca :

CARTE BLANCHE « VERTIGE DE L'AMOUR », jusqu'au 17 juillet au centre d'art Rue de Tanger.

« **BELKAHIA CONTEMPORAIN** », jusqu'au 19 juillet à l'espace Artorium.

SPÉCIAL RENTRÉE

Numéro de septembre

POUR ANNONCER VOS EXPOSITIONS, PENSEZ À RÉSERVER VOTRE EMPLACEMENT

LES EXPOS LES PLUS JUBILATOIRES DE LA RENTRÉE

CONTACTEZ LA RÉGIE PUBLICITAIRE AVANT LE 24 JUILLET

par téléphone au 01 48 42 90 04 ou par mail à l'adresse publicite@artclair.com

Le Journal des Arts

« Spécial Expos, les rendez-vous de l'été »

Ce supplément fait partie intégrante du JdA N° 527 daté du 5 juillet au 5 septembre 2019 et ne peut être retiré du journal ni vendu séparément.

Éditeur, directeur de la publication et rédacteur en chef : Jean-Christophe Castelain (jchris@artclair.com)
Imprimeur : Léonce Deprez, Ruitz (62)

Commission paritaire : CPPAP 0218 K 82715
N° de l'ISSN : 1245-1495

© ARTCLAIR ÉDITIONS
8, rue Borromée, 75015 Paris
Tél. : 01 48 42 90 00

Contact : contact@artclair.com, 01 48 42 90 00
Publicité : publicite@artclair.com, 01 48 42 90 04

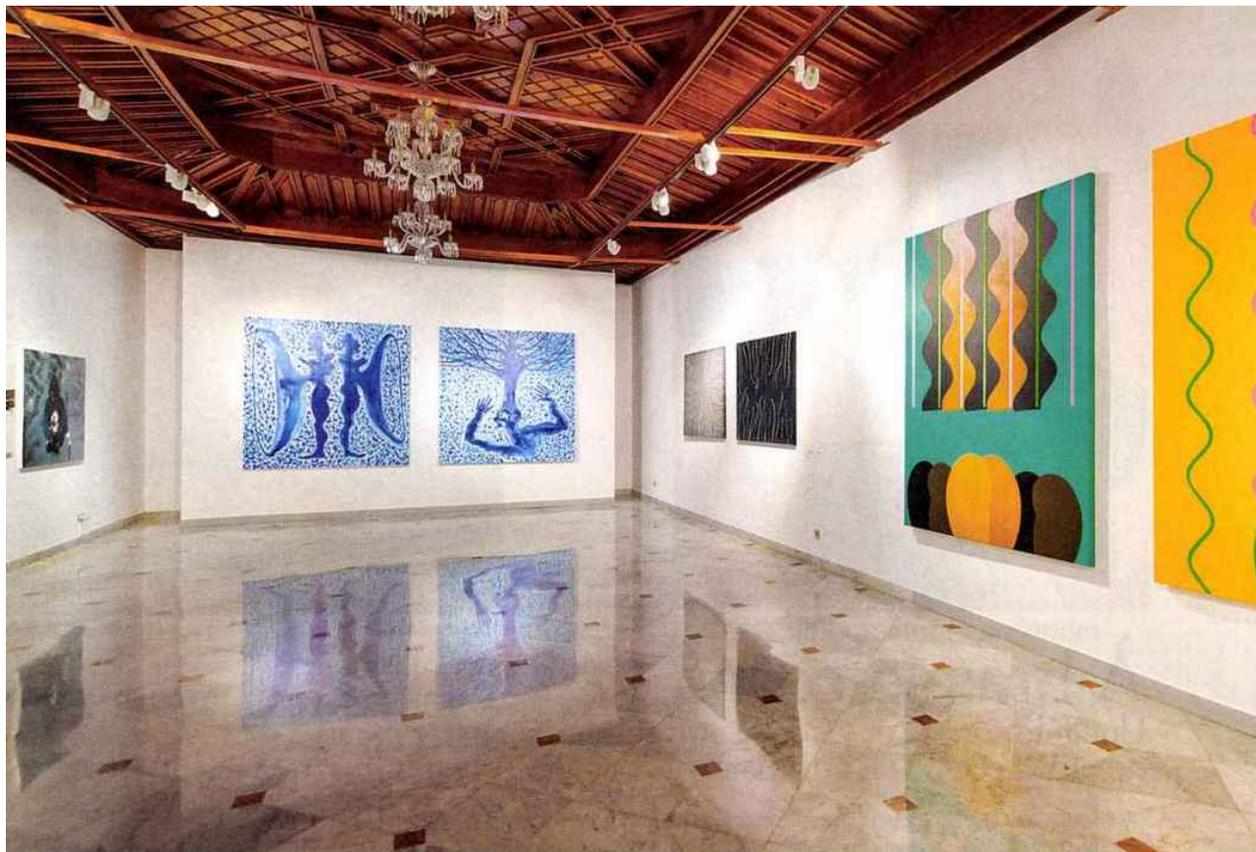
Service abonnés
tél. : 33 3 44 62 43 70
(abo.artclair@edis.fr)

Toutes les formules d'abonnement sont à retrouver sur le site www.LeJournaldesArts.fr

france.tv

Télématin
Culture monde - « Prête-moi ton rêve » : exposition panafricaine itinérante





Songes itinérants

Le projet est ambitieux. Réunir des artistes africains en résidence au Maroc, puis partir sur la route pour une exposition continentale. Six pays sont prévus pour cette caravane. Objectif : rapprocher l'œuvre de son premier public ! « Prête-moi ton rêve » a donc été lancée à CASABLANCA les 18, 19 et 20 juin derniers. Une visite comme si vous y étiez.

par Fouzia Marouf, envoyée spéciale

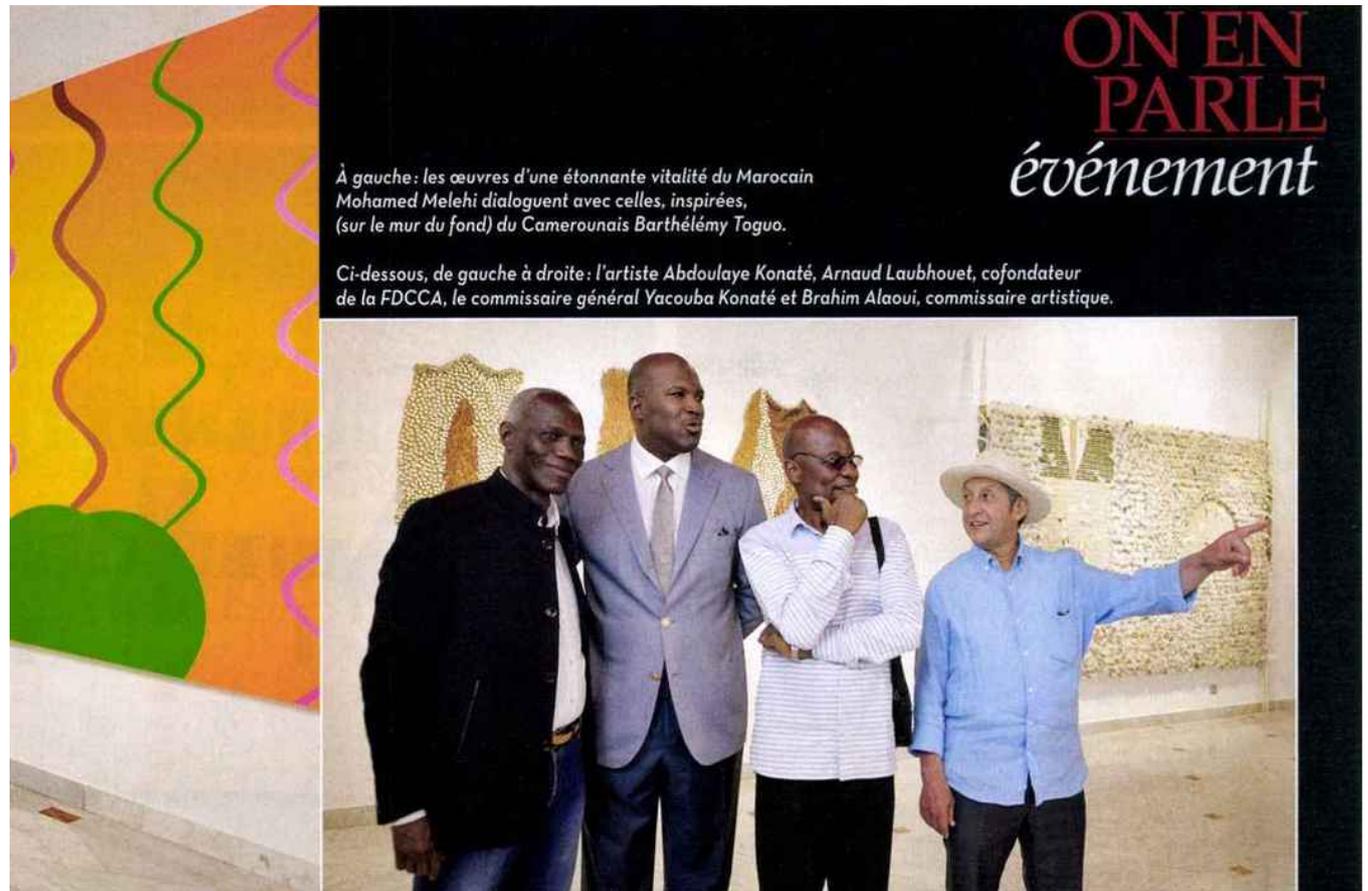
DÎNER CONVIVAL AU BORD DE L'OcéAN, à Casablanca, le 17 juin. Freddy Tsimba, sculpteur congolais au trait politique, et Bill Kouélany, à la veine radicale, également congolaise, échangent longuement. Tsimba, natif de Kinshasa, connaît le Maroc et a déjà créé en résidence artistique à Ifitry, sous l'impulsion du photographe Mustapha Romli, comme ses homologues Barthélémy Togo et Soly



Premières dates sur l'agenda: du 18 juin au 31 juillet 2019, à Casablanca, à la Villa d'Anfa; en septembre-octobre 2019, à Dakar, au musée des Civilisations noires; en juin-juillet 2020, à Marrakech.

Cissé, également présents. « Si, en Europe, les biennales et les foires d'art contemporain ont le monopole de l'art issu du continent, c'est à nous de montrer la création artistique née en Afrique », précise Simo Chaoui, directeur associé de La Galerie 38, connue pour ses vernissages aux allures de show dans la métropole. Quant à Fihri Kettani, secrétaire général de la Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine (FDCCA), créée en janvier 2019, il rappelle l'objectif de « Prête-moi ton rêve » : « Fédérer les principaux acteurs de la scène culturelle en collaborant sous le prisme panafricain. »

Un pari né il y a trois ans lors d'une discussion informelle entre Simo Chaoui et Yacouba Konaté, ancien commissaire



ON EN PARLE événement

À gauche: les œuvres d'une étonnante vitalité du Marocain Mohamed Melehi dialoguent avec celles, inspirées, (sur le mur du fond) du Camerounais Barthélémy Togo.

Ci-dessous, de gauche à droite: l'artiste Abdoulaye Konaté, Arnaud Laubhouet, cofondateur de la FDCCA, le commissaire général Yacouba Konaté et Brahim Alaoui, commissaire artistique.



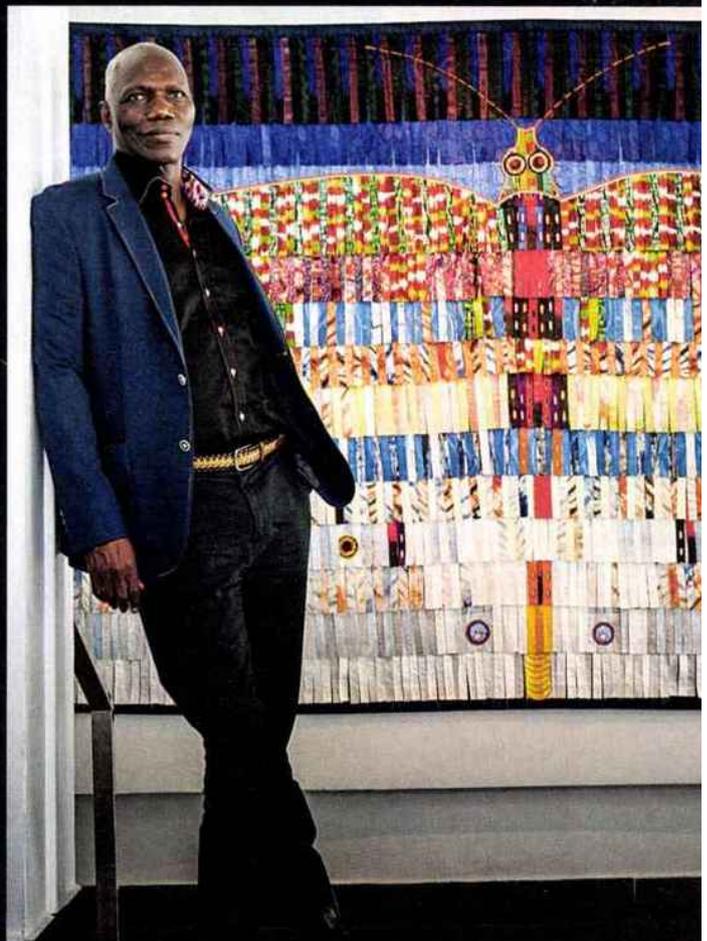
Jems Robert Koko Bi, figure montante de l'art contemporain en Côte d'Ivoire, en résidence à Casablanca.

de la Biennale de Dakar et actuel commissaire général de l'événement. « Persiste la méprise qu'il ne se passe rien de propre à l'Afrique », lâche sans ambages Konaté, qui a été le maître d'œuvre de l'exposition et dont l'ambition est d'inverser le rêve Nord-Sud pour montrer comment l'Afrique offre un terrain fertile à la création.

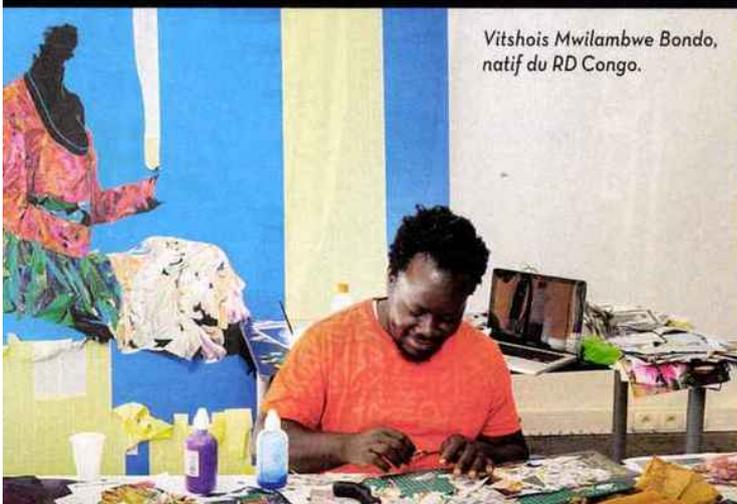
Le projet de « Prête-moi ton rêve » : réunir en résidence une trentaine d'artistes de 15 nationalités différentes, créer des œuvres originales et se lancer dans une grande caravane continentale. Une ambition soutenue et partagée dès le début par le prince Moulay Ismaïl, qui prend la présidence de la FDCCA, en cultivant la discrétion. En tout cas, le 18 juin, le vernissage crée la surprise à la Villa d'Anfa, un somptueux espace avec piscine. On y retrouve avec plaisir l'œuvre d'El Anatsui, natif du Ghana, pur orfèvre de l'art du recyclage. On salue la présence du Sud-Africain William Kentridge, du Marocain Mohamed Melehi et des incontournables Chéri Samba (RD Congo) et Abdoulaye Konaté (Mali). Sans oublier Yazid Oulab (Algérie), dont les aquarelles s'inspirent autant de la poésie soufie que du monde ouvrier français.

Le 19 juin, ce parcours pluridisciplinaire en plusieurs actes s'est poursuivi à la galerie Shart, fondée par Hassan Sefrioui, qui a défriché la jeune école des artistes marocains, puis à la galerie Venise Cadre (devenue GVCC), à Casablanca, offrant un jus vintage avec, aux commandes, Mehdi Hadj Khalifa, jeune curateur mordant apparu sur le marché de l'art en 2009, spécialiste de la scène artistique émergente. À l'origine du programme Mastermind, qui mettait déjà en lumière les jeunes talents africains, Hadj Khalifa a lancé en juin l'Association des galeries d'art du Maroc (Agam).

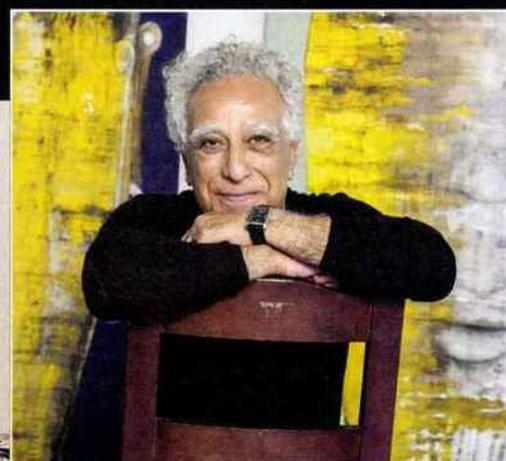
Enfin, soucieuse d'accompagner la création locale, « Prête-moi ton rêve » a concocté une exposition parallèle, « Carte blanche », située dans un nouvel espace de la médina de Casablanca au nom évocateur, Rue de Tanger. Sa curatrice, Siham Weigant, a cherché à réveiller les consciences sur le thème de l'amour. Une belle idée itinérante à suivre dans ses prochaines étapes, qui célèbre avec talent la liberté de l'artiste en Afrique. ■



Abdoulaye Konaté, devant l'une de ses œuvres. Le Malien s'intéresse au textile, dont il aime tirer parti du relief.



Vitshois Mwilambwe Bondo, natif du RD Congo.

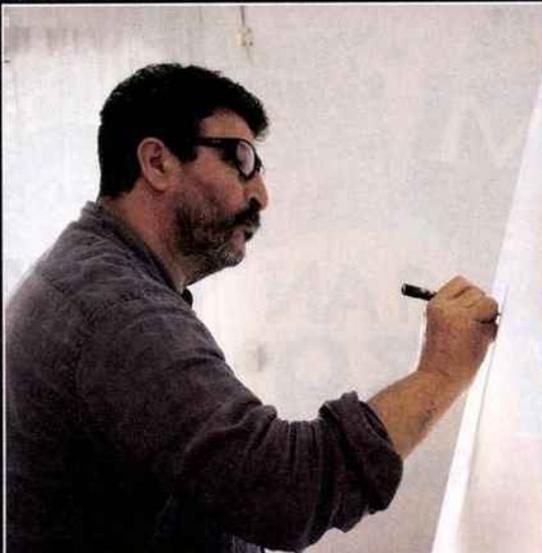


Adel El Siwi, principale figure de l'art contemporain en Égypte.

Ci-contre, de gauche à droite, au premier plan: le Congolais Freddy Tsimba, le Burkinabé Ky Siriki, Chéri Samba, également de RD Congo, et le Camerounais Barthélémy Toguo, à la Villa d'Anfa, à Casablanca, le 18 juin.



À gauche, l'Algérien Yazid Oulab, passionné de poésie soufie, aborde aussi bien la vidéo, la photo, le dessin que la sculpture.



Joseph-Francis Sumégné, sculpteur originaire du Cameroun. Fêru de la fusion d'objets trouvés, il s'adonne également à la vannerie et au tissage.



Sculpture d'homme avec masque en fer gris, signée par Joseph-Francis Sumégné.

BeauxArts

La caravane d'art panafricaine

Exposition itinérante de 30 stars contemporaines à travers le continent



PRÊTE-MOI TON RÊVE
Maison de l'Union

Ancienne Résidence générale
rue Al Bahriya | Dar-el-Beida
Casablanca

JUSQU'AU 30 JUILLET

Puis à Dakar, à Abidjan,
à Lagos, à Addis-Abeba,
au Cap et à Marrakech

ABDOULAYE KONATÉ
Alep, 2017

Courtesy Primo Marella Gallery, Milan /
© Abdoulaye Konaté.

L'Afrique? Une mine d'art. Étiquetés sous cette bannière tout en étant pluriels, nombre d'artistes du continent se sont fait un nom. Ils s'appellent El Anatsui, Ghanéen Lion d'or à la biennale de Venise en 2015, Mahi Binebine, Marocain dont les peintures figurent dans les collections du Guggenheim, Chéri Samba, incontournable Congolais aux tableaux acides, ou encore William Kentridge, Barthélémy Togo, Abdoulaye Konaté... Ils sont aujourd'hui une trentaine de plasticiens, de quinze nationalités différentes, à faire le même rêve: «Voir l'art africain se déployer sur son propre continent», résume Brahim Alaoui. Historien d'art, ce dernier a conçu avec Yacouba Konaté, philosophe et plusieurs fois commissaire de la biennale de Dakar, une exposition itinérante à travers sept métropoles, de Casablanca au Cap en passant par Dakar, Abidjan, Lagos, Addis-Abeba, Marrakech. L'initiative, que l'on doit à la jeune Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine créée début 2019, est inédite sur ce vaste territoire. Douze mois pour révéler plus de 100 créations originales, réalisées par les artistes rêveurs au cours de résidences. À chaque étape, «Prête-moi ton rêve» rend hommage à un artiste local: à Casablanca s'exposent ainsi une trentaine d'œuvres sur papier, sur cuivre et peau d'agneau (les plus fameuses) de Farid Belkahlia, regretté Marrakchi. Preuve que l'on peut rêver en gardant l'œil ouvert. * **Malika Bauwens**

Les Echos

ENTREPRISES

mécénat

Promouvoir les artistes africains sur leur continent

ART CONTEMPORAIN

Une exposition itinérante va présenter une trentaine d'artistes africains dans six métropoles. Cette caravane de l'art contemporain veut encourager une collaboration culturelle panafricaine.

Martine Robert

[🐦 @martiRD](https://twitter.com/martiRD)

C'est un événement hors norme qu'accueille le continent africain : « Prête-moi ton rêve », exposition d'art contemporain africain itinérante qui a débuté le 18 juin à Casablanca, fera étape dans six métropoles : Dakar, Abidjan, Lagos, Addis-Abeba, Cape Town et Marrakech. Et cette initiative en revient à la jeune Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine. « Un groupe d'amateurs d'art et d'entrepreneurs culturels du Maroc et de l'Afrique subsaharienne, a constaté que les artistes majeurs du continent suscitaient un engouement croissant sur la scène mondiale mais étaient rarement exposés chez eux. Il fallait les rapprocher du peuple africain. Et vu l'ampleur du projet, il fallait créer une fondation pour

lever des fonds », explique Fihri Kettani, secrétaire général de cette association à but non lucratif. Ainsi El Anatsui, William Kentridge, Chéri Samba, ou Barthélémy Toguo, sont plus connus à Paris, Londres ou New York que dans leur propre pays. La fondation a mobilisé galeristes, collectionneurs, musées, mécènes, pour constituer cette caravane de l'art africain contemporain et encourager la collaboration culturelle panafricaine.

« Les têtes d'affiche de l'économie marocaine – banques, pétroliers, hôteliers dont Accor, transporteurs – ont répondu présent pour cette première étape, la plus coûteuse car une quinzaine d'artistes ont été invités en résidence afin de produire leurs œuvres. C'est aussi du soft power et ces entreprises ont adhéré tout de suite » observe Brahim Alaoui, commissaire artistique qui a dirigé plus de vingt ans l'Institut du monde arabe à Paris. Avec Ycouba Konaté,

commissaire général et critique d'art de renom, il a activé ses réseaux pour monter l'opération en un temps record. Idem pour la fondation qui a levé les 400 000 euros nécessaires au

financement de cette étape. Pour les suivantes, il suffira de réunir 200.000 euros, les œuvres étant déjà produites.

L'exposition itinérante rassemble, avec les prêts divers, 52 œuvres de 29 talents réputés. Inaugurée dans une résidence privée de Casablanca où elle espère attirer 10.000 à 15.000 personnes d'ici au 31 juillet, elle investira à l'automne le Musée des civilisations noires à Dakar, puis en fin d'année la Rotonde des Arts contemporains d'Abidjan, avant de gagner les autres métropoles en 2020.

Impulser des coopérations

Dans chaque ville, en parallèle, est rendu un hommage à un artiste local confirmé et donné une carte blanche à un jeune commissaire résident pour exposer la scène locale. « On va impulser des coopérations sud-sud, transmettre des savoirs, connecter des galeries parfois isolées, contribuer à créer un vrai marché de l'art sur le continent » poursuit Brahim Alaoui. Les principales galeries marocaines, So Art, Shart, L'Atelier 21, Le Loft, sont d'ailleurs mobilisées pour présenter des œuvres parfois

inédites d'artistes africains. La Confédération générale des entreprises marocaines sensibilise les pouvoirs publics à la nécessité d'encourager le mécénat. Déjà Mohammed Bouzoubaa, le président de TGCC, leader national de la construction avec 8.000 employés et 185 millions d'euros de chiffre d'affaires, a créé sa fondation, avec un espace gratuit de 600 mètres carrés dédié à l'art contemporain.

« Notre PDG a créé ce lieu pour ouvrir le grand public à l'art. Nous sommes partenaires d'écoles et d'associations et accueillons plus d'un millier d'enfants par an. Nous-mêmes levons des fonds pour organiser 8 expositions par an, des ateliers pour les jeunes » explique la directrice de l'espace, Kenza Iraki. Et rue de Tanger, au cœur de la médina, c'est un architecte qui vient lui d'inaugurer un centre d'art indépendant. ■



Une installation de Siriki Ky : « L'Afrique face à son destin », présentée dans l'exposition itinérante. Photo Martine Robert



RENDEZ-VOUS CULTURE

«Prête-moi ton rêve», la première exposition itinérante panafricaine



L'exposition «Prête-moi ton rêve» avec (de gauche à droite), «The secret of a small fish that has grown up» de Cheri Samba, «Africa facing its destiny» de SiriKi Ky et «As heroes» de SollyCisse. AFP/Fouad Maazouz

Chéri Samba, El Anatsui, Ouattara Watts ou encore Mohamed Melehi, 28 stars de l'art contemporain africain sont à l'affiche de « *Prête-moi ton rêve* ». C'est la toute première exposition itinérante panafricaine. L'événement vient d'être inauguré en grande pompe à Casablanca au Maroc, première étape d'une tournée dans 6 pays africains pendant un an.

LE QUOTIDIEN DE L'ART

TABLES RONDES

La scène africaine analysée à Casablanca

Faire prendre connaissance aux collectionneurs et au public africain de la riche scène contemporaine du continent est l'ambition de l'exposition itinérante « Prête-moi ton rêve », inaugurée la semaine dernière à Casablanca (voir *L'Hebdo* du 14 juin). À cette occasion, quatre tables rondes, les 19 et 20 juin, ont traité de la création contemporaine, du marché de l'art, de l'histoire de la critique et des collectionneurs, à chaque fois dans le contexte africain. Yacouba Konaté, commissaire de l'exposition, a affirmé, en préambule à l'intervention de créateurs comme Mohamed Melehi et Zoulikha Bouabdellah, que « *ce sont les artistes qui écrivent l'histoire de l'art.* » Exposant des expériences personnelles, Olu Amoda a souligné la frustration causée « *quand les galeries exposent mal les œuvres* » et Zoulikha Bouabdellah celle causée par la censure de ses œuvres (à Clichy-la-Garenne, en 2015, au lendemain des attentats). Faire rayonner la création africaine est l'ambition de Victoria Mann, fondatrice de la foire AKA, qui note depuis quelques années « *un engouement pour les artistes africains.* » « *C'est un marché qui commence à se consolider, renchérit Arnaud Cornette de Saint Cyr. Il faut un maillage de collectionneurs internationaux, mais aussi un maillage de collectionneurs en Afrique.* » Hassan Sefrioui, fondateur de la galerie Shart, a réclamé une « *nouvelle génération de collectionneurs pour une nouvelle génération d'artistes. Longtemps les collectionneurs marocains ont regardé vers le nord.* » Une habitude qui doit changer pour faire naître une véritable scène locale. **O.H.**



Vue de l'exposition itinérante « Prête-moi ton rêve », Villa d'Anfa, Casablanca, jusqu'au 31 juillet

Le Monde

« Prête-moi ton rêve », le pari d'une exposition itinérante panafricaine

28 artistes ont confié leurs œuvres à une jeune fondation qui les fera voyager de Casablanca à Marrakech en passant par Abidjan, Dakar, Lagos, Addis-Abeba et Cape Town.

Par Roxana Azimi • Publié le 23 juin 2019 à 17h00



L'exposition « Prête-moi ton rêve » à laquelle ont participé 28 artistes africains, à Casablanca, au Maroc, en juin 2019. FDCC

« *On forme une grande famille.* » L'artiste Freddy Tsimba est aux anges, heureux de retrouver ses copains africains qu'il ne voit habituellement que lors de ses séjours en Europe. Et plus content encore de s'être fait de nouveaux amis. Le sculpteur congolais est, avec 27 autres créateurs, à l'affiche de « Prête-moi ton rêve », une exposition panafricaine organisée jusqu'au 31 juillet à Casablanca par la toute nouvelle Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine (FDCCA).

Créée en 2018 par un galeriste et un entrepreneur du BTP, respectivement Fihri Kettani et Mohamed Bouzoubaa, cette structure présidée par le prince marocain Moulay Ismail voit grand et loin. Le *road show* conçu par les commissaires Brahim Aaloui et Yacouba Konate fera étape en septembre à Abidjan, en décembre à Dakar puis, dans le désordre, à Lagos, Addis-Abeba et Cape Town, avant de revenir en juin 2020 à Marrakech, qui sera alors capitale de la culture africaine pour une année.

L'ambition ? Rompre avec ce que Yacouba Konaté nomme « *la mémoire fantôme de l'art contemporain* », ces grands raouts comme Africa Remix organisés en Occident mais dont les publics africains n'ont guère profité. « *Focaliser sur les valeurs communes* », ajoute Brahim Alaoui, sans rentrer dans « *l'illusion démagogique du "On est tous semblables"* ». Démontrer aussi que les difficultés logistiques, souvent prétexte pour ne pas faire « tourner » les œuvres sur le continent, ne sont pas insurmontables. Bref, être acteur et non plus sujet. « *Montrer qu'on ne tend pas la main à l'étranger, car on est capables d'organiser nous-mêmes les choses* », résume l'artiste ivoirien Jems Koko Bi.

Circulation et mobilité

L'utopie d'un panafricanisme artistique n'est pas récente. Elle est au cœur du collectif Invisible Borders The Trans African Project, qui organise depuis 2009 des équipées artistiques sur les routes africaines. C'est aussi l'une des préoccupations du fonds African Artists for Development (ADD) qui, depuis trois ans, a fait circuler l'exposition « *Lumières d'Afrique* » dans quatre villes du continent, notamment à Rabat, où elle se tient jusqu'au 15 août.

A chaque initiative, un même constat : rien n'est plus éloigné aux yeux d'un Ivoirien que l'actualité sud-africaine, rien de moins familier pour un Tunisien que la vie quotidienne d'un Congolais. L'Algérien Yazid Oulab, qui expose dans « *Prête-moi ton rêve* » l'admet, il ne connaît de l'Afrique que le Maghreb. « *On a tendance à regarder le Nord. Quant au désert, qui nous sépare de l'Afrique subsaharienne, il est symboliquement très fort* », confie-t-il. La mobilité aussi a un coût, souvent prohibitif. « *Un vol Casa-Dakar, c'est 500 euros à 600 euros, Alger-Casa c'est au moins 400 euros*, remarque l'artiste algérienne Zoulikha Bouabdellah. *Les questions économiques ne nous permettent pas de nous connecter, pas plus que les rares structures culturelles sur place.* »

La circulation des œuvres n'est pas plus aisée que celle des hommes. Pour « *Lumières d'Afrique* », les frais allers-retours des œuvres de Paris à Rabat s'élèvent à 50 000 euros. « *Ce qui est très complexe, ce sont les frais de restauration des œuvres qui n'aiment pas toujours cette itinérance* », ajoute Gervanne Leridon, présidente du fonds AAD. Dans le cas de « *Prête-moi ton rêve* », à chaque itinérance, les pièces doivent repartir au Maroc pour être dédouanées, aberration administrative qui augmente fatalement le coût du transport. En l'absence d'avion-cargo, il faut aussi utiliser des vols domestiques palettisés pour accueillir des containers. Et, faute de vols directs, il faut imaginer un convoi routier.



L'exposition « Prête-moi ton rêve » à laquelle ont participé 28 artistes africains, à Casablanca, au Maroc, en juin 2019. FDCC

Pour rendre l'utopie panafricaine réalisable, la Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine (FDCCA) a dû trouver des mécènes : la première étape marocaine a coûté 400 000 euros, et chaque point de chute devrait tourner autour de 200 000 euros, abondé par le groupe Banque populaire. Pour éviter toute polémique, les artistes restent propriétaires de leurs œuvres, y compris celles conçues dans le cadre de résidences financées, à Casablanca, par la FDCCA. Aussi, même les plus célèbres, tel El-Anatsui, se sont-ils prêtés au jeu, *« sans parler d'argent car ils voulaient avant tout que ce projet aboutisse »*, remarque l'artiste malien Abdoulaye Konaté.

Quoi qu'inégale et focalisée sur l'Afrique du Nord et de l'Ouest, « Prête-moi ton rêve » témoigne de la diversité artistique du continent. L'accrochage est dominé par les peintures abstraites d'une folle modernité du Marocain Mohamed Melehi, par les films d'animation politiques envoûtants du Sud-Africain William Kentridge, les aquarelles de Yazid Oulab et Bathélémy Toguo traitant de la question des racines, par le grand tissage tressé de symboles politiques d'Abdoulaye Konaté ou encore les découpages géométriques et ambigus de Zoulikha Bouabdella.

« Aucune porosité avec le contexte »

Le coup d'envoi n'en laisse pas moins un sentiment mitigé. L'opulente villa du quartier huppé d'Anfa qui accueille l'exposition n'est pas un écrin approprié. Le vernissage à l'étuvée, façon Miami Beach, l'*after* tout aussi select rythmé par les Black Eye Peas et autres pop-stars occidentales n'avaient rien de (pan) africain, encore moins d'œcuménique.

A leur décharge, les organisateurs avaient d'abord visé une bâtisse historique de la Medina, à laquelle ils ont dû renoncer à peine une vingtaine de jours avant le vernissage, faute d'électricité. Autre bémol, les artistes invités en résidence ne sont guère sortis de leurs ateliers. « *Ils n'ont rien vu du Maroc, n'ont rencontré personne et ont fini par faire ce qu'ils savent faire. Il n'y a eu aucune porosité avec le contexte* », regrette un observateur local.



L'exposition « Prête-moi ton rêve » à laquelle ont participé 28 artistes africains, à Casablanca, au Maroc, en juin 2019. FDCC

Deux événements satellites sauvent toutefois la mise. L'exposition hommage à Farid Belkahia organisée par la jeune Fatima-Zahra Lakrissa est d'autant plus passionnante qu'elle met en valeur les dessins inspirés de Paul Klee, rarement vus. Son parti pris de confronter l'artiste marocain avec ceux du mouvement français Supports/Surfaces sort aussi des sentiers battus de l'école de Casablanca. Tout aussi intéressante est la carte blanche laissée à la curatrice Syham Weigant. Au cœur de la Médina, dans un nouveau lieu baptisé Rue de Tanger, où elle a invité quatre artistes marocains, dont Mohamed El Baz et Yassine Balbzioui.

Si, pour l'heure, seules deux escales de « Prête-moi ton rêve » sont validées, il est crucial que les organisateurs mènent le projet à leur terme. Autrement, d'autres s'interdiront de rêver.

¶ « **Prête-moi ton rêve** », jusqu'au 31 juillet, Aire d'Anfa, Casablanca, Maroc, avant de partir en voyage sur le continent.

L'OEIL

L'oeil DES EXPOSITIONS
MONDE



— Casablanca (Maroc)

LE REGARD DE L'AFRIQUE SUR ELLE-MÊME

Maison de l'Union
Jusqu'au 30 juillet 2019

Jems Koko Bi en
résidence artistique
à Casablanca.
© Photo F. Maazouz.

Si la création contemporaine africaine a fait une percée sur la scène occidentale dans les institutions et sur le marché, les initiatives sur le continent manquent cruellement. C'est pour combler ce manque que La Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine (FDCCA) inaugure la première exposition itinérante d'envergure en Afrique. « L'Afrique doit récupérer son histoire. Sa mémoire ne peut continuer à être une mémoire fantôme qui circule en Occident et que les Africains ne voient jamais », souligne Yacouba Konaté, commissaire général de l'exposition. Autour du rêve enchanté et désenchanté, « Prête-moi ton rêve » est une exposition pensée comme « une caravane culturelle

ambassadrice de l'art africain contemporain ». Elle débute à Casablanca en juin 2019 avant de faire escale au Sénégal, en Côte d'Ivoire, au Nigeria, en Afrique du Sud et en Éthiopie. Deux axes pivots sont à l'origine du projet : la transmission entre différentes générations de plasticiens et le rapprochement entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne. L'exposition est évolutive et s'enrichira à chacune des étapes du parcours de nouvelles œuvres. Au total, le projet fédère une trentaine d'artistes de quinze nationalités différentes, vivant majoritairement sur le continent. On y découvre des œuvres de grands noms (Dominique Zinkpè, El Anatsui, William Kentridge ou Chéri Samba), aux côtés de

plus jeunes artistes. Si toutes les techniques sont représentées (photomontage, peinture, vidéo...), la sculpture occupe une place essentielle. Elle est, comme le soulignent les organisateurs, « une matrice essentielle dans la reconnaissance de l'Afrique dans son excellence ». Ainsi, le visiteur découvre les sculptures en bois de l'Ivoirien Jems Koko Bi sur la métaphore du voyage collectif et du vivre ensemble ou la vision d'une Afrique désenchantée, symbolisée par les corps déchiquetés du Congolais Freddy Tsimba.

— ALEXIALANTAMAESTRATI

« Prête-moi ton rêve », Maison de l'Union, rue Al Bahriya, Casablanca (Maroc), www.communicart.fr

l'hebdo du Quotidien de l'Art



Marie Moignard
journaliste au magazine *Diptyk* (Casablanca)

« Prête-moi ton rêve » à Casablanca, l'utopie du panafricanisme ?

Imaginez une odyssée conquérante de l'art contemporain en Afrique, dont les héros ne seraient autres que William Kentridge, Chéri Samba, El Anatsui, Jane Alexander, Mohamed Melehi, Olu Amoda ou encore Yazid Oulab, emmenés par les « capitaines de navire » Yacouba Konaté (directeur général du Marché des arts du spectacle africains) et Brahim Alaoui, ancien directeur de l'Institut du monde arabe. C'est ce grand rêve que formule la FDCCA (Fondation pour le développement de la culture contemporaine africaine), institution créée en 2018 qui pilote ce projet pharaonique depuis Casablanca, avant d'investir d'autres métropoles africaines : Dakar, Abidjan, Lagos, Addis-Abeba, Cape Town et une escale finale à Marrakech en juin 2020, qui sera alors capitale de la culture africaine.

Alors que l'art africain s'affiche partout en Occident, prochainement pour la saison « Africa 2020 » en France par exemple, il devenait urgent que le continent s'empare de son propre destin. Et si le Maroc en est l'initiateur, ce n'est pas anodin. L'itinéraire de « Prête-moi ton rêve » recoupe celui du roi Mohammed VI, qui depuis cinq ans parcourt intensivement l'Afrique sub-saharienne pour déployer une « diplomatie économique » dans les secteurs clés de la finance, l'agriculture et les télécommunications.

À gauche : Yacouba Konaté, directeur général du Marché des arts du spectacle africains.



À droite : Brahim Alaoui, ancien directeur de l'Institut du monde arabe.



William Kentridge, en résidence pour l'exposition « Prête-moi ton rêve » à Casablanca.

Ce projet semble être l'occasion d'y ajouter le volet culturel. C'est aussi le moyen de replacer Casablanca sur l'échiquier. Peu connectée à l'international culturel, malgré son statut de capitale économique du pays, elle tente de se positionner face à Marrakech, qui lui fait sérieusement concurrence depuis le lancement de la foire d'art africain I-54, en février 2017. Si Marrakech, capitale touristique, a l'habitude de s'ouvrir à l'international, Casablanca a tendance à se mobiliser uniquement si ses ouailles sont de la partie.

Ubuesque

Les créateurs de la FDCCA - Fihri Kettani (fondateur de la Galerie 38 à Casablanca), Mohamed Bouzoubaâ (PDG du groupe de construction TGCC dont la fondation dédie une exposition à Farid Belkahlia à cette occasion) et Arnaud Liguier-Laubhouet (gestionnaire de grandes fortunes) - l'ont bien compris. Et c'est en cochant toutes les cases de la check-list casablancaise qu'ils ont avancé leurs pions. /...



Jems Robert Koko Bi,
en résidence pour l'exposition
« Prête-moi ton rêve » à Casablanca.

© François Cazé

Ky Siriki, en résidence pour l'exposition
« Prête-moi ton rêve », à Casablanca.

Les trois associés ont créé en un temps record une entité institutionnelle capable de dépasser les clivages du marché de l'art. Plus qu'avec le soutien de l'État marocain, c'est avec celui du palais royal qu'ils ont pu ouvrir toutes les portes. En donnant son Haut Patronage, le prince Moulay Ismaïl, trentenaire dynamique - proche cousin du roi Mohammed VI - a délivré un sésame royal indispensable au Maroc pour tout grand événement.

« Prête-moi ton rêve » doit aussi beaucoup à son autre « parrain », sans qui les artistes éminents de la sélection n'auraient peut-être pas bougé le petit doigt : Abdoulaye Konaté, star de l'art contemporain malien qui a exposé avec succès à la Galerie 38 en 2017. C'est lui qui a convaincu une brochette d'artistes de venir en résidence à Casablanca l'été dernier : Barthélémy Togo, Jems Koko Bi, Siriki Ky, Joseph-Francis Sumégné, Freddy Tsimba... En tout, une douzaine d'artistes africains ont séjourné à Casablanca ces neuf derniers mois pour créer les œuvres de l'exposition principale. Des résidences un peu « hors sol », puisque chacun a produit des œuvres conformes à son propre style, sans lien avec le contexte casablancais.

C'est ici que le spectre du marché refait surface et par là-même le cauchemar du régime d'importation temporaire de la douane marocaine. Car pour vendre une œuvre importée au Maroc, elle doit repasser par son pays d'origine avant d'être livrée à l'acheteur.



© Fouad Merrouf

Vous avez dit ubuesque ? « Prête-moi ton rêve » n'est pas qu'une utopie culturelle, elle entend bien créer un phénomène qui pourrait mieux structurer le marché de l'art contemporain en Afrique. Pour convertir les acheteurs marocains à l'art africain et fédérer les quelques centaines d'amateurs éparpillés sur le continent, la FDCCA lance un « club africain des collectionneurs », à destination des privés comme des publics. Alors que les autres dates du parcours ne sont pas encore confirmées, il reste à voir si cet ambitieux voyage à l'échelle d'un continent tiendra ses promesses. Il n'est pas interdit de rêver.

À voir

« Prête-moi ton rêve »,
du 18 juin au 30 juillet, Maison de l'Union, Casablanca,
pretemoitonreve.com

SALON DE MONTROUGE

MANIFESTATION D'ART CONTEMPORAIN

2. Aïda Bruyère, témoignage d'empowerment



Elles ont les cheveux orange vif, le corps ultra-souple et l'attitude princière : les héroïnes de l'installation-vidéo d'Aïda Bruyère (née au Sénégal en 1995) ont fait du *dancehall* le moteur de leur *empowerment* au féminin. Né à la fin des années 1970 en Jamaïque, ce style de musique qui descend du reggae multiplie pourtant les références aux femmes comme à des objets sexuels. Mais pour son projet *Special Gyal*, Aïda Bruyère a observé comment de toutes jeunes danseuses, originaires de d'Île-de-France, tordaient le cou à ces paroles misogynes pour mieux s'agiter librement, le corps incandescent. Elles éblouissent le regard tant elles sont rapides et agiles, et font de leurs corps une arme, dont les courbes sont moins soumises au désir masculin qu'au service de leur propre puissance. En immersion totale dans ce monde qu'elle a appris à connaître depuis 2015, Aïda Bruyère livre un témoignage brut filmé lors d'une compétition de danse – travail qui lui a valu le grand prix du Salon-Palais de Tokyo et une exposition en 2020 au Palais de Tokyo.



Aïda Bruyère, *Special Gyal*, 2015–2019 ⓘ

3. Mathilde Supe, camerawoman attentive aux détails



Deux écrans. À gauche, un court-métrage de dix minutes – le temps pour les deux personnages de s’installer dans un bar, de commencer à discuter, puis d’aller danser avant de s’embrasser (et de tomber amoureux, évidemment). Le tout, sans le son. À droite, un écran noir qui s’habille de commentaires sur l’état psychique des deux personnages – leur timidité, leur nervosité –, mais aussi, et c’est aussi drôle que déroutant, d’anecdotes de tournage au sujet des figurants, qui ne peuvent s’empêcher de jeter un œil à l’action, et des tactiques employées par le cinéma pour faire naître l’émotion. Nourrie de références sociologiques, Mathilde Supe (née à Paris en 1989) décrypte avec mordant les ficelles cinématographiques en s’intéressant aux stéréotypes visuels, sur la façon dont ils sont construits, et sur leur portée politique – en évoquant par exemple le *male gaze*, ou « regard masculin », théorisé en 1975 par la critique de cinéma Laura Mulvey qui éclaire la façon dont l’image des femmes au cinéma est dominée par le désir masculin. Brillant.



Mathilde Supe, *You Can't Run From Love*, 2019 ⓘ

4. Elsa Abderhamani, observatrice des territoires

Elle a étudié l'art et la philosophie, dessine, photographie et filme, et a remporté le Prix de la bande-dessinée alternative en 2018 au festival d'Angoulême : Elsa Abderhamani (née à Paris en 1988) multiplie les façons d'aborder avec engagement les questions de société qui lui tiennent à cœur, interrogeant nos façons de définir territoires et frontières. Ici, elle présente une courte vidéo tournée dans un jardin public : au milieu des passants qui discutent et pique-niquent au soleil, une femme s'étire, marche, s'entraîne. Comme étrangère au monde, cette figure sportive pourtant relativement habituelle semble ici incongrue. À côté, quelques exemplaires d'un *fanzine* racontent avec poésie le drôle de traitement que l'on réserve aux statues des villes, leur demandant de s'adapter à l'architecture et aux époques, leur coupant carrément la tête alors qu'elles n'avaient rien demandé. Elsa Abderhamani a l'art de soulever l'absurde de ce qui fait politique, et qui sépare les hommes et les femmes de leurs paysages quotidiens.



Elsa Abderhamani, *Bouge*, 2019 ⓘ

5. Au cœur de l'intime d'Alexandra Riss



Les esprits nostalgiques s'en offusqueront : pour concevoir son installation *Hippocampe* (2018), Alexandra Riss (née en 1992 à Clamart) a réduit en miettes certains de ses objets les plus intimes – comme son doudou, les gants de mariage de sa mère et un dé à coudre de sa grand-mère. Autrement dit, de véritables reliques, de celles que l'on garde pendant des décennies. Disposés dans une armoire du XVIII^e siècle, les objets ne sont ici plus que morceaux colorés et amoncelés ; dans cet état, ils interrogent la mémoire (le titre *Hippocampe* tire son nom de la partie du cerveau dédiée aux souvenirs) et la capacité de renoncement aux biens matériels. Dans le même esprit, la photographie *Spectre* (2018) a pour sujet une couronne mortuaire, siglée « À ma maison », qui questionne avec ironie le rapport quasi-mystique que l'on entretient avec nos lieux de vie. Également présentés, quelques objets performatifs réalisés en 2014 font dialoguer des matériaux hybrides comme un chausson de danse à la pointe en verre ou encore une paire de chaussures de rugby aux crampons de céramique. De quoi inviter le surprenant dans le commun, pour le remettre en question.



Alexandra Riss, *Hippocampe* / *Sans Titre*, 2018 / 2014 ⓘ

→ **Le site de l'artiste**

<https://www.instagram.com/alexandra.riss/?hl=fr>



Salon de Montrouge : retenez ces noms de jeunes artistes contemporains, vous en entendrez parler

Chaque année, le Salon de Montrouge met à l'honneur une cinquantaine d'artistes en début de carrière, et expose leur travail tout le long du mois de mai. Nous avons fureté dans les allées du salon à la recherche des talents de demain.



Une installation de Raphaëlle Kerbrat au Salon de Montrouge © Radio France / JB

Comme chaque année, **le Salon de Montrouge**, qui se déroule jusqu'au 22 mai pour la promotion des jeunes artistes contemporains, décerne une série de prix à des jeunes artistes, leur proposant des mises en avant dans des lieux d'art comme le **Palais de Tokyo** ou des bourses artistiques, des aides à la création ou des possibilités de résidence.

Cette année par exemple, Aïda Bruyère remporte une exposition au Palais de Tokyo en empochant le Grand Prix du Salon, Oussama Tabti bénéficiera d'une aide à la production fournie par les Beaux-Arts de Paris, Zoreh Zavareh sera exposée à La Terrasse à Nanterre grâce au Prix du Conseil départemental des Hauts-de-Seine.

Parmi tous les artistes présentés, nous avons établi une sélection des artistes, lauréats ou non, qui nous ont marqués dans les allées du Salon de Montrouge. Retenez leurs noms, vous les reverrez peut-être au détour d'un musée ou d'une galerie dans quelques années.

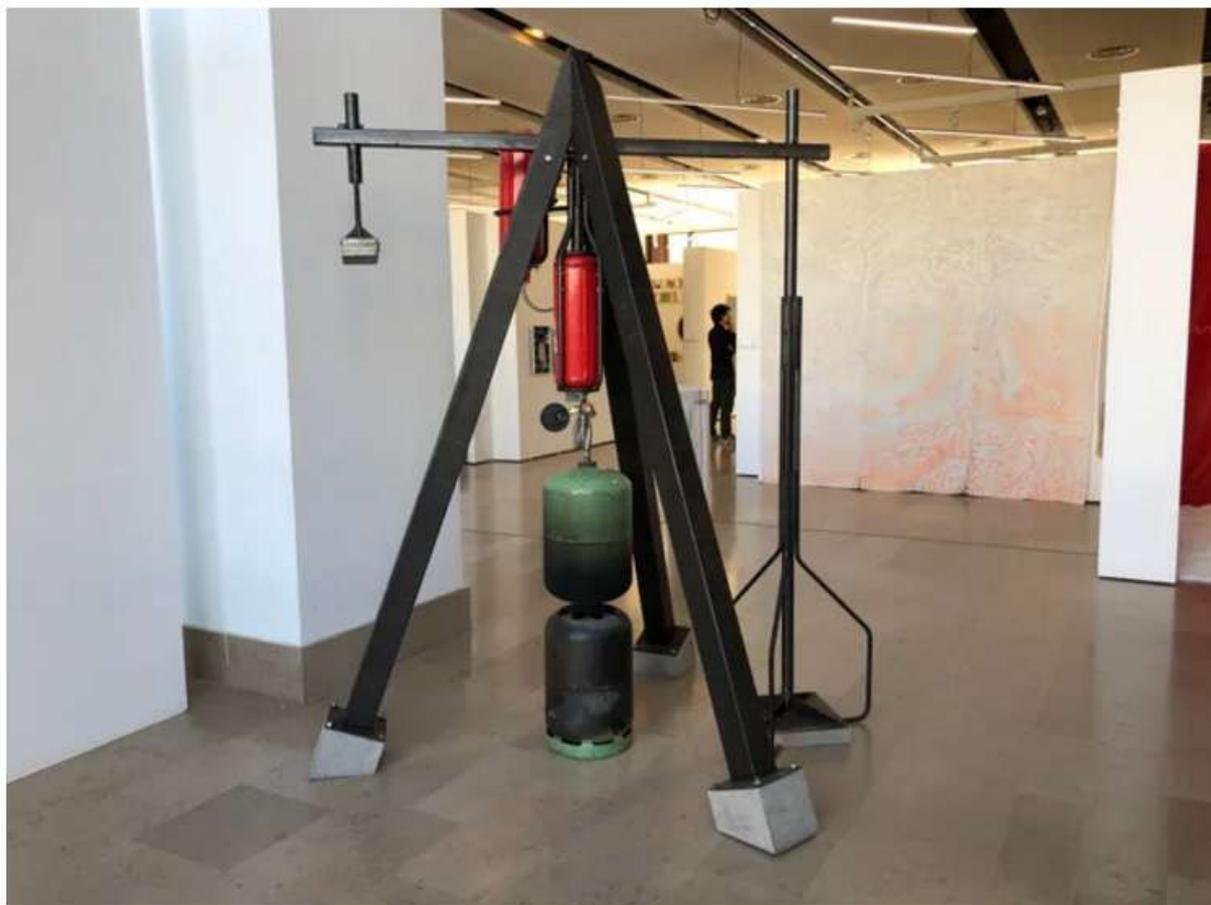
Marie Glaize convoque ses camarades artistes pour un livre de recettes



Le livre de cuisine de Marie Glaize © Radio France / JB

C'est sans aucun doute l'une des propositions les plus originales du Salon de Montrouge : l'artiste Marie Glaize a invité les autres artistes participants, en amont du salon, à créer avec elle... un livre de recettes. Outre les recettes préférées des artistes, le livre présente donc des échanges de courriers électroniques entre les artistes, qui ont aussi organisé des dîners entre eux. Car le travail de Marie Glaize s'intéresse aux échanges entre les personnes, aux interactions, et est donc amené à évoluer tout au long de son existence.

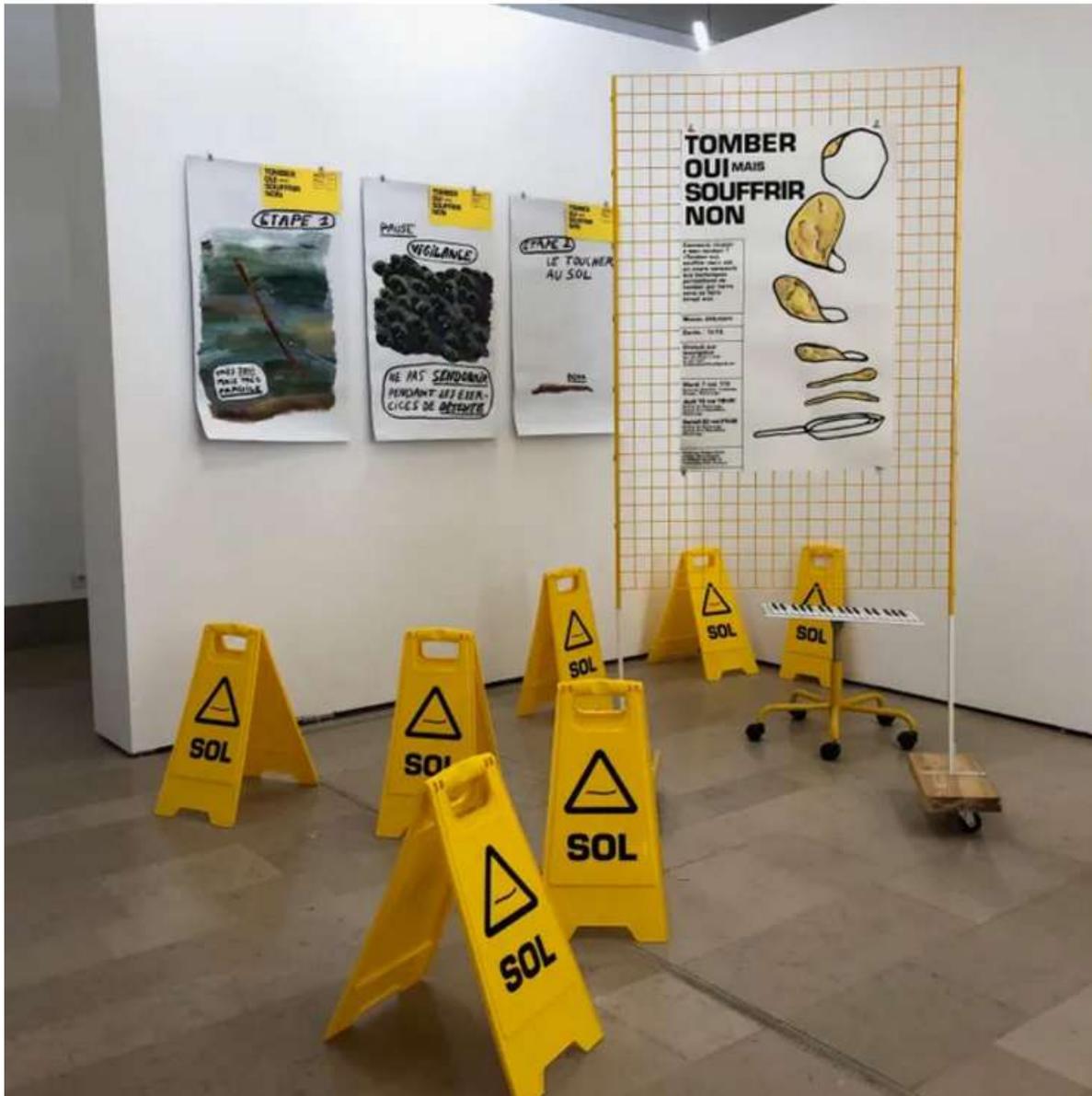
François Dufeil réalise des sculptures-outils



L'une des sculptures de François Dufeil © Radio France / JB

Formé aux Compagnons du devoir, François Dufeil travaille des matériaux très divers pour créer des sculptures qui ont toutes aussi une utilité. Avec l'une, qui prend la forme d'un pilon à vapeur, il parvient à broyer des matériaux pour en faire de l'encre ; avec la suivante, il trouve une façon d'utiliser cette encre pour créer des sérigraphies. Chaque sculpture, ainsi, en appelle une autre.

Pauline Lecerf vous apprend à tomber sans vous faire mal



L'installation de Pauline Lecerf au Salon de Montrouge © Radio France / JB

L'artiste Pauline Lecerf cherche à créer des situations, des rencontres, flirtant entre l'étonnant et la drôlerie. Sur son site, on peut lire que son travail se situe : "entre super précis et super flou - entre inquiétant et rassurant - entre avoir très bien compris et n'être pas sûr d'avoir tout bien compris - entre stupide dans le bon sens du terme et stupide dans le mauvais sens du terme". A Montrouge, son installation s'intitule "Tomber oui, souffrir, non", et propose de véritables formations de groupe pour apprendre (réellement) à chuter sans se blesser, dans une drôle d'installation truffée de panneaux "Attention, sol".

Arthur Hoffner sublime la fontaine



Les oeuvres d'Arthur Hoffner présentées au salon de Montrouge © Radio France / Julien Baldacchino

Les sculptures d'Arthur Hoffner sont conçues comme de petites fontaines, des "fontaines de table" à mi-chemin entre l'art et le design. Précises et raffinées, ces sculptures ne laissent apparaître aucun mécanisme et comportent une part de magie, quand l'eau semble se fondre continuellement dans une éponge géante. Le résultat, ce sont ces fontaines aussi belles que raffinées.

Chrystèle Nicot imagine un cinéma de SF surréaliste



Extrait de "International Sweat" / Chrystèle Nicot

"International Sweat", le film présenté par Chrystèle Nicot, pose un univers post-apocalyptique où six personnages, identifiés uniquement par leurs stéréotypes (le banquier français, le jockey britannique, le collectionneur d'art chinois, etc.), invités à un voyage dans l'espace. Cet univers surréaliste se déploie dans un film qui scotche le visiteur à l'écran. Le dispositif de visionnage est lui aussi intéressant : pour que le film se lance, il faut que trois personnes soient assises devant l'écran... à moins de les remplacer par des poids !

Maria Alcaide enquête sur son copain (pas) terroriste



Parmi les thèmes de travail de Maria Alcaide, figure l'émergence des mouvements nationalistes en Europe. Avec "My terrorist lover", l'artiste rebondit sur la romance qu'elle a eu avec un artiste algérien réfugié et sur le racisme de ses proches, auquel elle a dû faire face. Dans cette vidéo, qui est une fausse enquête, elle essaie de prouver que celui-ci n'est pas un terroriste, s'interrogeant sur cette notion.

Adrien Van Melle raconte des histoires avec des téléphones



L'oeuvre d'Adrien Van Melle au Salon de Montrouge © Radio France / JB

L'installation d'Adrien Van Melle ressemble à un simple étalage de téléphones sur une étagère. Mais approchez-vous de ce rayonnage, et vous découvrirez des textes sur chacun de ces téléphones. Avec ces courts formats de récit, Adrien Van Melle développe trois personnages dont il imagine les histoires croisées. Dans l'une des photos exposées, on peut lire une de ces histoires faisant référence au très récent incendie de Notre-Dame de Paris.

connaissance|desarts

Le Salon de Montrouge 2019 dévoile ses lauréats



Aida Bruyère lauréate du Grand Prix du Salon – Palais de Tokyo ©Matthieu Camille Colin.

La 64e édition du salon de Montrouge, qui se déroule du 27 avril au 22 mai au Beffroi de Montrouge, a annoncé le nom de ses lauréats.

Le jury du salon, composé d'experts du monde de l'art, a sélectionné les lauréats parmi 54 artistes, dont une majorité de femmes, issus de 12 pays différents. Lors de l'inauguration, Etienne Lengereau (maire de Montrouge), Ami Barak et Marie Gautier (directeurs artistiques du Salon), et Laurence Gateau (Présidente du Jury) ont annoncé les noms des gagnants : Aïda Bruyère pour le grand prix du Salon-Palais de Tokyo (sera exposée au Palais de Tokyo en 2020), Oussama Tabti pour le Prix des Beaux-Arts de Paris (qui bénéficiera d'une aide à la production de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris), Zoreh Zavareh pour le prix du conseil départemental des Hauts-De-Seine (qui recevra le soutien du Conseil Départemental des Hauts-de-Seine pour la réalisation d'un projet inédit à la Terrasse à Nanterre), Arthur Hoffner pour la révélation arts plastiques ADAGP (qui bénéficiera une aide financière, d'un portrait filmé diffusé sur le site d'Arte et d'une présentation de son travail sur les cimaises de l'ADAGP), Alexandra Riss pour le prix Kristal (qui recevra une aide financière de la ville de Montrouge) et François Dufeil en partenariat avec Marine Wallon pour la résidence à Moly-Sabata à Sablons (Isère) (qui bénéficieront d'une résidence de deux mois ainsi que d'une dotation).



Oui, il existe encore des concours et des prix dans le monde de l'art

À Montrouge, le plus grand salon annuel consacré aux jeunes artistes contemporains en France a ouvert ses portes ce vendredi. Plusieurs prix vont être remis à ces artistes pour la plupart débutants. À côté des galeries et des foires, les prix d'art sont un beau moyen pour se faire connaître.



Le Beffroi de Montrouge, où se déroule chaque année le salon d'art contemporain © MATTHIEU_CAMILLE_COLIN

Dans l'art (contemporain), vous connaissez les musées, peut-être les galeries, éventuellement les foires et biennales... mais savez vous qu'il existe aussi de nombreux prix, destinés à faire connaître les futurs talents de l'art contemporain ? Ce vendredi à Montrouge, près de Paris, le 64e Salon de Montrouge a ouvert ses portes pour près d'un mois : 52 artistes y sont présentés, dans un événement qui est autant une exposition qu'une compétition.



À lire

CULTURE

A Montrouge, le Salon qui a révélé des stars de l'art contemporain (et va encore en révéler)

"Troisième voie" très prisée

Le salon, qui a révélé de nombreux artistes contemporains, est extrêmement prisé : cette année, les organisateurs ont reçu pas moins de 2 000 candidatures, pour n'en retenir que 52 au final, dont une majorité de femmes (31 femmes artistes dans la sélection). Quatre prix majeurs et une multitude d'autres récompenses ont été décernés ce vendredi soir : le Grand prix du salon, remis cette année à Aïda Bruyère, assure à son lauréat ou sa lauréate une exposition en 2020 au Palais de Tokyo, haut lieu français de l'art contemporain.



Le travail d'Aïda Bruyère a été récompensé au Salon de Montrouge / Aïda Bruyère

Les prix les plus connus récompensent déjà des artistes renommés, soutenus par des galeries ou des collections. Le prix Marcel Duchamp, décerné chaque année depuis l'an 2000, au moment de la Foire internationale d'art contemporain (Fiac), met en compétition des artistes jeunes mais confirmés, exposés au Centre Pompidou pour l'occasion. En 2018 le gagnant s'appelle Clément Cogitore, et c'est tout sauf un "petit jeune" : présenté au MoMA de New York, au Palais de Tokyo ou pensionnaire à la Villa Médicis de Rome, il a aussi été en sélection à la Semaine de la critique de Cannes ou aux César.

Des prix pour artistes plus ou moins confirmés

Le prix de la fondation d'entreprise Ricard, décerné par un jury de collectionneurs, fait aussi partie des plus prisés, car il fait le pont entre les deux mondes précédemment cités : chaque année, son lauréat a un privilège non négligeable : l'oeuvre qui lui rapporte le prix est offerte... au Centre Pompidou, qui l'intègre à sa collection. Parmi les lauréats, on trouve des noms devenus aujourd'hui célèbres dans le monde de l'art, comme ceux de Loris Gréaud, Mircea Cantor, Tatiana Trouvé... ou un certain Clément Cogitore (encore lui), lauréat en 2016. Mais là encore, les artistes qui font partie de la sélection chaque année sont déjà plus ou moins intégrés au circuit. Quant au prix Opline, il axe son concept non pas sur la sélection mais sur le vote, qui se fait en ligne et donc est ouvert à tous.

Dans le prix Sciences Po pour l'art contemporain, qui ne récompense que des artistes de moins de 35 ans diplômés d'une formation en art, et y proposer une oeuvre jamais exposée dans un autre prix. À Montrouge, les conditions sont encore plus restrictives : le dossier de candidature mentionne que "les candidats doivent être au début de leur carrière : ne pas avoir de galerie attirée, ne pas avoir déjà présenté leur travail à un large public".

Outre Aïda Bruyère, d'autres artistes ont été primés vendredi soir à Montrouge, et chacun.e repartira avec une dotation différente : Oussama Tabti, Zoreh Zavareh et Arthur Hoffner ont respectivement gagné les prix des Beaux-Arts de Paris, du Conseil département des Hauts-de-Seine et de la révélation arts plastiques ADAGP. Autant de noms qui feront sûrement parler dans les années à venir.

Le Parisien

MONTROUGE

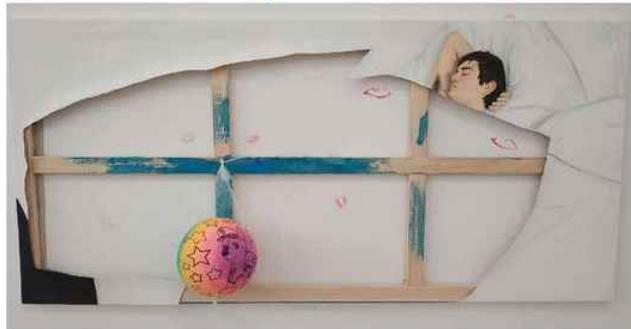
PAR BENJAMIN PAMISEUX

Des milliers de candidats qui ont postulé seuls 52 jeunes talents ont été sélectionnés pour la 64^e édition du salon de Montrouge, qui débute aujourd'hui. D'horizons différents - 12 nationalités sont représentées -, aucun n'est encore connu du grand public. Ils entrent en lumière en exposant au Beffroi de la ville.

« Le rôle de cette exposition est aussi d'être un tremplin vers la scène émergente », souligne Ami Baka, directeur artistique de l'événement. Mais qu'est-ce que c'est, concrètement, l'art contemporain ? « Quelque chose en adéquation avec le présent, tout simplement », explique-t-il. Si cette définition ne vous suffit pas, voici trois œuvres qui vous donneront peut-être envie d'aimer l'art contemporain, puisque leurs messages vous concernent, d'une manière ou d'une autre.

■ **« GOING WRONG »**

Une table désordonnée, la vaisselle pas faite, le linge sale qui pendouille, mouillé par les fuites d'eau dans le plafond... Non,



« Le festin des bouches cannibales », de Madeleine Roger-Lacan



« Going Wrong », de Charlie Aubry.

Réconciliez-vous avec l'art contemporain

Voici, en avant-première trois, œuvres originales et intrigantes du 64^e salon d'art contemporain exposées au Beffroi.

ce n'est pas une chambre étudiante jamais entretenue, mais bien le décor de l'œuvre de Charlie Aubry, qui a choisi de représenter la misère à sa façon. « Je suis arrivé en région parisienne il y a peu, et ce qui m'a frappé, c'est l'indifférence qu'on développait petit à petit face à la pauvreté, qu'on

voit tous les jours autour de nous... » Les ampoules s'éteignent et se rallument, comme pour illustrer une électricité peu fonctionnelle, et l'eau coule par intermittence. Le tout grâce à un programme informatique que le jeune diplômé des beaux-arts de Toulouse a conçu lui-même. « L'art élitiste ça m'embête, et les animations sont une manière de raccrocher tout le monde à l'œuvre, enfant comme adulte. »

■ **« LE FESTIN DES BOUCHES CANNIBALES »**

Un peu barbare pour un nom d'œuvre, mais pas de panique. Ça parle de foot... et de féminisme. Madeleine Roger-Lacan, 25 ans, en est l'auteure et raconte l'histoi-

re derrière cette toile destructurée : « Les bouches représentent en quelque sorte les filles qui décideraient, elles aussi, d'être prédatrices à leur tour. Le ballon est un piège qui attire l'homme, et les bouches viennent manger ce dernier... » Chacun peut évidemment avoir sa propre interprétation car c'est aussi là que réside l'originalité de l'art contemporain.

■ **« FONTAINE POUR AB PICTORIS »**

Le nom de l'œuvre vient de l'attribution de l'artiste pour la science-fiction, AB Pictoris étant le nom d'une étoile de la constellation du Peintre. Mélanger l'originel, l'humain et l'organique, c'est l'objectif de Ellande Jaureguiberry. « J'ai un

attrait pour la porosité. Je n'aime pas que les choses soient séparées. Il y a trois liquides, qui représentent l'eau, le lait et le sang. Trois liquides communs à la vie de l'homme et de l'animal »

Le genre d'œuvre que le maire (UDI) de Montrouge Etienne Lengereau aimerait, à terme, voir sortir du Beffroi. « L'objectif est d'élargir l'art contemporain à toute la ville, confie-t-il. Nous allons bientôt demander à des artistes d'exposer leurs œuvres dans la rue. »

■ Jusqu'au 21 mai prochain au Beffroi, 2, place Emille-Cresp, tous les jours de 12 heures à 19 heures. Entrée libre.

DP/BB



« Fontaine pour AB Pictoris », de Ellande Jaureguiberry.

Et aussi...

connaissance|des|arts

Coups de cœur au salon de Montrouge 2019

Comme chaque année, le salon de Montrouge d'art contemporain propose une sélection d'une cinquantaine de jeunes artistes. Pour cette 64^e édition, place aux créatrices (60 % d'artistes femmes) et aux installations. Surprise : quatre peintres remarquables.



52 artistes de 12 pays différents

Pré-sélectionnés par Ami Barak et Marie Gautier parmi les 2000 candidatures reçues et choisis par un comité de sélection réunissant galeristes, journalistes et commissaires d'expositions, 52 artistes ont envahi le Beffroi de Montrouge. Chacun bénéficie d'un espace autonome, conçu par le scénographe Vincent Le Bourdon.



Peintures remarquables



Des artistes remarquables



Le pouvoir des images



Peintures remarquables

Côté peinture, le salon présente quatre propositions remarquables : Guillaume Mazauric (image précédente), Marine Wallon (ma préférée, élève de Philippe Cognée aux Beaux-Arts), Éléonore Deshayes et Elvire Caillon. Cette dernière, en résidence à la Villa Médicis en 2018, évoque les liens entre l'homme et l'architecture éphémère à Rome. Qu'elle soit ludique ou



Des artistes remarquables



Le pouvoir des images



Amour impossible



Des artistes remarquables

Auors que les romaines d'Arthur Hoffner ont été présentées en avril sur le stand de la Manufacture de Sèvres au Pad, on retrouve l'installation vidéo de Nefeli Papadimouli, une artiste grecque qui vient de recevoir le Prix du jury doté par la Fondation Dauphine dans le cadre du Prix Dauphine pour l'art contemporain. Une installation jouant sur la danse, l'espace et le spectateur.



Le pouvoir des images



Amour impossible



Couleurs et science-fiction



Le pouvoir des images

Moins de photographies et de vidéos pour cette 64^e édition du salon de Montrouge mais la première œuvre exposée attire le regard. Cette double vidéo associe une scène de baiser et des textes commentant ce moment d'intimité filmée. Elle pousse le spectateur « à prendre conscience de l'efficacité séductrice des images stéréotypées de notre société » et souligne



Amour impossible



Couleurs et science-fiction



52 artistes de 12 pays différents



Amour impossible

Cette installation de Maria Alcaide est originale dans sa forme et dans son fond. Incluse dans un tapis posé sur une estrade, une vidéo raconte les amours de l'artiste espagnole avec un jeune Algérien et les pressions de son entourage voyant d'un mauvais œil cette relation. De nombreuses images venues d'Internet viennent ponctuer et modifier le récit.



Couleurs et science-fiction



52 artistes de 12 pays différents



Peintures remarquables



Couleurs et science-fiction

Si l'on en croit les informations contenues dans le titre de l'œuvre, cette fontaine fait référence à AB Pictoris, une étoile située à 148 années-lumière du Soleil dans la bien nommée constellation du Peintre. Ellande Jauregulberry, passionné de science-fiction, a donc conçu cette installation très colorée mélangeant plâtre, porcelaine et gonflables.



52 artistes de 12 pays différents



Peintures remarquables



Des artistes remarquables

Le Parisien

Trois œuvres qui méritent la visite au salon d'art contemporain de Montrouge



Inaccessible, élitiste, trop abstrait pour vous l'art contemporain ? Pas si sûr. Découvrez en avant-première trois œuvres originales, amusantes ou intrigantes exposées au Beffroi.

Des milliers de candidats qui ont postulé, seuls 52 jeunes talents ont été sélectionnés pour la 64^e édition du salon de Montrouge, qui débute ce samedi. D'horizons différents - 12 nationalités sont représentées —, aucun n'est encore connu du grand public. Ils entrent en lumière en exposant au Beffroi de la ville.

« Le rôle de cette exposition est aussi d'être un tremplin vers la scène émergente », souligne Ami Baka, directeur artistique de l'événement. Mais qu'est-ce que c'est, concrètement, l'art contemporain ? « Quelque chose en adéquation avec le présent, tout simplement », explique-t-il. Si cette définition ne vous suffit pas, voici trois œuvres qui vous donneront peut-être envie d'aimer l'art contemporain, puisque leurs messages vous concernent, d'une manière ou d'une autre.



« Going Wrong », de Charlie Aubry/LP/B.P.

Going Wrong. Une table désordonnée, la vaisselle pas faite, le linge sale qui pendouille, mouillé par les fuites d'eau dans le plafond... Non, ce n'est pas une chambre étudiante jamais entretenue, mais bien le décor de l'œuvre de Charlie Aubry, qui a choisi de représenter la misère à sa façon. « Je suis arrivé en région parisienne il y a peu, et ce qui m'a frappé, c'est l'indifférence qu'on développait petit à petit face à la pauvreté, qu'on voit tous les jours autour de nous... »

Les ampoules s'éteignent et se rallument, comme pour illustrer une électricité peu fonctionnelle, et l'eau coule par intermittence. Le tout grâce à un programme informatique que le jeune diplômé des beaux-arts de Toulouse a conçu lui-même. « L'art élitiste ça m'embête, et les animations sont une manière de raccrocher tout le monde à l'œuvre, enfant comme adulte. »



« Le festin des bouches cannibales », de Madeleine Roger-Lacan/LP/B.P.

Le festin des bouches cannibales. Un peu barbare pour un nom d'œuvre, mais pas de panique. Ça parle de foot... et de féminisme. Madeleine Roger-Lacan, 25 ans, en est l'auteure et raconte l'histoire derrière cette toile déstructurée : « Les bouches représentent en quelque sorte les filles qui décideraient, elles aussi, d'être prédatrices à leur tour. Le ballon est un piège qui attire l'homme, et les bouches viennent manger ce dernier... » Chacun peut évidemment avoir sa propre interprétation : c'est aussi là que réside l'originalité de l'art contemporain.



« Fontaine pour AB Pictoris », de Ellande Jaureguiberry/LP/B.P.

Fontaine pour AB Pictoris. Le nom de l'œuvre vient de l'attrait de l'artiste pour la science-fiction, AB Pictoris étant le nom d'une étoile de la constellation du Peintre. Mélanger l'originel, l'humain et l'organique, c'est l'objectif de Ellande Jaureguiberry. « J'ai un attrait pour la porosité. Je n'aime pas que les choses soient séparées. Il y a trois liquides, qui représentent l'eau, le lait et le sang. Trois liquides communs à la vie de l'homme et de l'animal. »

Les techniques utilisées pour fabriquer les « robinets » en porcelaine de cette fontaine ne dérogent pas à la règle du « mélange », puisqu'elles sont un condensé de savoir-faire mauresque, égyptien, asiatique... Le genre d'œuvre que le maire (UDI) de Montrouge Etienne Lengereau aimerait, à terme, voir sortir du Beffroi. « L'objectif est d'élargir l'art contemporain à toute la ville, confie-t-il. Nous allons bientôt demander à des artistes d'exposer leurs œuvres dans la rue. »

Jusqu'au 21 mai prochain au Beffroi, 2, place Emile-Cresp, tous les jours de 12 heures à 19 heures. Entrée libre.

Le Parisien

Sortir dans le 92 : le gratin de l'art contemporain à Montrouge



Salon d'Art Contemporain de Montrouge. **Lucie Cayrol**

**Le salon de Montrouge (Hauts-de-Seine)
rassemble 52 artistes émergents de l'art
contemporain, du 27 avril au 22 mai 2019.**

Montrouge déroule le tapis rouge à l'art contemporain. La commune lui dédie un salon, pour les jeunes créateurs, depuis 1955. Cette année, les deux commissaires de l'exposition ont sélectionné 52 artistes originaires de 12 pays (Algérie, Brésil, Chine, Colombie, Etats-Unis, France, Sénégal...), dont 60 % de femmes.

Quatre chapitres (contre-pouvoirs, groupe humain, éléments du quotidien transformés et détournés, questionnement des matières) permettent aux visiteurs de découvrir toutes les palettes de l'art plastique. Les artistes manipulent et créent à travers la photo, la peinture, la sculpture, le dessin, la vidéo. Certains créent même de grandes installations.

Quoi : 64e Salon de Montrouge.

Quand : du 27 avril au 22 mai, tous les jours de 12 heures à 19 heures.

Où : au beffroi, 2 place Emile-Cresp, à Montrouge.

Combien : entrée libre.

Le Quotidien de l'Art

Judi 25 avril 2019 - N° 1710

NOTRE-DAME DE PARIS

Le contenu du projet de loi

p.4

FOIRES

4^e round pour artmonte-carlo

p.4

SALON DE MONTROUGE 2019

Le triomphe des femmes

p.7



FOIRES

**Art Brussels joue
la jeunesse**

p.5



TROIS QUESTIONS À

**Rebecca
Lamarche-Vadel**

p.6

SALON DE MONTROUGE 2019

Le triomphe des femmes

Sous la houlette d'Ami Barak et de Marie Gautier, la 64^e édition porte l'empreinte de l'affirmation des femmes, expose la diversité actuelle de la peinture et fait entendre le débat sur la précarité des artistes.

Par Pedro Morais

Sans crier gare, une révolution a pris forme depuis deux ans, au point où il n'est plus nécessaire de l'évoquer : les biennales, prix et autres événements supposés représenter la scène contemporaine, sont devenus paritaires (loin du plafond injustifiable qui limitait les artistes femmes à un tiers, sinon moins). Un souffle d'affirmation féministe parcourt le Salon de Montrouge, dans toute sa diversité de points de vue, plaçant dès l'entrée la question des identités « individuelles, collectives, rêvées ou fantasmées, conditionnées ou stigmatisées. »

Danse et cowboys

Ayant grandi au Mali, Aïda Bruyère transforme la danse twerk, souvent perçue comme une danse de séduction, en logique d'auto-affirmation (qu'elle filme lors de dance halls exclusivement féminins). Consciente qu'il est impossible de séparer le féminisme de l'analyse des inégalités économiques, le documentaire d'Ioanna Neophytou accompagne les femmes de ménage d'hôtels grecs, qui lui parlent d'art et d'invisibilité. Parfois, ce regard sur les rapports de pouvoir prend des contours plus insidieux : Chloé Serre met en scène un parcours canin d'obstacles qui renverse les positions du maître et de l'animal, lors de performances inspirées du théâtre de marionnettes japonais. La question des identités est ici toujours envisagée comme un outil pour défaire les rapports de domination. Et celles-ci sont parfois empruntées à la fiction, à l'exemple des cowboys burkinabés (nommés « guerriers ») filmés par Camille Varenne, marqués par le souvenir des westerns américains. Tandis que les



Aïda Bruyère, *United States of Gyalz*, 2019.



Camille Varenne,
Blakata,

2019, vidéo HD,
couleur et son,

films de Chrystèle Nicot puisent dans les codes du cinéma noir ou de kung-fu pour explorer le lien entre le désir de croire et la fabrication de soi. Plutôt que de dénigrer la culture industrielle, certains artistes voient dans les stéréotypes l'endroit même où se rejouent les structures des mythes : Mathilde Supe filme une rencontre amoureuse mise en parallèle avec un texte qui dissèque une expérience que l'on croit toujours personnelle. /...

Belouaar Sabrina,
M. Bobigny,

2016, tirage Lambda contrecollé
sur dibond, 72 x 90 cm.



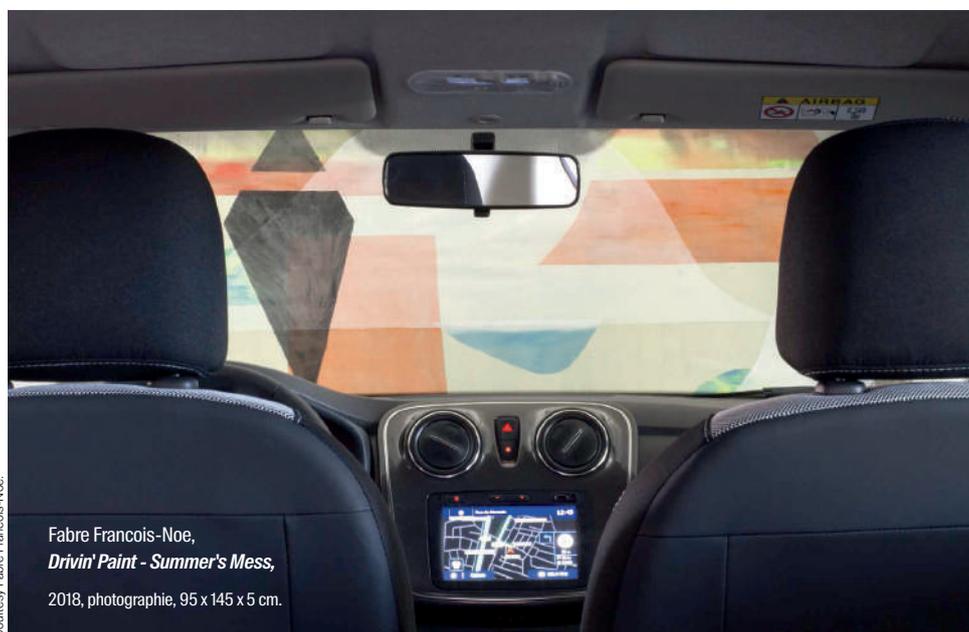
Sabrina belouaar/Adagp, Paris, 2016.

Femmes troubadours et chabanis

Conscientes de ce théâtre quotidien, de nombreux artistes font appel à la performance, parfois de manière suggérée ou indirecte. Dans l'installation de Charlotte Khouri, les femmes troubadours étaient les premières performeuses et le quartier de La Défense devient un « *royaume au service de la seigneurie.* » Sabrina Belouaar expose une photo de « M. Bobigny », figure imposante habillé des codes de la banlieue, qui transforme la symbolique des chaînes en support d'une affirmation. Dans une installation particulièrement émouvante, Oussama Tabti réunit le seul trésor apprivoisé par les chabanis, les travailleurs immigrés algériens des années 1960 : un imperméable, un pantalon droit avec pli, une chapka. Tandis qu'un haut-parleur laisse entendre un chardonneret de Mohamed El Badji (écrit après son séjour en prison de 1957). Les récits individuels trouvent une émancipation dans des aventures collectives. Cela peut prendre forme avec les jeux d'échecs de Camille Sauer, modifiant les hiérarchies et les règles ; dans l'invention d'une communauté et des rituels autour d'un lac par Thomas Bénard, qui dessine le chemin pour y arriver avec de la poussière de comètes ; ou avec la machine à peindre (avec un système de presse à poussières de briques) imaginée par François Dufeil, l'un des membres du collectif Wonder.

Peinture et précarité

La peinture y est présente, parfois à travers des gestes de destruction spectaculaire (à la hache directement sur le mur par Han Ren) ou en réaffirmant que l'important est dans la manière de peindre, partant du motif classique du paysage (des voyages pour Éléonore Deshayes ou des captures d'écran pour Marine Wallon). De façon plus inattendue, la peinture peut surgir encadrée par une vitre de voiture (François-Noé Fabre) ou dans les liens entre dessin, corps et machine (Maxime Testu). Le lien au corps et à sa transformation trouve une traduction dans les sculptures cyborgs de Maxime Verdier, mélangeant bodybuilding et ectoplasmes, ou dans les explorations



Fabre François-Noé,
Drivin' Paint - Summer's Mess,
2018, photographie, 95 x 145 x 5 cm.



Oussama Tabti,
Shapes,
2017, installation
vêtements et
accessoires,
"Meknine Ezzine",
2016, installation
sonore.

Courtesy Fabre François-Noé.

Le Quotidien de l'Art

Jeudi 25 avril 2019 - N° 1710



Courtesy Marine Wallon.



Photo Pedro Morais.

urbaines souterraines de Radouan Zeghidour, marquées par le goût de l'interdit. C'est une urbanité partagée entre le céleste et le dérisoire, entre « *le vaudou et le supermarché* » dans les sculptures d'Antoine Palmier-Reynaud, ou dans la *Charogne* de Francis Raynaud, où une météorite imbibée de vin rouge trône, rayonnante, sur un frigo. Assumant ce même rôle du pirate, Charlie Aubry évoque le débat qui fait rage actuellement sur la précarité professionnelle des artistes : il y installe une chambre faite d'accumulations de problèmes, manquant de place et bientôt inondée. Pourtant, l'énergie qu'il y déploie est l'indice que leur combat est loin d'être fini.

64^e Salon de Montrouge

Du 27 avril au 22 mai 2019
salondemontrouge.com

De haut en bas :

Marine Wallon,
Bonenza,

2018. huile sur toile, 190 x 240 cm.

Maxime Verdier,

La Maison? Une énigme (Derrière lui la Statue de la Liberté disparaît), 2019

Le Quotidien de l'Art

Le premier quotidien numérique du monde de l'art



le Quotidien du lundi au jeudi
+ l'Hebdo chaque vendredi

- ✓ **UNE INFORMATION RAPIDE** et simple d'accès
- ✓ **UNE ALERTE** efficace chaque soir pour avoir une info d'avance
- ✓ **DES EXCLUSIVITÉS** et des dossiers de fond

VOTRE ABONNEMENT ANNUEL

250 €

POUR LES professionnels
(jusqu'à 5 accès)

155 €

POUR LES particuliers

ABONNEZ-VOUS SUR www.lequotidiendelart.com

Pour toute question n'hésitez pas à nous contacter : abonnement@lequotidiendelart.com ou +33 (0)1 82 83 33 10



Salon de Montrouge

**Montrouge -
Du 27 avril au 22 mai 2019 -
Le Beffroi //**



Le Salon de Montrouge, c'est l'un des grands rendez-vous annuels de l'art contemporain. Cette année, l'événement célèbre sa 64^e édition en s'engageant plus que jamais pour les talents émergents dont vous entendrez

sûrement parler dans quelques temps... La Ville réaffirme fortement sa volonté de soutenir de jeunes artistes, en leur offrant un cadre privilégié et de réels moyens pour débiter leur carrière. L'art contemporain occupe une place remarquable à Montrouge ainsi que dans le cœur et l'esprit de ses habitants. Il fait partie de l'identité de la commune, ce que soulignent nos autres rendez-vous culturels, en particulier Miniartextil et la Biennale de la Jeune Création Européenne, qui aura lieu cet automne du 12 octobre au 3 novembre. Plus encore, il s'expose désormais toute l'année dans les bâtiments municipaux, pour que chacun puisse profiter des œuvres de la collection de la Ville. Événement phare de cette politique en faveur de l'art contemporain, le Salon de Montrouge accueille cette année cinquante-deux artistes, de douze nationalités différentes. Sont représentés : l'Algérie, le Brésil, la Chine, Chypre, la Colombie, les États-Unis, la Grèce, l'Iran, la Roumanie, le Sénégal, Taiwan et, bien sûr, la France. Cette diversité des sensibilités et des approches contribue à la richesse de cet événement, qui se tient dans ce Grand Paris naissant, nouvel horizon de la métropole francilienne. Grâce aux professionnels du monde de l'art contemporain présents dans le comité de sélection et le jury, grâce au travail de qualité des directeur.trice artistiques Ami Barak et Marie Gautier, le Salon de Montrouge porte un regard pointu sur la création contemporaine. Vous avez jusqu'au 22 mai pour découvrir les jeunes talents qui seront les références de demain. Le Salon de Montrouge, c'est aussi un pari sur l'avenir !

le Bonbon

LE BON SALON

Dénicher les nouveaux talents de l'art contemporain



Du 27 avril au 22 mai, il faudra aller faire un petit tour aux Portes de Paris. Le Salon de Montrouge vous fait découvrir une nouvelle fois la scène artistique émergente et contemporaine. Avec en prime, 60% de femmes pour cette 64^e édition.

Le Salon de Montrouge, c'est avant tout un événement éclectique, à la forte diversité culturelle. Il représentera pas moins de 52 artistes émergents issus de 11 pays différents (Iran, Mongolie, Congo, Belgique, Arménie, Russie, Espagne, Pays-Bas...) parmi les 1500 m² du Beffroi, bâtiment d'exception de la ville de Montrouge qui accueille cette édition. 31 des artistes seront des femmes, soit 60% d'entre eux, un chiffre significatif pour toute l'équipe du salon qui a toujours été attentive à la question de la parité. L'exposition se fera en quatre chapitres, dont les espaces seront aménagés par le scénographe Vincent Le Bourdon. En accès libre, toutes sortes d'œuvres vous seront proposées :



Elvire Coillan, L'insouciance, 2016. Huile et acrylique sur toile, 130 x 162cm

photographie, peinture, sculpture, dessin, vidéo, performance et installation... De quoi se rincer l'œil !

Créé en 1955, le Salon de Montrouge est un événement pluridisciplinaire qui révèle, encourage et accompagne la scène artistique contemporaine et émergente. Il a pour but d'offrir aux jeunes talents une plateforme d'exposition, de rencontre et de visibilité auprès des professionnels de l'art contemporain et du grand public. C'est la ville de Montrouge qui l'organise et le finance, devenue aujourd'hui ville d'accueil pour l'art contemporain. Depuis la création de l'événement, de nombreux artistes ont été propulsés, tels que Felice Varini, Hans Bouman, Valérie Favre, Georges Rousse, Hervé Di Rosa, et, plus récemment Théo Mercier, Pauline Bastard, Marion Bataillard, Clément Cogitore...

Le Bonbon

La direction artistique du Salon est confiée à Ami Barak et Marie Gautier depuis 2016, épaulés par un comité de sélection composé de personnalités de l'art contemporain, des curateurs, galeristes, critiques d'art ou encore journalistes. Des prix seront également remis aux artistes, dont le fameux Grand Prix du Salon-Palais de Tokyo qui verra son lauréat exposé au Palais de Tokyo... Pas étonnant que chaque année, les amoureux de l'art se bousculent au Salon de Montrouge ! • H.C.

Le Beffroi
2, place Émile-Cresp – Montrouge
Du 27 avril au 22 mai 2019
De 12h à 19h 7j/7
Ouvert les jours fériés

64^e SALON DE MONTROUGE

PAR MARIE DE LA FRESNAYE

Une édition résolument féminine !

Plateforme de promotion et de soutien essentielle à la création d'aujourd'hui et de demain, le Salon de Montrouge ouvre sa 64^e édition sous la houlette du duo de défricheurs passionnés, Ami Barak et Marie Gautier, co-directeurs artistiques, accompagnés d'un comité de sélection de 10 professionnels du monde de l'art.

Sur les 2000 candidatures reçues, 267 dossiers ont été présélectionnés pour aboutir à 52 artistes retenus par le comité. Pour la première fois dans l'histoire du Salon, les femmes sont majoritaires cette année (31 pour 20 hommes). La sélection qui offre un large panel de onze nationalités illustre avec de nouveaux pays représentés tels que Chypre, la Grèce et Taïwan, les mutations de la cartographie mondiale de l'art.

En terme de mediums se dégage une prépondérance pour l'installation - sculpture avec une dimension performative accrue.

En ce qui concerne les nouveautés, en partenariat avec le CNAP, l'accent est mis sur les commandes publiques passées par le Grand Paris à des photographes sous la forme d'une accroche conçue par le commissaire Pascal Beausse. La Villa Belleville rejoint les partenaires déjà actifs en matière de soutien à la production (Orange Rouge, BnF, Ateliers Villa Médicis). Ce volet concret, en plus de l'aide financière apportée par les autres Prix, est devenu capital au fur et à mesure que les projets se précisent.

Parmi les 52 artistes, on remarque François-Noé Fabre, 9^e prix MAIF de la sculpture, qui renoue avec la photographie et nous livre avec « *Drivin'Paint-titre du tableau* » une version hybride du potentiel fictionnel de la voiture dans l'imaginaire américain prétexte à un environnement flottant et insaisissable. Amandine Guruceaga, finaliste de la 5^e



Aïda Bruyère, Impression jet d'encre sur vinyl, autocollant



Camille Juthier, *Be bi - bientôt les plantes nous absorberons*, 2018

édition de Bourse Révélation Emerige, résidente LVMH métiers d'art, poursuit ses expérimentations multiples avec le cuir et autres matières dont elle repousse les limites par des gestes irréversibles. Aïda Bruyère explore les signes d'appropriation culturelle à partir de l'Empowerment des femmes, notamment dans le milieu du Dancehall et du Bootyshake. Un manifeste féministe revendiqué. Camille Juthier se penche sur l'impact des produits chimiques sur notre environnement et imagine une série de peintures au gel douche qui s'agrègent sur les murs pour devenir une nouvelle peau. Emmanuel Le Cerf s'attache à montrer le revers de l'image par le biais de circuits de détournements déceptifs faisant intervenir des phénomènes optiques et chimiques. Camille Sauer, musicienne et plasticienne, interroge à partir du langage, du jeu, de la psychologie, les normes régissant notre société. Chloé Serre, aux confins de la danse, de la performance, du théâtre, de la psychologie, des sciences cognitives, engage des micro-fictions où les gestuelles individuelles deviennent supports d'une fable sociale comportementale. Arthur Hoffner exposé à la Villa Noailles et primé à la Design Parade 12, poursuit son projet autour de la fontaine comme métaphore du lien de domestication de l'homme à la nature. Il revisite notre rapport au monde en envisageant le design tel un jeu. Eva Medin, finaliste de la 5^e édition de Bourse Révélation Emerige, présente sa dernière

prétexte à un nouveau projet réactivant sa sculpture « *Orbital Drama* » conçue à la Cité des Sciences. Rémi Duprat questionne les notions d'exotisme et de loisirs comme mode de consommation à travers des objets appartenant à cette esthétique bien précise, standardisée et lisse, dont il relève les parfaites incongruités.

Si bon nombre d'artistes des éditions précédentes ont depuis intégré une galerie ou vu leur carrière prendre un vrai tournant, souhaitons à ce nouveau cru de savoir saisir pleinement cette opportunité qui lui est offerte.



François-Noé Fabre, *Drivin' Paint - titre du tableau*, 2018, Courtesy de l'artiste